

L'ESPAGNE

PITTORESQUE

1848



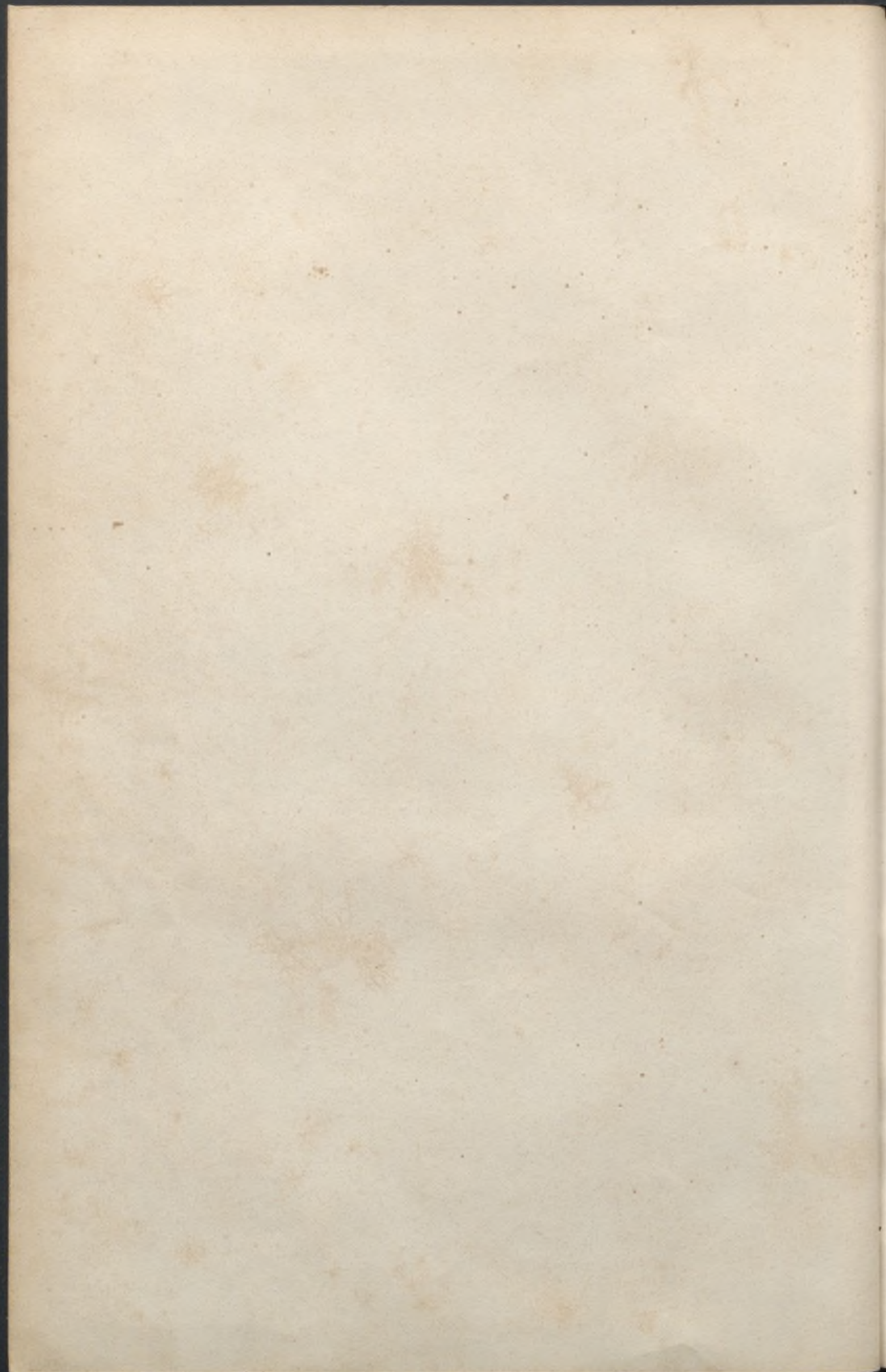


28 | 2391

R. 101090

1757

526855



4500 ✓

L'ESPAGNE

PITTORESQUE, ARTISTIQUE ET MONUMENTALE.

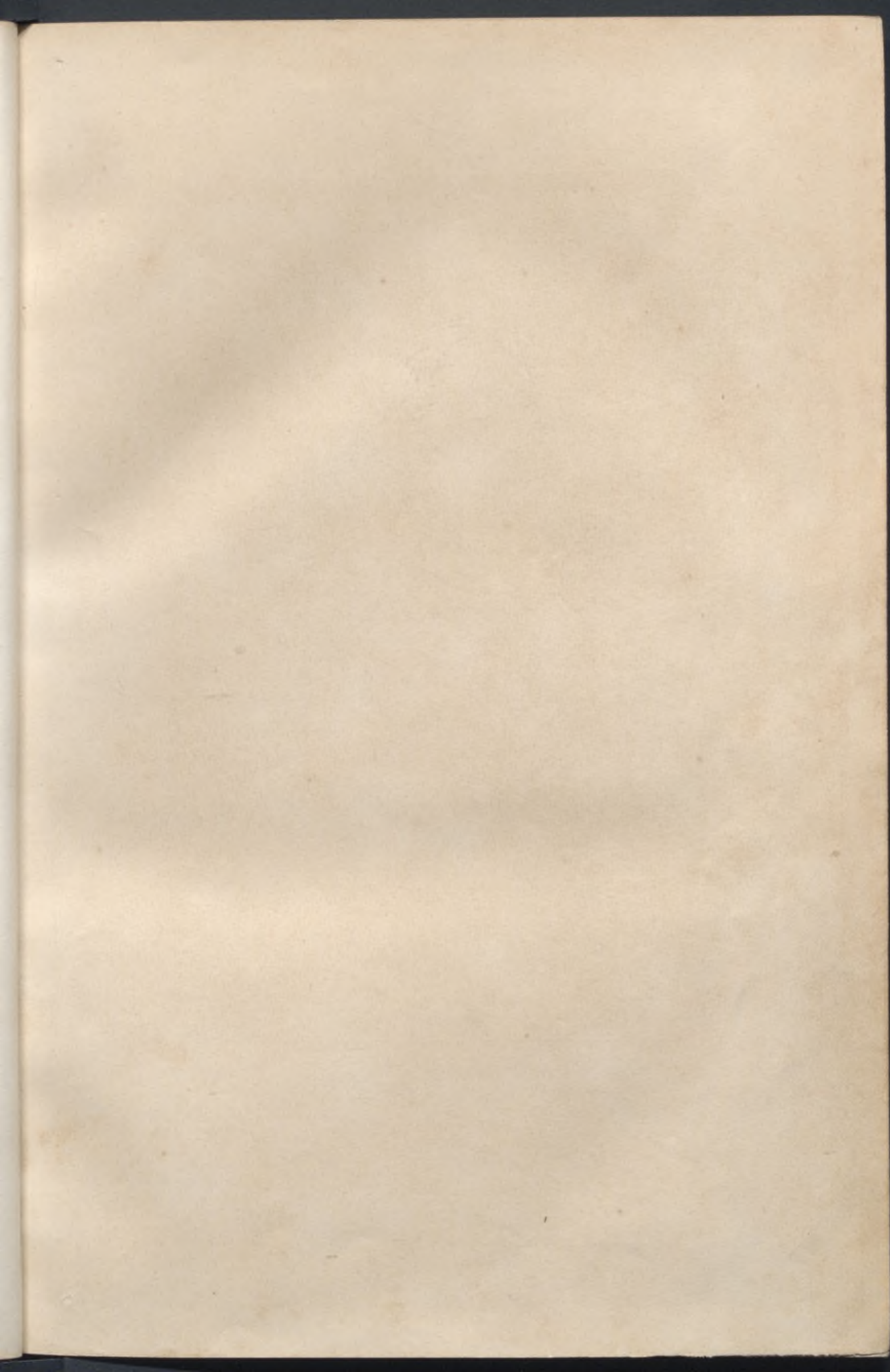
L'ESPAGNE



PARIS. — IMPRIMERIE DE SCHNEIDER, RUE D'ERFURTH, 1.



BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE ET MONUMENTALE





ISABELLE II.

L'ESPAGNE

PITTORESQUE, ARTISTIQUE ET MONUMENTALE.

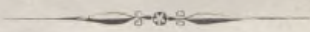
MOEURS, USAGES ET COSTUMES,

PAR

MM. MANUEL DE CUENDIAS ET V. DE FÉRÉAL;

Illustrations par

CÉLESTIN NANTEUIL.

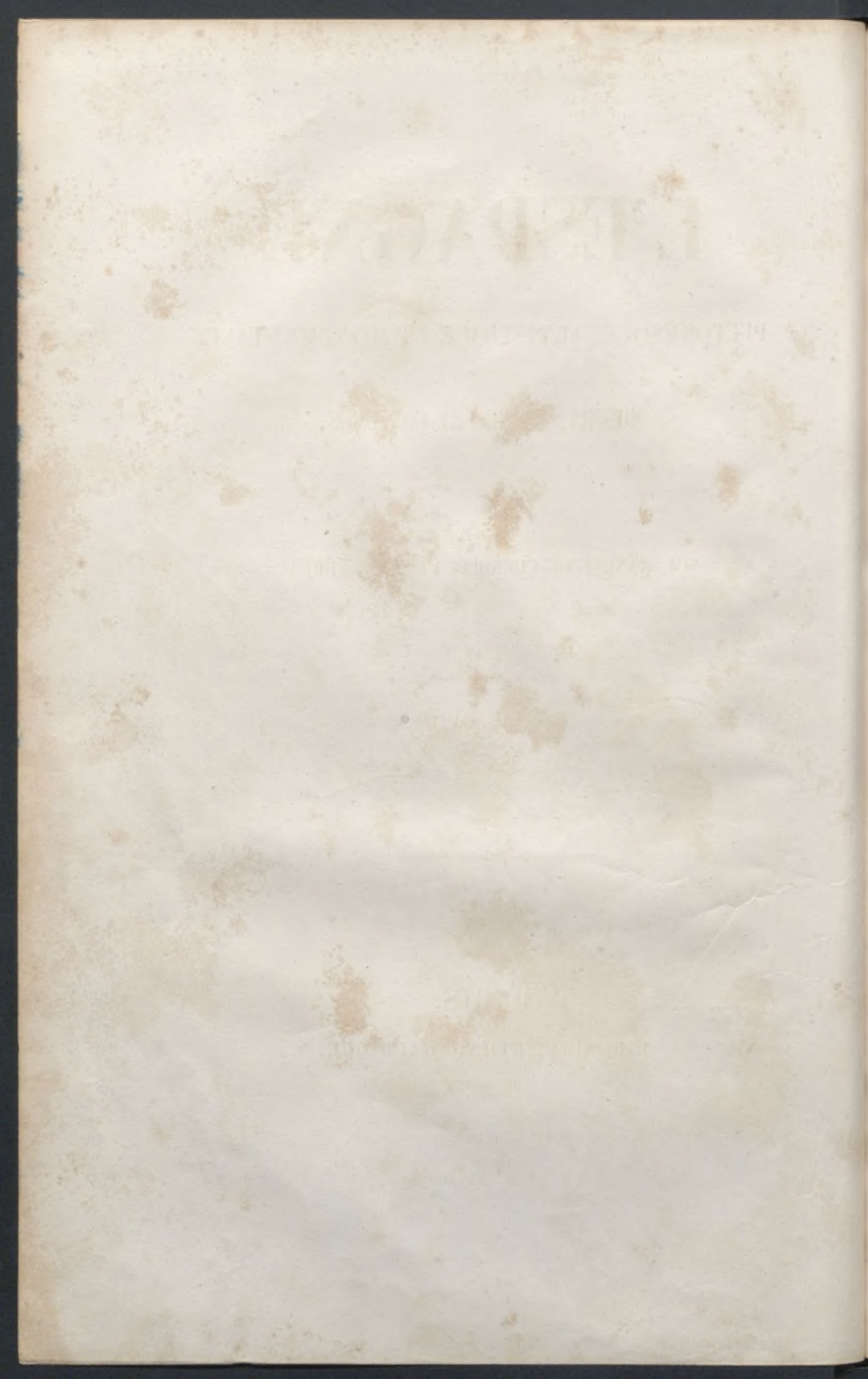


PARIS.

LIBRAIRIE ETHNOGRAPHIQUE.

RUE DU HAZARD-RICHELIEU, 4

1848





INTRODUCTION.

L'ESPAGNE, dont tout le monde a parlé et que si peu de gens connaissent.

n'est pas, comme on le croit généralement, parée des mêmes charmes que la voluptueuse Italie. A quelques provinces maritimes près, elle offre presque partout un aspect sombre, grave, mélancolique, mais toujours grandiose.

Ce sont, le plus souvent, des plaines immenses, nues, sans un seul arbre, brûlées par un soleil dévorant, où règnent un silence éternel et la solitude de la tombe.... Ou bien, ce sont des montagnes arides, aussi hautes que les nues, bornant l'horizon de ces plaines désertes, solitaires, comme les océans de sable qu'on voit en Afrique; des montagnes au-dessus desquelles planent l'aigle et le vautour, farouches habitants des rochers..... Vous y trouverez encore des landes sablonneuses peuplées par des milliers d'outardes, et parsemées de bruyères roses et de genêts sauvages au panache doré: mais pas un coin de terre dans ces plaines, pas un plateau dans ces montagnes que la main de l'homme ait défriché.

Quelquefois, cependant, des provinces entières, admirablement cultivées, s'offrent à vous; des champs à perte de vue, hérissés d'épis qui balancent leur tête dorée dans une atmosphère de feu. Ou bien, si c'est vers le milieu du printemps, vous verrez se dérouler devant vous une immense nappe de verdure parsemée de magnifiques pavots rouges; mais c'est en vain qu'au milieu de ces vastes champs, l'œil cherche à découvrir la main qui les a ensemencés.

On ne rencontre d'habitations qu'à des distances de plusieurs lieues, et encore ne sont-elles point, comme en France, groupées en manière de petites villes riantes et animées; ce sont de grands villages, bâtis sur le versant des collines, souvent au bord des précipices, ou sur les flancs abruptes des montagnes, serpentant comme un long boa dont la tête est le plus souvent une vieille forteresse en ruine, entourée de murailles démantelées, et flanquée, comme aux temps de la chevalerie, de tours crénelées qui ont encore l'air de protéger un amas de maisonnettes peintes en rouge qui s'abritent à leur pied. L'Espagne vénère toujours ses châteaux féodaux, ces châteaux dont les maîtres disputaient pied à pied le terrain aux Maures, et alimentaient les affreuses guerres civiles qui, de tout temps, ont dévoré ce malheureux pays.

Cependant l'Espagne est belle, malgré la solitude et l'aridité de ses plaines, malgré l'aspérité de ses montagnes; belle, peut-être, à cause de cette solitude et de cette aridité mêmes, qui, au premier coup d'œil, inspirent la tristesse; car si elle manque du charme voluptueux d'une riche végétation, son aspect est noble et sévère, et dans cette absence même de beauté, il y a quelque chose de tristement sublime. La physionomie de l'Espagne ressemble à celle de ses habitants. Ne serait-ce pas que le caractère de l'homme tient d'une manière intime à la nature du sol qu'il habite, et n'en est pour ainsi dire que la conséquence? Il faut certainement avoir vu ce pays pour apprécier

l'orgueilleux, le hardi, le sobre Espagnol, et son dédain superbe pour tout ce qui est bas ou mesquin, et le calme avec lequel il défie les plus grands malheurs, et le mépris que lui inspirent les êtres lâches ou efféminés. — Et ses violentes passions, et son cœur ardent, et son amitié à toute épreuve, et son impérissable amour ; car hommes et pays se ressemblent, en eux rien n'est médiocre.... La solitude et l'aridité, les plaines et les montagnes, la vertu et le crime, tout y porte l'empreinte d'une forte et puissante nature.

Toutefois les principaux traits du paysage sont la sévérité et la simplicité. Le philosophe qui parcourt pour la première fois cette contrée, unique dans son genre, se sent frappé d'une religieuse terreur en traversant les deux Castilles et la Manche, dont la nudité et l'étendue lui semblent un rêve.

Et comment ne pas éprouver un sentiment pareil en se trouvant seul au milieu de cet océan terrestre où l'œil rencontre à peine un être animé, où l'homme manque à la terre, où l'œuvre de la création semble être restée incomplète ! Quelques rares troupeaux perdus dans cet espace que l'œil ne saurait embrasser, broutent çà et là les riches pâturages dont la nature a doté ces terres sans maîtres, et sont gardés par un berger vêtu, comme



le saint Jean du désert, de la peau de ses brebis. Parfois, vous rencontrerez une longue chaîne de mules qui marchent lentement sous la conduite

d'un seul homme appelé *arriero* (muletier). Cet homme est nonchalamment assis sur le dos de la mule qui forme la tête de la troupe ; il porte toujours avec lui son long poignard, sa fine escopette, et son redoutable *trabuco* (tromblon) ; car, dans ce pays à moitié désert, le voyageur est souvent en danger, et l'on ne s'y aventure pas sans précautions.

Si, quittant la plaine, on s'engage dans le *Puerto* (montagnes de *Somosierra*) qui, ainsi qu'une barrière, sépare la Vieille-Castille de la Nouvelle, ou que, vers le sud de l'Espagne, on entre dans la *Sierra-Morena*, la scène change. Vous êtes sur une route royale magnifiquement entretenue, bordée d'un côté par de hautes montagnes, de l'autre par des précipices sans fond. Alors vous voyez des petites caravanes de muletiers, qui se réunissent afin de traverser ces parages, toujours infestés de voleurs, sans s'exposer à perdre les objets qu'ils transportent d'une province à l'autre sur le dos de leurs mulets.

Ces rencontres sont très-fréquentes en Espagne, mais surtout en Andalousie et dans l'ancien royaume de Grenade, pays montueux s'il en fut, et presque entièrement couvert de *sierras* ou cordilières sur lesquelles jamais un arbre n'a pris racine.

Sur le flanc de ces montagnes on voit des masses énormes de granit et de marbre de toutes les couleurs, et leurs têtes sont des pics inaccessibles, qui se perdent dans l'azur foncé d'un ciel toujours pur.

Toutefois on se tromperait étrangement si, de l'aspect aride et désolé des *sierras*, on concluait que tout le pays est aussi nu et aussi triste. Dans le sein de ces mêmes cordilières se cachent des vallons fertiles où la végétation luxuriante et variée offre une richesse et une beauté que l'imagination d'un étranger aurait peine à concevoir ; des vallons frais et ravissants où des plantes aromatiques et des fleurs parfumées croissent innombrables dans un air pur qu'elles embaument ; des vallons qui, selon la poétique expression du pays, semblent avoir été cultivés par la main des anges.

En traversant la *Sierra-Nevada*, ou la *Serrania-de-Ronda*, vous restez frappé d'admiration à la vue des divers objets qui s'offrent à vous. Là, ce sont des tours en ruine sur la pointe des rochers, élevées dans le temps des guerres, et destinées autrefois à servir de vedettes ; maintenant, frappées par l'impitoyable main des siècles ou la hache du vandalisme, elles servent de retraite aux oiseaux de proie. Leur aspect vous reporte malgré vous à ces temps fabuleux et chevaleresques des guerres des chrétiens contre les Maures, à l'époque brillante des conquêtes de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle la Catholique.

Mais en parcourant ces *sierras*, vous serez souvent obligé de mettre pied à terre, et de prendre votre monture par la bride pour la conduire avec précau-

tion, tantôt entre deux gouffres béants à vos pieds, dont nulle barrière ne vous garantit; tantôt sur une descente rapide et tortueuse, moins semblable à une route qu'à un escalier de granit dont les marches auraient été à demi brisées. Peut-être serez-vous obligé de traverser un rocher pelé que la nature paraît avoir jeté comme un pont entre deux montagnes, au-dessus d'un précipice dont l'incommensurable profondeur donne le vertige. Plus loin, vous serez arrêté par un immense marais ou par un torrent dont le gué n'est connu de personne, si ce n'est du hardi *contrabandista* qui le passe chaque nuit. Quelquefois encore vous rencontrerez un tas de petites pierres surmonté d'une croix de bois. Cette croix indique toujours que le lieu où on l'a placée a été le théâtre d'un assassinat. Peut-être, pendant que vous dites une prière pour l'âme du trépassé, au pied de ce monument de sinistre augure, un bandit, caché non loin de là, médite-t-il un autre crime dont vous êtes l'objet ?

Si vous échappez aux dangers sans nombre qui planent sur vous à chaque pas, dans ces vastes *serranias*, si, après avoir bravé la mort sous toutes les formes, vous arrivez à un de ces vallons fertiles que les Andalous désignent sous le nom de *dehesas* (pâturages), vous le trouverez rempli de mugissements de taureaux, animaux indomptés et farouches qui n'ont jamais vu d'autre face humaine que celle du berger qui les garde, du berger, aussi farouche qu'eux, ses uniques compagnons. Il est là, sa longue pique à la main, une fronde en bandoulière, monté sur un de ces chevaux fougueux et infatigables que produit la belle Andalousie, et que les Espagnols doivent aux Arabes.

C'est un spectacle effrayant à voir que ces bandes de taureaux sauvages, doués d'une force et d'une activité prodigieuses, parcourant en pleine liberté les gras pâturages de l'Andalousie.

Mais enfin vous arrivez dans une ville ou dans une bourgade; là, vous apercevez des visages humains, des hommes tels que vous n'en avez rencontré nulle part, issus qu'ils sont de cette belle race d'Arabes, que la stupide férocité de l'inquisition a chassés de l'Espagne par milliers. Ils sont tous, hommes et femmes, réunis en groupes à la porte de leurs *cortijos* (maisons de campagne, chaumières), racontant des histoires merveilleuses; car les Espagnols, et principalement les Andalous, ont une passion orientale pour tout ce qui est conte, légende ou fabuleuse histoire.

Ces contes sont dits avec tant de grâce, avec tant d'abandon et de bonne foi; ils vous bercent de rêveries tellement irrésistibles, ils endorment dans de si molles extases la sévère raison de l'homme, qu'en les écoutant on se croit transporté dans un pays fantastique où la vie n'est qu'une illusion continuelle... Aussi, lorsque, après avoir séjourné au milieu des Andalous,

vous retournez dans les sierras qui coupent l'ancien domaine des Maures, tout vous semble avoir changé d'aspect; ces milles tours en ruine s'animent dans votre imagination; vous avez fait connaissance avec leur génie familier; vous savez quel trésor elles recèlent, quel talisman mauresque est enfermé dans leur sein; chacune d'elles est comme une page vivante du temps passé, si fécond en croyances absurdes et en hommes à foi vive.

Si jamais vous voyagez dans ce pays excentrique, demandez à votre muletier de vous raconter ce qu'il sait des abîmes que vous rencontrerez, des tours à demi écroulées qui frapperont vos regards, des murs lézardés qui entourent encore les vieilles cités du royaume de Grenade; là il n'est pas une pierre qui n'ait ses souvenirs, il n'est pas jusqu'aux grottes des montagnes qui n'aient été le théâtre de la vie de quelque pieux imbécile ou d'un célèbre hypocrite, dont la crédulité du peuple et les jongleries des moines ont plus tard fait un saint miraculeux. L'Espagne n'est-elle pas le pays de la foi, et par conséquent celui des miracles?

Et pourtant, sur ce sol primitif, de combien de merveilles l'art a le droit de s'enorgueillir! Que d'hommes de génie il a vus naître, que de peintres sublimes, quels écrivains pleins de verve et d'originalité! mais surtout que de monuments à peine appréciés aujourd'hui des naturels du pays, et devant lesquels le voyageur s'arrête ravi en extase; car ce que nous appelons aujourd'hui des chefs-d'œuvre pâlit devant ces merveilles du passé, pages de granit et de marbre sur lesquelles les Goths et les Maures ont ciselé toute l'histoire de l'Espagne des temps gothiques et de celle du moyen âge.

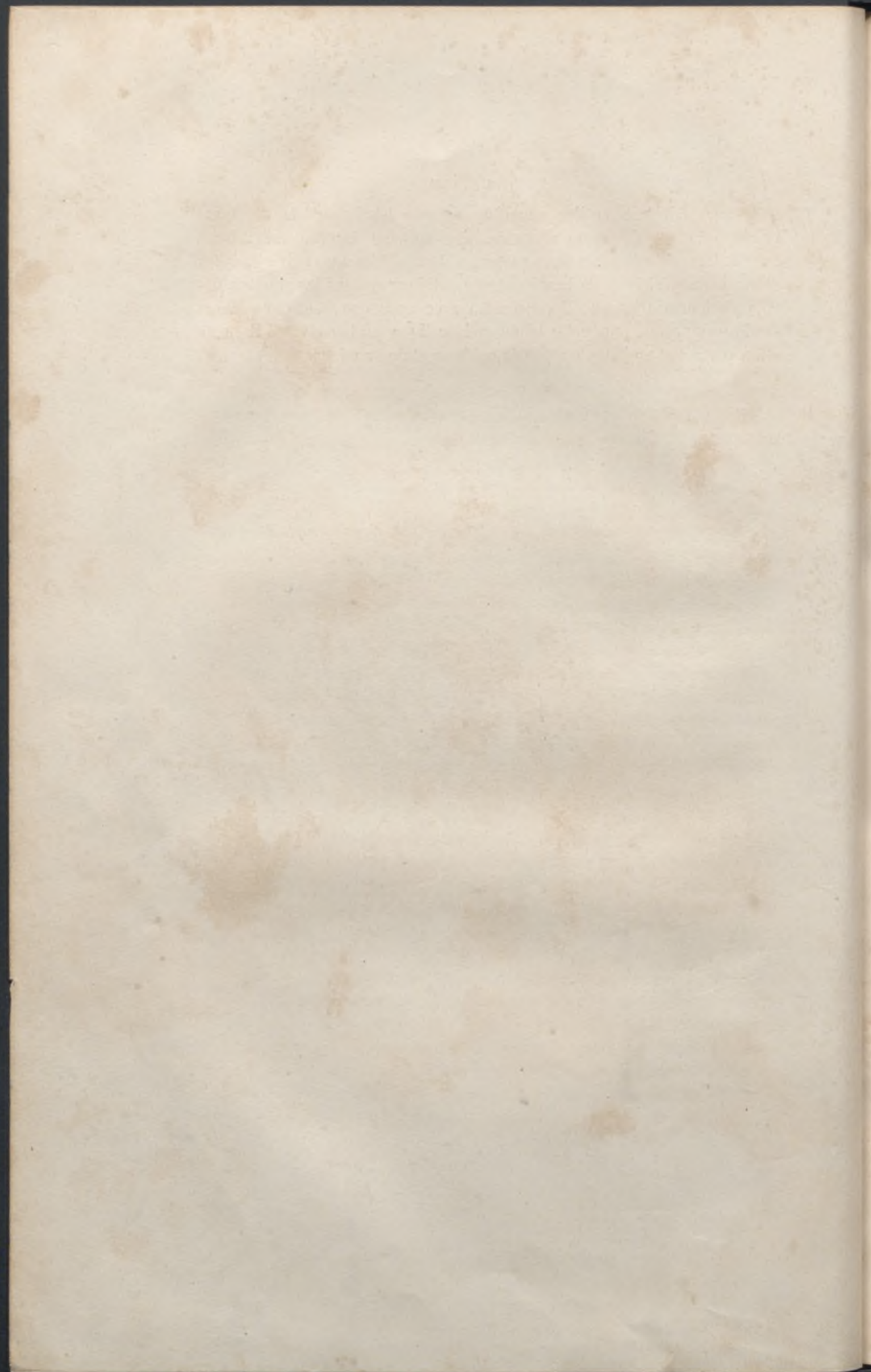
Nous le répétons encore, avant de terminer ce chapitre, qui n'est qu'une introduction à ceux qui vont suivre, le type distinctif de l'Espagne est le grandiose. L'Espagne est grande dans sa solitude, grande dans ses préjugés, grande dans sa foi, grande dans ses malheurs, comme ses enfants sont grands dans leur amour et dans leur haine, grands dans leurs passions et dans leurs vertus.

Mais cette nation qu'on a si mal jugée est encore un problème pour le reste de l'Europe; ce problème, nous avons entrepris de le résoudre. Montrer sous leur vrai jour, dans le passé et dans le présent, ce pays et ce peuple encore incompris, tel est le but de ce livre.

Que le lecteur nous suive, et nous lui ferons parcourir, province par province, ces contrées d'aspects si divers, ces populations si différentes entre elles de mœurs, de costumes et d'habitudes, bien que réunies par un lien commun, la loyauté et le patriotisme; qu'il nous suive, depuis la Biscaye jusqu'au Portugal, cette ancienne province espagnole, depuis les Asturies jusqu'au royaume d'Andalousie, ces provinces qui ressemblent aussi peu au reste de la Péninsule que la France ressemble peu à l'Italie, et après

qu'il aura fait une entière connaissance avec les Espagnols de toute l'Espagne, lorsqu'il saura d'une manière certaine leurs mœurs, leurs usages, lorsqu'il connaîtra leurs costumes, lorsqu'il les aura suivis dans les dramatiques péripéties de leur existence politique et dans les gracieux détails de leur vie intime, il conviendra avec nous que, sous ses dehors sombres et graves, sous cette teinte mélancolique qui la couvre, l'Espagne offre, partout et toujours, un type de noblesse et de grandeur.







CHAPITRE PREMIER.

CANTABRIE.



La *Cantabria*, ou Cantabrie, se composait autrefois de cette partie de l'Espagne qui est adossée aux Pyrénées, bornée, au nord, par les eaux de l'Océan, à l'est, par les Asturies, au sud, par l'Aragon et la Vieille-Castille. Elle est aujourd'hui divisée en cinq provinces, la Navarre, la province de Santander et les trois provinces basques, connues sous le nom générique de Biscaye, et désignées par les noms de Guipuzcoa, Biscaye proprement dite, et Alava. C'est par le Guipuzcoa, ce pays

héroïque, théâtre de tant d'exploits, que nous commencerons notre voyage.

Avant d'aller plus loin, nous demanderons à nos lecteurs la permission de visiter avec eux une petite colonie de femmes charmantes de grâce, de jeunesse et d'innocence, établie depuis des siècles sur les bords de la Bidassoa, et qui, de nos jours encore, conserve, dans toute leur pureté, les mœurs antiques que les guerres, les révolutions, les perfectionnements de la civilisation, ont si bien et si promptement altérées partout ailleurs, et qui, les chemins de fer aidant, n'existeront bientôt plus nulle part. Nous voulons parler des batelières de la Bidassoa, anciennement appelée *el rio de Andaye*, la rivière d'Andaye. Pour faire connaissance avec ces belles et gracieuses citoyennes d'une république toute féminine, nous traverserons le pont qui sépare la France du sol espagnol, et nous irons d'abord jusqu'à *Irun* : Irun que les Guipuzcoans appellent indifféremment *Oranzu* ou *Aranzu* ; puis, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur cette ville et ses environs, nous descendrons la Bidassoa jusqu'à Saint-Sébastien.

Irun est la première ville de la province de Guipuzcoa ; elle est située sur le versant d'une colline qui domine une plaine d'une lieue carrée¹. A sa gauche s'élèvent les monts *Jaizquibel*, à la droite une chaîne de petites montagnes appelées le mont *Aya*. Cette antique cité a une église principale, bâtie en pierre, qui passe pour l'un des plus beaux monuments de la province ; la sacristie de cette église renferme une magnifique fontaine de marbre alimentée par la même source qui donne de l'eau à toute la ville. Les rues d'Irun sont étroites, montueuses ; les maisons sont mal bâties, et plutôt entassées pêle-mêle qu'alignées dans les rues, en sorte que, sous un ciel presque toujours voilé de nuages et dans un pays richement boisé, Irun ressemble plutôt à un vaste cimetière qu'à une ville habitée par des gens aussi gais que le sont en général les Guipuzcoans.

Près d'Irun, sur un des vastes plateaux de montagnes qui séparent le Guipuzcoa de la Navarre, on trouve Saint-Marcial, devenu célèbre grâce à un combat qui eut lieu entre les Espagnols et les Français. Non loin de Saint-Marcial s'élève un petit ermitage où la piété des habitants conserve les cendres des braves des deux nations qui succombèrent dans cette bataille. Sur le fronton de l'ermitage, on voit une pierre sur laquelle est gravée une inscription commémorative qui rappelle ce fait d'armes.

A une demi-lieue environ, et sur la droite, est *Fuenterrabia* (*Fons rapidus*, fontaine rapide), qui s'élève comme une tombe antique des splendeurs du Guipuzcoa. Entourée de fortes murailles, bâtie sur le promontoire Oleanse, Fuenterrabia était jadis une place de guerre réputée imprenable, tant était

¹ Voyez la vignette en tête de ce chapitre.

grande la force qu'elle tenait de sa position topographique et de ses fortifications. C'est à cette double force que la petite ville de *Fons rapidus* dut sans doute le noble titre de *cité* que lui accorda Philippe IV en 1636, en récompense de la longue et courageuse résistance de ses habitants contre l'armée française qui l'assiégea vainement. Mais ce que les guerres n'ont pu faire, ce que des ennemis étrangers n'ont osé tenter, les révolutions politiques l'ont accompli. Il ne reste plus rien de tant de force ni de tant de gloire : Fontarabie n'a plus ni fortifications, ni commerce, ni industrie. Jadis, la pêche de la baleine et l'huile qu'on en retirait donnaient aux habitants de la riche cité une grande aisance, un revenu assuré ; aujourd'hui, quelques p cheurs d'anchois, des marchands de morue et un petit nombre de contrebandiers composent presque toute sa population. Quant à ses monuments, si l'on excepte le château royal, résidence habituelle du gouverneur, l'hôtel de ville (*casa del ayuntamiento*), et l' glise, édifice remarquable construit au quinzième siècle, rien à Fuenterrabia ne mérite de fixer l'attention de l'artiste ou de l'archéologue. On y voit cependant un château fort très-admiré des hommes de guerre ; c'est le château de San-Telmo, bâti, dit-on, sous Philippe II.

Fuenterrabia s'enorgueillit beaucoup d'avoir donné naissance à don fray Manuel de Calatayud, moine de l'ordre de Citeaux et prédicateur du monastère de Siteno ; ses compatriotes, et beaucoup d'étrangers qui les ont crus sur parole, tiennent ce père pour un grand écrivain. Si, par grand écrivain, ils ont entendu un homme qui écrit *beaucoup*, nous sommes prêt à proclamer les droits littéraires de don fray Manuel de Calatayud ; mais si, pour mériter le titre de grand écrivain, il faut autre chose qu'un verbiage inépuisable et aussi nébuleux qu'un jour de la Toussaint   Londres, nous prendrons la liberté de ne point partager l'opinion des Fuenterrabiens sur le compte de leur *savant* moine, dont nous connaissons les *histoires* et les œuvres de controverse. Pour corroborer notre jugement à son égard, nous ajouterons que nous avons eu la patience de lire d'un bout à l'autre son *Traité de la Magdelaine*, lequel traité nous a paru fort lourd, vide et très-obscur.

Revenons aux batelières de l'Andaye. Si nos lecteurs sont curieux de les connaitre, qu'ils se rendent avec nous sur la place de Fuenterrabia un dimanche après la messe de midi... Mais non, mieux vaut qu'ils nous suivent sur le port. De nombreux batelets sillonnent la rivière ; ils fendent l'eau, rapides comme une flèche ; on voit que c'est un jour de fête ! toutes les pirogues sont pavoisées de petites banderoles peintes et dorées ; voyez avec quelle précision les rames battent en mesure l'eau limpide du fleuve ! C'est l'heure de la marée haute ; les embarcations ont à lutter contre la force du flux

marin. N'importe, des bras robustes sont chargés des avirons rouges et blancs qui, à des intervalles réguliers et assez rapprochés, plongent dans l'eau comme autant de têtes de goëlands; une main exercée tient le gouvernail; ces barques sont assurément montées par d'habiles mariniérs... Non; ces bras qui rament avec tant de vigueur sont de jolis bras potelés, blancs et roses, malgré la brise de mer et les rayons du soleil qui les caressent tout le long de l'année; ces mains agiles et fortes sont de petites mains mignonnes, satinées, transparentes, effilées, et gracieuses à faire rougir une belle duchesse de pur sang noble. Tous ces trésors de beauté appartiennent aux jeunes et naïves enfants dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre.

Ces barques, ainsi pavoisées, sont conduites par de belles filles à la taille haute, fine, droite, légèrement cambrée; aux cheveux noirs et lustrés, aux dents blanches et régulières. Qu'elles sont jolies, parées de leur petit voile de mousseline blanche, brodé de soie et d'or, d'où s'échappent de longues tresses de cheveux terminées par un ruban rose, rouge ou bleu, qui sert à les rattacher à la ceinture! Elles portent aussi des boucles d'oreilles d'or et de perles fines, et de riches colliers de corail. A les voir ainsi, coquettement serrées dans leur justaucorps de velours, noir comme leurs yeux, mais beaucoup moins velouté, vous seriez tenté de les prendre pour des fées, ou pour de gracieux démons envoyés là tout exprès pour vous faire oublier votre pays, votre mère, votre fiancée. Ces jeunes filles sont les batelières de l'Andaye; vous en avez peut-être ouï parler à ceux de vos amis qui, avant vous, ont fait le voyage d'Irun à Saint-Sébastien, et qui, au lieu de s'y rendre par terre, ont préféré descendre la rivière. C'est l'heure de la messe et celle des amours. Or, quand les batelières de l'Andaye veulent se marier, elles vont à Fuenterrabia à la messe de midi: c'est là que les jeunes garçons du pays qui veulent choisir une compagne se réunissent tous les jours de fête. Plus d'une de ces jolies marinières engagera son cœur aujourd'hui, et, lorsque nous repasserons par Fuenterrabia, elle aura changé de nom! mais jamais elle n'oubliera ses compagnes; souvent elle quittera son ménage pour retourner sur le bord de l'eau, à deux ou trois milles de la ville, passer un ou deux jours avec ses jeunes amis; peut-être même un soupir de regret soulèvera-t-il son sein, à l'aspect de ces petites cabanes où elle vivait jadis avec elles, auprès des indulgentes gardiennes qui leur servaient de mère. Les batelières de l'Andaye vivent sous la surveillance d'anciennes compagnes plus âgées, qui n'ont jamais voulu — ou jamais pu — se marier. La jeune femme restera peu de temps, trois jours au plus, dans la colonie: une femme mariée n'y peut demeurer davantage. Quant aux

hommes, il ne leur est permis, en aucune circonstance, d'y séjourner au delà d'une heure.



Mais voilà assez longtemps que nous sommes à Fuenterrabia ; la grand-messe vient de finir... Les bateaux remontent la rivière... Les hommes se sont déjà réunis en petits groupes dans la *plaza Mayor* et projettent, pour l'après-midi, des parties de paume et de barres, deux jeux favoris des Cantabres, dont nous vous parlerons bientôt. Les femmes courent rajuster leur toilette pendant que la *moza* (servante) ira chez le rôtisseur chercher le diner. Voyez-vous ces femmes du peuple qui circulent dans la ville, chargées d'un grand plat couvert d'une serviette ? Que pensez-vous qu'elles portent dans ce plat ? Des gigots comme les Limousins ? des tranches de bœuf comme les Anglais ? du *cabri* comme les Catalans ? Rien de tout cela ; les Guipuzcoans, les Biscayens et les Alavais ont un plat *national* qui ne ressemble à aucun de ceux que nous venons de nommer ; un mets que les Anglais rejettent, que les Français dédaignent, et que les Espagnols eux-mêmes regardent d'un air de mépris : ce sont des têtes d'agneaux, fen-

dues en deux, farcies d'un hachis d'ail, de persil et de mie de pain, enduites de saindoux et rôties au four. C'est le plat favori des Cantabres en général et des Guipuzcoans en particulier. Il n'est pas, en vérité, si mauvais qu'on pourrait le croire; il est même beaucoup meilleur que l'impitoyable matelotte des Parisiens, les *ravioli* des Italiens, et les gras doubles à la mode de Caen. Après les têtes d'agneaux viendra la morue, sous toutes les formes : sèche, salée, en sauce blanche... la morue au beurre noir, la morue à l'huile, la morue grillée, frite, farcie... car ce poisson, d'un si médiocre mérite, jouit d'une grande faveur dans les provinces basques. Si jamais les Biscayens deviennent idolâtres, ils auront certainement une morue pour dieu tutélaire. Après la morue, c'est la salade de choux dont les Biscayens mangent régulièrement sept cent trente fois par an, c'est-à-dire, deux fois par jour, sans compter les *extra*, tels que les jours de carême, où ils en font quatre repas... La *sagardua* est leur boisson ordinaire; la *sagardua*, ce cidre délicieux qui vaut au moins celui de la basse Normandie, et qui a sur ce dernier l'avantage incontestable de ne pas être vendu par des bas Normands, c'est-à-dire, de ne pas contenir deux fois plus d'eau que de suc de pommes. Il est, en outre, fait très-proprement, ce qui n'est point à dédaigner. Au dessert, les Guipuzcoans mangent des pommes, des pommes à faire tourner la tête à tous les pilotes de la Bouille et à toutes les nourrices de Lisieux; puis encore des noix de Santander, si délicieuses et si renommées, ainsi que les noisettes du même pays, qu'on les exporte jusqu'en Amérique.

Après le dîner, tout le monde ira s'amuser, les hommes au jeu, les femmes au sermon; ils attendront ainsi la nuit, l'heure des amours, cette grande affaire de tous les Espagnols.

N'allez pourtant pas croire que tous les habitants de la Cantabrie vivent exclusivement de têtes d'agneaux, de morue, de choux, de pommes, de *sagardua* et de noix de Santander... Nous avons parlé de la nourriture habituelle du peuple, des mets particuliers à la localité; mais nous sommes loin d'avoir fait la nomenclature de tous les plats connus et aimés des Biscayens; cela nous arrêterait trop longtemps en route, et notre talent culinaire ne va pas d'ailleurs jusque-là; nous ajouterons donc seulement, pour la complète instruction du lecteur, que, dans le Guipuzcoa et dans toutes les provinces basques, on fait exactement comme en France, on mange de tout ce qui est bon, quand on a de quoi l'acheter, en Biscaye surtout! Nous ne connaissons aucun pays en Espagne, où l'on soit plus gourmand et dont les cuisinières méritent mieux le titre de *cordons bleus*. Mais le soleil commence à baisser, hâtons le pas. Nous avons encore trois lieues à faire, avant d'arriver à Saint-Sébastien.

Voyez-vous ce cône flottant, sur la base duquel s'étend une cité toute neuve ? C'est le mont Urgull. La cité qui s'abrite à son pied s'appelle Saint-Sébastien. Assise entre deux bras de mer, on la dirait née un jour, comme la Vénus des Grecs, sur les lames de l'Océan, qui la bercent éternellement de leur grandiose harmonie. Comme elle resplendit de jeunesse et de fraîcheur sous les rayons du soleil couchant ! Eh bien, ce semblant de jeunesse cache la nudité et la décrépitude ; le malheur, en passant sur elle, l'a marquée d'un sceau de stérilité. Veuve de tout ce qui fait la gloire des cités, la ville de Saint-Sébastien n'a ni bibliothèque publique, ni monuments, ni aucune de ces merveilles que l'art et le génie ont répandus avec tant de profusion sur le reste de l'Espagne, et que les révolutions et les guerres n'ont pu faire entièrement disparaître. Elle a pourtant de riches annales, mais riches seulement en éclatantes infortunes, en actions généreuses, en sublimes dévouements. Aussi l'appelle-t-on, à juste titre, la cité des malheurs (*Ciudad de las desdichas*). Au douzième siècle, sous le règne de Sanche le Sage, roi de Navarre, elle fut détruite par les armes. Trois siècles plus tard, sous celui de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle la Catholique, elle fut réduite en cendres après un long siège. A peine relevée de cette double ruine, elle fut de nouveau saccagée, et un grand nombre de ses loyaux et vaillants citadins furent passés au fil de l'épée, le 31 août 1813. De six cents maisons, trente-six seulement restèrent debout, après le siège long et meurtrier que l'armée *auxiliaire* des Anglais et des Portugais y avait mis. Le reste de la ville ne fut plus qu'un monceau de décombres sous lesquels avait été ensevelie l'élite des habitants avec leurs richesses, leurs archives et leurs chartes.

La ville de Saint-Sébastien, telle qu'on la voit aujourd'hui, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois ; elle a perdu ces monuments, cette physionomie pittoresque qui la rendirent si célèbre parmi les cités de la Cantabrie.

Les touristes à la mode, ceux qui examinent les pays étrangers à travers la portière d'une chaise de poste, ou assis sur le pont d'un steamer, vous diront, peut-être, que la ville de Saint-Sébastien doit à tant d'infortunes d'avoir été reconstruite avec plus d'élégance ; qu'aujourd'hui, les rues sont toutes alignées au cordeau ; enfin, que la *civilisation* y a passé sa main régénératrice, et a changé un amas de maisons bigarrées, d'édifices noirs de vétusté, en une ville riante et coquette. A ceux-là, nous répondrons, que l'esclave du Grand Seigneur, parée des plus fines perles de l'Orient et des brillants tissus de l'Inde, est moins belle à nos yeux, tant qu'elle est esclave, que la modeste quakeresse de la Pensylvanie, si simplement vêtue, mais fière de sa liberté. Toutefois, telle qu'elle est encore

aujourd'hui, la ville de Saint-Sébastien est l'une des plus importantes cités du Guipuzcoa, et comme port de mer, et comme place de guerre. Défendue d'un côté par la citadelle de la Mota, elle est en outre entourée d'une enceinte bastionnée. A l'est de la Mota se trouve le boulevard (*el baluarte del Mirador*), travail remarquable de fortification qui protège à la fois les avenues de la rivière et les abords du pont. Le *Mirador* est une montagne aride, déchirée et noireie en plusieurs endroits vers sa base. Les géologues prétendent que ces déchirements sont dus à un volcan éteint depuis plusieurs siècles; les habitants affirment, au contraire, qu'ils sont le résultat de la foudre qui, disent-ils, est tombée il n'y a pas longtemps sur un magasin à poudre qui s'y trouvait, et qu'elle fit sauter.

La ville de Saint-Sébastien est bâtie sur le fleuve, ou, pour mieux dire, au pied du mont Urgull, sur un terrain sablonneux, à l'embouchure de l'*Oruméa*. La perspective en est ravissante vue de la route d'Hernani; et le voyageur lui-même, après l'avoir visitée plusieurs fois, s'y arrêtera toujours avec bonheur, tant l'aspect en est pittoresque, empreint de cette rude et puissante poésie qui caractérise l'Espagne entière.

Les environs de Saint-Sébastien sont très-fertiles et très-riants du côté de la terre; on y rencontre des arbres en fort grand nombre; pour la plupart, ce sont des tilleuls. Durant le printemps, leur fleur jaune donne aux coteaux environnants une teinte dorée qui les rend chatoyants le matin, au lever du soleil, et le soir, lorsque ses derniers rayons se brisent en se multipliant dans les eaux de la mer. Pendant tout l'été, des milliers d'arbustes, des lis sauvages et une foule de plantes médicinales embaument l'air et font de Saint-Sébastien une des villes d'Espagne où la chaleur est le moins nuisible. Puis, chaque soir, la brise qui s'élève de l'Océan contribue aussi beaucoup à l'assainissement de l'atmosphère. Mais si l'on regarde Saint-Sébastien du côté de la mer, tout y est aride, tout y est sombre et désolé; on ne voit plus que des monticules sans nombre, pelés, sans arbustes, sans un brin d'herbe. Des sables brûlants pendant l'été, glacés durant l'hiver; et, dans ces sables, des ossements humains mêlés à des débris d'armes!... C'est parmi ces débris que les bergers biscayens viennent de préférence improviser leurs gracieuses ballades et leurs chants d'amour!... leurs chants d'amour, qu'ils accompagnent souvent en battant la mesure sur un crâne à demi pétrifié, et sur lequel on voit encore un trou fait par une balle; car ce crâne appartient à l'un des soldats morts sur le champ de bataille le 31 août 1815!...

Si jamais vous allez respirer la brise de mer sur la plage aride de Saint-Sébastien, marchez avec précaution, de peur de fouler aux pieds les ossements de vos frères... et dites une prière pour l'âme de vos compatriotes, si vous êtes Français; car bien des Français ont succombé dans cette

journée. Priez encore, si vous êtes Anglais ou Portugais; car Anglais et Portugais y sont tombés par milliers. Priez et pleurez, si vous êtes Espagnol; car, ce jour-là, le sang espagnol a coulé par torrents, et l'Espagne a perdu sa liberté, en arrachant à l'exil le roi Ferdinand VII.



Saint-Sébastien a aujourd'hui environ dix mille habitants, deux paroisses, plusieurs tanneries, et une école de pilotage qui a donné de grands marins à l'Espagne. Jadis, elle possédait aussi des corderies, des fabriques d'ancre et d'avirons; mais elle a perdu, depuis longtemps, ces sources de richesse. Toute son industrie consiste, maintenant, dans l'échange que font ses habitants du fer et de quelques autres minéraux de Biscaye contre des marchandises françaises et anglaises. Anglaises surtout; car, en Espagne comme ailleurs, l'Angleterre a son comptoir où elle escompte des traités d'alliance en monopole industriel et en privilèges commerciaux.

Quoiqu'elle ait été presque entièrement détruite en 1815, et rebâtie depuis dans le goût mesquin et éminemment prosaïque qui caractérise notre siècle, la ville de Saint-Sébastien renferme encore deux monuments assez remar-

quables : l'hôpital, et une vieille maison de miséricorde qui, sous diverses couches de plâtre tout neuf, laisse encore deviner, çà et là, quelques beautés architecturales et sa vénérable décrépitude.

Saint-Sébastien a aussi un cimetière, entouré d'une grille de fer d'un travail plus solide qu'élégant. Un obélisque, surmonté d'une croix, s'élève au centre de cette silencieuse demeure. Les Biscayens affirment que ce cimetière est le *plus beau* de l'Espagne; nous ne sommes pas absolument de l'avis des Biscayens; nous préférons la *Plaza Nueva*, située au centre de la ville, sur quatre-vingts mètres de longueur et cinquante de largeur. Les maisons, uniformément de trois étages, sont construites en belle pierre de taille jaunâtre, que l'on tire en abondance des carrières voisines, mêlée à d'autres pierres bleues d'Hernani. Élégantes, solides, et, grâce au mélange des deux couleurs, d'un aspect assez bizarre, elles sont bâties sur cinquante-trois arcades qui, en hiver, servent de promenade aux habitants de la ville, et de lieu de rendez-vous aux amoureux. L'hôtel de ville et le consulat méritent également l'attention du touriste; l'un et l'autre sont dus au beau talent de l'architecte Sylvestre Pérez. Ils se partagent l'une des quatre façades de la place. Le pont de *Santa-Catalina*, élégamment et solidement bâti sur l'Oruméa, sous la direction de l'architecte Ugartimendia, vaut aussi la peine d'être vu. Ce pont, d'une longueur de cent soixante-dix mètres sur neuf mètres trente-trois centimètres de largeur, a été terminé en 1825.

Saint-Sébastien est le séjour ordinaire d'un grand nombre de familles riches, qui, jalouses de liberté, viennent, de tous les points de l'Espagne, s'y établir. Quelques grands seigneurs espagnols et de nombreux étrangers s'y rendent aussi pour prendre les bains de mer. C'est sans doute à la fréquentation de tant d'hôtes distingués que les naturels du pays doivent leurs manières élégantes et leur extrême affabilité. Les étrangers surtout sont toujours sûrs d'y être reçus avec une noble courtoisie, et une bienveillance qui s'étend même à ceux qui y viennent pour gagner leur vie, ou pour demander un asile.

Riche en jolies femmes et en hommes de cœur, Saint-Sébastien est en outre la patrie d'un grand nombre d'hommes célèbres, moines illustres, guerriers, savants, littérateurs, artistes; cette cité peut s'enorgueillir de toutes les gloires... Sandoval, historiographe de Charles V, et don *Pédro Agustín Giron*, marquis de las Amarillas, duc de Ahumada et l'un des derniers ministres d'Espagne, sont les deux plus beaux fleurons de sa couronne civique.

Non loin de la ville se trouve la vallée de Loyola, mémorable par la naissance de saint Ignace, le fondateur de cette compagnie de Jésus, tant

de fois morte et toujours miraculeusement ressuscitée, comme le phénix, de ses propres cendres.



S'il faut en croire la chronique, saint Ignace, petit gentilhomme, puis soldat, ajouta à son nom celui de la vallée où il était né, en souvenir des excellentes pommes qu'elle produit, et que le saint aimait, dit-on, beaucoup.

Mais l'heure s'avance, la lune commence à argenter la crête de la sierra de Saint-Andréano. Voyez au loin ce chemin, parfaitement pavé, comme le seront toutes les rues de Paris dans cinquante ou soixante ans d'ici, c'est la route de Tolosa; elle tourne comme un fleuve entre les hautes montagnes qui forment la cordillère. C'est une des plus belles chaussées du Guipuzcoa; c'est par là que don Carlos, le cinquième du nom, sans compter Charles-Quint, se rendit à Tolosa lorsque, en 1854, trompant la surveillance du gouvernement français, il entra en Espagne pour disputer le trône à Isabelle II, légitime reine des Espagnols, et par droit de naissance, et par le vœu de la nation. C'est par cette route que nous nous rendrons à Tolosa, la *ville royale* du Guipuzcoa.

Située au centre de la province, Tolosa est baignée par deux rivières, l'*Oria* et l'*Orages*, et comme enclavée dans un étroit vallon entre le mont *Ermio*, qui s'élève à l'ouest, et le mont *Delonzu*, qui la protège à l'est. Les rues, assez bien pavées, sont, nous assure le baron Taylor, éclairées pendant la nuit; c'est sans doute à l'absence du clair de lune qu'il faut attribuer la profonde obscurité qui y régnait lorsqu'un de nous les a parcourues en 1825... Peut-être, grâce aux progrès de l'industrie, le gaz hydrogène circule-t-il dans les entrailles du Guipuzcoa.

Tolosa conserve les précieuses archives de la province. Elle est encore l'une des dix-huit villes où s'assemble la *junta* guipuzcoane, et l'une des quatre *ciés privilégiées entre toutes*, qui servent tour à tour de résidence à la députation provinciale.

Il y a à Tolosa une *Plaza Nueva*, moins belle que celle de Saint-Sébastien; c'est plutôt un immense jeu de paume qu'une place. Les habitants ne manquent pas de s'y rendre chaque jour; ils y perdent leur argent, et souvent ils y deviennent borgnes, grâce à la balle qu'une main, encore inhabile à ce jeu si aimé des Cantabres, a lancée avec toute l'ardeur dont est capable un Guipuzcoan.

Quoique Tolosa soit une ville centrale, elle est commerçante et manufacturière: son commerce trouve de grandes ressources dans ses fabriques d'armes blanches, très-estimées, et à juste titre; dans ses tanneries, ses manufactures de cuivre, et ses nombreuses et belles fabriques de chapeaux, de poterie, de draps grossiers et de papiers. Mais leurs qualités de négociants et d'actifs manufacturiers sont loin d'éteindre, dans les Tolosans, l'orgueil de race, et de les faire renoncer aux droits nobiliaires qu'ils tiennent de plusieurs rois. Le sentiment de ces droits est tellement passé dans les mœurs du pays, qu'un fabricant ou un négociant omettrait plutôt, sur une facture, deux ou trois articles fournis, qu'il n'oublierait d'y faire imprimer les armes de sa maison. Cependant cet orgueil, ridicule sans doute aux yeux des étrangers, est la source d'une grande loyauté dans les relations commerciales. Ainsi, dans une affaire pour laquelle un Français ou un Anglais soutiendront peut-être trois ou quatre procès, un Tolosan donnera simplement sa parole. Il n'est pas d'exemple qu'il y ait jamais manqué. Au reste, cette délicatesse dans les transactions, ce respect pour la parole donnée, sont l'apanage de presque tous les Espagnols et de tous les Cantabres.

Tolosa a joué un grand rôle dans la dernière guerre que les partisans de don Carlos ont faite à la liberté. C'est de cette ville, où il avait établi *sa cour*, que ce prince répandait à pleines mains les malheurs qui, pendant six ans, ont accablé l'Espagne, et dont elle se ressentira pendant longtemps.

Tolosa est une ville fort ancienne; elle conserve quelques monuments des

temps passés, entre autres, l'église de Sainte-Marie, bel édifice de style renaissance, dont la façade se termine par deux tourelles qui jouent admirablement avec un clocher beaucoup plus élevé, placé au milieu, et qui domine majestueusement. Le vaisseau de l'édifice est divisé en trois nefs; on y a employé, d'une manière assez artistique, les beaux marbres des carrières voisines. Le rétable, isolé au milieu du chœur, presque entièrement construit avec ce marbre, est un vrai chef-d'œuvre.

Aux portes de la ville s'élève le couvent de Saint-François, monument d'un caractère à la fois sévère et gracieux; il rappelle celui de Sainte-Claire, dont l'histoire est si intimement liée à celle des templiers, ses anciens possesseurs.

Le pont d'Artemèle, un des plus beaux de la province, mérite aussi d'être visité par le touriste qui recherche les beautés de l'art. Plus loin est la montagne de l'*Aldaba*; elle renferme une grande quantité de cristal de roche d'une rare pureté; on y remarque encore les restes d'un fort en ruine dont les naturels du pays ont oublié même le nom.

Tolosa s'enorgueillit d'avoir vu naître dans ses murs le révérend père don fray Francisco de Tolosa, généralissime de l'ordre de Saint-François et évêque de Tuy, l'un des écrivains ascétiques les plus en vogue vers la fin du seizième siècle. Ce prélat a laissé un ouvrage cité très-souvent par don Nicolas-Antonio dans sa *Bibliothèque Espagnole*; ce sont les *Démonstrations catholiques*.

La nuit approche... Notre pèlerinage est à peine commencé. La Biscaye et l'Alava nous attendent; poursuivons notre voyage: Bilbao vaut bien la peine qu'on se hâte un peu. La route qui nous y conduit est belle; nous avons encore quelques haltes à faire avant de quitter le Guipuzcoa. Et, d'abord, traversons la vallée d'Oria. Comme le paysage est riant! Regardez là-bas, au fond, ces deux petites villes plantées au milieu des fleurs et des arbres odoriférants; nul bruit ne s'y fait entendre, le bonheur et la paix semblent y avoir établi leur domicile!... Elles ont cependant joué un grand rôle dans la guerre de l'indépendance et dans les derniers troubles politiques. Ces villes sont *Lecoreta* et *Villa-Franca*. Cette dernière est la patrie du pilote André Urduñeta, le célèbre marin qui, par les ordres de Charles-Quint, parcourut bravement les mers pour y découvrir les îles de Luron, où il fonda la ville de Zebu; mais ce ne sont pas là ses véritables titres au souvenir de ses compatriotes; les Biscayens auraient probablement oublié son nom, s'il n'était mort dans un cloître, sous le froc d'un moine.

Poursuivons. Nous voilà dans le riche vallon formé par les eaux de la Deva; traversons la rivière; nous jetterons, en passant, un coup d'œil sur Placencia, si délicieusement située sur ses bords. Elle avait jadis une

importante manufacture d'instruments de guerre et d'armes à feu. On y fabrique encore aujourd'hui des fusils de chasse et des pistolets de luxe qui valent mieux et qui coûtent beaucoup moins que ceux de M. Robert. Il est vrai que les armes à feu de Placencia se chargent et se déchargent toujours par la gueule et jamais par la culasse.

Cet amas de maisons, que l'on découvre près de la source de la Deva, est la petite ville de Salinas, ainsi nommée à cause des mines de sel qui sont si abondantes dans ses environs.

Plus loin est Mondragon, entourée de vieilles murailles. Deux mille cinq cents habitants y passent leur vie à jouer à la paume, à tirer la barre, à exploiter un grand nombre d'hôtels garnis, et à faire l'amour.

La ville de Mondragon, avec ses maisons antiques, ses gracieuses femmes, ses hommes plus robustes que beaux, et presque à demi-sauvages, est à la fois un caravansérail, un musée d'antiques : toutefois on vit bien dans les hôtels, sans dépenser beaucoup d'argent, et on y peut faire la cour aux dames, sans craindre d'exciter la colère des maris, généralement assez débonnaires.

A Mondragon, les maisons sont vastes et commodes, mais elles manquent d'élégance ; elles sont, pour la plupart, bâties en pierre : il y en a même qui sont entièrement construites en jaspe. Cette ville n'a eu qu'un enfant célèbre : c'est Estaban de Ganiba, auteur de la première histoire générale d'Espagne qui ait été écrite en espagnol, et d'un grand nombre de lettres fort estimées.

Nous voici arrivés à Santa-Agueda-de-Guesalibas ; nous ne nous y arrêtrions pas, si nous ne voulions voir ses bains thermaux et sa belle hôtellerie. Si jamais vous y prenez des bains de vapeur, on vous en donnera qui n'ont rien à envier à ceux de Paris ; seulement ils seront beaucoup moins chers, et vous feront peut-être plus de bien, grâce à la propreté qui règne dans l'établissement et aux excellents confortatifs que vous y trouverez.

Le naturaliste doit se plaire aux environs de Mondragon : les plantes médicinales et les minéraux y sont inépuisables ; la sierra de Udalach surtout offre de grandes richesses de ce genre au botaniste et à l'amateur de minéralogie.

Le Udalach est un rocher de jaspe de forme pyramidale, d'une hauteur de deux cent quatre-vingt-treize mètres, au pied duquel est creusée la caverne de Udala, d'une profondeur de deux cent soixante-quinze mètres environ, et dont l'entrée est presque inaccessible. Comme dans certaines grottes des Alpes et des Pyrénées, les eaux qui suintent depuis des siècles ont tapissé ses parois intérieures d'un tissu de pierres précieuses, et pavé le sol de dia-

mants : car telles apparaissent au voyageur les magnifiques et bizarres cristallisations produites par la constante infiltration des eaux. C'est de cette grotte que les Espagnols tirent *el cristal alontario* (cristal de roche) et *el bolo armenico* (le bol arménien).

Revenons un peu sur nos pas ; en voyageant si vite, nous avons passé près de Bergara sans y faire attention. Bergara, autrefois renommée par son commerce d'armes à feu, et, dernièrement encore, rendue si célèbre par le fameux traité qui a délivré l'Espagne du prétendant. De toutes ses gloires, elle ne conserve plus rien aujourd'hui !... Sa situation est toujours délicieuse, grâce aux eaux de la Deva qui baignent ses murs, aux fleurs du vallon charmant où elle est isolée pour se livrer à un profond recueillement, ou pour pleurer sur les maux sans nombre dont le prétendant et ses séides ont, tour à tour, accablé la mère patrie !

Les hautes montagnes qui l'entourent, le bruit des eaux qui coulent constamment à son pied, l'arome des plantes sauvages qui croissent dans ses environs, le costume bizarre de ses habitants, costume dont nous parlerons bientôt, tout fait de Bergara un séjour enchanteur, où, malgré de bien pénibles souvenirs, on se sent heureux et charmé. C'est sans doute pour cela que la jeunesse de presque toute l'Espagne vient s'enfermer dans ses collèges ou dans son séminaire, les deux seuls grands établissements qu'elle possède de nos jours.

Reprenons notre route, et avançons vers Bilbao ; ne nous arrêtons pas à Azpeytia, petite ville située sur les bords de la Viole, dans le cœur des montagnes, au fond d'une petite vallée, ni à Neybar, Nesgaybar, où l'on fondait jadis de si bons canons.

En poursuivant notre chemin à travers les anneaux de la vaste chaîne des Pyrénées, jetons un coup d'œil sur les bords de l'Océan : voici d'abord *Orio*, petite ville située à l'embouchure du fleuve du même nom ; puis *Gueteria*, bâtie sur une montagne qui baigne ses pieds dans les eaux du golfe. Elle était autrefois protégée par un château fort, construit, en 1655, par Philippe IV. Son port, d'un aspect charmant, offre, pendant les nuits d'orage si fréquentes sur les côtes, un abri sûr aux nombreux bateaux pêcheurs qui, tout le long de l'année, sillonnent la baie de Cantabrie.

A Gueteria est né Juan-Sebastian Delcano, ce hardi navigateur qui, sous Charles-Quint, osa le premier tenter un voyage autour du monde, sur un navire appelé *la Victoria*, dont la carcasse est conservée à l'arsenal de la ville. Au retour de son expédition, Juan fut anobli par l'empereur, qui lui donna pour armoiries un globe terrestre avec cette devise : *Tu el primero me rodeaste*. (Tu as le premier fait le tour de moi.)

La statue en pied du célèbre marin s'élève majestueuse au milieu de la

place de sa ville natale, sur un piédestal de marbre. Le récit de son voyage est gravé en lettres d'or sur le piédestal, en castillan, en latin et en basque... La statue a sept pieds de hauteur.

Un peu dans l'intérieur des terres, à notre gauche, au delà de Guetaria, on trouve Tumeia, qui s'étend sur la rive gauche de la Viole; près de son embouchure, Deva et Motrico : la première, sur la rivière du même nom; la dernière, un peu plus loin.

Nous voilà sur la route de Bilbao; le chemin est mauvais, mais nous le parcourrons facilement à cheval, à moins que vous ne préféreriez le suivre en charrette guipuzcoane. Savez-vous ce que c'est qu'une charrette guipuzcoane? Regardez au loin cette nuée de poussière qui s'élève sur la route, c'est un convoi de voitures telles que vous n'en avez jamais vu. Imaginez-vous une énorme solive de bois de chêne, grossièrement arrondie, longue de deux mètres, à chaque bout de laquelle sont fortement attachées, par des clous ou par de grosses chevilles de bois, deux masses du même bois que la solive, rondes et aplaties comme une meule, épaisses de neuf centimètres au plus, et d'un diamètre de trois pieds environ; ce sont les roues. Elles sont faites avec des lattes assemblées par des embrasses de fer. La traverse de bois qui les soutient n'est autre chose que l'essieu; sur cet essieu repose une échelle formée de deux autres solives, et dont les marches seraient de minces morceaux de bois ou des barreaux de fer; cette échelle est longue de huit pieds, sans compter une troisième solive enfilée dans le premier barreau de l'un des bouts; cette échelle forme le corps de la charrette; elle a en outre, vers le milieu, des échancrures dans lesquelles s'engrènent l'essieu et les roues qui tournent ensemble avec un bruit infernal, un bruit semblable à celui que produiraient les miaulements de plusieurs milliers de chats affamés, enfermés pêle-mêle avec quelques chiens enragés. Ce bruit est, sans nul doute, particulièrement agréable aux Guipuzcoans, car ils se plaisent à l'augmenter en frottant les essieux et l'échancrure de leurs charrettes avec de l'ail, afin, disent-ils, d'effrayer les loups. Nous ajouterons, pour la complète instruction de nos lecteurs, que lesdites charrettes sont trainées par des bœufs presque aussi têtus que ceux qui les conduisent, et qui mettent quatre ou cinq heures pour faire une lieue.

Mais voici le convoi qui se rend à Elgueta, ville neutre qui n'appartient ni à la Biscaye ni au Guipuzcoa, mais qui jouit des *fueros* de ces deux provinces...

Avant de nous rendre à Bilbao, nous nous arrêterons quelques instants à Elgueta, ne fût-ce que pour voir le grand chêne qui est auprès de l'ermitage de Notre-Dame d'Elcija-Mendi. L'Europe n'en possède pas un pareil; le tronc de ce bel arbre est creux; les siècles, en passant, y ont pratiqué une

vaste salle naturelle, dans laquelle douze ou quatorze personnes peuvent s'asseoir assez à l'aise autour d'une table. Un restaurateur des environs de Paris en eût fait un *salon de cent couverts* ; les Biscayens, moins prétentieux, n'en font même pas un objet de curiosité.

Examinons, en passant, Durango, cette ville que vous voyez là-bas sur le bord de la rivière dont elle a pris le nom. En entrant à Durango, vous vous croiriez arrivé en enfer, tant les rues sont obscures et encombrées de minerai, tant les habitants sont noirs, les maisons bruyantes, pleines de feu et de fumée. Durango a toujours été une vaste forge, plutôt qu'une ville. A voir tous ces hommes à demi nus, ruisselants de sueur même dans le cœur de l'hiver, le front rougi par les éternelles flammes au milieu desquelles ils vivent, vous diriez un peuple de cyclopes constamment occupés à frapper, sur des milliers d'enclumes, le fer fondu qui s'échappe en fleuves de feu par la gouttière de plus de mille fourneaux.

Près de Durango, sur la route qui conduit de Bergara à Bilbao, on rencontre un énorme bloc de pierre représentant un animal avec de telles formes, que nous n'avons pu deviner de quel monstre antédiluvien cette pierre a la prétention de retracer l'image. On y peut distinguer encore une inscription dont les caractères, presque effacés, sont aujourd'hui illisibles. Ce monument paraît être fort ancien ; on le dit antérieur à la domination romaine.

Passons. Nous avons maintenant à marcher longtemps sur une petite route élevée et bordée, des deux côtés, par des bois magnifiques ; puis nous redescendrons dans la plaine ; mais, avant, nous verrons Bilbao. C'est de cette hauteur que le célèbre duc de la Victoria plongea son œil de vautour sur le port libre, lors de la mémorable bataille qui coûta la vie au brave Zumalacarregui. Regardez la *capitale* de la Biscaye ; elle est là, cachant ses richesses, ses jolies femmes, ses hardis navigateurs, ses rusés négociants, au milieu d'un groupe de hautes montagnes, et baignant ses pieds dans les eaux du Nervion, qui, deux lieues plus loin, va se perdre dans la mer, après avoir servi de miroir aux blondes filles de Portugalette.

Bilbao est, après Barcelone et Cadix, la ville la plus commerçante de l'Espagne. Son climat sain, quoique très-pluvieux, ses environs si frais, si bien cultivés, où règne une verdure éternelle, mais surtout la liberté dont on y jouit, font de Bilbao un séjour enchanteur. Puis, il faut bien le dire, les habitants de Bilbao ont tout fait pour leur cité ; s'ils n'ont pas réussi à y faire briller le soleil, c'est que le soleil est trop loin d'eux, et que ni l'or ni l'intelligence de l'homme ne sauraient le gouverner.

Le port de Bilbao est excellent et très-sûr, aussi est-il en toute saison rempli de navires de différentes nations. Ces grandes masses blanches qui s'élèvent çà et là sur le port, et que de loin on prendrait pour du sel ou du

sable blanc, ont une valeur très-considérable. Ces masses ne sont autre chose que de la morue écossaise, denrée qui forme la plus belle et la plus productive branche de commerce de la ville. Plusieurs milliers de quintaux de cette morue sont, chaque semaine, expédiés dans l'intérieur de l'Espagne. Les quinze mille habitants de Bilbao possèdent en outre une autre source de richesse : c'est leur commerce de tabac, sur lequel ils se contentent de gagner cent pour cent.

Les rues de Bilbao n'ont pas été tirées au cordeau, et leur largeur est médiocre; mais elles sont, pour la plupart, pavées avec soin et presque droites. Leur propreté est extrême, grâce aux divers canaux qui ont été construits dans toute la ville, et au moyen desquels on les lave chaque jour; grâce aussi à l'interdiction absolue pour toute sorte de voitures de circuler dans l'intérieur des rues. Cette interdiction est si rigoureuse, que le roi lui-même, malgré son titre de *seigneur* de Biscaye, ne peut les parcourir qu'à cheval. Une seule et mémorable exception a été faite à cette règle. En 1815, lorsque Ferdinand VII arriva triomphant de Barcelone, les habitants de Bilbao construisirent un char sur lequel le roi fit son entrée dans la ville. C'est, du reste, la seule flatterie de ce genre que l'on puisse reprocher aux citoyens de Bilbao.

Les maisons de Bilbao sont généralement construites avec beaucoup d'élégance; les appartements sont parquetés ou pavés de briques fines; ces briques sont, ainsi que les parquets, cirées et entretenues avec un grand soin. Un touriste moderne nous assure que cet usage n'est connu dans aucune autre ville d'Espagne; ce touriste n'a sans doute vu ni l'Andalousie ni l'Estramadure. Nous en reparlerons plus tard.

Il y a à Bilbao une jolie promenade, celle de l'Arsenal, située sur le bord de la rivière, dans le quartier le plus moderne de la ville, qui est aussi le plus élégant...

Un dernier regard sur la seule ville libre de l'Espagne moderne, avant de descendre dans la plaine. Et d'abord, suivons des yeux le cours du Nervion jusqu'à Portugalette. Une gracieuse bordure de jolies maisons de campagne s'y déroule semblable à un ruban vert, rouge et blanc. Ces trois couleurs, qui dominent dans le paysage, sont produites par les toitures de briques, la blancheur des pierres de construction et la verdure des jardins qui s'étalent au pied des maisons. De l'autre côté de la ville, sont les deux jolis petits bourgs de Deusto et d'Olariaga, dans les rues et sur les places desquels fourmille une nombreuse et riante population; ce sont les ouvriers des corderies et ceux qui travaillent au port et au chantier de construction et de carénage. Bonnes gens! ils vont dîner, car tout le monde dine, à Bilbao!!...

Voyez plus loin, sur la rive gauche de la rivière, en face de Portugalette, cet asile si pittoresque et si gracieux : c'est le *couvent du Désert*, retraite paisible, témoin, comme tous les couvents possibles, d'une foule de drames lugubres, quelquefois de risibles et étranges comédies.

Bilbao possède plusieurs monastères, quatre églises paroissiales et quelques monuments. Le seul auquel la curiosité du voyageur doive s'arrêter est le réservoir de la ville, construit en forme de terrasse ; il envoie l'eau de la rivière dans toutes les fontaines de la cité. On vante aussi beaucoup, dans le pays, l'hôpital ; c'est un local très-vaste : toutefois l'édifice n'a rien de remarquable dans sa construction. L'ordre et l'intelligence qui président à son administration le rendent très-important. Commencé en 1818, à l'aide d'offrandes publiques, il est terminé depuis longtemps.

Les Bilbaïens sont fiers, à juste titre, de leur pont suspendu ; il est le premier qui ait été construit en Espagne.

Et maintenant, un coup d'œil sur le port, dont l'aspect est bien singulier, grâce aux nombreux navires dont il est peuplé, au grand mouvement



des travailleurs, et surtout à cette multitude de femmes qui, les jambes nues, la robe retroussée un peu trop haut quelquefois, se tiennent constam-

ment dans l'eau pour recevoir la cargaison des bâtiments et la mettre à terre.

Mais vous voulez peut-être vous reposer, après notre marche de ce matin; descendons dans la ville, les bons hôtels n'y manquent pas; ils sont moins riches que ceux de Victoria, moins luxueux que ceux des grandes villes de France, mais plus propres, assurément, et nous n'y serons pas trop mal pour notre argent.

La ville de Bilbao a été bâtie en 1500, par don Diégo-Lopez de Haro, prince de Biscaye, sur l'emplacement où était jadis le port des Amanes; on l'appelait alors *Belvao* (beau gué). Le brave et savant marin don José de Mazarredo y naquit en 1745. La marine lui doit, entre autres services, un traité de navigation astronomique qui est un des meilleurs ouvrages écrits sur cette matière en Europe.

Le consulat de Bilbao entretient un grand nombre d'écoles gratuites, entre autres, celles de mathématiques, de marine, de dessin et d'architecture, et celle de langues anglaise et française. L'ayuntamiento, ou municipalité, fournit aux frais de l'école de langue latine et de belles-lettres.

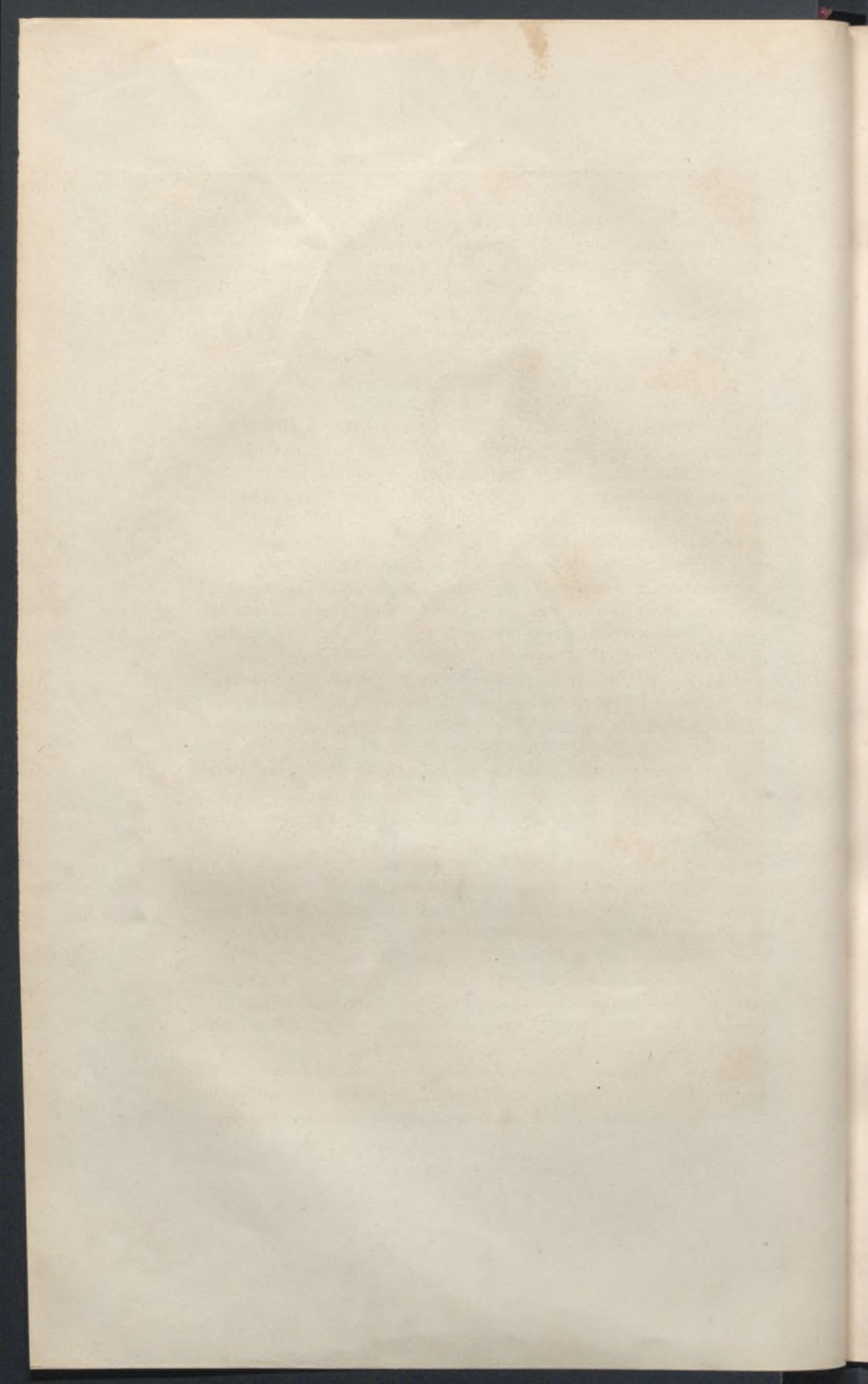
Il y aurait encore bien des choses à voir dans les environs de Bilbao, mais nous en parlerons en nous acheminant vers Victoria.

Et d'abord, à cinq lieues de Bilbao, sur le bord de la mer, entre Portugalette et Saint-Sébastien, remarquez cette langue de terre qui semble enchâssée entre les hautes montagnes de la côte, et va se perdre dans les eaux de l'Océan; c'est là que se trouve la petite ville de Berméo, dont les habitants sont tous d'adroits pêcheurs de thon. Elle s'appelait jadis *Flavio Briga*... Le seul édifice remarquable ou historique de *Flavio Briga* est la maisonnette qui, dit-on, appartient encore à la famille du poète espagnol Ercilla, auteur de l'*Araucana*. Berméo vote la première aux juntas provinciales de Guernica, sans doute parce que cette ville était la capitale de la province avant la fondation de Bilbao. Les habitants de Berméo montrent encore avec orgueil un monceau de ruines, seuls restes de la paroisse de Santa-Eufemia. C'est là, disent-ils, que les rois d'Espagne, avant d'être déclarés seigneurs de Biscaye, devaient jurer une seconde fois de maintenir et respecter *los fueros* de la province, après avoir prêté le même serment sous l'arbre de Guernica! Il n'y a pas d'exemple que les rois de Castille aient jamais violé ce serment.

A une demi-lieue dans la mer, en face de Berméo, s'élève du fond des eaux le rocher d'Izaro; on y distingue les ruines d'un ancien couvent, et, certes, à peine pourrait-on croire que ce rocher pût servir d'asile à un nid d'aigles, tant il est abrupte et d'un abord difficile; mais existe-t-il des difficultés pour les moines? Quelque malaisé qu'en soit l'abord, ce rocher est un lieu de rassemblement pour les marins de Berméo. Ils s'y rendent



Jeune fille des environs de Bilbao



le jour de la fête de saint Patris, patron de leur ville. La municipalité s'y transporte aussi le même jour pour renouveler la prise de possession de ce rocher, et à cette fin de consacrer un droit de propriété que la tradition seule a perpétué.

Remontons dans les terres, nous trouverons, trois lieues plus haut, le gros bourg de Guernica, célèbre dans l'histoire de Biscaye et dans les fastes de la liberté des peuples. On y voit ce fameux chêne sous lequel les habitants de la province se rassemblent tous les deux ans, depuis l'origine de leurs libérales institutions, c'est-à-dire, depuis Jules César, pour élire leurs députés et demander compte à leurs anciens représentants des actes de leur administration. Et, là, ce ne sont pas les plus riches qui parlent le plus, la parole appartient à tous; dans ce pays de liberté, chacun a le droit de juger les actes des mandataires du peuple!... Celui qui a le plus de bon sens et de patriotisme est le meilleur électeur.

Reprenons la route de Victoria, dont nous nous sommes écartés malgré nous pour nous rendre à Guernica, à travers un pays riant et pittoresque. Si vous aimez les anguilles et les écrevisses, arrêtons-nous un instant devant la *ria de Montrica*, elle en contient une grande quantité, et le premier paysan des environs en pêchera pour vous autant qu'il vous plaira, sans réclamer une obole pour sa peine. Ils sont si hospitaliers, les Biscayens! cela tient sans doute à ce que, nés libres et vivant libres, leur âme ne s'est pas rapetissée au contact des hommes de finance; un sang généreux fait battre leur cœur. Le fisc n'a pas encore déchiré de ses ongles dorés les veines du peuple biscayen!...

Nous voici sur la route d'Alava; comme elle est belle et bien entretenue! Il n'y a pourtant pas de ponts et chaussées ici; les habitants du pays sont seuls chargés d'entretenir les chemins; oh! c'est que les Biscayens comprennent leurs intérêts. Encore un petit écart avant de repasser le Nervion, le temps de vous montrer du doigt Belorio, Orduña et Lemestosa. La première est cette ville que nous apercevons là-bas au fond de cette vallée si fertile et si verdoyante. Les forêts épaisses qui l'entourent fournissent en abondance des bois de construction aux chantiers de la Biscaye et du Guipuscoa. Quant à Orduña et Lemestosa, ce sont deux jolies coquettes éternellement jeunes, mais éternellement boudeuses... Voilà bientôt trois siècles qu'elles sommeillent chacune isolément au fond de la vallée, entourées d'arbres toujours verts, de lis sauvages et de mille autres fleurs agrestes qui étalent à l'envi leurs suaves et fraîches couleurs.

Suivez-nous, maintenant. Nous sommes sur le Nervion. Admirez ce beau pont jeté d'une rive à l'autre; c'est ici que le Nervion fait sa jonction avec l'Altube. Les monceaux de décombres qu'on aperçoit au loin sont les ruines

d'un alcazar mauresque. C'est le seul édifice que les Maures aient laissé dans ce pays, où ils ont si peu séjourné. Cet alcazar était une espèce de tour carrée ; de près on reconnaît les mâchicoulis et les créneaux.

Encore une rivière à traverser ! c'est l'Orozco. Tout près d'ici, dans le cœur d'une roche calcaire, on trouve la grotte de Sapelagar. Plus loin, dans les environs, nous pourrions, si vous le désirez, visiter une riche mine d'étain qui contient, dit-on, beaucoup d'argent et qui est assez bien exploitée. Mais, avant, nous traverserons la sierra formée par les monts d'Altube, et nous entrerons dans cette vallée marécageuse bordée de hautes montagnes qui, pendant dix mois de l'année, sont couronnées de neige. Deux lieues plus bas, nous verrons la vallée de Ruyas, l'une des plus fertiles du pays ; le joli village de Murgina, où les femmes sont si blondes et si belles, les hommes si noirs et si laids ! la vallée de Zodora, où la route deviendra très-montueuse. Enfin nous laisserons Gamarra à notre gauche, et, en suivant une chaîne de montagnes souvent coupée par des ponts, nous arriverons à Arriaga, d'où nous entrerons en Alava...

Entendez-vous ces chants lointains ? Écoutez cet air si triste, si tendre et si ardent ! ce sont les contrebandiers biscayens, hommes et femmes, qui, arrivés sur la limite de leur terre libre, entonnent en chœur leurs ballades nationales ; bientôt nous les verrons passer un à un, chargés de leur fardeau, pour s'introduire silencieusement dans la province d'Alava, où la liberté déploie un peu moins ses ailes ; mais, soyez tranquille, ils arriveront à Victoria avant nous ; à Victoria ils déposeront leurs marchandises anglaises chez l'assureur, qui, à son tour, les expédiera dans toute l'Espagne où elles seront payées quatre et cinq fois leur valeur... Voici les contrebandiers arrivés près de nous. Ne dirait-on pas, à leurs costumes, des baladins parcourant le pays, les hommes avec leurs larges culottes de drap brun attachées aux genoux et gonflées comme si ces hommes étaient hydropiques ; elles sont bourrées de tabac et de tulle d'Angleterre. Les poches de leurs longues vestes carrées sont remplies de fausse bijouterie française, ce que nous appelons, à Paris, *imitation d'or et de diamants*. Leurs jambes sont nues, leurs pieds n'ont jamais chaussé de souliers ; aussi se glissent-ils inaperçus et sans être entendus des gardes chargés de les arrêter et qui, le plus souvent, se contentent de boire et de manger avec eux... Et les femmes ! Elles sont toutes grandes, fortes, robustes ; elles ont surtout des hanches incommensurables et une gorge fabuleuse. Mais déliez-vous de cette amplitude : ces tournures admirables sont faites de mousseline, de soieries de Lyon, de point d'Alençon et de Malines. Cette gorge rebondie, c'est du fil à fabriquer le tulle, marchandise anglaise dont nous n'avons pu atteindre la perfection... Vous voyez qu'en Biscaye comme ailleurs, il faut se défier des

charmes trop exagérés ; seulement , en Biscaye, les femmes vendent leurs attraits factices ; à Paris, elles les achètent...



De même que les hommes, les femmes des contrebandiers ont les jambes et les pieds nus, leurs jupes ne descendent qu'à deux ou trois pouces au-dessous du mollet ; elles bondissent comme des chèvres sur les montagnes, et traversent assez lestement le gué des rivières. Au reste, les contrebandiers sont gens de bonne humeur. Gagnant beaucoup, ils savent dépenser gaiement leur argent... Quelle reconnaissance ils auraient pour nous, si, à l'exemple de la plupart des voyageurs, nous nous chargions d'introduire en Alava une partie de leurs marchandises!... Rien qu'une douzaine de bagues que nous passerons à nos doigts, une couple de chaînes de cuivre doré, et quelques breloques de même acabit que nous attacherons à nos montres ; deux ou trois douzaines de paires de bas et quelques mouchoirs de batiste que l'on marquera sur-le-champ à nos initiales. Quant aux dentelles et au point d'Alençon, toutes les jolies voyageuses qui vont entrer en Alava avec nous en mettront à leurs jupons, à leurs chemises, à leurs mouchoirs, à leurs bonnets et même à leurs bas. Par ce moyen, toute la cargaison arrivera aujourd'hui à bon port ; demain, d'autres contrebandiers, d'autres marchan-

dises, d'autres voyageurs qui seront à leur tour complices, et ainsi tout le long de l'année...

Mais nous voilà arrivés à Victoria ! C'est la capitale de l'Alava. Bâtie sur une hauteur qui domine une vaste plaine semée de villages et de bourgs, près du confluent de deux rivières, la Zodora et l'Arienza, elle jouit d'un point de vue immense et très-pittoresque; mais l'intérieur de la ville est fort laid. Les rues sont étroites, assez malpropres, les maisons vieilles, disgracieuses, mal percées; les portes ressemblent aux arcades d'un vieux pont, et chacune d'elles ne peut s'ouvrir qu'à moitié, grâce à une espèce de comptoir qui obstrue le passage et qui se prolonge tout le long de la boutique; car à Victoria chaque maison a une boutique : tous les Victorians sont marchands. Aux étages supérieurs, on voit des fenêtres semblables à celles qu'on perceait en France il y a cent ans; on ne daigne pas même passer une couche de peinture sur leurs châssis, non plus que sur les volets; mais l'on se tromperait fort si l'on jugeait de la coquetterie des Victorians par l'extérieur de leurs maisons; autant ces dernières sont négligées et disgracieuses au dehors, autant elles sont soignées, ornées et appropriées au dedans. Les ameublements y sont simples, mais rien n'y manque pour le confortable de la vie; les appartements ne sont pas parquetés, mais, en revanche, on les lave trois fois par semaine au moins, et les murs, rarement peints ou tendus, sont régulièrement blanchis à la chaux tous les samedis. Cette besogne n'est jamais confiée aux maçons; les servantes seules sont chargées de ce travail, et, certes, elles s'en acquittent avec une dextérité et une coquetterie dignes d'une opération plus artistique.

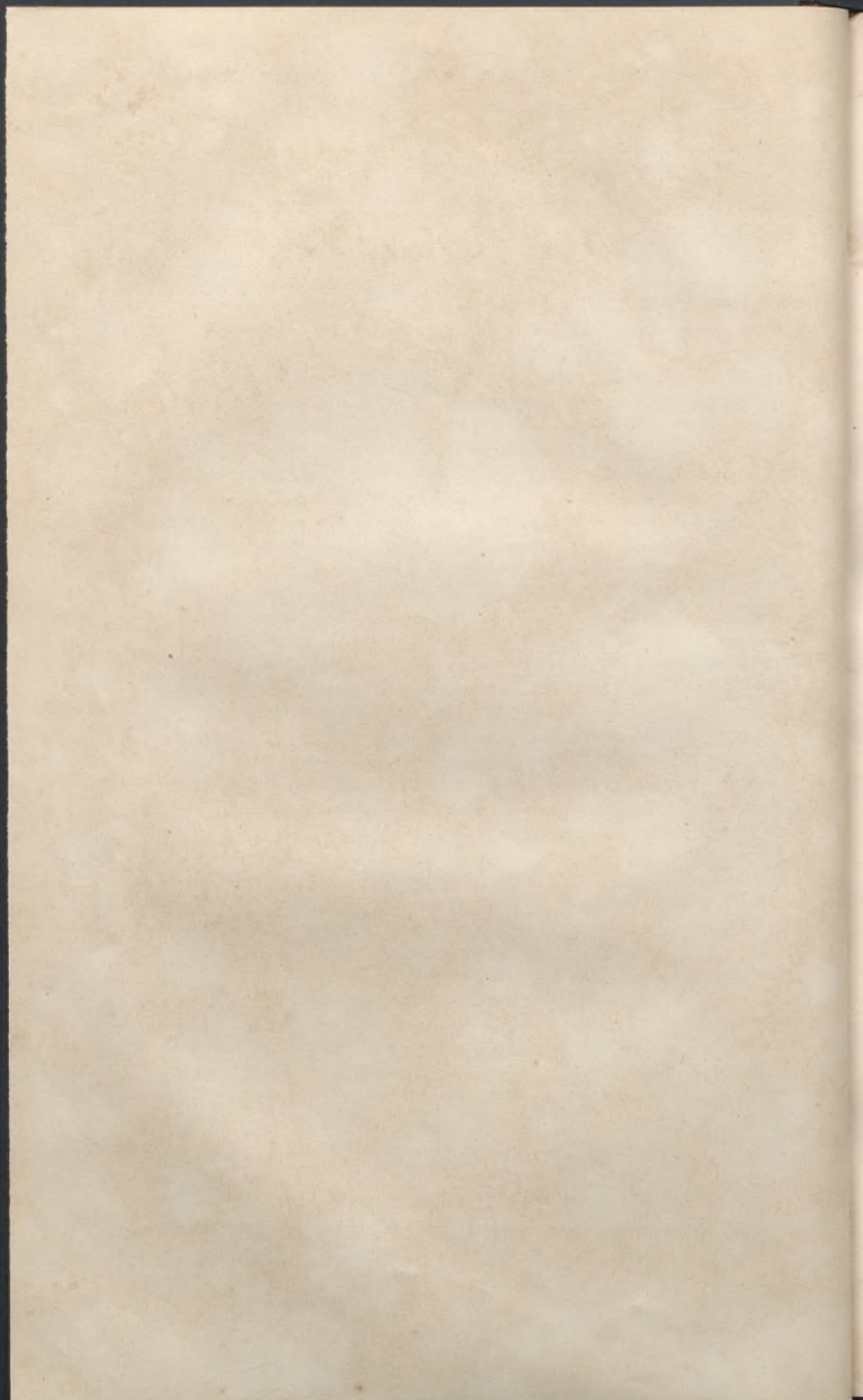
Victoria est une vieille ville fondée, dit-on, en 581, par le roi Leuwigilde, plus tard, agrandie et fortifiée par don Sancho le Sage, roi de Navarre, qui fit construire ses deux forts et l'entoura de murailles dont il ne reste plus que quelques rares débris. Don Sancho le premier honora Victoria du titre de ville, en 1181. Don Juan II lui donna, en 1451, celui de *ciudad* (cité); quarante-cinq ans après, Ferdinand le Catholique l'appela *muy noble* (très-noble), sans doute parce que, prise par les Sarrasins, elle avait su reconquérir sa liberté en 1200, avec l'aide du roi de Castille, don Alphonse le Vénitien, qui la réunit aux domaines de sa couronne.

La ville de Victoria, sans jamais avoir éprouvé les privations d'une profonde misère, a toujours été pauvre jusqu'au 24 juin 1815. Ce jour-là, les Victorians se sont tous enrichis sans autre peine que d'aller sur un champ de bataille ramasser les richesses de toute l'Espagne, que l'armée française y avait laissées, après avoir succombé dans une longue et sanglante bataille contre les armées réunies d'Espagne, d'Angleterre et de Portugal.

Il y a deux villes bien distinctes à Victoria, *la nueva* et *la vieja* (la neuve



Grande Place de Vittorin.



et la vieille), fort laides toutes les deux, mais d'un type bien différent. La villa nueva, habitée par de gros commerçants, par de riches propriétaires et des gens de bon ton, est hospitalière, polie, parle un peu espagnol et a quelque chose des mœurs de la Vieille-Castille que nous visiterons bientôt. L'autre, cette partie de la cité nommée Victoria *la vieja*, est presque exclusivement peuplée d'ouvriers, de petits marchands retirés, de vieux domestiques réformés et d'anciens militaires en retraite, en demi-solde ou en disponibilité, lesquels attendent paisiblement l'appel de l'*ange noir*, avec une mince paye et une jambe de bois, un bras ou la moitié du visage de moins. Cette portion de la capitale de l'Alava est un vrai capharnaüm, une tour de Babel, une macédoine, tout ce que l'on voudra. Si on en excepte quelques naturels du pays, les habitants de la vieille ville n'ont ni mœurs, ni langage, ni habitudes connus. Les uns parlent français, les autres s'expriment moitié en anglais, moitié en castillan, le tout assaisonné d'un peu de basque; seulement ce basque, parfaitement incompris des Cantabres, semble avoir été créé à l'usage particulier des habitants de la vieille ville de Victoria.

Nous avons déjà dit que tous les Victorians s'étaient enrichis en 1815; avant cette époque, on eût pu comparer la vieille ville à une vaste *Cour des Miracles*, peuplée de bohémiens; aujourd'hui, grâce à la grande bataille de 1815, tous ces bohémiens ont une espèce de domicile, souvent même plusieurs. Ils possèdent, en outre, une petite boutique, une femme et bon nombre d'héritiers; car, en Espagne, on n'en est pas encore à redouter la paternité. Toutefois, hâtons-nous de le dire, quoique peu hospitaliers et à demi barbares, les habitants de la *vieille ville* sont généralement d'honnêtes gens. A l'exemple des boutiquiers de Paris et de Londres, ils essayeront bien de vous vendre leurs drogues à cent pour cent au-dessus du cours, le *prix fixe* leur est encore inconnu; mais ils ne vous voleront point! Si même il vous arrivait jamais d'oublier votre parapluie ou une paire de gants dans leur *tienda* (boutique), allez les réclamer, fût-ce vingt ans après, et soyez sûr qu'on vous les rendra; seulement, ils pourraient bien vous demander dix fois la valeur de l'objet pour droit d'entrepôt.

Autant les habitants de la ville nouvelle sont libéraux et ont des idées avancées, autant ceux de la vieille ville sont arriérés et partisans du système qui consacre le droit divin. Néanmoins il ne faudrait pas attribuer à leur ignorance cette obstination à repousser toute innovation tendant vers un système de liberté, mais bien à leur immense égoïsme, à l'indifférence que les peuples de tous les pays éprouvent pour tout ce qui ne leur rapporte pas immédiatement quelque profit. Or la liberté, telle que la comprennent la France et l'Angleterre, n'est encore qu'un vain simulacre pour le peuple de la Cantabrie en général, et pour les bohémiens de la vieille ville de Vic-

toria en particulier. Grâce à leurs *fueros*, les Cantabres sont libres, comme ils l'ont toujours été, même sous les gouvernements les plus despotiques et même pendant l'inquisition.

Victoria, en sa qualité de *muy noble*, possède plusieurs monuments, une *Plaza nueva*, comme toute ville qui a le bonheur d'être située en Biscaye, une promenade appelée *la Florida* (la fleurie), bien à tort assurément, car nous n'avons pu y découvrir la moindre petite fleur, pendant un séjour de quinze mois que nous y avons fait. La Florida est un vaste carré long qui s'étend du nord au sud sur les bords de la route qui conduit de Victoria à Madrid, une espèce de clos, planté d'arbres qui ombragent des allées sablées : factionnaires immobiles, ils semblent avoir été placés là pour garder une nombreuse population de grenouilles qui, de génération en génération, habitent une pièce d'eau pompeusement appelée *el Estanque* (l'étang) par les Victorians ; des bancs de pierre ou de bois, rangés sur deux files dans une longueur de cinq cents mètres environ, indiquent à ceux qui ont vu Madrid quelle a été l'intention des autorités municipales en dotant leurs administrés de cette promenade appelée la Florida. Elles ont voulu, sans nul doute, représenter le Prado en *petit*. Quoi qu'il en soit, la Florida est, faute de mieux, la promenade favorite des Victorians ; chaque dimanche, pendant l'été, la ville vieille et la ville nouvelle s'y font représenter par un essaim de femmes charmantes et par une foule d'hommes très-beaux. Les femmes, coquettes et mutines comme le sont en tout pays les jolies femmes ; les hommes, fats, impertinents et ridicules presque autant que cette nuée de jeunes *millionnaires* qui hantent le boulevard de Gand et les loges de l'Opéra. Il est vrai que les jeunes hommes de Victoria suivent aujourd'hui les modes françaises presque aussitôt qu'elles ont paru à Longchamps, et que, pour la plupart, ils lisent le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel*, y compris les poésies de M. J. Janin et les œuvres complètes de l'illustre auteur du *Juif errant* ; quelques-uns même sont abonnés à l'*Echo des feuilletons* !... Outre la Florida et la *Plaza nueva*, qui n'est autre chose qu'un grand carré entouré de maisons très-prosaïques, bâties sur des arcades plus prosaïques encore, et qui servent de promenade pendant l'hiver, Victoria possède la *iglesia principal*, celle de *San-Miguel*, et un joli théâtre où les désœuvrés se rendent chaque soir pour entendre des pièces de l'ancien répertoire espagnol, quelques-unes du répertoire moderne, et un grand nombre de celles qui font les délices du boulevard du Temple.

La *iglesia principal*, dont les Alavais s'enorgueillissent avec raison, est un édifice de style ogival, très-pur dans ses nombreux et gracieux détails, et dont le plan a la forme d'une croix latine. On y remarque plusieurs tombeaux d'une grande beauté et d'une ancienneté incontestable ; mais ce

qu'il y a de plus merveilleux, ce sont les boiseries du retable, qui s'élèvent jusqu'à la voûte, et sur lesquelles est représentée en relief la vie du Christ avec une rare perfection. Ce beau travail prouve que la sculpture n'a pas fait autant de progrès que le prétendent nos artistes modernes, généralement moins préoccupés de leur gloire que de leur fortune. L'église de Saint-Michel n'est remarquable que par son péristyle, d'une hardiesse et d'une solidité inconcevables... Plusieurs siècles y ont passé sans que leur main destructive et impitoyable ait brisé une seule maille de cette merveilleuse dentelle de pierre. Quelques groupes, placés dans le retable de l'église de Saint-Michel, méritent aussi l'attention de l'artiste et du poète.

L'hospice de Victoria est encore un curieux édifice. Ainsi que l'église principale, il a été bâti, en 1658, par fray *Lorenzo Jordanes*, moine franciscain de Castrurdiales, l'un des architectes qui ont le plus honoré l'Espagne au dix-septième siècle.

Un écrivain moderne a parlé de la *Plaza vieja* de Victoria, sur laquelle ont lieu, dit-il, les courses de taureaux ! Cette place n'a jamais été remarquable que par une entière solitude, l'obscurité profonde qui y règne, lorsque la lune ne l'éclaire pas, et par des borbiers qui, les jours de pluie, ne peuvent être comparés qu'à ceux de cette autre place située à Paris entre le Louvre et les Tuileries. Quant aux courses de taureaux, nous félicitons sincèrement ceux qui ont eu le bonheur d'y en voir ; pour nous, en fait de taureaux, nous n'avons jamais rencontré sur la *Place vieille* que des bœufs décrépits et des vaches stériles, qui la traversent trois fois par semaine pour se rendre à l'abattoir !

Les Victorians parlent beaucoup de leur *Casa municipal* (l'hôtel de ville) : c'est tout simplement une grande maison située dans l'un des quatre angles de la *Plaza nueva*. Nous préférons la fontaine qui s'élève au milieu de cette place ; voyez-la en passant par Victoria.

Vous trouverez aussi dans la capitale d'Alava des hôtels excellents, où vous serez parfaitement nourri, proprement et élégamment logé, et gracieusement servi par des *mozas* jeunes, fraîches, accortes, blanches, avec de beaux yeux noirs, des jambes fines, des pieds mignons, et des cheveux blonds comme de l'or, assez longs pour leur servir de tunique si elles ne préféreraient, suivant la mode du pays, les tresser en deux nattes terminées par un ruban de soie.

Le *Parador viejo*, près de la *Plaza nueva*, est le plus bel hôtel de la ville ; nous ajouterons que celui qui le tient est un honnête *hidalgo*, capable de vous nourrir et vous loger à crédit et même pour rien, pendant dix années, si vous êtes proscrit pour avoir défendu la liberté de votre pays ! Qu'il reçoive ici nos remerciements pour l'hospitalité bienveillante que l'un de

nous a reçue de lui en 1825. Il est des choses qu'on aime à se rappeler!...

Taisons-nous. C'est l'heure où toute l'Espagne se prosterne devant Dieu : écoutez le son de la cloche ; comptez sept coups tintés à des intervalles réguliers, puis sept autres encore qui se suivent de plus près : c'est l'*Angelus* ! Voyez comme chacun s'est soudainement arrêté à la place où il se trouvait ; les disputes ont cessé tout à coup ; les amoureux ont interrompu leurs tendres causeries ; les marchands ont arrêté leur vente ; toutes les passions, toutes les affaires sont suspendues. Ne dirait-on pas que la ville entière est devenue muette ?... Tranquillisez-vous, cette suspension momentanée des fonctions ordinaires de la vie durera peu, le temps de réciter trois *Ave* et de faire une fois le signe de la croix... Saint et poétique moment que celui-là, où les hommes oublient tout pour ne penser qu'à Dieu ! Touchante et pieuse habitude, qui revient chaque jour les enlever aux tristes préoccupations de la vie ; car, en Espagne comme en Orient, les hommes parlent avec leur créateur deux fois au moins pendant la journée...

La prière est finie... La ville se ranime ; les maîtres vont *al Paseo* (à la promenade), les *mozas* à la fontaine. Laissons-les paisiblement aller chercher de l'eau pour la maison, elles ne rentreront pas de sitôt.

Suivons les maîtres, dont nous avons à parler.

En France, en Angleterre, et dans la plupart des contrées du Nord, la promenade est un lieu où l'on se rend par désœuvrement, pour prendre l'air ou pour faire de l'exercice. Les Espagnols ne quitteraient pas leur maison pour si peu.

Le *Paseo* est un lieu de réunion où se rendent chaque jour les personnes aisées, après *la siesta* pendant l'été, depuis onze heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi pendant l'hiver, pour préluder aux *tertulias*, ou soirées, dont nous parlerons plus tard. C'est au *Paseo* que se forment les diverses coteries, que se nouent toutes les intrigues ; c'est là, en un mot, que l'intérieur des familles est mis à nu ; là que les mystères du foyer domestique et ceux du cœur se dévoilent aux yeux de tous.... Allons au *Paseo*, si vous voulez connaître l'amoureux de cette jolie brune qui vient de passer, l'amant de cette dame si pudique que vous avez prise pour une Laërèce, et la maîtresse de ce moine si sombre, si maigre, si pâle, qu'on le croirait voué à toutes les tortures d'une mortification perpétuelle, tandis qu'il s'abandonne à toutes les voluptés. Lorsque nous nous serons promenés deux heures dans *la Florida*, nous aurons le mot de toutes les énigmes qui remplissent l'existence du peuple espagnol, énigmes si difficiles à pénétrer pour nous qui marchons dans l'isolement, qui vivons pour nous seuls, toujours entourés d'une double barrière d'égoïsme et de circonspection.

Entendez-vous ces voix qui chantent en chœur ? Hâtons-nous de rega-

gner la ville : vous allez assister à la danse des cruches... Voici les *mozas*, tout à l'heure abandonnées. Plus loin, sur la *Plaza nueva*, ces groupes nombreux qui se remuent, ce sont les mêmes jeunes filles qui reviennent de la fontaine. Leurs cruches sont remplies jusqu'au bord. Chaque *moza* porte sur la tête l'eau que ses maîtres consommeront dans la soirée ; mais, avant de rentrer au logis, il faut bien que ces pauvres filles aient leur part de récréation : elles vont danser un *sorcico*, la danse nationale des Biscayens. Regardez : chaque *moza* donne la main à un jeune garçon, probablement à son amoureux. Quelles rondes gracieuses ils forment ensemble ! Cette



chaîne vivante commence à se mouvoir en cadence ; elle va tourner d'abord très-lentement ; puis elle augmentera de rapidité et d'animation ; puis enfin, excitée par le chant, exaltée par son propre mouvement, elle tournera avec une vivacité qui donne le vertige. Dans ce cercle de bras et de mains entrelacés, voyez ces jeunes gens qui regardent les autres : c'est le couple chanteur. A chaque nouveau couplet, les danseurs changent de poses ; chacun a la sienne. Ces poses, naturelles, instinctives, ne doivent rien à l'art de la chorégraphie, mais toutes ont un charme ravissant, même lorsqu'elles sont empreintes d'un peu de lourdeur ou de gaucherie. Quelques-unes sont poéti-

ques, d'autres ardentes, passionnées, lascives même peut-être, mais toutes suivront la mesure avec une admirable précision, sans que, pour cela, une seule goutte d'eau se soit échappée du vase que les *mozas* portent sur la tête, et qui leur sert pour ainsi dire de balancier.

En Alava, une *moza* qui ne saurait danser le *sorcico*, la cruche en tête, ne trouverait ni condition ni amoureux... Mais la ronde est brisée; les danses particulières commencent; chaque danseur a repris sa danseuse; ces robustes Alavais vont se livrer à tout l'entraînement du plaisir; les mouvements du corps, les regards, les moindres gestes, seront l'expression vivante des passions du cœur!...

Cette danse si riche de mimique, qui n'approche pas encore des danses andalouses ni de celles des Valenciens et des Castillans, est cependant, comme toutes celles de l'Espagne, un déli jeté aux passions humaines, un ébranlement de l'âme, une ivresse des sens... C'est un délicieux entr'acte à cette tragi-comédie qu'on nomme l'existence civilisée, mélange d'épisodes dramatiques ou burlesques, et qui si souvent se change en parodie... œuvre folle de cette pédante qu'on nomme la raison, et que le cœur a toujours rejetée.

Le prestige a disparu; les jeux ont cessé. Chaque *moza* va de son côté, chaque galant s'achemine lentement vers son logis. Pourquoi cette danse si animée, si ardente, a-t-elle fini soudain? C'est que neuf heures viennent de sonner, et que tout Victoria va souper; ne faut-il pas que chaque *moza* rentre dans sa cuisine, et remplisse la carafe de cette eau fraîche qu'elle est allée chercher? Puis il y a encore un autre motif plus sérieux: c'est que la danse était devenue trop bruyante, trop licencieuse... trop scandaleuse aux yeux du *zelador*, cet agent de l'autorité biscayenne, qui n'est ni un sergent de ville, ni un garde municipal, ni un gendarme, ni un alguazil, mais le serviteur zélé d'un peuple libre, chargé par ses concitoyens eux-mêmes de veiller à l'ordre et à la décence... Le *zelador* est l'avocat de la morale, il doit la défendre toutes les fois qu'il la voit en danger. Heureux avocat qui gagne toutes ses causes! Ces têtes, naguère exaltées par le *sorcico*, se sont calmées à une seule de ses paroles, comme par enchantement; il n'a employé ni la violence, ni aucune de ces grossières menaces, vocabulaire habituel des agents de la police civilisée; un seul mot a suffi: « Assez, mes enfants, » a-t-il dit, et aussitôt chaque danseur a quitté les régions idéales où l'avait emporté son délire, pour rentrer paisiblement dans la vie réelle et vaquer à ses devoirs...

La nuit s'avance. A Victoria, ce n'est pas comme à Paris, où l'on travaille beaucoup pendant le jour, sans pour cela se reposer la nuit. Dès que onze heures sont sonnées, le théâtre se ferme, les gens réunis dans les *tertulias*

se retirent chacun chez soi, et tout rentre dans le repos... Si vous voulez nous croire, nous regagnerons le *Parador viejo*, où nous irons décidément nous héberger ; et si vous ne désirez pas vous coucher d'aussi bonne heure, nous vous parlerons des *fueros* du pays, du caractère de ses habitants. Peut-être, dans ce que nous vous dirons, trouverez-vous l'explication de leur *amour* pour le prétendant Charles-Quint, le Deuxième du nom....

Si l'on doit croire la tradition, la Biscaye, qui comprend aujourd'hui l'Alava, la Biscaye proprement dite et le Guipuzcoa, a été d'abord, ainsi que la Navarre et une partie de la Péninsule, peuplée par une race d'hommes venus de l'Orient et issus des premières familles de l'humanité. Leurs pères habitaient jadis au pied du Caucase. Doués d'une âme fière, d'un caractère indépendant, ils préférèrent l'exil à l'esclavage, et quittèrent leur patrie lorsqu'elle fut devenue la propriété des conquérants.

Quelques historiens soutiennent que cette colonie de laboureurs avait pour chef Tarsis, neveu de Thubal, cinquième fils de Jepté et leur aïen commun. Sans aucune connaissance de la navigation, au risque de périr, ils se confièrent aux vagues capricieuses de l'Océan, pour atteindre une destination qu'ils ignoraient eux-mêmes. Après avoir erré longtemps à l'aventure, ils abordèrent enfin sur les côtes de l'Espagne, vers l'embouchure de l'Èbre. Bientôt après, ils remontèrent le fleuve, jetèrent çà et là sur leur passage de petites colonies, qui devaient plus tard s'étendre sur toute la Péninsule alors inhabitée. Les historiens assurent encore que cette première invasion des hommes du Nord eut lieu 525 ans après le déluge. Sans nous rendre garants de l'authenticité de ce que nous venons de rapporter plus haut, emprunté à plusieurs historiens et adopté avant nous par d'autres écrivains, nous ajouterons, toutefois, que ces données nous paraissent assez vraisemblables.

On sait, en effet, que deux peuples fort anciens portaient le nom d'Ibériens ; que l'un campait sur le plateau du Caucase, entre la mer Caspienne et la mer Noire ; tandis que l'autre, jeté par hasard à l'extrémité de l'Europe, habitait les côtes d'Espagne. On sait également que le nom d'Ibériens a été porté par les descendants de Thubal, source commune de ces deux nombreuses peuplades, dont l'une est venue se répandre et se multiplier à l'Occident, tandis que l'autre est restée immobile en Orient. Ceci suffit, à la rigueur, pour constater l'origine et l'antiquité des premiers habitants de la Cantabrie.

Les Celtes, les Phéniciens, les Carthaginois, vinrent bientôt disputer la possession de l'Espagne aux Ibériens. Ces derniers, plus faibles que leurs ennemis, combattirent longtemps avec quelque succès ; mais, forcés enfin de se réunir aux conquérants ou de prendre la fuite, ils se réfugièrent dans les Pyrénées. Repoussés sans cesse, les Ibériens se repliaient de plus en plus

vers les montagnes, toujours sans se mêler à aucune race étrangère. Plus tard, lors de la lutte entre Rome et Carthage, les Ibères furent tour à tour les alliés d'Annibal et de Scipion ; mais le secours qu'ils leur prêtèrent fut libre et désintéressé. Ce fut pendant cette lutte que les Ibères changèrent leur nom primitif pour celui de Cantabres, et que le pays aujourd'hui habité par leurs descendants s'appela *Cantabrie*.

Rompus pendant plusieurs siècles aux travaux de la guerre, les Cantabres osèrent défier Rome au combat ; alliés des Celtibères, ils s'étaient attaqués au *peuple-roi*. L'asservissement des Celtibériens fut le résultat de cette guerre. Les Cantabres, toujours ennemis des Romains, s'attachèrent à la fortune de Sertorius, ce redoutable adversaire de sa patrie. Pendant cette dernière guerre, Calahorra fut réduite en cendres, et Pampelune conquise ; et si Pompée ne soumit pas alors les Cantabres, il les força du moins à devenir ses alliés, et à combattre sous lui à la bataille de Pharsale.



César, comprenant qu'il ne pourrait les vaincre, fit d'eux des alliés puissants, et peut-être est-ce à leur aide que Rome dut de le voir échanger sa gloire de patricien contre la couronne d'empereur.

Auguste, plus fier ou moins politique que César, fut blessé de ce qu'il appelait leur orgueil, qui n'était cependant chez eux qu'un grand amour de la liberté. Loin de conserver leur alliance, il leur déclara une guerre d'extermination. Les Cantabres, plus grands dans l'adversité qu'ils ne l'avaient été pendant quinze siècles d'indépendance, succombaient par milliers, mais ne s'abaissèrent jamais à porter le joug des Romains. Vaincus, ils furent attachés au gibet, le feu dévora leurs membres !... Au lieu de demander grâce, pour se soustraire aux plus horribles tortures, ils chantaient, défiant la puissance du maître et méprisant la cruauté de leurs bourreaux.

Ceux qui, pendant cette lutte terrible, échappèrent à la mort, furent vendus sur les marchés publics, et attelés aux chariots comme de vils animaux. Croyant les avoir domptés, Auguste quitta l'Espagne pour se rendre à Rome. Le lendemain du départ du tyran, les Cantabres s'étaient vengés. En une seule nuit, ils mirent à mort les maîtres qu'on leur avait donnés. Le jour suivant, ces esclaves de quelques jours étaient tous armés. Redevenus libres, ils coururent sur le champ de bataille, et firent trembler les légions romaines !

Ce fut en vain que les soldats d'Auguste se mesurèrent de nouveau avec eux. Défaits dans la plaine, les Cantabres se réfugiaient dans leurs montagnes, où les Romains n'osaient les poursuivre, sûrs qu'ils étaient d'être vaincus à leur tour.

Auguste, malgré l'orgueil que lui avaient donné ses nombreuses victoires, fut contraint d'offrir la paix aux Cantabres ; ceux-ci ne l'acceptèrent qu'à la condition de demeurer libres. C'est de cette époque que datent ces franchises, ces privilèges, ces *fors* aujourd'hui appelés *fueros*, pour le maintien desquels les Biscayens de 1834, comme les Cantabres du temps d'Auguste, ont combattu si vaillamment.

Voici un extrait de la constitution primitive des Cantabres, laquelle a, depuis, servi de base aux nombreux privilèges que plusieurs rois leur ont successivement accordés.

Chaque année, des assemblées générales, composées de députés élus dans chaque district par les fondés de pouvoir des provinces, se réunissaient sous l'arbre de Biscaye pour nommer, au sort et à la pluralité des voix, les sénateurs et autres fonctionnaires publics chargés de gouverner le pays pendant l'année suivante. Puis on nommait un protecteur, qui veillait aux intérêts nationaux, auprès des empereurs romains et des chefs de légion. Le protecteur commandait aussi les troupes cantabres, toutes les fois qu'il en était besoin. La Cantabrie fournissait quelques soldats aux Romains ; mais ces soldats ne pouvaient être commandés que par des chefs de leur pays et d'après les ordonnances et règlements du pays. A la première infrac-

tion de la part des Romains aux traités que Rome avait avec la Cantabrie, les chefs cantabres recevaient l'ordre de quitter l'armée impériale, eux et leurs soldats.

Les propriétés de la Cantabrie étaient réparties entre tous les citoyens ; les portions étaient petites, mais suffisantes pour nourrir chacune une famille. Elles ne pouvaient être ni démembrées, ni divisées, ni augmentées, ni aliénées, sous quelque prétexte que ce fût. Cette clause de la loi avait pour but d'entretenir toujours vivace l'amour de la liberté et de la patrie, que les Cantabres considéraient comme incompatible avec les jouissances que procure une grande richesse, comme avec les douleurs occasionnées par une profonde misère. A la mort du chef de la famille, celui-ci avait la faculté de choisir son successeur parmi ses fils, ses filles ou ses neveux. Lorsque deux propriétés se trouvaient réunies en vertu d'un mariage, on devait les partager entre les époux et l'un de leurs frères qui n'eût rien. Les fils, les filles, les gendres et les brus étaient également obligés de subvenir aux besoins de tous leurs ascendants, quand ceux-ci, par une cause quelconque, étaient devenus indigents.

Les fonctions de magistrat étaient exercées par les pères de famille, lesquels devaient se renfermer dans le texte des ordonnances. Leur autorité s'étendait à tous, même à ceux qui faisaient les lois dans les assemblées générales, lorsqu'il était question d'appliquer une loi ou de faire exécuter une ordonnance. Dans les délibérations publiques, les propriétaires seuls pouvaient voter, afin que l'argent, qui commençait à circuler en Cantabrie, ne pût corrompre la probité des votants.

Des administrateurs étaient nommés, chaque année, pour rendre compte de l'augmentation ou de la diminution des produits des propriétés. Le travail était récompensé par des éloges, le blâme était la punition des paresseux. Ceux qui, par incurie, mauvais vouloir ou méchanceté, laissaient dépérir leur bien, pouvaient en être dépossédés, et l'étaient souvent. Le dixième de la récolte devait, chaque année, être conservé jusqu'à la récolte nouvelle, afin de parer aux besoins du peuple en cas de famine. Il était défendu d'avoir des vignes et d'en planter jamais, afin d'éviter les excès et les maladies qui naissent de l'usage du vin. Excepté les portions allouées déjà aux familles, les montagnes, les vallées et les plaines étaient la propriété de tous. Le commerce ne pouvait se faire au moyen d'argent, mais seulement par échanges. Il était également défendu, en Cantabrie, de fonder ni hospices, ni maisons de bienfaisance, ni autres établissements pour les pauvres, attendu que, dans un pays où les lois sont bonnes, il n'y a jamais ni malades sans moyens de se soigner, ni mendians.

Alliés pendant longtemps de l'empire romain, les Cantabres ont combattu

à ce titre sous les aigles romaines ; mais, quoi qu'en disent Pline et Strabon, ils sont toujours restés libres et indomptés. César leur avait accordé le *droit latin* ; Vespasien le leur confirma. Caracalla y ajouta le titre de citoyens romains. Ce titre et ce droit, les Cantabres l'ont conservé jusque bien longtemps après l'invasion des Goths. Ces derniers, il est vrai, refoulèrent encore les Cantabres plus avant dans les montagnes ; mais, comme les Romains, les Goths furent impuissants, toutes les fois qu'ils osèrent s'attaquer à la liberté de la Cantabrie.

Il est vrai qu'en 522, Euric, roi des Goths, s'empara de Pampelune ; que Leuwigilde désola la Cantabrie, en 565 ; qu'en 587, *Recarrède* vainquit sur le champ de bataille les Vascons de la Navarre ; enfin, que le territoire de la Cantabrie se resserra de plus en plus vers le milieu du sixième siècle ; mais, bien qu'appauvrie d'enfants et de territoire, elle a toujours su conserver son indépendance. Les Cantabres, vaincus, cherchaient un refuge dans les gorges des montagnes ; la défaite ne pouvait leur enlever leur liberté, elle est constamment restée debout sur les débris de leur fortune.

Vers le septième siècle, une révolution assez importante changea l'existence de la Cantabrie. Affranchis de leur alliance avec l'empire romain, en 581, grâce à la faiblesse d'Héraclius, les peuples de cette contrée acceptèrent la tutelle des rois d'Espagne ; toutefois, elle ne fut acceptée qu'en vertu d'un pacte formel, par lequel restait reconnue et garantie l'indépendance du peuple cantabrique. Richmer, fils de *Suintila*, chef des Goths, fut le premier duc de la Cantabrie ; mais le pays continua, comme auparavant, d'être gouverné par ses lois spéciales, et de jouir de toutes ses franchises et privilèges. Les Goths, ainsi que l'avaient fait les Romains, respectèrent la constitution nationale.

Lors de l'invasion des Maures, la Cantabrie devint le dernier rempart de la chrétienté, le dernier asile de l'Espagne gothique. C'est aux Cantabres, restés fidèles aux Goths, même après la mort de Rodrigue, leur dernier roi, que le grand Pélage dut les armes et la plupart des soldats qui l'aidèrent à reconquérir le royaume des Asturies. Plus tard, la Cantabrie fut divisée en Navarre, Guipuzcoa, Alava et Biscaye ; cette division, qui existe encore aujourd'hui, porta le premier coup à la nationalité de l'ancienne Cantabrie ; ces trois provinces, chacune à son tour et selon les malheurs du temps, ont été depuis protégées tantôt par un seigneur voisin, tantôt par un prince étranger. La Navarre eut un premier chef, qu'elle nomma *le bon Fils de la Patrie*, et qui mérita ce beau nom ; il avait juré de défendre les franchises et les privilèges du pays... La garde des montagnes lui fut confiée. Grâce à sa loyauté et à son courage, les Maures ne foulèrent jamais le sol navarrais.

Plus tard, la Navarre tomba sous le joug des héritiers de Charlemagne.

Erigée en royaume à la suite de la bataille de Roncevaux, en 857, elle fut gouvernée par don Garcia Ximénez, Sancho II ou Abarea I^{er}. L'un des héritiers de Ximénez réunit, en 970, la Navarre française à la Navarre espagnole, qu'il possédait auparavant... Après la mort de don Sancho, la Navarre subit tour à tour la domination des maisons de Champagne, de France, d'Evreux, d'Albret et de Foix. Ce ne fut qu'en 1512 que Ferdinand le Catholique joignit la Navarre espagnole au reste de la Péninsule. Mais la vieille Cantabrie, qu'elle se courbât sous le sceptre de Ferdinand ou de ses autres rois, qu'elle constituât une nation indépendante, ou qu'elle fût enclavée dans la France sous ce nom de Navarre qu'elle conserve encore, ne perdit jamais son individualité, ses mœurs, ses lois, ses usages antiques.

Les provinces de Guipuzcoa, de Biscaye et d'Alava, connues de nos jours sous la dénomination générique de Biscaye, ont éprouvé les mêmes vicissitudes. Elles aussi ont su maintenir leurs coutumes, leur législation et leur physionomie nationales. Le Guipuzcoa fut réuni au royaume de Castille par Alphonse VIII, sans abdiquer son indépendance; l'Alava accepta la protection des rois de Castille, en 1352, tout en sauvegardant cette vieille liberté dont elle avait constamment joui; la Biscaye avait choisi pour *seigneur* (suzerain) le roi d'Espagne, depuis 1124... Mais ces provinces ont toujours gardé une attitude si indépendante, et montré un attachement si ferme à leurs *fueros*, que, pendant des siècles, aucun roi n'a osé porter la moindre atteinte à leurs institutions.

Quoiqu'elles ne portent pas le même nom, et qu'elles soient séparées par des nuances de caractère et de mœurs, les trois provinces n'en sont pas moins restées sœurs et si étroitement unies, qu'elles n'en font qu'une dans les moments de danger. Leur devise nous l'apprend de la manière la plus explicite : *Irru rak bat* : LES TROIS N'EN FONT QU'UNE. Ces mots, tracés sur l'étendard des provinces unies, servent d'explication aux trois mains sanglantes qu'on remarque sur l'écusson.

Le Guipuzcoa paye au roi d'Espagne une redevance annuelle de 42,000 réaux (10,500 fr. environ). Encore, en payant cette somme, a-t-il soin de déclarer qu'il le fait à titre de *don volontaire*... Un article de la charte du Guipuzcoa porte ces paroles : « Si quelque seigneur, se prévalant de lettres ou de pouvoirs qui lui seraient transmis par le roi, voulait, avant d'avoir présenté lesdites lettres ou lesdits pouvoirs aux assemblées générales, exécuter, tenter d'exécuter, ou ordonner de faire exécuter quelque mesure contraire aux *fors*, *privilèges* et *provisions* que la province tient du roi, les habitants des villes et même ceux des villages l'engageront à ne point poursuivre son dessein. Et, si ledit seigneur ne veut pas s'en désister,

qu'il soit mis à mort. Les villes et les provinces soutiendront le meurtrier, et se rendront responsables du fait en tel cas. »



La constitution d'Alava stipule : « Que le roi ne pourra jamais céder ni aliéner la terre d'Alava.

« Que tous les Alavais seront libres et exempts de tous impôts, contributions et servitudes, tant pour leurs propriétés actuelles que pour celles qu'ils acquerront par la suite.

« Que le roi ne pourra donner de lois aux Alavais.

« Qu'il ne pourra nommer d'autres gouverneurs dans l'Alava que ceux de Victoria et de Trébino.

« Qu'il maintiendra, lui et ses successeurs, les lois et fors dont le pays avait joui jusqu'à ce moment.

« Qu'il ne pourra regarder la province comme sa propriété, ni ordonner d'y construire une ville ; et que, s'il le faisait, tous les *infançons*¹ se trouveraient, par cela seul, dégagés de leur serment de fidélité, et autorisés à mettre à mort quiconque oserait les incommoder.

« Que les *alcaldes* de la province y seraient tous nés, et qu'à la cour du roi, ils porteraient le titre de *seigneurs*.

¹ Riches propriétaires qui juraient fidélité au roi, au nom de la province.

« Que l'on ne construirait point de forges en Alava, pour ne pas déboiser la province. »

Comme le Guipuzcoa, l'Alava ne paye au roi d'Espagne qu'une très-faible redevance.

Les privilèges de la Biscaye ne sont pas moindres que ceux des autres provinces.

Ainsi que les Guipuzcoans, les Biscayens sont nobles par le fait seul de leur naissance dans cette province. Par un autre privilège, il est défendu de les exproprier de leurs maisons, de leurs armes et de leurs chevaux. Toute maison de Biscayen ou de Guipuzcoan est un asile inviolable ; aucun ministre de la justice ne peut y pénétrer pour saisir le réfugié, quel que soit le délit ou la condition de ce dernier. Dans quelque partie de l'Espagne que se trouve un Biscayen, il n'est justiciable que du grand juge de sa province, et d'après les lois de son pays. Comme le Guipuzcoa et l'Alava, la Biscaye est exempte de la conscription ; elle n'est point soumise aux contributions, et ne fait au roi d'Espagne que *des dons volontaires*... encore sont-ils toujours faibles et très-rarement accordés.

Les députés de Biscaye se réunissent deux fois par an, sous le chêne de Guernica ; c'est pour défendre ces fueros, que les provinces basques ont repoussé les doctrines du reste de l'Espagne avec tant d'opiniâtreté. Aussi, avec quelle énergie n'ont-elles pas protesté contre le nivellement constitutionnel, qui eût assimilé leur condition à celle de tous les Espagnols, et leur eût imposé des charges qu'elles n'ont jamais voulu supporter. C'est dans les mêmes vues qu'elles ont soutenu les prétentions de don Carlos. Elles n'ignoraient point que ce prince, tout en rendant l'Espagne aux moines, aux courtisans et à l'inquisition, aurait maintenu leurs lois et leurs coutumes dans leur état primitif. On ne peut donc reprocher aux provinces unies du nord de l'Espagne d'avoir combattu pour le despotisme... C'est pour leurs libertés elles-mêmes qu'elles luttèrent ; et l'on pourrait tout au plus les accuser d'un peu d'égoïsme. La résistance, qu'elles opposèrent au régime constitutionnel, est la conséquence de leur caractère indépendant ; elles servaient les intérêts du prétendant, parce que ceux-ci étaient identifiés avec leur cause. Qu'importait aux fils des anciens Cantabres de se rallier à l'étendard de ces factieux, dont le despotisme eût étouffé la liberté de l'Espagne ? La retraite de don Carlos n'a rien changé à leurs résolutions : ils défendaient leur pays et leurs lois. — Ils les défendront toujours.

Les Biscayens sont généreux, hospitaliers, braves et industrieux. Les proscrits de tous les pays ont leurs sympathies, quelle que soit la bannière sous laquelle ils ont combattu. Ardents au travail, jaloux de la prospérité de leur patrie, incorruptibles quand il s'agit de leurs privilèges, lorsque leur

liberté sera menacée, ils sauront toujours la défendre avec énergie et persévérance : un passé de plusieurs siècles est un sûr garant de l'avenir.

L'Espagne n'est point, à proprement parler, la patrie de ces hommes valeureux. Ils sont séparés du reste de la Péninsule par de hautes montagnes, par la différence de leurs mœurs et surtout de leur langage, qui, au dire des Castellans, « n'a pu être appris par le diable lui-même, malgré la bonne volonté qu'il a mise à l'étudier sur les lieux pendant sept années ! »

Aussi chercherait-on vainement, entre les Biscayens et le reste de l'Espagne, d'autres rapports que ceux qui existent naturellement entre deux peuples alliés et étroitement unis par des traités librement conclus et loyalement exécutés ; traités en vertu desquels le roi d'Espagne doit aux provinces basques justice et protection ; et les provinces, aide et secours au roi, en cas d'invasion étrangère. Le peuple basque a toujours rempli ces conditions avec courage, avec dévouement, avec gloire pour lui et pour l'Espagne, qu'en ces circonstances suprêmes il appelle toujours sa mère patrie. La guerre de l'indépendance n'est pas encore assez loin de nous, pour que l'Europe ait oublié avec quel héroïsme les Biscayens savent lutter et mourir. Mais, le moment du danger passé, le descendant des Cantabres rentre dans ses foyers, et reprend ses paisibles occupations. Exempts de haine et de crainte, comme tous ceux qui sont véritablement grands et forts, les Biscayens aiment la vie calme et retirée de la famille.....

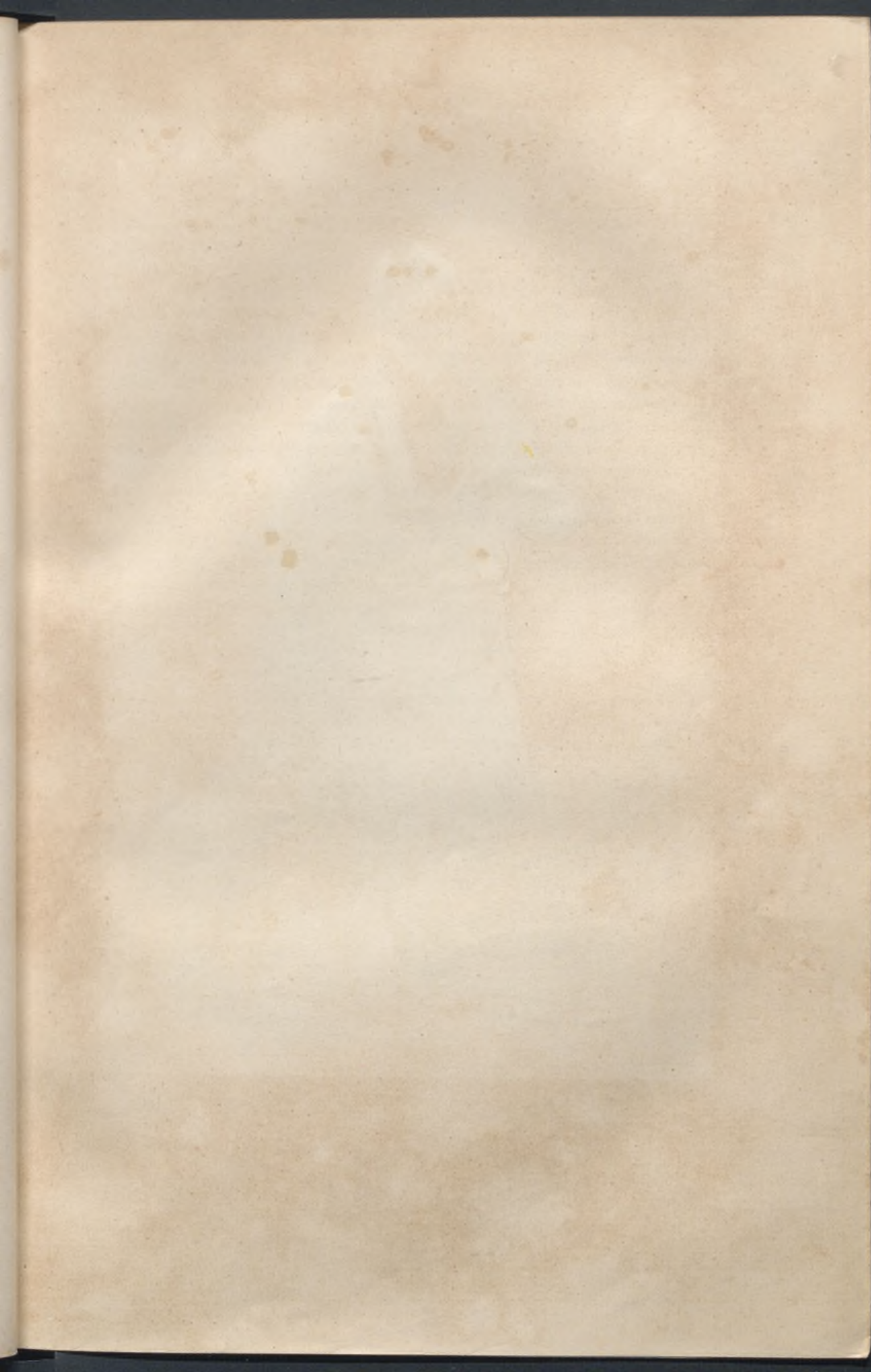
Assez ! Le jour va bientôt paraître, et nous ne sommes pas encore fixés sur la route que nous suivrons demain. Trois heures de marche, et nous serons à Miranda de Ebro, ce gros bourg qui sépare l'Alava de la Vieille-Castille. Non, dirigeons-nous plutôt vers Santander, cette terre classique du beurre frais, des noisettes... et des ours. Que ferions-nous à Miranda ? perdre une demi-journée à faire visiter nos malles, laisser aux mains crochues des douaniers les bons cigares que nous avons achetés à Bilbao et à Victoria ? En vérité, c'est bien la peine de se déranger pour voir des douaniers, des rustres et des moines. Encore cette dernière variété fait-elle aujourd'hui défaut à Miranda comme au reste de l'Espagne ; à peine y rencontrerions-nous sans doute quelque *exclaustrado* (excloîtré) déguenillé, implorant avec humilité la bienfaisance de ceux-là même auxquels naguère il imposait fièrement la dime et l'offrande. O instabilité des choses humaines !... Miranda ! ce mot sonne harmonieusement à l'oreille ; je le vois, lecteur, vous êtes curieux, malgré ce que nous venons de vous dire. Écoutez donc ; nous allons vous peindre Miranda en quelques mots.

C'est un grand village mal bâti, et surtout malpropre, bien qu'assis sur la rive droite de l'Ebre : il baigne ses pieds dans ce fleuve. Prétentieuse et coquette, Miranda ose se donner à elle-même le nom de ville, bien qu'aucun

roi d'Espagne ne l'ait jamais désignée par le titre de *noble* ou *leal* (loyale), distinction flatteuse et paternelle dont les souverains espagnols étaient si prodigues envers leurs cités. Il est vrai qu'au quatorzième siècle, Henri II érigea Miranda en comté en faveur d'un sien fidèle vassal nommé don Diégo Lopez de Zuñiga ; de là, sans doute, sa vanité. Puis encore, Miranda s'enorgueillit d'un pont magnifique, lequel a remplacé un vieux pont fort laid que l'Ebre avait emporté dans un moment de mauvaise humeur. Et comme les Espagnols sont gens de précaution, le nouveau pont a cent soixante mètres de longueur, bien qu'en cet endroit l'Ebre en ait au plus soixante-dix d'une rive à l'autre dans le temps des plus hautes eaux. Plus loin, voici encore des ruines informes, un vieux château mauresque, disent les uns, romain, assurent les autres. Nous l'appellerons, nous, tout simplement un amas de pierres écroulées. Mais tout cela vaut-il la peine de laisser derrière nous Santander, la Galice, les Asturies ? C'est convenu, n'est-ce pas ? nous n'irons point à Miranda.

Et maintenant, un dernier adieu aux provinces basques. Le pacte qui les unissait à l'Espagne a été ouvertement violé, leurs fueros sont sérieusement menacés. Quelle sera leur attitude à l'avenir... Dieu seul le sait ; quant à nous, nous craignons peu pour leur liberté.







Corrègidor.



CHAPITRE II.

SANTANDER, ASTURIÉS ET GALICE.



Sultana ! au timon ! grande paresseuse ! te réveilleras-tu enfin ? Vaillante ! avance un peu, bonne bête ! toujours prête à gagner ton orge ! .. Ici, Colonelle ! ... allons, sournoise... garde tes ruades pour ce soir... Encore un peu en arrière, Joaquina... veux-tu bien laisser la Collégienne tranquille ! vilaine folle, va... tu ne sais que sauter ; puis, quand il faut donner du collier, tu n'y es plus... Voyons, Antonio ! à ton poste... et qu'on aille

avertir les seigneurs qui doivent venir avec nous à Santander !

Vous le voyez, lecteur, il est temps de partir. Le *coche de collerus*¹ est

¹ Diligence espagnole attelée de sept mules.

prêt; le *mayoral*¹ nous attend, chaque mule est à son poste; le *zagal*² va bientôt, sur un signe, lancer son attelage... Et certes, après les éloges et le blâme que le *mayoral* a distribués tout à l'heure à ses mules, elles ne se feront pas trop fouetter pour brûler le pavé. C'est qu'en Espagne, les mules et le muletier se connaissent. Ce dernier n'est pas un ivrogne, un butor, chargé par une administration quelconque de conduire, dans une grande arche à compartiments, une quinzaine de voyageurs, leurs chiens, leurs paquets et leurs nourrices, à tant par poste et par tête. Le *mayoral* espagnol est généralement le propriétaire de sa voiture et de ses bêtes; il tient à l'une, et prend la peine de bien *élever* les autres; aussi avez-vous vu chaque mule se rendre à son invitation, la tête haute, les oreilles en vedette ou malignement tournées vers l'épine dorsale, ou bien la tête basse, le cou allongé, les oreilles pendantes, selon que le maître leur adressait un reproche ou une louange! Soyez-en sûrs, chacune fera son devoir. Au premier mot du *mayoral*, elles réuniront leurs efforts pour enlever au galop voiture et voyageurs, même en montant la côte, si tel est le bon plaisir du maître; ou bien, elles se mettront au pas, et traîneront leur charge sans danger sur le bord des précipices... En récompense, le soir, pendant que nous nous reposerons, le *mayoral* se rendra à l'écurie pour soigner et caresser celles de ses bêtes qui auront bien travaillé durant la journée, qui auront été bien dociles, bien obéissantes, bien *sages*... Quant aux autres, elles seront entièrement abandonnées dans un coin, aux soins d'un mercenaire, du garçon d'écurie du *meson*³, qui jettera leur orge et leur ration de paille dans le râtelier sans leur dire un mot, et qui les fera boire dans l'auge commune, près du puits, avec les ânes des muletiers. Leurs compagnes, celles qui se seront bien comportées durant la journée, auront de l'orge choisie qu'elles mangeront dans la main du *mayoral*, et des croûtes de pain trempées dans du vin; puis, elles boiront dans des seaux propres. Puis encore demain, pour les *bonnes* mules, des rubans aux vives couleurs tressés avec leur crinière, d'énormes grelots attachés à leur cou, des pompons rouges et jaunes, des compliments, des louanges; — et pendant qu'elles boiront, les petits sifflements du *mayoral*, les tapes d'amitié sur le front... Si elles sont trop fatiguées, on leur humectera les naseaux, et, en récompense de leur *bonne conduite*, elles seront l'objet de la plus tendre sollicitude.

Tout cela vous paraît étrange, n'est-ce pas? pourtant il en est ainsi, et ce qui est plus étrange encore, c'est qu'il y a peu de mules qui, au bout de quelques mois de service, ne méritent les bonnes grâces du *mayoral*, tant, chez

¹ Conducteur.

² Postillon faisant à pied la route entre les deux mules de devant.

³ Hôtelier.

les animaux comme chez les hommes, la justice a de puissance et produit de bons résultats... Aujourd'hui surtout, nous serons à même d'apprécier l'intelligence des mules espagnoles et l'excellence du système suivi par les mulétiers dans leur *éducation*. Nous avons à parcourir un mauvais chemin dans les montagnes, à côtoyer des précipices, à suivre des routes incertaines et dangereuses ; la neige est tombée cette nuit, pendant que nous causions auprès du feu, et à cette heure elle cache bien des passages redoutables, des ravins profonds, des sentiers étroits et inégaux, des abîmes sur lesquels des branches d'arbres jetées par la tempête soutiennent seules la neige au niveau du sol. Malheur à l'imprudent qui avancerait sans précaution sur ce chemin perfide !... Les branches craqueraient au moindre poids, et l'entraîneraient au fond du gouffre !

Ne craignez rien, les mules espagnoles sont parfaitement dressées ; elles sauront éviter ces dangers et bien d'autres encore. Quand elles lèveront le pied de derrière pour avancer, le pied de devant aura déjà sondé le terrain ; nous arriverons sains et saufs à notre destination...

Mais regardez là-bas, sur le haut de la montagne. Voyez-vous cet homme et cette femme qui marchent nu-pieds : lui, un gros bâton à la main, léger comme un cerf, taillé comme un vrai Cantabre qu'il est, — et paresseux comme un chien ! — elle, chargée comme une bête de somme, et pourtant marchant comme si elle ne portait aucun fardeau ? Que pensez-vous que soient ces gens-là ? D'où les croyez-vous sortis ? Où vous imaginez-vous qu'ils vont ? Que supposez-vous que contient cet énorme panier de forme ronde que la femme porte sur son dos, suspendu aux épaules par deux anses d'osier ? Vous avez sous les yeux deux enfants des montagnes de Santander, ce pays de cocagne pour les hommes, où les femmes font tout, tandis que les maris ne font rien. Rien n'est pas le mot ; lorsque la femme est aux champs à travailler pour faire venir quelques rares épis de blé, pour tailler ses pommiers, cueillir des marrons, des glands doux, quelques-unes de ces bonnes noisettes dont nous vous avons déjà parlé ; pendant ce temps-là, disons-nous, l'homme berce l'enfant, lui donne la bouillie, ou s'amuse à tondre son chien.

En ce moment, ce couple bizarre se rend à Madrid pour y chercher un nourrisson, car cet homme et cette femme sont deux *pasiegos*¹. Or, il faut que vous le sachiez, les *pasiegos* ont, depuis bien des siècles, le monopole de l'allaitement de tous les enfants bien nés du reste de l'Espagne, sans en excepter ceux des rois.

Au rebours des gens civilisés, les montagnards de Santander n'épousent que des femmes d'une fécondité éprouvée... car, pour un *pasiego*, une

¹ Montagnards de la province de Santander.

femme n'est pas une compagne, une amante ; c'est une bête de somme, qui doit nourrir son mari et les enfants de son mari du produit de ses marmelles et d'un autre commerce qu'elle joint toujours à l'allaitement : — toute *pasiega* est contrebandière.

Voulez-vous que nous fassions l'inventaire détaillé du contenu de ce grand panier que notre *pasiega* porte sur son dos ? Soulevez la mante grossière qui le couvre aux trois quarts, que trouvez-vous ? Un enfant endormi ; un robuste gaillard, ma foi ! Je le crois bien, c'est le fils d'un homme qui n'a pas trente ans, et d'une femme qui en a tout au plus vingt... Puis le père, issu de cette race cantabre que vous connaissez, n'a rien fait pendant sa vie, que boire, manger et lutter contre les ours de la montagne.

La mère, riche du même sang et, de plus, rompue aux rudes travaux des champs, n'a jamais connu de maladie !



Continuons. Sous l'enfant on a eu soin de placer une toile cirée ; enlevez cette toile ; que voyez-vous encore ? Deux mètres de flanelle anglaise ; dix paires de bas de coton... anglais ; dix-huit à vingt mètres de mousseline... anglaise ; des dentelles et du tulle... anglais ; du fil d'Ecosse... anglais ; des aiguilles et des épingles... anglaises.

Il n'y a plus rien ?...

Examinons bien le panier, il doit y avoir un double fond ! En effet, voici encore des marchandises... Oh ! des cigares ! du tabac à priser !

Ceci n'est point à dédaigner ; achetons quelques cigares, et laissons partir ces braves gens.

Des douaniers français trouveraient bien encore quelque chose dans ce panier... Si l'on fouillait entre ses larges côtes, on y découvrirait assurément quelques bijoux d'or sans valeur, tant les Anglais y mêlent d'alliage ; quelques diamants du Brésil, qui vont être vendus pour des diamants de l'Inde aux crédules habitants de Madrid et à ceux des grandes villes qui se trouvent sur le chemin... Mais à quoi aboutirait cette découverte ? Fussions-nous *del resguardo* espagnol¹, il faudrait se garder d'y toucher ; car, en Espagne, on n'ose guère fouiller dans le panier d'une *pasiega*. D'abord, ce panier est censé ne contenir qu'un enfant et des cadeaux que les parents, dans leur généreuse reconnaissance, ont fait à la bonne nourrice. Puis, savons-nous si en ce moment même la *pasiega* ne se rend pas à Madrid pour allaiter l'enfant de quelque grand seigneur ? Dans ce cas, la traçasser serait chose très-imprudente, qu'un douanier payerait de la perte de son emploi... Inquiéter la nourrice du fils d'un grand seigneur ! Allons donc ! en Espagne surtout, c'est le cas de dire : Ne touchez pas... à la nourrice. Ainsi donc, payons nos cigares, et continuons notre voyage...

La route est devenue meilleure, le ciel s'est éclairci ; nous ferions peut-être bien de nous reposer un peu. La voiture est assez vaste, nous sommes seuls ; je dis seuls, car ce bon religieux qui est avec nous ne fait que dormir depuis ce matin. Le bon père !... il digère son souper d'hier, en rêvant au ciel et au bon diner du meson... Imitons-le, si vous voulez bien.

Ah ! mon Dieu ! nous voilà presque arrivés à la *posada* (auberge), et nous ne vous avons encore rien dit du pays que nous traversons... Pourtant, nous voyageons depuis deux heures dans la province de Santander, dont la capitale porte le même nom. Cette province, qui faisait partie de l'ancienne Cantabrie, est divisée actuellement en six *partidos* ou départements, qui forment un ensemble de vingt-neuf *villas* (villes), cinq cent cinquante *lugares* (villages), et trente-deux *aldeas* (hameaux). Elle comprend une étendue de vingt-quatre lieues, depuis la Biscaye, qui lui sert de limite à l'orient, jusqu'aux Asturies, qui la bornent à l'occident. Sa largeur est de huit lieues sur presque toute sa surface, quoique, en certains endroits, elle soit réduite à de moindres dimensions par les montagnes qui, vers le sud, la séparent de Burgos, et par l'Océan, qui constitue sa limite naturelle au nord. On estime à trois lieues et un quart la longueur de ses côtes maritimes, qui s'étendent depuis *Saint-Justi*, du côté des Asturies, jusqu'à *Saint-Vincent*

¹ Douanier.

de la *Barquera*, que l'on peut regarder comme la clef des montagnes.

Les côtes de Santander, attenantes à celles de la Cantabrie, sont très-escarpées ; les navires n'en approchent pas toujours sans danger. C'est là que l'on remarque les pointes de *Nervenás*, de *Paillaveso*, de *Tina d'Este* et de *Callo*. Le cap Oviambre s'avance dans la mer, à une demi-lieue de la pointe de Callo ; enfin l'on rencontre un havre à l'embouchure de la rivière de Saint-Vincent. Cette embouchure, dont la largeur est d'un quart de lieue environ, se divise en deux chenaux séparés par un îlot. Le chenal de l'orient porte le nom de *Burra de Nordeste* ; celui de l'occident se nomme *el Ventisco* (le Coup de Vent) ou la barre de Vandaval. On rapporte que jadis le chenal de l'ouest était bordé de quais magnifiques ; il n'en reste plus aucun vestige.

Parmi les villes dont nous avons parlé plus haut, Santander seule, qui est à la fois un port de mer et une cité royale, mérite l'attention du voyageur. Bâtie sur une éminence et défendue par deux forts assez respectables, elle est la résidence d'un évêque, la tête d'un *partido* (chef-lieu de département), et d'un ressort judiciaire. Elle possède une riche abbaye, un gouverneur militaire, un chef politique, un *alcalde mayor* de première classe, et un intendant de *venta*¹ et de police. Sa population est de dix-neuf mille habitants environ, sans compter une nombreuse garnison, que le gouvernement y entretient presque constamment.

La ville de Santander est assez riche en monuments. On y remarque une magnifique cathédrale, deux paroisses, un couvent de moines franciscains, deux monastères de religieuses du même ordre, une maison de bienfaisance et une de charité, un hôpital, une caserne et l'hôtel des postes.

On y trouve également un consulat, des tribunaux ordinaires, un conseil de guerre, un conseil de marine et un tribunal suprême, appelé *tribunal de la justice du roi*². La justice ecclésiastique s'y exerce aussi dans un palais *ad hoc*.

Des écoles publiques, de nombreuses fabriques, des *ventas* de commerce et de police, font encore de Santander une ville remarquable.

Un évêque, cinq dignitaires, onze chanoines réguliers, onze bénéficiaires et onze chapelains titulaires composent le chapitre de la cathédrale. Ce dernier étend sa juridiction sur cinq cent onze fonts baptismaux. Le diocèse de Santander relève de l'archevêché de Burgos.

La ville de Santander s'enorgueillit d'avoir vu naître don Fray Miguel Suarez, plus célèbre encore par ses écrits théologiques que par sa dignité d'évêque de Saragosse.

Le port de Santander est un de ceux qu'on appelle *habilitado* (qui peuvent trafiquer sans contrôle avec les Amériques). Il est vaste, bien abrité et d'un

¹ *Venta*, chambre de commerce.

² Voir dans le Supplément au Dictionnaire de la Conversation au mot *Audiencia*, par l'un des auteurs.

accès facile, même pendant les gros temps. Les navires marchands y entrent à toute heure, sans difficulté; mais les frégates ne peuvent en franchir la barre qu'à la marée haute. Le mouillage des bâtiments est peu éloigné de la ville. Lorsque les navires sont entrés dans l'intérieur du port, on les amarre à un quai magnifique, large de dix mètres environ, qui les sépare des magasins.

Les habitants de cette province ont des mœurs douces, un caractère ferme et loyal comme les Biscayens et les Guipuzcoans, dont ils ont été les frères pendant plusieurs siècles; seulement, ils ont acquis, au contact forcé de la civilisation moderne, une plus grande urbanité, un extérieur plus grave, plus de finesse et de perspicacité. Le pays qu'ils habitent est assez favorisé du ciel. Le blé, le maïs, les fruits, les légumes, le bois, et généralement tout ce qui est nécessaire à la vie, y abonde. De nombreux troupeaux trouvent de gras pâturages dans de fertiles vallons et sur le versant des montagnes.

Les femmes de Santander sont jolies, plutôt grandes que petites, assez fortement constituées. Quant à leur caractère, nous partageons l'avis de ceux qui les disent fort aimables. Les hommes sont actifs, laborieux et peu adonnés à ces vices qui dégradent généralement les peuples du Nord.

Toute la province est riche, non pas de cette richesse factice qui consiste en valeurs chanceuses, sujettes à la hausse et à la baisse, mais de cette véritable opulence que l'on doit à un commerce large et loyal, à une industrie exempte de tripotage.

A Santander, le saumon frais est excellent. Le charbon de terre y abonde, grâce aux mines des environs. De nombreuses fabriques, des brasseries, des raffineries, des tanneries, des forges et des fonderies royales destinées à couler des canons, des bombes et des boulets, suffiraient presque seules à répandre dans le pays l'aisance et le bien-être jusqu'aux classes les plus infimes.

On trouve encore dans cette province une ville de laquelle nous n'aurions rien dit, si nous ne tenions à vous faire connaître les Maragatos ¹. Larédo est le nom de cette ville; nom chéri de tous les amateurs de poisson frais ou mariné. Larédo est un petit port de mer peu fréquenté et peu fréquentable, mais adoré des Maragatos qui y arrivent tous les jours par milliers. Chaque *Maragato* est toujours accompagné de quinze à vingt ânes, presque aussi têtus, aussi patients, aussi sobres que lui, et beaucoup plus honnêtes. Ces ânes, le Maragato en tête, quittent Larédo, le lendemain de leur arrivée, chargés de sardines, de rougets et de saumons frais ou marinés, pour se rendre en droite ligne à Burgos, à Valladolid ou à Madrid, où les Maragatos sont toujours accueillis avec une joie nouvelle.

¹ Naturels de la province d'Astorga.

Heureux fripons ! car ils le sont tous !... et ceci soit dit sans blesser les Espagnols, puisque, hâtons-nous de le dire, le *Maragato*, quoique né en Espagne, n'est point Espagnol. C'est une manière de Gitano croisé de Galicien, de Castillan et même d'Aragonais. Nous ajouterons qu'il n'est pas un homme non plus, bien qu'il ait une figure humaine et la prétention d'être fait à l'image de Dieu. Il n'est pas chrétien non plus, quoiqu'il ait été régulièrement et canoniquement baptisé, et qu'il possède trois ou quatre parrains et autant de marraines... Aussi, pour bien connaître ce bipède, nous sommes-nous livrés à de profondes recherches que nous garderions certainement pour nous, si nous n'avions pris l'engagement formel de vous dire tout ce que nous savons de l'Espagne. Mais nous sommes gens consciencieux, bien que littérateurs, — peut-être à cause de cela.

Un *Maragato* est un renard à forme humaine, fort joli garçon quelquefois, mais très-laïd, quand il fait tant que de ne pas être beau. A l'entendre, il a deux pieds et deux mains comme tout le monde ; nous affirmons, nous, qu'il est monté sur quatre pieds d'âne, attendu que nous n'avons jamais pu voir un *Maragato* marcher sur ses jambes. Un *Maragato* ne se meut jamais sans que, au-dessous de lui, et en même temps que lui, marche un baudet de la Manche, assez semblable à celui de Sancho Panza. Quant aux mains, nous les avons prises pour deux serres, toutes les fois que nous avons eu l'occasion de les voir toucher de l'argent... — Les mains du *Maragato* ne font de mouvement que pour cela.

Si nous considérons le *Maragato* au moral, c'est un chrétien qui ressemble à un juif ; un homme qui a de la probité tout juste assez pour ne pas se faire envoyer à *presidio* (aux galères). Il est vrai que, dans ses transactions commerciales, les seules qu'il fasse jamais, le *Maragato* se montre toujours d'une probité sévère... — lorsqu'il ne peut faire autrement. Nous avons dit qu'il n'était pas Espagnol, quoiqu'il fût né en Espagne : ceci est vrai au physique et au moral. D'abord, il est grossier comme un Turc, quand son intérêt n'exige pas qu'il soit poli comme un Parisien. Où est-il né ? dans quel royaume ? dans quelle province ? dans quel village ? Demandez-le-lui... S'il vous le dit sans mentir, nous consentons à perdre notre part de gloire dans ce monde, et le prix de nos œuvres littéraires dans l'autre ; mais il ne vous le dira pas, ou plutôt il vous dira un mensonge. Si c'est en Castille qu'on lui demande quelle est sa patrie, il répondra : Je suis Asturien ; si c'est dans les Asturies que vous lui adressez cette question, il affirmera effrontément qu'il est natif de la province de Santander... Interrogez-le sur le lieu de sa naissance, pendant son séjour à Larédo, il jurera qu'il est Castillan, à moins qu'il ne préfère se donner pour un enfant de la Galice, un Biscayen, ou un Andalou, selon sa fantaisie du moment. Quel est son véri-

table pays?... Dieu sait ce qu'il nous en a coûté pour le découvrir ! mais enfin nous l'avons découvert ; et, soit dit à sa louange, en vous répondant comme il l'a fait, le Maragato vous a dit vrai ! C'est une dérogation à ses habitudes : mais cette fois il n'a pas menti ; car le *Maragato* est comme les champignons, il naît partout... Ainsi, aujourd'hui pousse un Maragato à Valladolid, demain,



il en pousse un autre dans une *posada*¹ du chemin, comme il en pousse tous les jours par douzaines dans les *mesones*² de l'Azobejo de Ségovie, comme il en pousserait chez vous, si jamais vous aviez la faiblesse de permettre à l'un d'eux d'entrer trois fois dans votre maison pour vendre du poisson à votre cuisinière.

¹ Auberge.

² Hôtelleries.

Toutefois, n'allez pas conclure, de tout ce que nous venons de dire sur la propagation de l'espèce *maragatesque*, que le Maragato soit un grand séducteur, un don Juan, un débauché; nullement. Les Maragatos sont tous très-sévères sur l'article des mœurs, ils se marient fort jeunes et très-légitimement : seulement, ils se marient partout, et assez souvent pour posséder à la fois une douzaine de femmes légitimes.

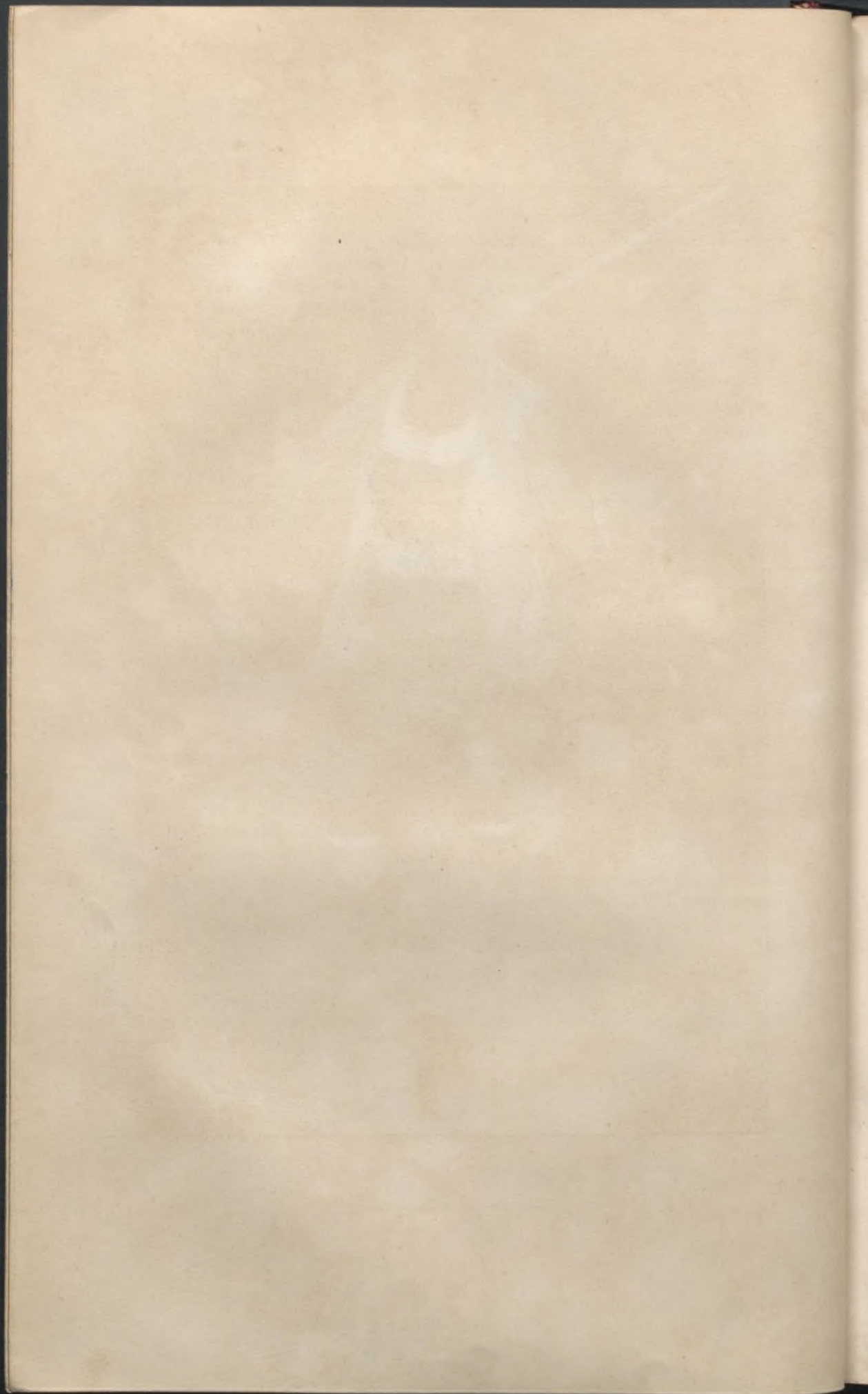
Si vous jugez le Maragato d'après son costume, les mêmes doutes sur son origine se présenteront à votre esprit. Est-ce un Andaloux? est-ce un Galicien? un Vieux-Castillan? un militaire? un *pekin*?... Si c'est un militaire, à quelle arme appartient-il? a-t-il l'honneur de servir dans la cavalerie, ou bien est-il resté dans l'humble rang des *pousse-cailloux*?... Hélas! le costume du Maragato a un peu de tout cela, et même quelque chose de celui du toréador. A certaines parties de sa toilette, vous serez obligé de reconnaître un muletier; son chapeau est bas de forme, large de bords et magnifiquement orné de passementeries de soie, de glands, de rubans... mais c'est là sa coiffure de grande tenue; celle qu'il porte le jour de la Fête-Dieu, lorsqu'il se marie quelque part, ou lorsqu'il va amorceer ses pratiques avec un crédit imaginaire qu'il offre pour un an, et qu'il n'accorde que pour un jour; car, dès le lendemain de la vente, il viendra vous annoncer que son père est mort, ou que Dieu l'a béni en lui envoyant un *Maragatillo*¹ de plus, et qu'il est obligé de partir pour *le pays*! Or, dans ce cas, il faut bien le payer, sous peine d'avouer que votre bourse est vide, ce dont vous ne conviendrez pas assurément. Les jours de travail, il se couvre la tête d'une simple *montera*² de drap brun, ornée d'un bec et d'une queue de velours, dont la forme bizarre lui donne l'apparence d'un oiseau. De cravate, point! le Maragato est aussi fier de son col musculeux, que la fille d'un concierge, devenue grande dame, l'est de ses belles robes et de ses blanches mains! Une veste de drap noir pour les jours de fête, brun pour les jours de travail, par-dessus laquelle il endosse une cuirasse de peau de buffle qu'il appelle *peto*, le tout sans col et évasé sur la poitrine, afin de faire valoir sa chemise de toile brune, brodée de laine noire, tel est le costume du Maragato. Ajoutez à cela une espèce de culotte serrée à la ceinture, au moyen d'une coulisse, et qui va s'élargissant jusqu'au-dessous du genou, où elle est encore attachée par une autre coulisse, ce qui fait ressembler notre héros à un Mameluck dont le pantalon, trop court, s'arrêterait au-dessus du mollet. Ses jambes, abritées par une excellente paire de bas couleur de la bête et tricotés avec de la laine en suint, sont encore garanties, contre la rigueur des saisons, par

¹ Petit Maragato.

² Casquette.



Maragato des environs d'Astorga.



une bonne paire de guêtres sans sous-pieds, qui couvrent à peine les oreilles du soulier, et tournent en tous sens autour de ses robustes mollets. Joignez-y une forte paire de souliers façonnés comme ceux de nos porteurs d'eau auvergnats, moins les clous, avec des semelles assez saillantes pour permettre à une douzaine de rats d'y faire une course au clocher, — un *steeple-chase*, comme aurait dit notre spirituel confrère, M. Théophile Gautier... *une lutte acharnée*, aurait dit le poétique et savant voyageur qui a publié ses *Vacances en Espagne*... Enfin, une ceinture de buffle, large de six pouces environ, avec une boucle de cuivre, et un gourdin passé entre ladite ceinture et le *peto*, de sorte que la pointe supérieure aille toucher l'omoplate gauche, tandis que l'extrémité inférieure caresse le jarret, et vous aurez un Maragato en tenue de combat ; c'est-à-dire, tel qu'on le rencontre sur la route qui conduit de Larédo à Madrid. Si vous le voulez en grande tenue, ôtez-lui la *montera*, et plantez-lui sur la tête le chapeau à grands rebords, dont nous vous avons décrit la forme un peu plus haut.

Le costume des *Maragatas*¹ n'est ni moins pittoresque, ni moins original : ainsi que celui des hommes, il mérite d'être connu ; mais avant d'en parler, permettez-nous d'esquisser, en quelques traits, les femmes qui habitent le pays où les Maragatos ont un domicile légal et des droits civils.

Au physique, les Maragatas seraient des femmes superbes, si elles étaient moins grossièrement taillées, si elles n'avaient une tournure de dragon, une main d'ours et un pied d'éléphant ; si elles ne marchaient comme des dindons ; si enfin, elles n'étaient, pour la plupart, d'une propreté plus qu'équivoque. Elles ont généralement de beaux yeux noirs, la tête assez bien faite, et les traits passablement réguliers.

Au moral, les Maragatas sont exactement le contraire de leurs maris. Autant ces derniers sont rusés, fripons, menteurs, infidèles ; autant les femmes sont franches, probes, véridiques, attachées à leurs devoirs. Bonnes mères ! chastes épouses ! courageuses citoyennes !... elles mériteraient des couronnes civiques, si les vertus civiques étaient récompensées de nos jours !...

Quant à leur costume, nous n'en dirons qu'un mot : il ressemble, sauf la coiffure, à celui des Suissesses de l'Opéra. Seulement, chez les Maragatas, les femmes mariées ont seules le droit de porter des bas rouges ; les jeunes filles les portent blancs.

Les Maragatas, mariées ou non, sont coiffées d'une *montera* de drap brun, ornée de gros boutons à tête de Turc, et de lisérés de velours.

¹ Femme des montagnes de Léon et d'Astorga.

Il est inutile d'ajouter que le Maragato n'a d'autres mœurs que celles de ses commettants, d'autre affection que l'argent, d'autre conviction politique que celle des chalands qui lui achètent beaucoup... A part cela, il est homme de bien, il a rarement des créanciers, il est toujours marié légitimement, va à la messe quand il a le temps, paye exactement ses contributions, et ne se porte jamais candidat pour la députation aux cortès. Aussi, quel que soit le gouvernement qui rende l'Espagne heureuse, le Maragato est toujours sûr d'avoir aide et protection, moyennant un passe-port qui ne lui coûte qu'un franc cinquante centimes, dix sous de moins que dans notre France. Il est vrai que la France est un pays très-civilisé, dans lequel on ne rencontre *jamais*, ni pauvres, ni voleurs, ni mendiants !...

La France n'a-t-elle pas des prisons pour tous ces gens-là ?...

A force de recherches historiques, et après avoir consulté un grand nombre de statistiques, nous avons découvert que l'espèce *maragate* pousse et se développe de préférence dans les environs de Léon, entre la province de Santander et l'ancien royaume de Castille, principalement du côté d'Astorga, fief de l'un de nos braves généraux. Ceci prouverait que le Maragato est une production qui a beaucoup d'analogie avec les truffes du Périgord, et que, semblable à ce mets si estimé des orateurs, il se plaît dans les lieux habités par des loups, au milieu des sapins et des genêts... car le Maragato *pur sang* appartient aux montagnes de Léon. Ne pas confondre, s'il vous plaît, ces montagnes avec celles de Santander, où nous avons déjà rencontré un *Pasiego* avec sa femme.....

Nous avons encore quelques pays à visiter, avant d'arriver à Madrid. Si vous êtes de notre avis, nous entrerons dans les Asturies.

Mais par quel chemin arriverons-nous dans l'ancien royaume de Pélage?... les routes sont si mauvaises par terre !... Voulez-vous que nous nous rendions à Santillane, la patrie de ce bon Gil Blas que vous connaissez ? De Santillane, nous irons à Osteros ; nous y traverserons la Deva ; de là, nous dirigerons notre course vers Covadonga. Les chemins sont bien mauvais, ce n'est pas ici comme dans les provinces basques et dans le reste de l'Espagne ; les grandes routes sont peu praticables ; Charles III, le grand entrepreneur de merveilleux ouvrages, qui a fait construire la magnifique chaussée du Guadarrama et de Somosierra, que nous parcourrons plus tard ; Charles III, à qui l'Espagne est redevable de tant de monuments, n'a pas vécu assez longtemps pour s'occuper des Asturies. C'est pourtant par là qu'il aurait dû commencer ! car les Asturies ont été la première pierre de son royaume... N'importe, bon ou mauvais, nous trouverons bien un chemin qui nous mène à Covadonga, le seul coin de l'Espagne que les Maures n'aient jamais conquis. C'est aujourd'hui

une ville peu importante, mais à laquelle se rattachent de grands souvenirs historiques. Covadonga est un mot composé de deux mots portugais, qui signifient *vaste cave*¹. En effet, tout près de Cangas de Onit, que nous allons laisser à notre droite, et que les chroniqueurs espagnols et arabes appelaient *Canonicas*, s'étend la montagne d'Auseba, sur la crête de laquelle s'élève un rocher aride d'où jaillit une petite rivière appelée la Deva ou la Deva, la même que nous venons de traverser avant d'entrer dans le royaume des Asturies. La Deva va ensuite, serpentant, dans une vallée sombre, étroite, enfoncée entre deux monts escarpés, et qui, plus loin, se rétrécit tellement, qu'une personne venant de Soto ou de Riera, arrivée au sommet du rocher, n'apercevrait aucune issue devant elle.

C'est dans le cœur du rocher, au milieu de l'Auseba, que la nature a creusé cette caverne fameuse, qui servit de refuge aux chrétiens, après la déroute de Guadalette. Cette cave ou caverne a donné son nom à la ville de Covadonga, située, comme nous venons de le dire, au cœur du mont Auseba.

Les chroniqueurs espagnols racontent mille merveilles de la grande bataille qui eut lieu dans l'étroite vallée que nous venons de voir; bataille, disent-ils, qui fut gagnée par Pélage à la tête de trente hommes et dix femmes, seuls débris d'une nombreuse armée de chrétiens, que la faim avait décimés pendant le long siège qu'elle avait eu à soutenir contre cent mille Arabes, qui, grâce à une foule de miracles opérés en faveur de Pélage et des siens, périrent tous jusqu'au dernier. Selon d'autres chroniqueurs, ce ne fut pas Pélage, à la tête de trente hommes épuisés de fatigue et d'inanition, qui tailla en pièces la brillante et nombreuse armée d'Alkama; mais une armée considérable, bien équipée et parfaitement disciplinée, embusquée dans la *Covadonga* et dans les bois qui couronnent les deux montagnes qui forment la vallée. D'après ces derniers, cette bataille n'aurait pas eu lieu, sans une aventure amoureuse dont voici le récit tel que les chroniqueurs et la tradition nous l'ont transmis.

« La violence faite à la fille d'un noble Visigoth avait causé la ruine du royaume chrétien²; une aventure amoureuse amena la première défaite des infidèles.

« Après avoir conquis toute l'Espagne, moins la petite partie qui compose actuellement la province des Asturies, les Maures, n'ayant osé pénétrer dans les montagnes cantabriques, où un nombre considérable de chrétiens de toute la Péninsule s'étaient retranchés, avaient fini par laisser la paisible possession de ce coin de terre à Pélage, fils de Favila, duc de Cantabrie, qui,

¹ *Cova lunga*, cave longue.

² La séduction de Florinda, surnommée *la Caba*, fille du comte Julian, gouverneur de Cadix, et maîtresse de Roderik, dernier roi des Goths.

après avoir été chassé de la cour par le roi Egica, avait été assassiné par Witiza, en Galice. Quelque temps après, Al-Munuza, général musulman, avait été envoyé à Gijon, sur la côte cantabrique, pour commander les troupes maures, alors en paix avec Pélage, qui campait dans les environs. Munuza se prit d'amour pour la charmante sœur de ce prince chrétien, et ne voyant aucun moyen d'arriver à son but, tant que Pélage serait auprès d'elle, le Maure feignit d'avoir une grande amitié pour le prince chrétien, et sut lui persuader d'aller visiter la cour de Cordoue, qui brillait alors d'un vif éclat. Mais Pélage fut bientôt instruit de ce qui se passait en Asturies; il y revint à la hâte, et, quoique trop tard, il arracha sa sœur au pouvoir de Munuza. Dès lors, le Sarrasin ne respira que vengeance. Désireux de punir Pélage, qu'il n'osait attaquer avec les forces dont il pouvait disposer, il calomnia les chrétiens auprès de l'émir de Cordoue, et lui demanda des troupes pour achever de les exterminer.

« Une armée formidable de musulmans, commandée par Alkama, arriva bientôt aux Asturies... Alkama, qui, suivant les ordres de l'émir, ne devait attaquer Pélage qu'après avoir tenté tous les moyens de le rendre tributaire des Maures, envoya au prince chrétien l'évêque Oppas¹. Mais à la nouvelle de l'approche de l'armée infidèle, Pélage s'était replié avec tous les hommes d'armes qu'il avait pu réunir, vers la Covadonga, où il s'enferma avec l'élite de ses soldats, après avoir placé les nombreux chrétiens qui l'accompagnaient sur le haut des montagnes, et avoir remis sa destinée et celle de son peuple sous la protection du Christ crucifié. Dès qu'il fut dans la *Covadonga*, avec cinq cents hommes qu'elle pouvait contenir, le prince se mit en prières, et attendit que la volonté de Dieu s'accomplît.

« Les troupes d'Alkama, au nombre de cent mille combattants, arrivèrent le lendemain aux premières lueurs du jour.

« Alkama était brave; il s'étonna, en voyant un si petit nombre de chrétiens sans armes ou mal armés, disséminés sur le sommet des deux montagnes qui bornent la vallée... Il pensa que c'était folie à eux de chercher à se défendre contre sa puissante armée, et lâcheté chez lui de détruire des gens presque sans défense, qui ne pouvaient aucunement contre-balancer la puissance des musulmans en Espagne. C'est pourquoi il envoya encore une fois vers les chrétiens le traître Oppas; ce fut en vain. Pélage répondit :

« Ministre de Dieu, qui as trahi ton maître et ta patrie, retourne vers celui qui t'envoie, et dis-lui que cent mille infidèles ne sont que cent mille hommes mortels, tandis que cette poignée de chrétiens, fidèles à leur Dieu et à leur pays, sont le bras du Dieu des armées, puisqu'ils sont tous, ainsi

¹ L'évêque Oppas était frère de Witiza et parent du comte Julian : cet évêque fut l'un de ceux qui vendirent l'Espagne aux Maures. (*Histoire d'Espagne*, Mariana.)

que moi, prêts à mourir pour la gloire et l'honneur de leur patrie. »

« Cette confiance du roi des chrétiens en la puissance du Seigneur fut miraculeusement justifiée ; le traître Oppas appela les musulmans au combat. Les infidèles s'avancèrent, au nombre de plus de cent mille, vers les chrétiens ; mais ce fut en vain : leurs flèches rebondissaient sur les rochers et retombaient sur eux avec les projectiles que lançaient les Goths enfermés dans la caverne et répandus sur les deux côtés de la montagne. Soudain les rochers et la forêt semblent s'abattre sur les ennemis de Dieu ; les chrétiens paraissent en foule, et font replier en désordre les soldats d'Alkama !... Mais la vallée trop étroite ne laissa aux Maures aucun moyen de déployer leurs forces, ni de faire usage de leurs armes ; la déroute devint générale. Les fuyards se choquèrent les uns contre les autres ; les chrétiens, encouragés par cette protection visible du ciel, fondant alors sur les ennemis, en firent un horrible carnage. Dès lors, ce ne fut plus pour se défendre que les Goths combattirent, mais pour exterminer les Sarrasins.

« Pélage, sortant de la caverne, à la tête des siens, gagna le sommet de la montagne, d'où il fit rouler des quartiers de rocher dans la vallée. Le nombre des morts fut si considérable chez les musulmans, qu'on ne saurait le croire possible sans un miracle du ciel. Alkama périt sur le champ de bataille ; l'infâme Oppas seul resta vivant ; mais il tomba entre les mains des vainqueurs.

« De toute l'armée musulmane, pas un soldat n'échappa pour porter la nouvelle de cette défaite à Cordoue ; car ceux qui étaient parvenus à gagner le mont Auseba, ayant voulu descendre dans la plaine de Libana par un sentier étroit, furent écrasés au moment où ils tentaient de passer la rivière, par un rocher qui surplombait la Deva, et qui se détacha près d'une maison de campagne appelée depuis ce jour la *Casa Gandia*. »

Nous ignorons jusqu'à quel point le récit des chroniqueurs est vrai, et si les pertes qu'on attribue aux Maures sont aussi considérables qu'ils le disent ? Les historiens les plus graves diffèrent entre eux sur une foule de détails que notre sujet ne comporte pas. Est-ce l'amour de Munuza pour la sœur de Pélage qui occasionna ce combat, ou bien est-ce l'ambition du kalife de Cordoue qui en fut le motif ? Cela nous importe peu, à nous voyageurs, qui parcourons le pays dans le seul but de le connaître tel qu'il est de nos jours ; à nous qui recherchons simplement l'origine de la célébrité de la *Cova Donga*. Il est évident qu'une grande bataille a eu lieu aux environs de cette *cova* ; que cette bataille a été livrée par Pélage, et que les Maures l'ont perdue. Quant au nombre des soldats restés sur le champ de bataille, qui peut le savoir ? Il dut néanmoins être considérable, à en juger par la prodigieuse quantité d'ossements trou-

vés depuis dans la vallée, et par les armes qu'on y découvre encore chaque jour. Nous devons croire que les chroniqueurs ne se sont pas trop écartés de la vérité, puisque toutes les armes qu'on a découvertes, depuis quelques siècles, dans les environs de la *Cova Donga*, ont évidemment appartenu à des soldats sarrasins. Ce sont, pour la plupart, des cimenterres, des javelots, des lances minces comme des roseaux, des boucliers sur lesquels brille presque toujours un croissant.

Il est certain qu'à partir de la bataille de la *Cova Donga*, le royaume des Asturies commença à devenir important. Munuza, le ravisseur de la sœur de Pélage, ayant appris à Gijon la déroute des troupes maures, ne se crut plus en sûreté et prit la fuite ; mais Pélage, victorieux, le poursuivit, et l'atteignit dans le pays d'Ofalle, où il l'extermina, lui et tous les siens. Dès lors, Pélage, qui était le premier des Goths par sa naissance, devint le premier des héros pour son pays. Le ciel semblait favoriser toutes ses entreprises et confirmer ainsi ses prétentions. Le peuple le proclama roi.

Sous son règne, l'Espagne chrétienne, qui ne comprenait alors que les Asturies et la Cantabrie, commença à devenir véritablement imposante. Les terres furent désormais mieux et plus régulièrement cultivées ; de nouveaux temples destinés au culte catholique furent élevés, et les ennemis du christianisme furent, par les chrétiens, sérieusement inquiétés.

Lorsqu'après dix-neuf années d'un règne glorieux et fécond en belles actions, Pélage mourut à Cangas, les Asturies, la Galice, le royaume de Léon, toute la Cantabrie et une partie du Portugal avaient été arrachés aux Maures, et formaient l'héritage de son fils Favila. Les cendres de Pélage reposent dans l'église de Sainte-Eulalie de Cangas, près de celles de son épouse Gandiosa. Deux ans plus tard, à la mort de Favila, tué par un ours, un noble goth, déjà célèbre dans la Cantabrie, commença, contre les Maures, cette guerre offensive qui, léguée de père en fils aux Espagnols pendant huit siècles, se termina par l'écrasement du trône de Boabdil, sous Ferdinand d'Aragon et Isabelle la Catholique.

Mais Oviedo nous attend. Continuons notre route...

Oviedo était jadis une pauvre ville dévastée tour à tour par les Arabes et par les chrétiens ; elle devint la capitale du royaume des Asturies, sous Alonzo II (Alphonse le Chaste), qui jusqu'alors avait, pour ainsi dire, erré avec sa cour dans toutes les villes des Asturies et de la Galice. Dès ce moment, Oviedo, jusqu'alors sans importance, fut agrandie. Ses ruelles tortueuses, mal aérées, se changèrent en belles rues, sinon tirées au cordeau, du moins propres à faciliter la circulation des nombreux habitants qui venaient s'y établir. Les vieilles masures, les monceaux de ruines disparurent pour faire place à de magnifiques palais, à des jardins délicieux, à des bains publics ; et.

dans les environs, de nombreuses villas charmaient agréablement la vue. Hélas ! de tant de merveilles il reste à peine quelques vestiges.

Alonzo II, aussi pieux chevalier que vaillant soldat, fit bâtir à Oviedo de nombreuses églises qu'il dota généreusement. San-Salvador, que Froïla avait déjà dédiée au divin Sauveur, fut restaurée, reconstruite en partie, enrichie de dons précieux et érigée en métropole. C'est un grandiose édifice que nous ne saurions dépeindre ; nous vous conseillons de le visiter lorsque vous serez à Oviedo. Les douze autels élevés en l'honneur des douze apôtres méritent certainement l'attention du voyageur. Trente ans ont suffi pour bâtir San-Salvador. Une autre église, due à la piété d'Alphonse le Chaste, s'élève au nord de cette cathédrale : c'est Sainte-Marie. Vous y verrez avec plaisir les deux autels consacrés, l'un à saint Julien, l'autre à saint Étienne. A l'ouest de la nef, est la chapelle destinée à recevoir les dépouilles mortelles des princes des Asturies. Il y a longtemps que les cendres des rois ne reposent plus qu'à l'Escorial. Pendant que nous sommes sur le chapitre des églises d'Oviedo (beaucoup trop nombreuses pour que nous vous en parlions d'une manière détaillée), ne passons point avec indifférence devant celles de Saint-Tyrsus et de Saint-Julien : leurs beaux autels de marbre mériteraient seuls que nous prissions la peine de les visiter. Puis, si vous saviez, dans toutes ces églises d'Oviedo, combien d'hommes à foi vive, de vaillants chevaliers, de rois patriotes, se sont agenouillés ! Oh ! alors vous feriez comme nous avons fait : vous tomberiez à genoux sur ces mêmes dalles qui ont entendu jadis les ferventes prières des vieux chrétiens ; comme nous, vous oublieriez peut-être, pendant quelques heures, que vous vivez au dix-neuvième siècle, époque de luttes mesquines et de folles passions ; vous vous croiriez transporté dans un monde inconnu, à ces temps de pieuses croyances et de dévouements sublimes, où la vie d'un homme se résumait en trois mots : « Dieu, mon roi, mon pays ! » Triple et saint amour oublié pour une idole : l'argent !...

Oviedo est maintenant une grande ville, le siège d'un capitaine général, d'un chef politique, ou, si vous l'aimez mieux, d'un préfet. Elle a toujours de beaux édifices, de somptueuses églises, de gros chanoines et un évêque qui jouit de plus de revenus qu'un département français. Quelques maisons de commerce font encore vivre le peu d'industrie qui donne au pays cette apparence de prospérité que vous lui voyez ; mais cette ville, jadis si riche, si religieuse ne renferme presque plus de chrétiens, et à peine y trouverait-on un vingtième de la population qui ne vive au jour le jour. Les Asturies, et la Galice, dont nous parlerons bientôt, ces deux provinces qui ont été le berceau de l'Espagne moderne, et qui seules, avec la Cantabrie, ont lutté pendant quatre siècles contre toutes les forces des Maures, les Astu-

ries et la Galice ne fournissent aujourd'hui à l'Espagne que des portefaix, des porteurs d'eau et des laquais!... Il est vrai que, pendant la dernière guerre de l'indépendance, ces provinces ont aussi donné à la mère patrie de vaillants soldats et de grands capitaines; mais ce ne fut là qu'un éclair passager, un fugitif souvenir du passé. Depuis 1815, Asturiens et Galiciens sont redevenus ce qu'ils étaient depuis Philippe II. Ils sont allés reprendre leurs places respectives à Madrid : les Galiciens, une corde au



bras, ou une cruche sur l'épaule, y occupent tous les coins des rues, les abords des fontaines publiques; les Asturiens, affublés d'une livrée, remplissent les antichambres des grands seigneurs et celles du palais du roi. Ces derniers sont peu à plaindre en vérité; car, à force de patience et d'humilité, il est rare qu'ils ne finissent tôt ou tard par échanger leur livrée contre une bonne sinécure dans la maison du roi, ou dans celle de quelque grand seigneur. Les Asturiens ont depuis un temps immémorial le monopole de toutes les places de majordome, ou régisseur général, et celles de *serviteurs du palais*.

Demandez au premier Asturien que nous rencontrerons sur la route de Castille, où il va, et ce qu'il va faire ? il vous répondra, sans hésiter, qu'il se rend à Madrid pour y chercher une *convenance* (*á buscar conveniencia*), c'est-à-dire, une position convenable. Il ne sait ni lire ni écrire, il parle à peine espagnol (car la langue asturienne, ainsi que la galicienne, tient plus du portugais que du castillan); il est ignorant et ne sait presque rien faire; mais il est beau garçon, jeune, alerte, souple, obéissant, dévoué, fidèle comme un chien à celui qui voudra le nourrir, le vêtir, le chauffer sans lui occasionner le moindre souci : en voilà plus qu'il ne faut pour lui faire trouver à Madrid une place de laquais; car, là, comme à Paris, les dames ont un goût très-prononcé pour les beaux laquais. Puis il passera huissier d'antichambre, et lorsqu'il commencera à vieillir, la maîtresse le remplacera. Mais comme il aura été zélé, discret, dévoué, elle ne l'abandonnera pas; au contraire, elle le recommandera à Monsieur, qui en fera son huissier. Ne croyez pas pour cela que l'huissier de Monsieur sera renvoyé; nullement. En Espagne, un serviteur fidèle est un enfant de la maison. L'ancien huissier quittera son maître, mais ce sera pour occuper un bon emploi que le crédit du maître lui aura fait obtenir. Dans quelques années, arrivera le tour de notre Asturien; un autre, plus jeune, mais dont madame ne voudra plus pour laquais, deviendra huissier à sa place; tandis qu'il passera à son tour chez Monsieur, avec le titre de valet de chambre; et, successivement remplaçant et remplacé, changeant toujours pour mieux, arrivé à la quarantaine, il se trouvera *serviteur* de la maison du roi, ou majordome chez un grand seigneur.

A dater de ce jour, il devient un homme important; il est riche, grâce aux économies qu'il a faites pendant vingt années, et aux nombreux cadeaux qu'il a reçus de madame, des amis de madame, des personnes qui sont venues solliciter le crédit de Monsieur, enfin des nombreux fournisseurs de la maison. Il est protégé par Monsieur, qui, soyez-en sûrs, s'occupera de son avancement. Alors notre Asturien se marie : Monsieur lui donne une femme et une dot; sa femme lui donne de nombreux enfants. Ne croyez pas qu'il s'appauvrisse pour cela. Au contraire : à chaque nouveau-né dont le ciel bénit son union, Monsieur lui fait quelques présents; le médecin de Monsieur est le sien : Monsieur est si bon ! Monsieur, ou quelqu'un de ses amis, est le parrain du nouveau-né; et quand l'enfant aura grandi, Monsieur, ou le fils aîné de Monsieur, le poussera dans quelque place, modeste d'abord, mais qui deviendra meilleure bientôt. Cet intérêt de toute la famille est bien naturel : la femme de notre Asturien a été femme de chambre de madame !... Eh bien ! croyez-vous qu'en vous répondant qu'il allait à Madrid pour y chercher une *convenance*,

notre Asturien n'eut pas raison? Pensez-vous que vivre vingt ans sans rien faire ou à peu près, pour se reposer le reste de sa vie, manger tranquillement les appointements d'un bon emploi grossis par les revenus d'un petit capital, qui, à force de s'arrondir de jour en jour, finit par devenir bien gros, ne soit pas une existence à la convenance de tout homme de bon sens?... Les Asturiens, ainsi que les Cantabres, même lorsqu'ils sont laquais et que leur père et leur grand-père ont porté la livrée, prétendent tous être nobles autant que le roi Pélage lui-même; aussi ne manquent-ils jamais de prendre un *don*, *grande como una casa* (gros comme une maison), aussitôt que, du derrière de la voiture, ils passent à la haute position d'huissier d'antichambre.

Les Asturiens, comme vous le voyez, ont beaucoup dégénéré. Mais leur probité et leur dévouement pour ceux qui les emploient n'ont point changé. Soldats, ils savent toujours mourir pour la patrie comme du temps de Pélage. Laquais, ils servent leurs maîtres avec fidélité, avec amour, avec dévouement.

Fainéants, sensuels, vaniteux, gourmands et liardeurs, tant qu'ils appartiennent à un maître riche, ils travailleront sans relâche, se priveront de tout, feront tous les métiers, et supporteront toutes sortes d'humiliations, si celui qui les a nourris vient à perdre sa fortune. Ce que l'Asturien fait pour son maître, lorsqu'il est valet, il le fait pour sa patrie, lorsqu'il est soldat : fatigue, privations, manque de nourriture et de vêtements, rien ne lui fait abandonner ses drapeaux... Il n'a pas reçu sa ration de pain, ses pieds sont meurtris, déchirés en lambeaux par les pierres du chemin ou par les aspérités de la montagne; il n'a même pas de tabac, il a passé quatre nuits sans sommeil, il ne dormira pas encore cette nuit : n'importe, vous n'entendrez ni une plainte contre ses chefs, ni un murmure contre son roi. Vienne l'ennemi, vous verrez alors l'Asturien redevenir ce qu'il était lorsque, sans armes, sans refuge, sans autre force que celle qu'il puisait dans son cœur et dans sa foi en Dieu, il osa braver, à la Cova Donga, les soldats du kalife de Cordoue, jusqu'alors toujours victorieux....

Nous voici dans les montagnes, apprêtez votre fusil; il se pourrait qu'avant peu nous fissions la rencontre de quelque autre Asturien, qui sera loin de ressembler au portrait que nous avons tracé plus haut. Celui dont nous voulons parler n'habite pas les villes, il n'est le laquais de personne, et jamais, que nous sachions, il n'a rempli d'autre fonction chez le roi, que de se promener de long en large dans la cage de fer de la ménagerie du *Buen retiro* à Madrid.

Les montagnes des Asturies, jadis peuplées par des héros, le sont au-

jourd'hui par des ours d'une taille presque colossale, qui, malgré leur caractère assez débonnaire, ne sont pas trop polis... nous disons *polis*, parce qu'à part leur grossière habitude de ne jamais se déranger de leur route lorsqu'il leur arrive de se trouver face à face avec un voyageur, les ours asturiens sont d'assez bons diables ; en général, ils se montrent plus jaloux de croquer des noisettes et des glands doux, que d'avalier un homme, voire même un oiseau... Tenez ! en voilà un. Admirez avec quelle gravité il s'avance sur ses deux pattes de derrière, appuyé sur son gros bâton, comme un grand orang-outang. Au train dont il arrive, on voit bien qu'il n'a pas encore déjeuné ; s'il était repu, il ne marcherait pas ainsi le nez au vent. Il s'arrête, il n'est pas bien décidé à venir de notre côté : nous ne vous conseillerions pas d'aller en ce moment lui chercher querelle !... Le voilà qui vient... ne bougez pas... gardez-vous de faire feu sur lui, à moins que vous ne soyez sûr de l'abattre roide mort... encore feriez-vous mieux de le laisser tranquille ; car il pourrait se faire que sa femelle et ses petits ne fussent pas loin d'ici, et alors vous auriez à rendre compte du meurtre que vous auriez commis à la *veuve* et aux *orphelins*. Rangeons-nous un peu, et laissons-le passer librement ; n'ayez point peur, il ne se détournera pas d'un pouce pour venir à nous. Les ours des Asturies ne sont pas méchants ; ils s'attaquent rarement aux gens qui ne leur cherchent pas noise ; seulement, si vous vous trouvez sur leur chemin, ils vous octroient un coup de griffe en passant, mais ils ne dévorent jamais celui qu'ils ont tué... Les montagnards sont moins accommodants avec les ours que les ours ne le sont avec eux ; la peau de ces animaux se vend fort bien dans les ports de mer ; les Anglais en achètent chaque année une prodigieuse quantité, sans compter qu'après avoir vendu la peau, les montagnards des Asturies savent tirer parti de la chair. Ils ne se contentent pas, comme M. Alexandre Dumas, de la manger en *beefsteak*, ils en font du jambon très-estimé, que les habitants de Madrid leur achètent fort cher, sous le pseudonyme de (*jamon puro de Galicia*) jambon pur de Galice.

La chasse à l'ours mérite d'être racontée. Voici comme elle a lieu.

Le matin, de très-bonne heure, une bande de montagnards, couverts de la tête aux pieds de peaux de mouton, la laine en dehors, armés de bâtons et de longs couteaux de chasse, se rendent dans les endroits où les ours se tiennent habituellement. Ces bandes se composent d'une vingtaine d'hommes, dont dix armés d'un couteau et d'un sifflet de cuivre ; les dix autres, d'un long bâton. Les premiers, ceux qui portent le couteau, s'appellent *cuchilleros* (couteleurs) ; les autres se nomment *busca ruidos* (chercheurs de bruit, querelleurs). Bientôt cette bande se divise en couples ; chaque couple se compose d'un *couteleur* et d'un *chercheur de bruit*. Le

couteleur porte son sifflet suspendu au cou par une chaîne de fer. Ainsi disposés, les chasseurs attendent.

Dès qu'un ours paraît à l'horizon, le *couteleur* et le *chercheur de bruit* s'avancent vers lui d'un air indifférent. L'ours approche-t-il, au lieu de le laisser passer tranquillement et de s'écarter un peu pour ne pas l'irriter, le *chercheur de bruit* lui barre le passage, et lève le bâton sur lui, mais sans le frapper. Il est rare qu'à cette menace, l'ours ne se redresse et ne fonde sur le *querelleur* : c'est précisément ce que demandent les chasseurs. Menacé par l'ours, le *querelleur* jette son bâton et se prend avec lui à bras le corps :



il le serre, il l'étreint de ses deux bras. Mais ce n'est pas tout : il faut que, par un mouvement rapide, et qui doit être fait avec une grande précision, le

querelleur parvient à mettre sa tête à l'abri de la gueule de l'animal, ce qu'il fait en l'appuyant fortement sur le cou de l'ours. Alors commence un combat à mort, un combat qui vous ferait frémir jusque dans la moelle des os, mais que les Asturiens cherchent avec avidité, et duquel ils se tirent toujours avec honneur. L'ours essaye bien de griffer son adversaire, mais tout ce qu'il peut faire, c'est d'arracher quelques mèches de laine à la peau de mouton dont il est couvert ; encore n'y parvient-il que rarement, car, en général, ces sortes de combats sont de courte durée. Aussitôt que l'ours est *aux bras* (en os brazos), c'est-à-dire, aux prises avec le querelleur, le *couteleur* vient par derrière, et le frappe mortellement en lui enfonçant jusqu'à la garde un couteau de cinquante centimètres de longueur. L'arme, plongée entre la clavicule et l'omoplate, doit, par le mouvement d'inclinaison que le chasseur lui imprime de droite à gauche, atteindre l'animal au cœur.... Il est rare que le *couteleur* ait besoin de frapper plus d'un coup pour délivrer le *querelleur* ; mais quand cela arrive, la position de ce dernier est fort critique : l'ours, une fois frappé, devient plus furieux, et même lorsqu'il tombe sur le coup, une convulsion, un mouvement de ses deux pattes de derrière, peut mettre le chasseur en pièces. Ce cas a été prévu. Le querelleur ne lâche l'ours que lorsqu'il entend le coup de sifflet de son compagnon, lequel annonce que l'ours n'a plus de mouvement. Jusqu'alors le querelleur se tient étroitement serré contre la poitrine de l'animal ; et dès que l'ours est tombé, les deux jambes de son adversaire lui pressent les flancs. Le chasseur reste assis sur les cuisses de l'ours, de manière à prévenir ses moindres mouvements. Tant qu'il n'a pas entendu le coup de sifflet, le querelleur conserve la position que nous venons de décrire, et que nos lecteurs comprendront facilement. Il doit se rouler avec l'ours, se coller à lui, et jusqu'au moment de sa mort ne plus s'en séparer. Cette lutte est horrible. Cependant il est des Asturiens qui la répètent cinq ou six fois par semaine, et même plusieurs fois par jour depuis leur jeunesse, sans avoir reçu une égratignure. Demandez-leur si jamais aucun d'eux a péri dans cette chasse ; ils vous répondront : « Oui !... Fabio Orduño était brave, et savait certainement chercher querelle à un ours aussi bien et mieux que le plus adroit ; mais il ne croyait pas beaucoup à Dieu ni aux saints. Un jour, il partit pour la montagne. Un ours magnifique *tomba dans ses bras* ; mais au lieu de tuer l'ours, ce fut l'ours qui le tua. La bête croqua la tête du chasseur entre ses dents... Le soir, quand on rapporta Fabio Orduño mort, dans le village, chacun se prit à le plaindre et à le regretter ; le lendemain, lorsqu'on voulut l'ensevelir dans l'habit de saint François, M. le curé remarqua que Fabio Orduño n'avait pas sur lui la médaille de Notre-Dame de la *Cova*

Donga! alors il comprit pourquoi le chasseur avait été dévoré. » Pour peu que vous doutiez de la vérité de ce récit, et des causes qui occasionnèrent le malheur de Fabio Orduño, on vous fera lire quelque légende écrite en vieux castillan, laquelle a transmis à la postérité ce douloureux événement, et a fait vendre au curé de Cova Donga autant de médailles qu'il y a de chasseurs d'ours en Asturies et en Galice, et que ces chasseurs ont de parents et d'amis. Aussi, depuis ce temps, « aucun chasseur d'ours n'a péri misérablement... » Voici, au reste, l'une des nombreuses plaintes qui circulent dans le pays sur le même sujet, et que le premier enfant venu vous chantera au son de la zampoña ou gaïta (musette).

LÉGENDE DE FABIO ORDUNO.

I.

Fabio Orduño era brioso ,
E valiente capataz ;
Osos et zorros cazaba
Jabalies e aínda mas.

II.

Pero facer devotiones
Eso non lizo jamas
Nin rezar as litanias ,
Nin los santos adorar.

III.

Nin reliquias nin medallas
Nunca as quiso allevar.
Antaño vivió en Galicia
E en Asturias aínda mas.

IV.

Galan era, et rozagante ,
Ben fornido , assaz capaz.
Queríáule as marusas
Mas él , mentido e falaz ,
A todas prometió amor
Por mas bien as engañar !

V.

Nunca fincó en Cova Donga
Os inojos al altar
Nin quiso á la virgen santa
Sus cazas encomendar.

VI.

A la muy santa medalla,
Que pudiera le librar
Faz à faz contra as garras
Del oso que ha de cazar,
Non quiso dalla credenzia
Nin sabió non la burlar!

VII.

Ma, por fin allegó o día
En que, por o castigar,
Fizose o diablo oso pardo
E metiose á montañear
En tanto que Fabio Orduño
Metiase á le buscar!

VIII

Ambos vienen en os brazos!
Fabio Orduño, o fier rapaz,
Acométele atrevido;
Ma o diablo, con grand disfraz,
Finjese cuasi en a morte.
Por le mas bien engañar.

IX.

Pobre Fabio! pobre Orduño!
¿ Porqué non sabes rezar?
¿ Porqué sin a santa imágen
Aventuraste á luchar
Contra o demónio fecho oso
Que te quier descabezar?

X.

Ya se ruedau en a terra!
Ya se facen rebolcar!
Ay! que Orduño e corpo morto.
Sin cabeza e calcañar!

XI.

Comiôse entrambos o diablo
Que ningun pudo matar!
E quando aquesto ovo fecho
Despareció do logar!...

XII.

E bajose á os infernos
 Para volver á bramar
 Quando cazadores de osos
 Sin medalla osen cazar.

XIII.

Que quier Dios que á sua madre
 De Cova Donga á pregar
 Vagan os buenos cristianos
 Antes de andarse á folgar.

TRADUCTION.

I.

Fabio Orduño était brave, c'était un vaillant chef. Il chassait l'ours, le renard, le sanglier, et bien d'autres bêtes encore !

II.

Mais jamais il ne faisait ses dévotions ; jamais il ne récitait les litanies, ni n'adorait les saints.

III.

Mais jamais il ne portait de reliques ni de médailles... Il vivait en Galice, et dans les Asturies aussi.

IV.

Il était galant, beau, bien fait, assez spirituel ; les jeunes filles l'aimaient ; mais lui, menteur et rusé, parlait d'amour à toutes pour mieux les tromper.

V.

Jamais il ne plia le genou devant l'autel de *Cova Donga* ; jamais il ne recommanda ses chasses à la sainte Vierge.

VI.

Jamais il n'eut foi en la très-sainte médaille, qui l'aurait pu sauver des griffes de l'ours qu'il devait combattre ; il se moquait toujours, au contraire, de l'influence qu'on attribue à cette médaille sainte.

VII.

Mais le jour arriva à la fin, où, pour le punir de son incrédulité, le diable se fit ours brun, et se mit à parcourir la montagne, pendant que Fabio Orduño cherchait un ours pour le tuer.

VIII.

Fabio et le diable, sous la forme d'un ours brun, en vinrent aux mains ; Fabio Orduño, le fier jeune homme, attaqua l'ours avec intrépidité ; mais l'ours, avec ruse, feignit d'être à moitié mort pour mieux tromper son adversaire.

IX.

Pauvre Fabio ! pauvre Orduño ! pourquoi ne sais-tu pas prier ? pourquoi te hasardes-tu à lutter sans avoir sur toi la sainte image de la Vierge contre le diable fait ours, qui veut t'enlever la tête et l'os du talon ?

X.

Les voilà qui se roulent par terre ! les voilà qui se roulent l'un sur l'autre ! Hélas ! Orduño n'est plus qu'un corps mort sans tête et sans talon !

XI.

Le diable a mangé l'un et l'autre, et dès qu'il a eu fini de faire cela, personne n'ayant pu le tuer, il a disparu du lieu du combat.

XII.

Et il est redescendu aux enfers pour recommencer à rugir et à hurler de nouveau, le jour où les chasseurs d'ours oseront aller à la chasse sans porter sur eux la médaille de la Vierge de Cova Donga.

XIII.

Car Dieu veut que les bons chrétiens aillent prier sa mère à Cova Donga, avant d'aller s'amuser.

Nous voilà au sommet de la montagne. Regardez au loin ces villages tout gris sous un ciel nuageux !... Si vous saviez combien de misère s'abrite sous ces murs enfumés !... A Oviedo, la grande ville des Asturies, à Cangas de Tunce, à Villaviciosa, partout, dans les grandes villes comme dans les plus misérables hameaux, nous allons trouver un peuple doux, bienveillant, hospitalier : des hommes vaillants comme leur roi Pélage, loyaux comme les anciens chevaliers ; mais partout cette bienveillance et ces vertus des temps passés resteront sans effet. Ils sont si pauvres les Asturiens ! Il y a bien parmi eux quelques grands propriétaires, quelques riches manufacturiers, quelques gros négociants à qui la fortune sourit ; mais à part ces rares élus, les habitants des Asturies possèdent peu ou rien. Ils vivent on ne sait comment. Dans les montagnes, la chasse, les noisettes, les glands doux, les châtaignes et les noix forment tout leur revenu, avec un peu de maïs qu'on récolte à grand'peine ; dans la plaine, le maïs, récolté dans des champs mal

cultivés et souvent stériles, est l'unique ressource des habitants... De là ces émigrations annuelles qui fondent sur les deux Castilles, et principalement sur Madrid. Vous savez déjà ce que les Asturiens vont faire à Madrid.

Les ports de mer des Asturies, Sella, Carabia, Lustres, Gijon, Luance, et ceux qui sont situés au delà du cap : Muros, Endillero, Calavedo, Nabia, Franco et Castropol, sont encore plus malheureux que la plaine et que la montagne, grâce à l'état déplorable où la marine espagnole se trouve depuis longtemps réduite. Les habitants des ports n'ont, pour toute ressource, que la pêche dont ils envoient de nombreux chargements en Castille, et la dépense faite par les rares voyageurs que les paquebots anglais y jettent de temps à autre. Le cabotage est presque nul sur les côtes des Asturies. Les arrivages et les expéditions y sont presque inconnus, si ce n'est à Gijon, où les Anglais viennent plusieurs fois, chaque année, échanger leurs marchandises contre les noisettes et les châtaignes de la montagne, et contre les peaux d'ours, produit de la chasse des montagnards. Pourtant, nul peuple en Europe ne mérite plus la sollicitude de son gouvernement que les Asturiens. Doux, sobres, honnêtes et probes, les hommes réunissent à une vaillance à toute épreuve ce sang-froid qui rend le courage persévérant et souvent invincible. L'infanterie castillane, sous Charles-Quint, sous Philippe II et sous Ferdinand d'Aragon lui-même, était en très-grande partie composée d'Asturiens et de Galiciens. Les femmes, fortement constituées, sont assez bienveillantes, leurs mœurs sont douces et généralement irréprochables. Un dernier mot fera juger mieux que tout ce que nous pourrions dire du caractère de ce peuple. Les annales judiciaires de Madrid, cette ville qui renferme constamment plus de vingt mille Asturiens, n'ont jamais vu figurer le nom de l'un d'eux, accusé d'un crime ou d'un délit. Aussi, maintenant que nous avons traversé la montagne et que nous n'avons plus à craindre la rencontre d'un ours impoli, nous pouvons cheminer en paix vers les côtes de la mer, sans redouter l'escopette du bandoléro, ou le vol plus à craindre (parce que la loi ne le punit dans aucun pays) du posadéro ou hôtelier de la grande route. Il est vrai que les hôtelleries sont rares sur les grandes routes des Asturies; les villes elles-mêmes offrent à peine quelques mauvais *mesones* (auberges de muletiers) où le voyageur puisse s'arrêter. Encore qu'y trouve-t-on? Tout ce que l'on veut, pourvu qu'on le porte avec soi; et si vous demandez une preuve de ce que nous venons d'avancer, écoutez ce dialogue qui a eu lieu entre un *mesonero* asturien (aubergiste) et les auteurs de ce récit.

— Dieu vous garde, patron! Pouvez-vous nous loger?

— Certainement, messeigneurs, et, je l'espère, vous serez chez moi comme dans un palais.

- Avez-vous de quoi nous faire souper ?
- Tout ce que *Vuesas Mercedes* (Vos Grâces) pourront désirer.
- Alors, mettez nos mules à l'écurie, et prenez-en grand soin.
- Soyez tranquilles, mes maîtres, vos bêtes seront aussi bien traitées que Vos Seigneuries.

Et forts de cette assurance, nous entrâmes dans le *meson* avec le doux espoir de bien dormir après avoir fait honneur à un bon souper ! Mais, hélas ! à peine fûmes-nous installés dans la cuisine sur les *escaños*, longs bancs de chêne qui se trouvent cloués le long du mur, sous l'ample manteau de la cheminée, que le dialogue, interrompu pendant quelques instants, reprit son cours... Cette fois, ce fut la *mesonera* (femme de l'aubergiste) qui l'entama.

— Quand Vos Seigneuries voudront souper, nous nous empresserons de les servir... *Marica ! Dominga ! chicas, acà !* (Marie, Dominique, enfants,



venez ici.) Et aussitôt, trois grosses servantes, véritables filles de la montagne, fortes à *chercher du bruit au diable fait ours* et à le terrasser; propres, tout juste assez pour ne pas ôter l'envie de souper à des gens qui

n'avaient rien pris depuis la veille ; mais dociles comme de gros moutons, et souriantes comme les coryphées de l'Opéra ; trois jeunes filles en costume du pays : grosse jupe de bure, attachée par deux rubans de fil, sur une chemise de toile bise qui leur servait de justaucorps ; les cheveux emmêlés, les pieds nus, les jambes nues, les mains grosses et calleuses comme celles d'un portefaix marseillais ; trois gaillardes capables d'assommer un bœuf d'un coup de poing, vinrent se poster devant nous dans l'attitude de trois muets du sérail qui viennent offrir leurs services à un pacha...

— Seigneurs... reprit la *mesonera*, donnez vos ordres à ces enfants, afin qu'elles vous servent comme vous le méritez.

— Dressez la table près du feu, servez-nous un potage, une volaille, du pain et du vin, nous écriâmes-nous en chœur, mon compagnon et moi... Il nous semblait déjà tenir la volaille entre nos dents.

La table fut dressée ainsi que nous l'avions ordonné ; seulement sur cette table il n'y avait ni nappe, ni serviettes, ni couverts, ni lumière, ni verres. Rien !... En échange, d'énormes taches de graisse, capricieuse mosaïque dont chacun des nombreux voyageurs qui nous avaient précédés avait fait sa part. La première tache datait de si loin, et la table avait servi à tant de monde, qu'elle en était devenue luisante, marbrée, et d'un effet assez agréable dans sa bizarrerie, si l'arome qu'elle exhalait n'eût cruellement blessé notre odorat. Un *jarro* (pot de terre grossière goudronné en dedans) et un gobelet de verre vert, furent ensuite posés devant nous. Le *jarro* était plein d'un vin digne, en tout point, d'être bu en meilleur lieu. Quant au verre, il avait certainement été lavé le dimanche précédent ; il n'était pas encore trop malpropre, attendu que nous n'étions qu'au mercredi.

Ce fut en vain que nous attendimes le reste du souper. Rien qui pût être mangé ne paraissait à l'horizon de cette cuisine désolée.

— Servez le potage, s'il vous plaît, dit mon compagnon impatienté.

— On le fait, seigneur cavalier, on le fait ; le lard est à peine fondu, et les aulx ne sont pas encore frits... répondit avec un gracieux sourire la *mesonera*, en ce moment occupée à tenir la poêle énorme où cuisait le potage destiné à *Nos Seigneuries* !

— Marica, s'écria la *mesonera*, apporte-moi le piment ! Et se tournant vers nous :

— Le voulez-vous piquant ou doux ? demanda-t-elle avec un accent plein de bonhomie.

— Doux ! doux ! m'écriai-je, alarmé pour mon gosier castillan, peu habitué au piment tant aimé des Valenciens.

— Quoi, doux ! demanda mon compagnon : est-ce que vous aimez le potage sucré ?

Mon compagnon n'avait jamais goûté de piment ! J'allais lui en faire l'éloge, lorsque la *mesonera*, après avoir rempli sa poêle d'eau, de piment doux, de morceaux de lard fumé, de grains d'ail et de croûtes de pain bis, se tourna vers nous pour la deuxième fois, et nous dit :

— Donnez à ces enfants votre volaille, et les autres mets que nous devons avoir l'honneur de vous servir !

Connaissant le pays, je m'attendais à cette question ; mais mon compagnon en demeura stupéfait.

— Comment ! comment ! notre volaille et les autres choses que nous voulons manger !... s'écria-t-il ; mais il me semble que c'est à vous de leur donner cela.

— A moi ! seigneur cavalier, répliqua la *mesonera*, avec une candeur impossible à décrire.

Dieu sait comment tout cela aurait fini, si je ne m'en étais mêlé. Après un long discours et des raisonnements à perte de vue, je parvins à faire comprendre à mon aimable collaborateur que les auberges du royaume des Asturies, quoique tenues par de très-braves gens, ne ressemblent en rien aux hôtels français, où l'on paye cher il est vrai, mais où l'on trouve, en descendant de diligence, des tables couvertes de mets exquis — auxquels on vous donne à peine le temps de toucher.

Quand on voyage sur les chemins de fer, on ne mange pas du tout.

Je fus encore obligé de lui faire comprendre qu'il est d'usage, en Espagne, de porter, dans *las alforjas* (double besace), de quoi bien vivre, et une *bota* (peau de bouc) pleine de vin... et que c'est à cette habitude, enracinée dans le pays, qu'il faut attribuer le manque de provisions qui se fait sentir dans les auberges des Asturies. Toutefois, malgré l'éloquence de mon discours et la justesse de mes raisonnements, mon compagnon ne put se décider à renoncer à la volaille tant souhaitée, qu'après m'avoir arraché la promesse d'un diner très-succulent pour le lendemain à Oviedo... Satisfait de cette perspective, il se contenta de notre soupe à l'ail, dans laquelle, soit dit à la louange de la *mesonera*, le lard, le sel et le piment ne manquaient pas. Il se résigna à coucher, ainsi que moi, sur un sac de paille étendu sur le banc qui nous servait de siège. Le lendemain, nous partimes le cœur joyeux, et nous nous dirigeâmes vers les côtes de la mer... Faites comme nous, lecteur, et si jamais il vous prend envie de parcourir l'Espagne à petites journées, ayez soin de garnir vos *alforjas* de provisions, à moins que vous ne vous sentiez le courage de vous contenter d'un souper d'anachorète. Si, en outre, vous êtes habitué à coucher sur un sommier élastique, ne vous arrêtez jamais en Espagne, ailleurs que dans les grandes

villes, sous peine d'avoir pour matelas une botte de paille, pour couverture votre manteau, et une bûche pour oreiller.



Dans les grandes villes, par exemple, vous trouverez d'aussi bons hôtels qu'en France; vous y serez mieux servi, et à meilleur marché.

Maintenant, suivez-nous à Gijon, où, après avoir jeté un coup d'œil sur les citadins, nous nous embarquerons pour la Corogne. Ainsi qu'à nous, il doit vous tarder d'y arriver.

Les côtes sont peu sûres. La mer n'est pas trop bonne dans ces parages. Plus d'un navire y a péri, après avoir lutté victorieusement contre les ouragans du cap Horn, et bravé le calme plat des mers du Sud. On ne double pas toujours le cap Ortegual sans danger; nous ne mentionnerons pas cette autre pointe que les géographes appellent aussi un Cap, on ne sait trop pourquoi... Tous les caboteurs asturiens en parlent, il est vrai, mais aucun ne le craint... Serons-nous plus poltrons qu'eux...

Courage donc! nous voilà à Gijon. C'est un jour de fête, rendons-nous à la plaza Major: c'est là que viendront poser devant nous les *notables* de la cité...

Voyez ce groupe de jeunes gens qui font cercle en fumant leur cigarrito ; leur conversation paraît fort animée. Vous croyez qu'ils discutent de graves intérêts?... Nullement, il s'agit de savoir si les habits taillés à l'anglaise ont plus de grâce que ceux faits à Paris ; et si les fusils Robert ne seraient pas préférables aux *escopetas* fabriquées en Biscaye. Jadis, ces dernières l'eussent emporté sur toutes les armes à feu de l'Europe ; aujourd'hui elles coûtent trop peu d'argent pour qu'elles puissent valoir quelque chose ! Et puis ne sont-elles pas toutes signées d'un nom espagnol ? Quel homme de bon ton voudrait s'en servir ? Les fabricants biscayens se sont pourtant tenus à la hauteur de leur ancienne renommée ; leurs armes ont subi tous les perfectionnements que réclamaient l'art, la science et la sécurité des chasseurs... mais cela ne suffit pas ; un nom étranger, gravé sur le canon, n'est-il pas préférable ? Vous le voyez, les Asturiens se sont retirés dans les montagnes. Les petits villages de l'intérieur des terres en contiennent encore quelques-uns. Quant aux habitants des cités, grâce à cette vanité qui flétrit tout aujourd'hui, ils ont presque tous disparu sous l'influence de la civilisation. Les grandes villes des Asturies, ainsi que la plupart de celles que nous visiterons désormais, sont peuplées par des hommes très-vulgaires, des hommes qui parlent espagnol ou à peu près, qui s'habillent à la française, qui se coiffent à l'anglaise, et qui n'osent plus donner le bras à leur vieille mère lorsqu'elle se rend à la messe, ni avoir pour bottier un homme qui ne soit Allemand, de peur de paraître ridicules... Autrefois, les Asturiens qui avaient une fortune, un rang dans le monde, une position distinguée dans la société, envoyaient leurs enfants à Salamanque pour y apprendre le latin, un peu de logique, enfin tout ce qu'un homme lettré doit savoir. De Salamanque les jeunes gens se rendaient à Madrid, accompagnés d'un précepteur qui veillait à ce que leur cœur ne se dépoétisât pas trop... Aujourd'hui, les gens riches des Asturies expédient leurs fils à Paris et à Londres, où nul précepteur ne les suit. Aussi, quelle différence !... au lieu de passer sept ans à s'ennuyer dans l'université, et un ou deux à se former dans les salons de Madrid comme jadis, pour revenir ensuite dans le pays se marier, et vivre longtemps entouré de tendresse et d'amour, le jeune Asturien s'amuse deux ou trois ans à Londres et à Paris ; souvent il voyage pendant six mois en Italie, et au bout de ce temps, il sait écorcher trois langues qu'il mêlera à la sienne pendant toute sa vie. Il apprendra à connaître les secrets du turf... à dompter une haridelle de manège. Il sait se faire adorer de toutes les femmes, et se ruiner avec les dames du quartier Bréda... Les jeunes gens de Gijon, les plus fats du royaume des Asturies, ne se marient que dans deux cas : lorsque, usés de corps et d'âme, ils n'ont plus la force d'assouvir leurs passions, et sentent le

besoin impérieux d'avoir une *gouvernante légitime*; ou bien lorsque, après avoir dissipé leur fortune et compromis celle de leurs parents, ils trouvent une dot ou une position en échange de leur nom! Ainsi, grâce aux progrès de notre siècle civilisateur, les Asturiens, ces hommes débonnaires et chevaleresques par excellence, dont les pères ont fondé l'Espagne, sont aujourd'hui des gens fort ordinaires, et tels que vous en trouverez dans toutes les rues de Paris!...

Cependant il y a encore dans les villes d'Espagne une portion du peuple qui n'a point dégénéré... c'est le peuple travailleur, l'ouvrier. Celui-là n'a jamais été assez riche pour payer la dégradation de son cœur, et l'avilissement de son âme. Il est toujours ce qu'il fut autrefois, sobre, patient, bon, actif, rangé, attaché à ses devoirs d'homme, de chrétien et d'Espagnol; il respecte le dimanche, et fait maigre le vendredi; il se marie par amour, et a de nombreux enfants qu'il chérit... Il travaille le jour pendant neuf heures, fait deux heures de sieste en été, et, depuis le 4 octobre, jour de la Saint-François, jusqu'au samedi saint, il se rend régulièrement à sa tertulia ou soirée,



La Zaganada.

à huit heures du soir, après avoir quitté son travail. Puis, les dimanches et les jours de fête, réuni à sa famille et à celle de ses compagnons, il va

se délasser à la campagne des travaux de la semaine; là une petite collation, des jeux innocents, un fandango, un boléro, une cachucha, une jota, une zanganada, selon le pays qu'il habite, rendent la souplesse à ses membres et la joie à son cœur. L'ouvrier espagnol, le Galicien surtout, conserve religieusement le costume national, c'est aussi l'ouvrier que nous donnerons pour type du costume galicien.

Nous voudrions bien, avant de quitter les Asturies, vous faire assister à une de ces *meriendas del campo* (collations à la campagne) que le peuple espagnol aime tant, et dans lesquelles vous retrouveriez les mœurs patriarcales des temps antiques. La zanganada, danse de la Galice et des Asturies, vous amuserait beaucoup; mais le vent est frais, le vaisseau qui doit nous porter en Galice va mettre à la voile... Le temps nous manquerait. Croyez, cependant, que vous ne perdrez rien pour attendre. Nous vous montrerons ces diverses scènes, lorsque nous serons arrivés à Madrid; là, vous pourrez les admirer dans tout leur éclat. Embarquons-nous donc maintenant, et que saint Jacques, patron de l'Espagne, veille sur nous pendant la traversée.

LA GALICE faisait anciennement partie du royaume des Asturies; depuis, des rivalités locales, certaines nuances de mœurs, imperceptibles aux yeux du voyageur étranger, mais qui n'échappent pas aux Espagnols, ont fait des habitants de la Galice un peuple à part, et jusqu'à un certain point ennemi des Asturiens. Nous avons déjà dit que de nombreuses migrations dépeuplent chaque année la Galice et les Asturies, qui, aussitôt le printemps arrivé, envoient vers le reste de l'Espagne le trop-plein de leur population. Nous avons aussi fait remarquer que les Asturiens ne quittent guère leur pays que pour aller à Madrid et dans les grandes villes du royaume endosser la livrée qu'ils portent, jusqu'à ce qu'ils deviennent de hauts fonctionnaires du palais du roi, ou intendants de grandes maisons, tandis que les Galiciens abandonnent leurs pénates pour devenir les bêtes de somme du pays où ils vont s'établir. De là cette espèce de mépris qui sépare les Galiciens et les Asturiens, lorsqu'ils se retrouvent dans une autre province. Ainsi les Galiciens prétendent que les Asturiens sont des fainéants qui déshonorent leur origine, en se soumettant à la domesticité, tandis que les Asturiens regardent d'un œil altier les Galiciens qu'ils appellent *les ânes de la nation*. Bientôt nous retrouverons ces rivalités en présence dans la *fuente de la Teja*, près de Madrid, où, chaque dimanche, plusieurs centaines de Galiciens et d'Asturiens vont manger des gras-doubles au piment, danser la zanganada, et s'assommer à coups de bâton. Pour le moment, occupons-nous de voir les côtes que nous parcourons.

Nous sommes en face de Calavedo ; c'est ici, sur ces mêmes eaux, que parut pour la première fois, en 841 ou 845, sous les ordres du Scandinave Vikingur, la flotte des Normands, la même qui, quelques mois plus tard, vomit sur les terres avoisinant la Corogne plusieurs milliers de *démons armés*, comme les appellent les chroniqueurs. Ils s'abattirent sur ce pays alors si riche, comme sur une proie, sans épargner ni hommes, ni femmes, ni vieillards, ni enfants ; ils auraient dévasté tout le pays, si le roi Ramiro I^{er} n'était venu les arrêter à la tête d'une armée formidable, laquelle leur fit plusieurs milliers de prisonniers, brûla une grande partie de leurs vaisseaux, et reprit la meilleure partie de leur butin....

Nous voici à l'embouchure de la Nabia, petit fleuve qui donne son nom à une ville de deux mille âmes, renommée en Galice pour la beauté de ses femmes, et pour les nombreux porteurs d'eau qu'elle envoie chaque année à Madrid.... Plus loin, comme en vedette sur le bord de la mer, est Castropol, qui sert de bornes à la côte des Asturies, et où l'on mange de si bon thon mariné, des sardines si belles et si parfumées. Nous sommes dans les eaux de Galice. Rivadeo, un autre pays de bonne pêche et de jolies femmes, est le premier port galicien ; plus loin, l'embouchure de la Masma, dont les eaux, après avoir formé la Nabia qui les traverse à Cabañas, et baigne les murs de Lugo, aujourd'hui chef-lieu de l'un des cinq départements qui dépendent de la deuxième division militaire, va se jeter dans la mer, entre Rivadeo et Saint-Ciprian. A quelques lieues, dans l'intérieur, en face de Saint-Ciprian, s'élève Mondoñedo, dans les montagnes du même nom. Puis... la terre est trop loin... Apparemment nous avons pris le large, pour mieux doubler le cap Ortegal!... Que de choses nous pourrions vous dire, si nous écrivions l'histoire des guerres des Maures et des rois chrétiens pendant les huitième et neuvième siècles ! Mais notre sujet ne nous permet pas de vous parler de Mohammet, ancien gouverneur de Mérida, recueilli en Galice par Alphonse, roi des Asturies. Le prince chrétien voulait le soustraire à la juste punition qu'il avait méritée en trahissant Abderhaman II. Plus tard, Mohammet viola l'hospitalité, s'empara du fort Christin, près de Lugo, et chercha à se former un royaume indépendant dans la Galice, au détriment de son bienfaiteur. Il est vrai qu'Alphonse lui fit payer cher sa trahison. Il le défit dans une bataille sanglante, à l'issue de laquelle le traître se suicida, après avoir perdu quinze mille hommes et un immense butin....

Nous approchons de la terre ! nous sommes en vue du Ferrol ! La Coruña n'est pas loin ! Dans quelques heures nous serons dans la capitale de la Galice !...

I.

Marusiña, Marusiña!
 Non vayas por agua á uriu.
 Ca, detras de aquela mata,
 E un marusu escondido
 Him!... him!... him!... him!...

II.

Os Gallegus en Galicia,
 Cuando van a cunfesar,
 Levan a barriga plena
 De mendruguiños de pan.
 Him!... him!... him!... him!...

III.

Os lacayus, os lacayus!
 Cuandu van en procesion
 Levan un gato pur santu
 E uua vieilla pur pendun.
 Him!... him!... him!... him!...

Allons! disposez-vous à descendre à terre, n'avez-vous pas entendu les chants galiciens? Peut-être avez-vous pris ce refrain populaire pour les hennissements de quelques chevaux échappés de la montagne, et descendus dans la plaine pour se *refocilgar*? Bon! voilà que nous parlons galicien.... Mille pardons, mais ce mot rend si bien notre idée, qu'en vérité il est très-malheureux que vous ne compreniez pas cet idiome! Que de jolies choses nous pourrions vous dire pendant notre court séjour dans ce pays. *Refocilgar* est un verbe qui signifie se réjouir en gambadant, en se roulant sur l'herbe, en bondissant dans les montagnes, en faisant cette multitude de riens, qui n'ont de nom dans aucune langue, et qui occupent une si large part dans notre existence....

Mais vous désirez sans doute comprendre aussi la chanson que nous venons d'entendre, n'est-ce pas? Volontiers; il est encore de bonne heure, la ville est à peine éveillée; en attendant que le soleil se lève au-dessus de la montagne, que les villes de la côte se dessinent à l'horizon, et que ces gens que vous avez entendus reprennent leur travail dans le port, nous allons vous traduire ce qu'ils chantaient. C'est encore un défi réciproque entre Asturiens et Galiciens.

I.

« Jeune fille, jeune fille, ne va pas chercher de l'eau à la rivière, car un jeune gars est caché derrière ce buisson. »

Hennissement prolongé chanté en chœur à la fin de chaque quatrain.

II.

« Les Galiciens en Galice, lorsqu'ils vont se confesser, ont tous la bedaine pleine de petits croûtons de pain. »

Manière de dire que les Galiciens, aussi mauvais chrétiens qu'avares et misérables, faute de mieux, mangent de vieux croûtons de pain avant d'aller à confesse — bien que le catéchisme espagnol recommande de s'y rendre à jeun.

Cette strophe a certainement été chantée par quelque Asturien mêlé à la troupe des travailleurs en qualité de surveillant. Soyez-en sûr, cet Asturien est l'ancien domestique du directeur de l'arsenal, ou de quelque riche armateur. Mais aussi le troisième couplet de la chanson a répondu à son attaque ; écoutez.

III.

« Les laquais, les laquais, lorsqu'ils vont en procession, portent un chat en guise de saint, et une vieille en guise de bannière. »

Celui qui a chanté cette strophe est assurément un Galicien, c'est sa manière métaphorique de dire que les Asturiens sont gourmands et fainéants comme des chats, et que, dans leur caractère servile, ils adoreraient une vieille femme, si elle pouvait les nourrir à rien faire.

— *Viva Pravia!* — *Viva Piloña!* — *Acá os forcejudos!* — *Vengan, á mi os valientes!*

Voici la querelle engagée! *Pravia* est le mot de ralliement des Galiciens. *Piloña* est celui des Asturiens. *Acá os forcejudos!* veut dire : Ici les forts. — *Vengan os valientes* signifie : Que ceux qui ont du courage se réunissent à moi. Or les Galiciens se tiennent pour *les plus forts*, et les Asturiens pour *les plus braves*. Les coups de bâton vont pleuvoir de part et d'autre, car *les vaillants* et *les forts* sont égaux en force et en courage. Et si quelque troupe de miliciens ne vient les mettre à la raison, leur dispute pourrait devenir sérieuse. Toutefois ne craignez pas leur ressentiment ! Qu'ils se battent comme des damnés, ou qu'ils soient séparés avant d'engager la rixe, ils travailleront en paix pendant tout le reste de la journée. Chez eux, point de rancune, pas de sinistres projets de vengeance... Seulement demain matin, ou ce soir, après le travail, aux premiers mots de la chanson, le *Pravia* et le *Piloña* feront, de nouveau, appel aux *forts* et aux *braves* ; nouvelle collision ! Puis les combattants iront tranquillement se coucher pour recommencer le lendemain, et ainsi de suite, tout le long de l'année, et sans doute jusqu'à la fin du monde. Il en sera de même, non-seulement en Galice,

et dans les Asturies, mais dans tous les pays où se rencontreront un Galicien et un Asturien appartenant à la classe du peuple...



Nous sommes encore une fois sur la terre d'Espagne ! Marchez avec précaution ; car le sol est encore humide du sang de Porlier ! et pourtant, trente années se sont écoulées depuis qu'il a été versé ! Ce fut en 1815, au mois de septembre, peu de temps après le retour de Ferdinand VII ! Le colonel Porlier, après avoir vaillamment défendu sa patrie contre les étrangers, voulut la défendre contre les ministres de Ferdinand, qui conseillaient à leur maître le retour à l'ancien régime et le rétablissement de l'inquisition..... L'Empecinado, autre patriote généreux, que tout le monde a connu, venait d'adresser au roi une requête respectueuse qui resta sans résultat, et que plus tard il paya de sa vie. Porlier crut que le moment était venu de rappeler au roi le serment qu'il avait fait de maintenir la constitution des cortès ; mais au lieu d'écrire, il agit. Il souleva quelques troupes, s'empara de la Corogne et du Ferrol, et fit un appel aux Espagnols au nom de la liberté. De nombreux partisans vinrent de toutes parts grossir les rangs de sa petite armée ! Le général patriote proclama la constitution des cortès pour laquelle il s'était déclaré dès la rentrée de Ferdinand. Après avoir organisé les auto-

rités de la Corogne et celles du Ferrol, il se dirigea sur Santiago, qui refusait de reconnaître son autorité. Mais pendant son absence, les habitants de la Corogne et du Ferrol, qu'il gouvernait avec trop de brusquerie, sollicités par les moines, chassèrent les autorités qu'il y avait établies, et le peu de troupes qu'il y avait laissées en garnison. Abandonné bientôt après par son faible corps d'armée, Porlier fut arrêté avec quelques-uns de ses officiers, et livré à l'autorité militaire, qui le fit condamner et fusiller, le 5 octobre, à la Corogne où il avait été ramené. On voit encore aujourd'hui sur son tombeau l'inscription qu'il dicta dans son testament. Elle est ainsi conçue :

« Ici reposent les cendres de don Juan-Maria Porlier, général des armées espagnoles. Heureux dans tout ce qu'il entreprit contre les ennemis de son pays, il est mort victime des dissensions politiques. Ames sensibles, respectez les cendres d'un infortuné!... »

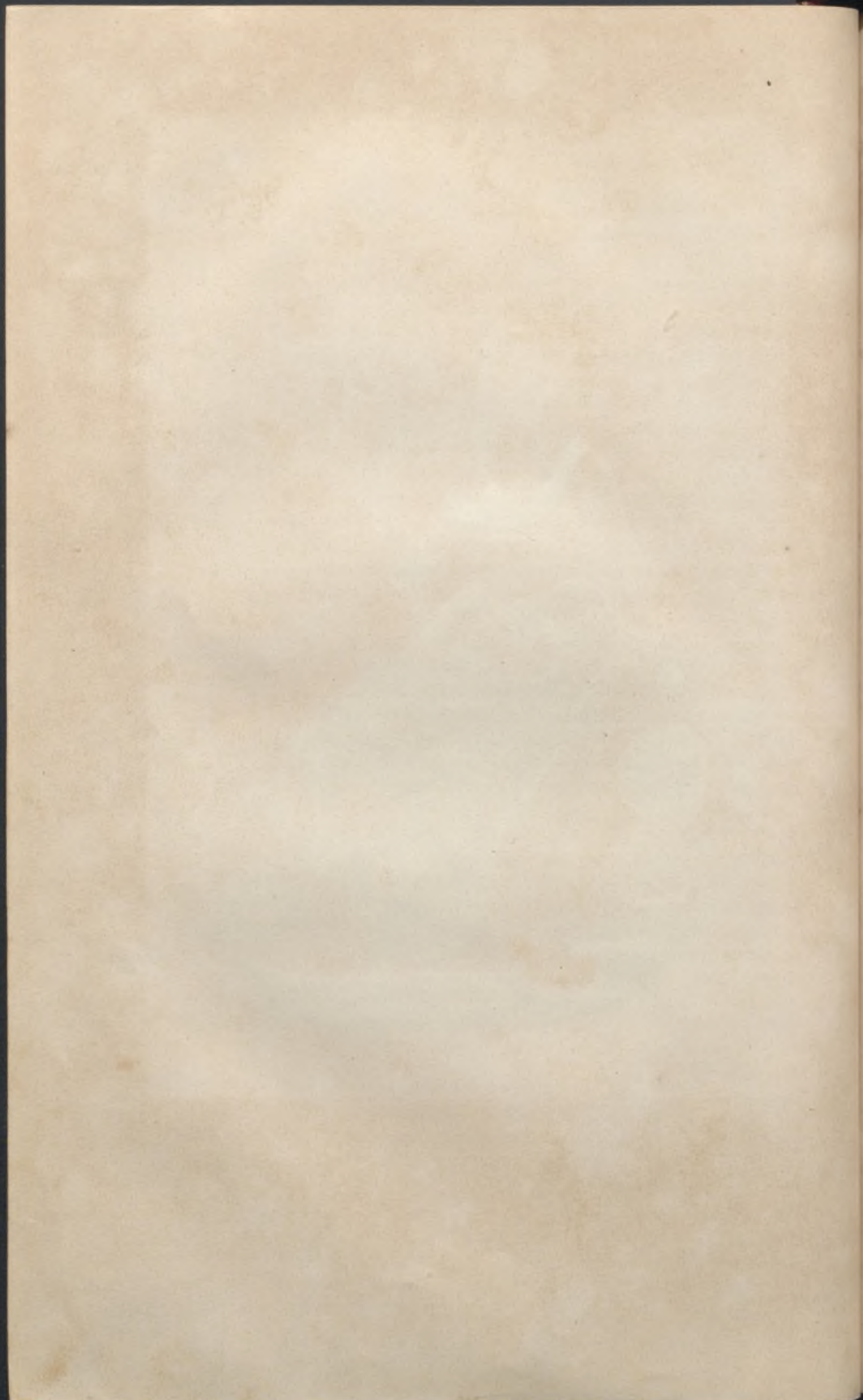
Une prière, et passons.

La Corogne est la capitale de la deuxième division militaire; elle a sous sa juridiction cinq départements : *la Coruña*, résidence du capitaine général, et chef-lieu des cinq départements qui peuvent être considérés comme autant de sous-préfectures, quoique chacun ait son chef politique : *Lugo*, *Orense*, *Vigo*, *Villa-Franca*. Ces cinq villes, avec Betanzos, Mondoñedo, Santiago, Cangas, et une douzaine de grands villages mal propres et misérables, dont les enfants se rendent chaque année à Madrid, pour de là se répandre sur toute l'Espagne afin d'y faire la moisson, composent, ou à peu près, tous les lieux habitables de la Galice actuelle. Cependant, si l'on s'en rapportait à la carte d'Espagne, on ne manquerait pas de croire cette province très-peuplée, tant les petits hameaux (*aldeas*) s'y trouvent rapprochés! Nous ne parlerons pas *del Padron*, autrefois *Iria*, situé près de la mer au delà du cap Finistère et non loin de Santiago, connu en France sous le nom de Saint-Jacques de Compostelle. Nous n'attirerons pas non plus votre attention sur les nombreux ports de mer, petits ou grands, que la Galice doit à sa position géographique, et surtout à l'antique splendeur de la marine espagnole, si puissante, alors que l'inquisition et l'incurie de quelques gouvernants ne l'avaient pas encore réduite au déplorable état où nous la voyons. Ces ports ne sont plus maintenant que des nids à pêcheurs, et leurs habitants vivent, Dieu sait comment! Quant à *el Padron* et à Santiago, nous en parlerons plus longuement avant de quitter la Galice pour entrer dans le royaume de Léon.

Ainsi que le Ferrol, la Coruña est encore de nos jours l'un des ports les plus fréquentés par les Anglais; ces derniers y viennent déposer les marchandises qu'ils n'ont pu placer à Bilbao, à Saint-Sébastien, ou à



Femme des environs de Vigo.



Gijón. Faute d'argent, chose si rare en Galice, ils prennent, en échange de leurs tissus, les produits du pays qu'ils payent fort peu. Ces produits sont : le lin, le chanvre, la laine, le poil de chèvre, les peaux d'ours, les châtaignes, les noix et quelques pommes. Sur tout le littoral de la mer et dans l'intérieur, les Galiciens se livrent de préférence aux travaux des champs ; mais jamais ils n'ont été manufacturiers. Leurs terres produisent de bon blé, de l'avoine excellente et du maïs. Malheureusement, le pays est trop accidenté ; des montagnes très-hautes, des précipices profonds, coupent plus de la moitié du territoire. Quelques plaines, des vallons peu étendus et souvent très-boisés peuvent seuls être ensemencés, et encore comment les cultive-t-on ? Revenons à la Coruña. L'aspect de cette contrée cause une impression pénible. Si riche, si peuplée, sous les premiers rois chrétiens, elle est maintenant plus pauvre que les montagnes de l'Auvergne et que celles de la Savoie. Comme ces provinces, la Galice est obligée d'exiler ses enfants, dès qu'ils atteignent huit ou dix ans, après leur avoir donné une *zampoña* (musette), un morceau de pain noir et une paire de sabots. Encore les parents recommandent-ils très-expressément aux jeunes exilés de ne porter leurs sabots que lorsqu'ils séjourneront dans une grande ville. Les Galiciens ressemblent en cela aux Auvergnats et aux Piémontais, l'avarice est leur péché capital ; *amasser*, c'est le but de toutes ces émigrations. Le Galicien est insatiable d'argent ; mais, hâtons-nous de le dire, jamais son avarice ne le porte à commettre une action mauvaise. Il se prive de tout, il épargne, il finit toujours par s'enrichir ; mais le bien qu'il possède est toujours le fruit d'un travail obstiné, des privations les plus rudes. Le Galicien travaille, s'enrichit ou meurt : jamais il ne devient malhonnête homme.

La Galice a produit peu de savants et d'hommes de lettres, mais elle peut s'enorgueillir à juste titre de ceux qu'elle a donnés à l'Espagne. N'eût-elle vu naître que don Francisco Ximenes y Rebeira, chanoine de la collégiale de Saint-Isidore de Madrid, elle aurait bien mérité des littérateurs, des savants et de l'Église. Né de parents pauvres, arrivé à Madrid sans autre ressource qu'une brillante intelligence et un grand cœur, don Francisco gagna, en concours public, le canonicat qu'il honora pendant quarante ans. Bon citoyen sans cesser d'être bon prêtre, philosophe éclairé et chrétien, indulgent pour tous et d'une sévérité inouïe pour lui-même, il fut aussi patriote dévoué. Il forma de nobles cœurs qui, plus tard, se sont distingués dans les armes, au barreau et dans les lettres... Après quarante ans d'utiles et apostoliques travaux, il fut pendu, en 1825, au retour de Ferdinand VII de Cadix ! Martyr de ses convictions, il préféra l'échafaud à un évêché qui lui fut offert pour prêcher contre la constitution de 1812... Comme son divin Maître, il pardonna à ses bourreaux. Au moment de mourir, il écrivait à

l'un de nous, alors exilé en France depuis peu, une lettre digne d'être conservée: elle se terminait ainsi :

. « Mon enfant bien-aimé, conserve tes jours pour servir la patrie, si jamais elle t'appelle encore à son aide! et si, toujours ingrate, elle continue de te méconnaître, sers-la de loin, partout où Dieu te fera vivre, en devenant ce que tu promets d'être. Sois toujours noble et bon; illustre ton pays, soit en te livrant aux sciences et aux lettres, soit en te servant de ton épée. N'oublie jamais ce que je t'ai appris!... »

« Mais voici l'heure de remettre mon âme à celui qui l'a créée... Agénouille-toi, mon fils! et joins ta prière à la mienne! Prions le Seigneur pour le bonheur de l'Espagne et pour celui de son roi!... »

Nous voudrions vous dire quelque chose de poétique à propos du costume des Galiciens, mais nous vous devons la vérité. Consolez-vous; bientôt nous serons dans la *terre promise*, et la poésie n'y fera pas défaut. Le costume des Galiciens ressemble à celui de nos Auvergnats, à l'exception de la chaussure, attendu que tant qu'ils demeurent dans leur pays, les Galiciens marchent toujours nu-pieds... Nous ajouterons que les paysans de la Galice, même dans les jours de grandes fêtes, portent leurs culottes de bure non attachées à la jarretière; ce qui fait dire aux Castellans qu'un Galicien ne pourrait être étranglé par le cou, mais par les jarrets. Le costume des femmes est semblable à celui des *Maragatas*. Seulement, les *Maragatas* sont coquettes, portent des souliers et des bas rouges ou blancs, suivant qu'elles sont filles ou mariées, et peignent leur chevelure au moins une fois par semaine, tandis que les Galiciennes marchent nu-pieds comme les loups, se contentent, pour tout vêtement, d'une jupe de bure écourtée, et d'une chemise à longues manches en guise de justaucorps. Elles ne se peignent que le jour de leurs noces et le jour de la fête patronale de *l'endroit*. C'est sans doute à cette habitude, qu'elles semblent avoir empruntée aux femmes de la basse Bretagne, que les Galiciennes doivent de passer dans le reste de l'Espagne pour être coiffées d'un *nid d'hirondelle abandonné*.

Ce que nous venons de dire est seulement vrai par rapport aux habitants des campagnes; ceux des grandes villes suivent les modes françaises et anglaises. Nous l'avons déjà fait observer, les types traditionnels sont complètement effacés, sauf dans l'intérieur des provinces, où la civilisation n'a pas encore introduit ses bienfaits — et ses vices.... Nous quitterions volontiers la Galice pour vous conduire en Castille, et de là sur cette terre qui, après avoir été tour à tour gothique, arabe et française, n'est plus qu'un Éden terrestre; nous voudrions revoir les côtes de la Méditerranée, la terre du Cid, les villes conquises par Gonzalve de Cordoue, et les admi-

rables ruines des monuments mauresques!... Mais les deux Castilles nous attendent.... puis Saint-Jacques de Compostelle, le *sanctum* de la Galice... Certes, vous ne voudriez pas quitter ce pays sans avoir visité la cité des pèlerins, la *Mecque* chrétienne, le sépulcre de ce saint apôtre, aussi fidèle serviteur de Dieu, de son vivant, que vaillant soldat après sa mort...

Longue serait l'histoire de Santiago, plus longue encore serait celle des miracles qu'il a opérés; aussi nous ne vous les raconterons pas tous, ce livre ne suffirait pas.

Florez. Mariana, Medina, les papes Calixte III et Léon III, en ont rempli de volumineux in-folio. Contentez-vous donc du résumé suivant, que nous avons extrait de ces divers auteurs.

LÉGENDE DE SAINT JACQUES.

C'était après la glorieuse ascension du Sauveur des hommes, c'est-à-dire, après la venue de l'Esprit-Saint. Les apôtres, enflammés du pieux désir de propager la doctrine de leur Maître, prirent congé de la bienheureuse Vierge, reçurent sa bénédiction, et chacun d'eux, suivant le zèle qui le poussait, prit le chemin du pays qu'il espérait conquérir à la religion du Christ.

Saint Jacques, le frère aîné de saint Jean l'évangéliste, alla, avant de partir pour l'Espagne, demander la bénédiction de la mère de Dieu.

La Vierge le reçut avec sa bonté accoutumée, le bénit, et lui dit :

« Souviens-toi, mon fils, que dans la ville où tu convertiras le plus grand nombre d'hommes à la foi de ton divin Maître, tu élèveras une église en mon nom. »

Le saint apôtre partit de Jérusalem. Arrivé en Espagne, il parcourut le pays, annonçant et prêchant la religion nouvelle. Sa moisson d'âmes fut d'abord moins riche qu'il ne l'avait espéré. A Tarragone, où il avait prêché plusieurs jours, il convertit huit hommes seulement. Mais si le nombre des nouveaux adeptes était petit, en retour, leur zèle était ardent et leur foi vive; car, afin de s'instruire davantage des choses de Dieu, ils sortaient toutes les nuits de la ville, et se rendaient sur les bords de l'Èbre, où, ayant à leur tête le bienheureux apôtre, ils priaient et méditaient; puis, ils s'endormaient pendant quelques instants; puis, ils se réveillaient de nouveau pour prier encore, ou pour écouter les exhortations du saint.

Une nuit, ils avaient prié plus longtemps que de coutume; ils s'étaient endormis et se reposaient; soudain ils furent réveillés par des chants célestes. C'était la voix des anges qui chantaient l'*Ave Maria*, et récitaient en chœur l'*Office de la Vierge*. Le bienheureux saint Jacques s'étant prosterné

la face contre terre, vit, en se relevant, la mère du Sauveur en personne, debout sur un pilier de marbre blanc ¹, et entourée de myriades d'anges ! Lorsque les anges eurent achevé de chanter les *Matines*, la glorieuse Vierge



appela l'apôtre, et lui dit : « Mon fils Jacques ! c'est ici, à cette même place, qu'il faut me bâtir une église. Prends ce pilier ; ton Maître te l'envoie, afin qu'il reste ici jusqu'à la fin du monde, et que, par les vertus de mon fils, de merveilleuses choses y soient accomplies.

— Grâces te soient rendues, puissante Vierge ! s'écria l'apôtre.

Et se relevant, il s'aperçut que toute la compagnie céleste avait disparu.

Telle est, selon les naïfs chroniqueurs, l'origine de l'église de Notre-Dame del Pilar, en si grande vénération dans toute la Péninsule.

La translation du corps du saint en Espagne n'est pas moins merveilleuse.

L'apôtre avait été décapité. Ses disciples prirent son corps, et de crainte qu'il ne fût profané par les Juifs, ils l'emportèrent au port de *Joppé*. Mais quelle fut leur surprise, en trouvant dans ce port un vaisseau qui leur avait été miraculeusement amené par les anges. A la vue de ce prodige, les disciples du martyr se prosternèrent, et supplièrent Notre-Seigneur de les conduire dans l'endroit où il lui plairait que le saint fût enseveli : Dieu

¹ Le pape Caliste III. Bulle. *Espagne sacrée* par Florez.

ne répondit rien. Saint Jacques avait déjà, disent quelques auteurs, témoigné le désir d'être enterré en Espagne ; la volonté du Sauveur était apparemment d'accord avec la sienne. Les disciples arrivèrent bientôt, sans avoir éprouvé le moindre contre-temps, sur les côtes de la Galice, en face d'Iria (aujourd'hui El Padron), où le saint voulait être enterré. Si l'on en croit un chroniqueur digne de foi, « un ange, les ailes déployées, précédait le vaisseau ; cet ange ne s'arrêta qu'en vue d'Iria. » Le moyen de s'égarer avec un semblable guide !

Iria avait été le théâtre des prédications les plus fréquentes du saint. On montre encore, dans l'église où il prêchait et disait la messe, une fontaine d'eau froide et salutaire qui coule sous l'autel avec un murmure mystique. Ce bruit harmonieux se mêle comme un accompagnement céleste au vague récitatif des prières, aux soupirs dévotieux des pèlerins qui se rendent chaque jour dans la vieille église, dont les dalles ont été usées en beaucoup d'endroits par les *genoux fervents* des visiteurs. Le corps de saint Jacques ne resta pas à El Padron ; il fut transporté à Santiago ou Compostela, dans l'arche qui le renferme aujourd'hui, laquelle est aussi le résultat d'un miracle. Cette arche n'était qu'un bloc de marbre sur lequel on avait déposé le corps en le descendant du vaisseau ; mais à peine y fut-il placé, que la pierre se creusa d'elle-même, et forma à l'instant une tombe commode, d'où l'on n'eut garde d'enlever les saintes reliques.

Le temps de la persécution romaine arriva ; quelques chrétiens cachèrent avec soin le corps du martyr, et pendant plus de cinq cents ans, la mémoire de saint Jacques fut pour ainsi dire oubliée ; nul n'aurait pu dire en quel endroit il reposait. Mais ne craignez rien, nous le retrouverons...

Nous voici sous le règne d'Alphonse le Chaste, un excellent roi qui méritait bien que son règne fût marqué par un miracle.

Voici que, pendant la nuit, une lumière éclatante paraît au haut de la montagne sur laquelle est aujourd'hui bâtie l'église de Compostela. Il n'y avait alors qu'un bois très-épais. Puis, un autre jour, on aperçut encore des visions célestes. Inquiets et troublés, les témoins de ces prodiges allèrent vers Théodomir, évêque d'Iria, et lui racontèrent ce qu'ils avaient vu. Désireux de voir par lui-même, le saint prélat se rendit sur la montagne. Ayant aperçu à son tour la lumière céleste, il ordonna des fouilles dans l'endroit où elle s'était montrée à lui. Ainsi fut-il fait. Alors, à la grande surprise des assistants, on découvrit, dans une espèce de cave naturelle, l'arche miraculeuse qui renfermait le corps de saint Jacques. Grande fut la joie de l'évêque, et grande aussi celle d'Alphonse le Chaste, à qui Théodomir porta cette nouvelle. Le roi en fut si charmé, qu'il fit bâtir une église sur le lieu même, laquelle fut appelée église du sépulcre de *Santiago*. Non content de cela,

le pieux monarque dota le nouveau temple d'un territoire circulaire de trois milles de diamètre, puis il y transféra le siège épiscopal d'Iria. Le maître-autel de l'église de Compostelle a été construit sur l'emplacement même où l'arche fut découverte, et où elle repose encore. Ce maître-autel est en argent massif.

Telle est l'histoire de ces bienheureuses reliques, vénérées dans toute la Péninsule. Cette histoire est racontée avec le plus grand sang-froid du monde par le sceptique Léon III lui-même. Les bons Galiciens attribuent un nombre infini de miracles aux reliques de leur bienheureux patron. Voici, du reste, un de ceux qui excitent le plus leur admiration et leur reconnaissance.

En 994, Almanzor, le fameux hadjeb de Cordoue, attaqua la Galice par terre et par mer. Les parents de Pelagius, ancien évêque de Santiago, que le roi de Galice, *Bermudes*, avait déposé à cause de son avarice, se révoltèrent contre le roi. Bermudes, trahi par ses propres sujets, ne put donc résister aux Maures; il enleva les trésors de l'église de Saint-Jacques, et après avoir tenté inutilement de repousser l'ennemi, il se retira derrière les montagnes des Asturies. Le 10 août 994, les ennemis entrèrent à Santiago. Les habitants avaient abandonné la ville; elle fut pillée et saccagée, et l'église même du saint apôtre fut incendiée! Mais au moment où le vainqueur Almanzor s'avançait vers le tombeau pour le détruire, il fut repoussé par les flammes qui s'élevaient de terre et l'aveuglaient. En vain le terrible Sarrasin voulut-il braver la puissance de Dieu, tous ses efforts furent impuissants: le tombeau resta intact, et le vieux moine qui le gardait, prosterné contre terre attendant la mort, se releva, tout étonné de se trouver sain et sauf, grâce à la protection du martyr!

Quant à Almanzor, il se consola de n'avoir pu profaner les reliques, en emportant toutes les cloches et tous les clochetons de Compostelle, lesquels il fit suspendre, en guise de lampes, dans la grande mosquée de Cordoue!

Nous ne finirions pas, si, à tous ces miracles, nous voulions joindre l'explication des nombreux *ex-voto* de l'église de Compostelle; nous laissons à nos lecteurs le plaisir de les aller voir eux-mêmes sur les lieux: seulement, nous les prions de déposer à la porte le septicisme du siècle. Ces naïfs témoignages de reconnaissance envers une protection divine peuvent sembler puérils à quelques-uns; pour nous, nous n'avons pu que nous sentir attendris en présence de toutes ces misères humaines qui, ne trouvant pas de guérison ici-bas, tournent leurs regards plus haut, et s'appuient sur une foi inébranlable, seul consolateur qui n'abandonne jamais l'homme, même à la mort. Cette pensée d'une intervention céleste entre nous et les maux qui nous accablent a bien son charme et sa poésie. A choisir entre une erreur consolante et le désespoir, nous l'avouerons, tout enfants du siècle que nous sommes, c'est l'erreur que nous choisirions.

Encore un mot sur saint Jacques. Saint Jacques est un assez grand saint pour que, lorsqu'il s'agit de lui, on ne regarde pas à quelques lignes de plus.

L'apôtre ne s'est pas contenté de la gloire de *Thaumaturge* ; il voulut encore prouver aux belliqueux Espagnols qu'il était aussi un guerrier redoutable, et qu'il méritait bien que l'héroïque Espagne se mit sous sa protection spéciale.

C'était sous le règne de Ramiro I^{er}, roi des Asturies, en 946. L'année avait été stérile ; une grande sécheresse, à laquelle vint se joindre une nuée de sauterelles, dévora les moissons et jusqu'au feuillage des arbres ; ces derniers demeurèrent nus et désolés comme au cœur de l'hiver. Frappés par la famine, les musulmans d'Espagne mouraient ou émigraient en foule, et, pour comble de malheur, Ramiro I^{er}, le vaillant roi des Asturies, menaçait les frontières du royaume maure. Mais le kalife Abderrhaman était brave aussi ; il marcha donc contre le prince chrétien à la tête d'une vaillante armée, et après avoir remporté sur lui plusieurs avantages signalés, il le poursuivit jusqu'à Clavijo, dans le voisinage de Calahorra : c'est là que le roi des Asturies s'était retiré. Grandes étaient l'inquiétude et l'indécision de Ramiro, dit l'archevêque Rodrigue, ignorant s'il devait ou non livrer la bataille ; pour trancher la difficulté, le saint apôtre Jacques lui apparut au milieu de la nuit, et lui ordonna d'attaquer les Sarrasins.

Ramiro, émerveillé, rassembla dans sa tente les évêques et les seigneurs qui se trouvaient dans son camp, et leur fit part de cette vision miraculeuse. Il n'en fallait pas tant pour réveiller l'enthousiasme de ces chevaliers chrétiens. On courut aux armes, aux cris de *Vive saint Jacques ! Dieu nous soit en aide !* L'armée chrétienne fondit sur les musulmans, desquels la défaite fut si grande, que plus de soixante-dix mille morts restèrent sur le champ de bataille. L'ardeur des soldats de Ramiro fut, dit-on, soutenue par l'aspect du saint, qui, si l'on en croit la chronique, ne cessa de présider au combat, monté sur un cheval blanc, et tenant à la main un drapeau sur lequel était tracée une croix rouge, la même que les chevaliers de Saint-Jacques portent sur le côté gauche de leur manteau. Forts d'une telle aide, les chrétiens ne pouvaient manquer de vaincre ; aussi prirent-ils *Alaveda, Clavijo et Calahorra*. En reconnaissance de ce secours, un tribut annuel en blé et en vin fut voté et ordonné par le vainqueur (quelques-uns disent par Ramiro II) en faveur de l'église de Compostelle. C'était juste. Si la protection des saints était gratuite, de quoi donc vivraient les moines et les gens d'Église?...

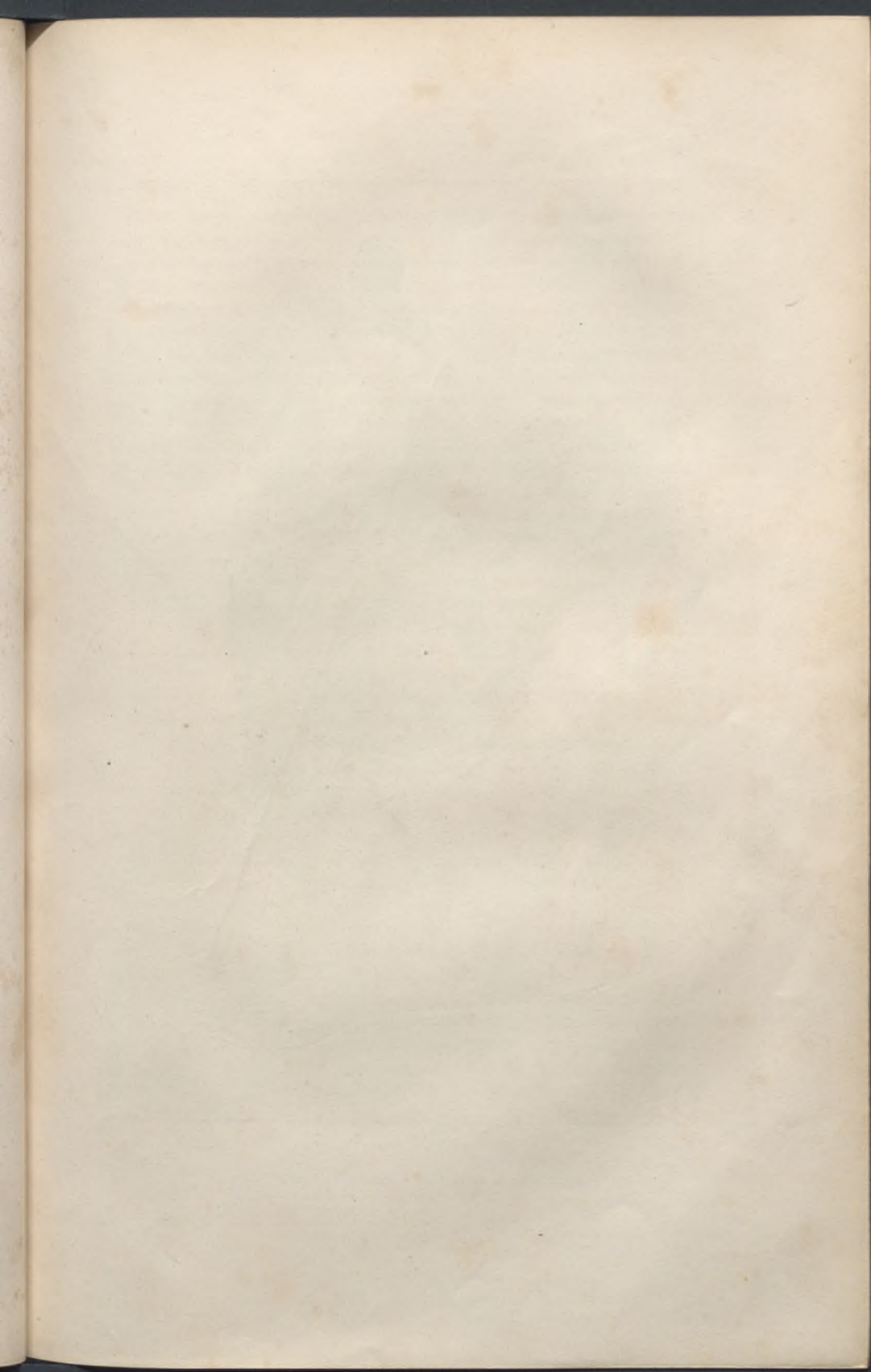
Ce haut fait d'armes de l'apôtre devint l'origine de l'ordre de Saint-Jacques, célèbre dans les fastes militaires, et très-recherché par la noblesse espagnole. De là aussi ce cri de guerre : *Santiago y cierra España* (Saint

Jacques et charge Espagne) qui inspirait une si grande terreur aux Maures.

Ces miracles et beaucoup d'autres, que le premier Espagnol venu vous racontera avec une foi naïve, ont valu à la ville de Santiago l'immense célébrité dont elle jouit, et à l'église de Saint-Jacques les trésors incalculables qu'elle possède. Peu à peu, la renommée du saint guerrier se répandit dans toute la chrétienté, et de toutes parts arrivèrent en Galice des pèlerins sans nombre, chargés de péchés, que les papes pardonnaient en faveur du voyage, — et de présents, que les chanoines de l'église gardaient en échange de l'hospitalité que le saint apôtre accordait aux pèlerins, et pour ne pas blesser la foi ardente qui les attirait souvent de si loin.....

Nous aussi, nous sommes de pauvres pécheurs; déposons notre offrande sur l'autel de l'apôtre guerrier, reprenons notre bâton de voyage, et hâtons-nous d'entrer dans la Vieille-Castille, où la scène va changer.....







Jeune fille des environs de Valladolid.— Galesero



CHAPITRE III

CASTILLE-LA-VIEILLE.



La Vieille-Castille, qui jadis s'appelait le royaume de Léon, comprenait ce pays que les rois asturiens, aidés des Cantabres, avaient reconquis pied à pied sur les Maures. Longtemps après la conquête de Grenade, elle fut divisée en trois provinces : Léon, la Vieille-Castille proprement dite, dont la capitale était Burgos, et la Rioja, dont la capitale était Logroño. Elle est aujourd'hui, ainsi que tout le reste de l'Espagne, divisée en

départements, on ne sait trop pourquoi. La division militaire de Valladolid a juridiction sur Oviedo, qui depuis bien des siècles faisait partie des Asturies; celle de Burgos commande la province de Santander, laquelle, ainsi que nous l'avons déjà vu, appartenait autrefois à la Cantabrie.

Quant à Logroño, qui, il n'y a pas encore vingt ans, était la capitale de la Rioja, elle n'est plus aujourd'hui, avec sa province, qu'un département de la capitainerie de Victoria, dont la juridiction s'étend sur la Biscaye et le Guipuzcoa. Peut-être les hommes qui gouvernent l'Espagne actuelle ont-ils fait cette nouvelle division du territoire dans le but louable de réunir tous les Espagnols en une seule grande famille. Reste à savoir s'ils parviendront, au moyen de quelques lignes géométriques, à fondre en un tout homogène les nuances diverses qui distinguent le caractère des habitants de chacune de ces provinces. Au temps seul de résoudre cette grande question. Elle est peu importante pour nous, dont le but principal est de vous montrer l'Espagne telle qu'elle était, et qu'elle sera encore pendant bien longtemps, sous le double rapport moral et physique. Laissons donc chaque capitaine général gouverner à sa guise son territoire respectif, et continuons à considérer l'Espagne divisée en provinces, comme au temps de notre jeunesse.

Nous sommes dans le royaume de Léon. Le soleil y brille plus doré et plus chaud que dans les contrées que nous venons de quitter. La Cantabrie, Santander, la Galice et les Asturies ont un ciel brumeux; et, sauf deux ou trois mois d'été, une atmosphère, grise, humide, froide, y exerce sur les nerfs une action irritante qui vous rend triste et ennuyé. Ici, malgré le voisinage des montagnes, le soleil se montre tous les jours. Voyez, il n'y a pas encore vingt-quatre heures que nous avons quitté la Galice, où, à l'exception des frontières du Portugal, tout était triste, sans vie, sans couleur, et déjà nous sentons l'arôme des fleurs et des fruits du printemps... Admirez ces vastes champs de blé: ne diriez-vous pas un océan d'émeraudes parsemé de rubis? Regardez sur les deux bords de la route, les arbres fruitiers y croissent par milliers: les cerises et les abricots sont déjà mûrs, et nous sommes à peine en avril. Avant un mois nous aurons des fruits encore plus parfumés et plus savoureux: la pêche de Toro, les melons de Valladolid, les pastèques du bord du Duero, tout cela sera mûr avant la Saint-Jean. Puis nous aurons encore de petites poires grosses comme des noix, douces comme du sucre, et d'un arôme exquis: on les appelle, dans le pays, *las peritas de San-Juan*. Pour un sou, vous en aurez plein votre chapeau! Et des raisins!... ils seront délicieux et mûrs avant la fin de juillet; et ce sera le cas de dire que vous n'aurez qu'à vous baisser pour en prendre... Allez, ne craignez rien, il en restera toujours dix fois plus qu'il n'en faut pour la consommation du pays... assez, pour qu'à notre retour, nous trouvions d'excellent vin

nouveau, à moins de quatre maravédis *el cantarillo* (petite cruche contenant environ trois litres). Vous préféreriez peut-être du vin vieux... on n'en a pas ici. Si vous étiez à Valladolid, à Salamanca, ou à Toro, pendant les vendanges, vous verriez le vin vieux couler en ruisseaux dans les rues... car, à cette époque de l'année, chacun s'empresse de vider ses cuves pour les remplir de nouveau. Et où voulez-vous que l'on mette la récolte de l'année, si l'on garde les vases pleins de celle des années précédentes.

Les Vieux-Castillans ne trafiquent pas de leur vin. A qui le vendraient-ils? Aux Navarrais? ils en ont de meilleur. Aux Alcarreños (habitants de l'Alcarria)? Ces derniers en récoltent autant que les Castillans, et d'une qualité bien supérieure. Pensez-vous que ce soient les Biscayens, ou les Pasiegos qui viennent le leur acheter? Non vraiment; les Biscayens boivent du *sagardua* (du cidre) et du vin navarrais et alcarreño, qu'ils trouvent à quelques pas de leur pays, et qui est fort bon. Les Asturiens, les Galiciens? Oh! ceux-là ne sont pas assez Espagnols pour cela: ils préfèrent le vin de Bordeaux et celui du Portugal, que leur apportent les Anglais. En Galice et dans les Asturies, les riches boivent du vin étranger. Quant au peuple, il ne boit que de l'eau et quelques gouttes de mauvais cidre par-ci par-là. Peut-être pensez-vous que les Vieux-Castillans feraient mieux de conserver leur vin vieux que de le jeter? Ils ne le peuvent pas! il deviendrait vinaigre avant deux mois; car ils ne savent ni le faire ni le conserver!

Mais de quoi vous parlons-nous?... de vin et de fruits... lorsque nous avons tant de choses à vous dire sur la Vieille-Castille en général, et sur le royaume de Léon en particulier!...

Le royaume de Léon était autrefois composé de tout le pays que nous avons déjà parcouru: les Asturies, la Galice, la province de Santander. Léon n'était alors qu'une ville du petit royaume que les descendants de Pélage avaient peu à peu conquis sur les musulmans. Ce ne fut que sous le roi don Garcias, fils d'Alphonse III, surnommé le Grand, roi des Asturies, que la ville de Léon fut érigée en capitale. Devenue résidence royale, elle donna son nom à tout le territoire, connu auparavant sous la dénomination d'Asturies (Asturies, Galice et Santander), de Bardulie (tout le pays compris entre Burgos et la Biscaye), et de Castille (tous les pays connus encore aujourd'hui sous les noms de Rioja, Castilla-Vieja, et une partie du Portugal). Quelques chroniqueurs affirment que ce ne fut pas don Garcias, mais son successeur Orduño II, qui le premier transporta le siège de son gouvernement dans la cité de Léon. Quoi qu'il en soit, on est à peu près certain que Léon n'a eu aucune importance historique avant l'an 910. Cette dernière assertion nous paraît d'autant plus fondée, qu'il résulte du récit d'un grand

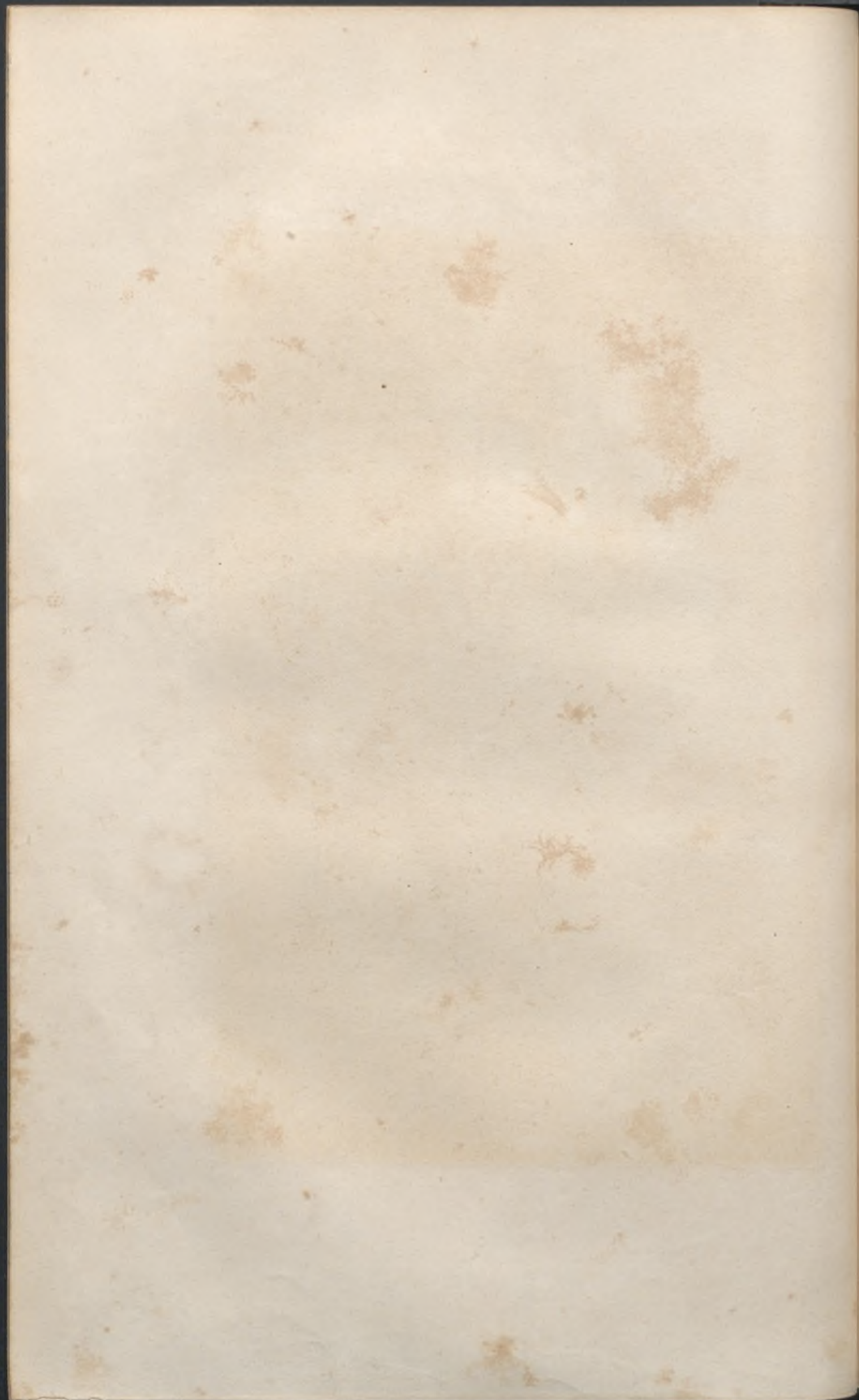
nombre d'historiens : 1° Qu'en 885, Salamanca, jusqu'alors habitée par des Maures, fut conquise par Alphonse III, ajoutée au royaume des Asturies, fortifiée et peuplée par des chrétiens; 2° que la ville de Burgos, jusqu'alors sans aucune importance, fut peuplée et fortifiée par Didacus (Diego), comte de Castille, et devint le rempart des chrétiens; 3° que l'église de Saint-Jacques de Compostelle, construite d'abord en bois, fut démolie par ordre du roi, et remplacée par un édifice somptueux de belles pierres carrées, qui, selon quelques historiens, serait le même dont nous avons parlé au chapitre précédent, tandis que, suivant la chronique Sampire, cette église aurait été brûlée entièrement par Almanzor, le 10 août 994 (voyez légende de Santiago, page 91); 4° qu'un grand nombre de villes sont bâties sur les bords du Duero, parmi lesquelles les plus remarquables sont Zamora, Toro, Simancas, Aranda et Miranda; 5° enfin, que le Ganzo, château fort près d'Oviedo, dont il ne reste plus que d'informes débris, fut construit sous Alphonse III, pour servir de dépôt aux trésors royaux et à la croix précieuse qu'Alphonse, aussi pieux que vaillant, avait fait faire, la douzième année de son règne; mais surtout, nous le supposons, pour mettre ces trésors à l'abri d'un coup de main des mahométans et des Normands, qui, à cette époque, infestaient les mers, exerçant une sanglante piraterie. Astorga, depuis longtemps érigée en comté, fut aussi, vers cette époque (920), réunie au royaume des Asturies, qui désormais devait prendre la dénomination de royaume de Léon, pour ne plus redevenir comté. Toutefois, Napoléon, voulant sans doute rendre à cette ville son ancienne splendeur, et Sarrazin, dernier comte d'Astorga, n'ayant laissé aucun héritier, Napoléon, disons-nous, revêtit de ce titre un des vieux grognards de son armée.

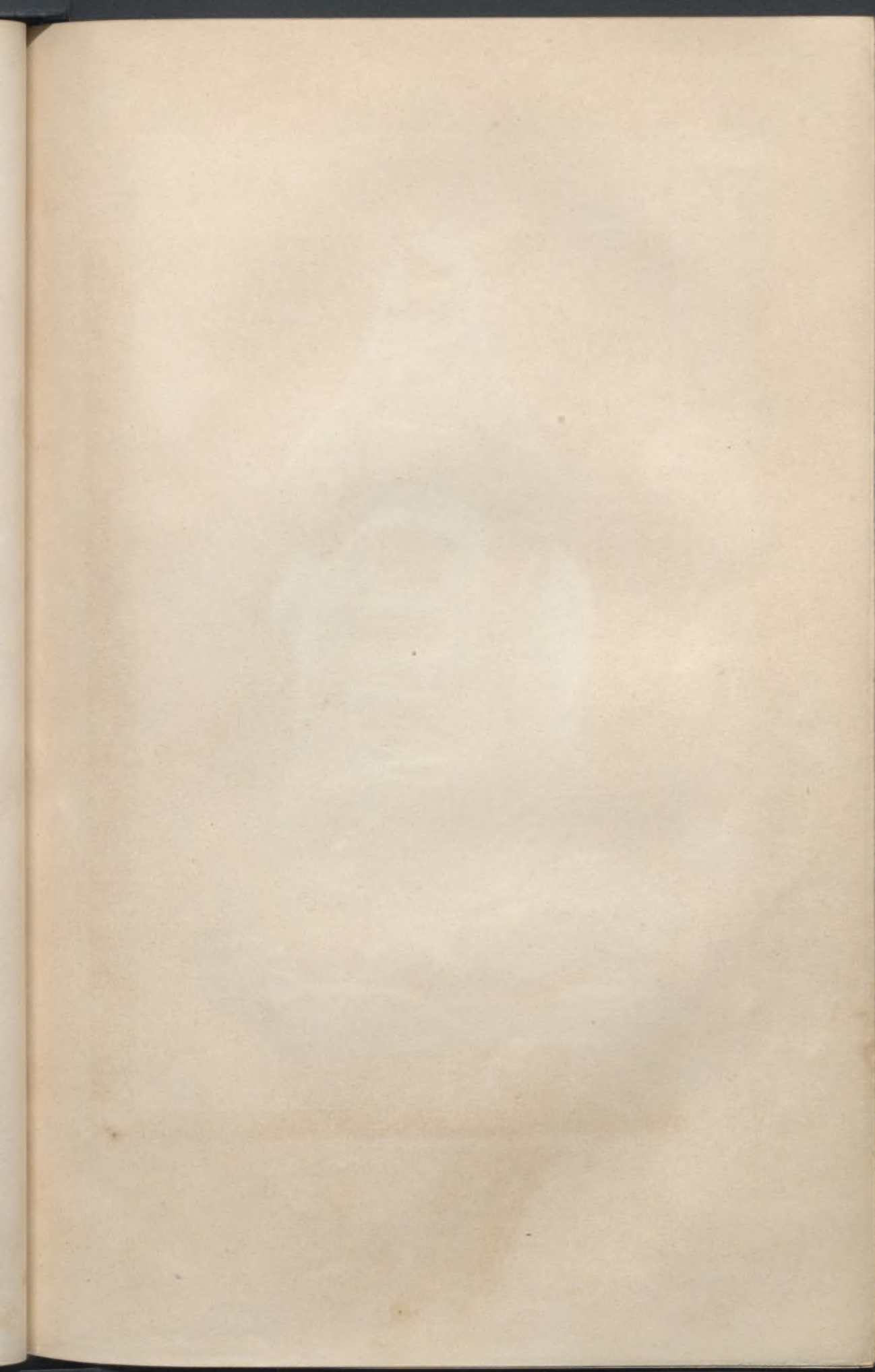
Comme toutes les villes de l'antique Espagne, Léon possède de nombreux monuments, pour la plupart des églises. Depuis Orduño II jusqu'à Ferdinand d'Aragon, tous les rois chrétiens faisaient bâtir une église ou un couvent à chaque nouvelle victoire remportée sur les infidèles; surtout lorsque cette bataille leur avait procuré un riche butin. C'est ainsi que le clergé vit s'accroître peu à peu sa puissance, et acquit une influence qui plus tard fomenta de nombreuses factions, entre autres, la révolte des comtes de Castille, et celle des fils d'Alphonse III, à la tête de laquelle était don Garcias, qui força son père à abdiquer en sa faveur, et à aller mourir de désespoir dans l'un des nombreux monastères dont il avait rempli ses États.

Le royaume de Léon renferme plusieurs villes historiques : Salamanca, conquise sur les Maures en 889, par Alphonse III, qui l'entoura de fortifications et la peupla de chrétiens; Zamora, devenue célèbre par la grande bataille qui eut lieu en 839, entre l'armée de Ramiro II et celle d'Abderrhaman. Si l'on en croit Mesandi, quarante mille musulmans y furent tués, et le kalife



Salamanque.







Femme des environs de Salamanque.

lui-même fut grièvement blessé. Elle est plus célèbre encore par la vigoureuse résistance qu'avait opposée sa garnison aux troupes d'Abderrhaman. Cette défense coûta la vie à tous les habitants de Zamora, les enfants et les femmes exceptés. Ledesma, Simancas, Ribas, los Baños (Balneos), Albandega et Peña. Ces villes, aujourd'hui presque entièrement peuplées de laboureurs et de maragatos, ont été, dans les temps gothiques et au moyen âge, le théâtre d'événements d'une grande importance historique.

Les Vieux-Castillans sont, pour ainsi dire, les seuls Espagnols de pur sang gothique que la Péninsule possède aujourd'hui. Nous entendons par Vieux-Castillans, tous les habitants de cette vaste contrée qui s'étend du nord au sud, depuis les montagnes de Léon jusqu'aux cordillères de Guadarrama, Navacerrada et Somosierra; et de l'orient à l'occident, depuis l'Aragon jusqu'aux frontières du Portugal. Dans ce pays sont comprises aujourd'hui les provinces de Burgos, de Salamanque, de Léon, de Valladolid, de Ségovie et d'Alcarria... provinces dont les mœurs diffèrent peu, mais dont les costumes varient selon les localités. Parlons d'abord de Valladolid, cette vieille cité qui s'élève sur les bords de l'Esgueba. D'aspect peu engageant, mal bâtie, mal pavée, ses maisons sont faites comme des pigeonniers. Il y a à peine vingt ans, ses rues ressemblaient à des égouts; aujourd'hui elles commencent à devenir praticables, l'odorat du voyageur n'y souffre pas trop des émanations fétides qui s'échappent de chaque maison et des nombreux ruisseaux d'eaux corrompues qui y circulent constamment. Malgré tant de causes d'insalubrité, Valladolid est un pays très-favorable à la santé; on y vit longtemps, et l'on s'y porte bien. L'air y est si pur, l'eau si bonne, la nourriture si abondante, de si excellente qualité, et à si bon marché! les habitants sont de si braves gens, que cela met le cœur en joie.

Valladolid possède deux choses remarquables que les habitants montrent à tous les étrangers, ce sont les *Morenas*, les mûriers, y el Campo grande (le grand champ); ils ne parlent jamais de leur cathédrale, monument admirable que nous voudrions vous faire voir... C'est une des nombreuses merveilles dont les rois chrétiens ont doté l'Espagne, un palais de guipure de pierre, dont l'extérieur inspire l'admiration et le respect pour la piété qui l'a élevé, et l'imagination qui l'a conçu.

A l'intérieur, on retrouve partout cette haute et majestueuse poésie des choses du ciel et de l'art élevé jusqu'au sublime, qui est une inspiration de Dieu.

Tout autour de la nef, des vitraux d'un travail exquis laissent filtrer une lumière vague, mystérieuse, nuancée de mille reflets capricieux et changeants, selon le temps qu'il fait et l'heure où on la visite; çà et là, quelques fidèles prient en silence, agenouillés sur la pierre d'un tombeau; plus loin,

des femmes, assises sur leurs talons à la manière mauresque, tournent dans leurs mains mignonnes un chapelet de corail ou de grains d'*azabache* (*azzarah*). Tout, dans ce lieu, porte à un invincible recueillement, et élève l'âme vers des régions inconnues; là, on pourrait complètement oublier les choses de la terre, si l'hypocrite fanatisme des moines n'avait pris soin de nous les rappeler. Une foule de tableaux grossiers, bariolés de rouge et de bleu, appendus aux murs, et représentant des miracles d'invention humaine, viennent tout à coup vous distraire des graves et pieuses pensées qu'avaient fait naître en vous la solitude, le saint et silencieux recueillement de la maison de Dieu. Puis, comme si ces toiles ridicules ne suffisaient pas à vous rappeler que vous n'êtes point au ciel, mais dans un lieu habité par des hommes, des milliers d'*ex-voto*, des jambes de cire sur lesquelles sont imités, avec un naturel désespérant, des plaies repoussantes, des seins cancéreux, des têtes difformes, des béquilles, un arsenal d'appareils inventés par la chirurgie pour suppléer aux défauts de l'espèce humaine, vous offrent un hideux résumé des misères terrestres. Tout cela est appendu aux pieds des saints et des vierges sans nombre qui habitent le temple érigé pour Dieu : témoignage perpétuel de la simplicité du vulgaire et de l'abus qu'on en fait ! Cela suffirait à faire douter de la vérité de notre religion, si cette vérité pouvait être mise en doute. Mais que peut avoir de commun la foi de Jésus-Christ avec ces jongleries que le Sauveur des hommes a stigmatisées dans son Évangile?...

Suivez-nous maintenant à *las Moreras* : c'est la promenade du pays, le rendez-vous des habitants de Valladolid; lieu charmant, situé sur le bord de l'eau, entre l'Esgueba et la ville, planté de mûriers aussi gros, aussi élevés que les arbres des Tuileries, et disposés en longues et régulières allées. L'air y est frais et parfumé; la journée a été chaude, toute la ville y sera... Asseyons-nous sur ce banc de pierre, et regardons passer les promeneurs... Ces deux jeunes gens qui s'avancent vers nous en riant sont, suivant l'expression du pays, *dos caballeros*; non qu'ils appartiennent à un ordre quelconque, ou qu'ils montent à cheval d'une manière remarquable, car le mot *caballero* signifie également chevalier ou cavalier : ce sont tout simplement deux dandys de la ville, Lovelaces au petit pied, qui doivent la vogue dont ils jouissent à leurs aventures amoureuses et à leur langage excentrique. Ils sont tous deux fils d'émigrés; ils ont habité Londres, Paris, Pau; ils ont appris une centaine de mots français et au moins une vingtaine de locutions du turf anglais; ils portent l'habit à la financière des élégants du boulevard de Gand, et le pantalon à entonnoir inventé par Stoltz, fameux culottier de Prince-Street, lequel, selon l'usage, a été perfectionné par les confectionneurs parisiens. Écoutons leur conversation. Deux dames viennent de les

saluer : ce sont deux habituées de la *tertulia* du capitaine général, la plus brillante et la plus suivie de Valladolid.



— *Adios, madamitas, como vous porta vous?* (Adieu, mesdemoiselles, comment vous portez-vous?)

— *Besamos á ustedes las manos, caballeros... Que calor hace.* (Nous vous baisons les mains, messieurs... Quelle chaleur!)

— *Una calor ÉTOUFFANTE... A que hora se reune la soirÉE, hoy. Se dice que habrá muchos FASHIONABLES.* (Une chaleur étouffante... A quelle heure se réunit la soirée, aujourd'hui? On dit qu'il y aura beaucoup de fashionables.)

Eh bien, vous les avez entendus? Demandez-leur pourquoi ils emploient les mots *madamitas*, au lieu de *señoritas*; *soirée*, au lieu de *tertulia*, et *fashionables*, au lieu de *currutacos*, mots que la langue espagnole possède à l'usage des Espagnols. Demandez-leur pourquoi, au lieu de cette locution banale, insignifiante : « Comment vous portez-vous? » ils n'ont pas employé cette autre locution tout espagnole et pleine de galanterie : « A los pies de usted. » Au lieu de vous répondre, ils souriront d'un air dédaigneux, se regarderont l'un l'autre, et murmureront :

— *Atrasado, muy atrasado.* (Arrière! très-arrière!)

— *Hombre del tiempo de Maricastaña.* (C'est un homme du temps de Mathusalem.)

Vous le voyez, à Valladolid comme dans les villes les plus civilisées de l'Europe, on commence à ne plus se servir de la langue nationale et à adopter les mœurs de la grande famille phalanstérienne. Oh! l'Espagne! c'est un grand pays; seulement, nous vous le ferons souvent remarquer, les Espagnols y deviennent de plus en plus rares, dans les grandes villes surtout.

Mais nous n'y sommes pas venus pour voir seulement des faquins, nous n'avions pas besoin de nous déplacer pour cela; ce sont des types que nous cherchons, des types, des scènes de mœurs et de grands souvenirs. Suivez-nous donc à la plaza Mayor, ou, mieux encore, al Campo grande: c'est là que le peuple, le vrai peuple prend ses ébats. Quelles belles antithèses fait le temps! Si nous étions venus il y a trois siècles, au lieu d'assister à la *castellanada*, danse nationale, chérie du peuple de Valladolid, nous aurions vu un drame, un de ces drames somptueux que l'inquisition savait seule concevoir et jouer. La scène était digne de l'œuvre: c'était un lieu presque saint. Sur deux cents édifices qui, à cette époque, encadraient le Campo grande, soixante au moins étaient des couvents de moines, et plus de quarante, des monastères de femmes de divers ordres. En 1559, sur ce même champ, appelé alors le *Champ sacré*, eut lieu un grand *auto-de-fé général*. Ce fut, disent les historiens, une fête vraiment royale, à laquelle assistèrent en personne la princesse Jeanne et le prince don Carlos! Quatorze condamnés y furent brûlés vifs, sans compter un grand nombre d'hérétiques, que la sainte inquisition ne livra aux flammes qu'après les avoir fait étrangler; faveur insigne qu'elle accordait seulement à ceux qui, abjurant leurs erreurs, voulaient mourir en bons chrétiens! Ajoutez encore un nombre considérable d'accusés, envers lesquels l'inquisition se montra miséricordieuse en les admettant à la *réconciliation*: c'est-à-dire, en leur permettant de vivre libres, après les avoir revêtus du sambenito, livrée d'infamie pour eux et leurs descendants, et avoir confisqué tous leurs biens, — afin, sans doute, de leur ôter les moyens de pécher à l'avenir.

Vous attendez des détails sur cette *grande fête*? Recueillons-nous pendant quelques instants, et prions! L'âme des victimes du terrible tribunal erre peut-être autour de nous! Écoutez maintenant notre récit.

C'était le matin d'une belle et tiède journée du mois de mai: les membres de l'inquisition, revêtus de leurs habits de cérémonie, montés sur de beaux chevaux, et bannière en tête, se rendirent, du palais de l'inquisition, sur cette même place où nous sommes, pour annoncer aux braves Castillans qu'à un mois de là, à pareil jour, il y aurait un *auto-de-fé royal et général*,

dans lequel seraient exécutées les personnes que le saint-office, nonobstant son inépuisable miséricorde, avait cru devoir condamner au bûcher ou à autres peines, afin de sauver leur âme des flammes de l'enfer!... Cette annonce, répétée dans tous les carrefours de la ville, fut faite à son de trompe et de timbales, à la grande édification des habitants de la cité.

Dès le lendemain, on s'occupa des préparatifs nécessaires pour rendre la cérémonie digne des souverains qui devaient y assister. Ces souverains étaient don Carlos et la princesse doña Juana, régents du royaume en l'absence de Philippe II, en ce moment occupé dans les Pays-Bas. On dressa, vers l'orient du champ sacré, un échafaud de cinquante pieds de long, qui s'élevait jusqu'à la hauteur d'un vaste amphithéâtre érigé pour les grands de la cour et pour les inquisiteurs. A la droite du balcon, et sur toute la largeur de l'échafaud, fut construit un second amphithéâtre disposé en gradins au nombre de vingt-cinq, et recouvert de tapis précieux. Il était destiné aux membres du conseil de la Suprême et des autres conseils du royaume. Au sommet de ces degrés, et *beaucoup plus haut que le balcon royal*, était placé le fauteuil du grand inquisiteur général, sous un dais de velours noir brodé et frangé d'argent... A la gauche du balcon des princes et du grand amphithéâtre des conseillers, fut ensuite élevé l'échafaud sur lequel les condamnés devaient être placés. Au centre de ce dernier échafaud, aussi grand que celui des conseillers, on en construisit un autre plus petit sur lequel on plaça deux chaires et deux grandes cages de bois ouvertes par le haut. Les chaires faisaient face aux cages; elles devaient être occupées, l'une par le prédicateur chargé de prêcher au peuple, pendant l'exécution, les hautes vertus du saint tribunal, et son utilité pour extirper l'hérésie des États chrétiens; l'autre, par le relateur, ou lecteur des jugements. Les cages recevaient les condamnés pendant que le relateur lisait leur sentence. Enfin, près de l'échafaud destiné aux Conseils, on dressait un autel sur lequel le sacrifice divin devait être constamment célébré, le jour de l'auto-de-fé, depuis le lever du soleil jusqu'à l'arrivée des condamnés. Ces messes étaient dites pour l'âme de ceux qui avaient encouru les châtimens du saint-office. Les choses ainsi disposées, on attendit. Le jour de la solennité arriva!...

Dès le matin, le prince don Carlos et la princesse Juana, les membres de la famille royale et les dames de la cour occupèrent le balcon royal. D'autres balcons, préparés à la droite et à la gauche des princes, furent en même temps remplis par les ambassadeurs étrangers et par les grands du royaume. Le peuple occupait depuis longtemps les gradins qu'on avait construits pour lui, autour du champ sacré.

Au lever du soleil, et avant que les princes et la cour se fussent rendus sur le lieu de la cérémonie, une procession, composée des charbonniers de la province, des moines dominicains et des familiers de l'inquisition, s'était rendue au lieu de l'exécution pour planter, près de l'autel, l'étendard de la foi, et une croix verte entourée d'un crêpe noir. Puis, la procession s'était retirée silencieuse, ainsi qu'elle était venue, laissant sur l'échafaud destiné aux condamnés quelques dominicains pour relever ceux qui avaient passé la nuit à psalmodier les prières des morts.



A huit heures, la *grande procession*, composée de charbonniers, de familiers, de moines, d'inquisiteurs, de grands d'Espagne, et de tous les condamnés, sortit du palais du saint-office, et s'achemina lentement vers le *quemadero* (le brûloir), dans l'ordre suivant :

1^o Cent charbonniers armés de piques et de mousquets. Il leur était permis de prendre part à l'auto-de-fé en vertu d'un droit acquis. — Ils fournissaient, *gratis*, le bois et le charbon qui servaient à brûler les hérétiques.

2^o L'ordre des dominicains, précédés d'une croix blanche.

3^o L'étendard de la foi porté par le duc de Médina Cœli, suivant le privilège de sa famille, — et à cause de son titre de grand familier ! Cet étendard était

de damas rouge : on y voyait, brodées d'un côté, les armes d'Espagne, de l'autre, une épée en sautoir avec une branche de laurier. On lisait au bas de ces emblèmes l'exergue suivante : *Justicia et Misericordia !*

4° Les grands d'Espagne, d'une piété notoire, qui avaient mérité du saint-office le titre de *familiers*, et les officiers ecclésiastiques et laïques de l'inquisition.

5° Les condamnés, sans distinction de rang, d'âge ou de sexe ; mais placés selon les peines plus ou moins sévères qu'ils avaient encourues. Venaient, en premier lieu, ceux qui étaient condamnés à des pénitences légères. Ils marchaient, la tête et les pieds nus, revêtus d'un *sambenito* de toile verte, avec une croix de Saint-André jaune sur la poitrine, et une autre sur le dos.

Ils étaient suivis de ceux qui avaient été condamnés au fouet, aux galères ou à l'emprisonnement ; ces derniers étaient affublés du même costume que les premiers ; puis de ceux à qui le saint-office avait accordé *la grâce* de mourir en bons chrétiens, c'est-à-dire, d'être étranglés avant d'être brûlés ; faveur insigne, qu'ils avaient obtenue en avouant tout ce qu'on avait voulu et en se confessant. Ils portaient un *sambenito* sur lequel étaient peints des diables et des flammes ; leur tête était coiffée d'un bonnet de carton, haut de trois pieds, d'une forme conique et bigarré des mêmes peintures infernales. Ce bonnet s'appelait *coroza*.

Les *obstinés*, les *relaps*, tous ceux qui devaient être brûlés vifs, marchaient les derniers ; ils étaient costumés comme les précédents, seulement les flammes peintes sur leur *sambenito* et sur leur *coroza* s'élançaient de bas en haut, tandis que celles des premiers étaient dirigées de haut en bas. Parmi les obstinés, deux étaient bâillonnés. Mais tous, obstinés et relaps, étaient accompagnés de deux moines et de deux familiers. Tous les condamnés, quelle que fût la peine qu'ils eussent à subir, portaient à la main un cierge de cire jaune allumé.

Le cortège était suivi d'un grand nombre d'effigies de carton représentant les victimes mortes dans les prisons avant l'auto-de-fé, et de leurs ossements enfermés dans des coffres de bois, lesquels devaient être livrés aux flammes de même que les effigies.

Une grande cavalcade, composée de conseillers de la Suprême, d'inquisiteurs et de membres du haut clergé, fermait la marche. Le grand inquisiteur général venait le dernier ; il était revêtu d'un habit violet, et escorté de ses *gardes du corps*.

La procession arriva enfin au champ sacré. Chacun s'assit, et un prêtre commença la messe, que l'assemblée entendit jusqu'à l'évangile, avec un profond recueillement. Alors, le grand inquisiteur descendit de son trône,

et, après s'être fait revêtir d'une chape et d'une mitre, il s'approcha du balcon royal, et ordonna au prince de prononcer le serment usité en pareille circonstance. Les princes se levèrent, et don Carlos, debout et la tête nue, prononça d'une voix solennelle le serment qui suit :

« Je jure, sur ma foi et sur ma parole royale, de défendre de tout mon pouvoir la foi catholique, de poursuivre les hérétiques et les apostats ; de prêter aide au saint-office et à ses ministres pour que les coupables soient partout saisis, sans exception de personnes, sans égard pour la naissance ou le rang ! »

L'inquisiteur répondit :

« Dieu soit en aide à Votre Altesse, si elle a dit vrai ! »

Il se tourna ensuite vers le peuple, et répéta en son nom la formule que le prince venait de prononcer. Le peuple répondit en chœur : *Amen!* Puis don Carlos, voulant imiter saint Ferdinand, roi d'Espagne, choisit un fagot, et le jeta sur le grand bûcher qui devait être allumé le premier.

Le peuple applaudit !

L'inquisiteur général remonta sur son trône, et se rassit. Immédiatement après, un dominicain monta en chaire, et commença un sermon contre l'hérésie, qu'il adressa au peuple ébahi, pendant que le relateur lisait les sentences. Immédiatement après cette lecture, le grand inquisiteur se leva de nouveau, donna l'absolution à tous les condamnés, et bénit le peuple. Aussitôt, ceux qui devaient mourir furent livrés au *bras séculier* ; ceux qui devaient périr en *bons chrétiens* furent étranglés par la main du bourreau ! Les autres, montés sur des ânes, furent conduits au bûcher.... La voix des flammes se mêla bientôt aux psalmodies des moines et au glas de mort que tintaient les cloches de tous les couvents de la ville et du champ sacré ! Le peuple atterré n'osait plus respirer.

Quinze victimes avaient péri ! voici leurs noms que l'histoire nous a conservés : Augustin Cazalla, chanoine de Salamanque ; — Francisco Cazalla, son frère, curé du village d'Hormigo ; — Béatrix Cazalla, leur sœur ; — Alfonso Pérez, prêtre ; — Antonio Herrezuelo, avocat ; — Carlos de Seso, noble véronais, fils de l'évêque de Plaisance en Italie ; — Pierre Cazalla ; — Dominique Sanchez, prêtre ; — Francisco-Dominico de Boxas, moine dominicain ; — un domestique du curé Cazalla ; — Catherine de Reinoso, religieuse de l'ordre de Cîteaux, — et quatre juifs apostats qui, avant d'être brûlés vifs, eurent la main clouée à un poteau pendant la lecture de leur sentence.

Quand le soir arriva, tout était fini. Les spectateurs de ce drame terrible étaient rentrés dans leurs foyers. Les uns avaient regagné leur palais, les autres avaient été rendus à la prison où devait s'éteindre leur vie ! Sur

le quemadero, il ne restait plus que des cendres et quelques débris de bois à demi consumés !



Pendant les trois jours qui suivirent la *fête royale* donnée par l'inquisition au prince régent, le ciel fut voilé par la fumée de l'incendie. Les environs del *campo grande* furent remplis d'une odeur de résine et de chair brûlée ; les habitants de Valladolid entendirent résonner à leurs oreilles les lugubres psalmodies des moines, les sombres paroles du grand inquisiteur, et les hurlements des suppliciés : chœur infernal qui se mêlait au sifflement des flammes, et remplissait les cœurs de terreur et d'effroi. Toutes ces impressions s'effacèrent comme un rêve ; le ciel montra de nouveau son océan d'azur l'impide, éclairé par les splendides rayons d'un soleil de printemps, et personne ne songea plus à cette lugubre journée. Mais l'histoire, qui ne fait grâce ni aux grands ni aux puissants de la terre, a consigné dans ses annales les sanglantes péripéties du drame monstrueux que nous venons de raconter !...

Revenons à des idées plus riantes ; la *Castellanada*, cette danse des vieux Castellans appelle nos regards... Avez-vous vu la bourrée des Auvergnats ?

la *Castellanada* lui ressemble, seulement les Vieux-Castillans, plus graves, dansent sans pousser de cris. Puis ils sont mieux vêtus...

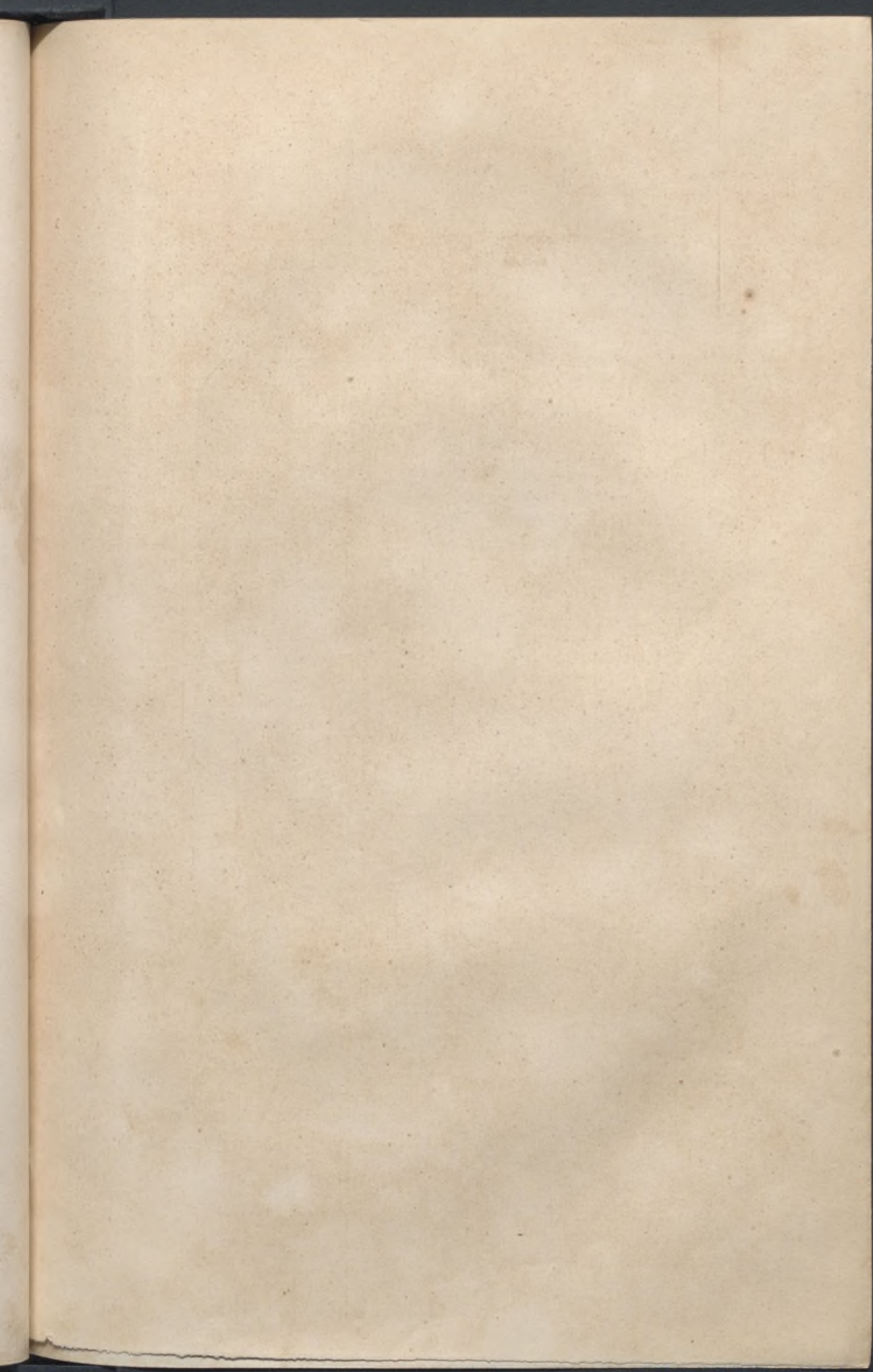
Voyez quel gracieux costume. Comme ces hommes sont coquets avec leur veste de drap noir ou brun, dentelée autour des reins, et leur culotte de la même étoffe, collante, et soigneusement serrée au jarret par des jarretières à boucles.

Et leur gilet de velours noir ! Ne vous semble-t-il pas fort original avec ses doubles revers et son triple rang de boutons de filigrane d'argent à queue flexible ? Comme leur chemise est délicatement brodée sur la poitrine et à *las puñetas* (aux poignets) ! Si vous saviez combien de veilles ces broderies de laine noire ont coûté aux jeunes filles de la Vieille-Castille ! Il y a telle chemise de bal, confectionnée à Paris par le chemisier des princes, qui revient moins cher que celle d'un homme du peuple de Valladolid.

Remarquez bien la *montera* des danseurs ; elle ressemble à celle que portent les Maragatos les jours de travail. Ils ont pour chaussure des *abarcas*, lesquelles consistent en un morceau de cuir de bœuf ou de mouton, entortillé autour du pied, et attaché au milieu de la jambe par des lanières également de cuir. Aujourd'hui ils ont des souliers à boucles d'argent, et des bas de laine bleue. Vous n'avez pas oublié qu'il est dimanche. Dans la semaine, ils remplacent les bas par des morceaux de flanelle.

Le vêtement des femmes n'est pas moins gracieux que celui des hommes. Une jupe de soie ou de bure, selon leur *fortune* ; un justaucorps dentelé sur les reins, comme celui des hommes, des bas rouges, si elles sont mariées, blancs, dans le cas contraire, et une chemise brodée de laine sur le sein et aux poignets ; enfin un collier de grosses perles de corail ou de verroterie, noire ou verte : tel est ce costume original. Leur coiffure consiste en une *montera* faite de deux losanges de drap avec des revers de velours, dont les deux pointes sont cousues ensemble et forment la passe, tandis que les deux autres, garnies de huit gros boutons à tête d'olive, retombent de chaque côté de la face jusqu'au bas de l'oreille. Leurs cheveux, entrelacés d'un ruban de fil, forment une longue queue terminée par un nœud et flottante autour des reins... Maintenant, si vous êtes de notre avis, nous quitterons l'ancienne capitale des rois de Castille pour nous rendre à Burgos, autre capitale des rois chrétiens.

Burgos était autrefois célèbre par ses nombreux auto-de-fé, et par les mœurs chevaleresques de ses habitants. Toutes ses gloires se sont évanouies une à une. Cette antique cité n'est plus aujourd'hui qu'un grand village de l'aspect le plus triste, peuplé de quelques boutiquiers qui se vendent réciproquement leurs marchandises, et d'un grand nombre de cultivateurs. Toutefois Burgos excitera toujours la curiosité du voyageur,





Burgos.

ne fût-ce que par sa position pittoresque, ses monuments, et les ossements du Cid et de don Fernand qu'elle renferme, comme une glorieuse relique des temps héroïques de nos pères.

La voyez-vous là-bas, adossée à cette haute montagne qui semble avoir mission de la protéger? Puis, au loin, sur le bord de l'Arlanzon, cette rivière si poissonneuse, qui fertilise les champs d'alentour, voyez-vous se dérouler, comme les divers tableaux d'un riant panorama, les belles maisons des bourgeois, la cathédrale, l'ancien palais des rois chrétiens, et Miraflores avec ses chartreux et sa chartreuse? Ne vous plairait-il pas de vous y arrêter un instant?... Ces arbres, ces banes de pierre, qui d'ici vous font l'effet d'un large ruban de satin blanc moucheté de jaune et de vert, tout cela, c'est la promenade des paisibles Burgalais... C'est là que chaque dimanche ils viennent se montrer dans leurs beaux costumes de drap de Ségovie, parler d'amour et du bon vieux temps du Cid et de Fernand Gonzalez, ces deux guerriers dont la vie a été un long prodige, et dont la mort n'a pu éteindre le patriotisme qui les animait de leur vivant.

Oh! c'est une chevaleresque histoire que celle de don Rodrigue Ruy-Diaz de Vibar surnommé le Cid (seigneur souverain), par les nombreux rois maures qu'il avait vaincus; une histoire que vous ne nous pardonneriez pas d'oublier ici. Écoutez.

Don Rodrigue Ruy-Diaz de Vibar était le fils de don Diego Laínez! Ce seigneur, parvenu à un âge avancé, reçut d'un gentilhomme de la cour d'Alphonse de Castille un de ces affronts qu'on ne lave qu'avec du sang. Le vieillard, se voyant dans l'impossibilité de se venger par lui-même, appela son fils Rodrigue, alors âgé de quinze ans, et lui dit :

Esos brazos, mi Rodrigo,
Muestralos en la demanda
De mi honor que esta perdido,
Si en tí no se cobra y gana.

« O mon Rodrigue! montre ce que peut ton bras pour venger mon honneur outragé, perdu, si tu ne laves l'affront qui m'a été fait. »

Pensativo quedó el Cid
Viendose de pocos años,
Para vengar á su padre
Matando al conde en la lid.
Mas despues de aver pensado,
Al cielo pide justicia
E á la tierra pide campo
E magüer su corta edad.
Pide á la honra esfuerço e braço.

Sin cuidar de su niñez
 Que en naciendo es costumbrado
 A morir por casos de honra
 Un valiente fijo dalgo.

« Le Cid demeura pensif en songeant à sa jeunesse, et en voyant qu'il fallait tuer le comte pour venger son père. Mais, après y avoir songé, il demande justice au ciel; à la terre, il demande un champ clos ! et, malgré son jeune âge, il cherche dans son honneur la résolution et la force dont il a besoin, oubliant qu'il n'est qu'un enfant. Car un vaillant gentilhomme est accoutumé, dès le berceau, à mourir pour son honneur. »

« chez les âmes bien nées,
 « La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Descolgó una espada vieja
 De *Mudarra* y la fabló :
 Faz mente valiente espada
 Que es de *Mudarra* mi braço.
 Ca cuando alguno te vença,
 Fasta la cruz en mi pecho
 Sabré pues te esconder yo.

« Il décroche une vieille épée de *Mudarra*, et il lui parle ainsi : — Imagine-toi, vaillante épée, que tu es dans les bras de *Mudarra*, car si ta vieille gloire succombe, je te cacherai jusqu'à la garde dans mon sein. »

Après avoir tenu ce naïf et sublime discours à l'épée de *Mudarra*, héros que nous regrettons de ne point connaître, le Cid va trouver le comte qui a offensé son père, et lui dit :

Mal fecho ficiste conde,
 Yo vos reto de traidor...

« Vous avez fait une mauvaise action, comte, je vous défie comme un traître. »

Le duel a lieu ; Rodrigue tue le comte, lui coupe la tête, et vient triomphant la porter à son père, qui l'embrasse et le bénit. Mais pendant que le vieux *Laïne* et son fils se réjouissent d'avoir recouvré l'honneur, *Ximèna*, fille du comte que Rodrigue vient de tuer ; *Ximèna*, cousine du roi, court à Burgos, et accuse le Cid auprès du monarque de l'avoir faite orpheline. Le Cid a quitté la Castille, il est allé combattre les infidèles. Cinq rois maures ont déjà été vaincus par son courage ; l'Espagne chrétienne est remplie de son nom et de sa gloire ! les Maures tremblent devant le héros castillan...

— Comment, lui dit *Alphonse*, oserai-je punir Rodrigue pour avoir agi en brave gentilhomme.

Doña Ximèna lui répond :

Vengoos à pedir, merced,
Y es que aquese don Rodrigo
Por marido, yo qs pidiera
Y yo le perdonaria
La muerte que dió á mi padre.

« Seigneur, il a tué mon père, et je suis orpheline ; qu'il soit mon époux. A cette condition, je lui pardonnerai la mort de mon père. »

Le roi trouva juste la demande de Ximèna, et la lui accorda sur-le-champ. Il manda le Cid, et l'informa du désir de Ximèna.

Rodrigue monta aussitôt sur Babieca (son cheval de bataille), et se hâta d'accourir, suivi d'une foule de nobles chevaliers, ses amis et ses compagnons d'armes, revêtus d'armures éclatantes et de riches vêtements de la même couleur que le sien. Ces chevaliers, pour la plupart ses parents, étaient au nombre de trois cents.

Averti de l'arrivée du héros, le roi alla à sa rencontre ; et comme il l'aimait tendrement, il s'avança vers lui et l'embrassa en disant :

— Doña Ximèna Gomez réclame votre protection. Devenez son époux, et elle vous pardonnera la mort de son père. Ses vœux sont aussi les miens ; accordez-moi ce que je vous demande, je m'en réjouirai, et vous donnerai de nombreux domaines.

Le Cid répondit :

— Vous êtes mon roi et mon seigneur, j'obéis avec joie à vos commandements : ainsi ferai-je, toutes les fois qu'il vous plaira de me donner des ordres.

Le lendemain, le Cid, revêtu d'un haut-de-chausses à bouffettes de couleur violette, et chaussé de brodequins de veau, avec des boucles au lieu de rubans, monta à cheval, et se rendit dans la cour du château royal. Il ne portait sur ses vêtements ni galons ni broderies ; son justaucorps était de satin noir entièrement uni ! Le roi, l'évêque et les grands du palais l'y attendaient à pied.

C'était beau, vraiment, de voir toute cette cour chevaleresque honorer ainsi le courage et la valeur. L'on n'aurait pu dire quel était en ce moment le plus grand, ou du héros qui recevait un pareil témoignage d'admiration et d'estime, ou du roi qui savait récompenser le mérite d'une si noble façon.

Aussitôt parut doña Ximèna, vêtue d'une belle robe de drap de Londres brodée. A son cou brillait un collier formé de huit médaillons, et orné d'une image de l'archange saint Michel. L'hymen fut célébré. Après la cérémonie, le Cid embrassa Ximèna, et, d'une voix émue, il lui adressa ces paroles :

— J'ai tué ton père, Ximèna, mais je l'ai frappé face à face, en loyal et brave chevalier. Je t'ai ravi un homme, je te rends un homme.

De quels sentiments devait être animée cette grande et courageuse Ximèna, qui devait être la souche de la maison de Bourbon, à la vue de celui qu'elle aimait et qui avait versé le sang de son père, et que pourtant elle avait demandé pour époux ! De nos jours, une action pareille semblerait criminelle ; dans ces temps d'héroïsme chevaleresque, où la vertu personnelle seule élevait l'homme au niveau de toutes les grandeurs, où les sentiments du cœur et de la nature, n'étant pas encore passés à l'état de préjugé, avaient d'autant plus de force, qu'ils étaient mesurés au compas exact de la justice et de la vérité, nul ne se crut le droit de trouver étrange l'union du Cid et de Ximèna. Ces mots de Rodrigue, adressés à sa belle fiancée : « Je t'ai ravi un homme, je te rends un homme ; » ces mots, disons-nous, résument le jugement que durent porter sur l'hymen de Ximèna et du Cid les hommes de cette époque : c'était, à leurs yeux, non pas un sacrilège, mais une juste et grande réparation.



Telle est la ballade du Cid. Voici ce que l'histoire a emprunté à la tradition :

Suivant les historiens, le Cid n'épousa doña Ximèna que longtemps après la mort du roi don Alphonse. Puis, Ximèna n'était pas la fille du comte Gomez, mais bien celle d'un comte d'Oviedo, parent du roi; elle devint la récompense du courage que Rodrigue avait déployé au siège de Zamora, vers la fin du onzième siècle, sous le roi don Sancho. Ce prince envoya plus tard le Cid en ambassade, auprès de sa sœur, doña Urraca, princesse de Castille, à qui la ville de Zamora avait été laissée en héritage par son père... D'autres historiens affirment au contraire que don Rodrigue de Vibar, si aimé d'Alphonse de Castille dans la suite, reçut de lui en mariage la belle doña Ximèna, issue du sang royal. Quoi qu'il en soit, il paraît évident que ce héros ne fut pas étranger aux guerres que don Sancho, l'usurpateur, soutint contre ses frères don Alphonse et don Garcias, et contre ses sœurs doña Urraca et doña Elvira. Voici ce que Mariana, Ferreras et Ponce de Léon disent à ce sujet, et qui est également rapporté dans le romancero :

« . . . Bientôt don Sancho arrive sous les murs de Zamora, accompagné d'un grand nombre de combattants, car il veut s'emparer de la ville à tout prix. Monté sur son cheval de bataille, et suivi du Cid, l'infant explore les remparts; il ne tarde pas à se convaincre de la difficulté de prendre une telle ville par la force des armes.

« — Cette place, dit-il en se tournant vers don Rodrigue, est bâtie sur une roche à pic; ses murailles sont épaisses et bien garnies de tours... Le Duero coule à ses pieds... Quelle admirable position! Il faudrait pour s'en emparer plus de soldats que la terre n'en peut porter. Oh! si ma sœur voulait me donner Zamora, je lui donnerais volontiers le reste de l'Espagne en échange.

« Cid! poursuivit l'infant, mon père avait mis sa confiance en vous. Il vous a comblé de ses bienfaits; il a fait de vous, simple hidalgo de la Castille, le premier de sa maison; c'est lui qui, de sa propre main, vous a armé chevalier à Coimbra, alors qu'il conquit cette place sur les Maures... Quand il mourut à Cabezon¹, sa sollicitude pour vous fut si grande, qu'il vous a recommandé à moi, à mes frères et à mes sœurs: nous avons tous fait serment de vous conserver toute notre affection. Moi aussi, je vous ai fait grand parmi les grands; moi aussi, j'ai ajouté des biens considérables à ceux que vous teniez déjà de la munificence de mon père. Vos domaines ont aujourd'hui plus d'étendue et plus de valeur que le plus grand comté de Castille. Rodrigue, refuserez-vous de faire quelque chose pour moi? »

« Don Rodrigue (le Cid) baisa la main du prince, et promit de faire tout ce qu'il lui plairait d'ordonner.

« — Entrez dans Zamora, une bannière de paix à la main, s'écria Sancho

¹ En Castille.

plein de joie, allez trouver doña Urraca, ma sœur, et dites-lui de remettre la ville en mon pouvoir : et, qu'en échange, je lui donnerai des monceaux d'or, des cités, des vassaux, en un mot, tout ce qu'elle me demandera. Pour Zamora, je lui abandonnerai Medina, Rioseco, Villapando, et même ma noble cité de Valladolid, si elle le désire ; toutes villes de Castille riches et bien peuplées ! J'y ajouterai encore la forteresse de Tiedra, j'en fais le serment : et douze de mes grands vassaux jureront avec moi d'accomplir ce que j'aurai promis.

« — Et que dirai-je à doña Urraca si elle refuse ? répondit le Cid.

« — Vous lui direz, fit le prince avec un sombre regard, que je saurai bien prendre par la force ce qu'elle m'aura refusé ! Et maintenant, allez !... »

« Don Rodrigue, ajoute la romance, baisa la main du roi, prit congé de lui ; et, suivi de quinze chevaliers, s'achemina gravement vers la cité tant convoitée.

« A la vue de son étendard blanc, les portes de Zamora s'ouvrirent devant lui. Il fut reçu dans la ville avec tous les honneurs dus à sa grande renommée... Arrivé devant doña Urraca, il ploya le genou devant elle, et lui exposa respectueusement le message dont il était chargé. Doña Urraca l'écouta en pleurant, et répondit :

« — Dites au roi mon frère que ce qu'il demande est impossible. Qu'il se rappelle le serment qu'il fit à notre père mourant !... Dites-lui que je sais comment il a agi envers mes deux frères et ma sœur ; que je sais qu'il a ravi l'héritage de don Garcias, avant que les cendres de notre père fussent refroidies, et jeté mon malheureux frère dans les cachots où il gémit encore à l'heure qu'il est. Dites-lui que plus tard il a volé à notre frère Alphonse sa couronne royale, et l'a forcé d'aller chercher à Tolède un refuge que nul noble castillan n'a osé lui accorder.... Dites-lui, enfin, que je ne veux pas qu'il m'enlève Zamora comme il a enlevé Toro à ma sœur Elvira. S'il a cru que, parce que j'étais une faible femme, il parviendrait à me ravir le seul bien qui me reste et que je tiens de mon père, il s'est trompé ; car si, dans ma faiblesse, je ne puis lutter ouvertement contre lui, devenu tout-puissant à force de rapines, je puis le faire frapper par ruse ou devant tous, et je le ferai. »

« Dès que l'infante eut cessé de parler, un vieillard, nommé don Gonzalo, qui était présent, se leva, et lui dit :

« — Ne pleurez pas ainsi, infante de Castille ; assemblez plutôt vos vassaux, et demandez-leur conseil. Si la demande du roi leur paraît juste, remettez la ville en son pouvoir ; si, au contraire, elle est injuste, vos vassaux, n'en doutez pas, sauront défendre Zamora, et, s'il le faut, mourir en nobles Espagnols. »

« Suivant l'avis de don Gonzalo, l'infante assembla ses vassaux, lesquels rejetèrent à l'unanimité la demande de don Sancho, et déclarèrent hautement qu'avant d'ouvrir les portes de Zamora à l'*usurpateur*, ils seraient tous ensevelis sous les ruines de la cité.

« Telle fut la réponse que le Cid rapporta au roi.

« — Cette décision, s'écria le roi, n'est pas la leur, mais celle que tes conseils leur ont suggérée. Rends grâce à l'estime dont mon père t'a honoré, c'est elle qui te sauve aujourd'hui du gibet. Va-t'en ! Quitte mes États sur l'heure, si tu ne veux que j'oublie tout pour punir ta déloyauté ! »

De nos jours, un général ainsi traité par son souverain irait offrir ses services à un prince moins ingrat ; peut-être reviendrait-il dans son pays, à la tête d'une armée étrangère, avec mission de rétablir sur le trône une dynastie exilée ; mais, au temps du Cid, les nobles gentilshommes castillans se vengeaient autrement que cela : il leur fallait, à eux, une vengeance digne de leur grand cœur. Or voici ce que fit le Cid.

Appelant à lui tous ses hommes d'armes, il quitta immédiatement le camp du roi, et passa à Valence, où il conquit plusieurs villes sur les Maures ; de là, il se rendit dans l'Aragon, où il continua de combattre et de vaincre les infidèles, de conquérir des villes et des châteaux forts.

Pendant qu'il se vengeait ainsi de l'ingratitude du roi, les *ricos homes* (grands propriétaires) faisaient humblement observer à don Sancho combien un vassal tel que le Cid pouvait devenir dangereux, que don Rodrigue de Vibar était un grand capitaine, enfin, que c'était à la valeur de ce héros que lui, roi de Castille, devait tous les triomphes obtenus sur ses ennemis. Vaincu par les instances de ses grands vassaux, Sancho fit appeler un chevalier nommé Ordoñez, et le chargea d'aller, en son nom, chercher le Cid, et de le ramener à la cour.

Ordoñez obéit ; le Cid, après avoir consulté ses compagnons d'armes, se rendit devant Zamora, encore assiégée par le roi.

Don Sancho honora son vassal, en allant à deux lieues au-devant de lui. Dès que le Cid aperçut le roi, il mit pied à terre, et, pliant le genou, lui baisa la main... et mit à ses pieds toutes les conquêtes qu'il avait faites depuis son départ, en lui disant d'une voix respectueuse :

« Chassé de votre présence, seigneur, il fallait bien m'occuper de regagner vos bonnes grâces que j'avais perdues. Les Maures possédaient un riche pays. J'ai donc combattu les Maures, et, secondé par les braves chevaliers qui m'ont aimé même pendant mes jours de mauvaise fortune, j'ai conquis quelques pouces de terre, que Votre Grâce, je l'espère, daignera accepter du plus fidèle de ses sujets... »

Sancho, dit l'histoire, releva le Cid, le serra dans ses bras, et l'embrassa

sur la joue ; après quoi, le plaçant à ses côtés, il le conduisit dans son camp, où il fut reçu avec une grande joie par tous les chevaliers castillans.

Quelques jours après le retour du Cid, un habitant de Zamora, Vellido Ayulfo, de race mauresque, dit-on, se glissa dans la tente royale, et frappa don Sancho d'un coup mortel. Dès que le roi fut mort, on leva le siège de Zamora. Alphonse, jusqu'alors exilé à Tolède, fut proclamé roi de Castille et de Léon par tous les grands des deux royaumes. Don Rodrigue seul osa déclarer qu'il ne reconnaîtrait le nouveau souverain qu'après qu'il aurait juré, lui et douze des siens, n'avoir point trempé dans l'assassinat commis sur la personne de don Sancho. En vain les grands de Castille déclarèrent-ils se trouver satisfaits du serment déjà prêté par le nouveau roi, le Cid insista, et Alphonse obéit. Mais il se vengea bientôt de cette humiliation en exilant Rodrigue de ses Etats.

Comment admettre, après ces faits consignés dans l'histoire, que don Alphonse ait donné sa cousine, doña Ximèna, en mariage au Cid ? Comment décider, d'après les versions si différentes des historiens et des poètes de ce temps-là, si doña Ximèna était la fille du comte Gomez, ou celle du comte d'Oviedo, membre de la famille royale ? Enfin, comment savoir au juste si don Rodrigue épousa doña Ximèna avant ou après la mort de Laïnez, qui, selon la ballade, mourut en 1060 ?...

Il nous importe peu de connaître à fond tous ces détails ; ce qu'il nous faut, à nous, c'est constater que l'histoire du Cid n'est pas une fiction créée par l'imagination exaltée des poètes, que ce guerrier magnanime n'est point un héros fantastique de ballade inventé par les trouvères et grandi d'âge en âge par l'orgueil national... Pour vous convaincre, venez avec nous visiter sa tombe à la cathédrale de Burgos, et demandez au sacristain de vous faire voir ses ossements et ceux de don Fernand de Gonzalez. Quand il vous les aura montrés, offrez-lui quelques maravédís : vous verrez avec quelle fierté il refusera de les prendre ; il vous répétera ce que, depuis plusieurs siècles, disent tous les sacristains de la métropole de Burgos aux curieux qui, après avoir contemplé les restes des héros castillans, osent leur présenter de l'argent :

« Mil gracias à vuesa merced, pero aunque quisiera no pudiera tomar dinero por enseñarle esas reliquias... Bastara tomar cuatro maravedis, para que se agitasen indignados los huesos de los héroes, como se agitan cuando hay guerra en Castilla ó en cualquiera otra parte de España ! »

« Mille remerciements à Votre Grâce ; mais quand même je le voudrais, je ne pourrais recevoir aucun argent pour vous montrer ces reliques ; il suffirait que je prisse quatre maravédís pour que je visse les ossements des héros

s'agiter d'indignation, comme ils s'agitent lorsque la guerre est en Castille ou sur quelque autre point de l'Espagne... »

La cathédrale de Burgos est un des plus beaux monuments de l'Europe; elle date du règne de don Fernand III, roi de Castille, par les soins duquel elle a été bâtie en grande partie. Le corps principal de l'édifice est de style gothique; quelques portiques et la plupart des ornements intérieurs appartiennent à la renaissance. Plusieurs chapelles sont dues à la munificence de Charles-Quint, ainsi que les nombreuses et magnifiques peintures dont elles sont ornées.

Le corps de l'église, long d'environ cent seize mètres, et d'une largeur de soixante-treize mètres à peu près, a la forme d'une croix. La hauteur des deux tours, qui s'élancent comme deux ananas de granit du côté opposé de la montagne, est égale à la longueur de l'édifice. Ces deux tours sont, ainsi que les clochers, d'un effet merveilleux, percées à jour et ciselées comme du filigrane avec une exquise délicatesse. On a peine à concevoir que la main des hommes ait pu tailler dans la pierre une dentelle à la fois si forte, qu'elle résiste aux ravages du temps, et si ténue, qu'on dirait un tissu de lin filé par des fées et travaillé par un génie.

Faite de marbre blanc, la cathédrale de Burgos surpasserait en beauté celle de Milan, comme elle l'emporte sur d'autres monuments célèbres, par la régularité et l'élégance de ses proportions, par le nombre de ses merveilleuses sculptures, et les trésors sans nombre dont l'art, la poésie et la religion semblent s'être plu à l'embellir.

La cathédrale de Burgos renferme deux monuments aussi admirables qu'elle-même. Ce sont les tombeaux du Cid et de don Fernand; ils mériteraient seuls la renommée que les étrangers ont faite à la capitale de la Vieille-Castille.

Don Fernand et le Cid! deux génies protecteurs de l'Espagne, mais surtout de la Vieille-Castille. Le premier a combattu à côté de saint Jacques, pendant la célèbre bataille de Clavijo, sous Ramiro I^{er}; dans cette fameuse journée dont nous avons déjà parlé, pendant laquelle, si l'on en croit la légende, le saint apôtre a, à lui seul, frappé de sa céleste épée plus de vingt mille Maures, et foulé un nombre presque égal d'entre eux, sous les pieds de son glorieux coursier! Depuis ce jour, saint Jacques n'abandonna jamais don Fernand; toutes les fois que le preux chevalier castillan paraissait sur un champ de bataille, la croix de saint Jacques à la main, « des myriades d'anges, armés d'épées flamboyantes, chassaient les Maures qui tombaient alors par milliers, comme si la foudre du ciel les eût frappés. »

Le Cid, non moins vaillant, et tout aussi heureux dans ses guerres contre les Sarrasins, n'était, lui, protégé par aucun saint; les anges ne furent ja-

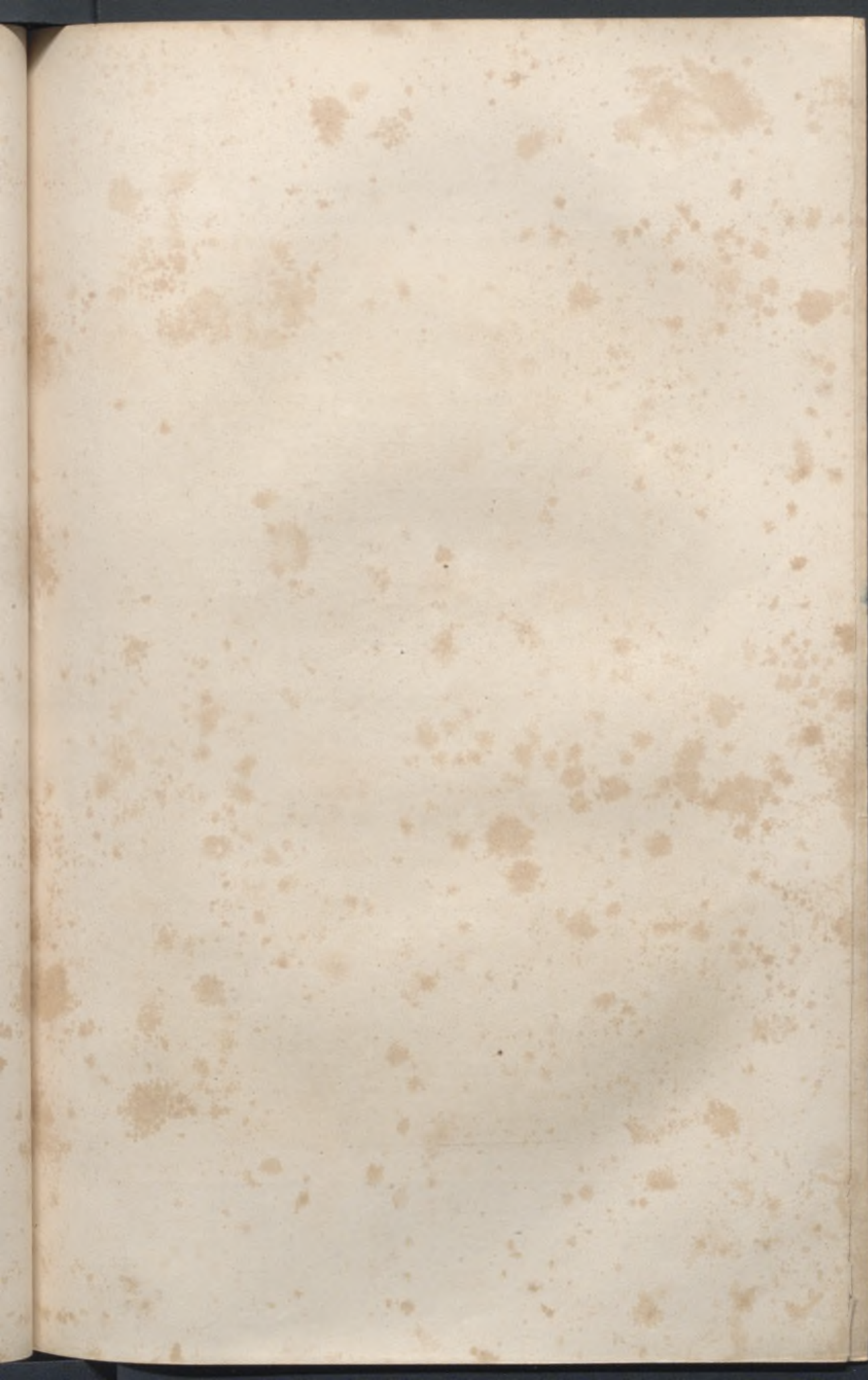
mais ses soldats.... Qu'avait-il besoin de leur secours? N'était-ce point assez de la terrible épée de *Mudarra*, de son amour pour *Ximèna*, et de son dévouement sans bornes à son Dieu, à son roi et à son pays?



Dignes en tout point des reliques qu'ils renferment depuis bientôt huit siècles, les tombeaux de ces héros sont situés aux deux côtés de la grande porte, tout près de l'entrée. Nous n'osons vous les décrire; toute description serait au-dessous de la vérité, et nous serions taxés d'exagération. C'est dans la basilique de Burgos qu'a été baptisé le bon Henri III de Castille, ce roi chevalier et grand chasseur, si généreux, qu'il se vit un jour forcé de mettre en gage son manteau, pour que son maître d'hôtel pût acheter de quoi lui donner à souper¹.

Dans la cathédrale de Burgos, ainsi que dans la plupart des églises de l'Espagne et de l'Italie, l'or, le bronze et l'argent brillent sous mille formes, tantôt élégantes et régulières, tantôt capricieuses et bizarres, mais toujours pleines de poésie. Partout s'étalent de riches tentures de soie et de velours, éclairées par les rayons d'un soleil splendide, qui se revêt de mille couleurs prismatiques en passant à travers les vitraux. Ces ornements si riches pren-

¹ Mariana, *Histoire d'Espagne*.





Intérieur de la cathédrale de Bourges.

ment un caractère encore plus fantastique, lorsque des milliers de cierges allumés dans la nef et sur les autels y projettent et y multiplient leur éblouissante clarté; leur éclat devient alors si vif, que l'œil en est parfois blessé.

Le portique est d'une élévation considérable. Il est de bronze poli et si bien entretenu, que son brillant égale parfois celui de l'or.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les chapelles; leur magnificence dépasse de beaucoup tout ce que la plus folle imagination d'un conteur arabe pourrait rêver. Les statues de la sainte Vierge s'y trouvent par centaines; elles sont toutes costumées en reines, et couronnées de diamants. Les broderies et les pierres précieuses de leurs vêtements suffiraient à elles seules à payer pendant plusieurs années le budget national! Et les Espagnols meurent de faim! et la nation ne peut pas même fournir aux intérêts de la dette que ses longs et continuels malheurs l'ont forcée de contracter! Il n'en est pas de même des images du Christ crucifié. Tous les ornements dont on a paré le Sauveur des hommes se réduisent à une couronne d'épines, à une large blessure saignante qui semble naturelle, et à cinq gros clous de fer!... Il est ainsi représenté partout, tel qu'il apparut sur le Calvaire à Joseph d'Arimathie et aux saintes femmes venues avec lui pour l'ensevelir. Les Espagnols ne comprennent le divin Sauveur que dans sa passion et son agonie: il est pour eux le symbole éternel de toute souffrance et de toute abnégation. La Vierge, c'est différent. Le culte d'adoration qu'ils lui rendent, et qui est né sans doute de leur tournure d'esprit poétique et de leur galanterie chevaleresque, s'exprime par des dons et des offrandes d'une telle richesse, que la plus grande reine du monde n'en pourrait souhaiter davantage. C'est que la Vierge est plus encore que la reine des Espagnols; elle est leur éternelle et constante médiatrice auprès de Dieu, la confidente, la protectrice de leurs poétiques amours; elle est enfin la mère des orphelins, la consolatrice des affligés; aussi l'Espagnol le plus pauvre donnerait-il avec joie son dernier maravedi pour orner d'un ruban ou d'une perle de plus l'image de la mère de son Sauveur! — Quelle royauté que celle-là!

La cathédrale de Burgos possède encore deux merveilles que nous voulons vous faire connaître avant de la quitter. Ce sont le *papa moscas* (le gobe-mouche) et le confessionnal royal, devant lequel les anciens rois de Castille venaient, la veille de leur couronnement, s'humilier aux genoux d'un prêtre, et lui demander l'absolution de leurs péchés. Le *papa moscas* est un automate de bois de chêne, qui bâille en faisant une grimace épouvantable, et en poussant un cri étrange toutes les fois que l'horloge sonne. Il y a, entre le confessionnal en question et l'automate grimacier, de singuliers rapports, et l'on raconte sur eux les histoires les plus bizarres. Le peuple, amant passionné de l'absurde et du merveilleux, vous dira que le *papa*

moscas est l'œuvre de Satan ; que le diable l'avait fait pour amuser la concubine d'un grand dignitaire de la cathédrale de Saint-Pierre de Rome ; qu'il est à Burgos grâce à saint Isidore, archevêque de Séville, lequel se trouvant dans la capitale de la Vieille-Castille, arrêta le diable au passage, et le contraignit d'y laisser son ouvrage pour l'amusement des vieux chrétiens. D'autres vous diront que cet automate de bois était jadis une créature humaine, un personnage de grand nom, qui fut changé en *visagero* (magot grimacier), en punition de quelques irrévérences qu'il avait commises dans l'église pendant l'office divin, et parce qu'il venait dans le lieu saint afin d'y voir une femme qu'il aimait d'un amour criminel. Cette femme, ajoutent-ils, n'était autre que Blanche de Castille ; elle allait *tous les jours* s'agenouiller dans le confessionnal royal, sous prétexte de confesser ses péchés à un saint chanoine ; — qui ne l'y attendait que le *vendredi* !... Voici encore une version qui paraît plus rationnelle, mais dont nous ne vous garantissons pas l'authenticité. Henri III, ce roi chevalier dont la vie ne fut qu'un court et merveilleux roman, remarqua une jeune fille, qui souvent allait s'agenouiller devant les tombeaux du Cid et de don Fernand. Après les avoir arrosés de larmes, elle les ornait de fleurs. Cette jeune fille était belle, et le roi don Henri en devint éperdument amoureux. Un jour, il s'approcha d'elle et lui parla ; mais, aux premiers mots d'amour qu'il lui adressa, la jeune fille se leva et partit. Henri ne la revit plus !... Un an après, pendant qu'il était à la chasse, six loups affamés, sortis tout à coup d'un bois, fondirent sur lui. Henri allait périr ; ses chiens avaient été tués, et ses piqueurs étaient trop loin pour pouvoir le secourir. Soudain une voix perçante, un cri aigu et sifflant se fit entendre ; un coup d'arquebuse partit aussitôt, et un des loups tomba roide mort ; les autres, épouvantés, prirent la fuite. Henri se retourna pour remercier son libérateur ; il était là derrière lui, immobile comme une statue, ouvrant la bouche pour parler, mais ne pouvant articuler aucun son. Ses muscles étaient horriblement contractés, et, de temps à autre, un cri tantôt rauque, tantôt aigu, tantôt sifflant, s'échappait de sa poitrine... Le roi resta muet de saisissement devant cette singulière apparition. Néanmoins un sentiment indéfinissable faisait battre son cœur, et il lui semblait reconnaître, en ces traits défigurés, un visage aimé dont il se souvenait comme d'un rêve. Enfin, un éclair jaillit de sa mémoire, et un cri étouffé sortit en même temps de sa gorge aride, contractée par la terreur. Il venait de reconnaître la jeune fille qu'il avait tant aimée, et qui s'était soustraite à son amour... Transporté de joie et le cœur ému de reconnaissance, le roi s'élança vers sa libératrice ; mais, hélas ! en le voyant venir à elle, la jeune fille lui tendit les bras, lui sourit comme les anges sourient aux bienheureux, et tomba anéantie en prononçant ces

mots : « J'aimai le Cid, j'aimai don Fernand, parce que mon cœur aimait tout ce qui est noble, généreux et vaillant... Je l'aimai aussi, parce que tu étais à mes yeux la personnification de ces trois ver... »



Elle expira sans achever le mot commencé.

Un an après, le *papa moscas* occupait la place où il est aujourd'hui, en face de la tribune royale. Henri l'avait fait faire en mémoire de celle qu'il aima toute sa vie. Il voulut perpétuer son image telle qu'elle lui était apparue dans la forêt; voilà pourquoi le *papa moscas* remue ainsi les lèvres, et pousse ce cri aigu que le roi Henri entendait toujours retentir dans son cœur. Il eût bien désiré aussi entendre de la bouche du *papa moscas* les paroles d'amour que la jeune fille lui avait adressées en mourant : mais l'artiste maure qui a fait l'automate n'a pu réussir à les lui faire prononcer!...

Ecoutez : on sonne l'*Angelus*. Un *Pater* et trois *Ave*, et partons. Nous avons encore la chartreuse de Miraflores à visiter; de là, nous irons sur la *Plaza Mayor*, où l'on célèbre, dit-on, ce soir, la fête des aveugles, qu'on devrait plutôt appeler la course aux pourceaux... Rendons-nous d'abord à Miraflores.

Miraflores est si près de Burgos, qu'avec un peu de bonne volonté, on

pourrait aisément prendre cette *ville*, comme on l'appelle dans le pays, pour un faubourg de la grande cité.

La chartreuse de Miraflores n'est pas un tombeau, comme les chartreuses que vous avez vues sans doute ailleurs. Celle-ci, de style renaissance, est d'une grande simplicité et en même temps d'un goût exquis. C'est un carré long qui présente une façade fort simple : tout autour de l'édifice court une balustrade de pierre taillée à jour, surmontée de nombreuses colonnettes de granit réunies jusqu'au milieu et terminées par une gerbe : travail admirable, tant il est empreint d'un vrai sentiment de l'art et de religieuse poésie !...

Au corps, et sur le flanc de l'église, est adossé un bâtiment beaucoup plus bas : c'est le couvent... Quelques arbres dispersés çà et là, une croix et des fosses béantes qui attendent la dépouille mortelle des religieux, voilà tout quant à l'extérieur... Voyons maintenant l'intérieur de l'église. Il se compose d'une nef et d'un chœur. La nef est décorée dans le style renaissance, mais sans luxe et sans prétention : des murs blancs, sans autre ornement que les rayons du soleil qui viennent s'y refléter en capricieuses fantaisies, après avoir traversé les vitraux coloriés des fenêtres. Le chœur, aux blanches parois comme le reste de l'église, a un plafond bleu d'azur rehaussé d'arabesques d'or aussi variées que les plus riches dentelles de ces temps-là.

C'est l'heure de la prière... Attendons quelques instants... Bientôt vont apparaître les habitants de cet asile de paix et de vertu, non pas comme des êtres vivants, mais comme des ombres d'autrefois. Regardez... ce sont les huit moines qui, trois fois le jour et trois fois la nuit, viennent ici, prosternés la face contre terre, protester, par leur silence et leur humilité, contre toutes les vanités du monde... Huit hommes étrangers au mouvement de la vie humaine, aux bouleversements politiques, aux passions et aux vices des grands de la terre, aux souffrances qui dévorent l'existence des petits... car ces bruits divers viennent se briser contre les murs de leur retraite, sans que le moindre écho leur en arrive.

La paix soit avec nous, comme elle est avec eux !... Voyez-les, ne dirait-on pas le calme de la mort elle-même !... Croyez-vous qu'ils regrettent leurs richesses perdues pendant la guerre de l'indépendance ? Pensez-vous qu'ils aient jamais levé les yeux sur les innombrables chefs-d'œuvre dont la haute école de peinture espagnole avait enrichi leur maison ? Non. Et les généraux de l'empire l'avaient sans doute compris ainsi, lorsqu'ils leur ont enlevé ces merveilles artistiques, qui peuplent aujourd'hui les salons du Louvre et le *musée* du maréchal Soult. Un seul des généraux de l'empereur leur en a pris pour une valeur de plus d'un million !... Tout cela sans que les chartreux de Miraflores aient vu se déranger un seul pli de la blanche tunique qu'ils ont héritée de saint Bruno, leur fondateur.

Chut ! écoutez ! C'est la voix nasillarde de la *gaïta zamorana* (musette de Zamora), mêlée aux roulements du *tamboril* (tambourin). La fête des aveugles va commencer. Hâtons-nous de rentrer à Burgos... Nous ne pouvons quitter la royale cité sans vous faire assister à cette fête, aussi bizarre que nouvelle pour vous, sans doute. Jugez-en plutôt par le programme : le crieur public va l'annoncer aux Burgalais.

« De par la reine, notre souveraine et maîtresse, doña Isabelle II ; de par leurs Seigneuries MM. le corrégidor, l'alcalde constitutionnel et le commandant général du département, il est dit par moi, indigne organe de l'autorité, que ce jourd'hui, à sept heures de la nuit et à la lumière des flambeaux, commencera la fête royale des aveugles, qui sera célébrée dans les mêmes formes et dans le même ordre qu'en l'an de grâce 1144, le 24 juin, en réjouissance du mariage de don Garcias, roi de Navarre, avec doña Urraca, fille de Gontroda, en présence de Sa Majesté l'empereur, de doña Bérengaria, sa femme, de sa sœur doña Sancha, et des nobles seigneurs castillans et navarrais de la noble et royale cité de Léon. »

« La fête commencera par de grands airs de musique militaire et des jeux mauresques. Elle sera terminée par la course aux pourceaux, qui, ainsi qu'on le sait, récréa si fort don Garcias et doña Urraca, de glorieuse mémoire. J'ai dit. »

Les jeux mauresques consistent en manœuvres militaires, telles que les exécutaient les troupes de Boabdil, en courses de bagues, et en quelques scènes chevaleresques imitées des anciens tournois. Nous les verrons plus tard à Grenade, sur la place de Vivarrambla. La musique militaire se réduira probablement à quelques airs nationaux, tels que des hymnes guerriers et des chansons du pays. La course aux pourceaux, c'est différent ; elle mérite d'être vue, et nous vous engageons à y assister. Venez donc avec nous vous placer sur un balcon de la place. En notre qualité d'étrangers, nous serons partout bien accueillis.

Et d'abord voilà un novillo qu'on vient de lâcher. (Le novillo est un jeune taureau.) Seulement, comme ce ne sont pas des toréadors de profession qui auront affaire à lui, mais bien les amateurs de la ville et des environs, on a eu soin d'attacher au bout de ses deux cornes des boules de résine et d'étope, afin qu'il ne puisse blesser les toréadors improvisés qui vont l'agacer... Grâce à ces précautions, tout le mal qu'il pourra faire se bornera à quelques contusions, qui pourraient bien se résumer plus tard en deux ou trois côtes enfoncées, un bras démis ou une jambe cassée... Qu'est-ce que cela pour des toréadors amateurs ? Tenez, en voilà un qui semble voler en l'air ! Il est allé tomber sur une de ces charrettes chargées de paille qui servent à barrer les rues. C'est fort heureux pour lui ! il eût aussi bien pu

tomber sur nous, et nous rompre le cou, ou sur le pavé, et s'y briser. C'est encore un bonheur que le novillo soit retenu par un câble, dont un bout est attaché à ses cornes, et l'autre tenu par ces trois robustes bouchers qui le suivent partout...

Enfin, voici les aveugles et les pourceaux. Les premiers sont armés de bâtons, les autres sont liés deux à deux, afin qu'ils ne puissent courir trop vite, et être plus aisément attrapés... Vingt aveugles et vingt pourceaux ! un contre un ! la lutte est égale... Voici le signal... le combat s'engage... Les aveugles marchent de front, le bâton levé ! Malheur au pauvre porc qui tombera sous leur arme. Les aveugles frappent rudement...



Oui, mais les pourceaux ont de l'instinct, ils comprennent à merveille les intentions de leurs ennemis : qui sait s'ils n'ont pas deviné que ces derniers sont intéressés à les tuer ? Intéressés, c'est le mot ; car, d'après l'usage établi par don Garcias, le roi navarrais, sous le règne duquel la course aux pourceaux fut inventée, tout porc tué par un aveugle, dans cette étrange bataille, devient la propriété de son vainqueur, qui s'empresse de faire saler l'ennemi vaincu, sous les diverses formes usitées, et de le convertir en jambons, en saindoux et en boudins. Cela vous explique suffisamment, je pense, cette lutte entre un aveugle et une bête qui y voit très-bien, entre un

homme qui n'a que sa ruse et son avarice pour suppléer à sa faiblesse, et un animal qui n'a que son instinct pour comprendre le danger dont il est menacé. Malheureusement, les pourceaux ne cessent de grogner, ce qui sert admirablement les aveugles. Ceux-ci, à défaut d'yeux, voient par les oreilles. Cependant ils se trompent souvent. C'est, au reste, dans leurs fréquentes méprises que consiste le charme de ce singulier divertissement, si aimé des Burgalais. Voyez plutôt : les aveugles ont rompu leur ligne, les pores se sont dispersés ; chaque aveugle croit en avoir un sous la main, et il frappe de son bâton ; mais souvent, au lieu de tomber sur le porc, le coup tombe sur un autre aveugle, qui riposte par un coup pareil. De leur côté, les pores effrayés courent à l'aventure, car quelques aveugles, plus adroits, les ont déjà atteints. Ils parcourent la place en tous sens, étourdis, égarés, ils ne savent plus où ils vont. Toute issue pour sortir du lieu du combat leur est fermée ; où se réfugier ? Entre les jambes de leurs ennemis. Mais ceux-ci se battent entre eux avec une furie sans égale, un peu par erreur, un peu pour se venger des coups qu'ils se sont portés mutuellement. Hommes et pores se mêlent, hurlant, criant, gambadant, frappant à tort et à travers, tombant l'un sur l'autre, se relevant pour tomber encore ; c'est un tohu bohu à ne pas s'entendre. Ce désordre finirait par des accidents fâcheux, si des hommes doués du sens de la vue ne venaient séparer les combattants et les disposer de nouveau en ordre. Alors le combat recommence avec les mêmes péripéties, les mêmes méprises, la même confusion. Seulement, il y a variété dans les détails, et cela dure tant que les spectateurs ne sont pas fatigués de rire, ou plutôt jusqu'à ce que les autorités soient lasses de présider. Alors on entend sonner les clairons et les timbales ; les torches qui éclairaient le spectacle sont enlevées, et les autorités, les spectateurs, les aveugles et leurs antagonistes vont se reposer de leurs fatigues. Le lendemain, chacun des aveugles recevra en récompense un porc, qui lui sera remis par le crieur public, en présence des autorités, et le seigneur corrégidor lui dira gravement :

« Cet animal, que vous n'avez pu vaincre, vous est néanmoins donné en récompense du plaisir que vous et lui avez procuré aux bons et fidèles habitants de Burgos (ou de toute autre ville, si la fête avait lieu ailleurs) ; prenez-le au nom du roi, notre seigneur, et de la ville de . . . »

Si le porc offert a été tué par celui qui va le recevoir, le corrégidor lui dit au contraire :

« Cette bête, que vous avez vaincue, était plus forte que vous ; mais vous avez été plus adroit, vous l'avez gagnée, elle est à vous. Le roi, notre seigneur, et la ville de . . . vous font justice en la remettant entre vos mains ! Prenez-la ! »

Et les habitants de Burgos, les gens les plus doux et les plus bienveillants de toute l'Espagne, s'entretenaient pendant plusieurs semaines de la fête royale, et frémissaient de joie au souvenir des diverses péripéties qui les ont égayés la veille !...

N'allez pourtant pas croire que les Castellans se montrent toujours aussi débonnaires. Doux, sensibles, hospitaliers, fidèles à leurs devoirs de citoyens, et patients presque autant que des martyrs, il leur arrive néanmoins quelquefois de se révolter; alors, malheur à celui qui a excité leur courroux ! autant leur indulgence est grande dans les choses ordinaires de la vie, autant leur colère est terrible lorsque, poussés à bout, ils ont à venger une injure ou à réclamer un droit. On en trouve la preuve dans la guerre de l'indépendance et dans les événements qui eurent lieu à Avila en 1464, lors de la déchéance du roi don Henri; mais laissons parler l'histoire : à elle seule appartient le récit d'une scène incroyable d'énergie et d'audace, d'un fait qui caractérise d'une manière effrayante l'indomptable fermeté des Espagnols, et l'amour fanatique dont ils sont susceptibles pour leurs rois.

C'était, nous l'avons dit, en 1464. Le roi don Henri IV, surnommé l'Impuissant, était en guerre avec ses grands vassaux. Ceux-ci voulaient le forcer à reconnaître l'infant don Alphonse, son frère, pour son successeur, à l'exclusion de sa fille *Jeanne*, qu'ils regardaient comme illégitime, à cause de l'infirmité à peu près avérée du roi, et de l'intimité de la reine, mère de l'infante, avec *Bertran de la Cueva*, comte de Ledesma, l'un des favoris de Henri. Après maints refus, de la part des barons d'en venir à des conférences avec le roi, l'un d'eux, le marquis de Villena, irrité de voir qu'à son détriment, la grande maîtrise de Saint-Jacques avait été donnée au comte de Ledesma, Villena forma l'audacieux projet d'arrêter le roi et la reine; et, de concert avec les autres seigneurs, ses alliés, de régner sous le nom du jeune infant don Alphonse, après l'avoir proclamé roi. Une entrevue devait avoir lieu au couvent de San-Pedro de las Dueñas, entre don Henri et les confédérés. Villena résolut de profiter de cette circonstance pour mettre son projet à exécution; mais le roi, averti à temps, ne se rendit pas au couvent de San-Pedro; l'exécution fut manquée.

Quelque temps après, Henri accepta une entrevue avec les révoltés. Les deux partis vinrent au rendez-vous, accompagnés chacun de cinquante cavaliers. Après avoir hésité longtemps, le roi consentit, forcément sans doute, à reconnaître son frère Alphonse pour son héritier. Il ordonna, en outre, à don Bertran de résigner en faveur de l'infant sa grande maîtrise de Saint-Jacques. Don Alphonse fut ensuite remis aux mains du marquis de Villena, et, après s'être engagé à épouser la princesse Jeanne, fille du roi, il fut proclamé prince des Asturies et successeur au trône de Castille.

Les concessions de Henri ne purent satisfaire les grands du royaume. Ils gagnaient du terrain pied à pied pour arriver à leurs fins. Malgré les menaces du roi, qui les somma de déposer les armes et de lui remettre son frère, ils firent tant et si bien, que plusieurs cités importantes, entre autres Valladolid, s'étant déclarées pour l'infant don Alphonse, ils jugèrent le moment favorable, et conduisirent le jeune prince à Avila, capitale de la province de ce nom. Là se passa une scène étrange, inouïe dans les annales castillanes. Ecoutons-en plutôt le récit, d'après les documents que nous ont laissés les chroniqueurs.

Au milieu de la plaine, près des murs de la ville, on avait construit un vaste *théâtre* au centre duquel s'élevait un trône ; sur ce trône, on avait placé l'effigie du roi Henri, une couronne sur la tête, un sceptre à la main, et revêtu du manteau royal et des autres insignes de la royauté. Les grands de Castille révoltés, ainsi que leurs partisans, se tenaient debout, rangés autour de l'échafaud. A un signal convenu, un héraut d'armes monta sur la plate-forme, et lut à haute voix l'accusation portée par les seigneurs contre le roi Henri IV. Il n'oublia aucune des fautes qu'on lui reprochait : sa négligence à rendre la justice, son incapacité, ses outrages envers les nobles et le peuple ; il déclara enfin que, reconnu inapte à gouverner plus longtemps, la nation réclamait impérieusement qu'il fût déposé.

A peine le héraut avait-il achevé sa lecture, que le duc de Villena, chef de cette ligue, l'archevêque de Tolède, le grand maître d'Alcantara, et un grand nombre d'autres barons montèrent sur l'échafaud. Un silence de terreur régnait dans l'assemblée ; c'était chose nouvelle en Espagne qu'une scène de ce genre. L'archevêque de Tolède, arrivé le premier auprès de la statue, lui enleva la couronne ; Villena lui arracha le sceptre ; le comte de Placencia la dépouilla de la robe royale ; le grand maître d'Alcantara ôta l'épée ; deux autres grands barons foulèrent aux pieds les divers insignes de la royauté. Puis, tous ensemble, ils jetèrent la statue à bas de son siège en la chargeant d'injures et de malédictions, comme s'ils eussent parlé au roi Henri en personne : et cela, sans ménagements, sans peur, sans que l'on pût les taxer de lâcheté, pour insulter ainsi une image inerte, car ils eussent ainsi traité le roi lui-même, si le roi eût été entre leurs mains.

Toutefois cette énergique manifestation de la puissance féodale contre le pouvoir souverain avait quelque chose de peu rassurant pour l'objet de leur prédilection, pour ce même Alphonse, proclamé roi sur les débris de la royauté qu'ils venaient de détruire. Mais un trône a tant de charmes ! L'infant don Alphonse s'en laissa probablement éblouir, et s'inquiéta peu des revirements soudains qui viennent souvent renverser la fortune des rois en pleine prospérité. L'enthousiasme des factieux était,

au reste, de nature à exalter une tête jeune et inexpérimentée, qui ne savait rien encore des choses de la vie. A peine la statue du roi déposé était-elle descendue de son piédestal, les barons élevèrent le jeune enfant à sa place, et le portant sur leurs épaules, comme autrefois les Francs faisaient de leurs rois, ils s'écrièrent : « Castille ! Castille ! pour le roi don Alphonse. » A ces cris, que la foule répéta à genoux, pour prêter hommage au souverain de son choix, se mêlèrent le roulement des tambours, le bruit aigu et retentissant des clairons ; et, enfin, ce murmure vague qu'un peuple ému exhale dans les airs. Murmure sinistre, qu'il soit de joie ou de tristesse, d'amour ou de haine, d'applaudissements ou de huées ; car il est toujours le précurseur ou le résultat d'une tempête !...

C'est à cette occasion que la ville d'Avila prit le nom d'Avila de los Caballeros, nom qu'elle porte encore aujourd'hui...

Mais la diligence va partir pour Madrid... Madrid, la capitale de l'Espagne ! Cette ville où l'on entre en pleurant, tant l'aspect en est triste et désolé, et que les étrangers ne quittent jamais sans verser des larmes de regret, tant ils y trouvent d'amis et de sympathies... Nous voudrions bien vous y conduire de ce pas, mais vous ne verriez point l'Escorial, Ségovie, la Granja, la caverne de saint Prudentius... N'importe, ne nous arrêtons qu'à Ségovie ; laissons à notre gauche cette partie de la Vieille-Castille qu'on appelle la Rioja. A part quelques histoires de sorcellerie, quelques procès ridicules, intentés par l'inquisition à de pauvres imbéciles tenus pour sorciers, et la caverne de saint Prudentius, il n'est rien là qui puisse vous intéresser. Nous vous raconterons ces histoires chemin faisant, ainsi que les miracles du saint ermite. Montons en voiture, et partons.

Nous sommes sur la route royale, route large de quinze mètres, unie comme une allée des Tuileries, et bordée d'arbres d'une vigueur et d'une beauté tout américaines. Au loin, un horizon sans nuage ; des deux côtés, des forêts de sapins, des steppes couverts de genêts, des vignes, des champs ! Un ciel d'azur ! Un soleil étincelant ! Un vrai soleil espagnol ; car nous sommes en pleine Espagne. Vous avez souvent ouï dire que ces forêts étaient remplies de brigands qui vous attendaient au passage, cachés derrière un buisson, un vieux chapeau d'une main, pour vous demander l'aumône, une escopette de l'autre, pour vous forcer à la donner ?

Rassurez-vous : dans ces forêts, on rencontre des loups, mais la Vieille-Castille ne renferme point de brigands. Nous ne sommes pas encore arrivés aux domaines de ces messieurs ; dès que nous y serons, nous ne manquerons pas de vous en avertir. D'autres affirment que ces buissons de genêts cachent d'énormes serpents pleins de ruses... N'en croyez rien ; si nous pouvions nous y arrêter quelques instants, au lieu de boas et de dragons ailés, nous

trouverions des bandes de perdreaux, d'excellentes tourterelles, des myriades de pigeons sauvages, des lièvres et des lapins dodus... tout parfumés de menthe, de serpolet et de romarin. Et ces champs que l'on vous a peints si arides ! Oh ! nous voudrions, pour l'honneur de la Castille, pouvoir vous faire visiter une ferme du pays ! Vous n'y trouveriez pas, comme en France, des paysans qui se lèvent au point du jour, qui travaillent d'un soleil à l'autre, pour retourner le soir chez leur maître manger une mauvaise soupe aux choux et boire de la piquette aigrie... ; des paysannes flétries à vingt ans, vieilles avant l'âge de maturité, mais des jeunes filles jolies, blanches, roses et dorées ; à la peau unie, à la main effilée, au pied mignon, aux yeux à la fois doux et fripons ; des femmes mieux conservées que celles des grandes villes. C'est que dans la Castille les femmes ne vont point aux champs : les hommes eux-mêmes n'y travaillent que pendant les deux tiers de la journée ; ils passent l'autre tiers à manger, à boire et à se reposer, ainsi que leurs bestiaux. L'été, ils font la siesta en plein soleil, sous une tente formée avec quatre pieux sur lesquels ils étendent leur manteau. Puis, le soir venu, ils se rendent au village : là, un bon souper les attend, un souper composé d'une excellente *olla podrida*, ou, si vous l'aimez mieux, un pot-au-feu dans lequel abondent la viande de jeune brebis, le lard frais, les *garbanzos* (pois chiches), le boudin noir et le saucisson, sans compter les légumes frais qu'on y ajoute toujours, et le délicieux jambon qu'on y met de temps en temps, surtout les dimanches et les fêtes. Il fait beau voir tous ces gens-là, le soir, après leur souper, se promenant dans les rues de leur village, une guitarrilla à la main et faisant la *ronda* (la cour) à leurs fiancées : c'est une vieille mode conservée en Castille, on fait longtemps la cour avant de se marier ! Que voulez-vous ? ces bons Castillans en sont encore à croire à l'amour et à la vertu des femmes... Ils pensent que cela vaut mieux que de s'unir par un contrat *authentique*, sans que le cœur soit de la partie, selon l'usage des pays civilisés. Nous sommes un peu de leur avis.

Puis, les dimanches après la messe et pendant l'après-midi, des groupes nombreux se réuniront sur la place ; jeunes filles et jeunes garçons se mêleront en joyeuses bandes de danseurs et de chanteurs ; le premier venu pincera de la guitare ; et le boléro, ce délicieux boléro ! plusieurs d'entre vous l'ont vu à l'Opéra ; mais on le danse si mal, qu'il est méconnaissable pour des yeux espagnols ; le boléro, disons-nous, déploiera toutes ses séductions, toutes ses voluptés... Rassurez-vous, rien d'indécent ne s'y mêlera. Les grands parents sont là, réglant la joie sans la troubler. Peut-être les pères et les mères de tous ces grands garçons et de toutes ces jolies filles danseront-ils eux-mêmes une séguidille. Et pourquoi pas ? cela leur rappelle leur jeunesse et les rend indulgents pour leurs enfants ; d'ailleurs ces pères et

ces mères sont encore si jeunes ! Quelquefois, en Espagne, nous rencontrons des hommes à peine âgés de quarante ans, qui, unis à une femme de trente, voient déjà les enfants de leurs enfants ! Les Castillans sont-ils plus malheureux, plus à plaindre pour cela... Ne le croyez pas ?...



Mais nous vous avons promis des histoires de sorcellerie et des miracles. Baissez les stores pour vous garantir du soleil ; ce sera comme lorsque les prédicateurs espagnols vont commencer leur sermon. L'ombre nous rendra plus hardis, notre verve deviendra plus piquante, et, moins distrait par les objets extérieurs, vous nous écouterez avec plus d'attention. Encore un coup de ce bon vin aragonnais que nous avons acheté à si bon marché, et que l'on vend si cher en France, sous le pseudonyme de Malaga ! Mettez-vous à votre aise et écoutez. Nous débiterons par les sorciers ; les miracles de saint Prudentius viendront ensuite...

Parmi les pays où le malin esprit s'est amusé à séduire des vieilles femmes, et à organiser des sociétés secrètes, la Rioja est certainement privilégiée. Cette contrée, qui forme au plus le trentième de l'Espagne, a été plus riche en sorciers que Paris ne l'est en gens d'esprit, en jolies femmes et en adroits

fripons : aussi l'inquisition, qui se connaissait en ces sortes d'affaires, et qui, pour la plus grande gloire de Dieu, sans doute, s'appliquait avec tant de zèle à la recherche et à la destruction des associés du diable, l'inquisition a toujours trouvé une abondante provision de chair et d'os à brûler, dans la province qui se trouve comme enclavée entre la Navarre, la Vieille et la Nouvelle-Castille, les provinces basques et l'Aragon. La Rioja a été de tout temps la terre classique des gens voués au diable. Les environs de Calahorra qui, ainsi que nous le verrons bientôt, peuvent se glorifier d'avoir produit de grands saints, paraissent avoir été choisis de préférence par messire Satan et compagnie, pour y tenir leurs nocturnes assises, leurs fêtes diaboliques et leur sabbat. La Rioja était le quartier général des sorcières du royaume. La société du Bouc, composée de plusieurs milliers d'individus, hommes, femmes et enfants, tous doués de la puissance de s'envoler après l'heure de minuit par le tuyau de la cheminée, et de parcourir, en quelques secondes, des distances incommensurables, à cheval sur un manche à balai, est encore la terreur du pays. quoique à vrai dire tous ses membres aient été dûment et saintement brûlés en place publique, grâce au zèle du saint-office et à l'activité que les pieux chrétiens mettaient à les dénoncer... En vain les Riojanos lisent-ils les milliers de *complaintes* que de saints religieux ont composées à l'effet de leur prouver que nul sorcier n'a de pouvoir sur quiconque aurait un Évangile de saint Jean attaché à l'un des murs de sa maison, ou suspendu à son cou, dans un sachet de flanelle, surtout si cette flanelle a fait jadis partie d'un froc de dominicain ; en vain les curés de paroisse affirment-ils, au prône, qu'il n'y a plus de sorciers, et que, y en eût-il encore, il suffirait, pour conjurer leurs maléfices, de faire dire trois ou quatre messes par an pour les âmes du purgatoire, et de payer régulièrement la dime, les prémices et autres droits de l'Église, les habitants de la Rioja s'obstinent toujours à éprouver une grande frayeur pour les membres de la société du Bouc, autrement dit, associés de Belzebuth.

— S'il n'y a plus de sorciers, disent-ils, pourquoi mon enfant, qui se portait si bien, il n'y a pas encore deux jours, passe-t-il maintenant toute la nuit à crier, à se tordre dans ses langes, et à mordre le sein de sa mère ?

Répondez-leur : L'enfant a des coliques, fait des dents... ou toute autre chose, ils vous diront :

— Soit. Mais ma vache ne donne-t-elle pas moitié moins de lait cet hiver qu'elle n'en donnait l'été dernier?... Mais la vieille femme du coin n'a-t-elle pas le pouvoir de vous jeter un sort en vous regardant de travers, de faire tourner le vin dans les caves, et de faire pleuvoir des sauterelles qui détruisent nos blés?...

Nous sommes aussi incrédule qu'un abbé de la régence ; pourtant ces rai-

sons-là, et mille autres que nous passons sous silence, appuyées de la relation qu'on valire et que nous avons extraite des annales de l'inquisition, nous font partager l'avis des habitants de la Rioja. Vous penserez vous-même comme nous, lorsque vous aurez lu les statuts de la société du Bouc, que nous allons transcrire fidèlement pour vous; lorsque votre mauvaise étoile vous aura conduit en présence d'une jeune Riojane à qui le diable aura donné deux beaux yeux noirs, brillants et veloutés, un visage d'un ovale parfait, encadré dans de longs cheveux de soie un peu bruns, et animé d'une teinte chaude, où le pur sang goth se mêle aux reflets dorés de l'Arabie; vous verrez alors si vous pouvez vous défendre de partager nos erreurs. Oui, si après avoir considéré cette magnifique tête d'étude attachée à un cou de cygne qui se balance flexible sur un corps droit, mince, souple, ondulant comme un jeune palmier, cambré, accentué, modelé comme les belles statues sculptées par Phidias et Canova; si, après cela, disons-nous, vous ne croyez pas aux sorciers, aux lutins et aux démons, nous vous tenons pour un hérétique obstiné, et nous vous dénoncerons, sans scrupule, à la *santa Inquisition*, aussitôt qu'elle sera rétablie. En attendant, écoutez le détail des réceptions, des fêtes et réjouissances qui avaient lieu, et qui peut-être ont lieu encore, au sabbat, dans la vallée de Bactens en Navarre, au milieu d'un pré appelé le *Pré du Bouc*, lieu où tous les sorciers du royaume d'Espagne étaient tenus de se rendre au moins trois fois par semaine, *entre les hurlements du loup et le chant du coq*; c'est-à-dire, depuis neuf heures du soir jusqu'au point du jour... Quelque étrange que puisse vous paraître ce programme, nous le maintenons véritable, attendu qu'il nous a été fourni par le roi des sorciers lui-même, respectable Riojan, lequel tient son autorité du diable en personne, et s'occupe en ce moment de réorganiser la société. Vous pourrez, au surplus, vous assurer de la vérité de notre récit en lisant les annales de l'inquisition, où les détails suivants sont consignés, sous forme de déposition, dans les divers procès intentés, vers la fin du dix-septième siècle, à une bande de sorciers qui furent condamnés au feu et brûlés solennellement à Logroño en 1610. C'est le roi des sorciers qui parle :

« Le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine sont les grands jours de réception, outre les jours de fêtes solennelles, telles que la Toussaint, Noël, Pâques, la Pentecôte, etc. La séance commence à neuf heures, se prolonge jusqu'à minuit, et même jusqu'au chant du coq.

« D'abord arrive le MAÎTRE sous les traits d'un homme noir, laid, colère, attristé... Sa tête est ornée d'une petite couronne de cornes très-fines, sans compter deux autres cornes plus longues, qu'il porte sur le derrière du crâne, et une corne monstre, plantée au milieu du front. Cette dernière, allumée comme une torche, jette une lumière plus brillante que celle de la lune, et

moins éclatante que celle du soleil : elle sert de lampe à l'assemblée. Les yeux du *maître* sont grands, ronds et bien fendus, un peu saillants comme ceux d'un hibou ; ils brillent dans l'ombre, comme ceux d'un loup ; sa barbe ressemble à celle d'une chèvre. La partie inférieure de son corps est exactement conformée comme celle d'un bouc. Toutefois, ses pieds et ses mains ressemblent à ceux d'un singe ; seulement ses doigts, tous de la même longueur, sont terminés par des ongles démesurés qui, vers la pointe, se recourbent comme les griffes d'un lion. L'extrémité de ses pieds figure la patte d'une oie, et ses mains ressemblent aux serres d'un oiseau de proie.



« A peine arrivé, le *maître* va s'asseoir sur un trône d'or, les jours de fête, et simplement de bois d'ébène, les autres jours. Dès qu'il est assis, chacun des adeptes se prosterne, et attend qu'il ait parlé. Sa voix retentit alors, rauque et discordante comme celle de l'âne mêlée au rugissement du lion. Ses paroles, toujours mal articulées, sont prononcées d'un ton arrogant. L'ensemble de sa figure et de ses actions exprime toujours la colère et la mauvaise humeur. Quelquefois, c'est un air de mélancolie qui domine chez lui.

« Aussitôt qu'il a parlé, on s'approche de lui, et on l'adore en criant :

Maitre! maitre! tu es pour nous plus dieu que Dieu! Puis on lui baise la patte, le blanc des yeux, l'anus et une autre partie du corps que nous nous abstiendrons de nommer ici. Vient ensuite l'imitation de la messe. Des diables subalternes dressent un autel. Le maitre officie, et les deux plus jeunes initiés de l'assemblée l'assistent en qualité d'enfants de chœur. Suit un sermon dans lequel le maitre exhorte les assistants à renier toute croyance autre que la sienne, leur promettant, en échange, un paradis mille fois plus agréable que celui des chrétiens.

« Puis, le maitre s'unit charnellement avec tous les assistants, hommes et femmes, et leur ordonne d'en faire autant entre eux, ce qui a lieu immédiatement, sans égard au sexe, à l'âge ou au degré de parenté... Enfin la fête se termine par la réception des prosélytes que le maitre veut initier.

« Les néophytes promettent d'abord amour, obéissance et fidélité jusqu'à la mort à Satan et à tous ses représentants, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Ils renoncent ensuite à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, et jurent de n'adorer que le *maitre*. Alors Satan prend l'initié entre ses jambes et lui grave avec ses ongles, dans le blanc de l'œil gauche, la figure d'un petit crapaud, sans lui causer la moindre souffrance,— et sans insufflation d'éther, bien entendu! Cette figure sert à tous les sorciers de signe de reconnaissance.

« Un petit crapaud vivant, habillé en ecclésiastique, est ensuite remis au nouveau membre de la société. C'est un talisman qui lui donne la puissance de se rendre invisible et de se transporter d'un lieu à l'autre, sans la moindre fatigue, et dans un temps inappréciable. Pour obtenir ce résultat, il suffit de frapper le petit crapaud qui, aussitôt, vomit une eau gluante et nauséabonde avec laquelle on se frotte sous les aisselles, sous le menton, à la plante des pieds, et dans la paume des mains.

« Le dernier roi des sorciers, ajouta très-gravement celui de qui nous tenons ces précieux détails, était Michel Goiburn. La dernière reine, Jeanne la Chafouine, femme de Michel Goiburn, est, dit-on, vivante encore. On pense qu'elle est cachée au fond des Pyrénées depuis cent cinquante ans, sous la forme d'une couleuvre; on ajoute même que c'est elle qui protège le curé de Bogota. Ce brave homme me témoigne une grande amitié; car il sait que je suis devenu roi des sorciers, et que je n'attends qu'un ordre du maitre pour me rendre au Pré du Bouc, et me faire légalement reconnaître. »

Telle est la relation que Jean Firoga fait de sa royauté à qui veut l'entendre, relation grotesque, incroyable au dix-neuvième siècle; mais les inquisiteurs de Logroño l'ont accréditée dans le pays en condamnant, sans autres preuves, vingt-deux imbéciles qui se croyaient sorciers!... Quant à

Jean Firoga, c'est un brave paysan qui a entendu raconter toutes ces choses par son père, et qui, plus tard, a sans doute rêvé que Satan l'avait choisi pour reconstituer la société du Bouc, dont le nom est toujours prononcé avec terreur, non-seulement en Rioja, mais encore dans toute la Navarre, dans une grande partie de la Vieille-Castille et de l'Aragon.

Nous vous devons maintenant le récit des miracles de saint Prudentius. C'est justice : après les sorciers, les saints ; après le règne du diable, celui de Dieu. On trouve, chez les habitants de la Rioja, de poétiques erreurs ; on peut bien les leur pardonner en faveur de la poésie.

Nous allons vous parler d'une grotte naturelle formée par l'excavation d'un rocher sur les bords de l'Ebre, non loin d'une petite rivière appelée Licia, dans la juridiction territoriale de Calahorra. Les cavernes, cher lecteur ! ont toujours joué et joueront éternellement un grand rôle dans l'histoire légendaire d'Espagne. C'est à cause de cela, peut-être, que l'Espagne a toujours eu la renommée d'être infestée de bandits et de voleurs. Voyez, pourtant, comme les extrêmes se touchent ! En compensation, elle possède une si riche collection de saints de toute espèce que, l'année eût-elle six mille jours, on serait peut-être encore obligé de les accoupler deux à deux dans le calendrier, afin que chacun eût son petit bout de fête. Il ne s'agit point ici d'une caverne de voleurs !... mais d'un ermitage, d'un lieu de repos et de prière, sanctifié autrefois par la présence de deux illustres personnages ; deux hommes d'une sainteté exemplaire, d'une éminente perfection. C'était au temps du roi Leuwigilde. Il y avait des ermites, alors ! heureux temps où l'homme fatigué du monde et des amertumes de la vie, décidé à terminer paisiblement ses jours dans l'oisiveté, et possesseur de rien ou à peu près, n'avait qu'à déposer les soins et les soucis de la terre au seuil de la première grotte venue. Dans cette demeure non imposable, meublée à peu de frais de quelques feuilles mortes, d'un crâne desséché, d'une grossière croix de bois et d'un escabeau de pierre, il était nourri par les oiseaux du ciel, sous la figure de bons et naïfs villageois trop heureux de partager leur pain avec l'élu du Seigneur, l'ange consolateur de leurs misères, le génie tutélaire de la contrée. La douce existence que celle d'un ermite ! quel dommage que la mode en soit passée ! Combien de malheureux, sans rentes et sans emploi, se promènent, dès le matin, le long des boulevards, souriant du bout des dents à tous les visages qui passent, comme s'ils étaient les amis de toute la terre ; puis, le soir venu, pâles, pensifs et affamés, les nerfs crispés par le bruit des fourchettes qui retentit dans les restaurants voisins, tournent et retournent leurs poches vides, hument, en passant, le parfum des cuisines qui monte en bouffées brûlantes et vivement parfumées des soupiraux qui bordent le trottoir, et soupent d'un verre de bière offert par un *ami* lésé

d'un bon diner, ou même ne soupent pas du tout ! Combien de ces gens-là et combien d'autres encore, martyrs, sous toutes les formes, des exigences de la civilisation, se trouveraient heureux du rôle d'ermite, surtout s'ils pouvaient y joindre le don des miracles comme ceux dont nous allons vous parler. Des miracles ! mais qui n'en fait point, aujourd'hui ! Furent-ils jamais aussi communs que dans ce siècle fertile ? La science a vaincu la douleur même, bientôt peut-être arrivera-t-elle à vaincre la mort. Quand donc pourra-t-on faire le miracle si longtemps attendu de rendre les peuples heureux !... Nous voici loin de notre sujet, revenons-y bien vite. Ecoutez notre légende.

La grotte dont nous avons parlé, et dont vous ne voyez plus aujourd'hui que les vestiges, était jadis habitée par un saint homme appelé Saturnius. Vrai chrétien, ne s'occupant que des choses de Dieu, il enseignait aux habitants de la contrée la pratique des vertus évangéliques dont il leur donnait l'exemple... Si haut et si loin alla sa renommée, qu'un certain Prudentius, natif d'Alava, touché du récit qui lui avait été fait des vertus de Saturnius, se dit un jour : « Je l'imiterai. » Prudentius était Cantabre ; vous savez, cher lecteur, de quelle trempe étaient les Cantabres. On pouvait leur appliquer l'adage : « *Vouloir, c'est pouvoir.* » Or Prudentius voulut. Un jour donc que Saturnius se tenait à la porte de sa *cueva* (grotte), étudiant les étoiles — ou peut-être n'étudiant rien du tout, — il aperçut, de l'autre côté de l'Ebre qui serpentait entre le chemin et l'ermitage, un jeune homme âgé de quatorze ou quinze ans, lequel tendait les bras vers lui, comme pour lui dire : « Je voudrais bien être de l'autre côté. » Mais Saturnius, n'ayant pas de nacelle, ne pouvait que lui répondre par signes et avec un air très-désolé : « Je ne puis pourtant pas vous aller chercher. » Le fleuve était profond et rapide, et ses bords escarpés se dressaient à pic. Tout autre que Prudentius aurait désespéré ; mais un Cantabre !... Prudentius leva les yeux au ciel, invoqua Dieu dans son âme, et aussitôt, comme autrefois saint Pierre sur les mers de la Judée, il traversa rapidement le fleuve, sans même mouiller ses sandales !

Grande fut la surprise de Saturnius, à la vue de ce miracle. Il prit dans ses bras le jeune favori du Seigneur, l'embrassa affectueusement, le conduisit dans son ermitage, et accomplit envers lui les devoirs de la plus touchante hospitalité ; et comme, dans ce temps-là, bien différent du nôtre, les premières places étaient aux plus dignes, Saturnius, éclairé par l'esprit d'en haut, et jugeant que Prudentius était son maître et non pas son élève, puisqu'il tenait de Dieu une telle puissance, Saturnius se prosterna devant lui, et lui dit : « Cette grotte est à toi, je ne suis que ton serviteur. » En reconnaissance, Prudentius lui tint fidèle compagnie pendant sept années,

— sans lui faire trop sentir sa supériorité. — Puis l'ermite mourut, et Prudentius le pleura comme s'il n'eût pas hérité de lui. Heureux temps que celui du roi Leuwigilde !...



Notre saint fut pris, toutefois, d'un petit grain d'ambition, ou plutôt d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Après la mort de Saturnius, il se rendit à Calahorra. Là, il reçut les ordres sacrés, et fut promu à l'évêché de Tarazona, qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à Osma, en revenant de Tarazona. Sa mort causa une grande douleur aux habitants de cette ville, lesquels réclamèrent ses reliques, voulant au moins posséder le corps de leur évêque bien-aimé. On songea donc à le transporter d'Osma à Tarazona. Mais, ô miracle plus grand encore que tous ceux qui avaient précédé ! lorsque les prêtres qui accompagnaient le corps voulurent enlever la bière, elle résista à leurs efforts, et resta clouée au sol comme par un pouvoir magique. En vain renouvelèrent-ils la même tentative, ils échouèrent comme la première fois. — On n'a pas oublié que le saint était Cantabre. — Force fut donc aux ecclésiastiques qui formaient le cortège de renoncer à leur projet et d'attendre que le saint voulût bien manifester sa volonté. Elle ne se fit pas longtemps attendre : à peine leurs mains eurent-elles quitté la bière, qu'elle se mit à marcher toute seule, montant et descendant selon les accidents du

terrain, que c'était merveille de la voir, et qu'on avait peine à la suivre. Elle franchit ainsi la chaîne de montagnes qui sépare Osma de Logroño, traversa la Licia sans se mouiller, et s'arrêta devant l'ermitage où le saint évêque avait passé les sept premières années de sa vie ascétique. C'est là que Prudentius fut enseveli... Heureux si nous pouvions nous prosterner devant ses cendres, en supposant qu'elles y soient encore; mais notre voyage ne finirait pas, si nous voulions faire une station devant toutes les reliques que nous rencontrerons en chemin...

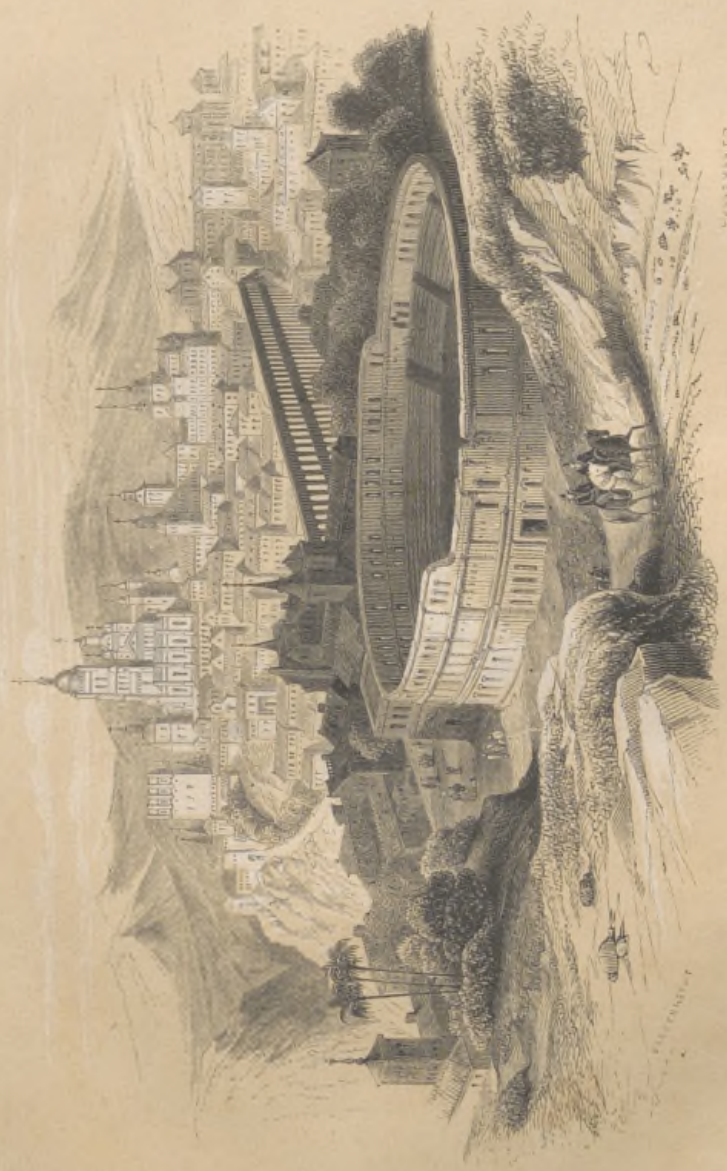
Nous voici à Ségovie! la ville du diable, comme l'appellent les habitants de Madrid; la ville des merveilles, comme doivent l'appeler les artistes et tous les admirateurs des œuvres du génie.

Ségovie appartient à la Vieille-Castille, c'est la dernière ville de cette province. Après Ségovie, on trouve les Puertos, ces cordilières qui, sous les noms de Guadarrama, Fuenfria, Nava-Cerrada et Somosierra, séparent les deux Castilles.

Ségovie est située sur le versant nord des Puertos, Fuenfria et Guadarrama. Elle est d'un abord facile, soit qu'on vienne de Burgos ou de Valladolid, soit qu'on arrive de Madrid. Au nord, un chemin uni, tracé dans une plaine riche et fertile, nous y conduit; au sud, au contraire, on traverse le parc de la Grange, site charmant que vous pouvez voir en tête de ce chapitre.

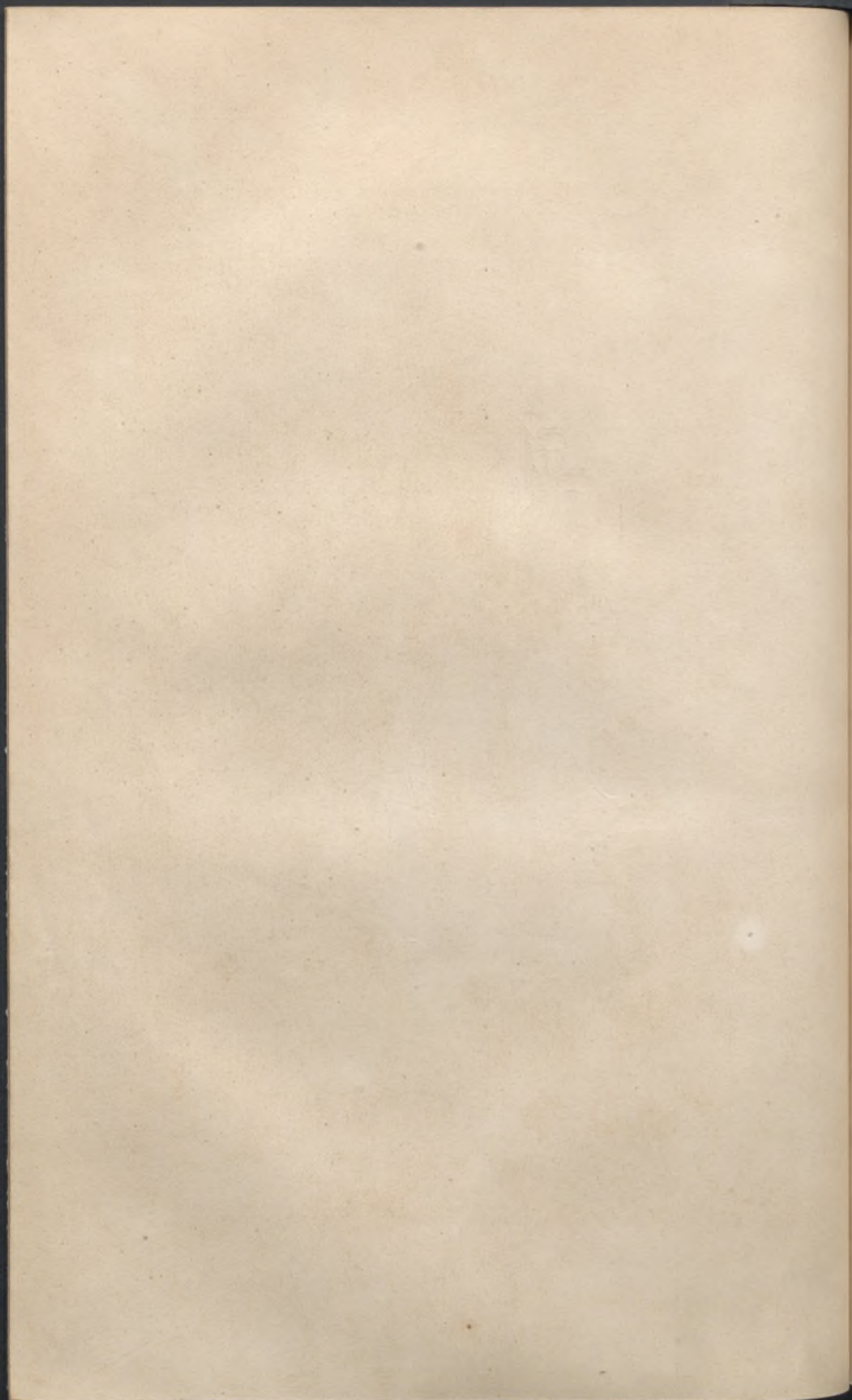
Ségovie renferme plusieurs merveilles artistiques et architecturales, sans compter son école d'artillerie qui, depuis cent cinquante ans, a donné à l'Espagne des artilleurs que l'Europe lui a enviés pendant longtemps.

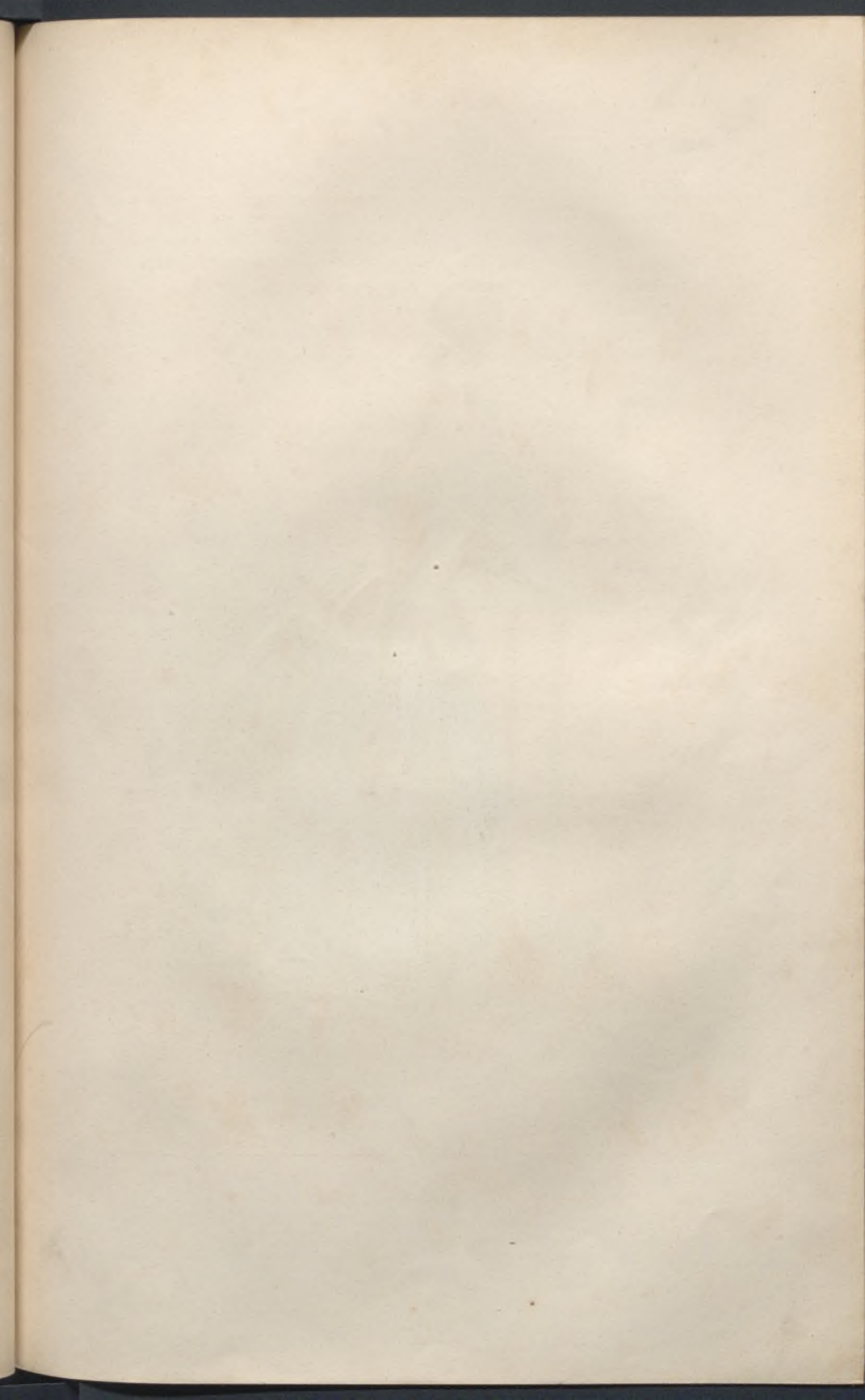
D'abord l'alcazar, château royal bâti par les princes goths, habité ensuite par les Maures, puis par les rois chrétiens. C'est dans cet alcazar qu'Isabelle de Castille, depuis reine d'Espagne et des Indes, se réfugia, lorsque don Henrique, oubliant qu'elle était sa souveraine, tenta de lui enlever l'héritage qu'elle tenait des lois du pays. Plus tard, l'alcazar fut changé en collège; le gouvernement y fit élever les cadets nobles qu'il destinait au génie ou à l'artillerie. Le génie oriental a partout laissé la trace de ses poétiques et sublimes inspirations entées sur les merveilles de l'art gothique. Aujourd'hui, l'alcazar de Ségovie est à la fois une école militaire, un palais, une forteresse, un château des temps chevaleresques, et un musée. Toutes les merveilles des arts et les plus riches souvenirs historiques semblent s'y être réunis pour en faire un des monuments les plus remarquables de la Péninsule. La principale salle de l'alcazar renferme une précieuse collection de statues en bois, lesquelles représentent tous les rois d'Oviedo, de Léon, de Castille et d'Aragon, depuis Pélage jusqu'à Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, inclusivement. La statue en pied du Cid Campeador s'y trouve aussi: elle est placée au-dessous de la porte du cabinet qu'Alphonse le Sage avait



W. & A. G. & C. CO. ENGRAVERS

Segovia.







Jeune fille de Ségovie.

choisi pour en faire son observatoire. Cette noble image est là, debout comme une sentinelle à qui la vieille Espagne, en mourant, aurait légué la garde du monument. C'est assurément au respect que la mémoire de l'illustre guerrier inspire à tous les Espagnols, et sans doute aussi à tout ce qui porte une épée, qu'on doit attribuer la conservation des trésors d'art et d'architecture que les voyageurs peuvent encore admirer aujourd'hui dans l'alcazar de Ségovie. Le vieil invalide à qui la garde de ces précieux trésors a été confiée montre chaque jour, avec une sainte vénération, à tous les curieux, l'armure qui servit au fameux *Babieca*, ce cheval du Cid immortalisé par les romances espagnoles.

Les appartements de l'alcazar sont entièrement meublés à l'antique. Les Espagnols ont eu garde de remplacer les escabeaux de bois de chêne qui servirent aux dames d'honneur et aux pages d'Isabelle, ainsi que le grand fauteuil sculpté sur lequel se sont assis Henri de Transtamare, Alphonse le Sage et Pierre le Cruel. D'innombrables et merveilleuses sculptures, de riches armures, des peintures dues au pinceau des plus grands maîtres, des milliers de ces vieux chefs-d'œuvre de goût et de patience qui charmaient les loisirs des artistes et des religieux du moyen âge ; enfin, des arabesques et des ciselures sarrasines, miracles du génie patient et de l'imagination rêveuse des Orientaux, complètent cette collection de choses belles et rares qui font de l'alcazar de Ségovie un lieu enchanteur où le poète, l'antiquaire, l'homme du monde, l'historien et le guerrier, trouvent un aliment plein de charmes à leurs investigations.

L'alcazar domine la ville ; du haut de ses tourelles, on voit se dérouler la chaîne immense des *Puertos* ou cordilières de montagnes, qui, comme un rempart de granit noir, protège, de tous côtés, les plaines de la Nouvelle-Castille, de la Manche et d'une partie de l'Estramadure. Au nord, c'est la Vieille-Castille, la Rioja, les provinces Basques, une partie de l'Aragon, de la Navarre et du Portugal. Au pied du château, les faubourgs de Ségovie, l'Azobejo et l'aqueduc. L'aqueduc ! ce monument qui, depuis deux mille ans, brave les atteintes du temps, défie les investigations de la science, et tourmente l'imagination des Espagnols.....

Or vous saurez qu'il existait jadis à Ségovie un bon curé vivant de sa messe et de son *puchero*, un curé de *misa y olla*, comme l'on dit en Espagne : en un mot, un excellent et digne ecclésiastique. Il ne s'occupait point de politique, pas plus que de devenir chanoine, bénéficiaire, ou sacristain-major de la cathédrale. Il avait une jeune servante, bonne chrétienne, laquelle n'avait jamais enfreint, même en pensée, le sixième commandement : c'était un modèle de sagesse et de charité. Aussi son maître l'aimait-il, en Jésus-Christ, comme si elle eût été sa propre sœur. A cette époque, Ségovie n'avait point de fontaines. L'eau y était rare, encore fallait-il l'aller chercher à

plus de deux lieues de là, à Fuenfria, disent quelques-uns, un peu plus près, selon d'autres. Peu importe la distance à l'intérêt de cette véridique histoire. Ségovie n'ayant point d'eau, comment faire le *puchero* chaque jour ? comment laver le surplis de M. le curé ? Comment entretenir le ménage proprement ? En allant chaque nuit, une cruche sur la tête et une autre sous le bras, chercher de l'eau pour le lendemain ! C'était bien fatigant ! La servante du curé, toute bonne fille qu'elle était, s'ennuya à la fin de ce métier d'Auvergnat ou de Galicien. Travailler tout le jour et courir toute la nuit ! c'était trop pour les forces de la pauvre enfant ; aussi, après l'ennui vint le désespoir, et ce désespoir fut si grand, que notre bonne servante s'écria, un jour, en tombant de lassitude :

— Oh ! je donnerais mon âme à Belzébuth, pour ne pas avoir chaque soir à faire des courses pareilles !

— Je l'accepte, répondit une voix tout près de la jeune fille.

La pauvrette se retourna, et vit... ne vous effrayez pas, lecteur... elle vit un beau cavalier qui, l'épée sur la cuisse, vêtu de velours et de soie, l'air un peu sombre et pourtant agréable, la regardait en souriant de l'air



le plus fascinateur du monde. Il était si beau ainsi, que la jeune soubrette sentit sa frayeur s'évanouir.

— Ainsi, reprit le diable, car c'était lui, tu me donnerais ton âme, si je trouvais le moyen de faire venir chez toi l'eau que tu es obligée d'aller chercher chaque soir ?

La jeune fille n'avait jamais ouï de voix si douce. Belzébuth était beau, irrésistible. Le diable a tant d'esprit, et les jeunes filles sont si crédules.

— Ce n'est pas le démon, pensa-t-elle ; un habitant de l'enfer n'aurait pas la mine si fraîche et si avenante. C'est quelque jeune seigneur, échappé de l'université de Salamanque et de passage à Ségovie, qui veut peut-être me faire une agréable surprise. Et dans cette pensée, au lieu de s'écrier, comme l'eût fait son curé, *Vade retro, Satanas !* la jeune fille répondit d'une voix légèrement émue :

— Oui, monseigneur.

— C'est dit, répliqua le diable ; demain, tu m'appartiendras.

Ce disant, il toucha les deux cruches, qui à l'instant se trouvèrent remplies jusqu'au bord d'une eau claire et limpide ; et il disparut.

La servante retourna au logis...

Grande fut la joie du bon curé en la voyant revenir si tôt, car il faisait chaud, et il avait soif. Mais la servante avait eu le temps de réfléchir...

— Si c'était lui, pensait-elle, si c'était réellement Belzébuth... Oh ! mon Dieu ! mais je serais damnée, alors ! damnée pour avoir commis le péché de paresse, c'est juste. Un péché capital, cela mène tout droit entre les mains du diable.

Et la pauvre se prit à pleurer.

Le curé, qui l'aimait beaucoup, lui demanda d'un ton paternel ce qu'elle avait à se désoler ainsi. Bref, elle raconta à son maître ce qui lui était arrivé. Le bon curé demeura pensif et rêveur.

— Damnée ! mon bon Jésus ! s'écria-t-il enfin ; damnée ! une si bonne fille qui a tant de soin de ton serviteur, et qui est une véritable sainte, à part quelques peccadilles que le plus sévère casuiste n'oserait punir... Non, Dieu aidant, cela ne sera pas ; il ne faut pas que l'esprit de ténèbres triomphe cette fois...

En achevant ces mots, M. le curé alla à son armoire, en tira un surplis tout blanc qui avait été plissé par les sœurs de Notre-Dame del Henar, une étole que les religieuses de l'Incarnation avaient brodée à son intention, s'arma d'un goupillon, et se plaçant derrière la porte, à côté d'un bénitier :

— Appelle Belzébuth, s'écria-t-il d'un air triomphant ; appelle ce démon qui a surpris ta bonne foi, et nous verrons lequel de lui ou de moi sera le plus fort, — et le plus rusé, ajouta-t-il *in petto*.

Malgré la grande frayeur qu'elle éprouvait, la servante obéit. Le diable

parut ; non plus sous les traits d'un beau cavalier, mais en costume de maçon, et une pioche à la main.

Il était à peine entré, que déjà le curé avait refermé la porte. Puis, s'avançant vers l'esprit malin, il leva sur lui son redoutable goupillon tout ruiselant d'eau bénite.

— A nous deux maintenant, dit fièrement le brave serviteur de Dieu, en relevant la tête devant le démon surpris, lequel ne s'était pas attendu à cette pieuse défense. Qui t'a donné autorité sur cette enfant ?

— Elle-même, répliqua Belzébuth d'un air peu rassurant pour la jeune fille.

— Elle n'a pas qualité pour cela, dit le curé ; elle est mineure, et, par conséquent, ne peut légalement disposer de sa personne ni de sa volonté.

— Bah ! fit Belzébuth, est-ce qu'il y a un âge pour disposer de son âme ? Le curé fit un grand signe de croix.

— Et d'ailleurs, poursuivit le diable en ricanant, de deux choses l'une : ou elle me donne son âme, et je l'emporte ; ou elle me la dénie, et alors elle aura menti, et je l'emporte encore, car elle sera damnée. Vous voyez bien que, tôt ou tard, il faut qu'elle m'appartienne.

— Comment cela ? demanda le curé, qui n'avait pas bien saisi la profondeur du dilemme que le diable venait de lui lancer ; comment cela ?

— Quoi ! toi, un prêtre, tu ignores que le mensonge est un péché mortel, et que tout péché mortel mène droit en enfer ?

— C'est vrai, pensa le saint homme.

Cependant il ne voulut pas céder sans avoir combattu. Il se sentait bien armé ; un court examen de conscience lui démontra qu'il n'avait rien à craindre de l'esprit infernal. Il retrempa son goupillon dans l'eau bénite, et aspergea le démon d'une telle façon, que ce dernier, n'y tenant plus, demanda à capituler.

— Soit, dit le bon curé ; fais tes propositions, et nous verrons.

— Abaissez d'abord votre goupillon, fit Belzébuth en s'essuyant le visage.

Le curé fit ainsi qu'il le demandait, et l'armistice commença.

— Parle, et dépêche-toi, dit le curé.

— J'ai droit, répliqua le diable, de maintenir le marché tel qu'il a été contracté tout à l'heure entre cette fille et moi.

Le curé releva son goupillon.

— Mais, continua le diable, comme je veux vous être agréable, au lieu de faire venir l'eau de Fuenfria pour vous seulement, j'en ferai venir pour toute la cité.

— Vraiment ! Et pendant combien de temps cette eau coulera-t-elle ?

— Pendant... pendant...

— Pendant l'éternité, interrompit le curé ; tant qu'une pierre restera sur une autre pierre à Ségovie.

— Savez-vous qu'il me faudrait pour cela une besogne bien plus grande que je ne me l'étais proposé !

— Tu feras tout ce que tu voudras, pourvu que la ville de Ségovie ait désormais de l'eau à discrétion.

— Et j'aurai l'âme de votre servante ?

— Tu l'auras.

— Monsieur ! murmura tout bas la jeune fille effrayée.

— Tais-toi ; il n'aura rien du tout. Va retarder d'une heure l'horloge de ma chambre.

La servante obéit.

— J'accepte, fit le diable. Dans trois jours, toute la cité de Ségovie aura de l'eau, et je viendrai réclamer mon salaire.

— C'est entendu, fit le curé ; seulement, au lieu de mettre trois jours à faire cet ouvrage, j'exige qu'il soit fini avant que le soleil ait reparu à l'horizon, sinon tu n'auras rien.

— Avant que le soleil ait paru !... fit le diable. Savez-vous qu'il est bien tard ?

— Demain ou jamais. C'est mon dernier mot ; ainsi à tout à l'heure, ou je te...

Ce dernier mot du curé avait toute la vigueur du *quos ego* de Virgile. Notez qu'il était accompagné d'un geste plein d'énergie, et qu'en guise de foudre, il avait vivement agité son goupillon. Le diable frissonna, bien qu'il soit assez brave de son naturel.

— Quelle heure est-il ? demanda Belzébuth.

— Minuit, dit le curé en ouvrant la porte de sa chambre à coucher.

— Minuit ! murmura le diable. Le soleil paraît à deux heures cinquante sept minutes ; j'ai le temps.

Et, comptant sur ses griffes, il ajouta :

— Une heure pour me rendre à la montagne, et tailler ma *berroqueña* (granit noir) ; trente minutes pour équarrir les pierres et les transporter sur les lieux ; une heure pour tirer mon plan et l'exécuter ; vingt-cinq minutes pour diriger le cours des eaux sur la cité... J'ai le temps... J'aurai même deux minutes pour me débarbouiller après... C'est dit, fit-il en tendant sa griffe au curé.

— A tantôt, lui fut-il répondu.

Le diable disparut...

Le soleil commençait à paraître à l'horizon. Les habitants de Ségovie se rendaient au marché, selon leur habitude. Il se tenait alors, comme aujourd'hui

d'hui, sur la plaza de l'Azobejo. Quel fut l'étonnement des bons Ségovians, à l'aspect de cet aqueduc miraculeux, que vous pouvez admirer à votre tour, cher lecteur, dans la gravure ci-contre, car il était alors tel qu'il est encore aujourd'hui !...

Parmi les Ségovians qui contemplaient, ébahis, ce merveilleux ouvrage, se trouvait le curé que nous connaissons déjà, et sa servante aussi. Savez-vous pourquoi la servante n'était pas allée en enfer ? C'est que le diable, trompé sur l'heure par l'homme de Dieu, n'avait pu achever l'aqueduc à temps. Juste au moment où le soleil se levait à l'horizon, il tenait la dernière pierre qui devait servir à parachever l'édifice. Une seconde de plus, et il la plaçait dans le trou que vous voyez à ce pilier. Nul n'a pu fermer depuis ce vide malencontreux, et nul ne le fermera. Les œuvres du diable sont comme celles des hommes de génie : s'il les laisse imparfaites, personne n'ose y toucher.

Telle est la légende de l'aqueduc de Ségovie. Les savants, sceptiques par état et aussi souvent par impuissance, racontent d'une autre façon l'histoire de ce monument. Ecoutez, et choisissez.

D'après les archéologues, l'aqueduc de Ségovie est un des beaux souvenirs du siècle d'Adrien, le doux empereur de cette grande Rome, qui a vu régner tant de monstres, mais qui, par compensation, a légué au monde d'inimitables chefs-d'œuvre. Eh bien, ce que nulle part le génie humain n'a pu faire, la patience infatigable d'un moine espagnol l'a osé exécuter au seizième siècle. Pendant que les aqueducs de la campagne de Rome tombaient en ruines, et que le pont du Gard n'était plus qu'un objet de curiosité et d'admiration pour les touristes, un religieux espagnol, un moine du couvent *del Parul*, nommé Pedro de Meza, ajoutait trente-cinq arches à l'aqueduc de Ségovie, qui en a aujourd'hui neuf cents. Cette addition architecturale a été faite avec tant d'habileté, qu'elle ressemble, non pas à une restauration, mais à une continuation de travail accomplie par les mêmes mains.

Haut de deux cents pieds, l'aqueduc de Ségovie a une longueur de deux mille cinq cent trente-cinq. Ses arcades, quelquefois inégales, ne s'alignent pas toujours sur deux rangs. Elles ont quatorze et quinze pieds d'ouverture, et parfois jusqu'à trente-neuf de hauteur. Les piliers supérieurs sont à peu près égaux ; ils sont épais de six pieds sur quatre et demi. On compte dix-sept pieds d'ouverture, à partir de la base, de l'un à l'autre des piliers qui soutiennent les arcades. Les piliers inférieurs ont onze et douze pieds de largeur ; ils sont formés d'une pierre pareille à celle qui a servi à bâtir l'Escorial. C'est une sorte de granit noir appelé *berroqueña* dans le pays, et ces pierres sont, à la manière antique, admirablement superposées et jointes, sans qu'on ait eu besoin d'employer pour cela ni mortier ni ciment.

C'est vraiment merveille de voir cette longue file d'arcades qui couvrent un espace de huit cent quarante-trois mètres. A trois lieues de Ségovie, près des montagnes de Fuenfria, se trouve la source de Rio-Frio, laquelle source fournit la première ses eaux à l'aqueduc. C'est merveille, disons-nous, de suivre pilier à pilier cet immense chef-d'œuvre ; géant de pierre, il va grandissant, élançant dans les airs ses arcs miraculeux qui semblent gravir les hauteurs de Ségovie, pour, de là, planer sur la ville, l'arroser de leurs eaux bienfaisantes, et aller enfin s'arrêter sur la place de Saint-Sébastien. C'est là que se trouve le pilier auquel il manque une pierre, et qui a donné lieu à la tradition satanique rapportée plus haut. On voit combien l'imagination des Espagnols se plaît à créer, partout où elle rencontre un doute, une incertitude ; ces esprits éminemment poétiques se sont plu de tout temps à remplir les lacunes de l'histoire par des contes et des légendes plus gracieux cent fois que la réalité. Et certes, en faisant honneur à Satan de la construction de l'aqueduc de Ségovie, ils ont fait preuve de sens et de beaucoup de logique : parmi tous les êtres créés, le diable n'est-il pas le type éternel de l'esprit et du génie ?

Trêve d'archéologie, lecteur ; suivez-nous maintenant dans ce chemin qui, semblable à un ruban argenté sur un vaste tapis de velours vert, se déroule sur cette grande nappe de verdure toute parsemée de fleurs sauvages, de muguet et de romarin... Encore une heure de marche à travers ces bois si sombres que l'on aperçoit devant nous, et qui font déjà partie des *puertos* de Fuenfria et de Guadarrama, et la scène va changer. D'abord, ce sera un parc... des arbres d'une vigueur prodigieuse, des fleurs dont l'arome est enivrant, un ciel limpide, bleu, éclatant. Promettez-nous de n'y pas trop faire de bruit en marchant : vous ne voudriez pas effrayer les daims et les jeunes faons qui folâtraient dans les halliers... Depuis l'abdication de Charles IV, le bruit des fusils et l'aboïement des meutes ne les troublent plus. Les paysans prétendent que le gibier du pays dégénère, depuis qu'il meurt de vieillesse.

Au bout de ce parc est le *Sitio real*, la *Granja* (la Grange), c'est-à-dire, une grange qui a été convertie en château royal, un château royal qui est devenu une ville... Nous y voici... Nous sommes à Saint-Ildefonso, au pied de la montagne de *Peñalara*, à deux lieues de Ségovie, à onze lieues de Madrid.

La *Granja* n'est plus rien aujourd'hui, comparée à ce qu'elle était il y a quarante ans. Elle a perdu cette population riante et affairée, qui venait de toutes parts voir le roi et seigneur de toutes les Espagnes et les beaux gentilshommes de sa cour !... Les nobles dames de la grandesse n'y viennent plus, chaque année, courir les bois et entendre les sérénades des étudiants

en vacances, qui, selon l'usage, parcourent l'Espagne, la guitare sous le bras, fièrement drapés dans une houppelande râpée, et le bonnet classique sur l'oreille, pauvres d'argent, mais riches d'amour, d'espérance, de poésie et de séguidilles. La *Granja* est un séjour enchanteur pour deux amants qui aimeraient à rêver, ou des philosophes qui aimeraient à penser, deux choses passées de mode pour les amants et les philosophes. Les belles montagnes de Navacerrada, dont la crête plonge dans les nues; les longues files des fabriques, mortes il est vrai, mais demeurées debout comme un témoignage de splendeur éclipse; ce palais, ces jardins, ces fontaines, ces environs si agrestes et si riches d'harmonieuses beautés, tout cela rappelle vivement au voyageur attendri le souvenir de deux grands rois que l'Espagne a pleurés longtemps, deux rois chers à l'humanité, Philippe V et Charles III.

Les galeries du château royal renferment des tableaux et des statues antiques d'un grand prix.

La *Granja* avait jadis plusieurs églises et d'assez nombreux couvents. Elle a aussi une collégiale où fut enterré Philippe V. On y voit encore son tombeau, monument imposant par la sévérité et la simplicité de sa construction.





Escorial.

CHAPITRE IV.

LA NOUVELLE-CASTILLE.

L'Escorial. — Madrid. — Los Toros. — Aveugles et Mendiants. — Le Péché mortel.



Silence ! inclinez-vous. Voici l'Escorial, colosse d'architecture élevé par la peur, sous les traits du roi le plus fanatique qui ait jamais occupé un trône. Quelle majesté sombre respire cette masse imposante ! Qu'elle est bien, dans sa régularité gigantesque et sévère, la traduction vivante des pensées de Philippe II ! Ne dirait-on pas que ces lignes droites et arrêtées, cette façade immense où l'art a dédaigné de jeter ses capricieux ornements, ses poétiques et gracieuses fantaisies, sont l'image de ce carac-

tère inflexible du roi fanatique, sur lequel nul sentiment n'eut jamais d'influence, et qui paralysa en lui jusqu'aux battements du cœur, si toutefois on peut admettre qu'un cœur ait jamais battu dans la poitrine du successeur de Charles-Quint? Cette roideur, cette inertie n'excluait pas chez lui cette autre sensibilité personnelle, fille d'un immense égoïsme, que les plus sévères nomment lâcheté; que nous, chroniqueurs polis et indulgents, nommerons tout simplement absence de courage. Philippe II, si brave contre les hérétiques lorsqu'ils avaient les bras liés, l'était beaucoup moins en face des arquebuses. Témoin la fameuse bataille de Saint-Quentin, laquelle fut l'origine de cette magnifique création qu'on nomme l'Escorial, et dont vous allez admirer avec nous, une à une, les merveilleuses beautés.

C'était le 10 août 1557, jour de la fête de saint Laurent; Philippe II assiégeait la ville de Saint-Quentin, un combat allait s'engager. C'est un terrible spectacle que les préliminaires d'une bataille, pour qui n'y est pas accoutumé. Philippe *eut peur*, dit naïvement un historien espagnol (un roi n'est pas obligé d'être brave), et comme le dévot monarque aimait beaucoup mieux le chant des litanies que le bruit du canon, il invoqua le saint du jour, le bienheureux Laurent, — un saint très-courageux, comme chacun sait, — le supplia de lui faire remporter la victoire, sans danger pour sa personne bien entendu; et lui promit, le cas échéant, de bâtir, en son honneur, un temple somptueux. Le saint prit sans doute en pitié cette terreur royale; la bataille fut promptement gagnée; Philippe en sortit sans égratignure, et, pour la première fois de sa vie, ce roi jésuite n'usa pas de la restriction mentale: il tint ce qu'il avait promis, et au delà. Il est vrai qu'il avait affaire à un saint... si c'eût été à un homme, peut-être...

Abstenons-nous de tout jugement téméraire. A quoi bon s'enquérir des causes devant de si admirables effets. Qu'il ait été inspiré par la peur ou par la dévotion, ce qui est, il est vrai, presque synonyme, l'Escorial n'en est pas moins un des plus remarquables monuments qui existent.

Suivez-nous. Au pied de la chaîne des montagnes de Guadarrama, à sept lieues de la ville de Madrid, dans le fond d'une sombre vallée, il existe un lieu austère, désert, une véritable thébaïde, n'était le voisinage d'un hameau appelé el Escorial. Dans ce lieu, l'aspect général du paysage est triste, désolé, sauvage, digne de la destination qu'on lui a donnée. Le premier objet qui frappe les regards, en arrivant à l'Escorial, est un rocher gigantesque, surmonté d'une croix, que l'on pourrait prendre pour un de ces monuments celtiques si communs dans le Kerland, si l'on n'était certain que ce rocher est un immense fragment des montagnes voisines apporté là par un cataclysme. Ce rocher sert de limite aux possessions du monastère: les religieux y ont placé cette croix comme un pavillon de reconnaissance pour

les chrétiens qui viennent les visiter, et aussi comme un but de pieuse promenade.

Déjà nous apercevons au pied de ce rocher quelques moines assis çà et là sur l'herbe rare ou absente, s'entretenant pieusement des choses du ciel. Quel noble et sévère costume que le leur ! Comme ces têtes graves, austères, recueillies, posent avec majesté encadrées dans leur large tunique blanche recouverte d'un long manteau noir et d'une chasuble de même couleur ; costume de la tombe comme celui des dominicains ! Fils de saint Jérôme, le plus ascétique des Pères de l'Eglise, ne vous semble-t-il pas que ces moines ont comme un reflet de la physionomie de leur lamentable patron ? C'est que tout contribue à leur donner cette teinte lugubre. Ces religieux n'ont d'autre distraction que la prière, d'autre spectacle que la vue de l'immobile et sévère monument qui leur sert de demeure, d'autre amusement que des courses dans les rochers, au milieu des noirs sapins qui couvrent les montagnes. Ces moines sont Espagnols. Leur existence monotone, l'absence de tout ce qui réveille les sens ou l'imagination de l'homme, a dû sans doute tarir dans leur âme ardente la source de toute poésie !... Eh bien, non ; cette fille du ciel les visite encore, sous une forme triste il est vrai ; mais c'est toujours l'imagination espagnole qui scintille de fugitives lueurs sous la glace dont elle est étreinte. Interrogez ces bons pères assis au pied du rocher. Demandez-leur à quoi ils passent les heures qui ne sont pas consacrées à la prière. Ils vous répondront naïvement, mais avec conviction, que les âmes des rois d'Espagne qui ont été ensevelis dans les caveaux de l'Escorial se plaisent à quitter leur froide demeure de marbre pour s'entretenir avec eux. Il n'en est assurément pas un qui ne croie avoir conversé avec ces ombres royales. Une seule ajoutent-ils, fidèle aux goûts qui l'animaient sur la terre, quitte rarement la solitude du cercueil : c'est Philippe II. Il se plaît médiocrement à la conversation des bons pères ; mais souvent on l'entend gémir dans les longs corridors, et souvent aussi son fantôme se repose au pied de la croix qui surmonte ce rocher... Respect à l'ombre royale et aux naïves croyances de la superstition ; tout homme n'a-t-il pas la sienne ! Qu'on l'appelle amour, religion, poésie, c'est une seule et même chose sous vingt formes différentes.

Mais quelle illusion nous égare, et vient de prendre à nos yeux les apparences de la réalité ? Dans notre excursion avec vous, nous n'avons oublié qu'une chose, cher lecteur, c'est que les moines n'existent plus en Espagne, pas même à l'Escorial. La tombe des rois est demeurée veuve de ses gardiens. En vérité, elle n'a pas perdu grand'chose ; et, bien qu'il nous soit pénible, après la promenade poétique que nous venons de faire ensemble dans le passé, de vous faire descendre de ces hauteurs à la froide et cruelle

vérité, notre tâche d'historiens fidèles nous fait une loi de vous dire que ces religieux, bons, naïfs et croyants que nous venons d'apercevoir au pied de la croix, n'existent plus depuis des siècles. Ce type, vrai au temps de Philippe II et un peu plus tard, alla bien vite dégénérant, comme toutes les choses humaines qui ne sont pas de nature à s'améliorer et à grandir. Les hiéronymites du siècle passé et ceux que la révolution d'Espagne a chassés du cloître étaient de joyeux compères, vivant largement et sans nul souci, un type curieux, assurément. Nous y reviendrons.

N'oublions pas que l'Escorial nous attend, ou plutôt Saint-Laurent, car c'est le nom du monastère. Avançons.

Les derniers rayons d'un splendide soleil d'Espagne illuminent le colosse de pierre qui a immortalisé les noms de Juan de Herrera et de Jean-Baptiste de Tolède. Cet édifice a une disposition bizarre qui lui donne la forme exacte d'un gril. Les quatre tourelles qui s'élèvent aux quatre angles figurent les pieds de cet instrument de supplice, sur lequel expira saint Laurent. Peut-être saisissez-vous mal d'ici cette configuration allégorique ; lorsque nous aurons visité le palais, nous gravirons les hauteurs du Guadarrama, d'où vous pourrez en admirer l'ensemble. De là, vous distinguerez ces lignes de bâtiments qui se coupent à angles droits, et dont les toits, réunis aux intersections, figurent les lames de fer. Les cours qui les séparent, toutes d'égale dimension, forment l'intervalle qui livre passage aux flammes. Vous savez déjà que les quatre tourelles représentent les pieds. Ce monument, dans sa masse imposante, vous semble peut-être bien sévère. Il est vrai que cette merveille du monde, comme l'appellent les Espagnols, n'excite guère d'autre sentiment que la froide admiration qu'on éprouve pour tout ce qui réveille l'idée d'un long et pénible travail accompli. C'est l'étonnement de l'homme faible pour tout ce qui lui révèle ce que peuvent la patience et la volonté ; ce n'est point l'enthousiasme excité par les conceptions du génie. L'Escorial est bien l'œuvre de l'orgueil d'un roi fanatique ! Au dehors, régularité, immensité, monotonie. Au dedans... le roi s'est retrouvé tout entier. Un luxe oriental décore ce palais si triste, où devaient retentir des chants de mort.

Il faut en convenir, Philippe II avait largement doté ces humbles solitaires, qui l'aidaient à marcher dans le chemin du ciel et à dépeupler l'Espagne. L'intérieur du monastère n'a pas moins de cinq réfectoires, quarante *cantinas* (caves à vin), douze cloîtres, quatre-vingts escaliers, quatre-vingt-dix statues de marbre ou de bronze, deux bibliothèques, riches de plus de quatre mille volumes et d'autant de manuscrits. Les moines possédaient huit orgues, trois oratoires, cinquante et une cloches, seize esplanades et cinq mille fenêtres. Comme l'air doit circuler librement dans l'Escorial !!!

Passons dans les cloîtres. Dites-nous si jamais plus divines peintures frappèrent vos regards ! Les artistes qui ont couvert ces murs de fresques inimitables se nommaient Cincinnato, Jordans, Cangiasso, Lucas, Pellegrini. Et ces tableaux, de quels noms pensez-vous qu'ils soient signés ? Raphaël, Titien, Annibal Carrache, Paul Véronèse, Le Bazan, Guerehin ! Nous vous l'avons dit, il y a ici un luxe royal que bien des rois ne pourraient atteindre. Il est des choses sans prix qu'on n'achète pas toujours avec de l'or, et que souvent le *hasard* dépayse d'une singulière façon. Les chefs-d'œuvre de la peinture entre les mains des hiéronymites de l'Escorial !... de ces saints ventrus de la hiérarchie catholique. O Margaritas !...

Et l'église, avez-vous souvent vu une semblable merveille ? une église de marbre et de jaspe ! une forêt de colonnes cannelées qui soutiennent le dôme ! Ces statues de bronze doré représentent des patriarches et des évangélistes, quelques-unes des martyrs. Il n'est aucune cathédrale en Europe qui possède un tabernacle pareil à celui-ci : il est d'or massif ; le fermoir en est de cristal de roche. Ces vases qui brillent sur l'autel sont d'agate la plus pure, et ces topazes étincelantes dont ils sont incrustés ont coûté des sommes fabuleuses. Arrêtons-nous un instant devant ce petit garde-membre qui recèle une statue de saint Laurent ; le sacristain sera ravi de nous la montrer. Elle est d'argent fin et elle pèse cinquante mares. Ne vous récriez pas d'admiration, nous n'en avons pas fini avec les merveilles de Saint-Laurent. Que pensez-vous de cette figure allégorique qui représente la ville de Messine ? Elle tient à la main un encensoir d'or, lequel pèse au moins soixante mares ; son couvercle est formé de pierres précieuses et se rattache par une chaîne d'or et de brillants. Puis encore c'est un Christ d'argent sur une croix du même métal ! Au lieu de couronne d'épines, il porte une topaze sur le front, deux gros rubis aux mains et un brillant aux pieds en guise de clous ! C'est peut-être le seul Christ d'Espagne qui soit aussi richement orné. Le Sauveur des hommes ne se reconnaîtrait pas, assurément, sous cette parure si différente de celle qu'il portait sur le Calvaire.

Après avoir vu le domaine des moines, on s'arrête peu à admirer le palais, c'est-à-dire, la partie de l'édifice qui servit, jusqu'à Charles IV, de résidence aux rois d'Espagne pendant un mois de l'année. Il ne renferme autre chose de remarquable que de magnifiques peintures. Tout le luxe de l'Escorial a été réservé pour les saints hiéronymites ; c'était juste : Dieu avant tout.

Quittons les pompes de la terre ; descendons cet escalier de granit ; il nous conduira dans les caveaux où dorment les rois d'Espagne ; dans ce lieu où tous sont égaux, les moines et les rois. On a nommé ce caveau *Pan-*

théon, titre dérisoire si, parmi ces pâles dépouilles de rois, on ne pouvait compter celle de Charles-Quint. Ici encore le luxe qui nous entoure est digne du grand empereur. Cette rotonde octogone est faite de jaspe, d'or et de marbre! Mais, ô misère! ces squelettes de rois défigurés et rongés par la mort, et qui n'ont pas même gardé de forme précise, protestent hautement contre le néant des vanités humaines. Ces cercueils si riches n'enferment plus que de la poussière!...

Nous l'avons dit : les Espagnols nomment l'Escorial la huitième ou plutôt la seule merveille du monde. Sans partager entièrement cette admiration exclusive, avouons que ce monastère, ou plutôt ce palais, est un des plus curieux monuments de l'Espagne, si riche sous ce rapport; mais que si, faisant abstraction des émotions tumultueuses de l'enthousiasme involontaire excité par la vue de tant de magnificence et l'aspect enivrant des œuvres du génie, nous nous bornons à considérer l'Escorial au point de vue moral et politique, toutes ces merveilles disparaissent : on ne se souvient plus que de ce fantôme royal qui, du fond de sa cellule, dictait l'arrêt de mort de sa patrie; l'on ne voit plus que des bûchers, un cadavre et un sépulcre. — L'Escorial n'a-t-il pas été le tombeau de l'Espagne?

Eloignons-nous... Mais avant, dites une prière, et faites un acte de contrition parfaite; puis mettez une capsule neuve à vos pistolets, et cachez bien les onces d'or que votre banquier de Bayonne vous a remises contre votre argent français. La route qui nous reste à faire d'ici à Madrid n'est pas des plus sûres : vous diriez un chemin du Calvaire, tant sont nombreuses les petites croix échelonnées dans les sombres vallées et les gorges que nous allons traverser, avant d'arriver à la *villa y corte* de Madrid. Nous n'en sommes pourtant qu'à sept lieues!... mais sept lieues de roi (*siete leguas de rey*), ce qui veut dire sept lieues de quelque huit mille mètres chacune! Cela prouve que celui qui les a mesurées n'était pas à pied, mais monté sur une bonne mule de la Manche.

Ecartez-vous un peu, et ôtez votre chapeau; laissez passer ce bon père, qui se rend à l'Escorial : c'est un des hiéronymites qui habitent ce palais sacré... Voyez! Sa Béatitude sommeille; elle est sans doute fatiguée de la nuit dernière : nous parierions bien que Sa Révérence l'a passée en œuvres pieuses! à convertir quelque grande pécheresse! à prêcher dans une maison de jeu, où sans doute, pour montrer aux gens vicieux et aux avarés le peu de cas qu'un chrétien doit faire des biens de ce monde, il aura gagné gros... grâce aux chances du sort, qui favorise toujours les saints — et les habiles. Mais gardez-vous de croire que le bon père ait triché; il a bien soustrait quelques cartes qui auraient pu gêner ses savantes combinaisons, mais il l'a fait dans une bonne intention : d'abord pour ne pas

perdre l'argent des pauvres, car tout son argent appartient aux pauvres, aux gens pieux qui le lui ont donné pour dire des messes ou le répandre en bonnes œuvres; puis parce que Sa Révérence a lu *Don Quijote de la Mancha*, et qu'elle se rappelle le proverbe de Sancho : *Quien roba á un ladron gana cien dias de perdon* (qui vole un voleur gagne cent jours d'indulgences). Or, dans l'esprit du révérend, tout joueur autre que lui est un voleur, et Sa Béatitude pense qu'un moine de son ordre ne saurait gagner trop d'indulgences... Tenez ! le voilà qui se réveille et qui cherche sa *bota* (la peau de bouc pleine de vin). Il y a tant de poussière sur ces routes ! Si Sa Béatitude ne buvait de temps en temps quelques gorgées de *Valdepeñas*, elle ne pourrait chanter matines cette nuit !...

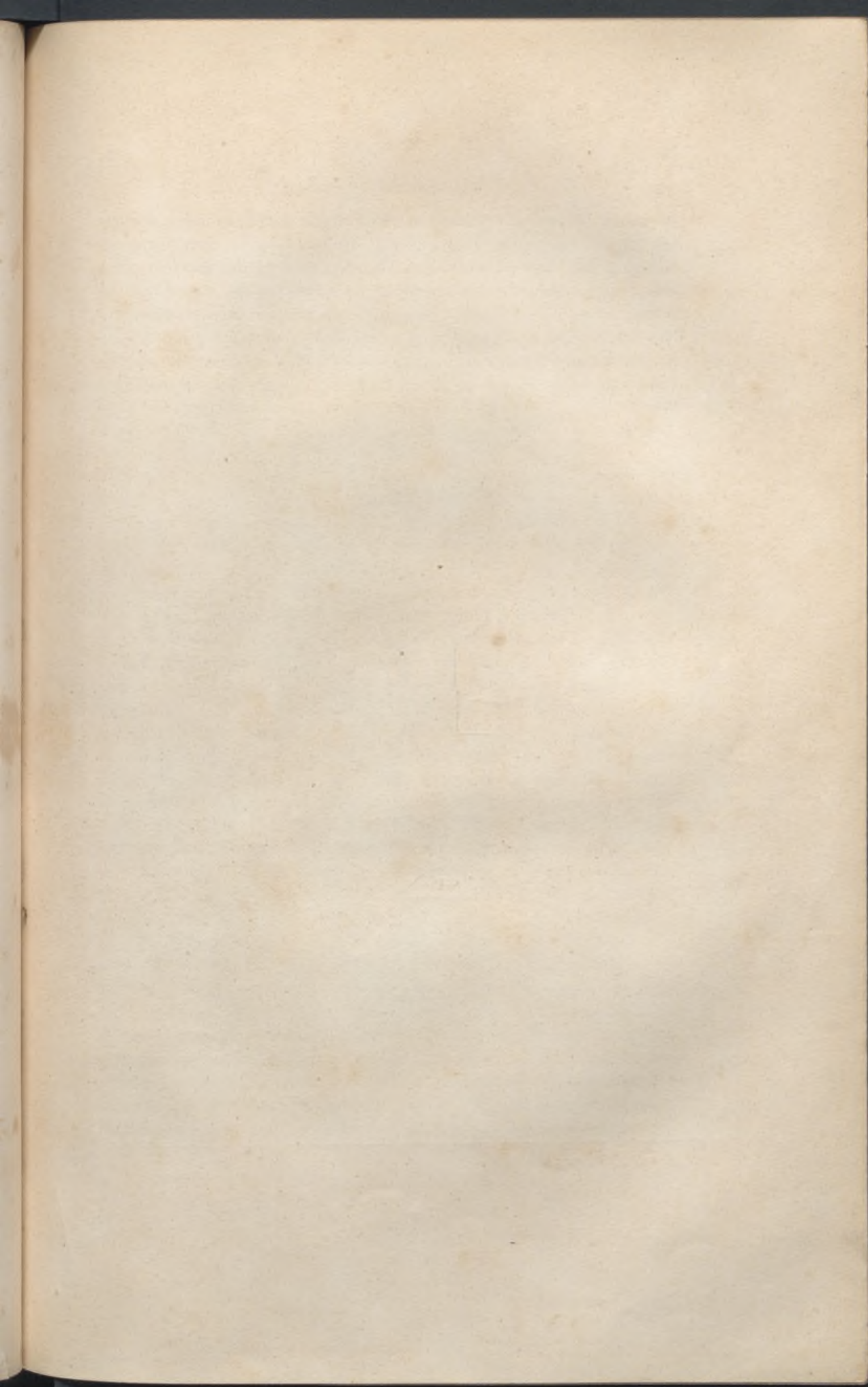
Savez-vous que ces pauvres hiéronymites mènent une vie toute de travail et de mortification ? Jugez plutôt. Sur les vingt-quatre heures de la journée, ils en passent huit à manger et à boire, huit à dormir, et huit à se distraire de ces deux occupations, agréables à tous les hommes en général et aux moines hiéronymites en particulier. Le reste de leur temps est entièrement donné à la prière; aussi, pour que leur précieuse santé puisse résister à de pareils travaux, la règle veut-elle qu'un frère soit assez robuste pour pouvoir engloûtir trois livres de viande, une livre de légumes, cinq litres de vin et deux livres de pain tendre, toutes les vingt-quatre heures, sans en éprouver la moindre indigestion... Le novice qui ne pourrait résister à un pareil régime serait déclaré indigne d'endosser le froc de l'ordre... Si un père profès cherchait à s'y soustraire, on l'enverrait à la Trappe; mais le zèle des moines hiéronymites est tel, qu'il n'est pas d'exemple qu'un seul d'entre eux ait été pénitencié... Au reste, ce régime, joint à l'excellent chocolat que prennent ces hommes de Dieu, et aux petites distractions qu'ils se procurent, grâce aux nombreux doublons que l'ordre tire de ses immenses propriétés..., joint surtout à la grâce de Dieu, à un air excellent, à un logement commode et assez vaste pour contenir sept hommes comme vous et nous..., joint encore à la joie de vivre et de mourir inutiles au monde et à Dieu; ce régime, disons-nous, est tellement favorable à la santé des bons pères, que, de mémoire d'Espagnol, on n'a vu un hiéronymite quitter cette vallée de larmes pour aller en paradis, avant l'âge de soixante-quinze ou quatre-vingts ans !...

Les moines hiéronymites ne voyagent jamais seuls, l'ordre le défend. Un *espolista* les précède toujours. L'*espolista* est une espèce de coureur qui marche à pied devant la mule de Sa Révérence, qui lui tient l'étrier lorsqu'elle veut se mettre en selle ou descendre de sa monture, laquelle est entièrement confiée aux soins de l'*espolista*. C'est encore lui qui sert Sa Béatitude, qui chauffe son lit dans les posadas où il n'y a point de *moza* (servante)

convenable; lui qui sert Sa Révérence à table, et la déchausse lorsqu'elle veut se mettre au lit; lui qui remplit la *bota*, ou peau de bouc, du meilleur vin, la besace de voyage de volailles froides, de jambon cuit au vin et au sucre, et de l'indispensable omelette de gibier. La règle veut que Sa Béatitude ne voyage jamais au dépourvu. Comment ferait-elle pour manger toutes ces livres de viande, de légumes et de pain tendre? Comment pourrait-elle ingurgiter les cinq litres de vin imposés par les statuts de l'ordre? Le salut de l'âme avant tout... Aussi un hiéronymite, plutôt que d'exposer son âme à devenir la proie du malin esprit, mangerait-il le double et boirait-il le triple de la ration ordonnée.



Eh ! mon Dieu, comment avons-nous pu nous tromper si grossièrement ? Nous vous demandons bien humblement pardon ; mais du moine hiéronymite vous n'avez cette fois que la physiologie... Nous avons oublié, pour la seconde fois, qu'il n'y a plus de moines en Espagne, et que les hiéronymites, ces Sardanapales tonsurés, ces rois de la sainte hiérarchie, qui n'habitaient que des palais, aussi bien que les pauvres capucins, ces humbles compagnons de saint François, dont la vie entière n'était qu'un long martyre





Madrid.

volontaire, une mission de dévouement et d'abnégation, ont été emportés par la tourmente révolutionnaire. A tous elle a fait même part, aux inutiles et aux nuisibles, à ceux qui vivaient d'aumônes et à ceux qui s'enrichissaient de rapines, qui, pirates sacrés, ne laissaient jamais le peuple passer sans leur payer un tribut sur ce vaste océan qu'on appelle la vie ; même part à ces saints et pieux solitaires, qui, animés du véritable esprit de Dieu, consacraient leur vie à l'étude et au soulagement de l'humanité, ne demandant en retour que quelques miettes du grand festin social. Ainsi vont les choses de la terre. Dieu seul est juste ; il garde sans doute aux bons des consolations inespérées !...

Eh ! quel est donc ce personnage que nous avons pris pour un moine ? Hélas ! c'est un de ceux qui ont chassé les moines pour se mettre à leur place ; c'est un industriel venu de l'étranger dans le but de *civiliser l'Espagne* ; il retourne dans son pays, précédé par les millions qu'il a gagnés... Savez-vous quelle est son industrie ? Il découvre des mines d'argent, des mines d'or, des mines de tout ce que vous voudrez ; puis il forme, pour les exploiter, des compagnies au capital de plusieurs millions, dont il se réserve toujours quarante pour cent en sa qualité de *fondateur*, sans compter le dixième des bénéfices en paiement de sa *découverte* !

Regardez-le s'acheminant vers Guadarrama, cette immense cordillère que nous avons laissée derrière nous ; il va visiter les travaux, car tel que vous le voyez, il a déjà percé les montagnes dans plusieurs endroits, et toujours avec le même bonheur. De riches filons se sont trouvés partout sous sa main. Nous devons ajouter, pour l'exactitude de notre récit, que ces filons avaient été déposés par lui ou par ses compères (complices devrions-nous dire), il y a quelques mois !... Oh ! l'Espagne est un excellent pays pour les industriels, elle est encore si arriérée !... Hâtons le pas... Ne nous arrêtons pas dans ce village, c'est Torrelodones. Un dicton espagnol prétend que ce village, bien qu'il ne compte que vingt-cinq habitants, possède toujours cinquante voleurs. Nous ne vous dirons pas si le dicton est vrai ; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'à lui seul, Torrelodones donne aux alguazils plus de travail qu'une province entière !... Nous voici dans le désert. Avant peu, nous verrons la ville aux mille clochers, *cite matritense* qui fut jadis presque la capitale du monde, la ville royale de Charles-Quint ! Il sera tard lorsque nous y arriverons ; donc nous ferons bien de nous rendre directement à la *hosteria*, afin de prendre un peu de repos. Demain, nous visiterons Madrid...

Madrid ! grande mosaïque sociale où se trouvent réunis, sans se confondre, les mœurs, les divers costumes, tous les types distinctifs des nombreuses provinces de l'Espagne et d'une partie des contrées d'outre-mer. C'est

un panorama, un pandémonium, où chaque individualité, tout en se mêlant aux masses, reste isolée, intacte, avec toutes ses qualités et tous ses ridicules, — ou, si vous l'aimez mieux, toute son originalité. Un jour ne suffira pas pour visiter Madrid ; avant de le quitter, nous voulons que vous le connaissiez comme personne ne l'a connu encore ; car personne encore ne s'est donné la peine de l'étudier comme nous l'étudierons ; c'est-à-dire, en faisant abstraction complète de préjugés, de nationalité, de toute passion politique. Mais d'abord, nous vous devons quelques notions historiques sur cette cité, tour à tour capitale du plus grand empire du monde, et résidence de gouvernants si nuls ou si mauvais, que les hommes n'ont pu que les oublier ou les maudire. Voici l'historique de Madrid.

Quelques écrivains espagnols prétendent que la ville de Madrid a été fondée par le prince Ocho Bianor, fils de la magicienne Manto, et soutiennent que Madrid n'est que l'antique Mantua Carpentanorum... D'autres, plus patriotes, affirment que Madrid était jadis un petit village perdu dans l'épaisseur des bois, et qu'il doit son nom au goût très-prononcé que les ours ont toujours eu pour le fruit des arbousiers. « Madrid, écrivent ces derniers, était un pauvre village entouré de chênes verts et d'arbousiers. Les glands doux et les arbouses (*madroño*) étaient la principale nourriture des habitants. » Un jour, une jeune fille alla, suivant son habitude, cueillir des *madroños* à quelque distance de sa chaumière ; mais quel fut son étonnement lorsque, en approchant de l'arbre qu'elle se proposait de dépouiller, elle vit un ours énorme installé dans ses branches, et mangeant, sans se gêner, les belles *madroños* que la pauvre enfant allait cueillir pour son déjeuner. Effrayée, elle courut chez elle, où elle fut reçue par sa mère comme le serait aujourd'hui un petit mendiant qui rentrerait au logis sans rien apporter. La jeune fille se mit d'abord à pleurer ; puis, poussée à bout par les coups de quenouille de sa mère, qui se moquait de sa frayeur, elle s'écria avec vivacité : *Madre id*, ce qui voulait dire : Allez vous-même chercher les arbouses, et vous verrez si l'ours ne vous empêchera pas de les prendre. C'est de ces deux mots : *Madre id* (mère, allez), que le mot *Madrid* aurait été formé, d'après l'écrivain auquel nous avons emprunté cette opinion à laquelle nous n'oserions accorder une foi entière. Nous devons ajouter, à l'appui de cette version, que les armes de Madrid représentent un ours grimant à un arbousier. Donc, si ce n'est pas vrai, c'est au moins vraisemblable. Pourrait-on en dire autant de beaucoup de romans à la mode ? Ce qu'il y a de plus certain, c'est que d'après l'histoire et même d'après la tradition, Madrid n'a eu aucune importance avant 1065, époque à laquelle le roi don Alphonse VI en chassa les Maures. Madrid était déjà, à cette époque, une *grande ville*, dont il s'empara comme pour préluder à la

conquête du royaume de Tolède. Vingt ans plus tard, les Africains attaquèrent de nouveau Madrid ; mais les troupes chrétiennes et les habitants firent une défense héroïque. La ville fut prise, l'alcazar résista. Une lutte sanglante s'engagea autour des remparts, dans laquelle les Maures furent enfin repoussés. La cité fut presque réduite en cendres... Madrid sortit glorieuse de ses ruines fumantes. La pauvre cité, jusqu'alors presque inconnue, prit date dans l'héroïque histoire du pays.

Environ trois siècles après, Ferdinand IV convoque les cortès du royaume, qui s'y réunissent aussitôt. L'exemple de Ferdinand IV est suivi par ses successeurs, et Madrid devient la capitale de l'Espagne chrétienne, comme l'avaient été auparavant Oviédo, Léon et Burgos.

Vint ensuite Ferdinand le Catholique, après la mort duquel don Ximenez de Cisneros, appelé à la régence par le vainqueur de Grenade, choisit Madrid pour siège central de son administration, et vint établir sa résidence au palais de don Pedro Laso, devenu depuis la propriété du duc de l'Infantado. C'est de ce palais, armé en guerre, que, pendant l'absence de Charles-Quint, le régent d'Espagne Cisneros, ce grand administrateur que les seigneurs castillans s'obstinaient à regarder comme un *simple et inapte cordelier*, disait, en leur montrant sa formidable artillerie : « Voici mes pouvoirs, messeigneurs, et de plus les ordres du roi, notre maître à tous. Je saurai les faire respecter. »

Nous avons vu, hier, ce palais en passant, à la droite de la porte de Ségovie.

L'alcazar de Madrid reçut plus tard, sous Charles-Quint, le royal prisonnier qui perdit la bataille de Pavie, François I^{er}, le roi-chevalier et le protecteur des lettres, lui qui demandait à Charles-Quint *une honnête pitié*, et qui, par l'édit de 1554, abolit l'imprimerie en France.

Madrid, depuis longtemps centre du gouvernement, ne devint réellement la capitale de *toutes les Espagnes* que sous Philippe II. Ce fut le fils de Charles-Quint qui, en 1560, y établit définitivement le siège de la cour et du gouvernement.

Mais Madrid ne ressemblait point alors à ce qu'il est aujourd'hui ; ses environs n'étaient pas encore devenus une thébaïde. Entourée de forêts ombreuses, la royale cité s'abritait derrière un rempart de feuillage contre les vents glacés des montagnes de Guadarrama, Somonsierra et Fuenfria, qui aujourd'hui, pendant l'hiver, enfantent tant de pneumonies aiguës. Nous devons constater ce fait, ne fût-ce que pour justifier Philippe II de l'accusation que M. Quinet a portée contre lui en disant : « Le roi, pour mieux échapper au mouvement de la vie nouvelle, fonda d'un mot sa capitale à Madrid, dans un désert ; il mène, il entraîne, autant qu'il le peut, son peuple dans une

thébaïde¹. » C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, et qu'on peint l'Espagne aux étrangers !

Philippe II, nous le savons, a été un fléau pour l'Espagne; son fanatisme a enlevé au royaume plusieurs millions de ses plus industrieux habitants; mais Madrid n'a jamais été aussi brillant que sous son règne. Le crépuscule de la gloire de Charles-Quint éclairait encore la ville et la cour; malgré sa sombre et sévère étiquette, malgré la dévotion outrée qui commençait déjà à l'envahir, malgré les débordements et l'hypocrite cruauté des inquisiteurs, qui, à cette époque, régnaient en Espagne plus que le roi, la cour de Madrid était la plus brillante de l'Europe. Est-il bien raisonnable de penser que Philippe II eût choisi un désert pour en faire sa demeure royale, dans un pays aussi poétique que l'Espagne? N'a-t-il pas même, lorsqu'il s'est enseveli vivant sous le froc d'un moine, habité l'un des sites les plus riches en sombre et puissante poésie? N'est-il pas allé s'enfermer à l'Escorial?...



Madrid a perdu depuis ce que ses environs lui prêtaient de charme harmonieux et agreste; mais c'est toujours une belle cité, une ville riche et empreinte de majesté; et, quoique isolée au milieu d'un désert, elle pos-

¹ *L'Ultramontanisme*, page 7, édition de 1844.

sède trois mille arbres environ, fort bien venus. A l'exception de quelques centaines que Joseph Bonaparte fit planter, ils datent tous du règne de Charles III ; ce roi dont on est sûr de trouver le nom sur tous les monuments de Madrid, et au bas de toutes les lois et ordonnances qui ont eu pour but d'augmenter le bien-être de l'Espagne. Ces arbres étalent leur pompeuse verdure sur les bords du Manzanarès, rivière dont nous vous parlerons plus tard ; dans le *Prado*, que nous visiterons ; à *las Delicias*, autre promenade assez belle qui n'est presque plus fréquentée ; à la *Virgen del Puerto*, lieu qu'il faut que vous connaissiez ; enfin sur les bords d'un canal commencé depuis cent ans, et qui ne sera peut-être jamais fini.

Madrid offrait cela de triste, qu'on avait de la peine à découvrir deux villages à la fois, quel que fût le point de vue que l'on choisit, dans ses environs. Cet état de choses a bien changé depuis quelques années : les maisons de campagne, les manufactures, les hameaux, commencent à se grouper autour de la capitale de l'Espagne. Donnez-lui six ans de tranquillité ; qu'une sage administration seconde les efforts des Espagnols, vous verrez si ce peuple mérite la réputation de fainéantise que les faiseurs d'itinéraires et les auteurs de *Voyages* en Espagne lui ont si gratuitement octroyée.

A son avènement, Philippe III transporta la cour à Valladolid, mais bientôt après elle revint à Madrid. Le retour du roi fut célébré avec enthousiasme, et la ville reconnaissante offrit au monarque un présent de 2,750,000 réaux (687,400 francs environ). Philippe III érigea en impôt ce don volontaire ; toutefois, il fut nommé *regalia del aposento* (cadeau pour logement). A-t-on jamais donné un nom plus convenable à un nouvel article du budget ? Convenez que les ministres espagnols savent prendre l'argent du peuple d'une manière polie. Mais la gloire de l'Espagne commençait à pâlir : la vaste puissance que Charles-Quint et Philippe II avaient léguée à Philippe III décroissait rapidement ; la dynastie autrichienne avait fait son temps dans la Péninsule ; Richelieu savait ce que valait l'Espagne, et il la convoitait pour un Bourbon. Philippe III mourut, Philippe IV lui succéda. Olivares, ce fou à qui l'on a fait l'honneur d'attribuer une grande ambition, tandis qu'il n'avait qu'une immense fatuité, Olivares régna sous le nom du jeune monarque. Alors commença à s'introduire à la cour de Madrid ce luxe effréné qui la ruina et qui, peu de temps après, contrastait d'une manière déplorable avec l'état des affaires, avec la pénurie dans les finances, et avec cette profonde misère du peuple qui annoncent toujours la chute prochaine d'une dynastie. Madrid était brillante et luxueuse ; mais l'Espagne mourait de faim. Cet état de choses dura quelque temps ; les peuples sont si patients ! Le règne de Charles II suivit. Ce règne fut mesquin, roturier, sans dignité, malheureux. Charles II fut le dernier rejeton de la

race autrichienne. A sa mort commença la guerre de succession. Dans cette guerre, le peuple de Madrid montra qu'il était aussi sage qu'il avait été malheureux. Avec son immense bon sens, il comprit qu'on n'a pas besoin de se révolter pour chasser un roi dont on ne veut plus, qu'il suffit de le mépriser et de lui opposer la force d'inertie. L'archiduc Charles d'Autriche entre à Madrid précédé d'une armée composée de Portugais et d'Anglais, d'une armée étrangère, en un mot. Dès ce moment, Madrid, la cité riche et bruyante, devient morne et silencieuse. On dirait une ville abandonnée pendant un terrible fléau. Pas un cri de joie pour saluer le nouveau roi! pas un balcon ouvert, pas un murmure désapprouvateur; tout est solitude et silence; les enfants eux-mêmes semblent s'être interdit de pleurer, de peur que le nouveau roi, par la grâce des mousquets étrangers, ne prenne leurs pleurs de rage pour les larmes de la joie. Ce n'était pas là le triomphe que Charles avait rêvé. Frappé dans sa vanité, plus encore dans son cœur peut-être, il se tourna vers ceux qui le suivaient et leur dit : « Je voulais régner sur les Espagnols et non en Espagne. Quittons Madrid, messieurs, c'est une cité sans citoyens. »

Et il sortit de la ville. Mais il avait à peine quitté ses murs, qu'un bruit étrange frappa son oreille. Les cloches avaient été lancées à pleine volée, et leur voix d'airain témoignait, dans son langage énergique, de l'allégresse des Madrileños; dès nuages de fumée s'élevaient en spirale de toutes les places de la cité où des milliers d'habitants, quelques instants auparavant invisibles, avaient allumé des feux de joie et entonnaient en chœur des chants patriotiques. Ils semblaient envoyer ainsi un adieu dérisoire à un roi sans sujets! Ces chants saluaient le nom de Philippe V.

Madrid était déjà ce qu'elle a été depuis, une cité loyale dont les enfants ont constamment entouré le trône de respect, de force et d'amour; une cité dont le dévouement au prince est devenu proverbial. C'est dans ses murs qu'on a chanté en 1820 :

El que quiera ser libre que aprenda,
En España hay un pueblo y un rey
El primero dictando las leyes
El segundo sujeto à la ley.

Celui qui voudra être libre, qu'il apprenne que l'Espagne a un peuple et un roi; — le premier fait la loi, le second s'y soumet.

Cet accord du roi et de la nation, qui, de tout temps, a caractérisé l'Espagne, n'a été rompu qu'alors que le roi a cessé d'avoir une parole royale, c'est-à-dire, inviolable... Mais, silence, nous sommes arrivés à l'histoire contemporaine; notre tâche d'historien est finie... Le temps viendra où d'autres hommes apprécieront les actions de Charles IV, celles de Ferdi-

nant VII. Leurs cendres, non encore refroidies, commandent le silence, sinon le respect...

Madrid a, aujourd'hui, une population de trois cent mille âmes environ : ses rues sont presque toutes larges, bien pavées et proprement entretenues. La population est assez gaie, bienveillante, surtout pour les étrangers, et quoique depuis quelques années elle se soit mêlée à la civilisation européenne, elle conserve encore ses mœurs patriarcales et sa passion effrénée pour les courses de taureaux.

Madrid se compose de huit mille maisons divisées en cinq cent cinquante-quatre groupes ou *moulons*, que les Espagnols appellent *manzanas*. La ville est divisée en douze barrios ou quartiers. Elle renferme soixante-dix couvents debout ou en ruines, dix-sept paroisses, dix-huit grands hôpitaux, seize collèges, deux séminaires, neuf académies, quatre bibliothèques, deux musées de peinture, un musée d'histoire naturelle, une école d'artillerie appelée *parc*, trois maisons de miséricorde, un mont-de-piété — où l'on prête sans intérêt, — et deux maisons pour recevoir, élever et doter les enfants abandonnés... Nous vous parlerons de tout cela ; mais comme nous n'avons pas trop le temps, nous vous demanderons la permission de mettre un peu d'ordre à notre promenade. Par où commencerons-nous, aujourd'hui?... La journée est belle, midi vient de sonner, rendons-nous à la *Puerta del sol*... le *Palais-Royal*, les *boulevards*, la *Bourse*, le *café Anglais*, le *Tortoni* de Madrid, car la *Puerta del sol* est tout cela pour les Madrileños... C'est à la *Puerta del sol* que l'on apprend les nouvelles, qu'on lit les journaux, que l'on retrouve les amis ; c'est là que toutes les émeutes commencent, là que l'on apprend les intrigues de la cour et celles des boudoirs. Ne pas commencer à visiter Madrid par la *Puerta del sol* serait une faute que notre qualité de ciceroni rendrait impardonnable ; nous ne la commettrons pas. Venez donc.

LA PUERTA DEL SOL. — Regardez ce groupe de petits-maitres qui parlent là-bas, ils semblent occupés d'une grande affaire d'État : ce sont des comédiens sans engagement. Nous sommes dans le carême, époque à laquelle tous les théâtres sont fermés et que les impresarios mettent à profit pour renouveler, compléter ou améliorer leurs troupes. — Ce grand monsieur, vêtu de vert foncé, est un *primer galan* (un premier amoureux) ; voilà bientôt quarante ans qu'il tient l'emploi et que toutes les marquises de Madrid raffolent de lui... Il est pauvre, très-pauvre, car les amoureux de nos théâtres *font de la passion* à fort bon marché... pour 1,000 à 1,500 francs par an. S'il n'est pas millionnaire, c'est qu'il ne l'a pas voulu ; il n'aurait tenu qu'à lui d'épouser une grandesse de première classe, et d'être aujourd'hui le plus riche seigneur de la cour... Mais il a préféré son indépendance. Que sont pour lui toutes les grandesses d'Espagne ? Ne fait-il pas chaque soir

la conquête d'une reine, d'une infante pour le moins?... Eh! les reines et les infantes de Lope de Vega et de Calderon en valent bien d'autres! Cet autre acteur qui cause avec notre jeune premier, ce monsieur au ventre arrondi sur lequel s'étale complaisamment un gilet qui fut d'abord blanc, puis jaune, puis gris, puis noir, et qui, demain, sera peut-être violet, c'est *el barba* (père noble). C'est la colonne vivante du théâtre de la Cruz. Voilà cinquante ans qu'il prêche la morale et qu'il est régulièrement trompé par ses enfants, lesquels finissent par venir se jeter à ses pieds et par se marier, après avoir obtenu son pardon et sa bénédiction... Nous parierions un bon diner que notre *barba* débite en ce moment une longue tirade de Tirso de Molina qui ressemble à un sermon... Le brave homme veut entretenir ses poumons en attendant la rentrée. Pour celui-là, sa place est faite; il était au théâtre de la Cruz, il revient au théâtre de la Cruz, dont il finira par devenir



impresario général. C'est là son bâton de maréchal, son rêve depuis vingt années; ce rêve ne peut manquer de devenir une réalité le jour où il trouvera un bailleur de fonds. Voilà vingt années qu'il attend!...

Celui qui parle si haut, qui fait tant rire les autres sans jamais rire lui-

même, est le *gracioso* (le comique) ; il raconte, à sa manière, ses nombreuses bonnes fortunes du carnaval dernier. Oh ! quelle provision de *gracias*, de choses comiques il a pour sa rentrée ! Quel dommage que nous ne puissions rester à Madrid jusqu'au dimanche de Pâques, vous verriez ce que sait faire el señor Gusman !...

Mais vous n'écoutez pas... vous regardez ces porteurs d'eau qui se disputent dans la langue de leur pays. Comprenez-vous ce qu'ils disent ? Savez-vous ce qu'ils font là avec tous ces morceaux de viande et tous ces légumes qu'ils ont tirés de leurs *esportillos* ou paniers, et qui gisent pêle-mêle sur leur *cuba*¹ ? Nous allons vous le dire. Les aguadores ou porteurs d'eau de Madrid sont tous, comme vous le savez déjà, des Galiciens. Vous savez aussi que les Galiciens viennent à Madrid pour travailler ; mais ce que vous ignorez, c'est qu'ils finissent tous par faire fortune, ni plus ni moins que la plupart de nos Auvergnats ; or voici comment :

Voyez-vous cette fontaine autour de laquelle sont rangées une multitude de cuves ou tonneaux ? Chacune de ces cuves représente l'un des propriétaires légitimes d'une place de porteur d'eau, avec *droit et tour légal au tuyau*, sauf le cas où un habitant désire remplir lui-même sa carafe. Les places de porteur d'eau s'achètent, à Madrid, comme les charges d'agent de change à Paris, seulement on les paye beaucoup moins cher. Dès qu'un porteur d'eau du nombre, c'est-à-dire, ayant une place à lui, prend la clientèle de son prédécesseur, il devient, en même temps que porteur d'eau, l'homme chargé de faire le marché pour la maison ; et cela lui est d'autant plus facile, qu'il ne prend que dix réaux pour faire le marché et porter de l'eau tous les jours, tandis que, s'il ne fait pas le marché, il ne portera pas l'eau à moins de quinze réaux. Or, pour un gallego, faire le marché d'un ménage, c'est lever sur ce ménage un impôt de quelques onces de viande, de quelques *garbanzos*, de quelques morceaux de lard, d'un boudin de temps à autre, et généralement de tout ce que ledit ménage le charge d'acheter, le tout sans préjudice de *la sisa*, ou, si vous aimez mieux, de *faire danser* l'anse du panier... Voilà pourquoi vous voyez toute cette viande et ces légumes épars sur les cuves et sur les bords du bassin. En ce moment les gallegos sont occupés à remettre à la masse leur *gratte* de ce matin que l'un d'eux va aller porter au *bodegon* (gargote), où tout sera échangé contre un puchero composé d'une foule d'aliments hétérogènes, mais que les gallegos mangeront de bon appétit. Ils sont si gourmands, quand leur manger ne leur coûte rien !...

La gazeta de hoy, novedades !... *El Diario de Madrid* !... quarenta horas noticias frescas !... *la Gazeta extraordinaria* !... *el Español* !... *el Correo de las Cortès* !... Ya le suben !... ya le suben !... ya le suben a la cruz !...

¹ Espèce de tonneau dont ils se servent pour porter l'eau à leurs pratiques.

Voici les aveugles qui commencent leur commerce. Vous l'entendez ? La gazette d'aujourd'hui, nouvelles ! — Le Journal de Madrid avec l'indication du jubilé (à Madrid, tous les jours de l'année on peut gagner indulgence plénière en allant au jubilé qui est célébré chaque jour et à tour de rôle dans une église de la ville), — des nouvelles fraîches ! — La Gazette extraordinaire, — l'Espagnol, — le Courrier des Cortès. — Voilà déjà qu'on le monte, on le monte sur la croix !...



Les aveugles de Madrid sont tous réunis en une grande confrérie qui jouit de plusieurs privilèges que l'usage et même les rois lui ont accordés. Ainsi, personne autre que les aveugles ne peut crier dans les rues les journaux du jour, les brochures nouvelles, et toutes ces publications de circonstance dont les hommes de beaucoup d'esprit, les imbéciles ou les chanteurs inondent tous les pays où l'imprimerie est libre de gémir et d'enfanter des pamphlets. Les aveugles seuls ont le monopole du chant en plein air. Ils psalmodient chaque jour, au son d'une guitare fêlée et d'une voix lamentable, la vie, la passion et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces privilèges accordés aux aveugles délivrent la capitale de l'Espagne de plusieurs milliers de mendiants et d'une foule de chiens sans aveu qui se livreraient à

un vagabondage dangereux pour les bouchers et les marchands de morue, et que les aveugles ont réduits au rôle monotone, mais éminemment philanthropique, de guide et de compagnon d'infortune. Ces aveugles que vous voyez là déguenillés, nu-pieds, le visage couvert d'un masque de crasse, les mains gantées de sueur et de poussière, et devenues aussi dures que les écailles d'un requin; ces aveugles sont presque tous riches; et, dans l'occasion, ils marient leurs filles avec les laquais des grandes maisons et même avec des mayordomes; car ils dotent souvent leurs filles de plusieurs milliers de *pesos fuertes*, c'est-à-dire, de plusieurs milliers de pièces de cinq francs, et, de plus, ils payent la dot en beaux et pâles *pelucones*, vulgairement appelés quadruples de Charles III, les meilleures qui soient jamais sorties de la monnaie de Madrid et du Mexique. L'aveugle espagnol est un type que nous nous plairions à vous tracer, si les bornes de cet ouvrage ne nous avaient été fixées avec tant de rigueur! Mais vous ne perdrez rien, plus tard peut-être trouverons-nous l'occasion de vous en parler plus longuement.

Regardez cette troupe de mendiants. Le mendiant espagnol est un type qui mérite bien quelques lignes. Cet être qui, pour ainsi dire, est la négation de l'espèce humaine, est certainement originaire de l'Espagne; ceux des autres nations n'en sont que les pâles et imparfaites copies. La gent mendicante est si nombreuse, si variée, ses mœurs sont si étranges, les moyens qu'elle emploie si multiples et si curieux, que nous ne saurions résister à la tentation de vous initier aux secrets de cette illustre et nombreuse famille de *chupa bolsas* (suce-bourse).

Pour éviter toute confusion, nous diviserons les mendiants en quatre catégories, à savoir: le *Coscon* ou *soldat mal récompensé*, et *Dios termino*, le Dieu terme, la *santurrona* ou l'hypocrite, et *el hereditario*, l'héritaire. Chacune de ces classes compte des industriels des deux sexes et de tous les âges. Nous ne parlerons pas *del pobre vergonzante*, pauvre honteux qui n'a honte de rien, et qui, tout pauvre qu'il est, passe une vie de conseiller d'Etat, et meurt plus riche qu'un agent de change français retiré en Belgique.

Le *Coscon* est toujours un soldat qui « a servi pendant la guerre de l'indépendance et qui a tué plus de *gabachos*¹ que la mer n'a de grains de sable, et envers lequel l'ingrate patrie a manqué de procédés. » Il porte encore l'uniforme qu'il avait aux batailles de Bailen, de Chiclana et des Arapiles; le *Coscon* ne s'est point trouvé à des batailles perdues, car, « s'il y eût été, jamais les ennemis n'auraient vaincu. »

Bien que la patrie ait méconnu son mérite, le *Coscon* la chérit et lui

¹ Des Français.

rend toutes sortes de services. Et d'abord, pour être utile à son pays, il apprend les noms de tous les marchands de tabac, de cacao et d'épiceries qui achètent ces diverses marchandises à des contrebandiers. Il connaît également tous les contrebandiers dont il est à la fois le courtier, l'aide et le dénonciateur, suivant l'occasion. Ce qu'il fait pour les contrebandiers, il le fait aussi pour les marchands. Suivons-le. Le matin, avant le lever du soleil, il se rend à une barrière de Madrid, laquelle lui a été indiquée la veille, Dieu sait par qui et comment ! Il a son vieil uniforme sur le dos et des *alpargatas* (espadrilles) aux pieds. Un chapeau en assez mauvais état et une culotte de muletier, chauve, décolorée, souvent percée aux genoux, complètent son costume. Les commis de l'octroi aiment à l'entendre raconter les terribles péripéties des *sanglantes batailles auxquelles il a assisté*; car son récit est toujours accompagné de *pitillos* (cigarettes) et de quelques réflexions saugrenues sur le peu de paye que le gouvernement accorde aux employés, et les mille et une raisons que ces derniers auraient, « *s'ils étaient moins probes,* » pour fermer les yeux sur quelques échantillons de cacao, d'épiceries et de tabac que de pauvres diables se permettent d'introduire par-ci par-là, dans le but très-louable de faciliter quelques grandes transactions commerciales, et de procurer à leurs familles un *morceau de pain*. » Les douaniers l'écoutent avec admiration et en faisant des signes approbatifs. Tout à coup notre orateur devient muet, un chien est venu le caresser, un chien qu'il ne connaît pas... Si fait. « C'est le chien d'un de ses amis qu'il n'a point vu depuis longtemps. »

— Jésus Maria ! s'écrie-t-il, est-ce que mon ami serait de retour à Madrid !... Voyez ce que c'est que la mémoire des animaux ! cette pauvre bête se rappelle encore, depuis deux ans, que je lui donnais chaque jour quelque friandise. Un chien ! c'est comme un enfant... Où est ton maître, *Capitan* ?

Le chien ne répond pas, il continue de remuer la queue ; mais, à un signe imperceptible pour tous et que le chien a parfaitement compris, il commence à aboyer, et part comme un trait. Le *Coscon* ne tarde pas à le suivre. Le tour est fait, lecteur. Les contrebandiers ont franchi la barrière pendant que leur compère amusait les commis.

Vite, courons après lui... Le voilà chez un marchand de chocolat, écoutons-le parler :

— Ah ! caballero ! quelle occasion ; un *caracas* tout pur, sans la moindre avarie... quelques cent livres que vous pouvez avoir pour un *morceau de pain*... Allez, vous êtes bien heureux que notre homme ait éprouvé des pertes la semaine dernière... C'est dit, n'est-ce pas ?...

Et, sans attendre la réponse, il feint de s'en aller, mais il reste immobile devant son interlocuteur, qui finit par lui demander des échantillons et lui

donner quelques réaux pour *la bonne volonté* qu'il a montrée... C'est que si le pauvre marchand agissait autrement, il risquerait que le lendemain les employés de la douane ne vissent faire une visite dans ses magasins où, sans nul doute, ils trouveraient, sinon des marchandises prohibées, du moins des denrées coloniales dont les droits d'octroi n'ont pas été acquittés. Or cette visite aurait coûté beaucoup plus cher au marchand que les *bons offices* du *Coscon*.

En quittant le marchand, notre *ancien vainqueur* de Baïlen va trouver les contrebandiers, qui le reçoivent à bras ouverts, et lui donnent des poignées de main, des carottes de tabac, du sucre, du thé, du cacao et quelques *pesetas*, lesquelles le *Coscon* s'empresse de porter chez lui, où il passe quelques heures à faire des *pitillos* et à les arranger en petits paquets. Vers l'après-midi il parcourt les *mesones* et *las posadas* où il lie conversation avec les *mayorales* (conducteurs de diligences) et autres trafiquants en transport de voyageurs. Grâce à quelques *cigarritos* qu'il distribue, tantôt gratis, tantôt contre quelques *maravédís* (car le *Coscon* a un état avoué, il vend des *cigarritos*), il sait bientôt le nom, le sexe et la condition de tous les voyageurs en partance ou arrivés de la veille. Le *Coscon* va immédiatement offrir ses services aux nouveaux venus, auxquels il a soin de dire qu'il a « contribué à la gloire de l'Espagne en tuant une quantité de *Franchutes* (Français) à Baïlen, à *Vittoria* et à *Talavera*. » Mais, ajoute-t-il, les factions ont ruiné la nation, et la patrie ne peut plus récompenser tous ceux qui se sont sacrifiés pour elle, et beaucoup de gens honnêtes se trouvent forcés de... prendre ce que les âmes généreuses et charitables les prient d'accepter... » Si quelques réaux tombent dans sa main, le *Coscon* les empoche, sinon il recommence à raconter une foule d'histoires qu'il va chercher. Dieu sait où... Mais, soit qu'on lui donne, soit qu'on ne lui donne pas, son discours finit toujours par ces mots :

— Allons, seigneur *hidalgo*, faites-moi l'honneur d'accepter cette bagatelle. Et il présente un paquet de *pitillos*, en disant :

— Je sais bien que, faits comme ils le sont d'un excellent tabac, j'aurais pu les vendre trente-quatre *maravédís* le paquet, mais je préfère l'honneur de les offrir *gratis* à Votre Seigneurie.

Et notre *Coscon* tend les *cigarritos* d'une main et de l'autre son chapeau, lequel demeure immobile devant le provincial consterné qui se croit heureux de s'en voir délivré en y laissant tomber trois ou quatre fois la valeur des *pitillos* qu'il n'ose refuser... Dès que la monnaie est tombée dans le couvre-chef du *Coscon*, celui-ci salue et s'en va. Ne le perdons pas de vue.

En quittant *la posada*, il s'est rendu dans une taverne à lui connue et dans laquelle se réunit joyeuse compagnie. Là, il prend une *copita* (verre de vin).

dit quelques mots à voix basse à l'un des assistants, et sort. Où va-t-il? se coucher, sans doute; il est huit heures du soir, il doit être fatigué! Nullement... La scène va changer. Notre *Coscon* a pris son congé, il n'est plus soldat; c'est un jeune homme élégant, un homme du grand monde, un *caballero*.

Ses moustaches grises sont devenues d'un beau noir, son teint flétri est uni et brillant, ses mains, dont il y a une heure vous n'auriez pas deviné la couleur, sont maintenant blanches comme du lait et parfaitement gantées; ses haillons ont été remplacés par un costume élégant. Sa conversation, tout à l'heure si grossière, si inconvenante parfois, va faire le charme du salon où il est impatientement attendu et où il se rend de ce pas... Nous avons perdu le vieux soldat fanfaron, mendiant, contrebandier; mais, ne craignez rien, le *Coscon* nous restera. Dans ce salon qui vient de le recevoir, il apprendra sans doute où est caché le chef du dernier *levantamiento*, et l'autorité le saura demain; quelques indiscretions lui révéleront le nom d'un mari trahi, d'une maîtresse infidèle, comme le bavardage des muletiers lui a appris tout à l'heure les noms des riches voyageurs qui quitteront Madrid demain. Eh bien, demain le chef du *levantamiento* sera arrêté, le mari trompé aura puni l'infidélité de sa femme, la maîtresse parjure perdra son amant, et les voyageurs qui vont se mettre en route n'iront pas loin sans être dévalisés. N'avez-vous pas vu tout à l'heure notre *Coscon* parler bas à un individu de mauvaise mine dans un cabaret?...

Quel est donc cet homme? Où demeure-t-il? Comment s'appelle-t-il?...

Qui est-il? nous vous l'avons dit: c'est un *Coscon*, c'est-à-dire, un voleur, un contrebandier, un escroc, un dénonciateur, un fléau social; car le mot *Coscon*, qui, pris en sens propre, signifie *mauvais coup*, appliqué à un homme, a toutes les significations que nous venons de lui donner. Quant à son domicile et à son nom, nous ne saurions vous les dire. Le *Coscon* demeure partout, et porte un nom différent dans chaque lieu où l'appellent les diverses et honorables occupations que vous lui connaissez. Le *Coscon* est rarement marié; mais quand il a une femme, c'est presque toujours une *Coscona* digne de lui en tout point. Passons maintenant à l'autre espèce, que nous avons désignée plus haut sous le nom générique de *Dios termino* (Dieu terme).

Souvent, en Espagne, lorsqu'on traverse les montagnes de l'Andalousie et les vastes plaines de la Manche, on rencontre une statue vivante, couverte de haillons, le chapeau à la main, une escopette sous le bras, un rosaire pendu à la ceinture. Son visage est couleur de noisette; ses cheveux plats, crasseux, en désordre; ses yeux enfoncés dans leur orbite comme dans la profondeur d'une caverne. Une barbe et des favoris d'une nuance indicible, mais très-épais et toujours hérissés, complètent l'ensemble de cet être moitié

homme, moitié ours, avec quelques nuances de loup, qui se tient immobile au milieu de la grande route.



Il est muet comme une pierre ; ses yeux ne vous regardent pas lorsque vous passez devant lui, occupés qu'ils sont à compter les grains de son chapelet, ou à contempler le fond de son chapeau... C'est le *Dieu terme*. Que fait-il là ? De quoi vit-il ? Quel lieu habite-t-il ?... Ce sont là des mystères pour le commun des voyageurs qui parcourent l'Espagne, mais nullement pour nous, qui avons été en relations d'affaires avec ces étranges personnages... Le *Dieu terme* est en général petit, dodu, et porte toujours un emplâtre qui lui couvre une partie du visage. Vous verrez que cette précaution n'est pas inutile.

Jadis, il était maître et seigneur d'une *venta*¹ bien achalandée, et qui servait à la fois de souricière pour prendre les voyageurs, et de pandémonium aux bandits de la contrée ; souvent aussi, cette *venta* remplissait les fonctions de télégraphe, car c'était de son sein que partaient, chaque jour, des avis tels que ceux-ci :

— Demain, à telle heure, passera, par telle ou telle gorge de la montagne,

¹ Hôtellerie perdue dans les champs.

par tel ou tel sentier de la forêt, une caravane de muletiers chargée des deniers de l'Etat et escortée par huit soldats. Les fusils de ces derniers sont chargés à poudre, et le commandant est un honnête caballero qui ne tire pas l'épée contre des compatriotes, et auquel je dois des égards.

Ou bien :

— Deux gentilshommes, montés sur leurs mules et bien pourvus, passeront demain à tel ou tel endroit. Ce sont deux caballeros qui ont fait de la dépense, et qui ont laissé *deux onces d'or pour les âmes du purgatoire...* Chose mienne, et ça suffit.

Et le lendemain, à l'heure indiquée, la caravane est assaillie, les soldats mis en fuite, et les deniers de l'Etat tombent entre les mains de la bande d'un fameux bandolero. Quelques heures après, passent les deux caballeros, montés sur leurs mules, et ils sont arrêtés; mais à peine ont-ils dit à l'oreille du capitaine des bandoleros deux mots qu'ils ont appris, la veille, del *ventero* (hôtelier), que les bandoleros ôtent respectueusement leur chapeau, et se rangent avec politesse pour les laisser passer librement. Les deux caballeros ont payé le droit de circuler en sécurité dans toute la province et quelquefois plus loin, et les bandoleros espagnols respectent les droits acquis.

Mais voici qu'un jour les flammes ont dévoré la *venta*, sans qu'on puisse découvrir l'auteur d'un pareil désastre. Le *ventero* est ruiné! désormais il vivra de la charité publique!... Mais comme il était habitué à la solitude, comme il n'a *aucune relation dans les villes*, il s'installera sur le grand chemin. Regardons bien autour de lui; peut-être y trouverons-nous les vestiges d'une ancienne habitation! Le pauvre *Dieu terme* n'a pu se séparer du lieu où étaient jadis ses affections! Sa *venta* est là, à quelques pas de lui, sous ses pieds peut-être; mais, hélas! elle n'est plus qu'un monceau de cendres, et à peine reste-t-il quelques débris avec lesquels l'infortuné est parvenu à se faire un abri contre l'intempérie des saisons. Jadis il vivait bien du produit de *son industrie*, il amassait même une petite aisance pour ses vieux jours. Maintenant, il vit de la charité des passants et des bienfaits de quelques *anciens amis* que nous lui connaissons: deux ressources qui augmenteront encore ses petites épargnes d'autrefois. Car, en vérité je vous le dis, les aumônes que les voyageurs laissent tomber dans le chapeau du *Dieu terme* portent bonheur, quand elles sont assez fortes pour faire que le *Dieu* vous le rende. Dans ce cas, la protection du *Dieu terme* est toute-puissante, elle vous délivre de tout danger. Donc, pour que nul accident ne nous arrive lorsque nous irons en Andalousie, nous aurons soin de laisser tomber un ou deux doublons dans le chapeau de la divinité champêtre, et de retenir les paroles qu'elle nous dira pour les répéter en temps et lieu. Alors, nous

pourrons voyager sans crainte, nous serons *assurés* contre tout vol à main armée.

Ne croyez pas que tout ce qui tombe dans le chapeau du *Dieu terme* lui appartienne exclusivement ; de tout ce qu'on lui *donne*, il est obligé de remettre les deux tiers aux bandoleros de la contrée ; le reste est pour lui. S'il a un emplâtre sur le visage et une escopette à côté de lui, ce n'est pas pour vous apitoyer ni pour vous faire peur. L'emplâtre est un masque, et cet attirail formidable que vous lui voyez, un déguisement, qui lui sert à dépister les alguazils ou les *escopeteros*¹ qui pourraient reconnaître en lui ce *ventero* dont le repaire a été rasé et réduit en cendres par ordre supérieur, et que l'on croit mort et enseveli sous les ruines de sa *venta*. Inutile d'ajouter que l'escopette servirait à le défendre s'il était reconnu... Malheureusement pour le *Dieu terme*, son industrie le mène rarement à bonne fin. Il est rare, malgré la triple enveloppe de crasse, de misère et d'hypocrisie sous laquelle il cherche à se cacher ; il est rare, disons-nous, qu'il ne meure d'une balle que ses compagnons trabis par lui lui envoient, ou entre les mains de *Mateo*, autrement dit le bourreau. L'un des auteurs de ce récit a tiré de cette espèce de mendiants un grand parti. C'est aux *Dieux termes* qu'il a dû les renseignements qui, en 1821 et 1822, lui ont si admirablement servi à détruire les bandes de malfaiteurs qui infestaient l'Estramadure et le royaume de Grenade.

Le type que nous venons d'esquisser devient de jour en jour plus rare en Espagne.

Allons maintenant à l'église de *Notre-Dame d'Alocha*. C'est là qu'on gagne aujourd'hui le petit jubilé. Le beau monde y affluera, et les mendiants que nous avons désignées sous le nom de *santurronas* n'y manqueront pas. Cette espèce mérite d'être étudiée.

Remarquez ces vieilles femmes qui barrent le passage de l'église aux fidèles ; assises sur de petits tabourets, elles tricotent, filent, prient et médisent ensemble : elles appartiennent toutes à la race des *santurronas*.

Jadis toutes ces femmes étaient jeunes et jolies, elles recevaient les hommages d'hommes distingués, elles jouissaient des pompes et des vanités de ce monde, des voluptés terrestres et des douceurs du luxe. Voyez-les maintenant ; leur bouche flétrie est édentée, leurs yeux sont ternes et caves, leurs paupières sans cils et horriblement rougies ; la misère a tanné leur peau et flétri leur teint ; leur chevelure, autrefois si riche qu'on l'eût prise pour une gerbe d'or ou pour des flots de satin noir, n'est plus qu'une crinière emmêlée de poils grisâtres et crasseux, aussi épais, aussi rudes que ceux qui peuplent leur menton recourbé vers leur nez crochu et qui semble descendre à

¹ *Escopeteros*, tirailleurs de montagnes chargés de poursuivre les malfaiteurs.

sa rencontre pour former avec lui un cadenas à cette porte de cave qui leur sert de bouche ! Croyez-vous que l'âge et les malheurs aient seuls causé de semblables ravages ? Vous vous tromperiez étrangement. Ni le temps ni le chagrin n'impriment de pareils stigmates ; le vice seul efface à tout jamais sur un visage humain l'empreinte divine que Dieu appose, en le créant, sur le front de tout être qui pense.



Ces femmes, dont l'extérieur est si pieux, la voix si criarde et si éraillée, le regard si terne qu'il semble mort, sont, pour la plupart, sorties des prisons, des maisons de débauche et des hôpitaux. Elles ont traversé une à une toutes les immondices de la vie, épuisé tous les délires de l'orgie, joué avec tout ce qu'il y a au monde de saint et de sacré ; elles ont tour à tour tari la coupe des voluptés, et celle des douleurs que traînent après eux la honte et le châtement. Leur existence n'a été qu'un long tissu de souffrances déchirantes et de frénétiques jouissances... L'enfer dans leur cœur, la réprobation sur leur visage, c'est tout. Elles ne sont plus de ce monde, elles appartiennent à Satan : le démon s'est fait femme, et la femme est devenue démon, mais un démon encore assujéti à tous les besoins physiques. Pour les satisfaire, il exploite maintenant les vices des autres, et les attise au be-

soin. Mais pour ne point effrayer ceux qu'elles veulent perdre, et en même temps pour se mettre à l'abri des persécutions de la justice, ces femmes avaient besoin d'un masque : elles ont pris celui de la dévotion. Le vulgaire les regarde comme des converties ; ceux qui les ont connues jadis les croient en proie à d'amers regrets : il n'en est rien. Les malheureuses, n'osant plus rester dans le monde qui les eût méprisées, sont venues établir leur honteux trafic dans la maison de Dieu ! Là, le monde n'ose plus les poursuivre de sa malédiction, protégées qu'elles sont par la sainteté du lieu. Voyez-les, hypocrites jusque dans la misère affectée qu'elles étalent. N'y croyez pas ; ce cynisme effronté est encore un masque. Ces femmes sont de vraies sangsues, et souvent elles regorgent d'argent, tandis que les malheureux ouvriers meurent de faim. Les haillons qui les couvrent ont une doublure de pièces d'or, or maudit qui a payé la perte de plus d'une jeune fille innocente !

Entendez-vous ce blasphème ? *Una limosna por el amor de Dios* (une aumône pour l'amour de Dieu) ! Et la crédule charité des fidèles se laisse prendre à cette lamentable prière, et la misérable rit en envoyant les liards extorqués à la charité publique rejoindre, dans son escarcelle crasseuse, les doublons du jeune débauché qui passe son temps à porter le trouble dans les familles, ou des amants qui, emportés par leur passion imprudente, font de la *santurrona* l'intermédiaire de leurs amours. Il est telle aumône qui, en tombant dans la main de la *santurrona*, sera échangée contre un billet doux, et le démon femelle rira d'une joie infernale, au premier pas fait vers l'abîme par une jeune fille crédule et inexpérimentée. Nul mieux qu'elle n'a l'adresse de s'introduire au sein des familles, pour y apporter le trouble et la désolation. Voilà tout le secret des trésors amassés par ces femmes, qui font un métier lucratif, et qui ne dépensent rien à se nourrir ni à se vêtir, puisque leur misère est leur meilleure sauvegarde. La *santurrona* vit des restes de la cuisine des grandes maisons, et, en échange, elle sert les vices de la servante, quand elle n'est pas la courtière des amours criminels de la maîtresse ; elle se couvre des défroques des dames, et demeure dans quelque *desban* (grenier), qui souvent est assez confortablement meublé, destiné qu'il est moins à elle qu'à sa bienfaitrice, qui en fait un boudoir. Les dépenses de la *santurrona* se réduisent donc à un sou de tabac et à quelques verres de vin ou d'eau-de-vie, qu'elle affectionne particulièrement et qu'elle boit avec impudence, sous le prétexte qu'un peu de liqueur soutient la faiblesse de son estomac.

Livrée à la débauche pendant sa jeunesse, modèle de tous les vices pendant son âge mûr, flétrie par la loi, oubliée de Dieu, de la société qui la nourrit, et en guerre avec l'espèce humaine, la *santurrona* vieillit sans avoir connu le repentir. Tranquille et presque heureuse pendant sa décrépité-

tude, elle pourrait descendre dans la tombe sans trop de déshonneur, si elle avait su laver par le repentir son existence passée. Mais, nous l'avons dit, c'est la femme devenue démon. Après une longue période de crimes sans remords et de honte sans repentir, elle va d'ordinaire mourir à l'hôpital, d'où cette âme diabolique retourne dans sa patrie, l'enfer. Le corps reste aux amphithéâtres de dissection.

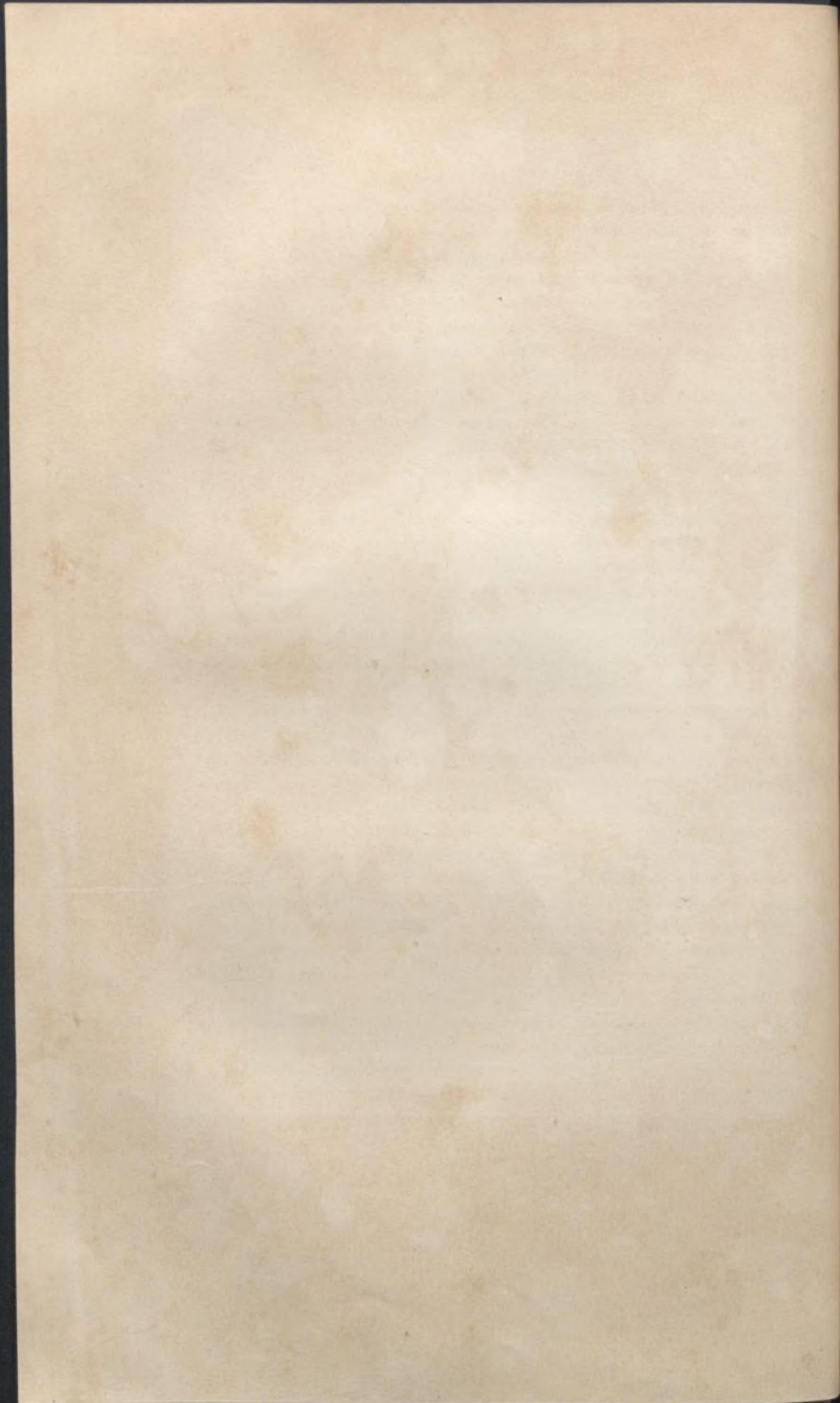
Mais le véritable mendiant, celui qui a attiré notre attention, nous attend. Nous voulons parler du mendiant héréditaire, du doyen de l'immense confrérie qui vit et se multiplie à l'ombre des institutions bâtarde qui gouvernent l'Europe, et que l'on doit à la fausse interprétation de ces sublimes paroles de l'Évangile : « Aidez-vous les uns les autres. »

Le mendiant héréditaire est le prototype des mendiants. Il est fils de mendiant et de mendicante; il connaît à fond ce que les Espagnols appellent *el Evangelio de los trouanes* (l'Évangile des truands), c'est-à-dire, l'Évangile interprété par cette race monacale qui, vers la fin du dix-huitième siècle, était parvenue à se faire donner en aumône le tiers de l'Espagne et du Portugal, une grande partie de la France, et à peu près toute l'Italie. Le mendiant héréditaire est le seul parmi les mendiants qui observe religieusement dans toute leur pureté primitive les us, coutumes et traditions de l'ordre. Quevedo, Cervantes, l'auteur de *Gil Blas*, celui de *Guzman d'Alfarache* et de *Lazarillo de Tormes*, ont dépeint ce type mieux que nous ne saurions le faire; aussi nous contenterons-nous de l'esquisser en quelques traits. Son costume est toujours le même, sauf la couleur qui varie à l'infini, attendu que notre héros doit mettre à profit toutes les guenilles qu'on lui donne, et vendre celles qui lui restent. Quel que soit son costume, et en quelque état qu'il l'ait reçu d'une main charitable, lorsqu'il couvre ses membres, ce costume sera sale et déchiré; son manteau (tout mendiant de cette espèce porte un manteau en toute saison) doit toujours être couvert de pièces de couleurs différentes et de bon nombre de déchirures. Il est inutile d'ajouter que ce manteau doit être orné, en été comme en hiver, d'une garniture de crotte desséchée, qui souvent s'élève majestueusement jusqu'au milieu du dos, et forme une grotesque combinaison de dessins inimitables. Le chapeau est à l'avenant. En un mot, le mendiant que vous avez sous les yeux est en grande tenue.

Ainsi qu'il est représenté dans la gravure, tout mendiant héréditaire porte un énorme bâton à la main, lequel lui sert à la fois d'ornement et d'arme défensive et offensive; d'ornement, parce qu'il lui donne l'air d'un *pauvre infirme qui ne peut gagner sa vie*, et que le plus grand ornement d'un fripon qui floue la charité publique est l'incapacité de travailler; le bâton lui sert d'arme défensive et offensive contre les chiens; car ces animaux, plus clair-



Mendiant.



voyants que les hommes en bien des choses, sont toujours en guerre ouverte avec les mendiants et avec les chiffonniers, deux variétés de la même famille, chez lesquels les chiens flairent sans doute une insupportable odeur de fainéantise et d'hypocrisie. Diogène, ce roi des mendiants, était, dit-on, détesté de tous les chiens d'Athènes... Nous sommes peut-être injustes en disant que le mendiant héréditaire est un fainéant; personne mieux que lui ne sait apprécier la valeur du temps et le mettre à profit. Le mendiant héréditaire sait, à une seconde près, à quelle heure et en quel lieu il doit se présenter chaque jour en telle ou telle maison. Il n'est pas d'almanach qui indique avec autant de précision que lui l'église et l'heure où a lieu le petit jubilé¹. Quel petit-maitre connaît mieux que le mendiant les bals, les noces, les baptêmes, les enterrements qui occupent et agitent chaque jour la population de Madrid? Qui mieux que lui est au fait des banquets politiques, littéraires, scientifiques et philanthropiques qui font les délices de notre époque? Qui mieux que notre mendiant sait les mille et une inflexions à donner à la voix, et les innombrables formules à employer, selon qu'il sollicite la charité d'un prêtre, d'un moine, d'une femme, d'une veuve, d'une orpheline, d'un député modéré, d'un progressiste, d'un sénateur, d'un grand d'Espagne, d'un homme du peuple, et même d'un bandit? Qui mieux que lui sait montrer un visage tour à tour confit en dévotion, suant le sarcasme et l'ironie, flétri par la douleur ou dévasté par la maladie? Non, le mendiant héréditaire n'est pas un fainéant, et nous retirons ce mot insultant qu'il n'a point mérité. Il est grand philosophe, grand comédien, grand humaniste, grand politique, et surtout bon chrétien. Grand philosophe; car lui seul a su braver tous les préjugés, se débarrasser de toutes les obligations que la société impose à ses membres, et jouir largement des bienfaits de la liberté, sous toutes les formes de gouvernement possible; grand comédien, car personne mieux que lui ne sait jouer tous les rôles sur la grande scène de la vie, ni se grimer d'une manière plus parfaite; grand humaniste, car lui seul a compris et mis en pratique cette sublime parabole du Christ: « Les oiseaux du ciel ne sèment, ni ne cueillent, ni n'amassent dans des greniers... » Seulement, au lieu d'ajouter comme le Christ: « Et le père céleste les nourrit, » il se dit: « *Les dupes de notre hypocrisie et les chrétiens selon la lettre, et non selon l'esprit de l'Evangile, NOUS NOURRISENT.* » Le mendiant, avons-nous dit, est un grand politique et un bon chrétien; si la politique est l'art de tromper les honnêtes gens, qui peut contester cette qualification au mendiant de tous les pays? Le titre de bon chrétien ne saurait lui être contesté, car personne ne proclame la cha-

¹ L'almanach de Madrid indique, pour chaque jour de l'année, l'église où les fidèles peuvent gagner le petit jubilé.

rité avec plus de zèle, et assiste plus assidûment aux offices divins; seulement en Espagne, comme partout ailleurs, le mendiant reste à la porte du temple, par humilité sans doute, et ne prêche la charité qu'en sa faveur et parce qu'il y a tout à gagner, enfin parce que la charité est son patrioïne à lui...

Le mendiant héréditaire se marie jeune, et il a beaucoup d'enfants; mais sa fourmillante postérité l'enrichit au lieu de le ruiner: plus elle est nombreuse, plus il ramasse d'aumônes. C'est de lui qu'on peut dire avec vérité: « *Chacun de ses enfants est une bénédiction du ciel.* » Le mendiant sait si bien cela, que lorsque le ciel ne veut pas le bénir, il vole les *bénédictions* des autres. De nombreux exemples et de scandaleux procès ont prouvé que le mendiant héréditaire se fait un devoir de nourrir et d'apprendre sa profession aux orphelins qu'il peut s'approprier, et même aux héritiers des grands seigneurs, qu'il enlève quelquefois, faute d'orphelins.

D'où vient, nous direz-vous, que l'Espagne a tant de mendiants? Hélas! d'où vient que l'Europe en est infestée?... En Espagne, la douce température du climat, si favorable au développement de la paresse, a pu contribuer à la propagation de cette plaie qu'on appelle mendicité, et qui, semblable à un cancer, ronge peu à peu les liens sociaux, éteint une à une toutes les vertus qui font la gloire des nations. Mais ce ne sont pas là les seules causes de ce paupérisme volontaire, qui rend l'homme si misérable et si nuisible. La découverte du nouveau monde, qui a produit tant de richesses à l'Espagne, les longues et fréquentes pérégrinations aux lieux saints, une compassion non raisonnée, mais surtout de fausses idées religieuses et la *sanctification* de l'aumône, si habilement et si impudemment exploitée par les moines, telles nous paraissent être les causes principales de la mendicité en Espagne, en Italie et dans le reste de l'Europe. La mendicité se perpétue par une mauvaise administration; aussi disparaît-elle des nations au fur et à mesure que la civilisation y fait des progrès. L'Espagne elle-même possède aujourd'hui de nombreux établissements créés dans ce but éminemment social et humanitaire. Hâtons-nous de le dire, ces établissements, dus à la haute philanthropie du marquis de Pontejos, laissent peu à désirer...

Mais deux heures viennent de sonner. Voulez-vous assister à la messe des paresseux? venez. Cette messe est célébrée au *Buen-Suceso*, cette église qui est là en face de nous, au milieu de la Puerta del Sol, et qui sépare, pour ainsi dire, la Carrera de San-Geronimo de la Calle de Alcalá... Le *Buen-Suceso* est à la fois un temple, un hôpital pour les serviteurs de la maison du roi, et un lieu historique que les Espagnols n'oublieront jamais...

Vous avez sans doute entendu parler du 2 mai 1808, ce jour sanglant où Napoléon perdit l'Espagne avant de l'avoir conquise, grâce à la solda-

tesque et brutale politique de Murat ?... Eh bien, la journée du 2 mai scella les dalles du *Buen-Suceso* du sang de plusieurs milliers d'Espagnols.

Le roi Charles IV, Marie-Louise, et leur fils Ferdinand, devenu roi, lui aussi, par une trahison, avaient été attirés à Bayonne. Les infants don Francisco et don Carlos, frères de Ferdinand, avaient été enlevés aussi ; mais don Antonio, oncle du jeune roi, restait encore aux Espagnols. Les Français étaient venus *en amis* en Espagne ; ils y avaient été reçus en frères ! Bientôt la méfiance commença à séparer les deux nations. Cependant on se taisait. Mais don Antonio est sommé de se rendre à Bayonne ; l'empereur l'y appelle. Le 2 mai, une voiture attelée de six mules, et escortée d'une *garde d'honneur* choisie parmi les soldats de l'empereur, sortit du palais de Madrid... L'émeute éclata. De nombreux rassemblements s'étaient formés sur plusieurs points de la ville. Peu à peu ces rassemblements étaient venus s'échelonner sur la place et aux environs du palais... Le carrosse de l'infant paraît ; mais soudain les traits des mules sont coupés, et ces cris : « *Trahison ! nous sommes vendus !* » s'élèvent de toute part. L'ordre d'enlever l'infant était donné, et Murat n'était pas homme à reculer. Au lieu de calmer le peuple, il fit faire feu sur lui... Au feu des soldats français répondit celui des Espagnols... Fusils, sabres, couteaux, tout avait servi à armer le peuple ; en moins de quelques minutes, les soldats français qui remplissaient la place du Palais sont tués, ceux des différents postes établis à Madrid éprouvent le même sort, et l'infant est délivré et ramené au palais, aux acclamations du peuple, qui, n'ayant plus aucun membre de la famille royale, concentrait sur lui tout son espoir et toute son affection. Mais tout n'est pas fini : dans la Casa del Campo, château et parc royal aux portes de Madrid, sont campés douze mille Français ; les casernes de Madrid en contiennent presque autant, et le peu de troupes espagnoles qui en ce moment se trouvent dans la ville sont renfermées dans leurs quartiers. L'émeute, pensa Murat, sera bientôt terrassée. Vain espoir. Murat connaissait mal la puissance d'un peuple irrité et l'amour des Espagnols pour leur roi. Les mameluks, ces farouches Orientaux que Napoléon avait importés de l'Égypte, parcourent les rues en sabrant hommes, femmes et enfants indistinctement ; les mameluks sont tous massacrés !... Les troupes de la Casa del Campo entrent à Madrid. L'artillerie française tonne sur la place Mayor, à la Puerta del Sol, devant le parc d'artillerie, dans les principales rues de Madrid... Efforts inutiles ! Les Espagnols tombent par centaines ; mais l'émeute, au lieu de diminuer, augmente à chaque instant, et menace de tout briser. Murat, devenu impuissant comme soldat, devient lâche, et se décide à mentir. Partout le feu des canons français a cessé, partout les troupes françaises sont l'arme au bras, immobiles, voyant passer devant elles le peuple armé, qui,

se croyant vainqueur, devient magnanime et ne tire plus sur ses ennemis. En même temps, Murat, accompagné des autorités espagnoles et escorté de quelques officiers d'état-major, parcourt les rues à cheval, le sourire sur les lèvres, et annonçant de sa propre bouche, que tout était fini, que chacun peut se retirer chez soi, que l'infant ne quittera pas son palais, puisque son départ afflige tant les *loyaux et braves* Espagnols. Le peuple, crédule et généreux parce qu'il défendait une cause sainte, le peuple, qui avait d'abord reçu les Français en amis, croyant avoir trop fait contre ceux qu'il était accoutumé à regarder comme des alliés, ajouta foi aux paroles de paix de Murat, et déposa les armes!...

Tout resta calme pendant l'après-midi; mais le soir, aussitôt que le soleil eut disparu à l'horizon, la scène changea. Murat avait mis le temps à profit. Des batteries avaient été dressées à la Casa del Campo, au Retiro et sur la montagne *del Principe pio*, trois points qui dominant toute la ville. Le parc d'artillerie, gardé par quelques gens du peuple et par deux officiers d'artillerie espagnols, avait été surpris par un détachement français, qui, après s'être présenté un drapeau blanc à la main, et avoir demandé à parler au commandant, avait assassiné ce dernier, et, aidé de ses hommes, massacré les gens du peuple qui s'y trouvaient!...

Tout cela n'avait pu être fait avec un tel mystère, que les habitants de Madrid ne s'en fussent aperçus; mais l'émeute avait été désorganisée; Murat, ce brave guerrier qui avait tremblé devant le peuple armé, donne l'ordre d'arrêter et de conduire au Prado et à la cour du *Buen-Suceso* tous les Espagnols, sans distinction d'âge, de sexe et de profession, que l'on trouverait portant *des armes*, et d'attendre les ordres qu'il enverra. Hélas! cette consigne fut cruellement exécutée. Des individus sortant de leur bureau avec un canif dans la poche, des tailleurs, des couturières portant leurs ciseaux, des bourreliers qui avaient sur eux les longues aiguilles d'acier dont ils se servent habituellement, les tondeurs de bestiaux qu'on trouvait avec leurs grands ciseaux, furent arrêtés, attachés et conduits à la cour du *Buen-Suceso* et au Prado... A minuit, ils étaient au nombre de six mille, attachés deux à deux et jetés sur le sol pêle-mêle, constamment menacés de la baïonnette de leurs gardiens. L'ordre de Murat arriva enfin. Cet ordre ne portait que ces mots: « Fusillez toutes les personnes qui ont été arrêtées les armes à la main! »...

Le lendemain, lorsque le soleil parut, la place occupée quelques heures auparavant par les personnes arrêtées la veille était vide; au *Buen-Suceso* et au Prado, une mare de sang et quelques débris de crânes humains disaient aux passants que l'ordre de Murat avait été ponctuellement exécuté! L'infant était parti pendant la nuit. Six mille Espagnols avaient été lâchement assas-

sinés!... Ce fait, que le général Foy a fait connaître à l'Europe entière, et que la France a déploré plus peut-être que l'Espagne elle-même; ce fait étrange, inouï dans les annales du monde, fut, il est vrai, isolé, et ne doit être attribué qu'à Murat. Napoléon lui-même le blâma sévèrement. Le 5 mai, vers les deux heures de l'après-midi, quatre hérauts d'armes, en costume de cérémonie, leur masse d'or sur l'épaule, et suivis de la municipalité de Madrid, quittèrent l'hôtel de ville (*casa del ayuntamiento*). Le cortège s'achemina lentement et dans le plus profond silence vers la place Mayor, où il s'arrêta. Alors un héraut d'armes s'avança, et d'une voix lente, mais forte et pleine de dignité, prononça ces paroles :

« Au nom du roi notre seigneur don Ferdinand le VII^e et de la nation espagnole, indignement trahis... nous déclarons ici la guerre à l'empire français!... »



Dès que le héraut eut cessé de parler, le cortège se remit en marche pour aller répéter cette déclaration de guerre dans tous les lieux où la guerre et la paix étaient habituellement proclamées.

Les Français qui furent les témoins de ce fait sourirent de ce qu'ils appelaient *une rodomontade castillane*. Murat, assure-t-on, s'en amusa beaucoup avec son état-major; mais l'Espagne avait entendu le défi, et l'on

sait si elle a dignement soutenu ce que le héraut d'armes de Madrid avait dit en son nom.

Un mot encore sur la *Puerta del Sol*, et continuons notre promenade. Savez-vous pourquoi cette place est ainsi nommée ?

Vers l'an 1520, ce même lieu où nous sommes maintenant et qui, nous l'avons déjà dit, est le plus fréquenté de Madrid, était encore désert ; la cité avait beaucoup moins d'étendue. Chaque nuit, les bandes de voleurs qui infestaient les forêts d'alentour venaient s'abattre sur la ville, et il était rare qu'ils n'emportassent pas un riche butin après avoir souvent égorgé quelques habitants et parfois quelques membres de la *santa hermandad* chargée, en ce temps-là, de veiller à la sécurité des citoyens. De même qu'aujourd'hui, Madrid était entouré de murs, et, à part deux ou trois points dont le plus découvert était celui-ci, la ville était partout à l'abri d'un coup de main... Le roi fit bâtir un château fort qu'il arma en guerre et qui protégea désormais Madrid de ce côté. La porte principale de ce château était surmontée d'un soleil, on ne sait trop pourquoi. C'est en souvenir de ce monument, que le temps a démoli, et dont les débris ont servi à des travaux d'agrandissement, que ce lieu a sans doute conservé la dénomination de *Puerta del Sol*, porte du Soleil... C'est aujourd'hui le point le plus central de Madrid.

Suivez-nous maintenant au palais du roi.

Le palais des rois d'Espagne est situé à l'occident de la ville, sur une hauteur qui domine les champs que le Manzanarès fertilise de ses rares gouttes d'eau ; le Manzanarès, rivière célèbre dont la renommée, comme celle de tant d'illustrations contemporaines, tombe aussitôt qu'on la voit de près. A peine pourriez-vous découvrir ce mince filet d'eau sous les nombreux et magnifiques ponts sur lesquels on le traverse en venant de la Castille et lorsqu'on arrive de l'Andalousie... Qui ne connaît le pont de Tolède, dû, assure-t-on, aux Romains, et celui de Ségovie, si admirable et de même origine ?

Le palais de Madrid occupe le même emplacement qu'occupait autrefois l'Alcazar ; cet antique et grandiose édifice, que les uns attribuent aux Maures, les autres à Alphonse VI, pendant que plusieurs chroniqueurs affirment qu'il était dans le principe l'œuvre de Pierre le Cruel. Détruit par les flammes sous le règne de Henri II, Henri III le fit reconstruire, mais il resta abandonné pendant longtemps. Charles-Quint en fit le premier une résidence royale. Dévoré en 1754 par un nouvel incendie, Philippe IV tira de ses cendres le palais d'aujourd'hui. Toutefois, il le laissa inachevé. Chacun des rois qui ont succédé à Philippe y a bien ajouté quelques carrés de granit, mais quand sera-t-il terminé ?

Le palais de Madrid est un carré parfait ; chaque côté de ce carré présente une surface de quatre cent soixante-dix pieds (cent cinquante-six mètres

soixante-six centimètres). L'édifice attend encore les ailes dont il devait être flanqué. Les colonnes et les chapiteaux forment la base de ses ornements; tous les secrets de son architecture se résument en angles droits. Ne sentez-vous pas qu'on respire autour de cet édifice un air lourd et fatigant, une tristesse infinie? Ne vous semble-t-il pas, en le voyant ainsi isolé au milieu d'une plaine aride, loin des lieux où s'agite la vie, colosse de pierre, enfermant une cour dévote, cérémonieuse et guindée, ne vous semble-t-il pas, disons-nous, que les aspirations de la jeune Espagne vers l'avenir sont justes et légitimes? qu'il est temps qu'une main puissante imprime une impulsion nouvelle à cette nation patiente et forte, si longtemps drapée dans un triple manteau de misère, d'orgueil et de grandeur, et de ses entrailles muettes, mais bouillonnantes, fasse enfin surgir ce volcan de tumultueuses et ardentes pensées qui dévorent une nation lorsque, trop longtemps comprimées, elles ne la régénèrent pas?

Les églises, les couvents, les portes de ville sont très-nombreux à Madrid; mais nous ne saurions tout décrire. Si jamais vous venez à Madrid pendant l'été, profitez des heures où la chaleur devient insupportable pour visiter les nombreux palais que les moines s'étaient construits, et desquels la révolution, ou plutôt leur insolence et leurs crimes les ont chassés. Oh! pourquoi n'êtes-vous pas venu il y a trente ans! Alors chaque monastère était un musée, une bibliothèque riche de plusieurs milliers de volumes précieux et de manuscrits sans nombre; alors les moines étaient de grands seigneurs; ils vous eussent reçu dignement, et peut-être en auriez-vous tiré de grands enseignements; car, nous devons le dire, si la plupart de ces pieux fainéants ont passé leur vie entière à savourer toutes les jouissances de la vie et à amasser des richesses, ils ont aussi compté parmi eux de grands savants et de profonds penseurs! Science et paresse, orgueil et vertu, l'orage révolutionnaire a tout emporté: c'est que la main du peuple est comme celle de Dieu, lente à frapper, mais impitoyable. Et alors malheur au juste qui se trouve confondu avec les méchants!

Il n'existe plus qu'un seul couvent à Madrid, celui de Saint-François. C'est un grand édifice de pierre qui, en 1808, a servi de caserne à cinq mille soldats français. Chacun d'eux logeait dans une cellule à part, sans que pour cela les *pauvres franciscains*, au nombre de cent environ, y fussent à l'étroit.

Pendant que nous sommes au palais, entrons dans l'*armeria real*. C'est, si vous l'aimez mieux, un arsenal où les armures de tous les rois d'Espagne, un échantillon de celles de toutes les nations et de tous les temps, sont précieusement conservées. Là, nous trouverons encore le premier carrosse qui ait paru à la cour d'Espagne, et mille autres merveilles que l'orgueil national y conserve précieusement... Poursuivons... Après l'*armeria*, voici

Santa-Maria la Mayor. C'est la première église de Madrid dont les voûtes aient retenti de la parole du Christ; c'est la paroisse où l'un de nous a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, ou, en termes plus clairs, a été baptisé. Pardonnez ce souvenir, lecteur, on jette toujours un regard attendri sur son berceau. C'est une belle église que *Santa-Maria la Mayor*; le devant du maître-autel est en argent massif. Un général de l'empire a bien essayé de l'enlever, comme il nous a enlevé tant d'autres choses; mais, comme disent les Madrileños, « *la sainte Vierge ne l'a pas permis.* » Nous avons encore les églises de Saint-Marcos, de Saint-Louis et de Saint-André. C'est à la porte de cette dernière, située dans l'un des quartiers les plus pauvres de Madrid, que Pierre le Cruel fit le premier de ces actes terribles de justice qui lui valurent le surnom de Justicier. Voici comme on raconte le fait :

« Le roi étant sorti du palais pour aller se promener, ainsi qu'il le faisait chaque jour, vit, en passant devant la porte de la paroisse de Saint-André, une bière recouverte d'un drap mortuaire, et sur laquelle était un plat d'argent contenant plusieurs réaux et quelques maravédis. Une odeur de cadavre vint en même temps blesser l'odorat du roi.

« — Qu'est cela? demanda le monarque en faisant arrêter sa litière devant le cercueil...

« — Seigneur, répondit respectueusement l'un des grands qui l'accompagnaient, c'est sans doute quelque pauvre décédé qui sera mort sans laisser de quoi payer sa sépulture, et qu'on aura mis là afin d'exciter la charité des passants, qui ne manquera pas de pourvoir à son enterrement.

« — Ainsi, répondit Pierre le Cruel, si les passants ne déposaient sur cette bière de quoi payer l'enterrement de ce pauvre pécheur, son corps resterait là, Dieu sait combien de temps?

« — Tant qu'il n'y aura pas là trente-deux réaux, répondit le gentilhomme en montrant le plat d'argent; c'est l'usage.

« — L'usage! demanda le roi... Qu'on appelle le curé.

« Il fut fait ainsi que le roi l'avait ordonné. Le curé de Saint-André s'approche de la litière royale avec tout le respect qu'inspire la majesté d'un souverain.

« — Combien coûte un enterrement? demanda le roi.

« — Seigneur, fit le curé, cela dépend. Les pauvres ne payent que trois ducats (trente-trois réaux, ou huit francs soixante-quinze centimes); ceux qui sont un peu aisés peuvent se faire enterrer décentement pour quatre doublons, y compris les chants funèbres et un certain nombre de messes que l'on célèbre ensuite pour le bien de leur âme. Un enterrement de première classe coûte tout ce que l'on veut.

« — Mais enfin, reprit Pierre le Cruel avec une froide ironie, combien peut-on dépenser dans un bel enterrement ?

« — Seigneur, répliqua le curé avec une humilité pleine de convoitise, le plus riche des services funèbres que Saint-André ait vu *sous mon gouvernement* a été payé cinq cents doublons d'or, auxquels les parents du défunt ont pieusement ajouté trois cent mille réaux pour dire des messes et fonder un anniversaire pendant trois ans.

« — Qu'on fasse venir le fossoyeur, dit le roi sans faire attention aux dernières paroles du curé.

« Le fossoyeur venu, le roi lui fit remettre trois ducats, et lui dit :

« — Ouvre une fosse là, devant moi, et enterre cet homme.

« Le fossoyeur obéit. Le roi ajouta, en se tournant vers le curé :

« — Mon père, n'est-ce pas une grande charité que d'enterrer les morts ?

« — Majesté, c'est une œuvre très-méritoire aux yeux du Seigneur.

« — Creuse une seconde fosse, et enterre ce digne prêtre, dit Pierre le Cruel au fossoyeur.



« Celui-ci demeura immobile et comme pétrifié.

« — Ne m'as-tu pas entendu ? fit le roi.

« Le prêtre tomba à genoux.

« — Seigneur, s'écria-t-il, ayez pitié de moi !

« — C'est, répondit le roi, parce que je ne veux pas que ton cadavre reste un jour exposé à manquer de sépulture que je te veux faire enterrer maintenant.

« — Seigneur, ayez pitié de mon âme, je suis un misérable pécheur, et n'ose paraître en présence de Dieu, sans avoir mis ma conscience en paix. Seigneur, vous tuerez mon corps, si telle est votre auguste volonté ; mais mon âme, que deviendra-t-elle, si je meurs aujourd'hui ?

« — Je sais que tu es un pécheur endurci, reprit le roi d'un ton sévère. Sans cela laisserais-tu pourrir à la porte de l'église une créature humaine, faute de quelques maravedis ? Je sais aussi que tu es un mauvais prêtre, puisque tu n'as point de charité, et que, malgré les rentes de ton ministère, tu n'en remplis point les devoirs. Voilà pourquoi je veux faire un exemple qui serve à tes pareils. Dispose-toi à quitter ce monde, car tu vas être enterré.

« Le roi se tut, le prêtre se mit à genoux et pria. Les assistants n'osaient respirer. Le fossoyeur creusait la terre... La fosse fut achevée. Alors l'exécuteur, qui suivait partout Pierre le Cruel, saisit le curé de Saint-André et le jeta dans le trou. Le fossoyeur le recouvrit de terre... Ceci achevé, le roi, se tournant vers l'un des gentilshommes qui l'accompagnaient, lui dit :

« — Rappelez-moi que j'ai cinq cents doublons à envoyer demain au nouveau curé de Saint-André, afin qu'il fasse de somptueuses obsèques à son prédécesseur, et que de nombreuses messes soient célébrées pour l'âme du trépassé.

« Le roi fit un signe, et sa litière s'éloigna. »

Nul historien ne rapporte ce fait ; mais tous les enfants de Madrid le savent par cœur... Nous aimons à croire qu'il n'a jamais existé, si ce n'est dans l'imagination de ceux qui nous l'ont raconté, et qui le tiennent sans doute de la tradition...

Mais laissons ces choses ; toutes belles qu'elles soient, les Madrileños n'y mettent point leur gloire : ce qui fait leur orgueil, c'est le musée !...

Le musée de Madrid... c'est ici que nous voudrions être peintres ou poètes ! Mieux vaudrait encore être l'un et l'autre, pour parler dignement des chefs-d'œuvre qu'il renferme, sans compter ceux qu'on lui a volés !... Raphaël, Murillo, Rubens, Velasquez, noble famille dont l'immortel génie semble avoir ravi au ciel les traits qu'il a laissés sur la terre en remontant vers sa patrie...

Il fut un temps où l'Espagne, reine de l'Europe, attirait à elle les plus glorieuses productions de l'esprit humain. C'est à cette époque que les merveilles de toutes les écoles de peinture furent rassemblées à Madrid.

L'Italie, la Hollande, l'Allemagne, la France elle-même, lui envoyaient leurs chefs-d'œuvre... ces temps sont loin de nous. N'importe, l'Espagne est encore riche en œuvres du génie... Le musée de Madrid possède à lui seul plus de tableaux des grands maîtres que le reste de l'Europe n'en a jamais possédé. N'attendez pas de nous une nomenclature détaillée, cela demanderait plus d'espace que nous n'en avons à notre disposition. Velasquez et Murillo seuls ont produit assez pour enrichir une nation. Ces deux maîtres faisaient autant de tableaux que les romanciers de nos jours font de volumes; seulement ils ne peignaient jamais en collaboration, et leurs œuvres sont restées. Puisque nous sommes au musée, regardez cette toile, vous la reconnaissez? on en a fait tant de copies! Elle est de don Diégo Velasquez, le seul peintre au monde qui ait su trouver l'art dans la réalité. Il est vrai qu'il était né en Andalousie, sous un ciel limpide dont la pureté ne peut être comparée qu'à celle des astres qui l'éclairent: sur une terre où tout éveille l'enthousiasme, enflamme la pensée, et donne enfin cette fièvre de l'esprit qui produit les conceptions sublimes!

Velasquez naquit en 1498, quatre ans après la chute de Grenade. Bien jeune encore, il passa à Madrid, où son jeune talent fut remarqué par Rubens. Au rebours de nos artistes d'aujourd'hui, le grand maître prit le jeune Sévillan sous sa protection, et l'initia aux secrets de son art. Docile aux avis de son maître, Velasquez se rendit en Italie, après avoir peint à Madrid quelques portraits. Il s'arrêta à Venise, il alla ensuite à Rome, où son génie acheva de se développer. Puis il revint dans sa patrie, rapportant avec lui *la Tunique de Joseph* et *les Forges de Vulcain* que vous avez sous les yeux. Ce dernier tableau, si remarquable d'ailleurs, manque, dit-on, de poésie; ce n'est pas notre avis. Velasquez n'avait pas la manie, si commune de nos jours, de tout *idéaler*. Nous avons déjà dit qu'il avait su trouver l'art dans la réalité. Regardez bien ce tableau, il a valu à son auteur l'admiration de la cour, et la haute faveur dont l'honora Philippe IV. Pourtant, Velasquez ne pénétra jamais dans les régions de la Fable; la mythologie était au-dessus, peut-être au-dessous de son imagination, aussi correcte que son pinceau qui, à cause de cela même, se refusait à peindre ce qui était en dehors de la nature: il n'a pas su faire un dieu là où il n'y avait qu'un homme. Ce forgeron de Jupiter n'a-t-il pas tous les traits et les proportions vulgaires d'un simple mortel? L'artiste a choisi le moment où le *pudique* Apollon vient annoncer au légitime époux de Vénus que sa compagne est en conversation criminelle avec le dieu Mars. Le dieu guerrier a vaincu le pauvre dieu éclopé! Vous conviendrez que Vulcain est assez grand pour le rôle qu'il joue, et que dix pieds de taille de plus n'ôteraient rien au ridicule de sa position!... Croyez-vous que, plus beau, plus digne, plus divinisé, le roi des cyclopes exprimât

mieux son désespoir et son embarras? Velasquez a senti que des dieux qui avaient toutes les passions et toutes les infirmités des mortels, ne pouvaient raisonnablement être représentés comme des colosses. Vulcain, trompé par sa femme, n'est-il pas aussi homme que vous et moi?... Il est là, consterné, l'œil hébété, comme si, avec une figure pareille, le mari de la plus jolie femme n'eût pas dû s'attendre à ce malheur!

Apollon n'est pas représenté avec moins de vérité. Le dieu aux blonds cheveux est descendu tout exprès de son char de feu; ses chevaux sont abandonnés à leur fougue impétueuse; et pourquoi, je vous prie? parce que le jaloux Apollon a voulu dire à un époux: Votre femme, cette belle Vénus que vous avez choisie parce que vous êtes laid, vous trompe avec un soldat qui n'a d'autre mérite que d'être beau et bien fait; car il est grossier, entreprenant, suffisant comme tout ce qui n'a que la force brutale. Croyez-vous qu'Apollon ne soit pas assez grand pour le métier qu'il fait?... En vérité, on dirait qu'il feint de se désoler avec l'époux infortuné; peut-être a-t-il, lui aussi, quelques griefs contre l'heureux Mars, car dame Vénus l'a, dit-on, assez bien traité jadis. Tout le mérite du tableau de Velasquez n'est pas sur le premier plan. Regardez vers le fond, comme ces cyclopes immobiles, muets et consternés de la déconvenue de leur maître, sont saisissants de vérité: on dirait qu'ils oublient de laisser retomber sur l'enclume le marteau qu'ils ont élevé en l'air, et qui y reste comme suspendu. Ces noirs et rudes visages sont empreints d'une compassion naïve qui attendrit en faveur du mari trompé, et ôte l'envie qu'on aurait d'abord d'en rire. C'est bien là la nature prise sur le fait. Ce tableau dénote chez le peintre un grand talent d'observation, une entière connaissance du cœur humain.

Velasquez a peint des tableaux par centaines; mais ce n'est pas là son seul titre à la reconnaissance de ses compatriotes. Lorsqu'il mourut, âgé de soixante-deux ans, il légua à l'Espagne une jeune gloire qui devait surpasser la sienne. Bartolomé Estevan Murillo était élève du peintre andalous, et né, comme lui, sous le beau ciel de Séville.

Les premières œuvres de Murillo furent de grossières images de la sainte Vierge qu'il vendait à la douzaine aux vieilles femmes et aux gitanos; puis il étendit son commerce, il badigeonna des toiles que les armateurs envoyaient par milliers aux chrétiens du nouveau monde, avec des amulettes, des reliques et des bulles. Il était loin de penser alors que son génie remplirait un jour le monde, et que son nom serait inscrit à côté de celui de Raphaël!

Murillo avait vingt-cinq ans lorsque sa mission lui fut révélée. Un jour on parlait devant lui d'un tableau que Velasquez venait de finir; il alla voir ce tableau; le lendemain il partait pour Madrid. Le barbouilleur venait de mourir, le peintre était né. Arrivé à la cour, il se rend chez Velasquez qui l'ac-

cueille avec bienveillance; Murillo lui raconte naïvement sa vie, et lui avoue ses projets d'ambition.

— Le pain ne me suffit plus, lui dit-il, il me faut de la gloire.

Sous la direction de Velasquez, il se met au chevalet... Trois ans après, le disciple était égal au maître, sinon supérieur à lui; seulement le genre des deux peintres était différent. Murillo revint à Séville, où il commença à travailler pour l'avenir. Ses œuvres se vendirent avec une inconcevable rapidité. On peut dire que Murillo a produit sans compter.

Fidèle aux habitudes de sa jeunesse, il travaille sans relâche, la nuit, le jour... Les tableaux, les chefs-d'œuvre devons-nous dire, sortent de chez lui par collections. Quelle est l'église, quel est le couvent, quel est l'oratoire de Séville dont le patron n'ait pas été peint par Murillo? La plupart des galeries de l'Espagne, et le nombre en est grand, sont enrichies de ses œuvres. Les grands du royaume sont fiers de lui devoir leurs portraits... L'histoire de la peinture n'offre pas d'exemple d'une pareille fécondité.

La religion a souvent inspiré Murillo; c'est à lui que l'école de peinture espagnole doit le genre connu sous la dénomination de *vaporoso* (vaporeux).

Murillo a peint un grand nombre d'*Annonciations*, d'*Assomptions*, d'*Adorations*, d'*Extases* de saints. Certes, sa part de béatitude a dû être grande en paradis! Les *Extases* de Murillo appartiennent au genre *calido* (chaud).

Murillo quittait quelquefois ses visions mystiques, et redescendait sur la terre; alors il ramassait les rognures de sa palette, et peignait les haillons du pauvre et les guenilles du mendiant... ou bien des plaies vivantes qu'on voyait saigner et bleuir... Parfois, des vieillards rachitiques, des enfants couverts de vermine, de boue et de maladies, sortaient vivants de la lie de ses couleurs. Ce genre, que les Espagnols appellent *genero frio*¹ (genre froid), n'avait sous les mains de Murillo ni moins de pureté dans le dessin, ni moins de vigueur dans les teintes, ni moins de vérité dans la composition... Le tableau qui est là en face de vous, dans la meilleure place de l'*Academia*², est le chef-d'œuvre de Murillo: c'est *sainte Elisabeth, reine de Hongrie*. Dans un espace de quelques pieds, le grand maître a su mêler tous les genres, et harmoniser ce qu'il paraissait impossible de réunir. A côté des haillons, l'or et la pourpre resplendissants; près de ces êtres hideux, de ces infortunés que la teigne dévore, dont la chair palpite sous l'impression de la douleur, la belle, la noble, la jeune, la brillante Elisabeth, dans tout l'éclat

¹ Les qualifications *vaporoso*, *calido* et *frio* (vaporeux, chaud et froid), données aux divers genres de peintures espagnoles, sont applicables aux sujets et nullement à l'exécution.

² L'*Academia* de Madrid est encore un musée qui renferme les plus beaux tableaux. Cet établissement est situé rue d'Alcala, presque en face celle de Peligros. C'est un édifice somptueux dû à Charles III. Outre le musée, l'*Academia* renferme une école gratuite de mathématiques, de dessin, d'architecture, et un cabinet d'histoire naturelle digne en tout du grand roi qui l'a formé.

de la richesse et de la beauté... Elle est là vivante ! sa bouche prononce des paroles de consolation, et sa blanche main ne craint pas de panser les plaies fétides de ces malheureux... Puis ces dames d'honneur qui accompagnent leur souveraine ! elles aussi se sentent apitoyées des souffrances de ces pauvres gens ; mais c'est une autre pitié qui les touche, cette pitié qui croit avoir tout fait pour ceux qui souffrent en leur jetant un peu d'or superflu, que les heureux de la terre dépensent souvent si mal !...

Mais vous n'écoutez plus ! Que cherchez-vous donc ? Le bruit de la rue vous distrait ! N'y faites pas attention : ce sont les cris de la foule qui se rend à la course de taureaux !...

A voir ainsi la calle de Alcalá, cette rue droite, large, belle comme les plus belles de Londres, la ville aux somptueux *streets* ; à voir toutes les rues et ruelles qui, d'un point quelconque de la ville, conduisent à la *Plaza de los Toros* ; à considérer le Prado dans toute sa longueur, et à suivre d'un regard ébloui l'immense et majestueuse allée qui, prolongeant le Prado, s'étend depuis la *Cibelas* jusqu'à ce grandiose arc de triomphe élevé par Charles III, que l'on appelle *Puerta de Alcalá*, lequel est flanqué d'un côté par el *Pósito*, ou grenier d'abondance, que les Espagnols, quoique *barbares*, n'oublient jamais de remplir chaque année, même pendant les révolutions les plus sanglantes ; à voir, disons-nous, toute cette grande ville où s'agite une foule compacte, bruyante, sans souci du lendemain, revêtue de ses habits de fête, se souriant, se heurtant, s'excitant du geste, de l'allure, des yeux et de la voix, et toutes ces voitures de place, qu'on appelle à Madrid *calesines*, et qui doivent être quelque peu parentes des *coricoli* napolitains, remplies jusqu'aux bords d'hommes et de femmes resplendissants de paillettes, de chamarrures d'or et d'argent, assis pêle-mêle avec des moines de tous les ordres, enfroqués dans toutes sortes de couleurs, et des *currutacos* ou lions, gantés, cravatés, éperonnés, musqués, frisés, regorgeant de fatuité, et noyés dans une épaisse atmosphère de poussière impalpable qui danse sous les rayons du soleil, mêlée à des nuages de fumée de tabac ; à voir toute cette joie et tous ces sourires, vous croiriez, n'est-ce pas ? que Madrid ne renferme que des fous, ou qu'en Espagne, redevenue la reine du monde, il n'y a plus que des gens parfaitement heureux, n'ayant d'autre souci que de jouir des beautés du ciel, respirer les parfums de la terre, et lire ce sublime poème de la création... si vieux, et si nouveau toujours ! On penserait que les Espagnols, dotés d'un nouvel âge d'or, n'ont plus qu'à jouir en paix de leurs biens, de leur bonheur, de leur liberté ! Hélas ! il est aujourd'hui lundi, nous sommes dans le mois de mai : voilà le mot de cette énigme que vous pensiez avoir devinée. Il est lundi ! voilà pourquoi tout Madrid se rend à los Toros. A los Toros ! quel mot a jamais chatouillé les oreilles d'un

être humain autant que celui-là flatte celles des Espagnols?... Que font aujourd'hui les gens d'affaires? Ils vont à los Toros... Que font les gens de lois, que font les ministres, les ambassadeurs étrangers, les nobles grandes-duesses du royaume, les moines et les curés, les millionnaires et les mendiants? Ils vont à la course des taureaux. Que font le prolétaire, le petit rentier, le médecin, le gitano? Ils vont à los Toros! Tous n'entreront pas dans le cirque, mais n'importe; ceux qui ne pourront y être admis, rôderont aux alentours; ils ne verront pas ce qui se passe dans l'amphithéâtre, mais ils entendront les cris de joie, les trépignements de la multitude, le son cuivré des timbales et le cri aigre des clairons; ils ne verront pas le taureau vivant, luttant face à face avec le toreador, mais ils le verront mort, lorsque les *mulas de tiro* le traineront jusqu'à l'*arrastradero*; là, ils pourront le contempler saignant, dépecé; et dans son sang ils tremperont: les gitanos, leurs *alpargatas* de corde, afin de les rendre plus durables et moins accessibles à la poussière; les gamins, leur cravate, pour se donner un air de matador. Les jeunes filles du peuple demanderont un verre de ce sang fumant qu'elles boiront, non par cruauté, gardez-vous de le croire, mais pour fortifier leur santé. Tout cela, après avoir examiné la bête en détail, depuis les cornes jusqu'à la queue, pour s'assurer, autant que faire se pourra, de la bravoure qu'elle a déployée pendant le combat, de son origine, de mille qualités qu'un taureau doit posséder afin d'avoir l'honneur insigne d'être tué en pleine fête devant Sa Majesté, ou tout au moins devant le chef politique et capitaine général de Madrid! O bonheur! un gamin est parvenu à arracher la *divisa* du col de l'animal! Désormais, il ne peut manquer d'être heureux. La *divisa* d'un taureau, mort les cornes en face du glaive du matador! c'est un talisman précieux; celui qui le possède est assuré de réussir dans toutes ses entreprises. Mais ne perdons pas le temps; la *funcion* va commencer; hâtons-nous de gagner le balcon que l'on a loué pour nous...

Avez-vous jamais vu un semblable spectacle?... Quinze mille spectateurs tiennent à l'aise dans le *tendido* seulement², et plus de cinq mille occupent les *gradas cubiertas*, sans compter ceux qui se prélassent en los *palcos*, ou balcons!... *Sol y sombra* (soleil et ombre), et *entre sol y sombra* (entre ombre et soleil), telles sont les trois divisions de la place des taureaux. L'ombre se paye plus cher que le soleil; entre ombre et soleil, c'est un prix modéré. Quatre réaux, à l'ombre sur les gradins du *tendido*; deux réaux, au soleil; trois réaux pour le juste milieu: tels sont les prix. La *grada cubierta*, ou galerie couverte, coûte huit réaux partout; chaque balcon est loué quatre

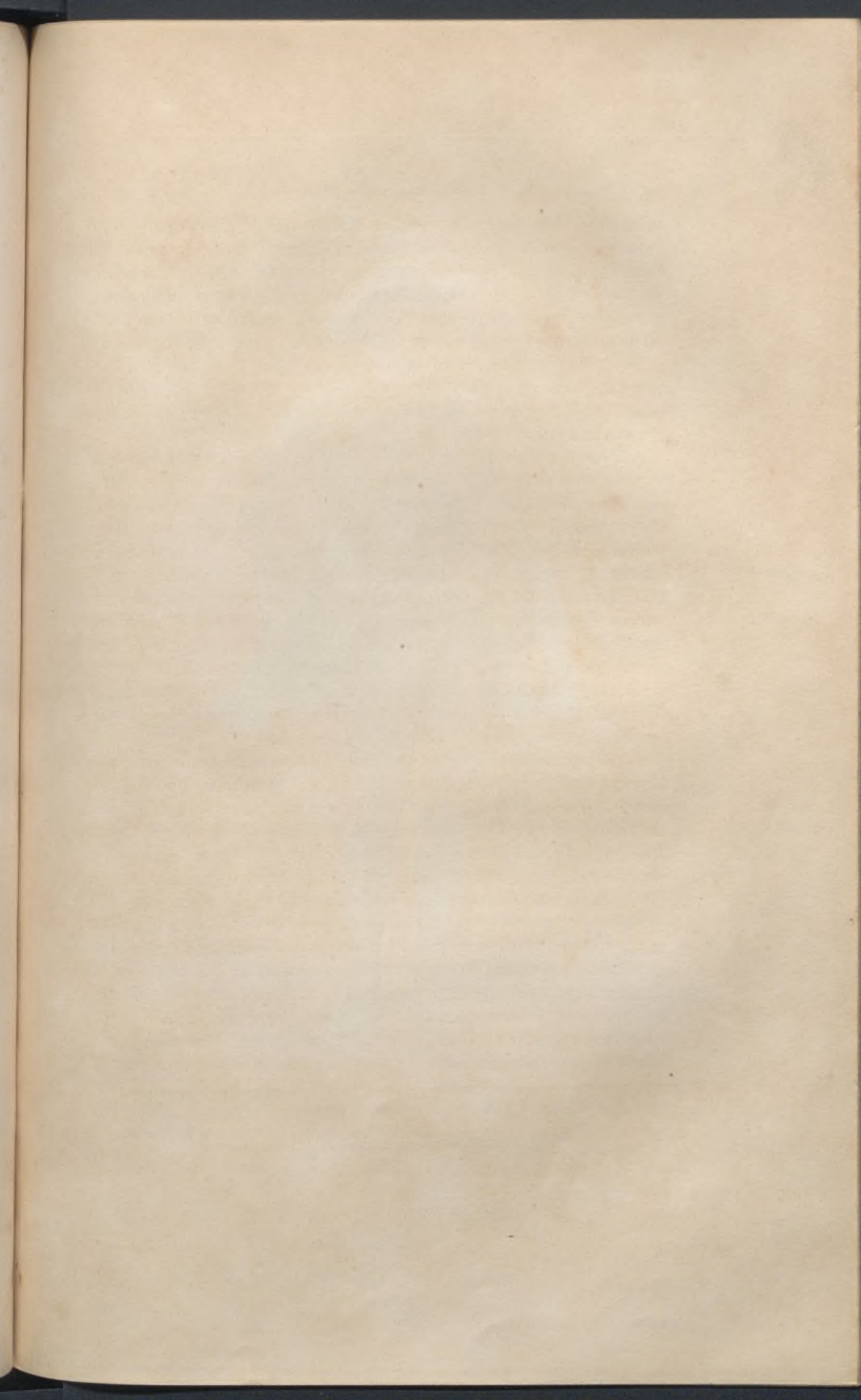
¹ La *divisa* est, un ruban dont la couleur distingue les différentes sortes de taureaux. Ce ruban est implanté dans le cou du taureau moyennant un harpon de fer, au moment où il est lancé dans l'arène.

² Gradins inférieurs.

cents réaux (cent francs). Moyennant cette somme, on a un *palco* pour *las dos corridas*, celle du soir et celle du matin ; car la course commence à dix heures et finit à une heure environ, pour recommencer vers les trois heures de l'après-midi. On le voit, les Espagnols aiment les longs amusements. Quoique moins longue, la course de l'après-midi est la plus brillante ; celle du matin est destinée presque exclusivement aux amateurs et aux riches qui peuvent louer un balcon pour la journée ; car, pour quatre, trois ou deux réaux que le peuple paye au *tendido*, et pour les huit réaux que coûte une place de galerie couverte, on n'a droit d'assister qu'à la course du matin ou à celle du soir, à son choix.

Admirez ce coup d'œil !... Tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, se confondent dans le *tendido* : la manola et le curé, le *chispero* et le grand seigneur ; on se coudoie, on se heurte, on rit et on tressaille en même temps d'une émotion simultanée ; on fume, on mange, on crie, on devise joyeusement ; les propos légers, les rires folâtres circulent à la ronde, en attendant que ce public enthousiaste frémissse, siffle ou applaudisse, en jetant aux *lidiadores* des branches d'amandier, des éventails de prix, des bagues, des mantilles et de doux sourires, ou bien des pelures d'orange, des tranches de melon, des pierres et des huées, suivant qu'ils feront leur devoir avec grâce, avec *salero* (avec sel), ou timidement, gauchement, maladroitement, *sin cortesia*... Tout le monde est plein d'ardeur, avide d'émotions, et la course ne commence pas ; pourtant dix heures sont sonnées depuis longtemps.

« Los toros ! los toros ! los toros ! » Entendez-vous ce cri frénétique et prolongé ? les taureaux ! les taureaux ! les taureaux ! et ce concert infernal que font entendre tous ces hommes appuyés sur la *contre-barrière* ? ils frappent sur les planches avec leurs cannes et leurs gourdins : plus de deux mille bâtons tombent en cadence sur le bois ! Avez-vous jamais entendu un semblable charivari ?... Et la course ne commence pas ! cependant tout est prêt. Les taureaux sont dans leurs cages ; le *divisero* est à son poste ; les *picadores*, montés sur leurs haridelles, la *garrocha* au poing, sont prêts à entrer en lice ; les *chulos* se promènent depuis longtemps dans l'arène, leur *cachetero* à la ceinture et leur cigarrito aux doigts ; les *capeadores* et les *banderilleros*, enveloppés dans leurs manteaux de soie aux vives couleurs, attendent avec impatience le moment de montrer leur inconcevable légèreté, leurs formes gracieuses, et leur beau costume de satin, étincelant de chamarrures et de paillettes d'or et d'argent ; l'*espada*, ou pour mieux dire, *las espadas*, les chefs de toute cette bande que l'on appelle *quadrillas de toreros* : l'*espada*, le premier rôle dans le drame vivant que l'on va jouer, est là, l'air grave, le corps penché sur la *primera vaya*, et l'œil fixé sur le balcon du chef





Alguazil des combats de taureaux

politique. C'est que le chef politique, le représentant du souverain, celui qui doit présider à la *funcion*, n'est pas encore arrivé. Tant pis pour nous ; nous serons obligés d'attendre son bon plaisir, la course ne pourra commencer que lorsqu'il aura donné le signal ; mais tant pis pour lui aussi, car le peuple, le peuple libre de tout dire et de tout faire ici, va l'accueillir par un concert de sifflets et de quolibets, qui ne seront pas la partie la moins amusante de la fête...

Enfin ! le *despejo* va commencer ; le chef politique n'est pas loin...

Cet homme noir, revêtu de l'antique costume espagnol, avec une fraise à la Henri IV, un feutre noir à plume, qui monte ce cheval descendant assurément en ligne directe de Rossinante, le glorieux coursier de don Quichotte, car il lui ressemble trait pour trait, c'est l'alguazil. La badine qu'il porte à la main est l'insigne de son autorité. En Espagne, la justice est symbolisée par un bâton droit, pour montrer combien dame Thémis doit mettre de droiture dans ses rapports avec les mortels. Malheureusement les badines des alguazils espagnols sont extrêmement flexibles... Revenons à celui qui est sous nos yeux. Derrière lui vient un piquet de cavalerie formidable, porte-respect chargé de sauvegarder les autorités en cas de besoin ; soins inutiles ! tous les promeneurs qui occupaient la place ne demandent pas mieux que d'évacuer l'arène. Voyez comme toute cette foule, naguère répandue dans le cirque, se serre et se concentre en se dirigeant vers le vomitoire...

La place est vide ! Le *despejo* est terminé ; les soldats se sont retirés, l'alguazil seul est resté sur sa Rossinante, immobile comme un cheval de bois qui porterait un mannequin sur son dos ; le cheval regarde la terre qui bientôt recevra sa dépouille, pendant que le cavalier a les regards cloués sur le balcon royal. Savez-vous ce qu'il attend là ? Il attend une clef, celle *del toril*, que le chef politique doit lui jeter. Aussitôt qu'il sera arrivé, l'alguazil ira la porter au *chulo*, lequel sera censé ouvrir avec cette clef la cage du taureau, qui n'est fermée que par un verrou ; mais le roi, toujours respecté en Espagne, surtout lorsque, en bon père du peuple, il daigne prendre part aux plaisirs de ses enfants ; le roi, ou celui qui préside à la *funcion* en son nom, jette cette clef en signe d'autorité, et comme pour dire au peuple : *amuse-toi !*

Allons, picadores, rangez-vous à la barrera, à vingt pas l'un de l'autre, le premier à dix piques du *toril*. L'autorité va venir. *Chulos*, tenez-vous prêts à servir les lidiadores, et à ramasser les picadores que le taureau va culbuter. Capeadores, entourez le picador qui va le premier recevoir la *res*¹, et tirez l'animal s'il s'acharne sur le cheval... Ne perdez pas de vue le premier matador, et faites attention à ses *signaux*. Et vous, *sobresalientes*², on ne sait

¹ La bête. — ² Surnuméraire.

pas ce qui peut arriver, tenez-vous prêts à remplacer le premier mort ou le premier blessé ; car les taureaux sont braves aujourd'hui : *divisa* verte, rouge et noire, les trois *divisas* les mieux famées, Xarama, Antequera, Baeza !

— Buenos toros ! Je parie trois doublons qu'il y aura aujourd'hui plus de vingt chevaux de tués !

— Bah ! de vrais moutons, qu'on a fait largement manger et boire encore ce matin, tout exprès pour les rendre poltrons. Ils ne demandent qu'à mourir pour se reposer, tant ils sont devenus paresseux.

— De véritables Xarameños, compère !

— Des Marrajos¹, et rien de plus.



— Taisez-vous, caballeros, et pelez-moi cette orange pendant que j'allume mon cigarrito.

— Voilà du feu, mon âme.

— Et voici une paire de *tenacillas*², pour que ces jolis doigts ne sentent pas la *chamusquina*³.

Entendez-vous ces deux hommes qui discutent déjà les qualités des taureaux et les probabilités de la course : ce sont des *aficionados puros* (des

¹ Sournois. — ² Pincettes. — ³ Roussis.

amateurs purs). Cette jeune personne qui a interrompu leur dispute est une de ces femmes qui vivent de soleil, de liberté et de petits pâtés qu'elles font payer aux *los hombres de cuenta* (les hommes comme il faut). Le matin, elles se lèvent, se peignent, s'habillent, se chaussent avec cette recherche que vous voyez, et sortent dans la rue, où elles trouvent tout ce qu'il faut à leur existence; ce sont de vrais oiseaux du ciel : elles butinent partout. Les pâtisseries font des gourmandises pour elles; les hôteleros font une cuisine excellente pour elles; les marchands de vins généreux ont des vins de tous les crus, de tous les pays, et des biscuits à la cannelle et à l'anis pour elles. Au théâtre, elles ont une place à la *cazuela* ou au *gallinero*¹; elles ont un *calesin* pour venir à *los Toros*, un *coche-simon*, de louage, et même une *carroza* et un landau, pour aller au Prado le jour de la Saint-André. Le jour de la Toussaint, elles mangent tant de *buñuelos*² qu'elles veulent, et autant de *pouches*³ que pourrait en contenir la fameuse chaudière des invalides sont mises à leur disposition, afin qu'elles puissent à plaisir en barbouiller les portes de toutes leurs voisines, et remplir les poches de leurs innombrables *cortejos*... Cette femme est une *manola*, un de ces êtres que l'on ne rencontre qu'à Madrid, et que vous auriez tort de confondre avec ces femmes que la police de Paris a inscrites sur son livre fatal. La *manola* n'est pas rigoureusement une honnête femme, ni une femme honnête; c'est un oiseau de l'air, une espèce de gitana, qui ne possède rien, qui jouit de tout, et qui n'accorde que ce qu'elle veut et à qui elle veut. Ne croyez pas que l'intérêt soit le mobile de sa conduite : elle prend de tous comme elle donnerait à tous, si elle avait quelque chose qui fût à elle; mais ses faveurs sont pour ceux qui lui plaisent, sans distinction de fortune, de rang, de beauté ou d'âge. Lui plaire, c'est le seul point pour être son *cortejo tout à fait*. Au reste, bonne fille; se contentant d'une chemise, d'une paire de souliers, d'une paire de bas, d'un *guardapiés* (jupe) de serge ou d'alépine, d'un jupon de satin, de velours ou de laine, et d'une mantille de serge de soie bordée d'un large ruban de velours. Pour logement, une *boardilla* (une mansarde); pour lit, un *catre* (lit de sangle) sur lequel s'étendent un maigre matelas, deux draps de couleur équivoque, et une chauve couverture de laine que vous croiriez de satin, tant elle est râpée, luisante et légère. Là, elle se repose pendant les nuits où elle couche chez elle, c'est-à-dire, lorsqu'un amour la mord au cœur, et qu'elle prend la manie d'aller à la messe, de coucher dans son lit et de ne faire que quatre repas par jour. Il y a aujourd'hui dans le *tendido* de la place de Madrid plusieurs centaines d'originaux... pareils au type que nous venons d'esquisser.

¹ Poulaille, lieu consacré spécialement aux femmes. — ² Beignets. — ³ Bouillie de farine avec une addition de saucisses.

Mais le chef politique ne paraît pas. Voulez-vous qu'en attendant son arrivée nous vous mettions un peu au courant des termes de l'art? vous serez bien aise d'en avoir une teinture, cela vous mettra en état de mieux comprendre et de mieux juger le grand drame qui va être joué, et d'apprécier à sa juste valeur le mérite des divers acteurs, hommes et bêtes, qui vont y figurer.

Les étrangers nous appellent barbares, parce que nous aimons les courses de taureaux! C'est le sort de l'Espagne d'être toujours jugée de travers par les étrangers. Mais les Romains faisaient dévorer leurs esclaves par les lions, afin d'amuser la populace; les Anglais, encore aujourd'hui, nourrissent, payent et régalent des hommes, pour avoir plus tard le plaisir de les voir s'assommer à coups de poing! Cependant Rome passe pour avoir été le *nec plus ultrà* de la civilisation ancienne, et l'Angleterre est si bien prise pour modèle en ce genre, que nous n'aurons bientôt plus que des Anglais à Paris. Centre de politesse et d'urbanité, Paris n'a-t-il pas eu une barrière de combat, des lutteurs, des *bull-dogs*, et mille autres amusements populaires qui certes ne le cèdent pas en dangers à la course des taureaux, et qui n'ont pas comme elle l'avantage d'être devenue un art et d'avoir été le passe-temps des rois et des grands capitaines?

L'histoire d'Espagne n'assigne point de date à la première course de taureaux. On assure toutefois que, longtemps avant la conquête des Maures, les Espagnols luttaient déjà avec ces animaux.

On sait de source certaine que sous Muley Hassem, père de Boabdil, les plus illustres, parmi les seigneurs de la cour, tenaient à grand honneur de montrer leur vaillance devant leur souverain et sous les yeux de leur dame, en combattant les taureaux, la lance au poing et à cheval, ou corps à corps. Ces combats avaient lieu sur la place de Vivarrambla à Grenade. L'historien Hita rapporte tout au long, dans son *Historia de los bandos de Zegriès y Abencerrages*, les hauts faits de Malique Alabez, Muza et Gazul; le premier, de la tribu de Gomèles; le deuxième, frère de Boabdil, et le troisième, l'un des chefs les plus renommés de l'armée grenadine, dont la gloire n'était pas moindre comme *lidiadores* (lutteurs de taureaux) que comme soldats, souvent vainqueurs des chrétiens. Avant Boabdil, sous Alphonse, roi de Castille, le Cid, Ruy Diaz de Vibar, avait, assurent quelques auteurs espagnols, tué plusieurs taureaux à coups de lance, sur la place publique de Burgos. « L'exemple d'une action aussi valeureuse, ajoutent les mêmes auteurs, action digne de la valeur extraordinaire de ce héros, » fut l'origine de ce nouveau spectacle, lequel remplaça, à la grande satisfaction du public, la course aux pourceaux en usage au onzième siècle¹.

¹ Voyez pages 125 et suivantes.

Même avant le Cid, affirme un autre chroniqueur¹, lequel prétend l'avoir lu dans des mémoires qui datent de 1100, les courses de taureaux étaient déjà très-répandues en Espagne, *seul pays où elles fussent connues*. Sans avoir besoin d'invoquer des témoignages suspects ou du moins incertains, nous lisons dans les chroniques espagnoles qu'en 1124, Alphonse VII gratifia le peuple de plusieurs courses de taureaux, à l'occasion de son mariage avec *Berenguela la Chica*, fille du comte de Barcelone, lequel mariage eut lieu en Sardaigne. Il y eut encore des courses de taureaux dans la cité de Léon, lorsque Alphonse VIII maria sa fille doña Urraca à don Garcia, roi de Navarre. Seulement, à cette époque, les taureaux n'agissaient pas en liberté comme aujourd'hui, mais attachés par un câble qu'on fixait à leurs cornes, et qui était tenu par des hommes robustes.

En 1418, le 20 octobre, don Juan épousa doña Maria d'Aragon. Parmi les fêtes et réjouissances publiques qu'on accorda au peuple à cette occasion, les courses de taureaux *libres* furent les plus somptueuses et celles qui amusèrent le plus les habitants de Medina del Campo.

Charles-Quint lui-même a été toreador, et lors de la naissance de son fils Philippe II, il tua de sa lance l'un des taureaux qui furent courus sur la place de Valladolid. Dans la même année, une dame de la très-noble et très-ancienne maison de Guzman épousa un gentilhomme connu sous le nom de *el Toreador*. Don Fernando Pizarro, le célèbre conquérant du Pérou, fut aussi un habile et vaillant *picador de toros*. Don Sébastien, roi de Portugal, a tué face à face plus d'un taureau sur l'arène. Au reste, si vous voulez voir mille choses curieuses sur l'histoire des courses de taureaux en Espagne, lisez *los Ejercicios á la gineta* (*Exercices d'équitation*), par don Gregorio Tapia y Salcedo, publiés à Madrid en 1645; là, vous apprendrez que déjà en 1619 il existait, dans la capitale des Espagnes, un cirque exclusivement destiné aux courses de taureaux, lequel cirque fut rebâti dans la même année par la munificence de Philippe III; et que Philippe IV non-seulement encouragea ce divertissement, mais encore qu'il se récréait souvent à donner, de sa royale main, des coups de lance aux taureaux, « ce qu'il faisait avec grande vaillantise et une adresse sans pareille; » enfin que, vers cette époque, et sous la direction de ce monarque, don Gaspar Bonifaz, grand écuyer de Sa Majesté, commença, ainsi que don Luis de Trejo, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, à réduire à un certain nombre de règles l'art de *torear*, sous le nom de *tauromaquia* (tauromachie).

Le temps nous manque pour vous initier à tous les secrets de cette science vraiment remarquable et curieuse; mais comme il nous serait impossible de vous expliquer le drame étrange qui va bientôt commencer; comme vous

¹ Francisco de Cepeda, *Resumpto historial de España*.

seriez peut-être tentés, ainsi que d'autres, de nous tenir pour un peuple féroce, sanguinaire, ému seulement lorsqu'on le déchire en lambeaux ; par tous ces motifs, et surtout parce que nous désirons vous faire plaisir, nous vous demandons la permission de vous donner, sinon une leçon de tauro-machie, du moins quelques renseignements indispensables qui ne peuvent manquer de vous être utiles, d'abord parce qu'ils vous aideront à *savourer* la *funcion* en connaisseur, ensuite pour faire croire à ceux qui vous écouteront que vous savez parfaitement la langue castillane, et que vous avez eu des conférences avec Francisco Montès ; sans compter le parti que vous pourrez tirer de tous les mots que nous allons vous apprendre, si jamais vous faites un libretto d'opéra-comique, ou une pasquinade pour le Palais-Royal. Dans ce cas, retenez bien l'orthographe des mots que vous allez lire, et priez quelque danseur de boléro ou quelque toreador en congé à Paris, si vous pouvez mettre la main dessus, de vous apprendre à les bien prononcer.

Deux sortes d'acteurs vont paraître devant nous : les taureaux et les toreadors. Nous avons nommé les taureaux en premier lieu, parce que ces pauvres bêtes étant les *victimes*, nous les avons préférées aux *tyrans*. Cette compassion polie de notre part tient sans doute à ce que nous aimons beaucoup le drame moderne.

Les taureaux ne sont pas tous également faciles à *lidiar* (*torear*) ; il faut qu'avant d'oser braver leurs cornes, les *diestros*¹ sachent parfaitement si leur antagoniste cornu est *boyante*², *revoltoso*³ ou *celoso*⁴, *ceñidor*⁵, *gana terreno*⁶, *de sentido*⁷ ou *abanto*⁸. Il faut encore, pour sa sécurité, que le toreador sache si la *bestia* qu'il va combattre est *bourri ciega*⁹ ou *tuerta*¹⁰, car chacun de ces taureaux doit être traité d'une manière différente ; et dans la lutte à mort qu'hommes et animaux vont engager ensemble, chaque taureau demande des précautions particulières de la part du toreador, attendu que ce dernier payerait de sa vie et de sa réputation d'artiste, pour le moins, la moindre omission due à son ignorance, et le plaisir que chacun des spectateurs a le droit d'attendre moyennant quelques réaux. Qu'important au vieux roué, qui va trois fois par semaine s'installer dans sa stalle à

¹ *Diestro, torero, toreador, lidiador*, ces quatre mots sont synonymes et signifient également *toreador*.

² *Boyante*, naïf, sans malice. On les appelle aussi *claros*, francs.

³ *Revoltoso*, remuant, actif.

⁴ *Celoso*, jaloux d'attraper l'homme, qui méprise la cape et la *muletta* pour saisir le toreador qui la lui présente.

⁵ *Ceñidor*, qui s'approche beaucoup du terrain du toreador, et que, par conséquent, on doit *torear* avec soin, pour ne pas être pris.

⁶ *Gana terreno*, qui gagne du terrain, c'est-à-dire, qui court plus qu'un homme.

⁷ *De sentido*, rusé, sensé, malicieux.

⁸ *Abanto*, poltron, qui bondit à tort et à travers, et qui généralement fuit le toreador.

⁹ *Bourri ciega*, qui a la vue basse comme un âne, défectueuse.

¹⁰ *Tuerta*, borgnesse.

l'Opéra, les larmes que la pauvre danseuse, dont il admire la légèreté, la grâce et les jambes fines, a versées pour apprendre son art difficile et cruel ! Rien. Eh bien, il en est de même du public qui assiste aux courses de taureaux. Le public veut qu'on l'amuse, il a payé pour cela ; or un toreador qui travaille sans grâce est comme un comédien qui dit mal les vers, comme un premier ténor qui fait *couac*, comme un mélodrame où manqueraient les coups de fusil, les victimes sacrifiées et le grand scélérat pris au traquenard de la justice par les soins de la Providence. Aussi les toreros espagnols, qui savent cela, mettent-ils autant de gloire à bien *lidiar*¹, à bien *hacer una suerte*², que peut en mettre un grand peintre à faire un tableau pour l'exposition. Les toreros qui, outre leur gloire, risquent leur vie à chaque instant, dont le *couac* est un coup de corne, dont la moindre faute est la mort, et une mort ridicule, accompagnée de sifflets et de huées ; les toreadors ont dû faire une étude approfondie de leur profession, non pas une étude de convention, une étude purement artistique, mais morale, philosophique, physiologique, toute d'observations ; ils ont dû se former une théorie infail-
lible, mathématique, pour ainsi dire, laquelle n'a pu être et n'est en effet basée que sur le caractère, les mœurs et même les caprices des taureaux. Cette étude a dû être bien profonde, et les hommes qui les premiers s'y sont livrés étaient assurément doués d'une grande rectitude de jugement, d'une immense puissance d'observation ; sans cela, l'art du toreador serait-il arrivé à l'état de perfection où il se trouve aujourd'hui ? perfection qui permet aux hommes du métier, et le nombre en est grand, de jouer pour ainsi dire impunément avec des animaux furieux, rendus plus furieux encore par les agaceries qu'on leur fait, par les coups de pique qu'ils reçoivent, par l'excitation nerveuse qui doit nécessairement résulter des tours et retours qu'on leur fait faire, enfin des mille moyens dont on use à leur égard pour amuser le public.

Mais tous les hommes, quelque braves qu'ils soient, ne sauraient exercer le métier de toreador. « Un toreador, dit Montès, doit être doué de trois qualités essentielles : le courage, la légèreté et la connaissance parfaite de son art. Il peut naître avec les deux premières ; la troisième, il doit l'acquérir. Sans courage, nul ne deviendra jamais toreador ; mais par courage on n'entend pas cette ardeur du sang qui frise la témérité ou seulement l'imprudence : cette sorte de courage peut, aussi bien que la peur, coûter la vie à un toreador. Celui qui, faute de sang-froid, ne saura profiter du moment opportun de *capear*, *banderillear*, *picar* ou *estoquear à un toro* ; et celui qui, méprisant le danger réel qu'il y a toujours à lutter contre un animal porté

¹ *Lidiar*, manœuvrer en présence du taureau, lutter.

² *Hacer una suerte*, faire un tour.

par instinct à frapper de ses armes naturelles tous les objets qui offusquent sa vue, seront également et continuellement exposés aux plus grands dangers, et finiront tôt ou tard leur vie sur les cornes d'un taureau ; tandis qu'au contraire, le torero qui, devant le taureau, ne sentira pas battre son cœur plus vite que dans les circonstances ordinaires de la vie, celui dont le sang-froid lui permettra de suivre des yeux les mouvements du taureau, de manière à deviner ses intentions secrètes, celui-là ne risquera jamais rien, s'il connaît sa profession ; même lorsque l'âge aura alourdi ses membres, une *muletta* ou une cape à la main, il sera toujours le vainqueur d'un taureau, à quelque espèce que celui-ci appartienne et quelle que soit la spécialité que le lidiador ait adoptée. »

Les toreadors se divisent en deux catégories : les toreros à pied et les toreros à cheval. Les uns et les autres ont des règles positives pour lutter contre les taureaux. Il ne suffit pas de combattre et de vaincre, il faut que le toreador à pied ou à cheval lutte, pour ainsi dire, avec loyauté, avec armes courtoises, avec finesse, mais sans trahison ; et cette loyauté des toreadors envers leur ennemi est grande, chevaleresque. Sauf le matador, tous les toreros, en se mettant en face du taureau, risquent de recevoir la mort sans pouvoir la donner. On dirait que les mœurs du pays ont voulu compenser la ruse et l'habileté de l'homme par le surcroît de danger qu'elles lui ont imposé. Ainsi, le picador a une lance, mais cette lance n'a qu'un pouce de fer, et ne peut lui servir que comme arme défensive ; car quelle est la partie du corps d'un taureau, excepté la suture du crâne, où un pouce de fer puisse faire une blessure mortelle à un animal aussi charnu ? encore ce fer si court n'est-il pas plus gros qu'un fort poinçon à broder ! C'est, comme vous le voyez, un duel plein d'audace et en même temps plein de généreuse loyauté que cette lutte, si diversement et presque toujours si mal jugée par les étrangers...

Les toreros à pied, que l'on nomme aussi *peones*¹, se divisent en *capeadores*², *banderilleros*³, *matadores*⁴, *chulos*⁵ et *cacheteros*⁶. Il y a premier,

¹ *Peones*, piétons.

² *Capeadores*, toreadors à pied qui agacent le taureau avec leur manteau de soie, en lui faisant des tours fort gracieux et souvent très-dangereux pour eux, mais qu'ils font toujours avec une adresse inconcevable.

³ *Banderilleros*, ceux des toreadors qui plantent des banderoles ornées de papier sur le cou du taureau ; manœuvre difficile, comme nous le verrons bientôt. Beaucoup de capeadores sont aussi banderilleros, et vice versa.

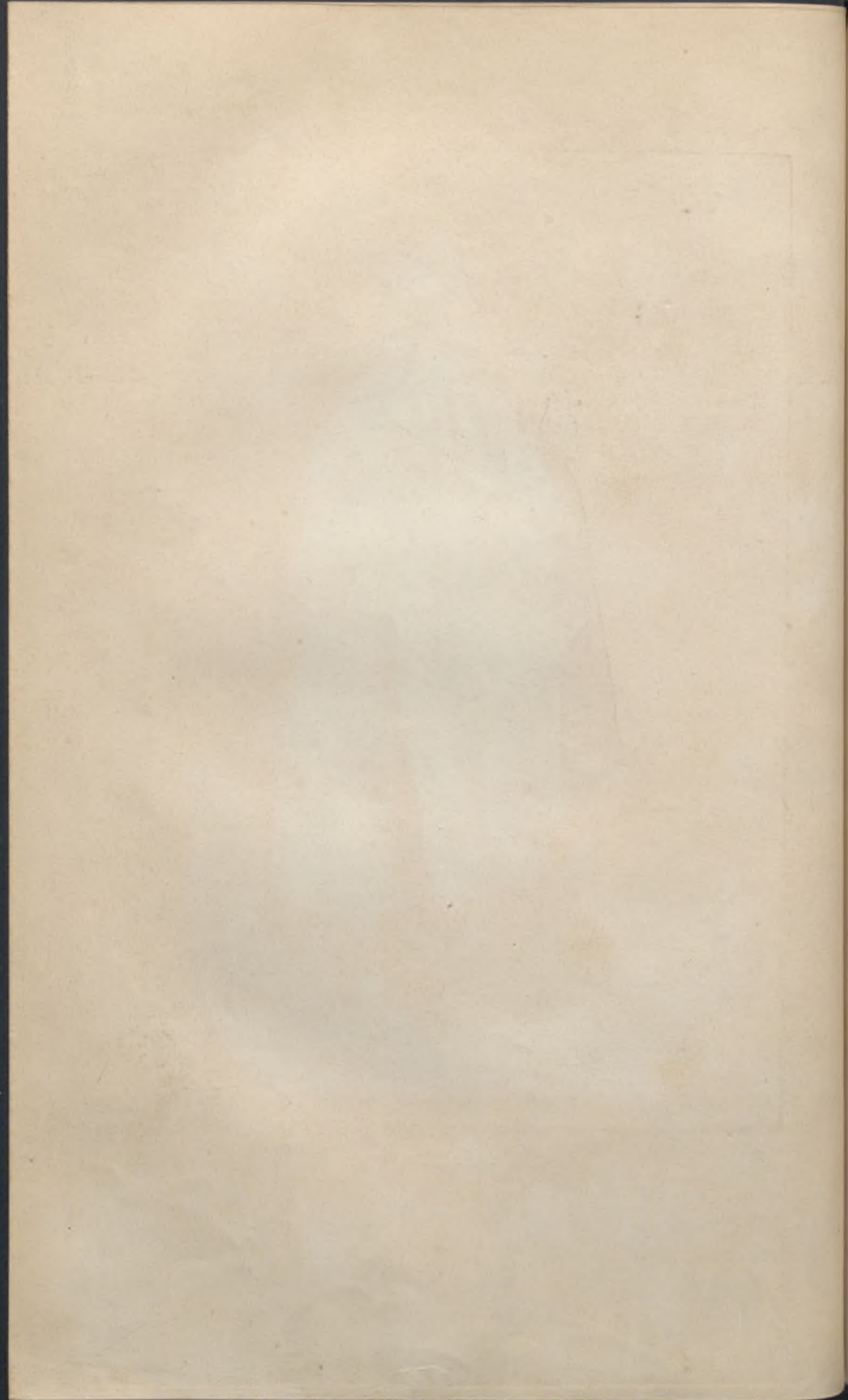
⁴ *Matador, espada*, c'est le toreador qui a le grand duel avec le taureau. Le matador est le fort premier rôle de ce drame qu'on appelle *los Toros*. Chaque matador a sous ses ordres une *cuadrilla*, bande composée de capeadores, banderilleros, etc.

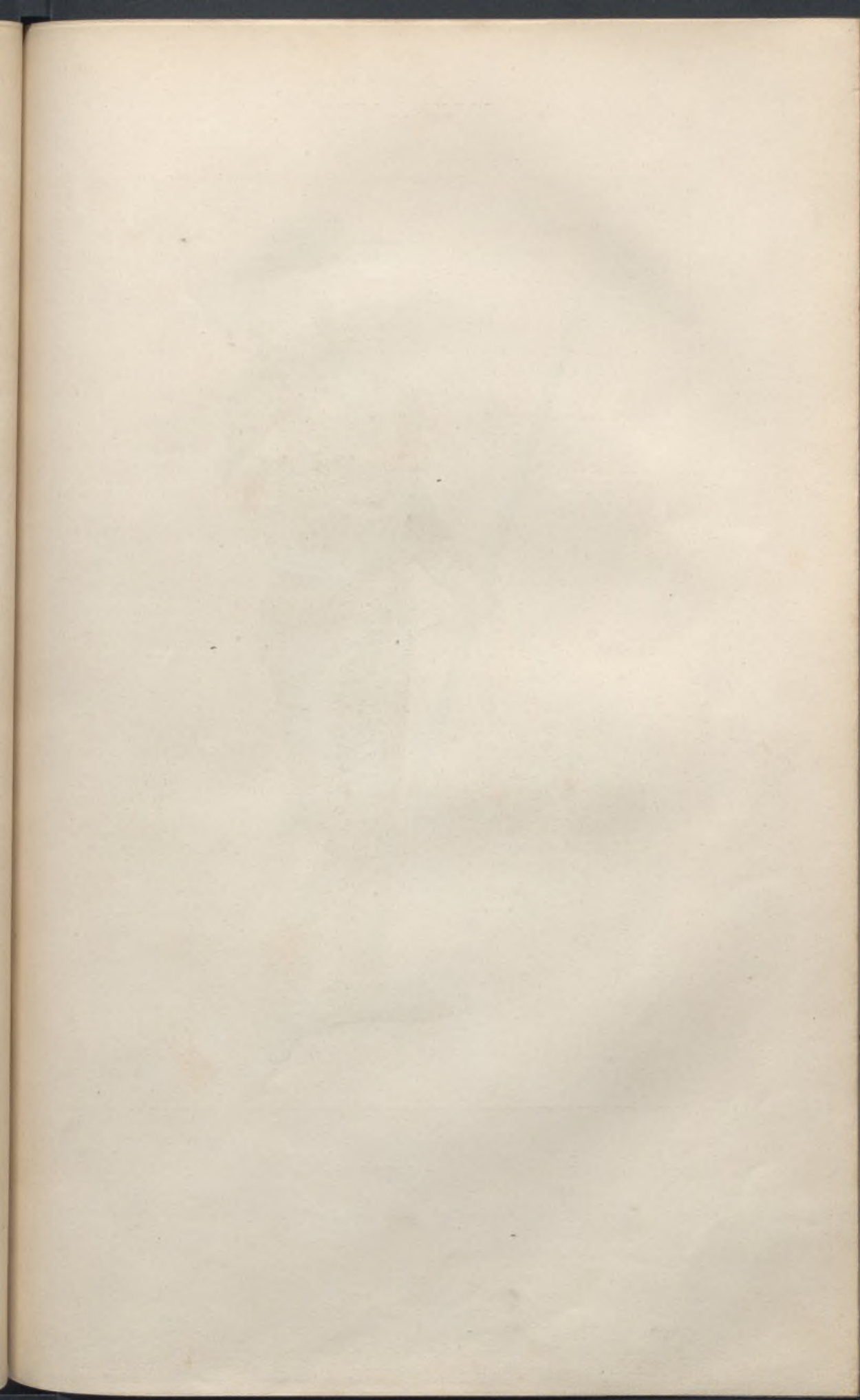
⁵ *Chulos*. Les chulos sont, à la place des Taureaux, ce que les comparses sont au théâtre, des bouche-trous. Ce sont les chulos qui servent les autres toreadors.

⁶ *Cachetero*. *El cachete* est un fort poinçon avec lequel on achève le taureau, lorsqu'il est tombé



Torero avant la course







Picador démonté.

deuxième et troisième matador, que les Espagnols appellent premier, deuxième et troisième *espada* (épée). Chaque *espada* a sous ses ordres un certain nombre de *chulos*, de *capeadores* et de *banderilleros*, qui ensemble forment sa *cuadrilla* (sa troupe), et qui, sous sa direction, combattent le taureau ou les taureaux que leur chef est appelé à tuer. Quant aux *picadores*, deux le matin et trois le soir doivent *piquer* tous les taureaux de la *corrida*, à moins d'un malheur. Dans ce cas, comme dans tous les malheurs possibles, un surnuméraire, qu'on appelle *sobresaliente*, prend la place de celui qui a succombé ou qui a été mis hors de combat.

Nous avons déjà dit qu'il y avait plusieurs sortes de taureaux, et que toutes avaient été classées par les maîtres de l'art; nous devons ajouter que tous les taureaux des espèces déjà mentionnées ne sont pas propres à être *courus*. Et ne croyez pas que les taureaux qui, chaque lundi, viennent mourir dans les cirques d'Espagne soient des animaux dressés au combat et déjà connus des *toreros*. Nullement. Les noms que nous leur avons donnés, ils les doivent à leurs habitudes, à leur caractère particulier, ou à la manière dont ils ont été élevés. Ce caractère, ces habitudes, sont ignorés des *toreadors*; ces derniers les devinent bientôt, mais seulement lorsqu'ils sont dans le cirque, et au moment de commencer la lutte.

Tous les taureaux ne sont pas propres au combat. Les faibles, les peureux, ceux qui ont déjà été agacés dans les places publiques de village par les paysans, les taureaux trop gras, trop maigres, trop jeunes ou trop vieux, sont regardés comme indignes de lutter avec des hommes; les uns parce qu'ils sont impropres à faire briller la grâce, l'adresse, la valeur des *toreadors*; les autres parce qu'ils sont trop rusés, et que lutter avec eux offre un trop grand danger. *L'âge, le poids, les formes, la santé, la race et le poil* sont encore des choses essentielles. Aussi les pourvoyeurs des cirques ont-ils le plus grand soin d'examiner les bêtes avant de les acheter.

Tous les taureaux ne sont pas dignes de venir dans le cirque mourir en présence de dix mille spectateurs, les cornes en face du glaive.

Pour qu'un taureau soit accepté par les entrepreneurs de courses, il faut qu'il n'ait pas atteint l'âge de sept ans, et qu'il ait dépassé celui de cinq. Il doit avoir le poil court, uni, brillant, doux au toucher; la queue fine, velue, longue et flexible; les jambes sèches, minces, nerveuses; les articulations souples; les sabots petits, ramassés et arrondis; les cornes fortes, égales, pas trop longues et noires, ou du moins de couleur foncée; les yeux noirs, vifs;

sous le coup d'épée du matador. Le *chulo* chargé de plonger le *cachete* entre les deux cornes de l'animal, à la suture qui réunit le front du taureau à la partie postérieure de son crâne, s'appelle *cachetero*, donneur de *cachete*. Ce coup est ainsi nommé, parce que le *cachetero*, en le donnant, semble ne donner qu'un simple coup de poing. *Cachete* signifie littéralement coup de poing.

les oreilles mobiles, poilues, arrondies : enfin un taureau doit être de race ; car les amateurs ont remarqué que les taureaux montraient toujours les mêmes vertus que leurs pères. — C'est peu flatteur pour l'espèce humaine. — Les taureaux doués des qualités que nous venons d'énumérer sont appelés *toros de buen trapío* (taureaux de bon aloi) ; il est rare que, possédant toutes ces qualités, ils ne soient faciles à *torear*, et ne procurent un grand plaisir aux spectateurs, en fournissant aux toreadors les moyens d'exécuter toutes leurs *suertes* (tours qui constituent l'art du toreador). Nous ajouterons que les diestros tireront d'autant meilleur parti d'un taureau, que celui-ci sera plus brave, plus franc, plus léger et plus pur de race. Pour qu'un taureau puisse être agréablement couru, avec peu de danger pour les toreros, il doit répondre à la *cita*¹, se bien *humilier*² devant l'*engaño*³, ne pas trop s'acharner sur le *bulto*⁴, et ne pas trop se *cingler*⁵...

Les fanfares retentissent. Le chef politique est arrivé !... Une immense acclamation de sifflets l'accueille. Pour lui, il salue de son mouchoir blanc. Il fait bien de saluer son roi, car le peuple espagnol est roi à la course des taureaux. Que voulez-vous ? c'est là peut-être le seul lieu où il se permette d'exercer sa souveraineté. Aussi, loin de se fâcher, le représentant du vrai roi, le chef de la province... du département voulions-nous dire, le chef du département salue et sourit à ceux qui l'ont hué ! C'est sa manière de dire au peuple : « Vous avez raison ; j'ai retardé votre amusement, le seul bonheur qui vous reste ; j'ai préféré mon plaisir à votre joie. Vous avez sifflé... Encore une fois, vous avez raison de vous fâcher ; mais calmez-vous, la *funcion* va commencer. »

En effet, la clef del *toril*⁶ vient de tomber dans le feutre de l'alguazil, qui aussitôt a fait galoper son roussin vers le chulo chargé de lâcher le premier taureau. Les timbales et les clairons redoublent leur tintamarre... Un immense frisson a parcouru l'assemblée ! Le taureau va paraître, et avec lui... ô bonheur ! les nombreuses et palpitantes péripéties de ce drame vivant vont commencer !...

— Vite, señor alguazil, gagnez la contre-barrière, ou la corne de la *fiera* va vous servir d'éperon !

¹ *Cita*, appel que le toreador fait au taureau en agitant son manteau devant lui, en lui criant, ou en faisant toute autre chose qui attire l'attention de l'animal.

² *Humilier*, l'action de baisser la tête que fait le taureau pour frapper de ses cornes un objet quelconque.

³ *Engaño*, tout ce que les toreadors présentent au taureau pour le tromper et pour détourner ses coups. *Engaño* signifie mensonge.

⁴ *Bulto*, le corps du toreador.

⁵ *Cingler*, se trop approcher du toreador.

⁶ *Toril*, cage où sont les taureaux, avant d'être lancés dans l'arène.

— Gare, *seor lechuza*¹. Galopez, monsieur *Chauve-Souris*... Attendez un peu, seigneur chulo ; n'allez pas lâcher *la bête* aux talons de Sa Seigneurie!

— Vite, seigneur justice, parez l'animal avec votre *vara*, et conservez votre cheval... lequel vous enverrez ce soir au musée d'histoire naturelle...

Vous l'entendez, lecteur, tous ces cris, toutes ces plaisanteries qu'on lance au pauvre alguazil, ces quolibets, et bien d'autres que nous ne saurions vous traduire, augmentent la frayeur naturelle de la *chauve-souris*, frayeur qui sert d'ouverture à la fête ; en vérité, c'est trop, et l'on n'oserait jamais traiter ainsi un simple garde municipal parisien ! Il y a loin cependant d'un garde municipal à un alguazil : le premier est un simple soldat préfectorial, tandis que l'alguazil que vous avez sous les yeux est un membre du parquet, un alguazil *del numero*². C'est une charge que l'on paye fort cher, ou une sinécure que l'on gagne en servant le gouvernement avec zèle et dévouement... Mais aussi pourquoi tous les alguazils qui font le service de la plaza de los Toros sont-ils si poltrons?... Ils savent bien que le taureau ne sera pas lâché avant qu'ils aient quitté la lice. Peut-être feignent-ils d'avoir peur pour amuser ce grand enfant que l'on appelle le peuple ; bon peuple espagnol ! il rit de si bon cœur, alors même qu'on lui extorque une à une toutes ses libertés, pourvu qu'il ait du pain... et des courses de taureaux !...

Mais, silence ! Le drame est commencé ; suivez-en l'action !...

Bravo ! picador ; ta lance a su écarter *la res*... Bien, capeador, bien cité ! Le taureau est brave, un *boyante puro*... avec lequel vous pourrez briller... Dieu ! le second picador a roulé sur la poussière ! Son cheval est éventré ! Au lieu d'écarter sa monture à gauche, pendant qu'en piquant le taureau de la main droite il devait le détourner et donner ainsi au capeador le temps et le moyen de *citer* la bête à son *engaño*, il a attendu l'animal face à face ; sa pique a glissé sur le dos du taureau, au lieu de se planter dans son cou ; et le taureau, ne sentant pas le *castigo*³, s'est coulé⁴... Heureusement ce taureau est naïf ; il suit l'*engaño* du capeador, et le picador aura le temps de se relever pendant que les *pietons*, ou *toreadors* à pied, vont agacer leur adversaire. Regardez attentivement.

Le taureau tourne et retourne comme un tonton, guidé par les mouve-

¹ *Seor lechuza*, seigneur *Chauve-Souris*, *suceur d'huile*. C'est ainsi que les Espagnols appellent les alguazils et toutes les personnes qui ont quelque ressemblance avec les sangsues politiques ou gouvernementales.

² Alguazil, titulaire qu'il ne faut pas confondre avec *los soplones*, espèce de mouchards.

³ *Castigo*, châtiement. On appelle ainsi toutes les sensations douloureuses que les *toreadors* font éprouver aux taureaux, soit en les piquant avec la lance, soit en leur plantant des *banderillas* sur le cou, etc.

⁴ *S'est coulé*. Les picadors disent qu'un taureau *s'est coulé*, quand, eux ayant manqué le coup de pique, le taureau s'est glissé sur le cheval.

ments du capeador. Quand il est sorti du toril, il était *levé*¹, il avait des *pieds*² à fatiguer un cheval de course; voyez-le maintenant, il s'*humilie* à la volonté du diestro qui le *capée*: il donne son *achazo*³ avec une régularité



presque mécanique, et *ses piéds* ont considérablement *diminué*⁴... Encore quelques *suertes de capa*⁵, et les banderilleros paraîtront. Mais regardons un peu *capear*. Le capeador est devant le taureau, à une distance de trois ou quatre mètres; il tient des deux mains son manteau de soie étendu devant le taureau qui le regarde. Le taureau va fondre sur son adversaire, et d'un coup de corne l'envoyer par-dessus les toits!... Ne craignez rien; lorsque le taureau donnera sa *cabezada*⁶, le manteau seul la recevra; rapide comme l'éclair, calme comme s'il faisait un vis-à-vis dans une contredanse.

¹ On dit qu'un taureau *est levé*, lorsqu'il porte la tête haute, le nez au vent, lorsqu'il court partout rapidement, comme pour reconnaître le terrain.

² Le taureau *a des piéds*, lorsqu'il court beaucoup, lorsque, dans sa course, il peut dépasser le toréador qui le fuit.

³ *Achazo*, coup de hache: c'est ainsi que les toreros appellent les coups de cornes.

⁴ *Les piéds* du taureau *ont diminué*, quand il est fatigué. En terme de l'art, cette expression signifie avoir perdu la légèreté.

⁵ *Suerte de capa*, tours avec le manteau.

⁶ *Cabezada*, coup de tête, même signification qu'*achazo*. Voyez note 5.

le capeador fera un quart de conversion de gauche à droite, et, tournant sur le talon, s'effacera, fera un *quiebro*¹, abaissera son manteau, qui, par ce mouvement, bandera les yeux du taureau, et ce dernier n'aura frappé que l'*engaño*, et passera. S'il se retourne, même manœuvre de la part du toreador, même insuccès de la part du taureau, qui, bientôt fatigué, ennuyé, s'en ira à sa *querencia*², où on sera obligé d'aller le chercher...



Mais les timbales et les clairons ont sonné de nouveau ; le troisième acte va commencer. Le taureau ne veut plus des picadors, qui l'ont châtié ; il fuit les capeadors, qui l'ont trompé, agacé, fatigué : c'est le tour des banderilleros. Les manteaux ont disparu : chaque peon est armé de deux banderillas ; les unes sont de papier rouge, jaune, vert ; les autres sont entièrement blanches. Voyons si les banderilleros feront bien leur devoir...

— *Chapucero ! remendon !* Massacre ! savetier ! qui te mêles de banderillar ; va-t'en à l'abattoir t'exercer sur des vaches écornées, et ne viens pas voler ton argent.

Vous l'entendez : applaudissements ou insultes, voilà ce qui attend les toreadors comme les comédiens ! Ce pauvre banderillero a manqué son coup ; il a

¹ *Quiebro*, écart.

² *Querencia*, lieu que le taureau affectionne. C'est généralement un endroit frais, la porte de l'ort.

passé près du taureau, qui a parfaitement répondu à sa *cita*, sans lui planter les deux *banderillas*. On le traite comme un premier ténor qui fausse son *ut*, comme un traître de mélodrame qui vient d'être pris par la gendarmerie — de la Gaieté... Et le public n'a pas tort; ce *banderillero* est un maladroit! Au lieu d'aller droit à la bête en la *citant*, de lui mettre sur le cou les deux *banderillas* qu'il porte à la main, en passant ses deux bras entre les cornes de l'animal en même temps qu'il faisait un *quiebro* et un quart de conversion pour laisser filer le taureau, il s'est arrêté tout court, et a cherché à clouer ses *banderillas* au moment où le taureau passait à côté de lui. Aussi, a-t-il manqué d'être pris, et ses *banderillas* sont tombées!

Bravo! en voilà une paire plantée selon toutes les règles de l'art, vers le milieu du cou, une de chaque côté de la raie noire qui marque l'épine dorsale.

Encore une paire!... Voilà le maladroit qui revient à la charge. Tout le *tendido* a les yeux fixés sur lui. Il a peur! Bon! faute de mieux, il les a mises sur le dos! Ecoutez les amateurs:

— Plantes-en donc une autre sur la queue! grand poltron.

— Ou deux autres au c..; ça fait que, comme tout est taureau, tu gagnes ton argent.

— Quelle est la malheureuse qui t'a donné son cœur? Combien elle doit se trouver humiliée, si elle est ici, en te voyant gâcher les *banderillas*!

— Chulo! clouez une paire de *banderillas* sur le ventre de ce grand faînéant, pour voir s'il pourra apprendre son métier.

— Et dire que voilà un animal qui, parce qu'il a une culotte et une *chupa* de torero, se croit un homme, tandis qu'il n'est qu'une poule couveuse ou un coq sans crête...

Mais voilà le taureau accouiné dans sa *querencia*. Décidément, de *levé* qu'il était lorsqu'il est sorti, le voilà devenu *aplomado*¹. Vous allez voir qu'il faudra lui couvrir l'encolure de *banderillas de fuego*², pour lui donner un peu de mouvement.

Les *banderillas de fuego* sont des traits perfides et redoutables. Sous les vives couleurs des rubans dont elles sont ornées, elles portent l'incendie, le feu! un feu tenace qui ruisselle sur le cou du pauvre animal, et qui s'attache à son cuir, comme le malheur à un homme d'esprit; il se cache entre les mille découpures du papier qui couvre en capricieuses et fantastiques dentelures,

¹ *Aplomado*, lourd comme du plomb. Le taureau est *aplomado* lorsqu'il est épuisé de fatigue, ce qui lui arrive bientôt, si les *toradores* ne le ménagent pas assez.

² *Banderillas de fuego*. Sont ainsi appelés des bâtons couverts de papier de couleurs recoupé, et couverts de rubans, qu'on plante sur le cou du taureau, lorsque sur ces bâtons on a attaché des pétards qui s'allument et éclatent, grâce à un morceau d'amadou allumé qui y met le feu lorsqu'on les plante, en faisant remonter l'amadou jusqu'à la poudre.

en merveilleux replis, le perfide bâton, terminé par un harpon de fer recourbé, qui constitue la banderilla.



Ah ! mon Dieu, en voilà déjà deux sur le cou de la pauvre bête. Voyez comme elle bondit ; plus de repos pour elle. Le bruit qu'en éclatant font les pétards attachés à las banderillas l'étourdit ; le feu qui circule entre sa peau et sa chair, le feu qui s'est introduit par les blessures que lui ont faites la lance des picadors et les harpons des banderillas, l'agite et le rend presque fou ; il court au hasard, il bondit, il mugit, il piaffe, il pousse des mugissements déchirants en levant vers le ciel son museau écumant, comme si lui aussi faisait un appel à la justice divine contre la cruauté des hommes !... Encore quelques instants, et la douleur deviendra moins vive ; mais son instinct le poussera vers ces hommes qui ont fait un art de ses tortures... Pauvre bête ! où est le temps heureux où, libre, il parcourait les gras pâturages d'Antequera, ces *dehesas* qui n'ont d'autres bornes que l'horizon, d'autre maître que Dieu et le roi ! Heureux temps écoulé comme un rêve.

Le quatrième acte va commencer, l'acte le plus solennel de cette sanglante tragédie. C'est un combat singulier, un combat en champ clos devant dix mille spectateurs ! un duel entre un homme froid, impassible, en face du

trépas, armé seulement d'un glaive et d'un carré d'étoffe de soie attaché à un bâton long d'un demi-mètre environ, qu'on appelle la *muleta*, et un taureau exaspéré, furieux et d'une force prodigieuse. Eh bien, ce duel sera courtois, chevaleresque, plein de sombre poésie. L'homme a sa ruse et son glaive; le taureau sa force, ses cornes et sa fureur. L'homme, nous direz-vous, est le plus fort. Oui, il serait le plus fort, s'il lui était permis de tuer le taureau comme il est permis au taureau de le tuer, lui, c'est-à-dire, comme il peut et quand il veut; mais il n'en est pas ainsi. L'art a des lois que le matador ne peut violer; il faut qu'il tue son ennemi face à face, il faut que son glaive aille le frapper droit au cœur, il faut que la blessure qu'il va faire au taureau ne répande pas trop de sang; il faut enfin que, pour arriver au cœur du taureau, l'épée du matador passe entre les deux épaules de la bête, justement à l'endroit que les *aficionados* appellent la *cruz*¹. Et croyez-vous que les diverses lois si exigeantes et si multipliées du combat puissent être rigoureusement observées sans danger pour le matador? Le moindre danger qu'il ait à braver est celui de passer le bras droit entre les deux cornes de l'animal au moment où celui-ci baisse la tête! Or, pour que le taureau tombe sur le coup, comme s'il avait été foudroyé, le glaive doit entrer tout entier dans son corps, et ne pas dévier en entrant. Il est bien permis au matador de recommencer son coup plusieurs fois; mais, alors, plus de gloire pour lui, plus d'applaudissements de la foule, plus de signes approbateurs de l'autorité, plus de regards passionnés de son amante; point de gants, point d'éventails, point de bouquets de fleurs. Les dames feront la moue, les messieurs allumeront un nouveau cigarrito, signe certain d'une indifférence humiliante pour un espada qui a du cœur; et les *manolos*, les *chisperos*² auront peut-être la cruauté de lui dire, d'un ton railleur :

— Va te reposer, mon garçon, et dis qu'on aromatise ton lit, afin que tu puisses transpirer toute la peur que tu as au ventre.

Ou bien :

— Essuie ton canif, et prends garde d'en casser la lame... Est-ce une vraie *toledana*³ que tu as là, ou bien un navet?... Aurais-tu mal au bras, mon garçon, ou prends-tu le taureau pour un melon?

Ou bien encore :

— Vive ta charité, tu ne veux pas qu'il meure sans confession : c'est une

¹ La *cruz*, le point où se réunissent les deux extrémités supérieures des omoplates du taureau, au milieu duquel passe une ligne qui s'étend depuis la naissance des cornes jusqu'au bout de la queue, en parcourant la crête formée par les vertèbres de l'animal.

² *Manolos*, hommes du bas peuple dont nous parlerons en temps et lieu; *chisperos*, ouvriers forgerons, serruriers, tout ce qu'il y a de plus bas et de plus ignoble dans le bas peuple de Madrid.

³ *Toledana*. Les glaives ou épées dont se servent les matadors sont tous fabriqués à Tolède, qui a conservé le secret d'une trempe inimitable, même par les fabricants de Damas.

pensée digne d'un bon chrétien... C'est bien, *seor zampa brutos*¹, on voit que vous voulez hériter de votre ennemi; vous lui donnez le temps de faire son testament...

Nous ne finirions pas, si nous voulions vous rapporter les quolibets qui pleuvent sur un matador qui n'achève pas son taureau du premier coup. Celui-là, on l'appellerait assassin, égorgé, soldat d'Hérode, sacrificateur d'innocents; mais ne craignez rien, les timbales et les clairons viennent de *tocar à matar*². Cet acte du drame ne sera pas long.

C'est Montés! Montés! — Le toreador poète, le matador historien, le valeureux lidiador qui rappelle si bien les beaux et braves chevaliers d'autrefois!

— Viva el currito Montés el mas sandunguero de los la tierra de Dios³!

— Viva la espada del *Cid campeador* y el valor de don Juan Chacon⁴!

— Viva el maestro de Romero, el espíritu vivico de Costillares en persona⁵!

Vous l'entendez, on l'applaudit d'avance! Les dames détachent leurs bouquets, les caballeros ôtent leurs gants pour mieux battre des mains, les gens du peuple s'apprentent à frapper en cadence de leurs bâtons sur les planches de la contre-barrière. Certes, si M. Alexandre Dumas était ici, ce ne serait plus une boîte à cigares de *mille francs* qu'il jetterait, mais toute sa recette d'une année convertie en billets de banque et enfermée dans une cassette d'or enrichie de diamants gros comme les yeux du taureau.

Suivons le brave Francisco Montés... Le voilà en face *la res!*... Une passe de muleta!... Deux!... Le glaive est levé! le taureau se lance... Il est mort! Il s'est affaissé sur ses genoux devant son imperturbable adversaire, comme si, en mourant, il eût, par un acte d'humilité, voulu reconnaître la supériorité de cet homme qui vient d'affronter la mort avec tant de dignité, avec tant de grâce, que l'on croirait qu'il s'agissait simplement pour lui de saluer un ami, de faire un signe de la main à un gracieux visage bien-aimé!...

¹ *Zampa brutos*, avaleur de brutes; nom que l'on donne par antiphrase aux toreadors qui ont peur.

² *Tocar à matar*, sonner la mort du taureau. Les fanfares de la place des Taureaux sonnent: 1° pour lâcher le taureau; 2° pour lui planter les banderillas; 3° pour le tuer; 4° pour l'enlever lorsqu'il est mort.

³ Vive François Montés (*currito* est un mot d'amitié qui dénote la grâce chez celui à qui on le donne), le plus gracieux (plein de sel) de la terre de Dieu! Les Espagnols appellent l'Andalousie la *Terre de Dieu*.

⁴ Vivent l'épée du Cid le guerroyeur et le courage de don Juan Chacon! Don Juan Chacon était un chevalier du temps d'Isabelle la Catholique, lequel était grand toreador, et si fort, qu'un jour il sépara du tronc la tête d'un taureau d'un seul coup d'épée! (Ainsi le disent plusieurs chroniques.)

⁵ Vive le maître de Romero et l'esprit tout vivant de Costillares en personne! Costillares et Romero avec Pepéillo, trois matadors célèbres qui vivaient vers la fin du dix-huitième siècle. Un toreador qui ne jurerait pas par ce triumvirat de *cape et mulette* serait aussi pékin en son genre que vous et nous, comparés à M. Marco de Saint-Hilaire.

Maintenant *las mulas del arrastradero*, et le drame est fini. Ce drame se répète quatorze fois chaque lundi pendant les trois mois de l'été, une fois à chaque taureau qui paraît.



En face du *toril* est la *puerta del matadero* (la porte de l'abattoir). Le matadero est tout simplement un étal de boucher devant lequel est dressée une potence à laquelle on pend le taureau mort pour l'écorcher; puis on le dépèce, et l'on vend sa chair palpitante encore au peuple qui l'achète par trois motifs : parce qu'il aime la *carne rabiosa* (viande enragée); puis, parce que cette viande est vendue à meilleur marché que celle de bœuf que l'on débite à la ville, et, enfin, parce qu'elle ne paye point de droits d'octroi. Cela se comprend : ce sont les pauvres des hôpitaux¹ qui vendent à leurs frères de la ville; qu'a le fisc à voir à cela? Mais avant que les *mulas de arrastre* viennent chercher le taureau mort, le *cachetero* doit faire son métier, et l'achever!... Il n'en est pas besoin; le *cachetero* n'a rien à faire lorsque Francisco Montés a frappé... Son prédécesseur aussi était un habile et brave

¹ Le produit des courses de taureaux est la propriété des hôpitaux. C'est l'administration des hospices qui fournit les taureaux, qui paye les toreros et autres frais de ces fêtes. Jovellanos prétendait que les courses de taureaux étaient des fêtes très-philanthropiques, en ce sens qu'elles « fournissaient de l'argent pour soigner les malades, et des malades pour peupler les hôpitaux. » *Pau y toros.*

lidiador; mais il n'est plus! il est mort misérablement entre les cornes du taureau; mort pour satisfaire à un caprice royal!

C'était après une brillante *corrida*, honorée de la présence de la cour. Pris entre le taureau et *las tablas*¹, il allait périr; son sang-froid ne l'abandonna point: au moment où le taureau *s'humilia* pour le frapper, il posa le pied entre les deux cornes de son adversaire et exécuta, avec une incroyable adresse, *el salto sobre testuz*², tour dangereux, d'une hardiesse effrayante, mais qui réussit très-heureusement. Le public, impitoyable, mais juste, remplit aussitôt l'arène de ses cris d'admiration. Malheureusement, le roi était distrait, et n'avait pu le voir; Sa Majesté entend les acclamations du peuple, et elle veut en savoir la cause.

On lui raconte la prouesse du lidiador.

— Qu'il recommence, dit le roi, croyant lui faire un grand honneur.

Le lidiador obéit!...

Un cri de détresse se fait entendre aussitôt, et le frisson de la mort parcourt l'assemblée! Le taureau ne court plus; il marche lentement, la tête levée, l'œil en feu; il fait le tour de l'arène comme pour montrer aux spectateurs atterrés sa couronne de triomphe, couronne sanglante qu'il s'est faite du corps de l'infortuné matador! Embroché dans les cornes de son ennemi, le malheureux se débat inutilement dans les convulsions d'une affreuse agonie.

Ce qu'il avait fait une fois, poussé par un suprême danger et sous l'influence d'une inspiration sublime, le matador a voulu le répéter, par un excès d'obéissance à l'autorité royale. Mais cette fois, ce n'est plus l'inspiration que lui donne l'imminence du danger, la perspective d'une mort certaine; l'amour-propre, l'ambition peut-être a seule dirigé ses mouvements: aussi n'a-t-il point consulté les règles de l'art. Le taureau ne s'est point présenté comme la première fois. Au lieu de baisser la tête pour frapper, et continuer ensuite son chemin, mouvements sur lesquels est basée la réussite *del salto sobre testuz*, et qui renvoie le toreador derrière lui, où, grâce à son adresse, il tombe debout sur ses pieds, le taureau s'est arrêté tout court; il a levé la tête au moment où le lidiador posait le pied sur son front: alors le toreador a perdu l'équilibre, et son corps est tombé lourdement sur les cornes de l'animal, dans lesquelles il est resté engagé... L'acharnement du taureau sur sa proie a fait le reste...

¹ *Las tablas*, la barrière ou mur de planches qui forme le cirque, et que les toreros franchissent souvent d'un bond pour se mettre à l'abri du taureau.

² *Salto sobre testuz*, saut sur la tête. Ce saut s'exécute en mettant le pied sur la tête du taureau, entre les cornes, au moment où l'animal, furieux, baisse le front pour frapper son adversaire. Bien fait, sur un taureau *naif*, ce tour est d'un grand effet, et offre très-peu de danger; exécuté mal à propos, ou sans adresse, c'est la mort. Il est peu usité.

Mais voici trois mules attelées de front et caparaçonnées comme vous n'en avez jamais vu. Des traits de soie et d'or frangés d'or fin ! Des colliers de maroquin doré et de bois de palissandre. Sur leur front, des nœuds de ruban et d'or ; la bride est de velours bleu, pailleté comme un ciel d'été ; entre les deux oreilles, des pompons et des plumes flottantes, des plumes d'un prix fabuleux mêlées à toute espèce d'ornements précieux. Et partout, sur les traits, à la bride, au poitrail, sur le dos, sous le cou, des clochettes et des grelots d'argent massif !... Et les chulos qui conduisent ces mules, regardez-les : leur costume, semblable pour la forme à celui des toreadors, vaut à lui seul une fortune assez ronde pour contenter six enfants d'Israël !

Ces mules et ces chulos ont été *costumés* aux frais de quelque grand d'Espagne. Qui sait si ce même seigneur n'est pas là, confondu avec les chulos conducteurs qu'il paye fort cher, quitte à ne point payer ses fournisseurs.

On a vu souvent de grands seigneurs, dont la famille datait du temps des Goths, échanger, chaque lundi, leur couronne de duc contre la monterilla Xerezana du zagal¹, leur manteau ducal contre la chupita et la culotte de satin pailletée du toreador, et la vaillante épée de ses ancêtres contre le fouet du zagal. Nous pourrions citer plus d'un nom connu ; vous comprenez pourquoi nous ne le faisons pas.

Mais n'allez pas croire pour cela que la noblesse espagnole ait dégénéré : cette fureur que plusieurs de ses membres ont montrée pour les exercices en plein air et la vie périlleuse du toreador sont des errements, et rien de plus. Nous oserions même vous garantir que tels seigneurs, toreadors, chulos ou zagales le lundi, fournisseurs des mulets d'arrastradero pendant toute une saison, sont aussi prêts à donner leur fortune, leur titre et leur vie pour leur pays que joyeux de dépenser quelques centaines de doublons à leur passe-temps favori.

C'est qu'en Espagne, ce n'est pas le peuple, ni le tiers état qui veut la liberté ; ce sont les grands seigneurs, les familles princières et les hommes d'un talent supérieur ; en un mot, ce sont toutes les aristocraties, — moins celle d'argent. Celle-là est en Espagne, comme partout, égoïste, insolente, sans pitié pour les souffrances du peuple.

Nous vous avons déjà dit que jadis les grands seigneurs et les rois eux-mêmes se faisaient une gloire de lutter avec les taureaux. Plus tard, lassée d'une lutte où souvent de hauts personnages avaient misérablement péri, la grandesse d'Espagne déserta la lice, sans pour cela renoncer au plaisir enivrant de ces fêtes. Les seigneurs espagnols ménagèrent leur vie, mais en même temps ils prodiguèrent leurs doublons. Aussi vit-on arriver, pour

¹ Voy. le commencement du deuxième chapitre.

les remplacer dans l'arène, de nombreux combattants, sans titres, sans armoiries, il est vrai, mais doués d'un bras plus vigoureux, de pieds plus lestes, d'un courage plus réfléchi, et partant plus utile. Aux seigneurs succédèrent les compagnies de toreadors, dont les grands d'Espagne se déclarèrent les patrons. Les princes, les hauts dignitaires de l'Etat, les princesses elles-mêmes, eurent des *cuadrillas* qui acceptèrent leur protection, leurs couleurs, leur livrée... Et chaque matador, après avoir vaincu la *bête*, venait, le genou plié, l'épée en terre, poser, auprès du taureau mort, la face tournée vers son parrain ou sa marraine, pour lui rendre hommage au nom de ses compagnons. Alors le patron lui envoyait une bourse pleine de doublons ; les patronesses envoyaient aussi de l'argent aux *héros*, — sans préjudice de mille autres témoignages de gratitude pour l'honneur qu'il leur faisait et le plaisir qu'elles éprouvaient à voir *lidiar los toros con gentileza y saber* (avec gentillesse et savoir).

Puis le soir, après la corrida, tout le monde s'entretenait des vaillantises des toreadors de M. le duc de N..., de madame la duchesse de P..., des blessures qu'ils avaient reçues, et des sommes qu'on leur avait données.

— Le duc de Cañizares a donné mille doublons à sa cuadrilla.

— Le marquis de Peñaverde a envoyé cent mille réaux à la sienne.

— Tamamez en a envoyé cent dix mille, et, de plus, il a fourni *las mulas para arrastrar* (les mules pour trainer les chevaux morts).

C'est ainsi que le monde élégant, et même le peuple, racontait les largesses de la noblesse, qui, flattée de la louange qu'on lui prodiguait, se faisait un point d'honneur de se ruiner pour satisfaire aux besoins des toreadors, et souvent pour alimenter jusqu'à leurs moindres caprices.

Un édit du roi mit fin à tous ces excès, en défendant aux toreadors de rendre hommage à d'autres qu'au roi ou aux princes du sang. Toutefois, on voit encore, dans les courses royales, un reste de cette habitude. Les *caballeros en plaza* sont dans ces solennités ce que les toreadors étaient jadis ; comme eux, les *caballeros en plaza* sont patronnés par les grands seigneurs, qui les costumant, les arment, fournissent à tous leurs frais de représentation. Les seigneurs ont en outre soin d'obtenir, pour le plus vaillant — ou le plus heureux, — le poste honorable et bien rétribué d'écuyer du palais.

Mais cette longue digression vous a empêché de voir courir le deuxième taureau. Il est vrai qu'à peu de chose près, l'action a dû être la même que dans le drame précédent. Que voulez-vous ? à la *corrida*, les Espagnols sont moins exigeants que les habitués des théâtres des boulevards de Paris. Le drame y est ; une action sanglante, héroïque, riche en fortes sensations et palpitante d'intérêt ; la vie de plusieurs hommes est l'enjeu de cette étrange

partie : c'est plus qu'il n'en faut pour intéresser. Aussi ce ne sont pas les allées et les venues des acteurs qui font le charme de *una funcion*; ce ne sont pas non plus les coups de théâtre imprévus, les péripéties tirées par les cheveux qui attirent les spectateurs aux représentations données chaque lundi par l'administration des hospices sur la place des Taureaux; mais le courage de ces hommes qui viennent si froidement, si gracieusement, jouer leur vie pour quelques réaux, souvent pour un regard de deux beaux yeux; mais la noblesse de ces animaux sauvages, enfants des *dehesas* de l'Espagne, de ces taureaux si braves quand ils attaquent, si sensés quand ils se défendent, si dignes même dans la mort... Voyez celui qu'on vient de tuer, il est tombé sur le coup; mais en tombant, il s'est drapé dans le manteau fatal qui a servi au toreador à cacher son fer meurtrier... Ne dirait-on pas qu'il vit encore, et qu'il veille autour de lui comme pour forcer son vainqueur à le respecter même après la mort? Pourtant il n'a pas été *bien tué*. Montés n'aurait jamais voulu ternir sa réputation en portant un semblable coup, coup heureux, mais réprouvé par les puristes en fait d'*estoquear*. Les amateurs appellent cela *atronar* (foudroyer), et quoique le *trueno* produise un grand effet, comme il manque de loyauté, et que le toreador peut toujours le donner sans danger, on tient ce coup pour un coup de poltron. Aussi, entendez les sifflets!

Vous êtes fatigué, vos nerfs sont crispés; ces chevaux éventrés, ces picadors culbutés à chaque instant, ces trainées de sang qui sillonnent la plaza en tous sens, blessent votre vue peu accoutumée à des scènes pareilles. Partons... Voir courir deux taureaux, c'est en avoir vu courir mille... Nous pourrions bien attendre la fin de la *funcion*, ne fût-ce que pour voir la sortie, qui certes a bien sa physionomie particulière; mais, faute de la voir, nous vous la décrirons chemin faisant...

Imaginez-vous tout cet espace que nous parcourons en ce moment, depuis la place des Taureaux jusqu'à la Puerta del Sol, c'est-à-dire, environ une demi-lieue de terrain, tout cela rempli d'une foule compacte qui semble avoir remplacé les pavés de la rue et les sables du Prado par une mosaïque des plus variées. Hommes, femmes, calesines, chevaux, picadors en costume de combat, blondes, dentelles, velours, or, argent, soie, tout est confondu; c'est un immense kaléidoscope miroitant sous le soleil de Madrid, sous un soleil en pleine santé, éclatant, rubicond, dont les rayons viennent se jouer en mille caprices d'optique sur tous ces costumes si divers, si pittoresques, si mêlés; sur le froc du moine, sur le manteau du prêtre, sur l'ombrelle de la *Usia*, et sur la *moña* de cette *carra del Avapies*, aussi jolie qu'effrontée. Imaginez-vous toute cette cohue marchant lentement, ou pour mieux dire, ruisselant le long de la rue d'Alcala, et dégorgeant peu à peu

par les nombreuses *calles y callejuelas* de tout Madrid, et vous aurez une idée exacte de cette sortie. Seulement alors tous ces gens que vous avez vus, dans la matinée, si affairés, si gais, si avides de plaisir, et si disposés à recevoir des émotions; ces gens qui, si vous leur eussiez demandé ce matin où ils allaient, vous auraient tous répondu invariablement d'un ton chaleureux : *Vamos à los Toros!* ces gens, maintenant saturés de poussière, de bruit et de sang, vous répondraient tous d'une voix paresseuse : *Venimos de los Toros!* Si vous saviez combien de ces aficionados passeront la journée de demain comme les étudiants de Paris passent les jours qui suivent le carnaval!... Mais n'importe. Lundi prochain, tous iront, comme aujourd'hui, à la corrida, sauf à souffrir de la faim et de la soif pendant le reste de la semaine... O peuple philosophe! combien il est facile de te gouverner, et que tu es content de peu!... Quelques rayons de soleil que Dieu te donne pour rien, du pain que tu gagnes à la sueur de ton front, des cigarritos et des courses de taureaux... Qu'as-tu besoin de liberté? N'es-tu pas libre de siffler les taureaux, les toreadors, et même le corrégidor, s'il arrive trop tard, ou s'il refuse de t'accorder un *bis*, lorsque de ta grande voix tu te mets à crier en chœur : *Otro! otro! otro!*... Et l'Europe te plaint, et quelques-uns de tes enfants meurent chaque année pour te rendre libre!... Libre! est-ce que tu ne le serais pas si tu voulais? Est-ce que tu ne le seras pas le jour où tu te souviendras que c'est toi qui, le premier, as commencé l'œuvre de la civilisation de l'Europe, et que tu as eu pour rois Charles III et Charles-Quint?...



Suivons la foule au Prado. Demain, nous visiterons les bibliothèques. Après-demain, jour de fête, nous vous ferons assister aux scènes qui ont lieu chaque jour férié à la *Virgen del Puerto*, à la *Fuente de la Teja* et à la *Florida*. Quant à *las Delicias*, nous ne ferons que les traverser pour nous rendre au canal, autre lieu de réunion. Le 15 de ce mois, nous irons à l'Ermitage de saint Isidore, car c'est le 15 mai qu'on célèbre la *romeria* du bienheureux patron de Madrid...

Nous voici au Prado. Cette promenade, aujourd'hui si animée, était jadis ce que le Pré-aux-Cleres était à Paris, un lieu à demi sauvage où l'on venait vider toutes les querelles, l'épée à la main, organiser toutes les conspirations, et nouer toutes les intrigues d'amour. Aussi n'était-il pas rare d'y entendre à la fois des serments et de doux soupirs, le cliquetis des épées et les hurlements de l'émeute.

Terrain aride, rocailleux, monticuleux autrefois, le Prado changea d'aspect et de but sous Charles III. Les inégalités disparurent comme par enchantement ; les monticules furent rasés, les bas-fonds comblés, et deux galeries d'arbres s'étendirent depuis la porte des *Recoletos* jusqu'à la porte d'*Atocha*, où le Prado forme un angle régulier pour aller, en se prolongeant, jusqu'au couvent d'*Atocha*, délicieuse villa où quelques moines passaient, il n'y a pas encore longtemps, une vie pleine de douceurs, en attendant que la porte du paradis s'ouvrit devant eux ! Heureux mortels, si l'Espagne n'avait point eu de révolution?... L'étendue du Prado est de treize cents mètres environ ; il est divisé, comme vous le voyez, en plusieurs compartiments ou sections, qui ont chacune un nom particulier.

D'abord le *Salon*. Il commence à la rue d'Alcala et se termine à la *carrera de San-Gerónimo* ; il se développe sur une longueur de quatre cent quatre-vingt-trois mètres, sur soixante-six mètres environ de largeur : c'est le lieu de rendez-vous des habitants de Madrid. Chaque jour dans l'hiver, depuis midi jusqu'à trois heures du soir, les élégants de la *muy leal ciudad*¹ se rendent au Salon pour prendre l'air et faire admirer leur toilette. Mais le Salon n'est dans toute sa splendeur que dans l'été, depuis six heures jusqu'à minuit, le dimanche surtout. C'est le dimanche ou le lundi, après la *corrida* (la course de taureaux), qu'il faut voir le Salon du Prado. Il n'est aucune promenade en Europe qui présente un semblable panorama. Toutes les classes de la société, tous les costumes d'Espagne, depuis celui des grands dignitaires de l'Etat jusqu'à celui du Galicien, et celui plus pittoresque encore du *Majo*², tous viennent miroiter sous ce soleil éclatant ; tous

¹ Madrid a mérité la qualification de *très-loyale cité*, le jour de la Sainte-Barbe, en 1809, à cause de la courageuse résistance que ses habitants seuls opposèrent aux troupes françaises, commandées par Napoléon en personne.

² Type de Madrid, dont nous parlerons avant de quitter la capitale de l'Espagne.

viennent contribuer à cette grande mosaïque impossible à décrire, tant elle est bizarre et bigarrée !... Le Salon du Prado réunit, sur un kilomètre de terrain, la physionomie des Tuileries, celle des Champs-Élysées, celle de Hyde-Park et de Saint-James.



Les différentes barrières de Paris sont aussi représentées à Madrid, mais ailleurs... Nous vous y mènerons. Attendez.

Aimez-vous le grand jour ? Voulez-vous que les dames et les cavaliers admirent votre toilette, vos allures parisiennes, votre élégance française, vos bottes vernies et votre lorgnon ? Venez par ici, vers le bord du Salon, du côté du grand chemin ; et, en même temps que vous vous ferez voir, vous verrez d'un côté les dames madrileñas, avec leurs *basquiñas* de soie et leurs mantilles de dentelle qu'elles portent avec cette grâce qui n'appartient qu'à elles... Ah ! mon Dieu, quel changement !... Presque plus de mantilles aujourd'hui. Cet entonnoir de soie, de crêpe ou de paille, que les Françaises appellent un chapeau, cache les jolies têtes castillanes et ces longs cheveux que la mantille laissait si bien voir... Décidément, l'Espagne s'en va. Bientôt on n'y verra plus même l'éventail aux mains des dames ; l'éventail ! ce charmant joujou qui leur sert à la fois d'ornement, d'ombrelle et de télégraphe d'amour. Oui, lecteur, l'éventail sait parler... comme les

bras d'un télégraphe et les doigts d'un sourd-muet... Tournez-vous du côté opposé. Regardez défiler les voitures; elles sont nombreuses aujourd'hui. Vous voyez que nous ne sommes pas aussi barbares qu'on l'a dit, et que nous aussi nous avons d'excellents carrossiers... Eh bien, comment trouvez-vous l'aristocratie de Madrid? Des femmes charmantes, n'est-il pas vrai? des toilettes délicieuses qui certes ne seraient pas déplacées au bois de Boulogne et aux Champs-Élysées!... Je le crois bien, ce sont probablement les mêmes ouvrières qui les ont faites. Ces robes, ces chapeaux, ces dentelles, tous ces gracieux chiffons, sont sortis de la rue de la Paix, de la rue Vivienne et de la rue de Richelieu. Oh! l'aristocratie de Madrid a bon goût, c'est pour cela qu'elle fait tout venir de l'étranger. Qu'est devenu, grand Dieu, notre esprit de patriotisme et de nationalité? Le temps n'est plus où les grands d'Espagne s'habillaient de drap de Guadalajara, de velours, de soie de Valence, et de toile de Galice; où les dames de la cour eussent rougi d'avoir dans leur toilette un fil, un bijou, une épingle qui n'eût été fabriquée en Espagne et par des mains espagnoles. Terre du Cid! noble patrie! ses enfants voulaient alors toutes les gloires pour elle, et chacun d'eux en était jaloux comme d'une amante... Pardonnez, lecteur, les regrets sont permis à l'exilé!... Mais pourquoi ces accusations contre l'aristocratie espagnole? Où donc est cette aristocratie? Dans ces équipages armoriés, dans ces élégants coupés, sur tous ces chevaux aux jambes grêles, au cou décharné, à la croupe aplatie, aux crins flottants et négligés!... Et où sont les chevaux espagnols? Partout, excepté en Espagne, où la race commence à dégénérer comme celle des hommes, comme les institutions, comme les mœurs, comme tout ce qui fut espagnol; car, nous l'avons dit, l'Espagne s'en va. Et les Espagnols, devenus de plus en plus rares, se réfugient au fond des provinces, dans les petites villes des *départements*, dans l'Andalousie et dans l'Estramadure, où nous irons bientôt les retrouver. Madrid n'a plus que des singes et des vieillards... Des singes qui rougiraient de parler purement la langue de la mère patrie, qui n'oseraient porter un habit sorti des ateliers d'un compatriote, qui se trouveraient ridicules s'ils n'affectaient des vices qu'ils n'ont pas, des qualités qu'ils ont encore moins, et toutes les manières des incroyables parisiens et des dandys anglais. Des singes qui, à force de se livrer à l'imitation, ont perdu leur individualité, leur originalité, leur nationalité, et qui sont devenus... rien; car, sans posséder les grâces légères des Français, les sérieuses connaissances et le ton raffiné de l'aristocratie anglaise, ils ont pris tous les défauts, tous les ridicules de ces deux nations... Mais que sont donc ces gens que nous avons pris tout à l'heure pour des grands seigneurs?... Lecteur, ce sont les aristocrates de notre époque, les financiers... une espèce que l'Espagne ne connaissait point, et que vous et

les Anglais nous avez expédiée par la poste, dans les journaux et par les chemins de fer ; une caste née, comme chez vous, de la misère publique et de l'impéritie ou de l'impuissance des gouvernants.

Le Salon du Prado a une magnifique fontaine qu'on appelle les Quatre-Temps. C'est un véritable monument ; elle n'est pas le seul qu'on trouve au Prado. La fontaine des Quatre-Temps ressemble beaucoup à celle qui s'élève au milieu de la place Louvois, à Paris ; seulement, au lieu de la Seine, la Garonne, le Rhône et la Loire, personnifiés en pierre, les statues de la fontaine du Salon représentent le Printemps, l'Été, l'Automne et l'Hiver. Nous n'analyserons pas ce monument ; nous dirons seulement, en passant, que son exécution est digne du grand monarque qui se glorifiait d'être appelé le Père des Espagnols. Hélas ! depuis sa mort, les Espagnols n'ont eu que d'infidèles tuteurs...

Outre le Salon, nous avons encore au Prado l'*Alcova*. Ce sont plusieurs allées plantées d'arbres et garnies de bancs de pierre, comme ceux qui se trouvent des deux côtés du Salon. L'*Alcova* est presque exclusivement envahie par les amoureux et par les philosophes, ces deux variétés de fous si sages, et qui, presque seuls au monde, prennent la vie au sérieux, et en savourent ce qu'elle contient de bonheur. La *subida de San-Geronimo* (la montée de Saint-Jérôme) fait également partie du Prado. Ici, point d'arbres, point de bancs de pierre, point d'allées régulières et sablées, mais de hautes herbes dans lesquelles le peuple, hommes, femmes et enfants, viennent s'étendre mollement chaque dimanche, boire de bon vin et manger d'excellents gras-doubles au piment doux ; ces gras-doubles si bien préparés qui ont fait une si grande renommée aux bons pères hiéronymites du couvent voisin, lesquels avaient su, tout en priant Dieu, former un établissement lucratif, une taverne délicieusement propre, où le vin n'était pas trop chrétien, et où l'on mangeait d'excellents ragoûts. On assure que la taverne n'a rien perdu, à l'endroit des comestibles, par l'expulsion des moines, et que les *callos* et les *manitas* (les gras-doubles et les pieds de veau) y sont toujours aussi savoureux et aussi proprement accommodés. Pour nous, nous n'en croyons rien : les moines faisaient si bien la cuisine ! Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que les *indulgences* n'y sont plus¹. *Los Recoletos* est la

¹ Pour alimenter leur taverne, les moines hiéronymites de Madrid avaient sollicité, dit-on, et obtenu quarante jours d'indulgences pour chaque fidèle qui mangerait une assiettée de gras-doubles de leur établissement. Il est certain que les laïques préposés au service de leur cabaret ne manquaient jamais de délivrer à leur hôte, avec la carte à payer, un carré de papier sur lequel était écrit : « *Cuarenta días de perdón à quien rezare un PATER-NOSTER, despues de haber comido los callos de la comunidad* (Quarante jours d'indulgence à quiconque récitera un *Pater*, après avoir mangé les gras-doubles de la communauté ! » Le moyen de faire concurrence à ces gargoliers, qui, pour quelques maravédís, vous donnent un excellent *fricot*, assaisonné d'une garantie-qui, en cas d'indigestion mortelle, vous sert de passe-port pour le paradis !...

partie du Prado qui se trouve entre la rue d'Alcala et le couvent des Récollets : c'est un lieu peu fréquenté, si ce n'est par quelques duellistes qui, épris des vieilles traditions, se croiraient déshonorés s'ils dégainaient ailleurs que sur ce terrain, où s'est fait tuer jadis le jeune maître de Gil Blas.

Nous avons dit plus haut, en parlant de la fontaine des Quatre-Temps, que ce monument n'était pas le seul du Prado. Charles III a, en effet, doté cette magnifique promenade de plusieurs autres fontaines, à savoir : la Cibeles, qui est au bas de la rue d'Alcala ; el Neptuno, qui fait face à la Cibeles et qui est située au bas de la carrera de San-Geronimo, soit le prolongement de la *calle del Prado* (la rue du Prado) ; et *las Serenas*, quatre fontaines qui



terminent le Prado, au bas de la rue d'Atocha, en face de la porte ou barrière du même nom. Toutes ces fontaines sont en pierre. La Cibeles est ainsi nommée, parce qu'elle représente la déesse Cybèle dans un char trainé par deux superbes lions, des naseaux et de la gueule desquels s'échappent des

torrents d'une eau limpide et délicieuse à boire. Pour un liard, vous pouvez en boire un grand verre, que ces jolies manolas vont vous servir dans leur petite main dorée. Neptune est également représenté sur un char, mais il est traîné par deux Tritons. La statue du dieu est vraiment belle, debout et son trident à la main. C'est bien là le terrible dieu de la mer, tel qu'il est peint par Homère !

Connaissez-vous le cheval de bronze, non pas celui de l'Opéra-Comique, l'autre, celui del Buen-Retiro?... Allez, vous n'êtes pas les seuls, messieurs les Français, qui ayez des rois coulés en bronze sur les places publiques. Tout pauvres que nous sommes, nous possédons aussi un cheval de bronze florentin de même origine que celui de votre bon Henri IV. Venez avec nous le voir et admirer en même temps le Retiro. C'était autrefois une résidence royale, une cour au milieu des champs, et pourtant dans la ville, ou, si vous l'aimez mieux, une délicieuse villa au milieu de la cour. Le Retiro a été bâti sous Philippe IV. Il figure un carré régulier d'environ mille mètres en tout sens. Rien n'y manque, palais, jardins, parcs, ménagerie, pièce d'eau, théâtre, musée, bibliothèque, caserne, jardin des plantes!... Pardon, lecteur, tout cela existait autrefois : nous nous croyions sous Ferdinand VI !

Le Retiro fut embelli par Philippe IV et ses successeurs, mais il ne brilla de tout son éclat que sous Ferdinand le sixième. Maintenant le Retiro est une promenade, et rien de plus. Du palais il ne resté que le *cason*, un pavillon consacré jadis aux fêtes, aux concerts, aux bals de la cour, et plus tard au logement de la *Tudor*, l'une des épouses de don Manuel Godoï... Le Retiro renfermait autrefois une manufacture de porcelaines qui, dit-on, pouvait rivaliser par ses produits avec celle de Sèvres et avec celles du Japon. Nous ne vous garantissons pas la qualité de ces produits, seulement nous nous rappelons avoir vu sauter l'édifice appelé *la Casa de la China*, en 1811, lors de la deuxième entrée des Français à Madrid... Forcés de battre en retraite, les Anglais, *nos bons alliés*, avaient miné l'établissement de peur que les Français n'en fissent plus tard un *château fort*, et en même temps pour détruire une concurrence. Les Anglais étaient déjà d'excellents porcelainiers.

Le Retiro, autrefois séjour de plaisir, fut transformé en forteresse par les Français. Ils le couvrirent de parapets, de redoutes et de canons. Sous Joseph Bonaparte, le palais du Retiro fut changé en caserne, et des jardins on fit des casemates, et des cages de la ménagerie des cellules pour les officiers espagnols tombés au pouvoir des Français.

Le *Cason*, encore debout, était, dans le vieux temps, somptueusement orné de tableaux des grands maîtres ; de riches tentures de soie de Valence et des cachemires des Indes, des dorures fabuleuses, des statues, en étaient les moindres richesses ; des centaines de glaces de Venise reflétaient et mul-

tipliaient les lumières, et les toilettes éblouissantes des dames de la cour, et les noires figures des grands du palais... Mais le chef-d'œuvre, ce que les Espagnols considéraient comme une merveille, c'était le plafond peint par Luc Jordan, sur lequel l'artiste avait épuisé toutes les ressources de son imagination et les plus brillantes couleurs de sa palette à peindre une allégorie qu'il affectionnait particulièrement. Hercule présentait au duc de Bourgogne la toison d'or qu'il avait conquise, aidé des Argonautes. On voit encore, au sommet de la voûte, un globe céleste sur lequel s'épanouissent les douze signes du zodiaque présidés par un puissant bélier. Sur les côtés, ce sont les Titans que Pallas a vaincus. Puis, les provinces de l'Espagne représentées par autant de vierges chargées d'épis, d'oranges, d'une grande variété de fruits et de légumes... On dirait une assemblée de jeunes et belles marchandes de la halle et du quai aux Fleurs!... Mais qu'est-ce que tout cela comparé à cette noble matrone au visage et au maintien si sérieux, qui est si gravement assise sur un globe terrestre? Ne la reconnaissez-vous pas? Sous ses pieds, en guise de tabourets, elle a une foule de personnages qui n'osent relever la tête, effrayés qu'ils sont par ce terrible lion qui rugit!... C'est l'Espagne, vous l'avez reconnue. Hélas! il y a bien longtemps que le lion ne rugit plus. Ne nous y fions pas, car il n'est pas mort! Dans une réunion de vierges présidées par une si noble matrone, les *vertus* ne pouvaient manquer; aussi, voyez-les toutes rangées en cercle au-dessus de la monarchie péninsulaire.

Tout cela est bien beau; malheureusement, de tout ce que nous venons de vous montrer, il ne reste que des débris... La guerre, le temps, l'incurie des hommes qui, depuis Charles III jusqu'à Ferdinand VII, ont gouverné, — et les Anglais — ont presque tout détruit!... Mais nous avons *el Estanque*. Suivez-nous...

Nous voici devant l'Océan des Madrileños! Les Parisiens ont la Seine pour jouer au matelot pendant l'été, et le canal pour patiner en hiver. Les habitants de Madrid n'ont que l'Estanque du Retiro pour faire leurs voyages de long cours et pour glisser sur la glace à l'imitation des boyards. Heureux enfants que les Espagnols! Ils savent s'amuser de si peu et s'illusionner si facilement! Mais ne plaisantez pas, lecteur, l'Estanque est une jolie pièce d'eau... Neuf cents pieds de longueur sur une largeur de quatre cents pieds! puis tous ces arbres qui se mirent dans ces eaux limpides sous les caresses de la brise semblent, soir et matin, incliner leur souple et gracieuse coupole pour y secouer leur parfum!... Puis ces poissons de toutes les couleurs, si joyeux, si bien apprivoisés, qui viendraient, si vous les appeliez, manger les miettes de pain dans le creux de votre main!... Tenez, le soleil, en se couchant, commence à colorer les eaux, et des étincelles de diamants, d'éme-

raudes et de rubis scintillent à la surface de l'étang. Avez-vous jamais vu un plus gracieux, un plus ravissant tableau!... Oh! le soleil de Madrid a d'admirables teintes! des teintes capricieuses et vagues qu'on ne peut analyser, mais qui remplissent l'âme de rêves d'or et de pensées du ciel... Pourquoi faut-il que nous quittions Madrid sitôt? Qui n'a vu Lisbonne n'a vu bonne chose, disent les Portugais (*Quien no vido Lisboa non vido cosa boa*). Nous, enfants de Madrid, nous vous dirons : Si, après avoir vu le Retiro quelques instants avant le coucher du soleil, votre âme n'est pleine d'images douces, de fantastiques rêveries, de pensées d'amour et de tendres émotions, n'allez pas plus loin; quittez l'Espagne, et revenez chez vous. Le langage de Dieu sera éternellement une énigme pour vous...

Voyez-vous cette maison ronde, rouge, haute tout au plus comme les fours des forges limousines! cette maison percée d'innombrables petites fenêtres carrées et grillées, et de deux portes rondes, ferrées comme celles d'un antique château!... C'est notre ménagerie. Comme celle de Paris, elle est située au milieu d'un jardin *des plantes*; seulement, ces plantes ne sont pas médicinales. Le jardin botanique n'est pas au Retiro; il est sur le Prado, à gauche en descendant, depuis la calle de San-Juan jusqu'à la porte d'Atocha... Combien de bêtes croyez-vous que nous ayons dans notre *casa de las fieras* (maison de bêtes fauves)?... Hélas! jadis notre ménagerie renfermait un lion, un ours, un aigle royal, deux ou trois vautours, quelques perroquets et pas mal de singes. Aujourd'hui, le lion est mort, l'ours est sans doute en bonne santé, mais les perroquets, l'aigle, les vautours et les singes, Dieu sait où ils sont allés! Les révolutions sont si fréquentes en Espagne, que nous ne serions pas étonnés si les habitants de ce lieu avaient émigré en pays étranger!... Qu'irions-nous donc faire à la ménagerie du Retiro? Tournez vos regards vers la gauche... nous sommes dans le jardin réservé. Voici notre cheval de bronze, à nous. Regardez-le bien! c'est une œuvre d'art qui vaut la peine d'être vue... Eh bien, croyez-vous qu'en coulant cette magnifique statue équestre de Philippe IV, Pietro Tacca, élève de Jean de Boulogne, ait bien mérité des arts?... L'attitude du cheval présentait de grandes difficultés d'équilibre : cabré dans toute sa hauteur, il pèse sur ses deux jambes de derrière, et fait ainsi supporter sur un seul point neuf mille kilogrammes! Galilée, appelé à résoudre ce problème, douta, dit-on, longtemps avant d'en donner la solution. Notre cheval de bronze fut offert à Philippe IV par Ferdinand, grand-duc de Florence, qui le paya trois millions; et certes trois millions pour un cheval qui est un chef-d'œuvre sont peu de chose, si l'on pense que nous donnons aujourd'hui tant de millions pour des ânes...

Aimez-vous le théâtre, lecteur?... Avez-vous entendu parler de Calderon.

de Lope de Vega, Cervantes, Lope de Rueda, Moreto, Juan de la Encina? Connaissez-vous *el Alcalde de Zalamea*, *el Cid*, *le Médecin de son honneur*, *le Oui et le Non*, et *la Dama duende*?... Vous connaissez ces pièces, que Corneille, et après lui, MM. Samson, Hippolyte Lucas, et autres, ont composées quelque cent ans après que les Espagnols les avaient apprises par cœur à force de les voir représenter sur les théâtres de Madrid?... O collaboration dramatique, tu n'es pas comme la loi; les effets rétroactifs te sont permis!...

El Medico de su honor (*le Médecin de son honneur*) est une comédie espagnole de cape et d'épée que Calderon de la Barca fit représenter, pour la première fois, sur le théâtre de la Cruz, vers le commencement du dix-huitième siècle, et sur le théâtre royal de l'Odéon, l'an 1846; seulement, à Paris, Calderon a pris pour pseudonyme le nom de M. Hippolyte Lucas, qui, par respect pour la vieillesse de l'auteur espagnol, a consenti à ne pas relever cette inconvenance d'un auteur étranger qui se sert d'un nom connu et justement considéré pour faire recevoir une pièce de sa façon par un directeur!... Aussi qu'en a-t-il résulté? Qu'encouragé par cette bonté d'âme, Calderon ne s'est pas contenté de faire recevoir *le Médecin de son honneur* à l'Odéon; mais, continuant sa coupable fraude, il a fait recevoir et jouer au même théâtre *Femme ou Démon* (*la Dama duende*), charmante comédie en un acte, toujours sous le pseudonyme Hippolyte Lucas, et une superbe comédie intitulée *el Alcalde de Zalamea*, que l'on n'eût pas acceptée si Calderon, suivant sa *déloyale* coutume, n'avait eu la hardiesse de signer son œuvre Samson et de Wailly. Au reste, nous sommes indulgents, et, pour notre part, nous pardonnons volontiers à Calderon cette ruse littéraire qu'il a employée vis-à-vis MM. Hippolyte Lucas, Samson et de Wailly. L'auteur *del Cid Campeador*, celui *del Embustero* (*le menteur*), et beaucoup d'autres dont le nom nous échappe et dont nous nous souviendrons certainement quelque jour... ces auteurs, tous Espagnols, ont agi comme Calderon de la Barca, en se servant des noms de Corneille et de Molière. Seulement; ces messieurs avaient mieux choisi leurs pseudonymes que Calderon... Mais hâtons-nous; la nuit approche, et nous arriverons trop tard... Après tout, nous ne manquerons pas de place, à moins que tous les billets n'aient été vendus; car si nous avons des billets, les places s'y trouveront assurément; en Espagne, elles sont toutes numérotées, et restent vides tant que le locataire n'arrive pas. C'est commode, n'est-ce pas?... Et quand même la salle serait remplie, nous trouverons à nous placer; seulement alors nous ne payerons rien!...

Comment cela? En allant frapper à la première loge venue... A Madrid, les loges appelées *palcos* ne se louent qu'à une seule personne qui les paye quinze francs, et qui a tout le balcon, six places fort commodes, à sa dispo-

sition. Les théâtres espagnols n'ont pas ce qu'on appelle en France un *contrôle* : les premières, les secondes, les galeries, la *cazuela* ou *gallinero*, la *tertulia*, chacune de ces divisions a un *cobrador* (receveur de billets) et un *acomodador* (placeur). L'entrée, les couloirs extérieurs, le foyer, les galeries dans lesquelles sont les loges, sont libres, et tout le monde y peut circuler librement et gratuitement, à la seule condition de ne point faire de bruit pendant que la toile est levée... Aussi, nous vous l'avons dit, si nous ne trouvons pas de billets, nous frapperons à une loge, et, soyez-en certain, notre costume d'étrangers nous sera un excellent passe-port ; la meilleure place del *palco* et les plus gracieux sourires des señoras seront pour nous... Les Madrileños sont hospitaliers !... Voyons l'affiche.

Esta noche, los Milagros del desprecio, comedia famosa de don Lope de Vega Carpio, la cual será seguida de las Boleras del Barquillo. Se dará fin á la funcion con un divertido sainete.

Entrons au théâtre de la Cruz...

Nous sommes venus trop tôt. Le spectacle ne commencera qu'à huit heures, et sept heures viennent de sonner. Si vous le permettez, nous profiterons de ces moments d'attente pour vous esquisser l'histoire du théâtre espagnol...

Et d'abord, quelle date lui assignerons-nous ? Remonte-t-il au temps des Romains ? Cette opinion, émise par quelques auteurs, paraît appuyée par les débris des monuments scéniques conservés à Mérida et à Murviédro. Mais, alors, pourquoi s'arrêter aux Romains ? Rome a reçu l'art dramatique des Grecs. Ceux-ci l'ont-ils inventé ? L'antiquité est comme l'espace, son horizon recule à l'infini. Heureusement, nous pourrions peut-être, sans aller si loin, trouver l'origine de la comédie espagnole.

Vers le milieu du douzième siècle, les trouvères se répandirent dans le midi de la France et dans tout le nord de la Péninsule. A cette époque, les deux versants des Pyrénées parlaient le même langage, la langue *d'oc* ; c'est en effet dans cette langue que les trouvères composèrent leurs premiers fabliaux. Mais ceux qui s'étaient répandus en Espagne avaient des allures plus vives, plus gaies. Ils couraient les rues, chantant des complaintes, des histoires héroïques et des romances d'amour ; ils dansaient des rondes accompagnées d'une naïve mimique, laquelle réjouissait fort le peuple, qui leur donna le nom de *bufones* (bouffons). Vint quelques années plus tard une autre classe de poètes, plus élégants, plus instruits, mieux inspirés, qui ne se montraient que chez les grands seigneurs, où, peu à peu, ils finirent par s'installer, les *juglares* (jongleurs), c'est ainsi qu'on les appelait. Puis enfin, comme le progrès est une condition de toute chose créée ou inventée, bientôt parut une troisième espèce de poètes qui, sous le nom de *troubadours*,

joignaient à l'art de la danse et du chant, celui plus élevé de faire les vers.

Chez les Espagnols, peuple doué d'une ardente imagination, ces enfants de la *gaie science* ne pouvaient manquer d'être bien accueillis... Le plaisir a tant d'attraits ! Aussi, bouffons, jongleurs et troubadours devinrent-ils une nécessité pour les Espagnols.

Mais bientôt, fatigués d'assister debout, au coin des rues, aux représentations joyeuses des baladins, les Espagnols s'occupèrent sérieusement d'organiser leurs plaisirs. La religion occupait alors une large place dans leur cœur, et les lois des *partidos* vouaient les *bouffons* à l'infamie... Que faire ? Les réunir chez soi !... Le peuple n'était pas assez riche pour avoir des jongleurs salariés. L'embarras était grand. Une idée nouvelle s'empara tout à coup des esprits. Les *mystères* furent inventés. La religion n'eut rien à dire, et l'esprit se trouva satisfait.

Dès lors les églises furent transformées en théâtres, et les grandes vérités du christianisme furent étalées sur des tréteaux. Le sublime drame de la passion et de la mort du Christ fut dévotement représenté à l'église avec toutes ses péripéties... Et le peuple put aller s'attendrir des douleurs du Sauveur, des larmes de Marie et de celles des trois saintes femmes, et rire, en même temps, des grimaces que faisait le démon terrassé par le sublime dévouement du fils de Dieu, lorsque l'ange Gabriel le traînait sur la scène chargé de chaînes qu'il essayait en vain de briser... Puis c'était si beau, pour ce peuple naïf, de voir le Péché, la Pénitence, la Luxure et la Tempérance, l'Orgueil et l'Humilité venir en personne sur la scène se disputer l'âme d'un chrétien ! C'était si consolant de voir les Vices, malgré leur langage fleuri, leurs spécieux arguments, leurs costumes éblouissants de paillettes, et armés de leurs grandes épées de fer-blanc ; c'était si consolant, disons-nous, de voir les Vices, malgré leur formidable puissance, toujours vaincus, humiliés, terrassés par les Vertus qui leur étaient contraires, chassés de l'âme des pécheurs, et forcés d'aller se cacher dans les coulisses, qui alors étaient faites avec des rideaux et de vieux tapis... Après que la passion, la mort et la résurrection de Notre-Seigneur eurent fait pendant quelque temps les frais des émotions et des plaisirs de chaque jour, il fallut bien inventer un nouveau mystère... On se lasse de tout. Heureusement la Bible et le Nouveau Testament étaient une mine inépuisable, et les auteurs d'alors, beaucoup moins habiles que ceux d'aujourd'hui, aimaient également beaucoup les sujets tout faits ; toutefois, malgré leur inexpérience, ils prenaient la peine d'y mettre quelque chose de leur cru, ce dont beaucoup d'auteurs nouveaux ne se soucient guère. Bref, on puisa à pleines mains dans la source inépuisable des livres sacrés. La fuite en Égypte, la naissance du divin Sauveur, le massacre des saints Innocents, devinrent le

sujet d'autant de mystères admirés et applaudis avec enthousiasme par le peuple.

Après les mystères vinrent d'autres divertissements. Le peuple, insatiable quand il s'agit d'amusements, ce peuple que les empereurs romains avaient fait esclave en l'amusant, demanda bientôt de nouveaux spectacles. L'histoire sacrée ne lui suffit plus. Bientôt des fêtes profanes eurent lieu sur les mêmes scènes! Les églises, sanctifiées le matin par le culte divin, retentissaient le soir des chants souvent licencieux des histrions et des frénétiques applaudissements de la populace! Ces spectacles furent donnés d'abord *gratis*; bientôt on n'y put assister qu'en payant.

Les lois des *partidos*, si sévères pour tous, les décrets royaux, l'autorité ecclésiastique si puissante en ces temps-là, tout resta sans effet contre cette frénésie de plaisirs. Des débordements de toute sorte souillèrent la maison de Dieu! Ce ne fut qu'au treizième siècle qu'on put parvenir à y mettre un frein... Mais comment s'étonner de cela lorsque, aujourd'hui encore, les solennités de la semaine sainte sont traduites en drames absurdes et en pasquinades ridicules, dans les églises d'Espagne!?...

De l'église ainsi profanée, au théâtre, il n'y avait qu'un pas. Du temple, Calderon, Lope de Vega et beaucoup d'autres écrivains avant eux, transportèrent le genre de compositions dont nous venons de parler sur des théâtres établis *ad hoc*. Seulement, en paraissant sur une scène mondaine, les mystères changèrent de nom; désormais ils ne furent connus que sous celui de *autos sacramentales* (actes sacramentels), macédoines informes dans lesquelles les diables, les vices, les vertus, personnifiés, costumés, grimés, s'agitaient, parlaient, se battaient, argumentaient pêle-mêle avec les anges, la sainte Vierge et le bon Dieu!...

Mais silence! le rideau est levé!... Voici le diable. Il est vêtu de rouge, et porte des bas gris, une perruque d'étoffe, des cornes de carton noir, des gants à griffes, et une énorme queue terminée par une flèche... C'est Satan! Écoutons-le...

— Asmodée! Asmodée!...

— Voilà, prince! voilà. Que m'ordonnes-tu?...

— Tu ne le devines pas! Eh bien, écoute... J'ai foulé la terre et l'enfer, monté sur un reptile ailé... Le croirais-tu?... mon règne est menacé!... Les vertus sont trop nombreuses dans le monde; leur éclat me fatigue et m'éblouit... Oh! je me vengerai! je me vengerai!...

Convenez, lecteur, que Frédérick Lemaitre n'aurait pas mieux gesticulé et mieux dit ce : Je me vengerai!...

¹ Cela avait encore lieu en France, il y a vingt ans.

LA SAINTE VIERGE, sur un nuage.

Tu ne te vengeras pas!... (*Descendant du nuage, et marchant vers Satan d'un air résolu.*) Tu ne te vengeras pas... (*Se tournant vers la coulisse.*)
A moi!...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS. SAINT JÉRÔME, vêtu de peaux de chèvre et une tête de mort à la main.
SAINT ANTOINE, suivi de son compagnon et vêtu d'un froc de capucin



SAINT JÉRÔME.

Me voilà .. (*Les diables reculent et veulent fuir, mais saint Antoine sort par l'autre côté, et leur barre le passage.*)

SAINT ANTOINE, aux démons.

Attendez! .. (*Les démons veulent fuir par le fond, mais la Vierge les y attend.*)

LA SAINTE VIERGE.

A genoux!...

Pour le coup, ils sont pris, Satan sera vaincu... Il l'est si bien, lecteur, que lui et son compagnon sont forcés d'aller se laver le visage, et de prendre le costume de moine pour aller ensuite faire pénitence dans le creux d'un rocher. Mais ce n'est pas tout : ils sont encore obligés de servir les saints

qu'on leur désignera, et de prêcher partout les vertus qu'ils voulaient persécuter ! Croyez-vous que les auteurs de nos mélodrames modernes punissent plus cruellement le crime, et récompensent plus généreusement la vertu opprimée ?

Vous venez d'assister à une scène du *Diablo predicador* (le Diable prêcheur), *auto sacramental* qui a obtenu un succès autrement grand que le *Temple de Salomon* et que la *Biche au bois*... Et ne croyez pas que cette pièce n'ait point été soumise à la censure. Don Mateo Lozano, censeur apostolique, y a apposé sa signature et son « *Se aprueba el presente auto, para la edificacion de todo fiel christiano*, etc. (Le présent acte sacramentel est approuvé, pour l'édification des fidèles chrétiens, etc.) »

En France, on recherche aujourd'hui, comme autrefois, la protection des princes et celle des grands seigneurs ! Calderon ne se contentait pas de si peu. Ses *autos sacramentales*, au nombre de plus de cent¹, ont été dédiés par l'auteur à *Nuestro señor Jesu-Christo* (à Notre-Seigneur Jésus-Christ). Lisez les œuvres du grand poète, et vous trouverez, entre autres pièces, un *auto* intitulé : *No hay instante sin milagro* (Il n'est point d'instant sans miracle). Dans cette pièce figurent les personnages que voici.



¹ Calderon de la Barca a pourvu exclusivement d'*autos sacramentales* les théâtres de Madrid, Tolède, Grenade, Séville, et quelques autres grandes cités. (Uchos, *Noticia de Calderon de la Barca*.)

D'abord, les sept Sacrements, dans les emplois et costumes suivants :

Le *Baptême*, jeune enfant aux cheveux blonds, vêtu d'une blanche tunique.

La *Confirmation*, première amoureuse (*primera dama*), avec le costume de son sexe.

La *Pénitence*, couverte de peaux de brebis, fort premier rôle (*primer galan*).

La *Communion*, deuxième amoureuse (*segunda dama*), modestement costumée (*vestida con decencia*).

L'*Ordre sacerdotal*, père noble (*barba*), avec de longs cheveux blancs !...

Le *Mariage*, jeune premier (*primer galan*), costumé avec luxe.

L'*Extrême-Onction*, duègne (*vieja*), vêtue de noir !

Puis vient la *Foi*, majestueusement drapée dans un manteau d'hermine, et une couronne impériale sur la tête.

Quelque ridicule que nous paraisse ce genre de drame, nous ne saurions blâmer les auteurs espagnols de s'y être adonnés. La faute de ces errements de l'esprit ne saurait justement leur être imputée. Calderon, Lope de Vega, Moreto, Cervantes, et beaucoup d'autres, essayèrent des comédies de cape et d'épée, dont la base était toujours une intrigue d'amour ; mais le conseil de Castille défendit ces comédies, *comme étant contraires à la morale*. Heureusement, l'ordonnance du conseil de Castille ne reçut point la sanction du roi, et les comédies de *mœurs* l'emportèrent enfin sur les *autos sacramentales*, que l'on garda pour le carême, époque où les théâtres espagnols ne jouent jamais d'autres pièces. Au reste, ces *autos* ont presque entièrement disparu de la scène.

Nous n'essayerons point de vous nommer tous les auteurs dramatiques que l'Espagne a applaudis depuis la fin du quinzième siècle, époque à laquelle Juan de la Encina composa des églogues à la manière de Virgile, lesquelles églogues il récitait devant les grands seigneurs. Le génie de Juan de la Encina se développa avec les exigences de son auditoire. A ses compositions, belles sans doute, mais dans lesquelles l'intérêt manquait le plus souvent, faute d'action ; à ses poésies pastorales, il ajouta des danses, des chansons et un certain mouvement scénique qu'il donnait lui-même, en jouant le rôle des différents personnages de ses naïves compositions ; puis les personnages eurent des passions, ils les exprimèrent avec plus de hardiesse, l'action se dessina plus nettement... La comédie était née.

Peu de temps après, *la Celestina*, tragi-comédie fameuse que commença à écrire don Juan de Gota, et que Rojas de Montalban termina, fut jouée en présence d'un auditoire illustre, composé de hauts dignitaires de l'Etat et de chefs de l'Eglise ; et, chose étrange, cette pièce, qui n'est à tout prendre

qu'un mauvais roman pitoyablement dialogué, eut un succès immense, malgré le dévergondage d'imagination et l'absurdité des pensées, qui en font le principal caractère. Mais, il faut en convenir, l'action marche rapidement, les situations dramatiques y abondent, et des péripéties d'un puissant intérêt s'y succèdent avec une inconcevable rapidité et en assez grand nombre pour fournir une demi-douzaine de *gros drames* à la Gaieté. Il est vrai que cet ouvrage a vingt et un actes, ni plus ni moins; sept fois la quantité d'un drame rationnel.

Malgré tant d'imperfections, l'Espagne en fit quinze éditions; les Français et les Italiens l'ont traduit, et nous ne jurerions pas que les *fournisseurs* du boulevard n'aient tant soit peu moissonné dans cet ouvrage quelques-uns des grands effets qui font le bonheur des habitués de la Gaieté. Bathius en a fait une traduction latine.

A peine vingt ans se sont écoulés depuis l'apparition de la tragi-comédie de Gota et Montalban, et déjà nous assistons aux débuts de Feliciano Silva, Torre Narro, Juan Rodrigues, Alfonso Villegas et une foule d'autres, tous imitateurs de Rojas de Montalban. Suivent Lope de Rueda, surnommé *el Echizo de la corte* (le Charme de la cour), ce Molière espagnol qui écrivait et jouait ses ouvrages lui-même, sans acteurs, sans collaborateurs! Moreto, Cervantes, Lope de Vega Carpio, Calderon, et tant d'autres que nous ne nommons pas... Lope de Rueda, ainsi que Molière, excellait dans la comédie de mœurs, dans la pasquinade et dans la caricature... Qui sait si le grand comique français ne lui doit pas quelque-une de ces jolies choses qu'il appelait *son bien*, et que, il l'avouait lui-même avec cette candeur qui le caractérisait, *il prenait partout où il le trouvait*.

Mais revenons un peu sur nos pas. Nous sommes en 1568; Madrid vient de voir pour la première fois des compagnies d'acteurs organisées, qui jouent partout où on leur fait l'honneur de les appeler. Puis Gansa vient en 1574, et loue, à *la tia Pacheca*, pour y jouer lui et ses *associés*, une salle de laquelle on ne lui demande d'autre loyer que le rétablissement de la toiture. Hélas! alors comme de nos jours, les contrats n'étaient pas toujours exactement exécutés. Les mémoires de l'époque nous apprennent qu'une toile était tirée sur les spectateurs pendant la représentation, pour les garantir du soleil; ce qui prouve: 1° que les comédiens n'avaient pas fait rétablir la toiture; 2° qu'ils jouaient pendant le jour; 3° qu'en ce temps-là, pour bien vivre et s'amuser un peu, le peuple n'était pas obligé de travailler quinze heures sur vingt-quatre pendant sept jours de la semaine. Il est vrai qu'il n'avait pas le bonheur de vivre dans un siècle de lumières!...

Quatre ans après, en 1579, les comédiens, enrichis, encouragés, bâtissent à leurs frais le théâtre de la Cruz, dans la rue du même nom, et celui du

Prince, qui fut achevé en 1582, dans le même lieu où il existe encore aujourd'hui. Dès lors l'art dramatique commence à se développer rapidement. Cervantes, revenu d'Afrique, fait jouer ses *Tratos de Argel*, pièce mixte qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir exposé aux yeux des Espagnols l'histoire de sa captivité. Cette pièce est suivie de *Numancia*, tragédie héroïque, *la Bataille naval*, et quelques autres ouvrages dramatiques de l'immortel auteur de *Don Quixote de la Mancha*. A Cervantes succéda Lope de Vega, qui écrivait les comédies par milliers¹, et dont l'inconcevable fécondité fut restée un problème, si un auteur moderne ne nous eût prouvé qu'on peut écrire quelques centaines de milliers de lignes par an, sans préjudice de vaquer à mille autres occupations.

De qui vous parlerons-nous maintenant, de Moreto, des deux Moratin, de Gorostiza, de nos auteurs modernes, des traducteurs illettrés de M. Victor Hugo? Mais vous les connaissez aussi bien et peut-être mieux que nous. Vous dirons-nous quelques mots de l'auteur véritable du *Cid*, cette tragédie que Corneille a nationalisée en France, et dont nos critiques modernes font une couronne de gloire à l'immortel Rouennais? Mais cet auteur, tout le monde le connaît.

Pardon, lecteur, la toile est baissée, le spectacle est fini! Il est temps de nous retirer...

« *Para hacer bien y decir misas por la conversion de los que estan en pecado mortal!!!* » Avez-vous entendu? « Pour faire le bien et dire des messes pour la conversion de ceux qui sont en péché mortel!... » Fouillez dans votre poche, et voyez si vous n'auriez pas quelque *peseta* à donner à l'un de ces deux caballeros qui se promènent gravement de chaque côté de la rue, une lanterne dans la main droite et une aumônière dans l'autre. Remarquez cette arcère, symbole de l'espérance, qui est brodée sur l'aumônière; une autre est peinte sur le verre de la lanterne. Que signifie cela? Vous avez sous les yeux des philanthropes de Madrid... Vous souriez. Donnez toujours. Que le mot philanthrope ne vous effraye pas; ce que vous donnerez sera dignement et saintement employé... Ces philanthropes ne s'enrichissent pas du bien des pauvres, la charité publique n'est pas pour eux une coupable et productive spéculation! Donnez. Vous hésitez, c'est mal; il faut nous croire sur parole, sous peine de ne pas apprendre ce que c'est que la *confrérie du péché mortel*, à Madrid. Si vous vous obstinez à garder

¹ Lope de Vega a laissé dix-huit cents comédies, un grand nombre de satires, de poèmes, de dissertations, de poésies fugitives, et quatre cents *autos sacramentales* (mystères), en tout deux millions six cent soixante-quatre mille cinq cents vers! Lope de Vega a vécu soixante-treize ans, ce qui fait cent vers par jour de sa vie! C'est beaucoup, disent les Espagnols; c'est peu, diront nos lecteurs, comparé aux travaux d'un de nos confrères, qui produit plusieurs centaines de milliers de lignes chaque année, ou environ un millier de lignes par jour.

vosre argent, tant pis pour vous ; c'est une bonne action de moins que vous aurez à présenter à Dieu en échange de vos péchés, et une excellente institution que votre méfiance vous empêchera de connaître, et que peut-être vous auriez pu importer dans votre pays... C'est bien, c'est très-bien ! Le *duro* que vous venez de déposer dans l'aumônière du frère quêteur vous rapportera de gros intérêts ; peut-être vous vaudra-t-il les bénédictions de quelque pauvre fille séduite, qui, grâce à vous et à la piété des frères du Péché mortel, cachera sa faute à tous les yeux, et restera sage pendant le reste de sa vie ; peut-être ce *duro* contribuera-t-il à rendre à la société un de ses membres qu'elle a dû punir, mais qu'elle recevra de nouveau dans son sein après avoir obtenu des preuves certaines de son repentir !... Mais nous vous devons quelques détails sur cette confrérie, dont vous avez sous les yeux quelques-uns des membres les plus recommandables. Ces hommes, qui



sollicitent ainsi, dans les rues, la charité publique, appartiennent aux meilleures familles de Madrid.

Il y a en Espagne, comme partout, de pauvres gens qui, faute d'une éducation convenable, égarés par des passions violentes, ou séduits par de mauvais conseils, commettent des fautes souvent assez graves pour mériter de sévères punitions. Les jeunes filles sont, en Espagne plus peut-être que par-

tout ailleurs, sujettes à commettre des peccadilles que la société trouve *charmantes* chez les hommes, mais qu'elle reproche sévèrement aux femmes, comme une infraction aux lois de l'honneur. Tous ces gens égarés, toutes ces femmes faibles et abusées, lorsqu'ils appartiennent à la classe du peuple où la réformation est plus difficile, se relèvent bien rarement. Cela est aisé à comprendre. Partout, ou à peu près, une fille séduite reste déshonorée; partout le galérien demeure galérien, même après être sorti des galères; eussent-ils racheté leurs fautes passées par les vertus les plus évangéliques, le préjugé impitoyable pèse toujours sur eux de son poids accablant, et leur interdit à jamais tout espoir de réhabilitation. C'est en faveur de ces infortunés, marqués ailleurs d'un sceau éternel d'infamie, qu'a été instituée, à Madrid, la confrérie du Péché mortel. Elle est composée de tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus riche, de plus charitable dans la noblesse, les arts, les lettres et le haut commerce de la cité. Les rois Charles III, Charles IV, l'infant don Antonio, oncle de Ferdinand VII, Lope de Vega, Calderon, plusieurs ducs et les plus riches négociants de Madrid ont tenu à grand honneur d'être *confrères du péché mortel*. Charles IV, son père, et son frère don Antonio de Bourbon, se sont promenés dans les rues de Madrid, en criant comme ces deux hommes qui viennent de passer : « *Pour faire le bien et dire des messes, etc.* » Ils n'étaient pourtant que des rois absolus ! Mais ils aimaient leurs sujets, et savaient comprendre la haute mission que la confrérie s'est imposée et qu'elle accomplit avec un zèle et une piété sans exemple.

La confrérie du Péché mortel a deux maisons à Madrid. Elles servent de refuge aux pécheurs repentants qui désirent changer de vie, à ceux qui, après avoir été flétris, veulent se purifier et rentrer dans la voie de l'honneur. C'est un asile toujours ouvert aux femmes que l'erreur d'un moment a rendues coupables envers leur famille ou envers leurs maris...

Les coupables (*culpables*) repentis sont reçus dans l'un de ces établissements. L'autre reçoit exclusivement ceux qui n'ont été qu'égarés (*extra-viados*).

Lorsqu'un homme sort des prisons du royaume ou du bagne, s'il désire rentrer dans le sein de la société qui l'a banni, il le peut facilement. Le monde a beau le mépriser, en vain portera-t-il le passe-port dénonciateur qui lui a été délivré au bagne, ou le bulletin de sortie de prison ; en vain la porte de tous les ateliers se fermera-t-elle devant lui, la maison du Péché mortel l'attend ; c'est sa maison, les confrères sont tous ses parents, il est l'enfant prodigue qui revient on ne sait d'où, après avoir fait on ne sait quoi. N'importe ; la tendresse paternelle l'accueille, des frères jadis malheureux, déshérités, flétris comme lui, lui tendent la main et lui

prodiguent les consolations qu'ils ont reçues. Plus tard, ces frères, repentis, purifiés, régénérés, instruits, réconciliés avec ce monde qu'ils avaient offensé et qui les avait justement punis : ces frères l'aideront quand, à son tour, il sortira de ce saint asile, repenti, purifié, régénéré !...

Des femmes ont scandalisé la ville par leurs débordements ; c'est en vain qu'elles voudraient reprendre leur vie d'innocence et de pudeur ; qui les recevrait dans sa maison ? qui voudrait leur confier du travail ? qui croirait à leur repentir ? Personne ; car le monde est impitoyable tant qu'il se méfie, et rien ne prouve que celle qui était hier une publicaine soit aujourd'hui une femme chaste, religieuse et pudique ! Eh bien, ces femmes, que la société rejette avec tant de mépris, peuvent chercher un refuge dans la maison du Péché mortel. Quelles qu'aient été leurs fautes devant Dieu, elles trouveront dans ce pieux asile amour, charité, instruction, bons exemples, et un certificat qui leur servira de passe-port pour rentrer dans la voie droite, qu'elles n'auraient jamais dû quitter... C'est qu'un certificat de la confrérie du Péché mortel est un témoignage irrécusable de sincère repentir, et que, quoi qu'en disent ceux qui se plaisent à calomnier la société, le véritable repentir est toujours respecté. Aussi n'est-ce point en rougissant et d'une main tremblante qu'elles vous présenteront ce certificat, mais avec une noble fierté que l'on pourrait traduire par ces mots : « J'ai beaucoup péché, mais je suis redevenue pure ; je sors de cette maison où l'on ramasse les brebis égarées, comme faisait le bon pasteur, pour les rendre au bercail, après avoir effacé les traces de leurs égarements !... »

Et ne croyez pas que l'hypocrisie remplace le vice chez ceux qui sortent de cette maison sainte. L'espèce humaine n'est pas si mauvaise qu'on le dit ; le mépris, l'ignorance, la faim, la faim surtout, sont souvent les causes de sa dépravation. Faites cesser les causes, et vous verrez disparaître les effets.

L'autre maison du Péché mortel est spécialement destinée à recevoir les femmes qui, sans être perdues, ont commis une de ces fautes qu'elles ne peuvent cacher aux yeux de tous, et aux pauvres mères de famille qui n'ont pas les moyens d'attendre chez elles le fruit de leur licite amour. Une femme se présente dans cette maison ; elle va être mère : c'est là la seule recommandation dont elle ait besoin pour y être admise, pour y être traitée avec tous les égards que l'on doit au malheur vertueux et à l'erreur qui n'a d'autre source que la tendresse du cœur. Pour entrer dans la maison du Péché mortel, les femmes dont nous parlons n'ont pas besoin d'un certificat du commissaire du quartier, ni du curé de la paroisse, ni d'un fondateur... Les nobles cœurs qui composent la confrérie comprennent la sainte mission qu'ils ont acceptée ; ils savent que l'humiliation, que l'espionnage, que toutes

ces formalités que le monde appelle des *précautions* nécessaires, aggravent cruellement le malheur des victimes. Ils comprennent que les deniers qui leur sont donnés par la charité publique sont la propriété des malheureux, et non la leur. Aussi les pauvres femmes que la misère ou l'erreur conduit à la maison du Péché mortel y sont-elles reçues avec bienveillance, sans cu-



riosité : personne ne leur demande leur nom, ni celui de leur séducteur ; et, en sortant, un certificat leur est remis avec leur signalement, lequel certificat leur rouvrira les portes de la maison paternelle, où, grâce aux mœurs du pays et au respect qu'inspire la pieuse confrérie, nul reproche, nul mauvais traitement ne les attend. Quel père oserait être plus cruel pour son enfant que ne l'ont été les étrangers ? Comment ne pas s'incliner devant les douces et consolantes paroles que porte le certificat : « Les frères supplient le père et la mère du porteur de ne point oublier que Dieu a pardonné à leur enfant, et qu'elle est digne de pitié et de consolation... Dieu, notre Seigneur, leur pardonnera à leur tour. » Malheur au père de famille qui, malgré cette douce invitation, maltraiterait sa fille : ce père passerait aux yeux de tous pour un misérable sans religion et sans entrailles, et bientôt, semblable à un paria, il se trouverait isolé au milieu du monde, car il aurait été, lui simple et faible mortel, plus exigeant que Dieu !...

Peut-être nous direz-vous que les frères du Péché mortel sont imprudents, qu'ils doivent souvent être dupes de l'hypocrisie ; il n'en est rien. Nous ne savons pas d'exemple qu'un pécheur sorti de leur maison, après y avoir passé quelques mois, se soit mal conduit, et cela se conçoit. Avoir été dans cette maison est non pas un déshonneur, mais un titre à l'estime publique. Les Espagnols savent que personne ne force un malhonnête homme à aller dans cet établissement, qui n'est pas une prison, un dépôt de mendicité, ou une maison correctionnelle, mais un asile d'espérance, de paix et de charité. Celui qui, après en être sorti pur, se souillerait de nouveau, n'aurait plus à attendre ni pitié ni pardon. On sait cela. La punition qu'inflige l'opinion publique n'est-elle pas mille fois plus cruelle, plus durable, plus horrible que celle qu'inflige la loi ? On se sent ému devant le malheureux que l'on conduit à l'échafaud, devant celui qui, la chaîne aux poings, marche vers le bagne, où peut-être il va achever de se corrompre et de se perdre ; mais qui a jamais plaint l'être dégradé que l'opinion publique a flétri ? On le voit, l'Espagne n'est pas aussi barbare qu'on le pense généralement.

Las... doce... y media... y sereno!... Ave Maria!

Écoutons ! c'est le *sereno* !

Minuit et demi, beau temps ! *Ave Maria* !

Chut ! un coup de sifflet vient de se faire entendre dans le lointain... un autre coup de sifflet a répondu... en voilà d'autres qui répondent de toutes parts... C'est la chasse au voleur ; voulez-vous y assister ? Suivons le crieur de nuit, le voilà qui siffle, lui aussi ; ne le perdons pas de vue. Voyez comme il trotte, son *chuzo* (lance) à la main et sa lanterne pendue au bout de son arme ; ne dirait-on pas un tourmenteur de l'inquisition, à le voir ainsi affublé de son caban brun et de sa *montera* en cuir bouilli ? Pauvre voleur traqué ! je le plains ! Jamais lièvre en plein champ n'a été si bien entouré par les dindons des fermes voisines que notre malfaiteur va l'être bientôt, dans les rues de Madrid, par les *serenos*. Il aura beau fuir, il n'ira pas loin ; les portes des maisons sont toutes bien fermées, et les rues et ruelles assiégées de toutes parts. Qu'il avance ou qu'il s'arrête, le *sereno*, formidable sentinelle, sera bientôt devant lui, immobile, le *chuzo* en arrêt, le sifflet aux lèvres.

Tous les *serenos* de Madrid vont se concentrer autour de celui qui a le premier donné l'alarme, et que l'on distingue aisément des autres, en ce qu'il siffle deux fois, tandis que les *serenos* auxiliaires qui accourent à son appel ne répondent que par un seul coup de sifflet très-prolongé...

Si l'on vous dit jamais que les rues de Madrid sont dangereuses après minuit ; qu'en tournant un coin de rue, vous risquez de vous trouver face à face

avec un *ratero*¹, qui vous demandera la bourse ou la vie, en vous mettant un pistolet devant le nez, croyez-le; nous ne voyons aucun inconvénient à cela; mais ce que vous ne devez pas croire, c'est que le pistolet soit chargé. Vous pouvez être assuré qu'au moindre cri de votre part, votre *ratero* jouera des jambes, et les *serenos* du sifflet. Le lendemain, le larron et vous, arrêtés par les *serenos*, irez faire une visite à l'*alcalde de barrio*².



Nous voici arrivés à l'hôtel, reposez-vous, et à demain... C'est la Saint-Isidore, grande *romeria* à l'ermitage qui porte le nom du saint laboureur. Vous le visiterez avec nous demain.

L'ermitage de Saint-Isidore est situé sur une hauteur à l'occident de Madrid, à la gauche de las ventas de *Alcorcon*, lieu mémorable où le patriotisme de la milice citoyenne lutta de courage et de sang-froid contre la loyauté de la garde royale de Ferdinand VII, le 7 juillet 1822; lutte sanglante du frère contre le frère, de l'ami contre l'ami, du citoyen espagnol contre le soldat espagnol; terrible prélude aux trois journées de juillet, où tant de sang et de larmes furent versés sans fruit! Nous nous abstenons de

¹ Voleur de ville, escroc. — ² Commissaire du quartier.

nommer les instigateurs de ce fait mémorable et malheureux ; l'histoire en parlera plus tard, et leur fera sans doute justice.

Allons visiter l'ermitage. Savez-vous ce que c'est que ce lieu romantique et champêtre, dont la fête attire chaque année plus de trois cent mille curieux de Madrid et de ses environs ? C'est une pauvre chapelle qui renferme les dépouilles mortelles de deux honnêtes laboureurs, la femme et le mari : Isidore et Maria de la Cabeza, tels étaient leurs noms ; lui, homme probe quoique paysan et domestique d'un riche fermier, lequel avait pleine confiance en son serviteur ; elle, sage et excellente ménagère, point coquette, point curieuse, point médisante, un vrai phénix ! une sainte, en un mot. Ce qui n'empêcha pas le bon saint Isidore d'en être fort jaloux et de la rudoyer parfois. Mais le moyen de ne pas croire à la vertu de sa femme, lorsqu'on la voit traverser les eaux du Manzanarès sur sa mantille, comme sur un radeau !... Oui vraiment, sur sa mantille ! De fidèles historiographes nous l'assurent¹, et nous le croyons sans hésiter, quand même l'on nous prouverait en même temps que le Manzanarès pouvait, en ces temps là comme aujourd'hui, être traversé par le premier pécheur venu, sans que ledit pécheur se mouillât les pieds, attendu que cette célèbre rivière n'a point d'eau ! Après cela, vous croyez peut-être que l'on se rend à l'ermitage de Saint-Isidore, patron de Madrid, pour prier et faire ses dévotions ? Hélas ! il faut bien l'avouer, on s'y rend comme on se rend à Longchamps, parce que c'est l'usage, parce qu'on s'y amuse, parce que l'on danse des seguidilles dans les prairies qui avoisinent la chapelle, parce que l'on se roule sur l'herbe verte et sur les pavots rouges qui tapissent les coteaux d'alentour, parce que l'on mange des *torrados y pasas*², parce qu'on fait une excellente collation en s'approchant de la première *merienda*³ que l'on rencontre ; enfin l'on s'y rend pour boire de l'eau merveilleuse, laquelle coule abondamment d'une petite fontaine attenante au mur extérieur de l'ermitage, et possède de grandes vertus... Si donc vous avez des ennemis, venez boire de cette eau, et tous ceux qui vous détestaient deviendront aussitôt pour vous dévoués comme des frères, comme de bons frères s'entend. Avez-vous le spleen, la migraine, un coup de sang, les idées embrouillées ; avez-vous reçu un coup de fusil, buvez de l'eau de Saint-Isidore ; avant cinq minutes vous vous porterez aussi bien que le saint lui-même, vous aurez l'intelligence aussi lucide et aussi féconde qu'un rédacteur du *Charivari* ; de plus vous aurez gagné cent jours d'indulgences, pourvu que vous achetiez la bulle de la sainte croi-

¹ *Vie de saint Isidore le laboureur et de sainte Maria de la Cabeza, son épouse.* Madrid, 1794.

² Des pois chiches torréfiés mêlés avec des raisins secs, dont le peuple de Madrid est très-friand.

³ Dans les fêtes de campagne, les Espagnols se cotisent à plusieurs familles pour faire une collation ou *merienda*. Tout promeneur qui désire s'amuser et partager la collation est le bienvenu auprès des gens de l'écot. C'est encore un reste de l'hospitalité primitive.

sade... Désirez-vous réussir dans quelque entreprise difficile, buvez de l'eau de l'ermitage, et ne craignez rien, votre succès sera complet, tous vos vœux seront comblés. Votre femme vous ennuie-t-elle, avez-vous des créanciers importuns, buvez de l'eau de Saint-Isidore, et vous serez veuf avant six mois... et vos créanciers, loin de vous importuner, vous prêteront de l'argent sans intérêt. Enfin allez-vous voyager, craignez-vous les bandoleros, désirez-vous épouser une héritière riche à millions, buvez, buvez de l'eau miraculeuse de l'ermitage, et, quand vous en aurez bu à satiété, voyagez tant que vous voudrez; les bandoleros, au lieu de vous tuer et de vous dévaliser, vous escorteront le chapeau à la main et l'escopette sur l'épaule... Quant aux héritières, les filles des nababs viendront de l'Inde tout exprès pour se disputer votre cœur et votre main... et si vous montez jamais un wagon, ne craignez pas le plus léger accident, fût-ce sur le chemin de Paris à Bruxelles. Toutefois, pour obtenir de pareils résultats, n'oubliez point, après avoir bu, une formalité indispensable, c'est d'aller trouver *el señor capellan de la ermita*, auquel vous remettrez ne fût-ce qu'un petit ducat pour dire trois messes à l'intention des âmes du purgatoire; après quoi vous danserez autant de seguidilles qu'il vous plaira, vous mangerez des pois chichés tant que vous aurez faim, et vous vous roulez sur l'herbe aussi longtemps que cet exercice vous sera agréable.

Para hacer bien y decir misas por el alma del pobre que sacan á ajusticiar! quien pueda por el amor de Dios!...

Il faut renoncer à voir l'ermitage aujourd'hui; une scène plus lugubre, plus solennelle, appelle notre attention... Une exécution capitale va avoir lieu sur cette place, la même qui a vu mourir Goffieu et Riego, deux martyrs de leur religion politique. Cette place, changée aujourd'hui en gémonies, sert, pendant tout le reste de l'année, de marché aux grains et de champ de foire: c'est de là qu'elle tire son nom: plaza de la Cevada... Mais le son des clochettes se fait entendre! voici venir le patient. Il descend la calle de Toledo, qu'il va longer depuis celle de la *Concepcion Geronima* jusqu'à la plaza de la Cevada, où nous sommes en ce moment. Il est monté sur un âne sans oreilles². Il est vêtu d'une tunique blanche, et coiffé d'une calotte verte sur

¹ Pour dire des messes et faire du bien pour l'âme du pauvre que l'on va exécuter, que ceux qui le pourront doivent pour l'amour de Dieu.

² Les condamnés au gibet allaient jadis montés sur un âne sans oreilles. Voici pourquoi: Autrefois, ces ânes étaient fournis par des muletiers qu'on forçait de par la loi à prêter une monture pour le condamné; mais il arrivait que cet âne, auquel on ne sait trop pourquoi le bourreau coupait toujours le bout de l'oreille, ne pouvait plus servir à son maître, qui était déshonoré par le seul fait de le posséder. Les montures des justiciés appartiennent maintenant à l'Etat, et ont deux oreilles comme leurs semblables.

laquelle se détache une croix de la même couleur que la tunique. A ses côtés marche une double haie de soldats et de frères de la *Paz-y Caridad*¹.



Devant le patient s'avancent lentement l'aumônier de la prison et quelques moines de l'ordre des Agonisants, précédés d'une croix portée par un sacristain. L'un de ces moines, celui que le patient a choisi pour l'aider à bien mourir, se tient constamment à côté de lui, et l'exhorte avec ferveur à élever son âme vers Dieu. Le bon religieux ne met pas en doute le repentir de ce pécheur endurci, ni la miséricorde divine. Les autres moines récitent d'une voix lugubre et monotone les prières de l'agonie, tandis que deux frères de la *Paz y Caridad*, armés chacun d'une cloche, accompagnent d'un sinistre tintement les versets et les répons, criant à des intervalles réguliers : « Donnez, frères, pour dire des messes pour l'âme de celui qui va être exécuté!... »

Quelle admirable association d'hommes qui semblent être descendus du ciel pour adoucir les derniers moments de l'infortuné qui va payer à la société un terrible et dernier compte. Celui que la société va retrancher de son sein, et qui va expier par une mort terrible des crimes affreux ; celui qui, hier, était un objet de terreur et d'exécration universelles, est devenu le frère bien-aimé de ces autres hommes nobles, pieux, considérés. Ils ne veulent

¹ Paix et charité.

voir en lui que le martyr déjà absous par ses souffrances mêmes, et non le coupable qui a mérité la mort. Pour eux, le condamné est un être sorti du sein de Dieu et qui retourne à Dieu, après avoir passé par ces trois phases de l'humanité, la souillure, la pénitence et le pardon ; un pauvre voyageur d'ici-bas, égaré, flétri, épuisé, qui manque de force pour atteindre le bout de sa carrière ; un enfant perdu et retrouvé qui, après avoir malversé le patrimoine que son père céleste lui avait donné, retourne à lui en disant : « Mon Dieu ! grâce et pitié ! »

Les frères de Paix et Charité se font les précurseurs du pardon céleste. Voyez-les, simples, graves, austères, religieux, exempts de toute hypocrisie. Ils méprisent ces momeries ridicules qui sont la base et l'enseigne de presque toutes les associations philanthropiques ; c'est qu'il y a en eux une grande et vraie piété, une haute pensée humanitaire. Ces hommes, les plus éminents de la cité, réunis dans un but de charité et de consolation, soutiens de ceux que la loi frappe, mettent pour ainsi dire en parallèle la justice humaine et l'inépuisable miséricorde de Dieu. Comment ne pas se sentir ému en présence de ces pieux hidalgos, tous des premières maisons de l'Espagne, ainsi réunis pour l'œuvre la plus sublime de la charité chrétienne : la consolation de ceux que le monde entier a abandonnés ?...

Ne croyez pourtant pas que les membres de la Paz y Caridad appartiennent à aucun ordre religieux, ces hommes sont tout simplement des chrétiens animés du pur esprit de l'Évangile ; ils ramassent dans la boue des chemins le lépreux que tout le monde rebute ; celui qui fait horreur à tous, ils l'appellent leur frère ! ils prononcent sur lui des paroles de paix, et, à force de douceur et de tendre compassion, ils touchent le cœur du pécheur endurci ! Aussi est-il rare que, sous l'influence d'une charité si vraie, si entière, si touchante, le malheureux dont la justice humaine réclame la vie, ne retourne sincèrement à Dieu et n'efface, par une sainte mort, toutes les souillures que, par vice ou par ignorance, il avait faites à son âme. Il va mourir, non pas désespéré, maudissant la main qui le frappe et les juges dont une première injustice l'a peut-être perdu, mais confiant en Dieu, certain d'être sauvé ; car les frères de la Paz y Caridad lui ont fait comprendre qu'au-dessus de la justice humaine, dont les arrêts sont souvent injustes et toujours inexorables, il est une loi de pardon et d'amour qui protège et console le repentir... Les frères de la Paix et Charité, impuissants à délivrer le patient, lui font entrevoir encore une espérance céleste ; sublime consolation pour celui qui n'a plus rien à attendre des hommes !... La Paz y Caridad n'a pas d'éloquents discours, des péroraisons que le patient est presque toujours incapable de comprendre ; mais, en retour, elle a toute la tendresse d'une mère, toute la prévenance d'une sœur, toute la générosité d'un Dieu ; elle ne se

contente pas d'accompagner le patient au supplice et de lui montrer le ciel ouvert. Pendant les quarante-huit heures qui précèdent le jour de l'exécution, les frères de la Paz y Caridad veillent auprès du condamné, et lui procurent tous les adoucissements qu'il désire. Ils vont même jusqu'à satisfaire ses moindres fantaisies, lorsqu'elles ne sont pas en opposition aux sévères lois de la morale ou aux arrêts de la justice.

Les frères de la Paz y Caridad ne sont soumis à aucune règle monastique, mais ils sont, en matière de mœurs et de religion, beaucoup plus sévères que tous les ordres religieux. Pour être admis parmi eux, il faut n'avoir jamais été repris de justice, et jouir d'une réputation sans tache; cette honorable corporation n'ayant été instituée dans aucun but de fanatisme ou de calcul, mais seulement dans un esprit de charité, ceux qui la composent tiennent par-dessus tout à la maintenir dans sa pureté première. Les plus grands seigneurs d'Espagne, et les mieux famés, s'honorent d'en faire partie. En entrant dans la société, ils versent dans la caisse sociale une somme de 500 fr., et prennent en outre l'engagement de participer à toutes les dépenses faites en faveur des condamnés.

La charité publique donne des sommes considérables à la Paz y Caridad; mais ne craignez rien, ces sommes, ainsi que celles que versent les frères, ne sont pas mal employées. D'abord, pendant la matinée de l'exécution, tous les prêtres de Madrid disent des messes pour l'âme de celui qui va mourir; puis, pendant les quarante-huit heures qui précèdent sa mort, et que le condamné passe dans *la capilla*¹, la confrérie lui donne tout ce qu'il demande, cherchant ainsi à rendre moins pénibles les derniers instants de sa vie; puis encore, chose plus utile et d'une portée morale plus conforme à la charité chrétienne, si le condamné laisse des enfants, une veuve, une mère, ces malheureux peuvent compter qu'après celui que la vindicte publique a réclamé, leur existence sera assurée, et qu'ils n'auront jamais à subir les angoisses d'une vie déshonorée rendue plus affreuse par la misère.

Oh! n'est-ce pas, comme nous vous l'avons déjà dit, une noble et sainte institution? N'est-ce pas honorer et dignement servir la patrie et Dieu que faire de la religion le mobile des actions les plus généreuses? La Paz y Caridad ne se borne pas, envers les parents pauvres que laisse le supplicié, à ces bienfaits mesquins, humiliants pour celui qui reçoit, et presque déshonorants pour celui qui donne; elle ne se contente pas de leur jeter quelques liards et quelques livres de pain: à la vie du corps elle ajoute la vie de l'âme. Les enfants du condamné sont élevés avec soin; la confrérie ne les abandonne que lorsqu'ils sont en état de pourvoir à leurs besoins d'une manière large et honorable...

¹ Un cachot disposé en chapelle ardente.

Rangez-vous contre ce mur ! La houle populaire commence à s'agiter ; tout le monde se lève sur la pointe des pieds. Le condamné est entre les mains de l'exécuteur !... Écoutez : ce sont les aveugles et les mendiants ! Ils récitent d'une voix nasillarde leurs lugubres et interminables plaintes. Le patient a déjà la corde au cou, le bourreau lui monte sur les épaules !... Un silence de mort règne parmi les spectateurs ! ne dirait-on pas qu'un même frisson a parcouru l'assemblée ? Le symbole de la foi commence !...

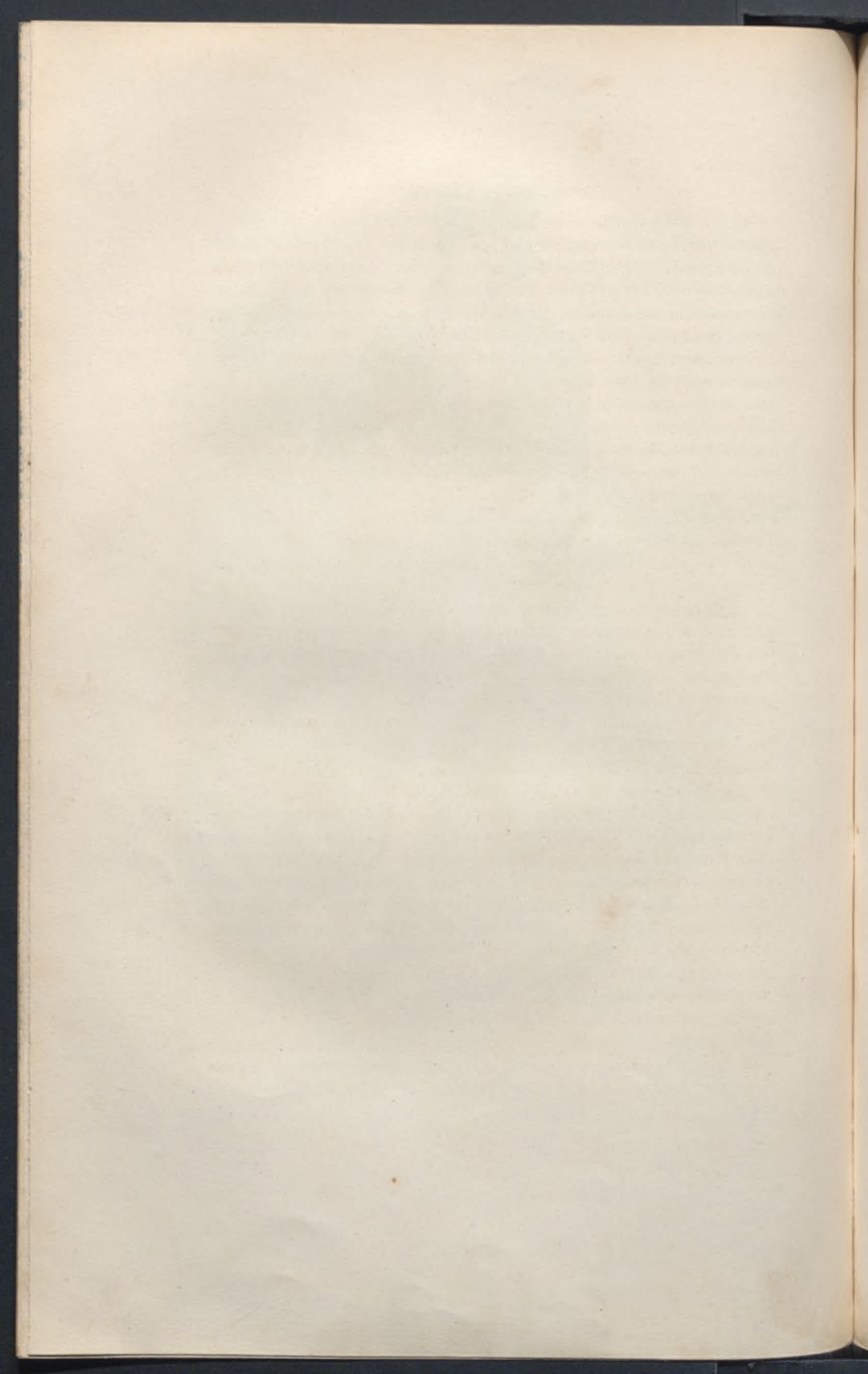
« Je crois en Dieu le père tout-puissant, qui a créé le ciel et la terre, et en Jésus-Christ, son fils unique... » Récitez un *Pater* et un *Ave*, tout est fini. Au-dessous de la potence se balancent, dans l'espace, le corps mort d'un pauvre pécheur que Dieu, dans sa miséricorde, a pris en pitié, et le bourreau à califourchon sur les épaules de celui qu'il vient de supplicier. Les cloches de Saint-Milan tintent le glas de mort. La justice des hommes est satisfaite... Mais non !... Il n'y a plus rien qu'un bout de corde attaché à la potence ! Où donc est le patient ?



« Sauvé ! sauvé ! » Vous l'entendez, il est sauvé. La corde a cassé, sans doute, et il est devenu la propriété de la confrérie de la Paz y Caridad. S'il respire encore, son sort sera assuré. Le frère majeur de la confrérie l'a touché de sa baguette ; le patient n'appartient plus à la loi ; il va renaître à la



Majo.



société. En vertu d'un privilège accordé à la confrérie par plusieurs rois et confirmé par le grand Charles-Quint, tout condamné dont l'exécution est manquée par la faute de l'exécuteur, est censé avoir subi sa peine, et devient la propriété de la Paz y Caridad. Soyez tranquille, la confrérie en aura soin; si le condamné miraculeusement échappé à la mort ne devient pas un homme probe et honnête, ce sera certainement sa faute. S'il était mort, au contraire, sept heures après, la confrérie eût réclamé son corps et lui eût donné la sépulture à ses frais...

Ne faites pas attention, c'est une femme qui donne le fouet à son enfant, pour qu'il se rappelle l'événement; ceci est une méthode que les gens du peuple ont adoptée pour inculquer à leurs enfants l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Que voulez-vous! il faut bien pardonner quelques erreurs à un peuple qui a assez de bon sens et assez de noblesse dans le cœur pour songer à des associations telles que la Paz y Caridad et le Péché mortel. Le temps n'est pas encore venu pour l'Espagne où le bien dominera le mal; mais ce temps n'est pas loin, soyez-en sûr. L'Espagne est ignorante, mais elle n'est pas corrompue. Il y a encore beaucoup de sévérité dans cette nation... Puis, dans cette route ardue et décourageante que les peuples, comme les individus, sont obligés de parcourir avant d'atteindre au bien, beaucoup s'arrêtent loin du but et ne l'atteignent jamais, parce qu'ils manquent de puissance pour souffrir. Pourtant, ceux qui arrivent et ceux qui périssent méritent également de la patrie, les uns pour avoir triomphé, les autres parce qu'ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir, selon l'énergie de leur volonté ou leur force matérielle, se conformant ainsi à l'Évangile qui dit : Il sera plus demandé à celui qui aura reçu davantage.

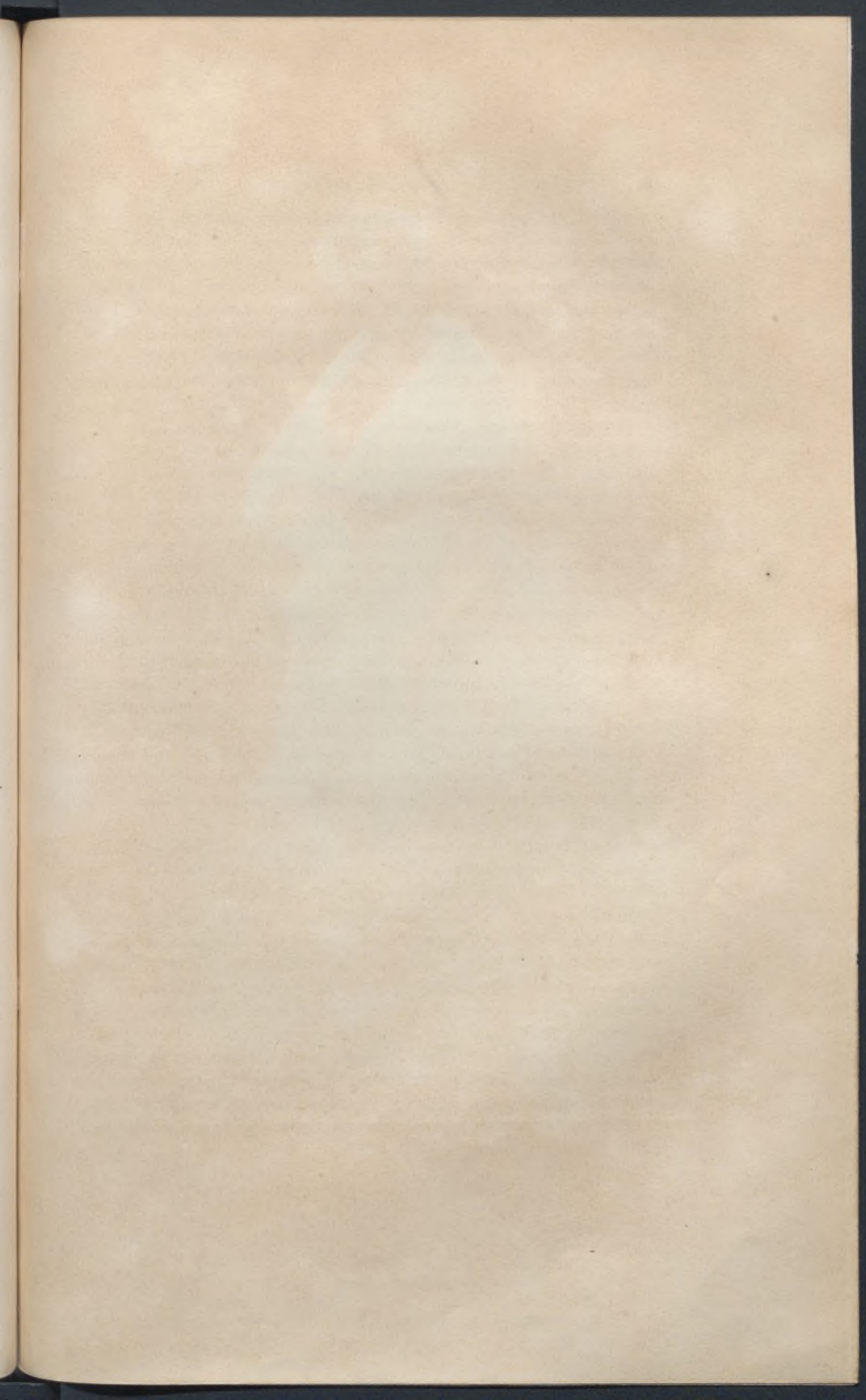
Mais le vide s'est fait autour de nous, il est encore de bonne heure, et puisque nous n'avons plus qu'un jour à passer à Madrid, prenons un calesin¹ et allons visiter la *Virgen del Puerto* et la *Fuente de la Teja*.

La *Virgen del Puerto* est la promenade des gens du peuple, des *manolos* surtout. Savez-vous ce que c'est qu'un *manolo*? c'est ce que plusieurs écrivains étrangers appellent un *majo*; mais un mot n'est point une définition. Ces messieurs, fort habiles, et, à coup sûr, doués d'un charmant esprit, n'ont pu vous tracer le portrait du *manolo* de Madrid, par la simple raison qu'ils manquent des moyens de l'apprécier. Ils n'ont pas vécu en Espagne le temps nécessaire pour bien connaître cette curieuse espèce, qui ne pousse que sur les bords du Manzanarès. Aussi nous vous conseillons de tenir ces messieurs, et ceux chargés d'aller en chaise de poste étudier le pays au vol, pour de grands écrivains, pour de gracieux et spirituels poètes, pour d'habiles littérateurs; mais à la charge de ne pas croire un mot de ce qu'ils

¹ Espèce de coricolo.

vous diront des mœurs, des usages, et surtout du caractère des Espagnols. Et ne croyez-pas, d'après cela, que nous mettions en doute leur bonne foi, à Dieu ne plaise ! ils vous raconteront ce qu'ils auront vu ; seulement, comme ils ont tout vu avec des yeux étrangers, comme ils ont tout entendu avec des oreilles étrangères, comme ils ont tout jugé avec leur imagination, c'est-à-dire, un peu légèrement, admirant à outrance ou dédaignant faute de bien comprendre, et sous l'influence d'une foule de préjugés ; de tout ils n'ont vu que les apparences. Faute de pouvoir vous peindre une Espagne, des Espagnols véritables, ont-ils créé le plus souvent une Espagne féerique et des Espagnols fabuleux, tels qu'on en voit seulement à l'Opéra-Comique et dans les mélodrames des boulevards. Mais revenons au manolo.

Traduit littéralement, le mot *manolo* signifie Manuel ; dans le sens que lui donnent les Espagnols, il représente toute une espèce, hommes et femmes ; car le mot *manolo* fait *manola* au féminin. Dans ce sens, il n'a de synonyme dans aucune langue. Le manolo de Madrid n'est pas la même chose que le bohémien parisien. Il est généralement très-luxueux, et il n'est pas nécessairement un malhonnête homme. Il y a des manolos dans toutes les classes au-dessous de la noblesse, dans le commerce, dans les sciences, dans les arts, et souvent parmi les petits rentiers. Il y en a aussi grand nombre parmi les repris de justice. Le manolo pur sang n'habite pas indifféremment tous les quartiers de Madrid : el Barquillo, el Avapiés, las Maravillas, voilà leur nid habituel. Hors ces trois quartiers, ou plutôt ces trois faubourgs, il n'y paraît qu'en passant. Dans la capitale de l'Espagne, il porte un costume particulier, lequel n'a pas varié depuis un temps immémorial, et ne variera probablement jamais ; ce costume consiste en une culotte courte de panne ou de drap, souvent de soie ou de beau velours ; une veste ronde très-courte, très-étroite, dont les manches semblent vouloir crever sous l'explosion des muscles du bras, dont le col n'a pas deux doigts de hauteur, et qui est aussi évasée sur la poitrine que nos gilets de bal. Des bas de soie, quand il est riche, de laine, quand il est ouvrier ; des souliers très-découverts ; une cravate passée autour du cou au moyen d'un nœud coulant ou d'un anneau d'or ou d'argent, et dont les pointes sont fixées aux boutons de la ceinture de la culotte ; les cheveux longs et tressés en *moño*, ou queue formée de deux tresses, quelquefois coupés et courts comme ceux d'un simple alguazil : tel est le costume de rigueur que nul manolo ne changerait contre tout l'or du Pérou, dût-il passer trois lundis du mois de juillet sans aller à *los toros*... Des jupons courts et très-simples ; une chaussure très-recherchée et en tout semblable à celle des hommes ; un *jupon* ou justaucorps de soie, ou de serge de laine, très-serré autour de la taille, très-décolleté, à manches plates garnies jusqu'aux coudes de boutons de filigrane





Manola.

d'argent à queue flexible, ou de chamarrure de soie ; de beaux cheveux, un grand peigne de corne, souvent d'écaïlle, et une mantille dont le prix varie depuis cinq ou six francs jusqu'à plusieurs milliers de réaux ; tel est le gracieux costume des manolas. Il leur va à ravir ; car, en général, elles sont jolies, bien faites, et leur désinvolture, quelquefois poussée un peu trop loin, leur donne ce je ne sais quoi que les hommes blâment dans les salons, devant les dames de bonne compagnie, mais auquel ils ne savent pas toujours résister... Le manolo sait pincer de la guitare et improviser rapi-



dement des ségnidilles sur toute sorte de sujets, bien que, communément, il ne sache ni lire ni écrire. Il parle mal espagnol ; à peine prononce-t-il un mot de sa langue comme le reste des nationaux ; pourtant son langage défectueux est toujours plein de grâce ; il est rare qu'il ne réunisse pas beaucoup d'esprit à beaucoup de bon sens. Le manolo est jovial, querelleur, il aime avec passion los toros ; il est amoureux, improvisateur, danseur infatigable de bolero. Vous le verrez rarement pris de boisson, ou dégingandé dans ses vêtements ; il est, au contraire, presque toujours tiré à quatre épingles, comme l'on dit ; il est brave, fanfaron même, insouciant de l'avenir. Il doit constamment être très-épris d'une manola vive, coquette, et, partant, bien-aimée, qui le bat et dépense tout son argent. S'il

n'est pas riche, ce qui arrive très-souvent, le manolo travaille, quand il sait travailler, mais seulement depuis le mardi jusqu'au samedi, et depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Le reste de la soirée est consacré à *su querida* et à ses amis; la guitare, les séguidilles et les gais propos font partie intégrante de sa nourriture. Il peut bien aller se coucher sans souper, mais non sans avoir fait la cour à sa belle, sans avoir engagé deux ou trois duels au couteau pour le lendemain, sans avoir dansé quatre boleros, sans avoir improvisé deux ou trois cents vers. S'il allait se coucher sans ces préambules, il aurait à coup sûr un terrible cauchemar; seulement, le lendemain, il aura, ainsi que son adversaire, oublié le rendez-vous d'honneur, à moins que le sujet de la querelle n'ait été l'amour ou la jalousie. Dans ce cas, il se battra tant que sa main pourra serrer le manche d'une *navaja*, jusqu'à ce que son corps ait été percé comme un criblé; jusqu'à ce que les alguazils viennent prendre les deux adversaires pour les mener à *chirona*, où il les conduira sans miséricorde. — à moins qu'ils aient une demi-douzaine de réaux à lui donner. — Le manolo n'est pas *torero* (toréador de profession); mais il doit savoir *capear* (agacer le taureau), *banderillear* (planter des banderoles au cou du taureau), et *matar* (tuer) un taureau selon toutes les règles de l'art. Il doit savoir faire les passes de *muleta*, la *suerte de estoque*, à *cierra pies*, et mille autres plus brillantes les unes que les autres. Nous engageons nos lecteurs à en lire la description dans la *Tauromachie* du célèbre Montès, aussi correct écrivain et profond observateur que gracieux et illustre toréador. Mieux vaudrait encore le voir mettre en pratique ses savantes leçons, chose qu'il fait avec tout le courage, tout le sang-froid et toute l'élégance d'un homme de cœur, d'un artiste distingué et d'un homme de goût... Mais là ne doivent pas se borner les qualités d'un manolo; il doit, avons-nous dit, être fort amoureux, amoureux fou, mais d'une seule femme; avec les autres, il doit se montrer galant, rien de plus. L'inconstance, aussi bien que l'indifférence, lui est interdite. Généreux jusqu'à la prodigalité, il doit sacrifier tout, même sa réputation, au moindre caprice de sa bien-aimée; pour lui-même, il doit être sobre, endurci à toutes les fatigues et à toutes les privations. Il supporte, sans se plaindre, toutes les douleurs. Chez lui, point d'égoïsme, point de cette fatuité sentimentale, efféminée, dédaigneuse et ridicule de nos lions... Il déteste l'orgie et toute sorte de débauche. Il ne connaît d'excès qu'en fait d'amour, de dévouement, de courage ou de luxe. S'il va quelquefois à *presidio*, ce ne sont pas les vices qui l'y ont conduit. Sa manola eût-elle été moins capricieuse, moins coquette, moins gourmande, et ses amis moins nécessiteux, il fût toujours resté ce qu'il était, un oiseau des bois, aimant la liberté plus que tout, croyant fermement à

l'amour de sa *manola*, au dévouement de ses amis et à la bonté de Dieu; cultivant la poésie par instinct, dansant pour plaire, et vivant au jour le jour sans le moindre souci du lendemain; car la prévoyance mesquine qui dessèche le cœur, disons le mot, l'avarice et tout ce cortège de passions égoïstes qui, au temps où nous vivons, sont le plus souvent érigées en vertus, ne tourmentent jamais son âme. Un *manolo* avare! Il serait plus méprisé qu'un ivrogne, et on le montrerait au doigt avec plus de dédain qu'un gitano mendiant et voleur.

Dans ses rapports avec *los futraques* (c'est ainsi qu'il appelle ceux qui portent un habit ou une redingote), le *manolo* apporte une sorte de dignité dédaigneuse qui lui sied à ravir... Il est très-susceptible envers cette caste qu'il méprise profondément. Aussi, pour un oui ou pour un non, joue-t-il du poignard avec *don futraque*. Dans le monde où il vit, chaque meurtre de *un usia* (un monsieur) est un titre de gloire auprès du beau sexe, et surtout aux yeux de sa *novia* (fiancée); à la condition, toutefois, qu'il n'aura ni tué ni blessé *perfidamente* (d'une manière perfide). D'après ce que nous venons de dire, le lecteur comprendra aisément que les *manolos* aient de fréquents démêlés avec la justice. Il en est, en effet, un grand nombre qui ont passé plusieurs années en Barbarie (aux bagnes que l'Espagne possède sur les côtes d'Afrique); c'est encore un titre de gloire pour un *manolo* pur sang, pourvu, toutefois, que ses années de *presidio* (travaux forcés) n'aient point été la punition d'un vol ou d'un assassinat; car, dans ce cas, il serait à jamais déshonoré.

La *manola* est loin d'être le digne pendant du type que nous venons d'esquisser; jolie femme, trop jolie peut-être, car sa beauté est cause de mille tentations auxquelles elle ne résiste pas toujours, elle est à la fois le bonheur et la perte de celui qu'elle favorise de son amour! C'est communément une femme d'une conduite équivoque. Effrontée, cynique, dévergondée, insolente, elle se sert volontiers du poignard, même envers son amant, chez lequel elle ne supporterait pas la plus petite infidélité, tout en s'arrogeant le droit de vivre sans frein ni souci.

Un *manolo* est indubitablement un beau garçon; laid, il ne pourrait appartenir à cette catégorie du genre humain. Il est jeune aussi; jamais son âge ne dépasse vingt-cinq ans; après son cinquième lustre, il passe à l'état de *chulo*, et doit se résigner à servir les amours des plus jeunes que lui, à improviser des *seguidilles*, et à raconter de vieilles histoires de revenants et des contes grivois. Il ne faut pas confondre le *manolo* avec *el chispero*, qui est à Madrid ce que le *voyou* est à Paris, ni avec le *currito*, dont nous parlerons en temps opportun. La seule différence qui existe entre le *manolo* et le *majo*, c'est que le premier ne fleurit qu'à Madrid, tandis que

le second naît et vit en Andalousie. Le *majo* andalous est plus luxueux, plus faufaron, plus accentué que le *manolo* de Madrid. Vous connaissez déjà le costume du *majo* andalous; c'est le même que portent les toreros ou *lidiadores* que vous avez vus à la course de taureaux...

Mais nous voici arrivés à la *Virgen del Puerto*. Examinons ce qui s'y passe...

« Otro! Quien mete mas? Por veinte va!... El que ha de ganar falta. Llorar, hijos de puta, llorar por bollos... Quien mete mas?... »

Venez par ici; prêtez-nous quatre *maravédís* pour prendre part au jeu des gâteaux. Qui sait si nos *maravédís* ne nous feront pas gagner pour *una peseta* de ces gâteaux à l'huile, peints de toutes les couleurs?... N'avez-vous pas entendu le marchand crier: « Encore un! Qui joue encore? Je vais donner les cartes pour vingt... Il manque celui qui doit gagner. Pleurez, enfants de, pleurez pour avoir des gâteaux... Encore un!... »

Savez-vous en quoi consiste ce jeu? Rien de plus simple: le marchand a deux jeux de cartes pareils; le premier, qu'il distribue entre toutes les personnes qui lui donnent un *cuarto* ou quatre *maravédís*; si les quarante cartes de ce premier jeu ne sont pas distribuées, faute de joueurs, le marchand les prend à moitié prix, c'est-à-dire, pour deux *maravédís* chacune, car les autres ont été payées quatre *maravédís*. Cela fait, le marchand prend l'autre jeu, bat bien les cartes qui le composent, et fait couper au premier venu. Reste à savoir lequel des joueurs aura pour quatre *maravédís* autant de gâteaux que de *cuartos* ont été mis au jeu. Ce ne sera pas difficile. Le jeu est tourné. On a coupé l'as de cœur! Celui qui aura l'as de cœur du jeu distribué aura gagné... Ce n'est pas nous... Allons voir si nous gagnerons un melon... C'est toujours quatre *maravédís*, quatre pauvres *maravédís* chaque coup. Si nous parvenons à planter la *navaja* dans l'un de ces beaux melons que voilà, il est à nous... Laissez-moi tirer, si vous voulez manger un beau fruit pour peu d'argent.

Voyez comme cela se fait. Le couteau, la pointe en dedans, touche juste l'extrémité de la paume de ma main, du côté du poignet. Le reste de la lame est mollement couché sur mes deux premiers doigts, et soutenu par le pouce, qui s'y appuie légèrement. Le manche est entièrement libre, et va servir de contre-poids à la lame, qui ira, rapide comme un trait et droit comme une balle bien dirigée, s'enfoncer tout entière dans le melon que vous voudrez bien me désigner... Il ne s'agit pour cela que de tourner convenablement le bras et de lancer le couteau en imprimant à ma main le même mouvement que l'on imprime au bras quand on joue au billard et que l'on veut faire *de l'effet*. Ce mouvement fait tourner en chemin la pointe du couteau, qui va s'enfoncer entièrement dans le fruit, et qui s'enfoncerait

tout aussi bien dans le corps d'un homme, par le même procédé... Les Madrileños ne sont pas forts à ce jeu-là, auquel excellent les Andalous; aussi est-ce sur la maladresse de ceux qui fréquentent ce *paseo* (promenade) que compte le marchand, ou plutôt le fripon, qui a fourni les melons et les couteaux, ou qui plutôt ne fait qu'empocher les sous enlevés aux gloutons au moyen de cette industrie de son invention.

Que pensez-vous de ce *paseo*? N'est-ce pas qu'il est joli, situé sur le bord de l'eau, à l'abri des vents du sud-est, grâce à la chaussée qui conduit de la porte de Saint-Vincent au pont de Ségovie, élevée de vingt pieds au-dessus de son niveau? Plantée d'arbres d'une hauteur prodigieuse, et tapissée partout d'un gazon frais et épais, la promenade de la Virgen del Puerto serait une des plus agréables de Madrid, si elle n'était le rendez-vous ordinaire de tout ce que la cité contient de plus pauvre, de plus déguenillé, et quelquefois de moins honnête.

Suivons les bords du Manzanarès, cette rivière sans eau sur laquelle plusieurs ponts de pierre, véritables monuments du génie, sont là inutiles comme serait sur la tête d'un fou une couronne de roi. En remontant le cours du Manzanarès, nous allons trouver la Casa del Campo, château et parc royal, dont Charles IV avait fait un rendez-vous de chasse, Ferdinand VII un elapier, Joseph Bonaparte un harem, et Marie Christine... qui sait ce qu'elle en a fait?... Des choses très-utiles à la nation, sans nul doute... Puis, après la Casa del Campo, la Florida, promenade délicieuse qui n'est fréquentée que par des blanchisseuses... Puis la *Fuente de la Teja*! Arrêtons-nous ici, s'il vous plaît...

Lorsque nous étions en Galice, nous vous avons promis de vous faire voir Asturiens et Galiciens dans toute leur splendeur. Le temps est venu de tenir notre promesse. Ceux qui sont venus pour *travailler* et ceux qui n'ont quitté leurs montagnes que pour venir à la *villa y corte* de Madrid à *buscar conveniencia*, tous ont également réussi. *Gallegos* et *Asturianos* ont trois degrés à parcourir avant d'arriver à l'apogée de leur bonheur. Le Galicien arrive sans métier connu, et travaille pour un *morceau de pain*; puis, avec les premiers liards qu'il a pu amasser, il achète une corde, et va se poster au coin d'une rue; le voilà portefaix: deuxième degré. Enfin le travail a donné, il a des épargnes; une place d'*aguador* (porteur d'eau) se trouve à vendre, il l'achète, et le voilà sûr de son avenir, à la seule condition de travailler comme un bœuf et de manger comme un chien. Son rêve est réalisé.

Comme le Galicien, l'Asturien est arrivé sans argent, sans amis; mais tranquillisez-vous, il rencontrera quelque *paisano*, lequel le recommandera à un majordome de sa connaissance, qui à son tour le recommandera à une vieille dame, laquelle le prendra pour valet de chambre — de son perroquet

et de son carlin... Avant peu, il aura une meilleure *convenance*; sa maîtresse reçoit du monde et va beaucoup à l'église. L'Asturien a été remarqué par une jeune dame dont le laquais est vieux, laid, ou a les jambes crochues... Laquais d'une grande dame! d'une dame jeune, d'une dame belle! deuxième degré... Avant peu, il sera... qui sait, peut-être conseiller intime du roi! *Chamorro*, le plus laquais de tous les laquais, l'a bien été, sans compter qu'il n'était pas beau. En revanche, il manquait absolument d'esprit. Mais quelle souplesse dans le dos de cet homme, quel instinct que le sien pour flatter, pour chercher... pour une foule de choses que vous ne devineriez jamais, et que nous ne voulons pas vous dire, de peur de passer pour de mauvaises langues.

La Fuente de la Teja est la république des Galiciens et des Asturiens qui habitent Madrid. Laquais, valets de perroquets, conseillers secrets des grands seigneurs, portefaix, *aguadores*, riches et pauvres, bien vêtus et débraillés, couverts de bure ou galonnés sur toutes les coutures; tout Galicien ou Asturien qui n'a pas encore oublié le pays natal se rend chaque dimanche à la Fuente de la Teja, pour danser la *zanganada*, manger des gras-doubles au piment, boire du *tintillo dulce* (vin rouge non fermenté), régaler les amis de quelques ruades et de force coups de bâton... Or tous les Asturiens et tous les Galiciens de Madrid y seront. Mais la *zanganada* va commencer : attention !

D'abord c'est une roue formée de tous les Asturiens et Galiciens qui se trouvent sur les lieux, souvent quelques centaines. Ces hommes, pêle-mêle, sans distinction d'âge, de rang, de pays, se tiennent par le petit doigt de la main : la livrée heurte la veste du portefaix, la jaquette du porteur d'eau est accouplée avec l'*uniforme* de la maison du roi, qui n'est qu'une livrée ; et tout cela tourne, en se dandinant en cadence, au son des couplets que vous savez : « *Marusiña ! Marusiña !* etc. » Puis la roue s'agite violemment, puis elle se rompt, et commence la plus drôle, la plus gauche, la plus *éléphantine* de toutes les bourrées, dansée par les plus lourds patauds que vous ayez vus jamais... Enfin *el tintillo dulce* qu'ont bu les danseurs commence à faire des siennes ; de l'estomac il est monté au cerveau. Chaque danseur a un bâton qui ne le quitte jamais dans ses pérégrinations à la Fuente de la Teja. Enfin *os forcejudos é os valientes*² se rappellent leur haine réciproque, cette haine de paysan aussi tenace que celle d'un faux dévot, aussi chatouilleuse que celle d'une jolie femme, aussi naïve que celle d'un enfant, et le *viva Pravia ! viva Piloña*³ ! retentissent dans la plaine, et sont soudain répétés par l'écho d'alentour... La danse s'est changée en une bataille sanglante, les coups de bâton pleuvent de part et d'autre,

¹ Voir page 85. — ² Voyez page 86. — ³ Voyez page 86.

quelques combattants ont été désarmés ou mis hors de combat, tués peut-être. Mais ne croyez pas que la mêlée finisse pour cela, les morts seuls restent tranquilles ; les blessés, ceux qui sont désarmés, se battront à coups de poing, non pas comme les gamins des faubourgs de Paris, mais comme des chevaux et comme des ânes, non pas face à face, mais dos à dos ; de telle sorte que vous croiriez les voir danser, pendant qu'ils ruent comme des chevaux qui seraient attelés queue à queue !... Bataille acharnée, impitoyable, meurtrière ! bataille ridicule, grotesque, inconcevable, mais qui dépeuplerait indubitablement le royaume de Galice et celui des Asturies, sans le zèle d'une bande d'alguazils, qui, alléchés par *los seis reales de vellon* (1 fr. 50 cent.), que l'autorité leur accorde pour *cada presa* (chaque prise d'homme), se trouvent là à point nommé pour faire main basse sur ces pauvres gens, qui se laissent prendre comme des oiseaux friands... Si vous nous demandez pourquoi tous ces alguazils affamés ne sont pas arrivés plus tôt, puisque tout le monde sait, à Madrid, qu'il n'est point de zanganada sans coups de bâton, nous vous dirons, avec notre franchise accoutumée, que les alguazils étaient arrivés à la Fuente de la Teja avant les combattants ; mais que, sachant que les mettre en paix leur ôtait toutes les chances d'être empoignés, chose qui eût rendu blanche la recette des gens de loi, qui n'ont pour toute solde que leurs *presas* (prises), ces braves alguazils ont laissé faire, dans le doux espoir d'une bonne prise. C'est justement ce qui leur est arrivé... Demain bien des dames iront au Prado sans laquais ; bien des seigneurs appelleront en vain leur *mayordomo* ; plus d'une soubrette sera forcée d'aller *en personne* chercher de l'eau à la fontaine, et le roi lui-même pourrait se trouver avec deux ou trois serviteurs de moins ; car demain, tous ceux qui n'auront pu échapper aux doigts crochus des alguazils, soit en courant plus qu'eux, ce qui n'est pas facile, soit en achetant le droit de ne pas être vus, moyennant le double de ce que vaut une *prise légale*, tous ces malheureux seront en prison ! Mais tranquillisez-vous, ils n'y resteront pas longtemps : leurs maîtres, les maîtresses surtout, vont s'intéresser pour les Asturiens ; les Galiciens seront protégés par les soubrettes de bonnes maisons dont ils ont été, sont ou vont être les fiancés ; quant aux serviteurs de la maison du roi, leur cocarde rouge les a sauvés : à moins d'assassinat ou de vol, ils ne sont ni justiciables ni appréhendables par les alguazils ordinaires. La justice *del bureo*¹ seule a le droit de se mêler de leurs affaires... Quant aux morts, on les enterrera... Vous voyez bien que tous ces pauvres diables vont être sauvés ! Oui, tous seront sauvés sans exception ; tous sortiront de la *carcel* (prison), mais quand l'*escribano*² les aura dépouillés, quand le

¹ Justice spéciale qui entend des causes des ecclésiastiques et des serviteurs du roi.

² Greffier criminel, notaire royal.

carcelero (geôlier) les aura plumés, quand le juge les aura écorchés, quand le procureur leur aura enlevé jusqu'à la dernière bribe. Tant que toutes ces opérations judiciaires, trop usitées, hélas ! dans la pauvre Espagne, ne seront pas terminées, nos Galiciens et nos Asturiens resteront au secret, non pas pour que l'instruction puisse faire son devoir, mais pour que les instructeurs puissent savoir... combien peut produire chaque prisonnier !... O justice castillane ! nous vous reconnaissons bien là ! O alguazils ! quelle belle souricière pour vous que la Fuente de la Teja, et que vous êtes habiles à pêcher sans vous mouiller les pieds !...

Mais chut ! Si ces braves *corchetes* (alguazils) nous entendaient, nous serions pris comme les Galiciens, et, comme eux, nous resterions en prison tant que *la justice n'aurait fait son devoir*, et alors notre voyage serait manqué ; car certes notre temps et notre argent passeraient, l'un en prison, l'autre dans la poche de ces corbeaux que vous savez... Mieux vaut rentrer à Madrid, et nous rendre à la tertulia. Ne faut-il pas que vous voyiez nos soirées ?...

— Doña Dolorès, voulez-vous nous faire la grâce de danser un fandango avec M. le chapelain ?

— Oh ! non. *Unas boleras*, à la bonne heure ; mais un fandango !... je n'ose pas.

— Osez toujours, ma belle señorita ; le fandango n'est pas un péché, quand on le danse sans intention, et seulement pour se distraire...

— C'est, au contraire, un gros péché mortel.

— Eh bien, qu'importe ? il n'est de gros péché que ne puisse effacer l'absolution... et je vous offre la mienne pour demain, si votre conscience ne vous laisse pas en repos après que vous aurez dansé avec moi.

Qu'avez-vous, lecteur ? seriez-vous scandalisé parce que vous venez d'entendre un prêtre parler de danser un fandango et de jouer de *las Castañuelas* (les castagnettes) ? Le scélérat ! débaucher ainsi la jeunesse !... pervertir le cœur, corrompre les mœurs, effaroucher la pudeur des jeunes filles !... Il n'en est rien ; ce prêtre est un très-honnête homme, un digne ecclésiastique, un ministre de Dieu beaucoup plus pur de cœur et de mœurs que tel cafard que nous connaissons vous et moi... En Espagne, les prêtres n'ont pas la prétention d'être parfaits ; ils sont quelquefois fort ignorants, mais généralement ils sont honnêtes gens. Ils dansent, ils jouent aux cartes, ils vont au spectacle, au bal ; ils fument, ils boivent, ils jurent quelquefois ; mais, encore une fois, cela ne les empêche pas d'être de très-dignes ministres de ce Dieu qui envoya son fils unique dans ce monde pour délivrer nos pères des scribes et des pharisiens hypocrites, que Jésus lui-même a nommés « *race de vipères*. » Et où avez-vous vu qu'il soit défendu à un prêtre de contempler

les blancs nuages de fumée qui s'échappent si capricieusement de son havana? Où est-il écrit qu'un prêtre, pour servir Dieu, doit fuir le monde qu'il est chargé de réformer, pour vivre dans un monde de fantômes évoqués par son imagination solitaire, exaltée, fantasque, folle?... Laissez le prêtre vivre librement avec les hommes; c'est ainsi que l'on fait en Espagne. Il faut fréquenter les malades pour devenir bon médecin; il faut connaître les faiblesses du cœur humain pour être apte à le fortifier... Croyez-vous, d'ailleurs, que le prêtre soit plus disposé à l'indulgence, à la douce charité, à cette tendre et bienveillante sollicitude qu'il doit à tous, en vivant comme un anachorète, sevré de toute joie, de tout bonheur, de tout amour!... Que ce mot ne vous alarme pas. Dieu est tout amour; et le prêtre, pour représenter Dieu dignement, doit beaucoup aimer aussi. Oh! que ce mot n'épouvante pas les oreilles françaises: il est le plus chaste et le plus pur de la langue espagnole. Nous ne l'employons point à tout propos, comme l'on fait en France. Ce mot pour nous est divin; il est le synonyme de tout ce que l'âme peut éprouver de sensations pures et ravissantes, de ce sentiment exclusif qui, en Espagne, n'est jamais un jeu de l'imagination ou un moyen d'arriver à la fortune; mais un culte, un dévouement, une complète et perpétuelle abnégation. Oui, l'amour doit enflammer le cœur du prêtre, car le prêtre doit porter dans son cœur tout le genre humain. Et comment voulez-vous qu'il chérisse ceux dont une discipline absurde le sépare violemment? En Espagne, nous l'avons dit, ce n'est point cela: hors de l'autel, le prêtre redevient un homme.

La señorita s'est décidée. Le fandango commence: regardez.

Le fandango est une danse d'abord lente, incertaine, timide; mais bientôt les danseurs s'animeront par degrés: alors commencera une mimique souple, gracieuse, qui exprime de vagues désirs, des voluptés timides, des aveux muets; puis, à mesure que la musique deviendra plus rapide, les passions se dessineront avec elle; enfin, arrivée à son dernier paroxysme, une ivresse inconnue envahit l'âme des danseurs; leurs mouvements se déploient avec une liberté hardie: c'est le triomphe des sens sur la volonté. Les danseurs oublient tout, et ceux qui les regardent, et le monde entier; leur tête est en délire, leur poitrine agitée; ils ne voient même plus les spectateurs, qui, partageant leur délire, suivent d'un regard enflammé ces inspirations fantasques, indicibles, spontanées, qui sont comme autant de traits brûlants qui vont droit à l'âme pour l'affoler!... Et pourtant, dans ces poses, dans ces mouvements, dans ce langage secret de la passion parvenue à son paroxysme, rien d'indécent, rien de lascif, rien dont les mœurs puissent être blessées; le cœur a parlé, les sens ont tressailli, toutes les fibres ont vibré, mais l'âme est restée pure au milieu de son exaltation et de son ivresse. Seulement, après

la danse, vous ne voulez plus danser qu'avec votre danseuse, et votre danseuse n'aime plus que vous pour partenaire : une fraternité magnétique vous rend désormais inséparables. Qu'elle était belle ! pensez-vous toujours. Qu'il avait l'air tendre et empressé, se dit-elle ; ou, pour mieux dire, vous ne pensez rien, elle ne dit rien ; mais votre âme, ou bien cette langue occulte, mystérieuse, qui est en nous et qui parle pour notre âme, sans que nous ayons la conscience de ce qu'elle dit ; cette voix, que nous appellerons volontiers la voix de notre pensée, dit tout cela, et mille autres choses encore que notre plume ne saurait exprimer. Y a-t-il des expressions pour un pareil langage ?



Le fandango est fini. Monsieur le chapelain est redevenu ce qu'il était avant, un brave homme ; la jeune fille est plus calme : n'a-t-elle pas la certitude d'être absoute demain des péchés que le fandango aura pu lui faire commettre... par la pensée ? Laissons les danseurs, et observons ce couple qui cause à voix basse dans l'embrasure de cette fenêtre. Ce sont deux amoureux. Ils parlent de leur avenir. Que de rêves dorés dans leurs paroles ! que de tendres aveux dans leurs yeux ! que de bonheur dans ces deux cœurs ! Oui, lecteur, du bonheur ! du bonheur vrai comme celui que goûtent les anges en la présence de Dieu ; car, pour eux, Dieu, c'est leur amour...

Ne croyez pas que le sentiment, qui les rend en ce moment si heureux, passe un jour comme passent les amours des autres pays... Ils s'aimeront toujours, de plus en plus; voilà peut-être trois ou quatre ans qu'ils se le sont dit pour la première fois... En Espagne, l'amour est une grave affaire qui ne se traite pas légèrement, une sainte et sublime passion qu'il n'est pas permis au premier venu de troubler!... Brouiller deux amants! infâme serait aux yeux de tous les gens de bien celui qui l'oserait. Il y a sans doute en Espagne, comme partout, des séducteurs, des hommes dépravés dont le cœur est usé, l'âme engourdie ou morte; ceux-là cherchent de faciles conquêtes... et les mœurs, ces lois plus fortes que les lois, les forcent à respecter le bonheur du prochain. Grâce à ces mœurs, une jeune fille n'est point déshonorée parce qu'un galant homme lui fait la cour. Si des circonstances imprévues rompent un mariage projeté, mille autres prétendants se présentent aussitôt, heureux de remplacer celui qui s'est retiré, et que le monde accuse toujours au lieu d'accuser la femme qu'il aimait. Cette méthode a ses avantages, à notre avis: d'abord, celui de ne pas forcer une femme à épouser un homme qu'elle méprise peut-être, et qu'en France elle ne serait pas libre de renvoyer sans donner gain de cause à la calomnie. Que de mariages auraient été rompus, en France, si les femmes pouvaient, sans se compromettre, se débarrasser d'un fiancé ennuyeux ou qu'elles ne peuvent aimer!

Il est vrai qu'en Espagne, dès qu'un homme cesse de courtiser une demoiselle, il ne s'ensuit pas, comme chez nous, qu'elle ait été faible ou qu'il ait été déloyal.

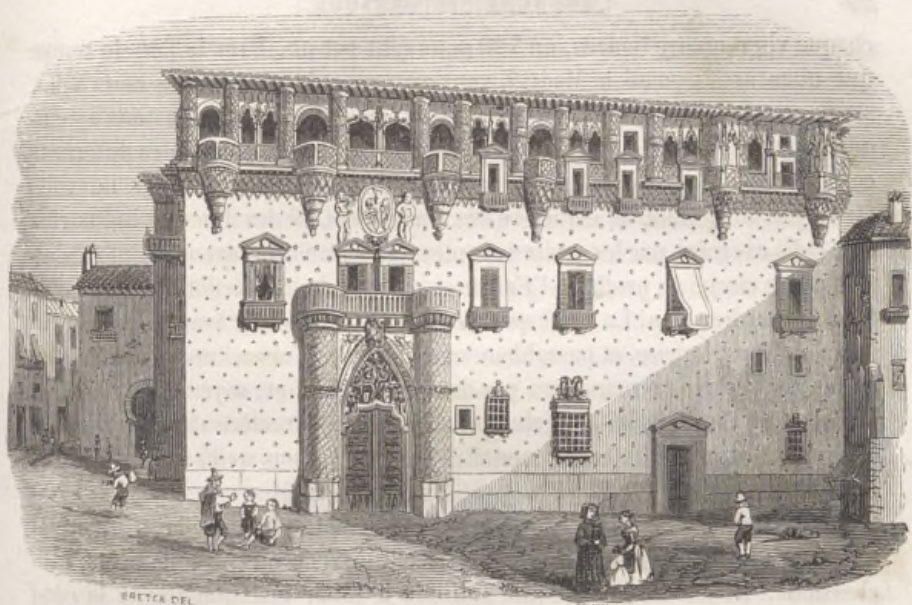
Quand un mariage est rompu en Espagne, même après plusieurs années d'une cour assidue, il s'ensuit tout simplement que l'on se connaît mieux, et qu'on ne se convient pas; ou bien que des raisons d'intérêt ont rendu cette union impossible. Mais, dans aucun cas, vous n'entendrez dire qu'une jeune fille a été délaissée: les Espagnols sont trop chevaleresques, trop galants pour cela. On dira: *Le dió calabazas*, elle lui a donné des citrouilles, ce qui signifie, en castillan: Elle n'a pas voulu de lui.

Dans nos tertulias, les mères jouent aux petits jeux innocents, les papas causent politique, affaires, toutes choses à l'ordre du jour; il en est même qui, en voyant leurs enfants, filles et garçons s'amuser entre eux, rêvant amour, poétisant la vie, se sentent renaitre, et, reculant de plusieurs années dans le passé, jouissent de leur ancien bonheur en voyant celui de leurs enfants... Voilà la tertulia dans toute sa vérité; la véritable tertulia espagnole qui, on le voit, est loin de ressembler aux soirées de Paris, dont le luxe et l'étiquette font presque tous les frais. Les Madrileños ont aussi des salons où l'on se rend pour poser, masqué d'une profonde hypocrisie, où

les jeunes gens ruinés vont chercher une dot, les chevaliers d'industrie des dupes à exploiter, les poètes incompris des admirateurs, les veuves de colons de vieux protecteurs ou de niais maris. Nous avons de ces salons-là à Madrid; mais comme ces espèces de macédoines sont importées de l'étranger, nous ne vous en parlerons pas... Maintenant que nous vous avons montré Madrid autant que nous l'a permis notre éditeur, revenons à l'hôtel, et faisons nos malles. Une autre fois, nous vous parlerons des prisons, du Saladero, ce Saint-Lazare de Madrid, et d'une foule de choses que nous sommes forcés d'omettre aujourd'hui. Demain, lorsque le soleil reparaitra à l'horizon, nous traverserons le pont de Tolède pour nous rendre à Aranjuez, que nous verrons en passant, et de là, dans la patrie « du jamais suffisamment loué chevalier don Quixote de la Mancha. » Pussions-nous y trouver « le bon Sancho, » son fidèle écuyer, pour nous servir de guide et nous indiquer du doigt la ville où fleurit jadis l'heureuse Dulcinée... et, à défaut de Sancho, l'un des *dieux termes* que vous connaissez, et qui, moyennant quelques *duros* que nous jetterons dans son chapeau béant, nous donnera un sauf-conduit pour gagner Tolède sans être inquiétés par *los chicos* du grand chemin¹.

¹ Les bandits.





Palais des Ducs del Infantado, à Guadalajara.

CHAPITRE IV.

Tolède. — La Mancha. — La Sierra Morena. — Regard en arrière.



Nous vous avons montré Madrid, ses édifices, quelques-uns des types particuliers à la localité ; vous avez assisté à une course de taureaux, à une Zanganade ; vous connaissez l'institution du Péché mortel et celle de la Paz y Caridad, auxquelles nous ajouterons le mont-de-piété, un véritable mont-de-piété, où le gouvernement, tout mauvais qu'il ait pu être, aidé d'une foule de gens riches, moins égoïstes que nos millionnaires d'outre-Pyrénées, prête de l'argent sur gage *gratuitement* et sans le secours de ces commissionnaires nommés par l'administration, qui, à Paris, font valoir leur argent à raison de 2 pour cent

chaque vingt-quatre heures, ou 720 pour cent par an. Dans le peu de temps que nous avons passé à Madrid, vous avez sans doute apprécié cette ville, ses mœurs, sa physionomie particulière; et, cependant, le temps nous a manqué pour vous initier aux mystères du monde élégant, et à ceux des différents commerces que l'on y exerce avec des bénéfices fabuleux. Nous ne vous avons pas dit un mot du caractère des Madrileños, ni des diverses industries qui, jadis exercées par les moines, continuent à être avantageusement exploitées par le clergé au profit de l'Église et à la grande satisfaction des fidèles... Vous ne perdrez rien. La route que nous avons à parcourir avant d'arriver en Andalousie est longue, et passablement monotone. L'occasion de vous initier à tous ces secrets ne manquera pas de se présenter, et, soyez-en sûrs, nous n'aurons garde de la laisser échapper. Quant au caractère des Madrileños, quelques mots vous le feront connaître comme si vous aviez habité Madrid pendant un siècle.

Les enfants de Madrid ont en général un caractère bienveillant, un cœur ardent, enthousiaste; une imagination facile à recevoir les moindres impressions. Doués d'une suprême aptitude à saisir instantanément le côté ridicule des hommes et des choses, ils passent pour être fort railleurs: leur esprit est, en effet, vif et caustique. Leur narration manque de cette grâce qui caractérise celle des Andalous, et de cette naïveté que l'on remarque dans celle des vieux Castellans; mais elle est pleine d'aménité et excessivement pittoresque, sans toutefois se ressentir de l'enflure que reprochent à la langue espagnole les gens qui n'en comprennent pas toutes les beautés. Autant les Madrileños sont gais, diseurs, caustiques, légers même, lorsqu'il s'agit de frapper un ridicule ou de satisfaire ce que l'on pourrait appeler le besoin de parler, autant ils sont graves, profonds, silencieux, et même paraboliques, lorsqu'ils traitent des sujets sérieux, ou qu'il s'agit d'affaires de cœur; mais, grave ou rieur, satirique ou poète, discutant une affaire d'Etat ou une affaire d'amour, le Madrileño est toujours convenable dans ses expressions, élégant dans les formes qu'il emploie, sans toutefois y mettre de recherche, le charme de sa conversation tient à la richesse des pensées dont il la nourrit et à la vivacité du style qu'il emploie.

L'intelligence du Madrileño est généralement précoce; bien dirigée, elle arrive bientôt à un point de maturité et de développement très-satisfaisants. Même après qu'il est resté longtemps sans culture, lancé dans un milieu convenable, ses facultés et sa puissance de conception se développent tout à coup d'une manière remarquable, et bientôt il s'élève au rang qui lui appartient. Les femmes de Madrid ne sont pas les plus belles de l'Espagne, mais elles sont assurément les plus gracieuses, les plus aimantes de toute l'Europe. Leur conversation est vive, légère, enjouée; leur caractère doux

et plein de tendresse; nulle mieux qu'elles n'est capable de saisir les plus fines nuances d'un sentiment délicat, et d'apprécier à sa juste valeur tous les trésors d'amour que renferme le cœur d'un Castillan.

Quant au bas peuple, il est, comme partout, grossier et quelquefois brutal; mais vous vivriez cent ans à Madrid, que vous n'y trouveriez pas une de ces hideuses figures d'ivrogne que l'on rencontre à chaque pas dans les quartiers populeux de Paris. Le bas peuple de Madrid est ignorant, mais non stupide; il est grossier, mais, dans sa grossièreté même, il est chevaleresque, souvent jusqu'à l'excès. Comme le gentilhomme, l'homme du peuple a des pensées hardies qu'il exprime à sa manière; et son âme active est susceptible, comme celle du plus grand seigneur, d'un poli et d'une élévation inconcevables. Malheureusement, comme dans toutes les grandes villes, il y a à Madrid une population insouciant, inoccupée, paresseuse, qui est aux autres habitants ce que l'ivraie est au blé. Mais cette partie de la population, composée de *manolos* et de *manolas*, n'est pas le vrai peuple de Madrid, elle n'en est que la lie; ce n'est pas d'elle que nous voulons parler...

Vous êtes sur le pont de Tolède, ce superbe édifice, construit, dit-on, par les Romains, on ne sait trop dans quel but, sur le maigre Manzanarès. Regardez! Sculptures, dentelures de pierre, merveilles de granit, tout a été prodigué; le style gothique domine dans ce monument, ce qui semblerait lui assigner une date moins ancienne que celle que lui donnent les Madrileños. Si nous étions moins pressés, nous vous montrerions une à une toutes les merveilles de ce pont, mais l'Andalousie, la Tierra de *Maria Zantizima*, comme l'appellent les Andalous, attend notre visite, parée de ses plus belles fleurs, de tous les fruits de l'Afrique, et de l'incomparable beauté de ses femmes, de ses monuments et de sa grandiose poésie. Avant de quitter la Nouvelle-Castille, nous vous ferons remarquer ces deux statues de pierre que la dévotion des Madrileños pour leurs saints patrons a placées dans ces deux niches, pratiquées sans doute à l'effet de recevoir les effigies de quelques héros goths ou romains. Ces statues sont celles de saint Isidore le laboureur et de santa Maria de la Cabeza, sa sainte et digne ménagère. Le premier est en costume de paysan, et tient à la main une houe, insigne caractéristique de sa profession, tandis que sainte Marie est représentée portant une burette — la même sans doute dont elle se servait chaque soir pour préparer la lampe de Notre-Dame.

Tournez maintenant vos regards vers le sud; voyez-vous cette montagne qui a exactement la forme d'un bonnet carré? elle est à deux lieues devant nous. Cette forme particulière et bizarre de sa silhouette, détachée sur l'azur du ciel, est due à une chapelle élevée sur le plateau de la montagne

en l'honneur de *nuestra Señora de los Angeles*... Plus près de Madrid, et à la droite de cette montagne, on trouve Caravanchel, célèbre depuis un temps immémorial par ses fabriques de savon. Caravanchel était autrefois un petit village composé de dix maisons, dont six fabriques de savon, une église et trois cabarets. C'est maintenant un site charmant où les gens riches font bâtir des *nids* délicieux, et les débauchés de petites maisons... Continuons; suivons la grande route, et tâchons d'arriver à Aranjuez.. Nous avons encore sept longues lieues à parcourir... Si vous le voulez bien, nous vous dirons quelques mots de deux villes assez importantes qui avoisinent Madrid, et que probablement nous n'aurons pas le temps de visiter: nous voulons parler de Guadalajara et d'Alcalá.

Guadalajara! cette vieille cité romaine qui conserve encore des débris de ses antiques murailles comme un souvenir de son luxe évanoui! Les Maures la possédaient paisiblement depuis fort longtemps, lorsque, sous Alphonse I^{er} de Castille, un cousin germain du Cid, Campeador, la reconquit les armes à la main.

Située sur la rive méridionale de l'Henarès, au milieu d'une plaine qui prend son nom, Guadalajara est considérée comme la capitale de l'Alcarria, pays fameux, disent les Castellans, « s'il produisait plus de blé et moins de fripons. » Nous ne garantissons pas la justesse de ce dicton; mais nous devons vous certifier que les sauterelles, les grenouilles et les avocats pullulent dans ce pays, ce qui ne l'empêche pas de produire aussi de très-jolies femmes d'un caractère fort obligeant. Aussi, dit-on en parlant d'elles: « *Alcarreña, mala para muger, no muy buena para amante y pésima para dueña.* »

Guadalajara a été riche et bien peuplée; elle est maintenant pauvre, et à peine y compte-t-on treize mille habitants, sur vingt mille qu'elle possédait sous Charles III. Les riches hidalgos, les joyeux ouvriers qui l'habitaient ont été remplacés par des bandes de malheureux en guenilles qui parcourent ses rues tortueuses et mal bâties, les pieds nus, les mains crasseuses et le teint bronzé sous la double influence d'un soleil brûlant et du vent glacé de *Somosierra* qui vient souffler par rafales sur la ville décrépite. Cependant, Guadalajara est la résidence d'un chef politique, de deux alcaldes constitutionnels; elle envoie plusieurs députés aux cortès, et maintient toujours son titre de cité; mais ce titre, elle le porte comme certains grands seigneurs qui n'ont conservé de leur ancienne splendeur que de vieux parchemins à demi-effacés, leur indomptable vanité et l'impérissable espérance de redevenir riches et puissants à tout prix.

Un savant écrivain qui, par modestie sans doute, n'a pas voulu dire son nom, affirme que Guadalajara et Ségovie étaient les seules cités qui, au

temps de Philippe V, faisaient fleurir le commerce de la draperie. Malheureusement l'histoire n'est pas d'accord avec le savant écrivain que, par parenthèse, nous soupçonnons fort d'être Alcarreño. L'histoire prétend, au contraire, que les fabriques de draps ne datent que du règne de Philippe V.

Après le traité d'Utrecht les Provinces-Unies envoyèrent en Espagne, pour les représenter, le baron de Ripperda, lequel présenta au petit-fils de Louis XIV divers projets qui, selon lui, devaient donner un grand développement au commerce espagnol. Le roi approuva ces projets, et chargea l'auteur de les exécuter; mais l'industriel baron préféra se livrer à cette science ténébreuse que l'on nomme diplomatie.

Ripperda débuta dans la carrière qu'il avait choisie par changer de religion; de protestant qu'il était il devint catholique. Cette première apostasie le poussa sans doute assez vite dans la carrière politique, car, peu de temps après, il se fit exiler en Afrique. Là, mieux avisé, il embrassa l'islamisme, et devint un zélé musulman. L'empereur de Maroc lui accorda un pachalik, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Cependant Philippe V, espérant que le baron diplomate se chargerait de faire prospérer l'industrie en Espagne, avait fait venir des Pays-Bas tout le matériel nécessaire pour monter une grande fabrique de draps. Des ouvriers habiles avaient été expédiés de Hollande. Malgré l'exil de Ripperda, la fabrique fut enfin établie à Aranjuez. Mais cette ville, dont le climat est presque mortel pendant les trois mois de grandes chaleurs, affaiblit, ou pour mieux dire décima les ouvriers hollandais. Pour ne pas les perdre tous, le roi fit transplanter la royale manufacture à Guadalajara, en 1719, époque à laquelle elle fut établie dans le palais de Montes-Claros, qui l'a vu naître et prendre un grand développement; elle occupe encore ce même local.

La manufacture de draps de Guadalajara a donné des produits qui ont servi de modèle aux étrangers, et sa célébrité a de beaucoup dépassé celle des meilleures fabriques du Nord, tant que sa gérance est restée entre les mains d'hommes spéciaux; malheureusement cette gérance est devenue depuis longtemps une sinécure, un moyen de récompense des *services rendus* au pouvoir, et dès lors elle est tombée dans le néant où elle se trouve aujourd'hui. La fabrique de Guadalajara a appartenu depuis à divers fermiers qui, tous, l'ont exploitée dans des vues personnelles; elle fait maintenant partie du domaine de la couronne; sa situation n'en est pas plus prospère pour cela.

Outre sa manufacture, Guadalajara renferme un palais aussi bizarre par l'étrangeté de son architecture que remarquable par la profusion et par la richesse de ses ornements. Ce palais appartient aux ducs de l'Infantado. Ce monument n'est pas le seul qui, dans cette ville, témoigne de la puis-

sance et de l'immense vanité de cette maison, presque toujours ennemie du peuple. Les ducs de l'Infantado possèdent encore un couvent de franciscains, une espèce de Panthéon dans lequel sont rangés vingt-huit tombeaux de marbre, réceptacles de poussière humaine, et dernier asile des grandeurs d'ici-bas. Ce caveau a coûté 700,000 francs environ!...

A cinq lieues de Madrid et sur la route de Guadalajara, séparée de cette dernière ville, est Alcalá, *fabrique* d'hommes d'esprit, entrepôt de science où tant de célébrités espagnoles ont puisé leur savoir, Alcalá, la rivale de Salamanque, la patrie de Cervantès, la ville des collèges, des églises et des couvents; si sombre, qu'on la dirait éternellement vêtue de deuil! On ne rencontre dans ses rues, sur ses places et dans ses environs que des hommes *noirs, vieux, secs, refrognés*, vêtus de huppelandes décrépites et de crasseux bonnets doctoraux; Alcalá est peuplée presque exclusivement de professeurs, de prêtres et d'étudiants, tous gens à soutane. *Las casas de posadas* y sont aussi nombreuses que les habitations. Alcalá de Henarés s'élève comme un caravansérail au milieu du désert; de là à Madrid et même beaucoup avant d'y arriver, c'est un sol aride, où, excepté le blé et l'orge, la terre ne produit rien.

La ville est grande, les habitations sont assez nombreuses et assez commodes pour contenir de trente à trente-cinq mille âmes. Nous ne pensons pas qu'elle ait jamais pu s'enorgueillir d'en posséder plus de six à sept mille, encore en comptant environ cinq à six cents moines commodément installés dans dix-neuf couvents, deux ou trois cents religieuses enfermées dans huit monastères, et enfin un nombre de prêtres assez considérable pour desservir tout un département breton. Jadis la ville était bâtie sur un monticule peu élevé. Un archevêque l'a, dit-on, transplantée sur la rive droite de l'Hénarés, où elle se trouve depuis longtemps.

L'université d'Alcalá a été fondée par le cardinal Ximénès de Cisneros. De nombreux collèges et d'excellentes écoles donnent gratuitement à la jeunesse espagnole une éducation qui, pour être moins variée que celle qu'on reçoit en France, n'en est pas moins solide, ni moins profitable. Alcalá est le quartier latin de l'Espagne, moins les *étudiantes*, moins la Grande-Chaumière et la Chartreuse, moins toute cette bande d'usuriers qui peuplent les ruelles qui aboutissent aux rues Saint-Jacques et de la Harpe; moins cette population de jeunes gens dont le cœur est mort avant que leur corps ait acquis tout son développement; moins, enfin, ces empoisonneurs pompeusement décorés du nom de *restaurateurs*...

— Pardon, mon frère, nous sommes pressés, laissez-nous continuer en paix notre route...

— Nous sommes tous mortels, et, vous le savez, votre âme ne pourra

profiter des oraisons de notre sainte mère l'Eglise, si vous ne possédez la bulle de la sainte croisade.

— Nous ne sommes pas de ce pays...



— Alors prenez une *bula de carne* (bulle de gras), vous voyagez, et, en route, on ne mange pas toujours ce qu'on veut... Il pourrait arriver que le poisson fût *rare ou absent* pendant les jours maigres qui vont venir.

— Nous ferons gras, et Dieu nous pardonnera en faveur de la nécessité où nous serons d'en agir ainsi... »

Dieu merci, nous voilà délivrés du *bulero*.

Savez-vous ce que c'est qu'un *bulero* ?

C'est un colporteur d'indulgences, un marchand de narcotique pour les consciences timorées, un trafiquant de papier brouillard, sur lequel sont imprimées une foule de choses en langue latine, lesquelles choses ne sont ni plus ni moins qu'un laisser-passer pour le paradis. Un *bulero* est un vendeur de bulles en un mot.

Il y a la bulle des vivants, *bula de vivos* ; la bulle des morts, *bula de difuntos* ; la bulle de *composition*, *bula de composición* ; la bulle de la sainte croisade, *bula de la santa cruzada*. Chacune de ces bulles a son prix, et procure ses avantages. Ce sont de vrais spécifiques pour guérir les différentes

maladies de l'âme, même après la mort du corps. Aussi sont-elles vendues chez les droguistes, lesquels ont des commis placeurs qui vont offrir cette marchandise à domicile !

Nous ne vous parlerons pas des sommes que produit à l'église cet étrange commerce ; vous ne nous croiriez pas si nous vous disions que la vente des bulles, en Espagne, donne annuellement un produit net de vingt à vingt-cinq millions, défalcation faite de tous frais de fabrication, de commission et de vente. Ce chiffre est pourtant réel !... Mais vous êtes sans doute curieux de connaître les diverses propriétés de chacune de ces bulles et les privilèges accordés à ceux qui les achètent... Ecoutez !

La bulle des vivants préserve son propriétaire de toutes peines expiatoires à subir au delà de la tombe. Elle lui confère en outre indulgence plénière et illimitée pour tous ses péchés présents et passés. En un mot, fusiez-vous le plus grand scélérat de la terre, dès que vous êtes propriétaire d'une bulle des vivants, vous pouvez vivre et mourir en paix sans crainte de Satan et sans risquer les peines redoutables du purgatoire ; cette bulle a la propriété de vous maintenir aussi immaculé qu'un agneau blanc qui vient de naître. Et combien pensez-vous que coûte ce précieux talisman?... Rien, ou presque rien ! Au reste, voici son prix dans les diverses provinces d'Espagne et aux Indes.

Dans les deux Castilles,	108 maravedis,	77 centimes.
En Catalogne, en Aragon et dans la Navarre.	72	55
Dans le royaume de Valence et de Murcie, aux îles Baléares et dans les îles Canaries.	56	26 1/2

Et cette bulle dure dans toute sa force et vigueur depuis le premier de l'an jusqu'au trente et un décembre suivant à minuit précis !

Eh bien, si vous étiez Espagnol, voudriez-vous être exposé à mourir en état de péché pour une misère de 108 maravédís par an?...

Nous devons vous prévenir que la bulle des vivants ne saurait avoir tous les effets dont nous avons parlé plus haut si une seule des autres manquait à votre collection ; les bulles d'Espagne sont comme les signatures de nos lettres de change, elles sont toutes solidaires les unes des autres ; voilà pourquoi il est bon de les avoir complètes. Au reste, vous ne pouvez que gagner à les acheter ; car, nous l'avons dit, chacune d'elles vous pousse à sa manière vers le paradis.

La bulle de composition est la réalisation de ces paroles du bon M. Tartufe : « Il est avec le ciel des accommodements. »

En effet, cette bulle relève de toutes censures encourues, et va même

jusqu'à neutraliser les effets de l'excommunication!... Avez-vous fait des vœux qui vous gênent, des promesses que vous ne voulez pas tenir!... achetez la bulle de *composition*, et vos vœux deviennent nuls, et vos promesses sont comme non avenues... Le Vatican a-t-il lancé ses foudres contre vous? achetez la bulle de composition, elle sera pour vous un véritable paratonnerre... Si Philippe-Auguste avait connu cette bulle, il aurait pu se moquer du légat et garder son Agnès bien-aimée, laquelle vivrait peut-être à l'heure qu'il est; seulement M. Ponsard n'aurait pu faire son inimitable tragédie, et cela eût été vraiment dommage.

La bulle de composition ne coûte que 144 maravédis, ou 1 fr. 57 c. 1/2 environ.

La bulle des morts, *bula de difuntos*, s'achète au nom et pour le compte des parents ou des amis trépassés. 56 maravédis, tel est son prix invariable pour toutes les classes de la société. Moyennant cette modique somme 57 centimes 1/2, on est certain d'arracher l'âme du premier venu aux feux épuratoires. Chaque bulle a le pouvoir de délivrer une âme du purgatoire, voilà pourquoi nous vous engageons à en acheter deux ou trois cents, lesquelles vous appliquerez à tous vos ascendants. Quant à la bulle de la sainte croisade, ce n'est qu'un luxe, elle ne sert plus à rien; toutefois, il faut l'acheter, sous peine de voir les autres annulées de plein droit; tel est l'arrêt; les eussiez-vous toutes, s'il vous manque celle de *la cruzada*, créée par Innocent III, en faveur des croisés qui allaient se faire tuer en Palestine, votre père resterait au purgatoire, vous seriez constamment en état de péché mortel, et vous ne pourriez manger une sardine au beurre pendant le carême sans aller tout droit en enfer. Combien cette bulle coûte-t-elle? On ne vous la vendra pas 500 fr., pas même 500 centimes, cette bulle, la plus utile de toutes parce qu'elle les sanctionne toutes, se vend chez les droguistes de Madrid pour la bagatelle de 4 sols, 27 maravédis!... et chez les épiciers du royaume pour la misérable somme de 2 réaux de Vellon, ou 57 centimes! Privez-vous d'aller en paradis pour si peu!... Cependant, si vous êtes riche et titré, vous la payerez un peu plus cher; car, en fait de *bula de la santa cruzada*, il y en a de deux sortes, celle des pauvres gens et celle des grands seigneurs, *la bula comun*, y *la bula de ilustres*: la première, dont vous connaissez le prix, est destinée au peuple, à cette partie de l'espèce humaine qu'on exploite et qu'on trompe dans tous les pays; tandis que *la bula de ilustres* n'a été créée que pour les gens comme il faut. Aussi se vend-elle 12 réaux, 452 maravédis, 2 francs 78 centimes!... Sans compter qu'elle n'est pas trop chère si elle fait passer tous les chameaux par le trou des aiguilles, ou, ce qui revient au même, si elle fait entrer les riches dans le royaume des cieux.

Tout ceci vous paraîtra sans doute fort étrange, lecteur, à vous qui avez toujours entendu dire que l'Espagne était un pays primitif, sans commerce, sans politique, sans industrie... Pourtant, tout ce que nous avons raconté est vrai, ce qui prouve, selon nous, que l'Espagne est beaucoup plus industrielle que la France, où l'on se contente de créer des assurances contre l'incendie, contre la mort, contre les fripons et même contre la grêle; mais où l'on n'a jamais eu, comme dans le pays de Cid Campeador, l'idée aussi heureuse que chrétienne de créer une assurance contre le purgatoire, contre l'enfer et même contre le remords...

Asseyons-nous ici... Nous sommes sur le bord de la mer, à une lieue et demie d'Aranjuez. Ce site royal, dont le palais se mire dans les eaux du Tage. Peut-être dans le collège où vous avez appris votre géographie a-t-on oublié de vous parler de la mer d'Antibola! Les collèges français sont bien capables d'avoir commis cet oubli: nous, c'est différent, nous sommes payés pour vous instruire, et nous n'y manquerons pas.

Aucuns prétendent que la mer est encore fort loin d'Aranjuez, et qu'en fait d'eau, depuis Aranjuez jusqu'aux montagnes de Tolède, et depuis les montagnes de Tolède jusqu'à la Sierra Morena, on trouve d'assez bons vins; nous sommes aussi de cet avis; cela n'empêche pas Aranjuez d'avoir une mer à lui, une mer qui, sous Charles IV, portait des escadres nombreuses, presque entièrement composées de vaisseaux à trois ponts, lesquels vaisseaux étaient armés de canons et montés par des équipages nombreux; seulement ces vaisseaux étaient de liège, les canons de bois peint et les équipages de carton; seulement ces vaisseaux étaient longs de deux ou trois mètres, et portaient des voiles de batiste sur des mâts de baleine; seulement, après avoir vogué longtemps du sud au nord et de l'orient à l'occident, on les chargeait sur le dos des mulets et on les rapportait au palais. Là, on les enfermait précieusement dans le garde-meuble, où ils restaient jusqu'à ce qu'il re prit à S. M. Catholique Charles IV la fantaisie d'aller se promener précédé de sa flotte sur les bords de la mer improvisée, où, de nouveau, les vaisseaux en question étaient mis en mouvement au moyen de plusieurs ficelles qui les faisaient aller, venir, se heurter, se culbuter, ce qui amusait infiniment le bon roi Charles IV, lequel s'imaginait, sans nul doute, qu'il assistait à une bataille navale... O puissance de l'imagination! Pendant qu'à Trafalgar les Anglais détruisaient la marine espagnole, pendant que Godoi s'emparait du pouvoir, que les partisans de Ferdinand préparaient les événements du 18 mars 1808, et que Napoléon essayait déjà la couronne d'Espagne sur la tête de son frère Joseph, pendant ce temps-là, disons-nous, Charles IV, ce roi nul autant que les rois fainéants, s'amusait comme un écolier, durant six semaines de l'année, à tuer quelques lapins, et à voir voguer à pleines

voiles ses batelets sur un lac, ou plutôt sur un marais grand comme cinq ou six fois le bassin du Palais-Royal, et que les courtisans s'étaient plu à décorer du nom de mer ! Ce marais a conservé le nom de mer d'Antibola, parce que, près de ses bords, s'élèvent quelques cases habitées par de pauvres familles que les fièvres ont rendues jaunes comme du safran, et groupées sans ordre et sans plan aucun, mais qui, ensemble, composent une bourgade appelée *Antibola*.

Poursuivons.

Cet édifice que vous voyez étinceler sous les rayons du soleil couchant est le palais d'Aranjuez. C'est là que, le 18 mars 1808, Ferdinand VII pria humblement son père d'abdiquer la couronne en sa faveur, ce que le roi fit, en se réservant le droit de chasser paisiblement ses lapins et de faire manœuvrer ses vaisseaux sur la mer que vous connaissez. C'est au palais d'Aranjuez que don Manuel Godoï, alors grand amiral, prince de la Paix et conseiller intime de la reine Marie-Louise, mère de Ferdinand, fut arrêté par les gardes du corps, qui avaient été ses camarades alors qu'il n'était qu'un pauvre hidalgo de l'Estramadure, sans autre fortune que son beau physique et sa guitare, dont il jouait si bien : ce qui, dit-on, lui valut la protection de la reine et la confiance du roi. C'est à Aranjuez que le peuple, irrité, le chercha avec acharnement, et l'eût assurément mis en pièces, si ceux qui l'avaient arrêté n'eussent feint de le conduire dans une affreuse prison pour le soustraire aux fureurs de la populace. Aranjuez, aujourd'hui si calme, si silencieux, que l'on dirait une population de statues, était bruyant et animé ce soir-là... La cour y était ; de nombreux seigneurs, des marchands, des artisans, au nombre de plusieurs milliers, l'y avaient suivie comme ils le faisaient tous les ans vers la même époque. Plus de vingt-cinq mille âmes encombraient les rues ; les femmes chantant, vociférant, excitant leurs maris, leurs enfants et leurs amis, contre le favori abhorré ; les hommes armés de piques, de fusils, de bâtons au bout desquels ils avaient attaché des couteaux, et même de longues aiguilles de bourrelier, portant des torches allumées, vomissant mille injures contre Charles IV, qu'ils appelaient *calzonazos* (c...), et contre la reine, qu'ils appelaient *escopetera* (p....). Quant à Godoï, voici ce que chaque passant, arrêté par le peuple, était obligé d'entendre :

« Si le miras por delante ya no es almirante.

« Mirale por detras, ya no es principe de la Paz.

« Mirale de costado, dos veces es casado.

« Mirale de costado, por delante y por detras, y verás un hijo de puta, un alcahuete, un ladron mas ladron que Barrabas. »

« Regarde-le par devant, il n'est plus amiral.

« Regarde-le par derrière, il n'est plus prince de la Paix.

« Regarde-le de côté, il est deux fois marié.

« Regarde-le de côté, par devant, par derrière, tu ne verras en lui qu'un bâtard, un complaisant, un voleur plus voleur que Barrabas. »

Ces paroles, qui, en français, paraissent insignifiantes, étaient un reproche sanglant dans la bouche du peuple espagnol irrité. Si la lettre semble obscure, il n'en est pas de même de l'esprit. La véritable signification de ces mots, était celle-ci : « Il n'y a pas longtemps il n'était rien ; on l'a fait grand amiral ; on l'a fait prince ; il a épousé une femme qu'il a répudiée pour prendre une princesse. Mais son heure est venue. Regarde son passé, son présent et son avenir : il n'est plus rien qu'un bigame, un bâtard, un *com-plaisant*, un voleur plus voleur que Barrabas. »



En effet, le lendemain, Godoï n'était plus rien que l'objet de l'exécration publique ; et sans le dévouement d'un de ses amis, alors exempt aux gardes du corps, qui feignit de lui en vouloir pour le soustraire à la fureur du peuple, Godoï eût été haché. Hâtons-nous de le dire, Godoï n'était pas si coupable qu'on l'avait fait aux yeux du peuple, si souvent dupe des fomentateurs de troubles. Godoï était un gentilhomme *estremeño*, un hidalgo de

bonne maison qui était venu à Madrid, pauvre il est vrai, mais plein d'honneur et d'amour pour son pays. Grâce au nom qu'il portait, et à quelques protections, il avait été admis à faire partie du corps royal des gardes de Leurs Majestés. Un jour, il était de service dans l'antichambre de la reine, et entouré de ses camarades, dont il était généralement aimé; il s'amusa à jouer de la guitare, ce qu'il faisait, avons-nous dit, fort bien. En ce moment, la reine paraît. Godoï quitte sa guitare, et se lève tout confus. «Continuez, lui dit Marie-Louise.» Et il se remit à jouer de son instrument favori. La reine l'écouta pendant quelques instants, puis elle rentra dans son appartement.

Quelques jours après, le garde du corps avait monté en grade : il était devenu *exempt*. Le capitaine des gardes, un grand d'Espagne ! est bientôt disgracié, on ne sait pourquoi ; Godoï le remplace... L'Espagne a perdu sa marine ; Godoï est nommé grand amiral ! L'Espagne est menacée d'une guerre ; Godoï reçoit le titre de prince de la Paix ! Godoï n'avait, il y a quelques mois, qu'un logement modeste dans un quartier retiré, il vivait au jour le jour, empruntant sur sa mince paye de sous-lieutenant, solde d'un garde du corps, ne fumant que lorsqu'un ami lui offrait un cigare !... Il a maintenant des palais, une maison presque aussi nombreuse et beaucoup plus brillante qu'un prince du sang ! Il a une garde d'honneur. Le roi n'ose rien faire sans le consulter... C'est lui qui est le véritable roi ! D'où lui est venue cette rapide fortune ?... Il était beau, il a plu ; il était habile, il a su profiter de l'amour que sa personne a inspiré à la reine d'Espagne ; il était doué d'un vaste génie, et son amante ne s'est plus contentée de l'aimer, elle l'a admiré. Arrivé à l'apogée de sa grandeur, il a songé à sa patrie, à l'Espagne si malheureuse, et il a voulu la régénérer ! Voilà le tort de don Manuel Godoï. Ses ennemis en ont profité pour le perdre. Au lieu de le montrer au peuple tel qu'il était, ils ne le lui ont montré que du côté coupable, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Ses efforts pour civiliser l'Espagne, pour régulariser son administration, pour la rendre propre à jouir des bienfaits de la liberté, voilà ce que Ferdinand VII a eu soin de cacher au peuple, qui, ne voyant en Godoï que le parvenu, l'a insulté, flétri, et l'eût assassiné pour le trainer ensuite dans la boue, comme il y traîna quelques années plus tard don Melchor de Jovellanos, l'auteur de *Pan y Toros*, le plus noble patriote que l'Espagne ait produit !...

Mais vous devez être fatigué. Venez vous asseoir un instant dans les jardins du palais... C'est ici, comme à Versailles, de belles allées bien sablées, bien unies, parfaitement entretenues !... des arbres vigoureux, dont l'épais feuillage garantit les promeneurs contre l'ardeur du soleil... des étangs, des statues, un musée ! mais tout cela sans caractère et sans poésie... Les

arbres ne sont que des murs verts, tant leurs branches ont été torturées, leur feuillage tondu, aplati, modelé en berceau, en espalier, en pyramide, en bouquet! partout la main de l'homme, les capricieuses beautés de la nature nulle part. Le parc est vaste et bien peuplé de gibier; mais ce gibier est fait exprès pour le roi, il est apprivoisé: les daims n'ont peur ni du bruit de vos pas ni des aboiements des chiens; et les lièvres, les perdreaux, et jusqu'aux sangliers eux-mêmes, viendraient, si vous les appelez, man-



ger dans votre main! C'est que tous ces habitants des bois sont accoutumés à recevoir chaque jour leur ration... comme votre chien, comme votre canari, comme votre perroquet!... Avec cela un air si mou, si chaud, si malsain, qui vous donne la fièvre, si vous avez l'imprudence de le respirer après le mois de mai, ou si glacial, si humide, si chargé de miasmes putrides échappés des nombreux marais qui avoisinent Aranjuez, qu'il vous glace sans vous fortifier, et qu'il vous tue comme un poignard empoisonné, si vous le respirez pendant l'hiver. C'est dommage pourtant, car les environs d'Aranjuez sont très-pittoresques, les champs d'alentour sont riches en moissons, et le ciel est si bleu dans ce pays!... Continuons notre route. Nous avons encore à traverser Ocaña, dos Barrios, Valdepeñas et Yepès.

et avant d'arriver à Tolède, où nous nous arrêterons quelques instants, ne fût-ce que pour vous montrer la cathédrale, l'Alcazar..

Nos mulets ont fini de manger leur picotin. Partons... Tâchons de traverser *los montes de Toledo* avant la nuit, de peur de rencontrer le neveu de Salomon...

Le neveu de Salomon apparaît souvent aux voyageurs sous le costume d'un bandolero, armé jusqu'aux dents, et accompagné d'une bande de che-napans qui vous écorcheraient vifs pour un doublon; voilà bientôt quatre mille ans qu'il règne en souverain sur los montes de Tolède, et qu'il fait le même métier; mais ne pensez pas qu'il vienne jamais vous détrousser brutalement. Le parent du grand roi ne vole pas, il demande une redevance aux voyageurs, et aux jolies femmes le droit du seigneur. Tout cela il le prend avec une extrême courtoisie; ses procédés sont ceux d'un homme de race, et nullement ceux d'un huissier ni ceux d'un *pégre*. Le chapeau à la main, il vous prie d'y déposer la moitié de ce que vous possédez d'argent monnayé, cinquante pour cent seulement, moitié moins qu'un budget constitutionnel; mais il est si sobre, lui et les siens! Les habitants de la contrée assurent qu'il vit de racines, et qu'il couche dans un lit dont les matelas sont de pierre et les couvertures d'air du ciel. Francisco Esteban, tel est son nom, vint dans ces montagnes à la suite de la ruine de Jérusalem. Quand le grand Nabuchodonosor, après avoir rasé la ville sainte, chassa devant lui, comme un troupeau de bêtes, les descendants des patriarches, Francisco Esteban, alors enfant, se trouvait en nourrice chez une prêtresse de son pays; cette nourrice, qui, au rebours de celles de la Normandie, aimait son nourrisson plus que l'argent, se sauva, dit-on, pendant la bagarre, emportant avec elle le neveu de Sa Majesté, dont les parents avaient été écrasés sous une tour. La fidèle nourrice, son précieux fardeau dans les bras, voyagea ainsi pendant plusieurs mois, sans s'arrêter jamais que pour manger quelques racines et prendre un peu de repos. Bref, elle voyagea si longtemps, que, lorsqu'elle eut fini, son nourrisson avait de la barbe, et, grâce à la vie sauvage qu'il avait menée, il pouvait combattre un lion bras à bras, et attraper un cerf à la course. Par malheur, le pays où nos deux aventuriers se trouvaient alors ne produisait ni cerfs ni lions, mais seulement quelques lapins, beaucoup de loups et une nombreuse bande de malfaiteurs. Ils étaient dans les monts de Tolède!... Un jour la nourrice de notre héros sortit de la grotte qui lui servait de retraite, et où elle cachait l'héritier présomptif de la couronne d'Israël pour le soustraire à la fureur du conquérant assyrien; mais, hélas! elle ne revint plus. Or, voici pourquoi: par un privilège providentiel, sans doute, la nourrice était restée jeune et belle, bien qu'elle eût dépassé depuis longtemps l'âge des amours.

et qu'elle fût mortelle comme les autres femmes. Les bandits qui infestaient le pays l'avaient rencontrée, et ils s'étaient dit :

« Voilà une prise qui charmera les loisirs de notre capitaine. » Et, sans égard pour sa pudeur, sans pitié pour ses larmes, ils l'enlevèrent, et la portèrent dans le cœur des montagnes, où leur chef les attendait.

— Que m'apportes-tu là ? s'écria le chef des bandits d'une voix qui ressemblait plus à un mugissement qu'à un cri humain.

— Ce que tu désirais depuis longtemps, répondirent les bandits : une femme charmante pour te tenir compagnie la nuit et le jour, quand il te plaira de te reposer pendant que nous *travaillerons*.

— C'est bien, grogna le chef.

Puis il éleva dans ses bras la nourrice de Francisco Esteban comme il eût fait d'un enfant à la mamelle, et se mit à courir vers sa tanière... Bien des jours se passèrent sans que l'on revît la nourrice ni son ravisseur, pendant lesquels jours Francisco Esteban remplissait le creux des rochers de ses lamentations ; mais sa nourrice n'avait pas perdu de temps.

Un jour que Francisco Esteban était assis penché et pleurant comme un saule sur le mausolée d'un millionnaire, apparut à ses yeux étonnés la figure rébarbative de l'un des bandits qui avaient enlevé sa nourrice.

— Que me veux-tu ! s'écria le neveu du grand roi...

— Je suis, répliqua le vieux scélérat, un envoyé de celle qui t'a donné le lait de ses mamelles, et qui t'a sauvé du joug des ennemis d'Israël. Je viens t'apporter les paroles de celle qui gémit maintenant dans les bras d'un vautour !

— D'un vautour ! fit le descendant de Salomon.

— D'un mauvais chien, aurais-je dû dire, car notre chef est plutôt un chien qu'un oiseau !

— Parle, et dépêche-toi, s'écria impatienté le nourrisson de la prêtresse de Jérusalem.

— Seigneur, poursuivit le bandit d'un ton humble, et en ôtant sa toque ornée de plumes de hibou ; seigneur, je sais le respect que l'on vous doit, la señora Rebecca m'a dit que vous étiez un brave hidalgo de la Judée, c'est pourquoi je ferai tout ce qu'il plaira à Votre Seigneurie.

— T'expliqueras-tu ? s'écria Francisco Esteban en se redressant furieux.

— M'y voici... La señora Rebecca, poursuivit le bandit, est en ce moment prisonnière du plus brutal des bandoleros de toute l'Espagne ; elle m'envoie vers vous pour vous dire de venir la délivrer !

— Courons ! s'écria Francisco Esteban en saisissant une espèce de massue qu'il s'était faite avec un tronc d'arbre.

— Doucement, seigneur. Notre chef est fort et prudent ; trois hommes

comme vous ne suffiraient pas à le vaincre ; il casse un chêne d'un coup de poing, et perce une pierre de son poignard comme nous percerions un fromage.

— Que faire, alors ? s'écria le neveu de Salomon au désespoir.



— Me suivre, et tout ira bien. Il y a longtemps, continua le bandit, que notre chef nous ennuie, non qu'il soit mauvais pour nous, mais parce qu'il est notre chef, et nous avons envie d'en changer. Suivez-moi. Quelques camarades m'attendent au détour de la colline, et à nous tous nous viendrons à bout *del tio Chorron*.

— Partons ! » s'écria l'enfant de la Judée.

Le bandit et lui se mirent en route.

Ce qui se passa entre *el tio Chorron*, ses hommes, Francisco Esteban et l'invieillissable Rebecca, est tellement merveilleux que nous n'oserions vous le raconter. Il faudrait pour cela la plume de l'immortel Cervantès ou celle de l'Arioste. Nous nous contenterons d'ajouter que le lendemain la nourrice était délivrée, le ravisseur tué d'un coup de massue, et le neveu de Salomon reconnu chef des bandoleros à sa place, sous le nom de Francisco Esteban.

Lorsque, cent ans auparavant, le nourrisson de la prêtresse était sorti de Jérusalem avec sa nourrice, il se nommait *Kan-kis-Taban*, ajoute la légende; mais ce nom était trop difficile à prononcer pour des gosiers castillans, qui en ont fait Francisco Esteban.

La légende ne dit pas ce qu'est devenue la pudique Rebecca; mais les Tolédans sont parfaitement convaincus que Kan-kis-Taban, ou Francisco Esteban, comme ils l'appellent, vit toujours dans les montagnes de Tolède, à la tête d'une nombreuse bande de malfaiteurs. C'est en vain que la justice de Madrid et celle de Tolède ont fait pendre des centaines de bandits de ce nom pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler; Francisco Esteban n'est point mort, et sa bande, toujours composée des plus grands mécréants du royaume, est plus florissante que jamais. Aussi nul Tolédan ne traverserait *los montes de Toledo* sans dire un *Pater* et un *Ave*, et prier Dieu qu'il veuille le délivrer du neveu de Salomon.

La vérité de tout ceci est que, depuis un temps immémorial, les monts de Tolède sont infestés de bandits, et que leurs chefs exploitent à leur profit la crédulité des voleurs et la terreur des gens de la campagne, terreur que la légende a inspirée aux habitants de la contrée. Ces chefs se font tous appeler Francisco Esteban, ou le neveu de Salomon, nom terrible que les campagnards n'entendent jamais sans frémir, persuadés qu'ils sont que le parent du troisième roi des Juifs est réellement dans leurs montagnes, et qu'il est immortel... au point de ressusciter même après avoir été pendu.

Entendez-vous le son de cette cloche?... C'est la *campana de Toledo* (la cloche de Tolède), une cloche qui, suivant les Madrileños, qui ne l'ont jamais vue, peut contenir dans son intérieur cinquante cordonniers cousant des souliers avec des ligneuls neufs, sans se gêner les uns les autres. C'est encore l'histoire de la chaudière des invalides et de celle de Bicêtre... Cependant nous sommes forcés d'avouer que cette cloche est la plus grande de l'Europe, si nous devons en croire les voyageurs qui l'ont vue et ont pu la comparer. Nous sommes à Illescas, à six lieues de Tolède, et vous l'entendez aussi distinctement que si elle tintait à quelques kilomètres de vous!... Le vent et l'écho des monts de Tolède contribuent beaucoup sans doute à nous transmettre sa voix grave et solennelle; mais laissez-nous vous parler de Sainte-Marie pendant que nous sommes à Illescas... Demain nous vous parlerons de Tolède et de ses principales curiosités.

Illescas est un petit, ou pour mieux dire, un grand village sans importance politique ni géographique, mais qui mérite une mention spéciale, d'abord pour les jolies femmes et pour les hommes d'un fort beau laid qu'il produit; ensuite pour les nombreux monuments artistiques qu'il possède; faute de mieux, nous vous dirons quelques mots de son église, ce chef-d'œu-

vre d'art et de poésie que *los paletos*¹ ne comprennent même pas. Quant aux autres monuments, enfouis pour la plupart dans un oubli profond, si vous voulez les connaître, vous n'avez qu'à lire le *Voyage en Espagne* de don Antonio Pérez. Revenons à Sainte-Marie.

L'église Sainte-Marie est gothique mêlé d'arabe. La sévérité des conquérants du Nord et la gracieuse et brillante poésie des hommes de l'Orient s'y trouvent admirablement *fusionnées*, pardonnez-nous ce mot. Les deux styles, celui des barbares et celui du peuple le plus chevaleresque du monde, semblent avoir été fondus pour construire la tour de Sainte-Marie. La disposition de l'édifice, son économie, son agencement, en un mot tout ce qui devait contribuer à sa solidité, à sa sévérité, à son élégance même, a indubitablement été construit par les Goths; on ne peut attribuer qu'aux Arabes les gracieux ornements qui la décorent, et ce je ne sais quoi d'aérien, d'indécis, de féérique qui distingue sa partie supérieure et les travaux à jour de la partie inférieure, d'un massif lourd parfois, mais toujours parfaitement correct. Le couronnement de cette tour, c'est-à-dire, la partie qui s'élève depuis la corniche du corps supérieur jusqu'à la croix, qui la termine d'une manière à la fois si chrétienne et si coquette, la partie supérieure est sans doute la moins solide, mais assurément elle est la plus belle et la plus élégante. A voir les gracieuses courbures des surfaces du corps pyramidal qui supporte la lanterne, et ces délicates colonnes qui, regardées d'en bas, semblent de simples arêtes; à voir ce chapiteau si svelte, si hardi, on a peine à croire que la main des hommes ait osé créer de semblables merveilles, et que celle du temps ait été impuissante à les détruire. Puis une chose encore fort étrange, mais que les architectes de ce temps-là ont dû juger très-naturelle, c'est le parfait accord qui règne entre les parties massives de ce monument et celles destinées seulement à l'embellir. Inconcevable réunion de deux poésies si diverses, l'une sombre, grandiose, sévère, tout empreinte de la religion des martyrs, l'autre, étincelante de joie, de lumière et de paganisme oriental. Que si l'on doutait de l'admirable fusion dont nous parlons, on n'aurait qu'à examiner les arcs du second ordre des fenêtres du premier corps de la tour et cette courbe aérienne que l'on y remarque, laquelle, grâce à l'indécision des lignes de son parcours, n'est ni du fer à cheval ni de l'ogive, mais réunit au contraire l'un et l'autre de ces caractères, et devient ainsi une espèce de transition entre le siècle de fer qui caractérisa les Goths et cette ère de riante et chevaleresque poésie morte en Europe depuis que les Maures n'habitent plus l'Espagne.

Si nous pénétrons dans l'intérieur de l'église, les mêmes contrastes, le même mélange s'y font remarquer. Cette église a trois nefs parallèles qui,

¹ Paysans bornés.

sans nul doute, ont été construites à des époques assez éloignées. Celle du milieu, qui aboutit au maître-autel, est assurément la meilleure et la plus ancienne. Sa construction appartient indubitablement aux Romains. Ces fortes murailles qui la soutiennent, les deux arcs latéraux appuyés sur des colonnes sans base, ainsi que les arêtes de la grande voûte, et les colonnes qui la soutiennent, également sans base, mais couronnées de chapiteaux sur lesquels rampent des acanthes grossièrement sculptées, mêlées avec profusion à des feuillages de mauve, ne laissent aucun doute à cet égard. Cependant les Arabes y ont ajouté quelque chose; les chapiteaux des colonnes de marbre qui soutiennent les arcs latéraux sont assurément de style mauresque, et ont été ajoutés après coup; leur diamètre est moindre que celui des fûts qu'ils couronnent. Ces chapiteaux forment de gracieux dessins par la réunion des cinq arêtes ou nervures qui partent de chacun d'eux pour aller se terminer à chaque insertion par une élégante rosace à jour. On prétend que ces derniers ornements datent du quinzième siècle. Les deux nefs latérales sont entièrement de style mauresque, ce qui a fait dire à un célèbre touriste, que « si Sainte-Marie d'Illescas n'a pas été une mosquée, elle a du moins été agrandie, et pour ainsi dire terminée, par les Arabes. »

Il est probable que les dieux du paganisme, Allah et Jésus-Christ, ont été honorés tour à tour d'un culte différent dans l'édifice qui nous occupe. Quoi qu'il en soit, le monument est resté au plus digne, et l'histoire monumentale de l'Espagne en a été enrichie... Qui sait ce qu'il plaira à Dieu d'en faire dans l'avenir?...

TOLÈDE.

Aprended flores de mi
Lo que va de ayer á hoy!
Ayer maravilla fui
Hoy sombra mia no soy!...

LOPE DE VEGA.

O fleurs vaines! apprenez bien
Comme un jour d'un autre diffère!
Hier j'étais heureuse et fière
Aujourd'hui je ne suis plus rien.

Ces paroles que Lope de Vega met dans la bouche d'une femme pourraient être appliquées à la ville de Tolède. Que disons-nous, à Tolède? N'est-ce pas l'Espagne entière, dont ces quatre vers résument l'histoire d'une manière si laconique et si triste? Quelle gloire nous a manqué? Vailants hommes de guerre, peintres célèbres, grands poètes, littérateurs profonds, savants jurisconsultes, éminents prélats, hommes d'Etat, nous avons

eu tout cela autant que nation au monde, et les modèles que l'Espagne a donnés à l'Europe, ne sont pas encore dépassés... Aujourd'hui, que sommes-nous? de pauvres parias errant sur la surface du globe, sans nom et sans position qui nous soient propres... Malades d'esprit et de corps, voulant et n'osant pas, faute de ce magnétisme national, dont une étincelle embrase en un instant tout un peuple au premier mot d'une bouche éloquente et patriotique, lorsque ce peuple n'a point usé toute son énergie dans des luttes cruelles qui l'ont laissé sans force et sans volonté. Espagnols! que sommes-nous? Nation sans lois, sans liberté qui la féconde, sans despotisme qui la fasse respecter; sans passé, car les étrangers lui contestent jusqu'à sa splendeur d'autrefois; sans présent, car cette vie étrangère qui semble l'animer n'est pas sa vie propre, cette vie qui la rendait si forte et si puissante au temps de Charles-Quint et sous Ferdinand d'Aragon. Elle ne se remue aujourd'hui que sous l'impression du galvanisme: voilà pour le présent... Quant à l'avenir, quel sera-t-il? Silence, à vous tous qui déjà criez victoire! Silence! et prenez garde! L'Espagne de Charles-Quint n'est qu'endormie. Laissez-la dans cette mort factice retremper son âme fatiguée. Un jour viendra où, régénérée par ce long repos, ardente, fière et poète, et, de plus, sage et philosophe, l'Espagne, instruite par ses longs malheurs, sortira radieuse de ses cendres. Et comme personne encore n'a pu sonder les mystères de ce long sommeil, qui pourrait prédire l'heure où nous la verrons enfin se réveiller? Dieu est grand, et l'homme fort fait tant de prodiges!

Mais Tolède! Tolède? Vous voulez que nous vous parlions de la cité gothique, de la cité chrétienne, de cette cité où se sont tenus les premiers conciles, où le clergé catholique a jeté les premiers fondements de son immense puissance!... Suivez-nous; mais ne vous attendez pas à un cours d'histoire ni à de hautes leçons de politique, nous ne sommes pas venus en Espagne en historiens, mais en *ciceroni* pour vous indiquer en passant quelques-unes des richesses artistiques qu'elle renferme, et pour vous esquisser à grands traits les mœurs des habitants. Si jamais nous y revenons, notre mission sera plus large, nous l'espérons du moins, vous nous y suivrez peut-être encore, et nous pourrons vous parler à notre aise, selon notre conscience et notre cœur, des lois du pays, de ses gouvernants, de ses institutions, de la part que les étrangers ont prise aux événements qui l'ont amenée à l'état de marasme où elle est maintenant. Tolède nous appelle: nous y voici.

Par où voulez-vous commencer? Par la place de Zocodover? C'est un lieu propice à la causerie. C'est ici que jadis, au temps où Tolède comptait encore parmi les cités vivantes, se réunissaient les désœuvrés de la ville, ceux qu'on appelle à Paris des *lions*.

Et d'abord voyez cette chapelle, église ou ermitage, car on l'appelle de ces trois noms; c'est là qu'on vénère *el santísimo Cristo de la sangre* (le Christ du sang!), un Christ très-miraculeux, dont les miracles se renouvelent constamment depuis plusieurs siècles... et sont visibles à l'œil nu... Ecoutez l'histoire traditionnelle que les gens du peuple se sont transmise de père en fils pendant douze cents ans, à laquelle ils croient à *pies juntillos* (aveuglement). Les moines en ont tiré des sommes immenses; heureux jongleurs! ils trafiquent des choses du ciel et des mensonges de la terre!

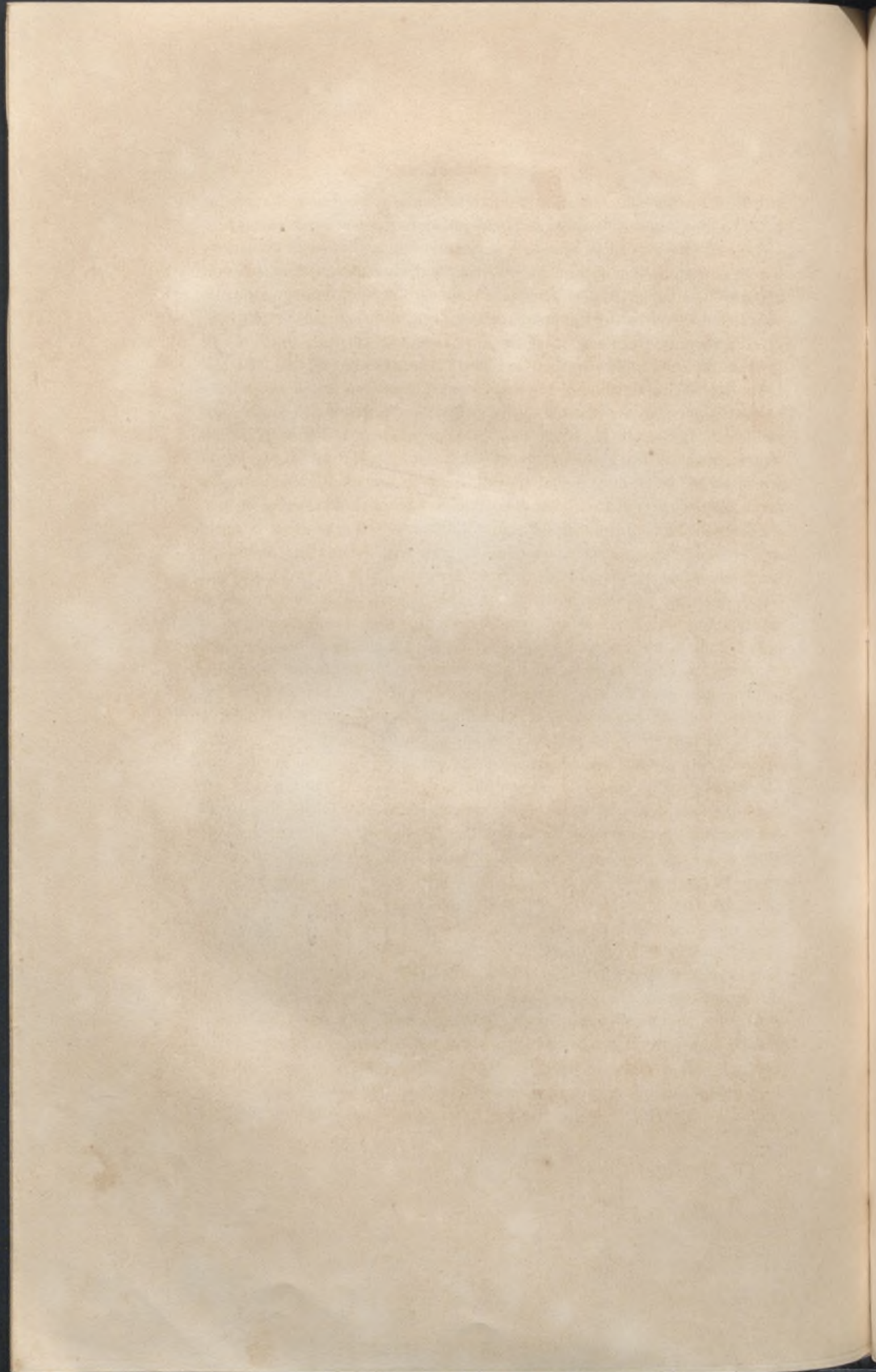
« Sous le roi Athagilde, le treizième souverain des Goths, en comptant depuis Athaulphe, il existait un ermitage consacré à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont l'image était très-célèbre à cause des nombreux miracles qu'elle opérait. Elle rendait la vue aux aveugles qui venaient la visiter avec une foi entière en sa puissance; les boiteux qui essayaient de marcher après



s'être recommandés du fond du cœur à la sainte image, jetaient loin d'eux instantanément leurs béquilles, et même leurs jambes de bois. » Le moyen de ne pas devenir célèbre après de pareils services rendus à l'humanité souffrante?



Chapelle du Christ de la Lumière, à Tolède.



« Un jour, quelque temps avant l'avènement de Roderick, dernier roi goth, comme l'on sait, les juifs de Tolède, poussés par une haine sacrilège, — et peut-être un peu par l'injuste persécution dont ils étaient l'objet, — se réunirent chez le plus endurci d'entre eux, et résolurent d'aller la nuit suivante insulter au Rédempteur des hommes dans sa propre maison. Le soir même ils mirent leur coupable projet à exécution. Il était minuit lorsqu'ils sortirent de leur sabbat, et ils se rendirent à l'ermitage du *Christ de las Mercedes*, » — ainsi s'appelait le Christ du sang avant cette nuit fatale. — « Une lampe brûlait solitaire à ses pieds, au moment où ses ennemis franchirent la porte du sanctuaire; les juifs aussitôt allumèrent des torches qui remplirent la chapelle de clarté... L'un d'eux s'avança vers l'image, et lui adressa des paroles impudiques; un autre souffleta son visage sacré; un troisième le fouetta de son soulier, sans que le Seigneur daignât témoigner son courroux en punissant de si condamnables actions! Exaspérés, les descendants de Judas prirent un fer aigu qui leur avait servi à forcer la porte de l'ermitage, et, avec cet instrument, ils percèrent le flanc du crucifix!... L'arrachèrent de la croix, et l'emportèrent dans une étable, où ils le cachèrent à tous les yeux, espérant ainsi cacher également le crime qu'ils venaient de commettre!... Mais le Seigneur, jaloux de sa gloire, ne voulut point laisser impuni un si grand attentat!... De la blessure qu'on lui avait faite coula pendant tout le reste de la nuit une grande quantité de sang! Un saint prélat, qui d'aventure passait par là, découvrit le crucifix et avec lui le crime horrible que les juifs avaient commis. Les coupables furent arrêtés, et, bientôt après, on les brûla sur la place de Zocodover, » — la même où nous sommes en ce moment. — « Aussitôt après cette punition exemplaire, le Christ fut réintégré sur sa croix, et le sang qui continua à couler de sa blessure devint un remède efficace contre toutes les maladies, quand les malades s'y préparaient dignement, en faisant dire plusieurs messes, après s'être confessés dévotement. Mais les juifs de Tolède ne furent point convertis par ces miracles. Au lieu de se faire baptiser et devenir bons chrétiens, ils s'introduisirent de nouveau pendant la nuit dans le saint ermitage, et frottèrent les pieds du crucifix d'un poison violent, espérant par ce moyen empoisonner toutes les personnes pieuses qui viendraient solliciter la guérison de leurs maladies, et qui, selon l'usage, baiseraient les pieds de Notre-Seigneur. Le Fils de Dieu se vengea par un nouveau miracle. Une pauvre femme infirme s'étant approchée de la croix, le Christ retira le pied droit au moment où la dévote allait y poser ses lèvres, et depuis ce jour ce pied est resté décloué!... »

Il est inutile de vous dire que les moines ont trouvé le moyen de continuer l'expansion de ce sang, devenu, comme vous venez de l'entendre, un

spécifique infallible contre toute espèce d'infirmiité. Malheureusement les Maures envahirent Tolède comme tout le reste de l'Espagne, et l'ermitage fut démoli, disent les uns, changé en mosquée, disent les autres. Cette dernière assertion semble la plus vraie, car l'ermitage a aujourd'hui toute l'apparence d'une mosquée, et son architecture est entièrement mauresque et dans le goût de la mosquée de Cordoue... Cependant le Christ ne fut pas profané par les sectateurs de Mahomet...

« Des chrétiens zélés, ajoute la légende, le cachèrent sous terre avec la statue de la sainte Vierge, qui se trouve actuellement dans l'ermitage, vénérée à l'égal de son divin fils. Devant ces deux images on alluma une lampe, laquelle avait été garnie d'huile en assez grande quantité pour brûler *un ou deux jours.* »

Voici le plus grand miracle :

« Après six siècles, Alphonse VI reconquit Tolède sur les Maures, et fit son entrée triomphale dans la cité. Parmi les chevaliers qui l'accompagnaient se trouvait le Cid Campeador. Le cheval qu'il montait s'arrêta tout



court sur le lieu où *avait été* l'ermitage du Christ de las Mercedes, surnommé depuis qu'il avait reçu des blessures le *Christ du Sang*, et se mit à genoux. Babiéca¹ était fier de son naturel, un tel acte d'humilité surprit

¹ Le cheval du Cid.

son maître et le roi. Ce dernier, inspiré par le ciel, ordonna qu'on creusât la terre en cet endroit, et le cheval se releva aussitôt... Le lendemain on y avait découvert, l'image de Notre-Seigneur et celle de sa bienheureuse mère : à côté de ces images, la lampe qu'on y avait déposée brûlait encore comme lorsqu'on l'avait allumée six siècles auparavant ! »

Maintenant, lecteur, regardez en face de vous. Ce gigantesque édifice que vous voyez là-bas sur cette hauteur dominant la ville entière et une partie de la *Sagra*, ou plaine qui s'étend à plusieurs lieues de Tolède, c'est l'*Alcazar*, château royal tour à tour habité par les rois goths, par les rois maures et par les rois de Castille. Nous ne décrirons pas ce monument. Si vous voulez l'apprécier en artiste, consultez les gravures de l'*Espagne monumentale*, par Ville-Amil ; si c'est en homme du monde, en touriste curieux que vous voulez le visiter, allez le voir : tout ce que nous vous dirions serait au-dessous de la vérité. Ainsi contentez-vous de quelques notions historiques que nous voulons bien vous donner avant de vous conduire au palais de Galiana, ce monceau de ruines qui s'y trouve comme adossé, et qui, jadis, occupait une grande partie des jardins du château.

L'Alcazar de Tolède a été bâti par le roi Wamba, ce roi qui, si l'on en croit la chronique, fut élu malgré lui, et ne régna que dix-neuf ans, grâce au clergé de son temps, qui trouva moyen de lui infliger la décalvation pour le punir des réformes qu'il voulait apporter à la discipline ecclésiastique, et fit élire à sa place l'intrigant Erwich, fils du Grec Ardabast et d'une princesse espagnole, lequel, non content du titre de comte que Wamba lui avait octroyé en le recevant dans le royaume gothique, fit administrer à son bienfaiteur un breuvage empoisonné dans l'espérance de lui succéder.

L'Alcazar est de tous les monuments gothiques restés debout à Tolède le plus solide et le plus grandiose. Une richesse sévère, mais inconcevable dans les décors, une solidité impérissable dans la construction, une position qui le rend pour ainsi dire imprenable, et une antiquité incontestable, tels sont les principaux caractères de ce monument et ses titres à l'admiration des artistes, des archéologues et des hommes de guerre. Il ne faut cependant pas croire que ce château royal soit resté dans sa pureté primitive : l'architecture gothique y domine, mais il suffit d'y jeter un coup d'œil ou de visiter son intérieur pour voir que les Arabes y ont séjourné... partout, dans l'ensemble de l'œuvre comme dans une foule de détails d'ornementation, dans l'ameublement, ainsi que dans la disposition, les Maures y ont laissé l'empreinte de leur sensualité et de leur brillante poésie. Une preuve encore vivante de notre assertion sont ces ruines dont nous avons parlé, et qui jadis n'étaient rien moins qu'un somptueux palais enchanté... Nous disons enchanté parce qu'il était habité par une fée. Galiana était

si belle ! Pauvre fée condamnée par la jalousie d'un père qui l'aimait, et qui craignait qu'on la lui enlevât... C'est encore une légende, que voulez-vous ? Faute d'histoire, il faudra bien vous en contenter :

« Lorsque les Maures conquièrent Tolède, l'Alcazar devint la demeure des émirs. Plus tard, lorsque les conquérants eurent étendu leur domination sur presque toute la Péninsule, il devint la demeure des rois... Galafre, roi des Maures, vint enfin régner sur Tolède. Ce roi avait une fille, laquelle s'appelait Galiana (fleur sans tache). Il ne la quittait jamais, parce que, disait-il, une fleur se flétrit et meurt lorsque le jardinier l'abandonne aux intempéries des saisons, comme une fille se pervertit et se fane lorsque son père, qui est le jardinier chargé de cultiver cette fleur, l'abandonne au souffle mortel de ses passions... Pour garantir Galiana de toute atteinte qui pût flétrir son cœur ou ternir sa pureté sans tache, le roi Galafre fit, immédiatement après son arrivée à Tolède, bâtir un magnifique palais attenant au sien, dans lequel il enferma Galiana. Ne la plaignez pas, ce palais n'était pas un séjour comme nos palais d'aujourd'hui, où les passions viennent ramper, d'où les vertus s'envolent à l'approche des grands, où tout est étiquette, vertu fausse et guindée... Des jardins fabuleux, des cours d'eau vive, des fleurs de l'Orient et du Nord ; des oiseaux rares de tous les pays, et une immense troupe d'animaux divers, parfaitement apprivoisés, peuplèrent d'abord ce séjour délicieux... des bains de porphyre, remplis d'une eau toujours pure comme le cristal et parfumée comme l'air du paradis, une musique céleste qui, à un signe de la princesse, faisait entendre mille voix mélodieuses, mariées à la magique harmonie d'instruments divers... cascades, parcs et bosquets, plaines et bois touffus, rien n'y manquait de ce qui pouvait contribuer à plonger la déesse de ce temple dans un monde de perpétuelles illusions, et à lui faire oublier le monde réel dans lequel Dieu nous a condamnés à végéter en punition de nos péchés...

« Mais Galiana rêvait, rêvait toujours un bonheur qu'elle ne comprenait pas, mais qu'elle sentait devoir exister... Elle aimait ; quoi?... Elle n'en savait rien. Jamais ses beaux yeux n'avaient vu d'autre homme que son père, qu'elle adorait comme un dieu ! Elle aimait les tourterelles, qui roucoulaient, les oiseaux, qui gazouillaient dans le feuillage du citronnier en fleur ; elle aimait cette harmonie céleste qui fait mouvoir les astres dans les cieux sans s'entre-choquer, et le bruit des cascades, et le murmure de la brise, et les nuages blancs qui parfois voilaient les cieux ; elle aimait tout cela, mais son cœur se sentait vide encore : il avait besoin d'un autre amour. Un pigeon était devenu depuis quelque temps son favori, ce fut ce pigeon qui lui apprit enfin ce qui manquait pour atteindre au bonheur. Certain jour, l'oiseau favori rentra dans les appartements de l'infante, tout meurtri, ensanglanté ;

un énorme faucon le suivait. Le pigeon vint se réfugier sur la blanche épaule de sa maîtresse, qui le prit aussitôt dans ses mains. Par un mouvement instinctif, la princesse avait fermé la fenêtre par laquelle la victime et le persécuteur étaient entrés. Le faucon était prisonnier!... Sur le cou de l'oiseau chasseur reluisait un collier d'or; sur ce collier on lisait une inscription en lettres découpées à jour, laquelle inscription disait ainsi : *Amet-el-Kamel*, prince de Grenade.

— Qu'on mette à mort cet horrible oiseau! s'écria la princesse.

— Souveraine lumière du grand Galafre, cet oiseau est la propriété du puissant héritier d'un descendant du prophète Ben-el-Gazul! répliqua avec une profonde humilité l'esclave à qui l'ordre avait été donné.

— Je veux qu'on le tue. Faites savoir ma volonté au maître de ce cruel assassin de mon pigeon bien-aimé.

En effet le pigeon favori venait de rendre le dernier soupir sur le sein de sa maîtresse inconsolable.

Les ordres de la princesse furent exécutés, et le lendemain, un esclave arménien, dans le costume de son pays, fut introduit dans ses appartements, muni d'un laisser-passer du grand eunuque gardien, lequel esclave présenta



à Galiana, sur un plateau d'or enrichi de pierres précieuses, le faucon étran-

glé. Après quoi, il se prosterna, et sortit sans prononcer un seul mot... mais, avant de sortir, il avait tourné vers l'infante un regard qu'elle avait traduit ainsi :

— Je connais la maladie qui afflige ton cœur, et voudrais bien la guérir.

Les jours se passèrent, suivis d'autres jours, sans que Galiana entendit parler du prince Amet-el-Kamel ni de l'esclave qui avait apporté le faucon mort. Mais ces jours n'avaient plus de lumière dans les cieux, et les nuits qui les suivaient n'avaient point d'étoiles pour les éclairer. Du moins Galiana le croyait ainsi, tant sa tristesse était grande, tant son désespoir était profond. Le roi Galafre en fut alarmé... Malgré la sévérité de sa jalousie paternelle, il aimait plus son enfant que son propre repos. Il fit annoncer dans tout le royaume, que quiconque parviendrait à guérir la princesse du mal qui la rongait, recevrait cent mille dinars d'or, et obtiendrait en outre la grâce qu'il lui plairait de demander. Mais, ajoutait la proclamation, après l'avoir guérie et avoir obtenu la récompense promise, le *guérisseur* devra quitter le royaume dans le délai de quatre heures, sous peine de se voir empaler à la porte de l'Alcazar.

Pendant plusieurs jours, personne ne se présenta. La princesse allait de mal en pire. Enfin on annonça qu'un bédouin du désert demandait l'honneur de mettre la tête sous ses pieds, et de baiser la poussière de ses sandales.

— Qu'on l'introduise, répondit le roi.

Presque aussitôt le bédouin du désert parut. Il portait une haïke de poil de chameau; ses jambes étaient nues ainsi que ses pieds, et sa tête était couverte d'un turban rouge sans aucun ornement. A sa ceinture pendait une flûte et une boîte de bois de sandal d'une grande simplicité.

Le bédouin se prosterna suivant l'usage de l'Orient, puis il se releva, croisa les bras sur la poitrine, et d'une voix pleine de respect et de noble indépendance :

— Lumière des croyants, dit-il, j'ai appris que l'amour de tes yeux était malade, et je suis venu pour lui rendre la vie et la joie.

— Sais-tu qu'il te faudra mourir si tu ne réussis pas, ou si, après avoir réussi, tu restes dans Tolède au delà du temps que j'ai fixé pour le départ de celui qui guérira ma fille?

— Je le sais, répondit le bédouin d'une voix assurée.

— Et tu ne crains pas d'échouer dans cette entreprise qu'aucun de nous n'a osé tenter? lui demanda un astrologue, grand favori du roi.

— Tu n'as que la science des étoiles pour guérir, et moi j'apporte la science d'un génie du désert. Je ne crains rien.

— Qu'on l'introduise dans le palais de l'infante, et qu'on lui obéisse en tout ce qu'il lui plaira de commander.

Les ordres du roi furent ponctuellement exécutés. L'Arabe bédouin du désert fut présenté à Galiana, qui, en le voyant, sembla se réveiller d'une longue léthargie ; car ses yeux devinrent tout à coup humides et brillants, et ses joues, depuis longtemps si pâles, se colorèrent d'une pudique rougeur... Elle avait reconnu l'esclave qui lui avait apporté le faucon.

— Qu'on me laisse seul avec Sa Grandeur, dit d'une voix brève et impérative le médecin improvisé.

Les astrologues, qui l'avaient suivi, ainsi que les eunuques et les esclaves de Galiana, se retirèrent en silence.

Demeuré seul avec la princesse, le bédouin s'approcha d'elle, se prosterna, ouvrit la boîte de bois de sandal, et en tira un parchemin plié en quatre, qu'il remit à la princesse. Cela fait, il la regarda sans lui dire un mot, et se retira. Il fit bien, car les astrologues, jaloux de lui, l'épiaient à la porte, désireux de surprendre une parole qui pût le perdre dans l'esprit du roi, si jaloux, comme on le sait déjà.

En sortant, l'Arabe bédouin ne parut point surpris de trouver les astrologues si près de lui, il s'y attendait ; seulement, il leur dit d'un ton sec :

— Je n'avais aucun besoin de vous pour faire ce que j'ai promis.

Et, se tournant vers le chef des eunuques :

— Je reviendrai dans trois jours, et la princesse sera guérie. Allez porter mes paroles au grand roi Galafre, votre seigneur.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, l'Arabe bédouin revint le troisième jour voir la princesse Galiana. O prodige ! elle était complètement guérie. Du moins tout le monde le croyait, y compris les astrologues...

Le roi Galafre, fidèle à son serment, — il avait sans doute juré par Mahomet, — dit au bédouin de demander telle grâce qu'il lui plairait, laquelle lui était accordée à l'avance, et de se préparer à quitter Tolède. Ce disant, il lui fit présenter les cent mille dinars promis.

— Cousin du prophète, dit l'Arabe en se prosternant la face contre terre, la seule grâce que je désire de ta munificence est la permission de consolider la guérison de ta fille, et pour cela j'ai besoin d'une boîte qui se trouve dans ton garde-meuble, sur laquelle sont écrites ces cinq lettres initiales : L. R. S. A. S. S.

— Qu'on apporte à l'instant ce que demande le médecin.

L'Arabe se tourna alors vers les astrologues, et leur dit, en leur jetant les cent mille dinars que le roi lui avait fait remettre :

— Chiens du palais, voilà pour vous !...

— Il a commis un sacrilège ! s'écria un santou qui se trouvait parmi les astrologues, et qui n'avait pu attraper un seul dinar.

— Lumière des croyants! continua-t-il en se tournant vers le roi, scandalisé; je demande qu'on empale ce mécréant.

— Malheureux! qu'as-tu fait? murmura le père de Galiana.

— J'ai usé de mon droit, répondit, sans s'émouvoir, l'Arabe bédouin. Ne m'as-tu pas accordé la grâce de consolider la guérison de ta fille bien-aimée?

— Cela est vrai, répondit le roi.

— Eh bien, poursuivit l'Arabe, pour la guérir d'une manière complète, il fallait faire ce que j'ai fait.

— Elle n'était plus malade! s'écria le santou.

— Elle l'était, et elle le sera jusqu'à ce que tu aies été empalé.

— Qu'on empale le santou, dit gravement le roi.

Et le santou fut aussitôt enlevé par deux robustes muets.

En ce moment entra le chef des eunuques noirs, suivi de deux esclaves, lesquels portaient une énorme boîte sur laquelle on lisait les initiales L. R. S. A. S. S.

— Posez là cette boîte, et l'ouvrez, dit l'Arabe.

On obéit.

La boîte renfermait un magnifique tapis de Perse.

— Tirez-en ce tapis, et l'étendez sur le sol.

Il fut fait ainsi que le médecin l'avait ordonné. Aussitôt, se tournant vers Galiana, il lui ordonna de s'asseoir dans le milieu du tapis; et s'assit lui-même à côté d'elle. Puis, se tournant vers le roi :

— Puissant roi de Tolède, dit-il, ce tapis est celui sur lequel l'incomparable reine de Saba fit son voyage aérien, lorsqu'elle quitta son royaume pour venir rendre visite au sage Salomon. « Quiconque pourra, dit cette grande reine, en le déposant aux pieds du sage roi de Judée, quiconque pourra trouver le sens de ces cinq initiales brodées de ma main, une à chaque coin et l'autre au milieu, acquerra la puissance de voyager sur ce tapis, comme je l'ai fait. » Ta fille, ô sublime descendant de Mahomet! ne sera hors de danger que lorsqu'elle aura par trois fois entendu la traduction des initiales brodées sur ce tapis...

— Et quel en est le sens? demanda le roi Galafre.

— Donnez-moi la main, dit l'Arabe à la princesse, qui se montra d'une obéissance parfaite. Le bédouin se tourna alors vers l'assemblée, et dit :

Le sens des initiales, le voici : *La Reine de Saba au Sage Salomon!* Et soudain le tapis portant Galiana et son médecin s'éleva vers le ciel, sortit par le balcon, et, se déployant tout entier, plana sur la place de Zocodover pendant quelques instants, puis il disparut dans l'azur des cieux.

Huit jours après, le grand roi Galafre reçut un message ainsi conçu :

« Galiana se mourait d'amour ! elle jouit maintenant d'une parfaite santé.
Qu'Allah garde tes jours.

AMET-EL-KAMEL. »



Telle est la légende la plus accréditée que l'on raconte sur ce palais, maintenant converti en étable à bœufs et en couvent. Remis au roi Alphonse VI, ce monarque s'empressa d'en donner une grande partie au clergé, qui en fit édifier un couvent de religieuses bénédictines, sous le nom de Saint-Pierre-des-Dames. Ce monastère devint plus tard le prieuré des chevaliers de l'ordre de Calatrava, destination qu'il conserva jusqu'au règne de Ferdinand d'Aragon, époque à laquelle Isabelle de Castille en fit présent aux chevaliers de Santiago, qui paraissent vouloir le garder définitivement. Au lieu de le garder pour eux, les chevaliers de Santiago y installèrent un couvent de religieuses.

Malgré tant de vicissitudes, le palais de Galiana conserve encore quelques vestiges de son ancienne et féerique splendeur. Des beautés architecturales, de riches débris d'une inconcevable ornementation ; mais tout cela ne se décrit pas ; peut-on analyser les œuvres du génie ? Contentez-vous de savoir que le palais de Galiana a dû être construit dans le commencement

de la domination mauresque, et qu'il a été plus tard habité par des rois chrétiens. On y voit encore des écussons du temps de Pierre le Cruel, des ornements qui n'ont pu être faits que par des artistes du seizième siècle. Ce palais est aujourd'hui converti en grange, et dans un état de dégradation qui fait mal à voir. Il est comme devait être Satan en tombant du ciel... ruiné, brisé, dégradé, mais beau encore de sa splendeur passée!...

Où vous conduirons-nous maintenant? A la *Puerta Visagra vieja*? elle est murée depuis longtemps; à la grande synagogue? on l'a convertie en église; elle s'appelle aujourd'hui *le Transito*. Faut-il visiter la paroisse de Saint-Romain, le pont d'Alcantara, la porte et le pont de Saint-Martin?... Hélas! cher lecteur, nous ne demanderions pas mieux, mais il nous faudrait, pour vous montrer tant de merveilles, passer le reste de nos jours à Tolède, et, nous vous l'avouons, cela nous contrarierait un peu. Tolède est si triste maintenant; puis, est-il bien sûr que, lorsque nous vous aurons décrit les monuments de la cité royale et chrétienne, vous les connaissiez mieux que maintenant?... Non... Cependant la cathédrale réclame quelques mots... Il est encore un coin de la ville, un coin presque oublié des habitants, dans lequel est caché un grand souvenir et un beau morceau d'antiquité.. Quelque pressés que nous soyons, nous voulons vous montrer l'*atelier du Maure*, et vous apprendre quel était l'*ouvrage* qu'il y faisait... Quel drame on pourrait faire pour la Gaieté avec cette lugubre légende! non pas celle que M. Villa-Amil a insérée dans son *Espagne monumentale* à propos de l'*atelier du Maure*, et qu'il a empruntée, dit-il, à l'archevêque don Rodrigo. Cette légende est fort intéressante, et, faute de mieux, nous vous l'aurions donnée — après l'avoir cherchée nous-même à la source, comme doivent toujours le faire des littérateurs de bonne compagnie; heureusement nous avons mieux encore à vous offrir: c'est l'histoire véritable avec laquelle notre nourrice a jadis fait les délices de notre enfance. Nous vous la garantissons conforme à la vérité, attendu que notre nourrice était une chrétienne *rance*, fille des montagnes du Santander, et par conséquent Espagnole pur sang, sans mélange aucun de race mauresque, et incapable de mentir, sauf le cas où elle vendait du tulle de Valence pour du point d'Alençon, et de la bijouterie en similor pour de l'*or pur de la Grande-Bretagne*. Voici notre histoire:

« Si jamais tu vas à Tolède, mon cher enfant, me disait souvent ma nourrice, garde-toi de traverser le quartier de Montichel après l'*Angelus*; et surtout de passer devant l'*atelier du Maure*, car il pourrait bien t'arriver d'entendre les gémissements des âmes en peine qui hantent ce lieu de malheur depuis mille ans!... »

C'était en vain que, curieux autant que le sont tous les enfants, je deman-

dais à maman *pasiega*¹ ce que c'était que le quartier de Montichel et l'*Atelier du Maure*, sa réponse était toujours la même.

« Que Dieu te garde, cher petit, d'être jamais obligé de passer devant cette maison de malheur en état de péché... Oh! c'est une fameuse histoire que celle-là, une histoire vraie... Mais tu es trop jeune pour y rien comprendre, et son récit te ferait trop peur... »

Rien n'est si tenace qu'un enfant, et de tous les enfants, celui qui est né à Madrid est, sans contredit, le plus têtue... Aussi, larmes, prières, menaces, caresses, bouderies, rien ne me coûtait pour gagner maman *pasiega*. Pendant longtemps elle demeura inflexible, mais enfin elle céda à mes désirs. Il est vrai que sa condescendance me coûta un joli collier de corail, joyau dont les *pasiegas* sont très-amoureuses, et que j'avais obtenu pour elle de ma bonne mère le jour du cinquième anniversaire de ma naissance.



« Il faut que je t'aime bien, et que tu sois un enfant d'esprit, pour que je consente à te confier une histoire si grave, me dit-elle en m'embrassant,

¹ C'est ainsi qu'on appelle les nourrices en Espagne, surtout quand on a eu la chance de naître assez grand seigneur pour se donner pour mère de lait une femme des montagnes de Santander.

et m'asseyant sur ses genoux, après avoir toutefois attaché à son cou le joli collier de corail.

« Ecoute, poursuivit-elle, mais promets-moi de ne pas avoir peur... »

Je promis tout ce qu'elle voulut, et, après s'être recueillie, elle commença le récit suivant, qu'elle me fit à sa manière, et que je rapporte presque textuellement :

« C'était au temps des Maures, sous le gouvernement du *royaume* du cruel *Almacen* (Al Hacen), roi de Cordoue et des *Indes*... et il y avait à Tolède des gouverneurs maures, des esclaves ariens et des prêtres catholiques, que les ennemis du Seigneur maltrahaient parce qu'ils ne voulaient pas adorer leur damné Mahomet et Allah, *son prophète*; le reste de la population était composé de chrétiens qui n'avaient plus rien, de Maures très-riches et de Juifs qui volaient tout le monde et qui insultaient chaque nuit, dans leur synagogue, à Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié... Or, les gouverneurs maures, et tous leurs satellites, ce qui veut dire alguazils, après avoir dépouillé les prêtres, extorqué le bien des chrétiens et écorché les Juifs tout vivants pour avoir leurs trésors; les gouverneurs maures, *soifoux* d'or comme les éponges d'eau, se mirent à ruiner leurs frères en Belzébuth, les adorateurs de Mahomet!.. Le roi *Almacen* les avait laissé faire, tant qu'ils s'étaient contentés de la fortune et de la liberté de ceux qui ne portaient pas un turban; mais aussitôt qu'il s'aperçut des voleries qu'on faisait aux Maures, sans lui en envoyer sa part, comme doivent le faire les vassaux fidèles envers leur maître et seigneur, l'infidèle *Almacen* fit venir un de ses favoris, qu'on appelait Muslen Arroz¹, et lui dit :

« Mustapha Arroz! les *fidèles du croissant* que j'ai envoyés à Tolède pour gouverner en mon nom sont de mauvais mahométans qui volent les enfants du prophète Mahomet et de son serviteur Allah; prends vite ce firman, rends-toi dans mon royaume de Castille, et mets ordre à tout cela, sans quoi je te fais étrangler par mes muets à ton retour à Cordoue.

« C'était bien parler pour un souverain qui n'était pas chrétien! Aussi Mustapha Arroz partit de suite sur un chameau du désert de l'Arabie, et accompagné d'une suite de muets noirs avec laquelle il arriva à Tolède quinze jours après avoir quitté Cordoue. A son arrivée dans la noble *ciudad*, derviches et santons, al fakirs et marabouts, gens d'épée et cadis, toutes les autorités de Tolède vinrent lui baiser la pantoufle et lui offrir les plus beaux appartements de l'Alcazar pour y loger... Mais Mustapha Arroz, qui avait sans doute son plan, refusa tous ces honneurs, et alla se renfermer dans le quartier de Montichel!...

« J'ai ouï dire que Mustapha Arroz était un grand architecte, d'autres assu-

¹ Ambroz.

rent qu'il était très-versé dans la magie noire. Je parierais bien qu'il était franc-maçon, ou qu'il avait fait un pacte avec Lucifer! ce qui est exactement la même chose... Quinze jours ne s'étaient pas encore écoulés depuis qu'il était arrivé, et déjà il avait un palais magnifique, plus grand que dix fois l'Alhambra, et dont il ne reste plus qu'un petit coin.

« Un beau jour on vit tous les grands seigneurs mauresques, et tous les gens de justice et d'église, quand je dis d'église, je veux dire des santons, des marabouts et des fakirs, s'acheminer en procession vers le palais de Mustapha Arroz, qui les avait invités à souper avec lui!... Ce fut, dit-on, un festin plus beau que celui du roi Balthazar l'idolâtre, qui fut converti en bête pendant sept ans, et mis en pénitence dans le désert.

« Personne ne sut ce qui se passa au dessert de ce splendide repas, mais le lendemain les mezquites restèrent fermées faute d'alfakirs et de marabouts; les malades mouraient comme des mouches faute de santons; faute de cadis, les alguazils mauresques furent obligés de rendre la justice; car tous les fonctionnaires publics, jusqu'au hadjeb (général des troupes), avait disparu et laissé ses trois cents femmes et ses nombreux enfants dans la désolation. »

En cet endroit, maman pasiega prit un air dramatique qui eût fait honneur à mademoiselle Georges, et me laissa, moi et cinq ou six petits garçons que j'avais invités à entendre l'histoire véritable de l'*atelier du Maure*, dans une anxiété que tout lecteur comprendra facilement pour peu qu'il ait eu une nourrice habile à raconter des histoires de revenants.

« Depuis ce jour, continua ma nourrice d'une voix solennelle, tous les soirs, après l'*Angelus*, on entend dans les environs du maudit atelier un bruit de chaînes et de gémissements qui sont poussés par les âmes de ceux qui furent exécutés par Mustapha Arroz dans cette nuit mémorable: ces âmes reviennent chaque soir dans ce monde pour avertir les gens qui gouvernent de vivre en bons catholiques, de ne pas trop voler le pauvre peuple.

— Et qu'étaient devenues toutes les personnes qui avaient été souper chez Mustapha Arroz? demandâmes-nous en chœur.

— Mon Dieu, Seigneur! s'écria la bonne nourrice, vous n'avez donc rien compris?... Je m'y attendais; vous êtes trop jeunes pour cela. Ils avaient tous été égorgés par Mustapha Arroz, lequel retourna à Cordoue, où il fit son entrée triomphale, emportant deux cents têtes d'hommes toutes sanglantes sur son chameau, sans compter quatre cents autres que les muets noirs portaient sur la pointe de leur pique, comme qui dirait les lanternes d'un *rosario*...

— Et le roi Almacen ne le punit pas pour avoir fait tuer tant de monde? maman.

— Le roi Almacen, mon fils, fit comme font toujours les bons rois : après s'être servi de lui pour punir, il le fit empaler, et les corbeaux des champs lui mangèrent les yeux dès qu'il fut mort!... »

Voilà, lecteur, pourquoi, sans doute, on appelle la demeure dont nous vous avons parlé l'*atelier du Maure*, parce que cet envoyé extraordinaire, ou, si vous l'aimez mieux, ce *commissaire du roi* maure avait passé la nuit à *travailler*. Malheureusement ma nourrice ne nous dit pas si Ambroz, qu'elle appelait Arroz (*riz*), a laissé des enfants, et si ces enfants se sont répandus en Europe pour exercer le métier de leur père... Il faut croire que non, à en juger par la vicillesse d'un grand nombre de gouvernants européens!...

Voulez-vous maintenant voir l'atelier d'Ambroz?... il n'en vaut guère la peine... tout au plus s'il en reste un petit coin... Encore ce petit coin est-il encombré de morceaux de marbre et de granit, d'outils rouillés, rongés par la poussière et souillés de boue ; car, il faut bien vous le dire enfin, ce palais, de la splendeur duquel témoignent encore les débris restés debout, a été plus tard converti en une scierie de pierres!... O industrie ! tu élèves quelques monceaux de briques rouges, et tu changes des manants en *grands seigneurs*, mais dès que tu touches à l'art, comme le Maure Ambroz, tu en fais une chose morte...

Désirez-vous examiner la cathédrale ? Suivez-nous : quittons la place de Zocodover. Venez admirer cette basilique où les premiers conciles chrétiens ont été tenus ; où la voix éloquente de saint Isidore de Séville, celle de saint Ildefonse rententirent si souvent en faveur de la justice et de la liberté... De la liberté ! Que les premiers chrétiens comprenaient largement et droitement le sublime code évangélique.

La cathédrale de Tolède remonte aux premiers Goths qui ont habité l'Espagne. Mais à cet édifice, aujourd'hui si complet, si riche d'ornementation de toute espèce, chaque roi, depuis le septième siècle jusqu'à Charles III, a ajouté quelque don précieux ; chaque religion lui a apporté de nouveaux embellissements appropriés à son culte particulier ; chaque époque ses modes architecturales, et chaque chrétien son offrande et ses prières.

Bâtie par les rois goths, la cathédrale de Tolède a été tour à tour ornée, agrandie, modifiée, non-seulement par les rois qui se sont succédé, mais par les archevêques et par de simples particuliers. Aussi n'est-ce pas la cathédrale dans son ensemble que nous vous montrerons, mais la cathédrale dans ses innombrables détails, avec ses chapelles, ses sépulcres, son chœur, sa salle capitulaire, son cloître, ses portiques et son grand portail : encore ne pourrons-nous admirer tout cela qu'en passant, en nous arrêtant quelques instants devant chaque merveille de l'art, devant chaque caprice du

génie, devant les nombreuses traces que la vanité humaine ou la reconnaissance y ont laissées.

Avez-vous jamais vu un colosse à la fois si beau, si coquet, si plein de majesté que cette tour? Voyez comme elle s'élève à l'orient de la cathédrale, comme pour garantir l'édifice des premiers rayons du soleil levant, afin que l'obscurité de la nuit ne s'en évanouisse que graduellement, et que les fidèles qui y viennent dès l'aurore pour entendre l'office divin, ne se sentent point distraits par la clarté soudaine du jour, plus paresseux qu'eux!... La tour de la basilique de Tolède est divisée en trois parties, dont deux corps et un vaste couronnement. Le premier corps est un prisme à base carrée, d'une hauteur de 56 mètres 66 centimètres, elle présente un côté de 15 mètres environ. Le second corps est aussi d'une forme prismatique, seulement sa base est octogone. Il est haut de 24 mètres 66 centimètres. C'est sur cette partie de la tour que reposent les aiguilles ou pyramides, et les arceaux qui lui servent d'ornement. Le couronnement, bâti sur une base de 24 mètres, haut de 28 mètres 55 centimètres, dont 20 mètres pour la flèche, 4 pour les globes qui la surmontent, et 4 mètres 55 centimètres pour la croix, dominant le tout, s'élève sur le second corps. Ce couronnement a été construit deux fois, l'une sous l'archevêque don Juan Tavera, en 1555, par l'architecte Alonso de Covarrubias, l'autre, par Bartholomé Zambigo, premier architecte de l'église métropolitaine, que le cardinal Portocarrero avait chargé de remplacer le premier couronnement, détruit par un incendie en 1660. Maintenant il nous serait impossible de vous dire qui a fait construire la tour; plusieurs artistes font honneur à don Tenorio, archevêque de Tolède, de la construction de la tour, et appuient cette opinion sur ce que les armes de ce prélat se trouvent sur la plate-bande du premier corps. M. Villa-Amil, à qui nous empruntons ces détails, affirme cependant qu'aucun document n'a été trouvé concernant cette tour, avant l'an 1425, époque où don Juan Contreras occupait le siège primatial d'Espagne, et à laquelle le premier corps de la tour fut achevé. Le second corps est surmonté d'un belvédère, ou galerie autour de laquelle s'élève un mur à hauteur d'appui. Enfin la tour entière a une hauteur totale de trois cent vingt-neuf pieds, soit 109 mètres 66 centimètres depuis sa base jusqu'à l'extrémité de la croix. C'est sur cette tour, dans la dernière ouverture du premier corps, qu'est assise la cloche que nous avons entendue hier de si loin, la fameuse *campana de Toledo*, comme l'appellent les Madrileños... Elle est, en effet, d'une assez belle dimension; sa circonférence est de 11 mètres 55 centimètres, son diamètre de 5 mètres 77 centimètres environ. Son poids s'élève à 19,500 kilogrammes!... Fondue, en 1775, par Alexandre Gargollo, elle se fendit la première fois qu'on la sonna, ce qui a fait dire

aux Sévillans, que « saint Pierre, jaloux de n'en avoir jamais eu une semblable dans son église de Rome, avait lancé sur elle une de ses grosses clés tout exprès pour la fêler!... »



Passons au grand portail, ou plutôt à ce grand péristyle sous lequel se trouvent plusieurs entrées, dont nous ne ferons que vous dire quelques mots. En premier lieu, c'est la *puerta del Pardon* (la porte du Pardon), ainsi nommée parce que toute personne qui entrait dans l'église par cette issue gagnait indulgence plénière... Cette porte reste constamment fermée, sauf les jours de grandes solennités, et ceux où d'éminents prélats et de grands dignitaires ont à prendre possession de l'une ou de plusieurs de ces riches sinécures que la piété des chrétiens ont créées pour eux. Les battants de la porte du Pardon sont entièrement recouverts de cuivre de Chypre, d'un travail précieux, antique en grande partie.

A la droite de la porte du Pardon est celle de *las Palmas* (des Palmes). Savez-vous pourquoi elle porte ce nom?... Parce que, chaque année, la procession du dimanche des Rameaux y passe. A la gauche de la porte du Pardon est celle des *Notaires*; c'est par là que ces dignes officiers de la conscience publique entrent dans la cathédrale le jour où ils s'y rendent

pour prêter serment. Jadis, avant de pénétrer dans l'église par la porte des Palmes, on avait à descendre quinze marches qui avaient été faites en commémoration de celles du temple de Salomon. Qui sait si l'architecte chargé de ce travail, ou l'archevêque qui le commanda n'étaient pas des franc-maçons?... Et pourquoi pas? La tour, érigée à l'*orient*, nous le fait soupçonner.. sans compter... Mais poursuivons... Ces marches avaient la même propriété que l'éthérisation sur les femmes dont le Seigneur avait daigné bénir les chastes amours; elles leur procuraient l'avantage précieux d'enfanter sans douleur. Il leur suffisait pour cela de les monter et de les descendre deux ou trois fois par jour, en déposant chaque fois quelques maravédis dans le tronc destiné à recevoir les offrandes des fidèles. Malheureusement elles ont été depuis réduites au nombre de sept, en souvenir des sept douleurs de la mère de Dieu. Par qui? Personne n'a su nous le dire. Tout ce que nous savons, c'est que ce changement faillit causer une révolution dans le pays... Les femmes de Tolède et des villages environnants furent sur le point de se soulever. Un sermon et les paroles pleines d'onction qui leur furent portées à domicile par quelques moines dévoués, calmèrent toutefois l'irritation de leur esprit.

Toutes ces portes sont admirablement sculptées extérieurement. On croit ces travaux d'art commencés en 1418, sous la direction d'Alvar Gomez, qui, dit-on, employa à ce travail les plus habiles artistes du royaume; entre autres, on cite particulièrement Lorenzo Martinez. Fernand Gonzalez et Ruiz Sanchez travaillèrent aussi à la rosace du haut en 1479.

Il y a encore douze statues dans le grand portail; elles représentent les douze apôtres, ces statues sont dues au ciseau de Jean Aleman, et datent de 1467... Hélas! nous vous demandons bien pardon; mais ce que nous venons de vous montrer est presque entièrement détruit. Les arceaux de l'entrée appartiennent seuls aux temps anciens... Le reste n'est plus qu'une page de la gloire de l'Espagne, que le temps, et peut-être la main de quelques Vandales ont effacée; une page réimprimée sur de mauvais papier, avec les nombreuses fautes que l'on y a faites en voulant la corriger. Ce que vous venez de voir est tout simplement une restauration exécutée en 1777, sous la direction de Eugenio Durango; c'est don Ventura Rodriguez qui a ciselé les nouvelles statues.

Entrons maintenant dans l'église. Nous sommes dans la nef de l'abside. Rien, dans toute la basilique de Tolède, ne présente un caractère plus authentique d'antiquité que cette nef, et rien, mieux qu'elle, ne nous prouve que les Maures ont converti en mosquée ce temple que les Goths avaient élevé au vrai Dieu. Mais, hâtons-nous de le dire, si les Maures ont souvent profané les églises des chrétiens, ils ont du moins largement payé l'hospi-

talité qu'ils y avaient cherchée pour Mahomet. Regardez cette galerie qui règne au-dessus des arceaux de la voûte ! Pensez-vous qu'il soit possible d'être à la fois plus régulier et plus capricieux, et de réunir, avec autant d'habileté la solidité et la délicatesse des détails?... Une multitude d'arceaux en trèfle et en festons, soutenus par des colonnettes en jaspe précieux, et dont le fût est haut tout au plus de six pieds, supportent de gracieux chapiteaux de marbre blanc sur lesquels se détachent mille filets d'or!... Que n'avons-nous le loisir de vous faire examiner, une à une, et en détail, toutes ces nefs aux arêtes convergentes, aux chapiteaux formés d'une multitude de colonnes en faisceaux, de deux corps chacune, et groupées ensemble pour aller s'appuyer sur chaque pilier ; tous ces piliers, composés de seize colonnettes et de quatre espaces qui correspondent aux quatre angles du socle!... Regardez maintenant la nef du milieu ! elle est éclairée par des lucarnes rondes avec des nervures en trèfle ; c'est du style gothique au treizième siècle : toujours le même luxe, le même grandiose, le même fini dans les détails, la même harmonie dans l'ensemble, le même goût et le même ordre dans la disposition générale. Comme on doit bien prier dans un temple pareil !

Au bout de la plus petite nef sont le portail de la chapelle des rois nouveaux, ceux de la chapelle de don Alvaro Luna, et de celle de saint Ildefonse. Ces deux derniers sont sculptés à jour avec une pureté qui semble féérique : l'art était si parfait lorsqu'on a fait ce travail ! Ces portails sont l'œuvre des artistes du quinzième siècle.

Une sacristie est chose très-accessoire dans les églises de notre temps : remarquez l'entrée de celle-ci. Pensez-vous que Notre-Dame de Paris puisse s'enorgueillir d'un travail pareil sur l'entrée de sa sacristie?... Ce travail n'est pourtant pas très-ancien ; tout au plus si deux siècles y ont jeté leur vétusté en passant. Mais nous avons encore mieux que tout cela à vous montrer... Et d'abord la grande entrée de la chapelle *del Sagrario*, dont la magnifique porte est tout entière de marbres rouges, noirs, gris et blancs ; c'est par là qu'on entre au sanctuaire où est vénérée la statue de la sainte Vierge, qui a donné son nom à la chapelle¹. Ne voulez-vous pas y pénétrer avec nous?... Nous l'avons déjà dit, les Espagnols sont très-galants envers la mère du Sauveur des hommes. Le manteau de la *Virgen del Sagrario* vous convaincrat de cette vérité. Ce manteau est entièrement tissu de perles fines ; il constitue à lui seul un incalculable trésor : parlerez-vous encore de la pauvreté des Espagnols?...

La chapelle *del Sagrario* a été élevée par la munificence du cardinal Sandoval y Roxas, archevêque de Tolède, et grand inquisiteur général du royaume. Cette œuvre, accomplie sous l'inspiration d'un grand prélat,

¹ La *Virgen del Sagrario*.

par Juan d'Ibarra, Andres Montoya, Juan Sola, Francisco Melendez et Bartholomé Avril, sous la direction immédiate de Juan Bautista Montenegro et Alonso Encinas, fut achevée, en 1658, après un travail de quarante-huit ans, plusieurs fois interrompu. On doit la grille, tournée avec tant de précision, à Bartholomé Rodriguez et à Francisco Silva ; cette grille fut dorée et argentée par Marchez. Les peintures à fresque sont l'œuvre de deux grands peintres, Caxes et Carducho. La chapelle *del Sagrario* est d'une magnificence qui dépasse l'imagination. A ses quatre angles se trouvent quatre petits oratoires dans lesquels on remarque plusieurs tableaux de Carducho et Caxes, représentant les principaux traits de la vie de saint Bernard, de saint Ildefonse, de saint Eugène et de sainte Léocadie. Entre ces deux oratoires, et vis-à-vis l'un de l'autre, s'élèvent deux tombeaux somptueux, dans l'un reposent les cendres de Sandoval y Roxas, dans l'autre, celles de son père, de sa mère et de ses frères. Des épitaphes assez ampoulées donnent des détails sur les personnages qui reposent dans ces deux mausolées.

Maintenant un mot sur la *Virgen del Sagrario*... C'est encore un miracle



que nous allons vous raconter ; dans tous les cas, ce n'est pas nous qui l'avons inventé, peut-être est-il vrai... C'est saint Ildefonse qui parle :

« Une tradition respectable nous apprend qu'après la bataille de Guadalupe, Godman (l'homme de Dieu), gouverneur goth, ne pouvant plus tenir contre les Maures, qui assiégeaient Tolède, et voulant empêcher la profanation de Notre-Dame *del Sagrario*, cacha la sainte image dans un souterrain de la basilique, où elle demeura depuis 712 jusqu'à la fin du onzième siècle, époque à laquelle la ville fut reconquise par les chrétiens. Ce fut don Bernard, archevêque, sous Alphonse VI, qui, grâce à une révélation du ciel, découvrit l'endroit où l'image sacrée de la mère du Sauveur était cachée, et qui la fit retirer pour l'installer en grande pompe à la place où elle est maintenant vénérée par les fidèles. »

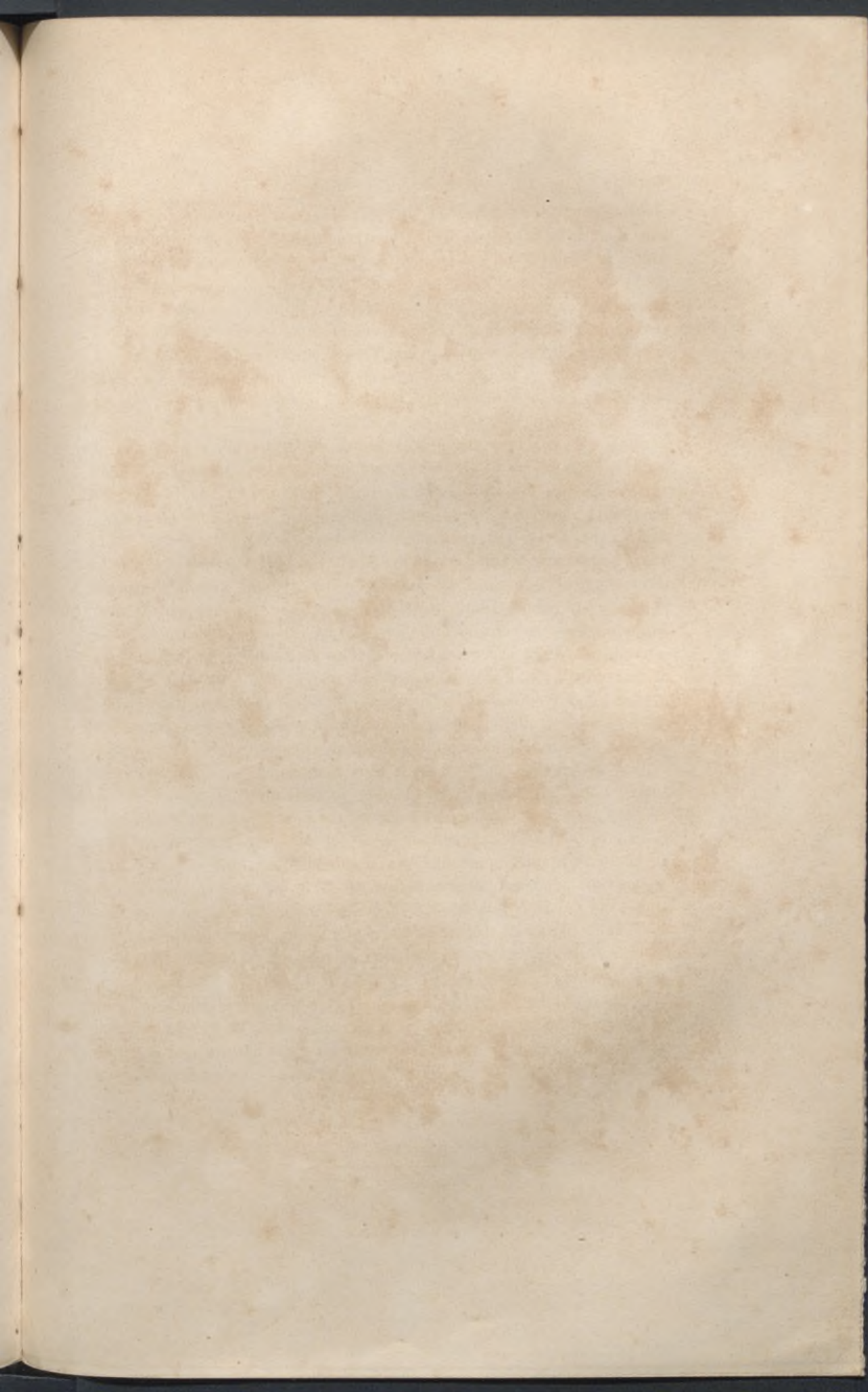
Quoi qu'il en soit, la statue de la *Virgen del Sagrario* est certainement l'ouvrage des Goths; il suffit de l'examiner attentivement pour s'en convaincre. Elle est de bois plaqué d'argent; sa chaussure est semblable à celle des Chinois; elle est assise sur un trône de vermeil, d'une date plus récente assurément. Ce trône, véritable merveille d'art, est, dit-on, l'œuvre de Wigilio Flaneti et de Juan Ortiz de Revilla. On assure que cet ouvrage n'a été terminé qu'en 1674. Sur l'arceau qui supporte la statue s'élève un magnifique reposoir peint à fresque par Rija, et enrichi de plusieurs peintures sur cuivre attribuées généralement à Pietro del Pô le Palermitain. Au milieu du reposoir est un précieux autel surmonté d'un petit tabernacle d'ambre dont l'entablement est d'or pur et d'un travail exquis.

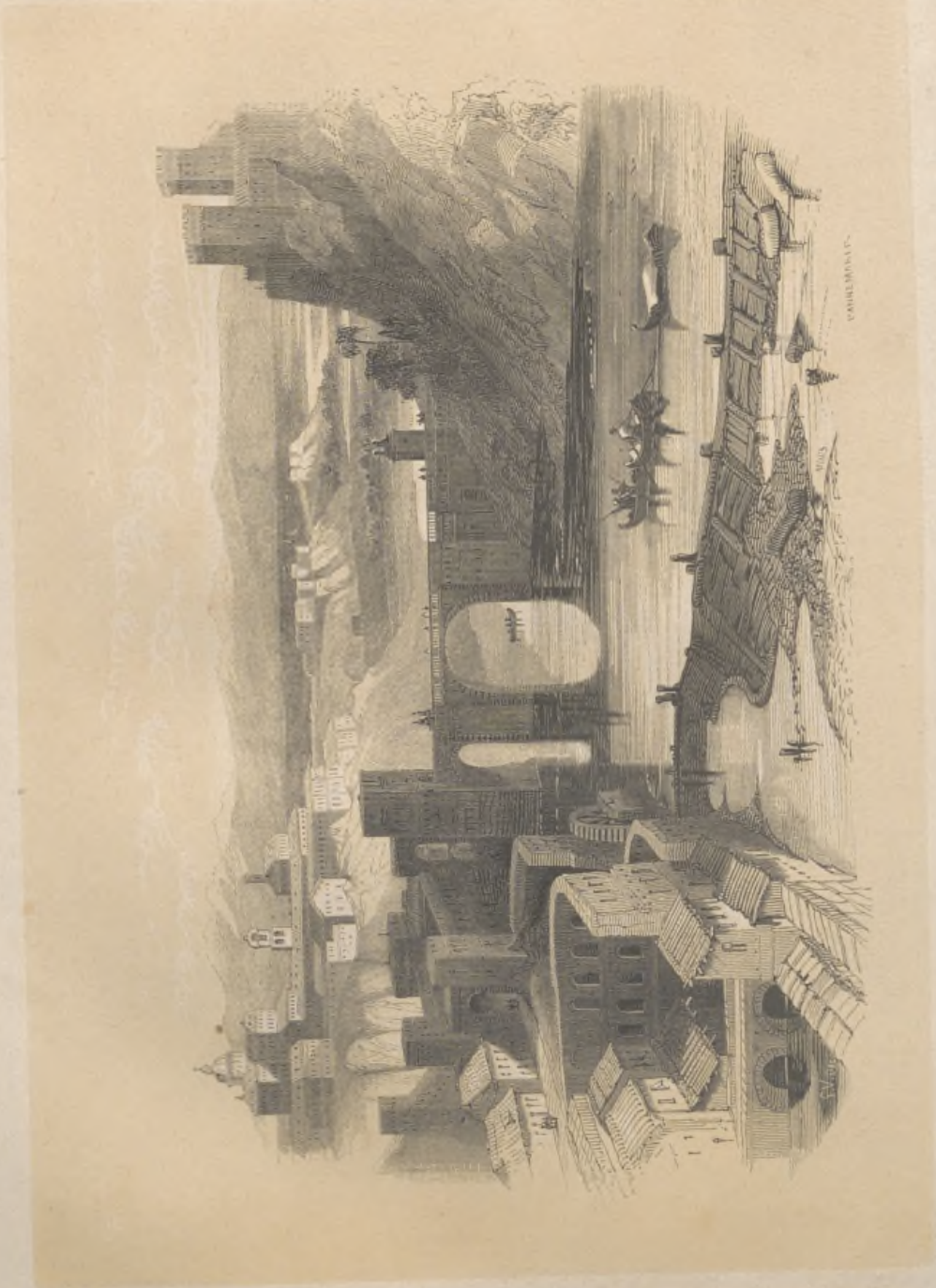
Quel est ce monument que l'on remarque à l'entrée du portail *del Sagrario*?... C'est le tombeau du célèbre cardinal Portocarrero... Que de richesses, que de travail, que de vanité pour un tombeau!...

Nous ne finirions vraiment pas si nous voulions tout vous montrer, tout analyser, tout dire sur ce pandemonium du génie de toutes les nations, de tous les âges et de toutes les religions, que l'on appelle la cathédrale de Tolède. Un mot encore, et sortons. C'est ici que toutes les croyances religieuses et artistiques, que tous les talents, toutes les vanités se sont donné rendez-vous pendant onze siècles consécutifs, et, pendant ce long laps de temps, ont fait assaut de science, de goût, d'imagination et de puissance. Aussi la cathédrale de Tolède est-elle plutôt qu'un temple un musée précieux lentement formé par les siècles, et que le génie du monde entier s'est plu à enrichir...

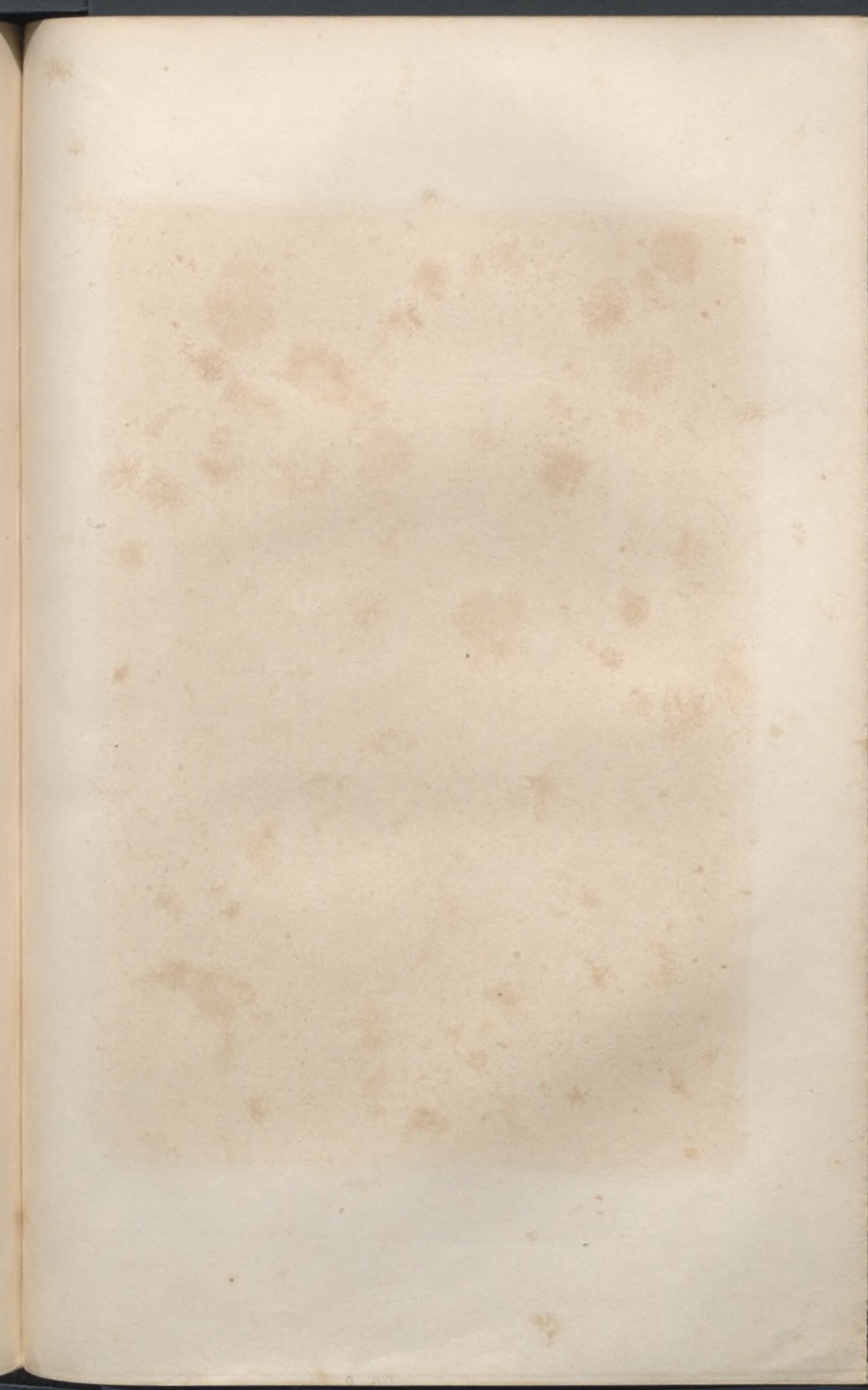
Parcourons maintenant les bords du Tage; le Mirador, le pont Saint-Martin réclament nos regards... puis nous entrerons dans la Manche, ce pays classique des... nous allons dire des voleurs, suivant un proverbe espagnol qui dit : *Manchego! guarda la capa!*¹ nous dirons ce pays classique de bon

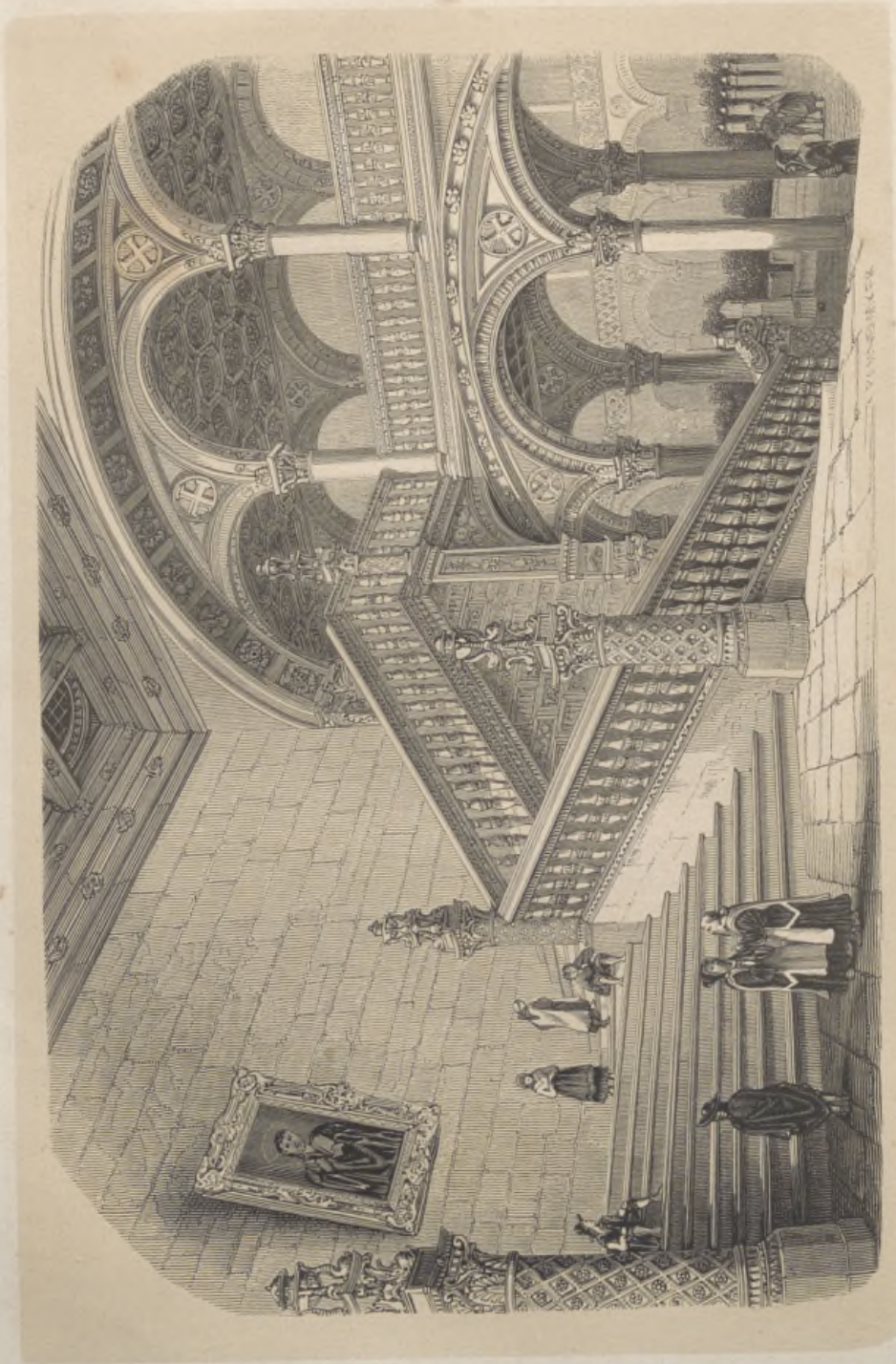
¹ Dès que tu verras un Manchego, prends garde à ton manteau.



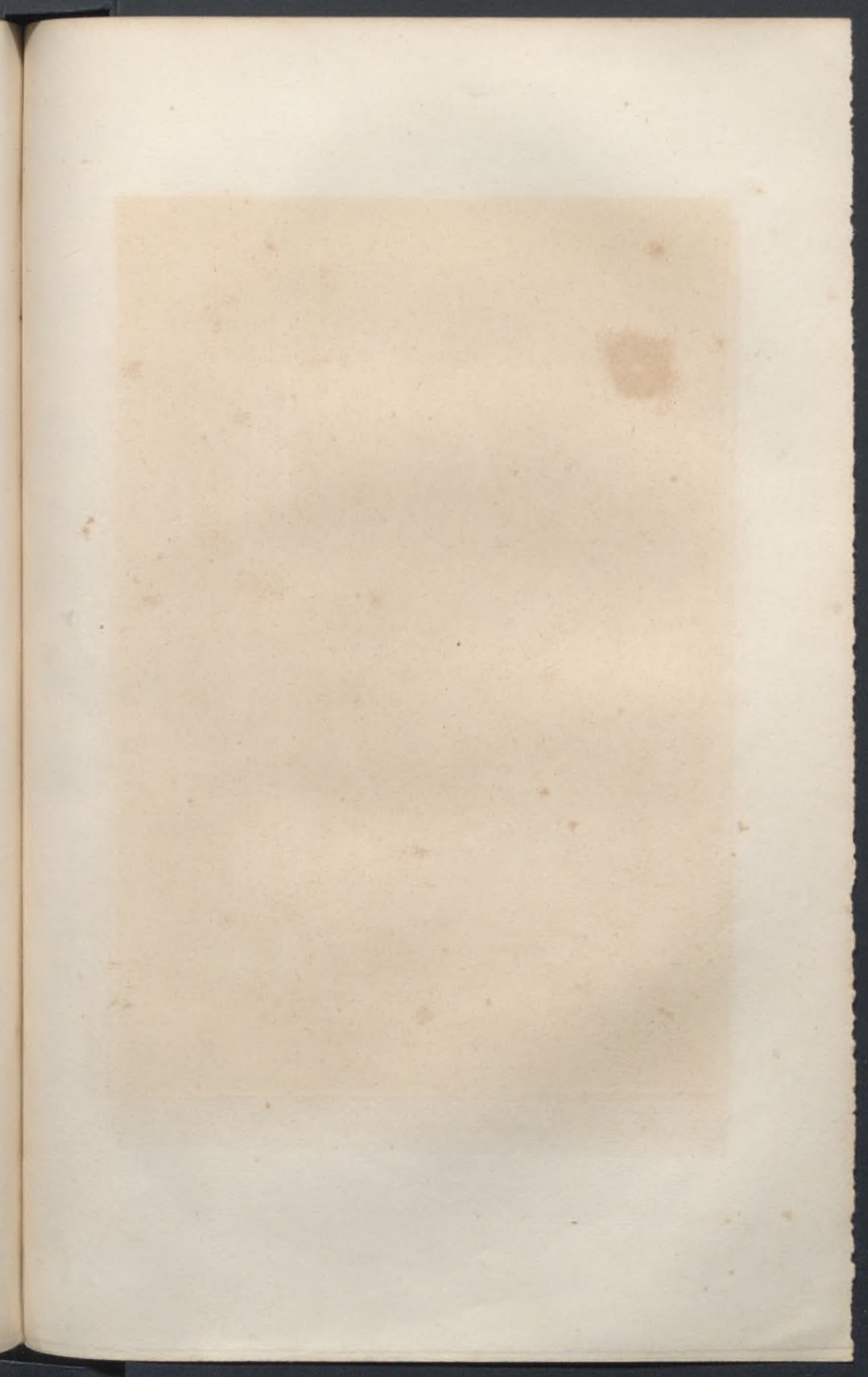


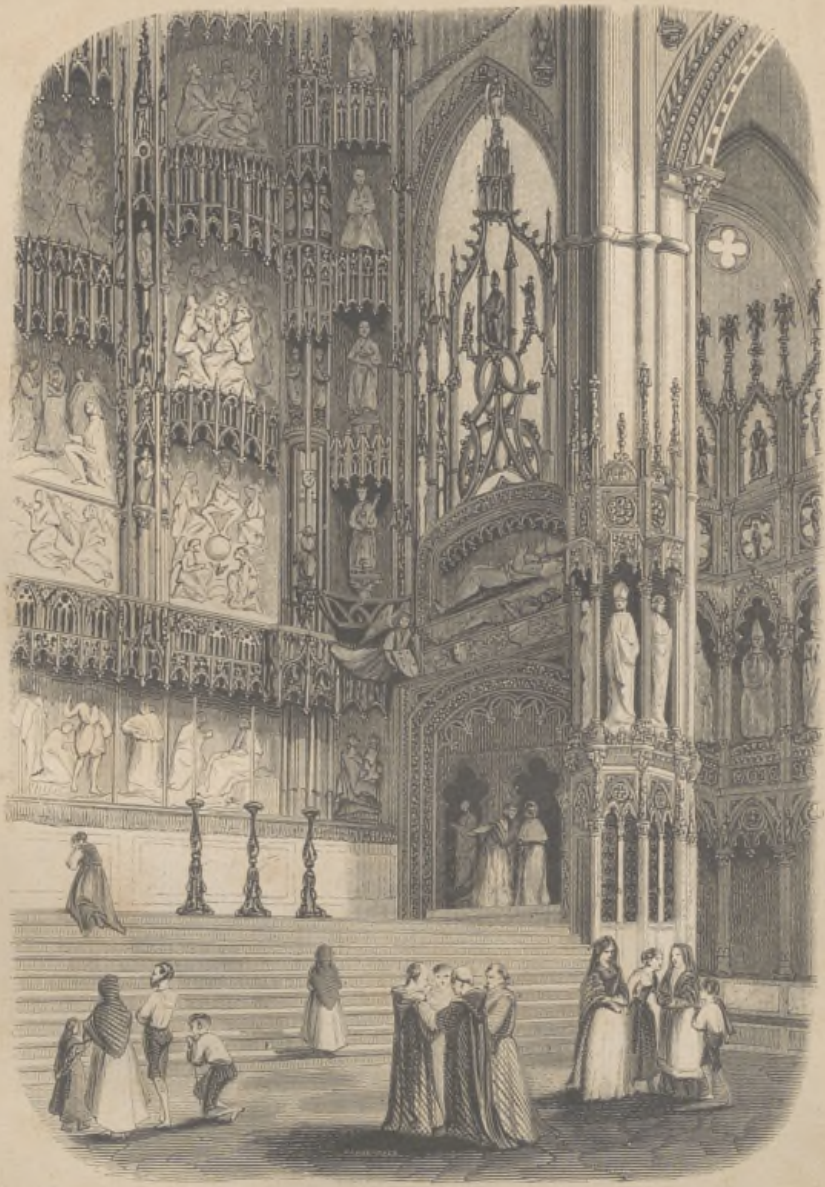
Toledo





Grand escalier de l'Hôpital de Tolède





Grande chapelle de la cathédrale de Tolède.



E. DELON

Cloître du couvent de Saint-Jean-des-Rois, à Tolède

blé et d'excellent vin, célèbre à jamais par les nombreux exploits du chevalier errant et de son digne écuyer.

Le Mirador est une sorte de belvédère bâti, par le roi Roderick, sur une roche escarpée et verticale située en face des montagnes de Tolède, habitation ordinaire du *neveu de Salomon*. Ces monts, àpre labyrinthe de broussailles et de granit, sont le repaire éternel des bandits, des loups et des oiseaux de proie... Du haut du Mirador on découvre un paysage de plusieurs lieues d'étendue, les bords du Tage, les nombreux *cigarrales*, ou maisons de campagne qui avoisinent Tolède, les *monts* dont nous avons déjà parlé. Le Mirador est, dit-on, le lieu que le malheureux roi Roderick affectionnait le plus de tout son palais. Il fait partie de l'Alcazar; jadis on l'appelait le palais de Roderick...

La roche sur laquelle ce château est construit, ainsi que la première synagogue des juifs, portait jadis le nom de *roche Tarpéienne*; c'est de là que les sectateurs de Moïse étaient précipités, lorsque leurs juges les y avaient condamnés, ou que la populace, dans sa fureur parfois, aveugle, exigeait qu'il en fût ainsi. Le meilleur point pour voir le Mirador en perspective, c'est le pont Saint-Martin... Allons-y.

Le pont Saint-Martin, masse imposante d'architecture gothique, se détache majestueusement, comme vous voyez, de ce gigantesque amas de pierres, sur lequel est bâti le *Mirador*, seuls restes du palais de Roderick. A ce pont se rattache, comme une dépendance du monument même, une tour antique toute bariolée d'inscriptions arabes, et vénérable par sa majestueuse vétusté. Suivant la tradition, cette tour faisait autrefois partie du palais où se trouvaient les bains de la fille de don Julian, surnommée plus tard la *Caba*, à cause de son *impudicité*¹. C'est dans ce palais que, toujours d'après la tradition, la Caba fut déshonorée. Sur la même masse de pierre, où s'élevaient la tour et le Mirador, est construit le somptueux monastère de Saint-Jean-des-Rois, fondé par Ferdinand V et la reine Isabelle.

Le pont Saint-Martin a plusieurs arches gigantesques, comme celles de tous les ponts espagnols... Quand et par qui il a été construit?... Dieu le sait. On est certain néanmoins qu'il fut presque entièrement détruit par une inondation en 1207, et reconstruit immédiatement. Détruit de nouveau pendant les guerres que don Pedro le Cruel eut à soutenir contre Henri de Transtamare, son frère, surnommé le Bâtard, le pont Saint-Martin fut remplacé par celui qui existe encore aujourd'hui, grâce à la munificence de don Pedro Tenorio, archevêque de l'impériale cité de Tolède.

Ce pont serait moins beau, qu'un acte de dévouement de la part d'une femme pour son mari et la grandeur d'âme du vénérable prélat qui le fit

¹ *Caba* est un mot arabe qui signifie femme perdue.

élever, lui donneraient encore une grande importance à nos yeux. Voici ce que l'on rapporte à ce sujet :

« En construisant l'arche principale du pont Saint-Martin, l'architecte chargé de ce travail s'aperçut que, le cintre enlevé, toute la construction devait s'écrouler à l'instant. Eperdu, sans espoir, l'artiste infortuné se confia à sa femme, et lui dit :

— Encore quelques jours et mon nom sera flétri, ma mémoire maudite, ou, ce qui est pire, effacée à jamais. Je suis perdu, déshonoré ; l'œuvre que j'ai entreprise et sur laquelle j'avais basé ma gloire à venir ne durera pas trois heures après que je l'aurai finie.

— Comment cela ? demanda la femme alarmée.

— Parce que j'ai négligé les lois de l'équilibre en construisant l'arche majeure du pont Saint-Martin, et qu'aussitôt que le cintre en sera enlevé, cette arche ne peut manquer de s'écrouler !...

La femme s'affligea d'abord, et bientôt elle prit un air rêveur qui alarma son mari.

— Tu ne vas plus m'aimer, dit ce dernier d'un air désolé ; car ma gloire et ma fortune vont s'évanouir à la fois.

— Ni ta fortune, ni ta gloire ne s'évanouiront, répondit la femme en l'embrassant : « Va te reposer, mon ami ; d'ici à demain, Dieu aura peut-être disposé les choses autrement. »

A peine l'artiste s'était-il retiré, que sa femme, suivie d'une servante, s'acheminait vers le pont Saint-Martin. Arrivée sur l'arche majeure, elle mit le feu au cintre qui, bientôt consumé par les flammes, tomba en poussière, et sur lui s'écroula tout l'ouvrage non encore achevé. Ceci fait, elle se retira et regagna son lit.

Le lendemain, la nouvelle de cet accident inattendu se répandit dans toute la ville, et l'architecte en fut le premier surpris ; mais il se consola promptement d'un *malheur* qui, après tout, pouvait sauver son honneur.

Cette catastrophe ne découragea point l'archevêque, qui donna l'ordre de recommencer ce travail, lequel, cette fois, l'architecte mieux renseigné, termina d'une manière digne de la réputation dont il jouissait déjà.

Cependant, soit scrupule, soit tout autre sentiment, celle qui avait mis le feu au cintre du pont ne sut point garder son secret, et l'archevêque apprit bientôt tout ce qui s'était passé ; mais le saint prélat, loin de la blâmer, lui dit :

— L'arche se fût écroulée quand même vous ne seriez pas intervenue ; votre action a sauvé l'honneur de votre mari et peut-être évité de fâcheux accidents. Tout cela m'a coûté un peu plus d'argent, il est vrai ; mais l'argent est fait pour être dépensé à faire le bien et réparer le mal.

Allez en paix, et ne dites rien de tout ceci, qui ne regarde que Dieu et moi, et dont la publicité pourrait nuire à la gloire du nom que vous portez et à la réputation du pont Saint-Martin. »



Arrêtons-nous un instant, ou, mieux encore, sortons au plus vite de l'ancienne capitale des rois goths : sans cela, nous serions encore tenté de vous ramener à la cathédrale, pour vous faire admirer la porte des chanoines, l'arrière-choeur, la chapelle de saint Ildephonse, la grande chapelle, celle de don Alvaro-Luna et celle de San Blas, la porte du cloître, celle de la salle du chapitre, les tombeaux de Mendoza, le grand inquisiteur, de l'enfant don Alonso, de don Alonso-Tenorio, et la sépulture de reyes nuevos ; et les bas-reliefs des stalles ! et la chapelle transparente ! Croyez-vous que toutes ces merveilles nous laisseraient indifférents ? Quittons Tolède, vous ferons-nous voir la paroisse de Saint-Romain, la grande synagogue, aujourd'hui appelée *el Transito*, et consacrée au culte du vrai dieu, Saint-Jean de la pénitence, le pont d'Alcantara, le couvent de la conception franciscaine, la vieille porte visagra, appelée aujourd'hui *la puerta lodada* (la porte murée) ?... Allons-nous-en, ou renoncez à visiter le reste de l'Espagne, car la cité de Tolède renferme à elle seule assez de merveilles pour passer à les

voir plus de temps que nous ne pouvons vous en donner. Mais, non ; nous sommes engagés à vous montrer l'Espagne entière, et nous tiendrons notre promesse ; nous sommes gens qui voulons bien mériter de vous, parce que vous avez bien reçu nos premiers essais ; comme le fameux conscrit de Napoléon, nous vous dirons, à vous qui êtes notre souverain :

Sire, vous nous avez accordé le nom de littérateurs aux premières lignes que vous avez lues de nous ; eh bien ! nous acceptons la gloire que vous nous avez donnée, avant de l'avoir méritée ; mais, soyez-en sûrs, nous la mériterons.

Avant de quitter Tolède, vous voudrez sans doute faire connaissance avec ses habitants. Hélas ! ce sont en général d'assez braves gens, mais ne cherchez point de types parmi eux ; Tolède, nous vous l'avons déjà dit, n'est plus que l'ombre d'un sublime et grandiose passé, une grande gloire effacée, une cité morte ; où tout ce qui vit et se meut, se meut et vit par l'effet d'un galvanisme moral. Rien n'y est animé de cette vie réelle dont vivent les grandes nations. Tolède renfermait jadis quatre fois plus d'habitants qu'elle n'en possède aujourd'hui, et tous étaient sûrs de pouvoir subvenir aux besoins de leurs familles ; les richesses y abondaient, le travail ne manquait point. La cité impériale avait autrefois de grands seigneurs, de riches prélats, des artistes célèbres, des rois, une cour nombreuse ; maintenant, elle n'a plus rien... rien ! Elle est encore la plus riche cité de l'Europe, mais seulement en beaux souvenirs...

Quelle est cette vaste plaine qui s'étend devant nous sans autres bornes que l'horizon ? ne dirait-on pas un océan d'émeraudes ? Quel ciel bleu ! quel soleil étincelant ! quelle solitude ! quel silence ! quel abandon ! Qui a semé tous ces blés si beaux ? Qui a planté toutes ces vignes qui ploient sous leur fardeau de grappes brunes ou dorées ? Partout les traces de l'homme, nulle part sa présence ! Dans quel pays sommes-nous donc ? Dans la Manche, lecteur, près des champs de Montiel. Bientôt nous apercevrons les moulins à vent que l'héroïque chevalier de la triste figure prit pour des géants, et le château, la Tour de la Estrella, ou fort de Montiel, dernière demeure de Pierre le Cruel, et de laquelle il sortit pour aller trouver Bertrain Claquin, chevalier français, en qui il s'était confié, et qui l'attira dans sa tente, où il aida Henri le Bâtard à l'assassiner ! Claquin s'appelait en France Duguesclin¹. Plus loin, le Toboso, ville célèbre par l'excellent raisiné qu'on y fait, et surtout, vous l'avez deviné, pour avoir vu naître l'incomparable Dulcinée...

Dans un mois d'ici, tous ces champs présenteront un spectacle fort animé. Des milliers de Galiciens, la faux en main, s'y répandront pour scier tous ces blés. Puis les Galiciens, rassasiés de cabri, de pain blanc et de vin,

¹ MARIANNE, *histoire générale d'Espagne*.

tout joyeux d'entendre résonner le son argentin des *duros* qui s'entre-choquent dans leur sacoche, reprendront, réunis en nombreuses caravanes, le chemin de leurs montagnes, qu'ils regagneront avant l'hiver, sans dépenser un maravédi. Tout le long de la route, ils mendieront, coucheront à la belle étoile, et se laisseront déchirer vivants par tous les bandits qu'ils rencontreront, plutôt que de lâcher un simple *réal*. Ne faut-il pas qu'en arrivant à *la tierra*, le Galicien ait de quoi acheter un pourceau, quelques châtaigniers, et deux ou trois sacs de maïs?... Les châtaignes nourriront le porc; le porc nourrira le Galicien qui en fera des jambons, du lard salé, des boudins. Au printemps, muni de ses sabots, de sa sacoche et de sa faux, il reprendra le chemin de la Castille, de la Manche, de l'Andalousie, où on l'attend pour faire la moisson.



La Manche est un pays presque désert; l'eau y manque. C'est là, peut-être, la principale cause de la rareté des habitations. Nous ferons plusieurs lieues, sans trouver une seule maison; ici point de fermes, point de hameaux, point de ventas isolées... Encore, dans les villes de la Manche, est-il rare de trouver l'hospitalité; surtout si vous demandez de l'eau pour boire: si c'était du vin, à la bonne heure! on vous en donnerait *gratis* tant

que vous en voudriez. Mais, ne vous fiez pas trop à ces hommes, constamment enveloppés dans leurs manteaux de drap brun, et la tête coiffée d'une *montere* en forme de brioche ; ils sont tous plus ou moins sournois, pointilleux, querelleurs, de mauvaise foi : un *navajazo* est bientôt donné ; puis, si vous échappez à ce danger, vous courez toujours le risque d'être volé, volé à main armée ou par ruse, mais volé à vous dépouiller de votre habit, de votre gilet et de votre pantalon, et cela le plus effrontément du monde... Allez ensuite vous plaindre à l'alcalde ; c'est un Manchego aussi, et par conséquent voleur. Vous savez que les loups ne s'entre-dévoient jamais... Allez faire votre rapport au corregidor. Il n'est point Manchego celui-là ; il vous plaindra, il voudra vous rendre justice, punir celui qui vous a dépouillé de votre bien ; mais il ne fera que vouloir. Le moyen de punir un voleur quand on ne peut mettre la main dessus ? C'est en vain qu'il appellera celui que vous aurez accusé ; vous citerez de nombreux témoins ; le voleur niera effrontément vous avoir jamais vu, et les témoins déposeront contre vous. Heureux si vous n'êtes pas condamné comme calomniateur, et si, avant de sortir de ce guépier, vous ne recevez pas un mauvais coup... C'est absolument comme dans la basse Normandie... Poussons jusqu'au Toboso, ce modeste hameau où Sancho vint chercher une princesse et un palais, pendant que son maître, le preux chevalier don Quichotte, l'attendait dans le bois voisin, au repos, sur ses étriers, pensif et rêveur ; mais la lance au poing, prêt à pourfendre le premier géant qui se présenterait à lui, ou à combattre, en champ clos, tout chevalier félon ou discourtois, qui oserait dénier la palme de la sagesse et de la beauté à l'illustre dame de ses pensées... Vous ne voyez pas ce bois ! Il doit y être pourtant, Cervantes a assuré qu'il y était, et à moins que quelque enchanteur ennemi ne nous l'ait enlevé, vous ne pouvez manquer de le voir bientôt... Il en est de même du palais où Sancho vint trouver Dulcinée : si nos yeux ne le découvrent pas, n'accusons point le romancier, ce doit être encore un tour de quelque enchanteur... Mais, où allons-nous, bon Dieu ? au lieu de gagner la Sierra-Morena, nous suivons le chemin de *Valencia del Cid*. Prenons vers la droite, s'il vous plaît, la nuit approche, marchons !... et si nous ne trouvons pas d'habitation, nous nous reposerons en plein air ; don Quichotte l'a bien fait avant nous... Il est vrai, qu'il avait près de lui Sancho, ce bon Sancho, qui savait plus de proverbes que feu le roi Salomon ; lesquels proverbes étaient presque aussi sensés, et assurément beaucoup plus clairs que ceux du roi prophète. Venez, nous tâcherons d'être pour vous, ce que le bon Sancho était pour le noble hidalgo de la Manche ; et si nous sommes moins sages que le laboureur du Toboso, nous serons aussi vigilants, et nous n'aurons pas peur des moulins à foulons... C'est cela ; étendez-vous sur l'herbe sèche,

votre chapeau vous servira d'oreiller. Nous nous sommes couverts de notre manteau... bonsoir... dormez en paix... Nous sommes ici tout près de vous, l'œil ouvert, et *l'escopette* au bras : nous sommes deux pour vous garder, et tous deux nous avons le sommeil léger comme des poètes. Ne craignez donc rien, en Espagne, les poètes sont braves, témoin, le grand *Ercilla*, qui tout en guerroyant contre les sauvages du Pérou, écrivait, avec son sang, sur tous les débris de papier qu'il pouvait trouver, son immortel poème de l'*Araucana*...

— Dieu garde Vos Seigneuries, et que sa sainte mère les conserve en état de grâce!...

— Plait-il?...

— Je dis que Dieu vous garde et moi aussi...

... Ne bougez pas, lecteur, continuez de dormir ou de faire semblant, et laissez-nous parler avec *ce caballero*, qui a sans doute quelque bonne nouvelle à nous apprendre, ou un bon conseil à nous donner.

— Oh! n'ayez point peur de son *trabuco*, de ses pistolets ni de son grand poignard ; c'est son costume, rien de plus...

Son visage?... Pardieu il est brûlé par le soleil et par le vent du sud ; à part cela, il n'est pas trop mal ; mais, chut ! le voilà qui revient avec deux autres, pareils à lui ; couchez-vous et laissez-nous faire...

— En quoi pourrions-nous vous servir, mes compagnons et moi, *señor don*...?

— Don Francisco Estevan, pour servir à Dieu et à Vos Seigneuries...

— Francisco Estevan !

— Moi-même, *señor hidalgo*, qu'y a-t-il là de si étonnant ?

— Mais... rien... absolument rien....

— Vous me connaissez ?

— Pas vous précisément, mais votre homonyme, celui qui...

— Celui qui habite les montes de Toledo, et que l'on appelle le neveu de Salomon, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est la même chose.

— Comment ! vous seriez...

— Francisco Estevan, le capitaine des bandits, qui remplit de terreur toute la province, et pour les oreilles duquel les alcades de Corte donneraient bien quelques centaines de doublons, pourvu qu'on les leur présentât attachées à ma tête... Qu'avez-vous?...

— Rien, absolument rien, et c'est bien ce qui nous fâche ; car vous venez sans doute nous demander...

— La bourse ou la vie, n'est-ce pas?... Pas le moins du monde, ni moi ni les miens ne *travaillons* le dimanche ; au contraire, après avoir fait notre état en conscience pendant toute la semaine, nous sanctifions les di-

manches et fêtes, en entendant la messe, et en faisant de bonnes œuvres...

— Ah !... cela vous étonne... c'est possible ; mais cela est ainsi...

— Vous travaillez toute la semaine, et... mais c'est dimanche aujourd'hui...

— Rien de plus certain ; voilà pourquoi vous me rencontrez sur votre chemin.

— Je ne comprends pas.

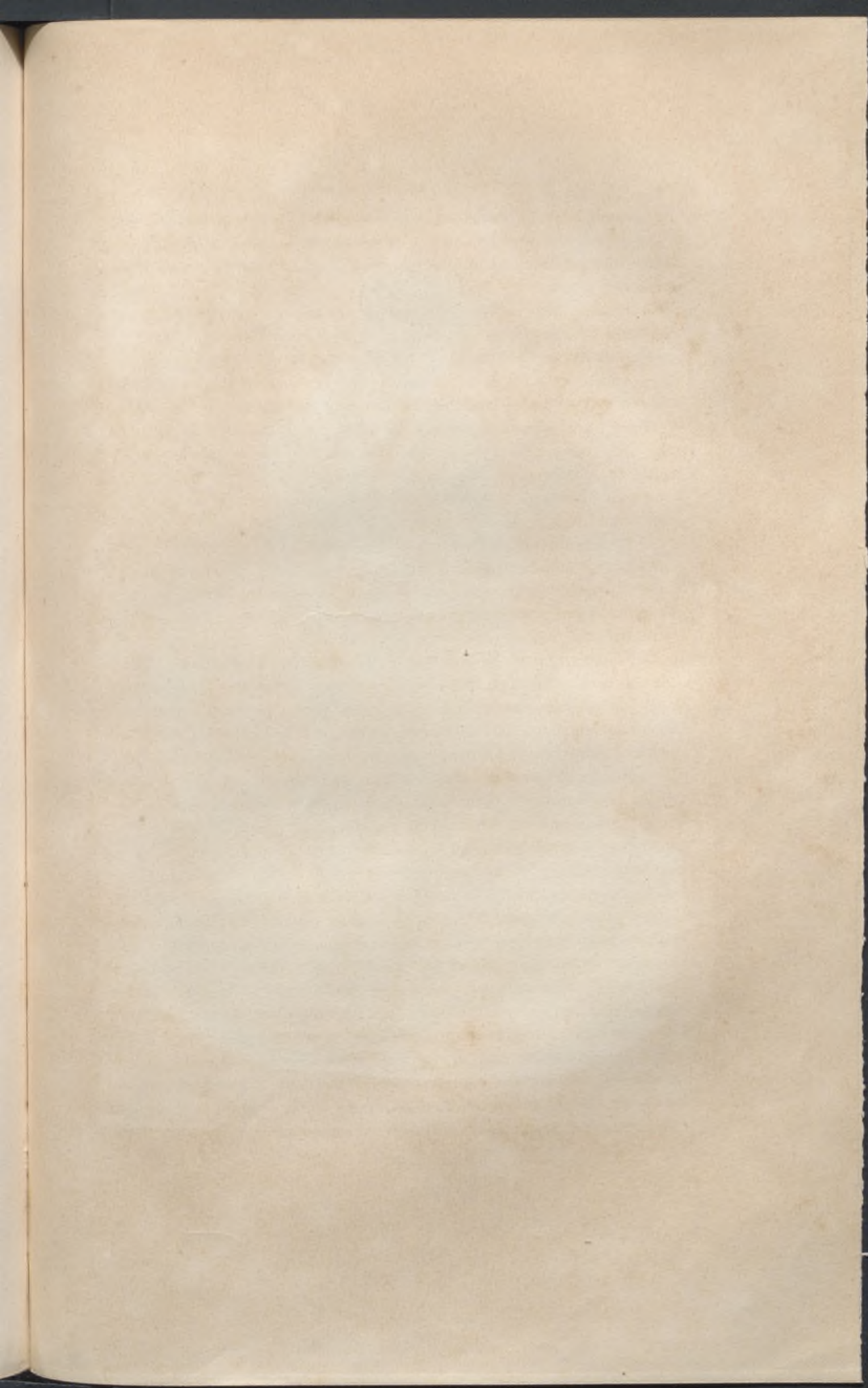
— Vous allez me comprendre ; car je me propose de tout vous expliquer, pendant que nous déjeunerons, ici tout près, dans une *venta* de ma connaissance, où nous serons servis comme des chanoines ; et, quant au prix... c'est moi qui régale. Voyons, réveillez ce *caballero* qui dort, et suivez-nous... Ces deux garçons conduiront vos montures par la bride, et nous les suivrons, à pied, à travers ces oliviers : une promenade, le matin, fait toujours du bien...

— Lecteur, levez-vous ; secouez la poussière de votre manteau, et suivez-nous. Ce gentilhomme nous fait l'honneur de nous inviter à déjeuner...

— L'honneur sera pour votre serviteur ; veuillez me suivre, et par la *virgen del pilar*, vous serez enchanté de m'avoir rencontré... Je prends les devants.

Le voilà parti et nos chevaux aussi ! suivons-le... Il nous invite à déjeuner, croyez bien qu'il tiendra sa parole, et, vous l'avouons-nous, lecteur, nous sommes charmé de la bonne chance qui se présente à nous, pour vous faire connaître un *bandolero* espagnol ; un *bandolero* en réputation, s'entend ; un vrai *bandolero*. Savez-vous que Francisco Estevan jouit, en Espagne, d'une renommée plus éclatante, que celle du plus grand homme d'État de l'Europe ?... Voilà qu'il s'impatiente, et nous fait signe de nous hâter... Nous sommes à vous dans l'instant...

Vous croyez sans doute qu'il veut nous attirer dans un guet-apens ; que sa bande, cachée derrière quelques buissons, va sortir tout à coup, et tomber sur nous, pour nous dépouiller et faire ensuite un crible de notre peau ?... Ou bien, que la *venta*, où il nous conduit, est un coupe-gorge, comme la fameuse auberge mentionnée dans *les vrais mystères de Vidocq*, où l'on étouffait un voyageur, sur son lit, ni plus ni moins qu'un rat pris entre deux planches. N'ayez point peur, les *bandoleros* espagnols font les choses plus franchement que cela... Si Francisco Estevan eût voulu nous voler ou nous tuer, il nous aurait dît très-poliment ce qu'il désirait ; après quoi, il nous eût envoyé une couple de balles dans le corps, eût pris notre argent, et nous eût fait enterrer, en bons chrétiens, par ses *garçons*, lesquels n'auraient pas manqué de planter une croix sur notre tombe, et de réciter un *de profundis*. Au lieu de cela, il nous a priés à déjeuner ; il nous





Bandit.

a dit qu'il se chargeait de payer l'écot, et qu'il ne *travaillait* que les jours ouvrables, tandis que les dimanches et fêtes, il les sanctifiait, en entendant la messe et en faisant du bien... Qui sait, s'il n'a même pas un chapelain ! Cela s'est vu, et je ne m'étonnerais point que Francisco Estevan en fût pourvu...

— A table, *caballeros* ; et vous, *garçons*, n'oubliez point que c'est aujourd'hui dimanche, et que vous êtes les très-humbles serviteurs de leurs Seigneuries.....



Convenez, lecteur, que les bandoleros espagnols sont des gens d'assez bonne compagnie, et qu'ils entendent largement l'hospitalité. C'est bien le plus gai et le meilleur repas que nous ayons fait depuis que nous avons traversé les Pyrénées... Du vin de Valdepeñas à discrétion, du pain délicieux et cuit exprès pour nous, du gibier, du cabri rôti, d'excellents raisins, du fruit tout frais cueilli ! Un cardinal n'est pas mieux traité lorsqu'il va en légation à la cour d'un roi chrétien, que nous ne l'avons été par cet honorable chef de bandits. Quels joyeux convives ; poètes comme Ossian, musiciens comme des rossignols, par instinct, et point ivrognes ; pas un ne s'est grisé... Convenez-en, il serait dommage qu'ils fussent pendus?... Que nous voudrions leur entendre raconter *des histoires*... Si vous saviez combien leur

conversation est pittoresque et gracieuse ; pas d'argot, point de mots obscènes, point de forfanteries sanglantes!... Leur langage est toujours imagé. Ces hommes des champs, ces parias, que la société poursuit comme des bêtes fauves, ont quelquefois des idées et des sentiments qui, mieux dirigés, feraient d'eux, non-seulement d'honnêtes citoyens, mais des citoyens qui ennobliraient leur nation...

— Leur chef est de bonne humeur, voulez-vous que nous lui demandions de nous raconter sa vie?...

— Señor don Francisco? Ce caballero est un Français, un *hidalgo* de Paris, qui aime l'Espagne, et qui nous a prié de l'accompagner dans le voyage qu'il a entrepris tout exprès pour étudier nos mœurs, nos usages, pour examiner nos monuments, pour voir notre beau ciel si bleu, nos femmes si gracieuses, et nos champs si fertiles; il comprend notre langue, il aime nos poètes, il connaît notre gloire passée; mais il croit que l'Espagne ne produit plus d'hommes à forte trempe, de ces hommes dont le cœur était si noble et si grand... Il a entendu parler de vous, comme d'un *bandolero* qui ne fait que voler et tuer les passants, comme le ferait un voleur de grand chemin de son pays, ou un escarpe de Paris... Racontez-lui votre histoire, je vous prie, je sais qu'elle est fort curieuse... Allons don Francisco; voulez-vous nous faire ce plaisir?...

— Je ne demande pas mieux que de satisfaire le désir du seigneur *hidalgo*; malheureusement mon histoire est fort simple... Mais, puisqu'elle peut divertir ce *caballero*, écoutez.

— En 1821, j'avais seize ans; j'étais alors milicien de Madrid. Je croyais en Dieu, en l'amour des femmes, et à la liberté de ma patrie; j'allais à la messe, je donnais des sérénades à une belle Madrileña qui m'aimait, et quand l'occasion se présentait, je me battais pour la liberté de l'Espagne. 1822 arriva; vous qui êtes Espagnol, vous savez fort bien que l'amour est chez nous une chose sérieuse. J'étais riche, mes parents m'aimaient; mais j'étais amoureux fou. Après avoir courtsié ma bien-aimée pendant deux ans, j'allais me marier avec elle, lorsque le 7 juillet arriva. Vous n'ignorez pas assurément ce qui se passa ce jour-là à Madrid. La garde royale, excitée par les gens du palais, prit les armes, et s'enfuit de Madrid, en criant à *bas* la constitution, et alla camper au *Pardo*, situé, à deux lieues de Madrid, d'où elle menaçait de rentrer dans la capitale, pour bouleverser le gouvernement constitutionnel. La milice se réunit et prit les armes pour défendre la constitution; je fis comme mes compagnons. J'étais milicien, armé de mon fusil; je me rendis à la plaza Mayor avec ma compagnie... Tout le monde connaît l'issue de cette glorieuse journée; la garde royale crut nous surprendre, ou avoir bon marché des citoyens armés; elle se trompa : elle vint chercher de

la laine, elle s'en retourna tondue, comme dit le proverbe espagnol. Au lieu de nous battre, elle fut battue. Quelques mois après, le roi créa une croix d'honneur, qui nous fut distribuée; j'eus la mienne, et j'en fus fier. Une croix d'honneur! à dix-sept ans! gagnée les armes à la main contre les ennemis de la liberté. C'était bien beau, n'est-ce pas? Malheureusement cette croix n'était qu'une marque que Ferdinand nous avait donnée pour mieux nous reconnaître plus tard. Il est mort, Ferdinand VII! que Dieu tienne son âme en repos!...

La liberté a de tout temps effrayé les fripons, ceux qui vivent du sang du peuple. Elle effraya un grand nombre de mauvais Espagnols, les moines et le haut clergé surtout. C'était plus qu'il n'en fallait pour que l'on cherchât à la discréditer chez nous. On commença, d'abord, par crier bien haut, que la constitution détruisait la religion et la royauté; qu'elle ne tendait à rien moins qu'à bouleverser le trône et l'autel, deux mots dont on abuse en Espagne depuis le temps des Goths... Mais on ne se contenta pas de cela, les ennemis de la patrie se posèrent en victimes, et se firent bourreaux; trop faibles, pour combattre contre l'élite de la nation, ils allèrent chercher des baïonnettes à l'étranger!... La plus grande force des despotes vient de la liberté que les peuples leur imposent quelquefois; les libéraux aiment la légalité; c'est là leur malheur; car la légalité est lente à punir la trahison, et les traîtres restent presque toujours impunis, quand on veut les poursuivre par des moyens légaux: c'est comme deux hommes qui se battraient en duel, l'un armé d'une épée, l'autre d'une badine de jonc... Les hommes à l'épée, c'étaient les royalistes; les hommes à la badine, c'étaient les libéraux: les libéraux devaient donc succomber. C'est ce qui arriva en 1825. Les Français entrent en Espagne, et le roi est conduit à Cadix, où tous les hommes de cœur le suivent, croyant à ses serments. Je devais faire partie de ceux qui suivaient le roi; ma compagnie y allait. La veille de mon départ, j'allai voir ma fiancée, que je trouvai en pleurs.

— Non! me dit-elle, vous ne partirez pas, si vous m'aimez! Vous n'irez pas défendre la cause des francs-maçons contre le roi et contre la sainte inquisition, que les libéraux ont abolie... *Frazquito mio*, ajouta-t-elle, en me prenant les mains; je t'ai aimé avant que tu fusses milicien, je t'aimerai quand même tu serais un démon! mais mon père ne consentira jamais à me voir mariée à un de ceux qu'il appelle les ennemis du roi et de notre sainte religion...

Vainement je voulus faire comprendre au père de ma fiancée, que l'honneur m'appelaient à défendre la liberté de mon pays; il ne répondait que ces mots:

— La Carmen qui t'aime, en te faisant royaliste comme moi; ou la liberté

comme tu l'appelles, et mon mépris et celui de Carmen; car, jamais elle n'aimera un malheureux qui ose prendre les armes pour aller conduire son roi dans l'esclavage.

En Espagne, señor *Francés*, celui qui aime sa maîtresse, plus que sa patrie, est tenu pour un lâche, indigne de toucher la main d'un honnête homme, et de montrer sa face au soleil. Je laissai Carmen, et je partis pour Cadix... Toute l'Europe sait le résultat de cette expédition... Le roi redevint despote, plus despote que jamais; et les miliciens qui l'avaient accompagné, malgré les promesses solennelles du roi, et les garanties que le traité d'Andujar leur donna, furent tous poursuivis comme des malfaiteurs. J'avais eu le bonheur de verser un peu de sang pour mon pays, on me fit un crime de lèse-majesté du courage que j'avais montré... Cependant, j'espérais gagner Madrid, me réunir à ma famille et me justifier des accusations qu'on avait portées contre moi. Vain espoir! A mon arrivée à Tolède, je fus emprisonné, jugé et condamné à périr sur un échafaud!....

Le ciel ou l'enfer, je ne sais plus lequel des deux, me procura le moyen de me sauver. Deux heures avant celle fixée pour me conduire au supplice, on m'avait envoyé un moine pour me confesser, je l'étranglai! et, affublé de ses habits, je gagnai la rue. Mais où aller? à Madrid? j'aurais été pris... Rester à Tolède? mon incartade ne pouvait y être longtemps ignorée. Le hasard décida de mon sort. J'entrai dans une église pour prier Dieu; j'entendis, dans cette église, une étrange conversation. Deux hommes, d'une mise assez équivoque, parlaient à demi-voix. J'écoutai.

— Il a été pendu! disait l'un.

— C'est impossible, répondit son compagnon.

— Je l'ai vu pendre, et j'ai assisté à son enterrement, reprit le premier interlocuteur.

— Alors nous sommes encore une fois sans chef, et aucun de nous ne peut le devenir.

— C'est vrai, on nous reconnaîtrait dans les huttes, les bergers veraient bientôt que *le neveu de Salomon, Francisco Estevan el Guapo*, est vraiment pendu, et alors on n'aurait plus peur de la bande.

— Si nous pouvions, du moins, rencontrer quelqu'un des libéraux que le roi veut faire écarteler, nous en ferions bien vite un *neveu de Salomon* qui serait censé être ressuscité et rajeuni: et nous serions sauvés.

— Oui, et nous l'appellerions Francisco Estevan. Car, il faut que *le neveu de Salomon* garde ce nom terrible, qui fait notre sécurité...

Ces hommes se mirent à prier Dieu, sans doute, pour lui demander un chef tel qu'ils le désiraient; puis, après une courte prière, ils sortirent de l'église; je les suivis!...

Le lendemain, j'avais changé de nom ; je portais celui que vous me connaissez, et que je conserverai, peut-être, jusqu'à la fin de ma vie ; car, je suis résolu à ne jamais quitter ces pauvres gens, qui tous se feraient tuer pour moi... Caballeros, c'est triste à dire ; mais, les plus loyaux camarades se trouvent parmi les bandoleros.

— Et vous n'avez jamais cherché à revoir doña Carmen ?...

— Non, seigneur ; mais elle a cherché à me retrouver. Je ne sais qui l'a instruite de mon sort et de ma nouvelle profession ; mais, un jour, il y a dix ans, elle m'attendait ici. Jugez de ma joie et de mon bonheur, à cette preuve touchante de la tendresse d'une femme aimée. Carmen avait tout bravé pour devenir la compagne du bandit !... Depuis lors, elle ne m'a jamais quitté, elle ne me quittera jamais... Elle est là, vêtue comme nous pour plus de sécurité ; elle m'accompagnait encore ce matin, lorsque j'ai éveillé Vos Seigneuries. Mais, il se fait tard ; nous aurons de la peine à nous rendre à Albacète, pour y entendre la messe de midi ; car avant, je veux, accompagné de Carmen, mon meilleur *soldat*, et de ce brave jeune homme, qui est un de mes bons amis, vous escorter, jusqu'à ce que vous ayez traversé ce bois d'oliviers, maudit, où une bande de rateros¹ arrête, dit-on, les voyageurs, même le dimanche. C'est là une bonne action, que nous faisons chaque jour de fête, en compensation du mal que nous sommes obligés quelquefois de faire les autres jours.

— Et quand vous n'avez pas de voyageurs à escorter ?...

— Alors, il y a de pauvres diables à secourir ; et puisque vous voulez tout savoir, apprenez que le dixième de ce que nous produit notre état, est pour les pauvres que nous rencontrons ; nous n'attaquons jamais ceux qui possèdent peu.

— Et ceux qui ont beaucoup, vous les tuez, pour avoir ce qu'ils ont ?

— Je ne tue jamais ceux qui ne cherchent pas à se défendre, et jamais nous ne prenons tout à personne : si nous dévalisons un riche voyageur, nous le faisons poliment, et nous lui laissons toujours de quoi arriver à sa destination. Tel est le règlement que j'ai trouvé fait, et que j'ai juré de respecter. Je ne ferai pas comme Ferdinand, je garderai mon serment.

— Et la justice ne cherche pas à s'emparer de vous ?...

— Sans doute, c'est son devoir ! Nous faisons tous deux le nôtre ; elle, en me faisant poursuivre ; moi, en me défendant de mon mieux. Grâce à Dieu, je plante la balle de mon escopette où je veux, et, quand j'aperçois un alguazil ou un chef militaire trop acharné contre moi ou contre les miens, je l'envoie souper avec Belzébut, et tout est dit...

— Vous devez perdre du monde quelquefois ?

¹ Escarpes, voleurs ignobles.

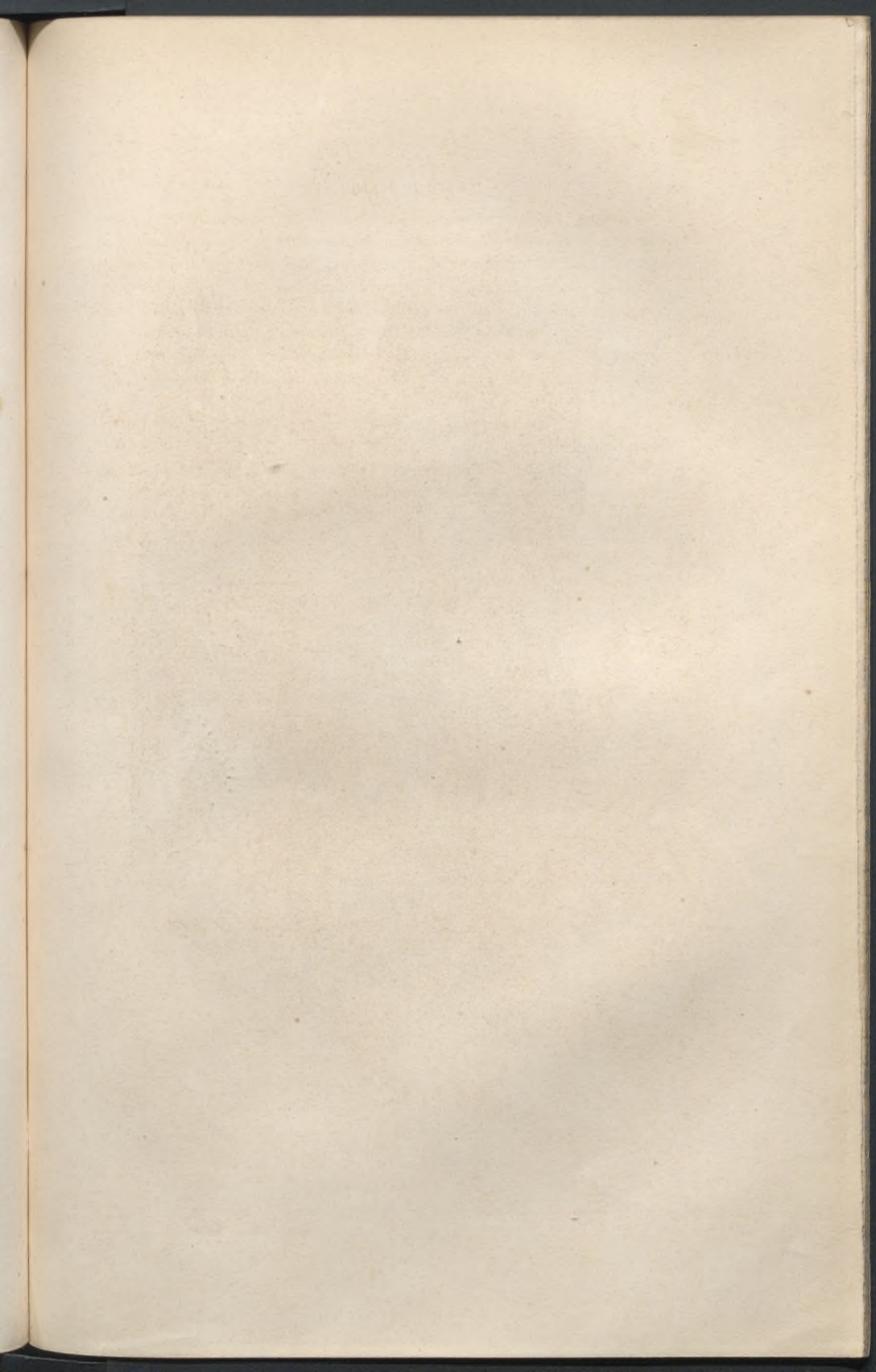
— Depuis vingt-quatre ans que j'ai l'honneur de commander ces braves gens, je n'en ai perdu que sept, et tous sept sont morts de maladie... Il y a deux ans, on avait arrêté trois de mes *garçons*, mais le lendemain ils étaient en liberté... Je m'étais emparé d'un curé, d'un alcade et d'un notaire, trois personnages influents dans les petites villes; et j'avais fait dire que mes trois prisonniers seraient écorchés vifs le lendemain, si on ne mettait mes hommes en liberté, et si l'on oubliait de m'envoyer avec eux deux cents onces d'or. Le lendemain, j'avais mes hommes et l'argent demandé...

— Et le curé?...

— Ainsi que ses compagnons, ils furent mis en liberté; je n'ai jamais menti, *caballero*!...

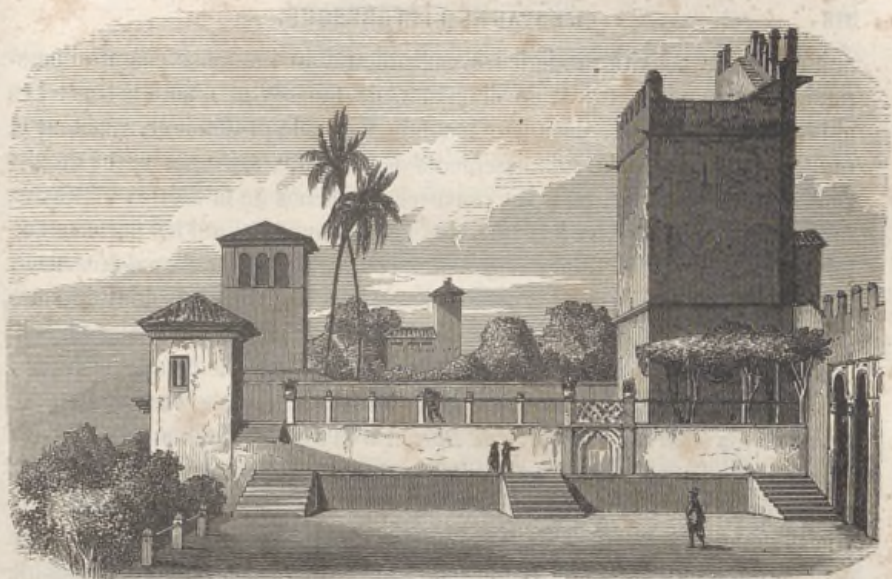
Vous voilà en sûreté, et puisque vous voulez gagner la Caroline, prenez ce sentier à droite; dans quelques minutes vous serez sur la grande route, qui vous y conduit tout droit... Eh! bon voyage; pensez quelquefois au pauvre *paria*...







Entrée de la plaine de Grenade.



L'Alcazar de Cordoue.

CHAPITRE V.

La Sierra Morena. — Les Andalous. — Séville. — Cordoue. — Grenade. — Jaen. — Les Maures. — Cadix et ses environs.



Le Tour du Paradis.

Prosternez-vous, lecteur ! et remerciez Dieu qui vous a permis de promener vos regards profanes sur la terre promise. Ces montagnes pelées, au sommet desquelles se dressent, comme une fantastique apparition, des êtres vivants, des êtres qui se meuvent dans l'azur du ciel, entre l'atmosphère et le soleil ; ces pics, sur lesquels cette caravane de muletiers marche comme dans un rêve, suspendue entre Dieu et l'Enfer, ne tenant au sol que par cette attraction magnétique que les physiiciens nomment *la loi de gravité*, ces vallons fertiles qui s'étendent à vos pieds, où vivent et s'agitent des milliers de taureaux, destinés au cirque et à la boucherie, et d'innombrables chevaux sauvages,

animés d'une activité prodigieuse, au milieu d'un immense champ d'émeraudes, parsemé de rubis, de diamants, de topazes et d'améthystes! Les abîmes sans fond, qui, dans leur incommensurable profondeur, répètent et multiplient à l'infini les hennissements des chevaux sauvages et les mugissements des taureaux, pour les renvoyer aux échos de la Sierra, mêlés aux murmures de la brise, et à la terrible voix de l'ouragan, qui les porteront au loin, changés en une étrange harmonie. Tout cela c'est *la Sierra-Morena*... Cette barrière de pierre et d'or, de verdure et de vif-argent, dont le sommet plonge dans l'éther du ciel, dont la base est sans doute assise dans le domaine de Satan; cette barrière qui sépare l'Espagne de l'Andalousie, ou, comme le dirait un Andalou, « *la terre des hommes de la terre de Dieu, la tierra de loz ombres de la tierra de Dios*... » Et les Andaloux ont raison, car nous devons l'avouer, quoi qu'il en coûte à notre orgueil castillan, que sont, comparés à l'Andalousie, les deux Castilles, la Manche, l'Alcarria et les provinces septentrionales de l'Espagne? ce que la prose d'un feuilleton parisien est à la puissante poésie du Dante, aux gracieuses et féeriques ballades de l'Orient... L'Andalousie! Jaen! Séville! Malaga! Grenade! Cordoue! Cadix! Gibraltar! Que de souvenirs de gloire, quel parfum de poésie dans ces noms-là!

Regardez ce monde de merveilles qui se déroule devant vous! A vos pieds, c'est Jaen, jadis un royaume florissant: aujourd'hui mince portion d'un *département*, dont le chef-lieu est Grenade. Plus loin, en face de vous, Grenade, l'ancien royaume de Boabdil, le dernier que les Maures ont perdu... Le paradis de Mahomet, comme l'appellent encore un grand nombre des Maures de l'Algérie et du Maroc. Le paradis terrestre, comme le nomment tous ceux à qui les passions politiques, la soif de l'or ou la dégradation qui ronge la société moderne ont encore laissé la poésie du cœur, et permis de conserver le culte du beau... Au-delà *las Alpujarras*, la Sierra-Nevada, la Sierra-Gador, la Sierra-Elvira et celle d'Alhamilla. A la droite de Jaen, le royaume de Cordoue; et sur la même ligne, à la droite de Grenade, le royaume de Séville, Cadix, el Puerto de Sainte-Marie, Andujar, Ronda, Santi-Petri et le *Trocadero*; cette place, qu'une Sérénissime Altesse prit par assaut, en 1825, — après que la garnison l'eut abandonnée pour se replier sur Cadix!... Et plus loin, toujours à votre droite, l'Estremadure, le Portugal.

Tournez-vous un peu, maintenant! A votre gauche, s'étend un pays que nous visiterons, après avoir respiré pendant quelques jours l'air embaumé de l'Andalousie... Murcie, Valence, l'Aragon, la Catalogne, la Navarre, appellent aussi nos regards; mais *la terre de Dieu* avant tout...

Nous sommes dans le royaume de Jaen, à *la venta de Cárdena*, une hôtel-

lerie près de las Navas de Toloza ; une très-mauvaise hôtellerie, en vérité ; car on y dine mal, souvent on n'y dine pas du tout, à moins d'apporter des provisions ; un *madillo meson de mala muerte*, où l'on couche sur la paille, quand il n'y a pas trop de bêtes dans l'écurie ; mais en échange, on y entendra conter d'héroïques histoires de bandits, des légendes mauresques à vous faire rêver pendant quinze jours et quinze nuits, trésors enchantés, houris, palais, musique souterraine, et... que sais-je encore ? Sans compter les magnifiques exploits des contrebandistas de la Serrenia de Ronda et autres lieux. Puis, à la venta de Cárdenas, on peut presque se passer de souper, et se passer tout à fait de dormir, tant on peut y danser le *fandango*, *las rondeñas*, la *xacara*, et une foule d'autres danses qui excitent vivement les passions, mais qui font oublier l'estomac, grâce au charme parfait avec lequel el señor don Publico Centellas, maître du lieu, pince la guitare, chante l'hymne de Riego et la *cachucha* gaditane ; le tout, sans augmentation de prix, et seulement pour le plaisir d'être agréable à ceux qui honorent son établissement. Don Publico Centellas (don Paul Foudre) était propriétaire de la venta de Cárdenas, et il n'y a pas encore longtemps.

Attendez, lecteur ; tout en causant, nous avons fait du chemin... Cette ville qui s'élève devant nous est la *Carolina*, jadis très-bien peuplée, très-riche, fort industrielle, aujourd'hui un véritable nid à..... Nous allons dire de *salteadores*, ce qui signifie voleurs de grand chemin... Mais il ne faut point prendre cette qualification au sérieux. La Caroline est habitée par de fort jolies femmes, et par une espèce d'andalous croisés de manchegos, moins beaux que les chevaux andalous, beaucoup plus têtus, et presque aussi intelligents que les ânes de la Manche... Mais ne vous découragez pas, ceci n'est que la lisière de l'Andalousie ; et la lisière est toujours aussi laide et aussi grossière que le drap est fin et beau. Continuons, quelques heures encore, et nous arriverons à Andujar...

Andujar!... N'avez-vous jamais entendu ce nom?... Consultez les mémoires du général Foy, ou le *Moniteur* du mois de septembre 1825, et vous saurez que Andujar est devenu célèbre par un traité qui porte son nom, lequel traité, signé d'un maréchal de France, commandant d'une partie des forces de Son Altesse Royale Monseigneur le Dauphin, assurait et garantissait aux Espagnols qui avaient osé défendre la liberté de leur pays, l'entier oubli du passé, et au besoin, aide et protection de la part de l'armée française... Vous savez comment le traité d'Andujar fut observé par le roi Ferdinand, et comment le Sérénissime Dauphin protégea les libéraux espagnols en 1825. La France a déjà jugé ce fait, n'en parlons plus ! Hâtons-nous d'arriver à Jaen, ne fût-ce que pour dîner passablement et pour coucher dans un lit.

La ville de Jaen, était autrefois la capitale d'un royaume florissant. Les hommes y avaient de l'esprit, un esprit chevaleresque et cultivé; les femmes y étaient fort jolies, et inspiraient de grandes et durables passions... Elles avaient la poésie du cœur, cette fleur, si délicate, que le moindre souffle flétrit... C'était au temps des Maures; le beau temps de la chevalerie!... Aujourd'hui Jaen est une ville morte, moins que rien; c'est le simple chef-lieu de la sous-capitainerie, dont le centre est Grenade... Les habitants du royaume de Jaen sont toujours de beaux hommes et de jolies femmes; ils ont toujours de l'esprit naturel, beaucoup d'imagination... Quel Andalous n'a point toutes ces choses en partage? Mais leur esprit est paralysé par une honteuse ignorance, qu'ils doivent au long et sanglant règne de l'inquisition, et à l'incapacité des gouvernements qui se sont succédé en Espagne, depuis Isabelle la Catholique jusqu'à nos jours... Cette imagination féerique qui les caractérisait a été, pour ainsi dire, endormie par une invincible paresse, par une apathie inconcevable pour tout ce qui n'est pas *le plaisir*. Les femmes du royaume de Jaen sont jolies, mais moins qu'autrefois, jolies à la manière des statues; encore leur beauté, un peu chargée d'embonpoint, est-elle plus propre à exciter les sens engourdis d'un vizir oriental, ivre de soleil et d'opium, qu'à exalter l'imagination d'un poète, ou à émouvoir le cœur d'un homme de goût. Chez les femmes de Jaen, la matière est belle, mais elle manque de ce poli, de ce parfum que l'éducation, bien dirigée, et l'élévation de l'âme, donnent aux femmes *civilisées*. Elles ont l'esprit vif et la croupe arrondie, mais dans leur cœur point de dévouement, point d'amour, point de ce je ne sais quoi qui charme et qui subjugué chez les femmes comme il faut, chez les femmes tendres et d'une âme élevée. Elles sont fort douces, mais leur douceur est plutôt le résultat de leur nullité, que l'abnégation *du soi*. Leur esprit est grossier; c'est un feu follet qui éclaire un instant sans réchauffer, et nullement une étincelle qui brûle et éclaire!... Ajoutez à cela que, hommes et femmes, tous les habitants du royaume de Jaen ont un parler détestable; car à chacune des syllabes que prononce leur gosier, vient se mêler un bruit âpre et discordant, qui ne peut être comparé à rien, si ce n'est à cette désillusionnante musique produite par l'air engouffré dans les narines d'un ivrogne endormi.

Comme celui du reste de l'Andalousie, le sol du royaume de Jaen est fertile jusqu'à la prodigalité; mais les terres sont à peine cultivées. Le ciel est pur, le soleil éclatant: ce sont les deux seules choses que les inquisiteurs et les rois chrétiens n'ont pu altérer.

Le royaume de Jaen a de glorieux souvenirs, de nombreuses et curieuses légendes, d'antiques monuments: quelle province n'en a point?... Malgré

sa décadence, il mérite encore d'être visité; mais le temps nous manque. Cordoue nous attend, et Cordoue vaut mieux que Jaen... C'est l'une des plus belles provinces de l'Andalousie, et les souvenirs historiques, les monuments, les observations sur les mœurs, sur les costumes des Andalous, ne nous y manqueront pas...

Le royaume de Cordoue est aujourd'hui confondu avec celui de Séville, dont il n'est qu'une simple sous-capitainerie. Mais jadis Cordoue était l'empire mauresque de la Péninsule, le centre du gouvernement des kalifes, la portion de l'Espagne la plus florissante, la plus riche, la mieux cultivée... le centre duquel la science, les lettres, et tous les beaux-arts que les Ommiades avaient apportés de l'Orient répandaient sur le reste de l'Europe cet éclat qui, pendant plusieurs siècles, la tint éblouie et comme fascinée... L'Europe a presque oublié le royaume de Cordoue... Vous le voyez, un terrain accidenté, de vastes plaines, de hautes montagnes, des rivières et des fleuves nombreux, un beau ciel et un soleil éclatant, tels sont les avantages que nul pouvoir humain ne saurait enlever au royaume de Cordoue, avantages qui, sous les kalifes, avaient rendu ce royaume si puissant... Diriez-vous, à voir cette terre de promission presque en friche, ces villes silencieuses, mornes, sans animation, sans agriculture, sans commerce, sans industrie; diriez-vous qu'au dixième siècle, sous Abderrhhaman III, le royaume de Cordoue renfermait à lui seul plusieurs millions d'habitants? Nous croiriez-vous, si nous vous disions qu'à la même époque le seul district de Guadalquivir, c'est-à-dire, le royaume de Cordoue et de Séville réunis, possédait à lui seul douze mille villages assez considérables, sans compter un grand nombre de villes de premier, de second et de troisième ordre, toutes riches, bien peuplées, en pleine prospérité?... Cela était pourtant; lisez l'histoire d'Espagne, et vous verrez que, d'après la plupart des écrivains contemporains d'Abderrhhaman, Cordoue, ville capitale de l'empire des Ommiades, bâtie sur la rive droite du Guadalquivir, dans une plaine protégée par la Sierra Morena contre les vents du nord, était, au dixième siècle, « la plus grande et la plus peuplée de toute l'Europe. » Abul-Walid, Ismaël, Aschakandi, assure que la ville de Cordoue, avec ses faubourgs, s'étendait cinq lieues le long du Guadalquivir. D'autres historiens affirment que Cordoue n'avait que cinq milles de longueur et une largeur d'un mille et demi; mais ce dont tous conviennent également, c'est que « Cordoue renfermait alors deux cent mille douze maisons, parmi lesquelles soixante mille grands édifices, six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques et neuf cents maisons de bains, sans compter quatre-vingt-cinq mille boutiques ou caravansérails: le tout enfermé dans une épaisse ceinture de remparts, dont la circonférence était de six lieues... En dehors

des remparts, et comme pour témoigner de sa puissance, vingt et un faubourgs pavés comme la cité, et comme elle éclairés par d'excellents réverbères, s'étendaient, joyeux et animés, comme les vastes plis du manteau royal d'une puissante et magnifique souveraine... La population de la seule ville de Cordoue s'élevait à un million d'habitants!... Elle en compte aujourd'hui environ vingt-six mille!...

Abderrhhaman III fut grand par les guerres qu'il soutint contre les ennemis de son empire, et contre les nombreux factieux qui, à différentes époques, cherchèrent à diminuer sa puissance; mais il fut encore plus grand par la magnificence de sa cour, par la prospérité de son pays, par l'état florissant où, pendant son règne, il sut maintenir les sciences, le commerce, l'industrie, l'agriculture et les beaux-arts. Sous ce règne remarquable, les lettres répandirent aussi un vif éclat sur toute l'Europe.

Après de nombreuses et longues guerres civiles, lesquelles n'enlevèrent à l'empire que la partie turbulente de la population, Abderrhhaman, ami du grand et du beau, se livra presque entièrement à ses instincts d'artiste, et de magnifiques constructions, de nombreux et féeriques monuments s'élevèrent comme par enchantement sous l'impulsion de son puissant génie. Le kalife avait compris qu'encourager les œuvres de l'intelligence, veiller au bonheur du peuple, au développement des arts, en accordant toute liberté à la pensée, sont les seuls droits légitimes qu'un souverain puisse avoir à l'immortalité... Mais nous voilà à Cordoue. Suivez-nous au palais de la sainte inquisition : que ce nom ne vous épouvante pas; ce n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

Jadis ce palais s'appelait l'Alcazar; comme toutes les demeures royales de souverains maures : l'Alcazar était à la fois un palais et une forteresse. On voit encore dans l'intérieur quelques restes informes des somptueux jardins qui le décoraient autrefois... Les palmiers qui balancent leur tête solitaire et attristée dans l'*arizafa* ou rempart, les bosquets d'orangers et de cédrats qui s'étendent encore, abandonnés à toutes les chances de la destruction; tous ces arbres chevelus, emmêlés, que nulle main d'homme n'a daigné émonder, faisaient, il y a bientôt cinq siècles, les délices des rois maures et des gracieuses beautés de leurs harems. Sous ces ombrages, maintenant abandonnés, se sont reposés Almanzor, les Almoravides, le sage Aben-Zual, le savant Averroés, guerriers, preux chevaliers, écrivains, philosophes, femmes charmantes et lettrées, car le règne des Ommiades a compté plus d'un charmant bas-bleu aux lèvres de roses, à l'œil vif et brillant, à la taille souple et cambrée, délicieuses syrènes qui, unissant les charmes de l'esprit à toute la grâce du corps, charmaient les loisirs du noble et chevaleresque Abderrhhaman. De pareils souvenirs ont donné à ces ruines



Cordouan.



une célébrité qui ne s'effacera pas tant que les hommes conserveront le culte de la poésie, le saint amour des beaux-arts.

L'Alcazar de Cordoue fut bâti par Abdul-Rahman Abderrame, vers 780. En 1495 il devint la demeure de Ferdinand d'Aragon. Charles-Quint le donna à l'inquisition, laquelle en fit *son palais*. Entre les mains des inquisiteurs, les jardins furent négligés, de hideux barreaux voilèrent les gracieuses fenêtres de l'édifice. Des salles du rez-de-chaussée et des souterrains, on fit des prisons et des lieux de torture. Et dans cette enceinte, jadis pleine de joie, de chants d'amour et d'héroïques ou voluptueux refrains, on n'entendit plus que les cris de la douleur ou les ricanements de l'orgie!... Les appartements, autrefois occupés par les princes maures, le furent plus tard par le grand inquisiteur; dans la salle d'Almanzor *le Tolérant* les moines élevèrent leur sanglant tribunal. C'est là que de pauvres Maures, fidèles au culte de leurs pères, étaient condamnés chaque jour à périr dans les flammes ou à abjurer leur croyance, dans cette même salle où Almanzor avait fait graver en caractères d'or :

Les rois de Cordoue ont permis le libre exercice de leur culte aux chrétiens!

L'Alcazar est devenu une forteresse pendant la guerre de l'Indépendance, et les Espagnols y ont renouvelé plus d'une fois les prouesses des temps anciens. Maintenant l'Alcazar n'est plus rien. Des briques, des débris de chefs-d'œuvre, un monceau de ruines, et rien de plus. Pauvre Espagne, que ton sommeil est long!

Et maintenant, un coup d'œil sur la rive du Guadalquivir!... Des ruines mauresques! toujours des ruines! L'Espagne n'a plus que cela. Puisse-t-elle de tant de cendres sortir bientôt, comme le phénix, brillante et rajeunie!

Vous voyez ces ogives, ces murs lézardés, dont les hibous et autres oiseaux de nuit ont fait leur demeure? Qui sait quelle fut leur destination première! Les habitants de Cordoue, et, avec eux, un écrivain moderne, pensent que ce monument était autrefois destiné à élever les eaux du fleuve à la hauteur des jardins de l'Alcazar. Toujours de sublimes conceptions! Que les Arabes étaient grands, comparés à nos hommes d'aujourd'hui! Une dévastation effroyable les accompagnait partout; dans leurs conquêtes, ils commençaient toujours par détruire; mais bientôt, sur les ruines des chaumières, ils élevaient des palais; pour chaque morceau d'argile un bloc de marbre, pour chaque atome de fer un diamant, pour chaque morceau de cuivre oxydé des masses d'or! et tout cela embelli, perfectionné, animé par un goût exquis, par une puissante poésie... partout le feu sacré de l'art! Ainsi ont remplacé les Maures ce qu'ils ont détruit en Espagne à leur arrivée... Quelle différence avec les conquérants d'aujourd'hui!

Entrons dans la *Mosquée*... Ne craignez point d'être damné pour cela : c'est maintenant une église chrétienne ! La mosquée de Cordoue fut commencée en 770, par Abderrame I^{er} ; son fils Hixem la termina en 795. Hixem était un grand poète, en même temps qu'un grand souverain. Les vieilles chroniques arabes sont toutes enrichies de quelques-uns de ses beaux vers. Sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la mosquée de Cordoue, était jadis un temple païen, dédié à Janus. Les Goths transformèrent ce temple en une église arienne. Les Maures démolirent l'église, et, à sa place, élevèrent la *Mosquita*, que nous allons visiter. Nous renonçons à vous faire une description artistique de ce monument ; si vous voulez le connaître, consultez les magnifiques planches du baron Taylor et de Villa-Amil... Nous sommes venus voir un peu de tout, prendre une teinture des merveilles de l'Orient, dans ce pays, autrefois habité par des Orientaux... Contentons-nous de voir les choses en passant... Les anciens chroniqueurs arabes disent, en parlant de la mosquée de Cordoue : « La mezquite de l'Occident est plus belle que celle de l'Orient. Elle a six cents pieds de long, sur deux cent cinquante de large. Cinquante-sept nefs permettent aux nombreux enfants du prophète d'y venir prier, et aux pieux pèlerins d'implorer son aide et sa protection. Dix-neuf portes de bronze y donnent accès du côté du midi : la porte principale, celle du milieu, est entièrement couverte de lames d'or fin. La nuit, quatre mille sept cents lampes, dans lesquelles l'ambre et l'aloès brûlent à profusion, remplissent l'édifice d'une clarté semblable, par son doux éclat et par la suavité de ses parfums, à celle qui, dans le séjour des élus du prophète, éclairera éternellement les palais des houris. »

Al-Wardile, géographe, après avoir fait une pompeuse description de la mosquée de Jérusalem, ajoute : « La mezquite de Cordoue est plus élevée que l'Alarsâ de la Syrie. On comprend les sommes qu'a dû coûter une semblable merveille, et l'imagination se refuse à les additionner. Pourtant, toutes les sommes nécessaires à l'érection de la grande mosquée de Cordoue, dit un chroniqueur arabe¹, furent largement payées, du butin que Abdallah, capitaine du kalife Hixem, fit dans une campagne contre les Français et les Catalans réunis ; laquelle campagne se termina glorieusement, pour les vrais croyants, par une bataille gagnée entre Narbonne et Carcassonne. »

Depuis le temps où fut écrite la description que l'on vient de lire, la mosquée de Cordoue a été agrandie. Elle a aujourd'hui six cent vingt pieds², du nord à sud, et quatre cent quarante³ d'orient à occident. Mais sa gra-

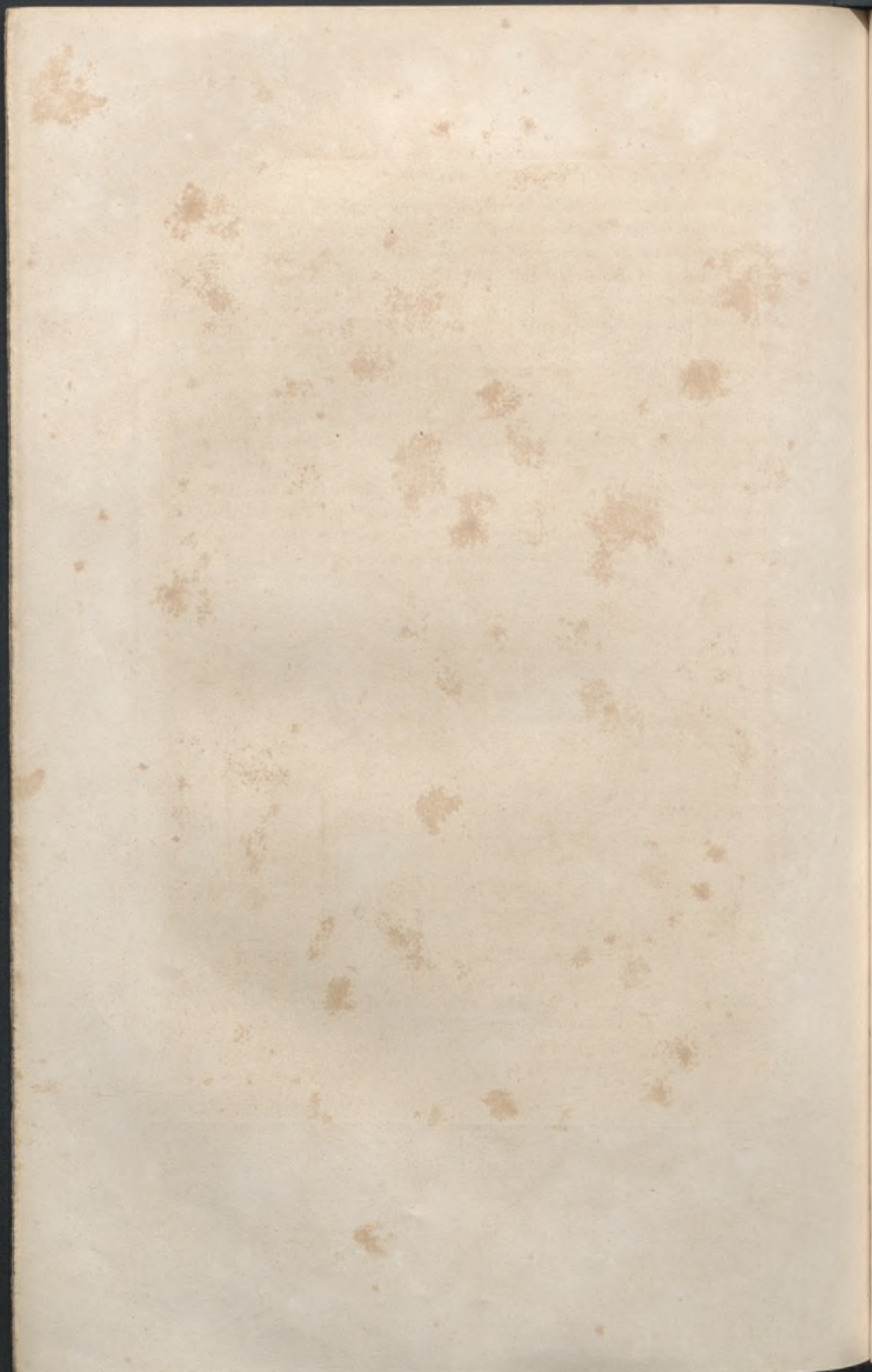
¹ El-Moslam.

² 206 mètres 67 centimètres.

³ 146 mètres 66 centimètres environ.



Grande mosquée de Cordoue.



cieuse architecture, tout empreinte d'orientalisme, ses riches ornements, les merveilleux travaux des artistes maures et bysantins ; tout cela a subi le vandalisme des moines... C'est assez dire que si les Maures revenaient en Espagne, ils ne reconnaîtraient plus leur mosquée, dans la cathédrale de Cordoue.

A l'extérieur, des plates-bandes de pierre masquent une grande partie de ces travaux si délicats, de ces sculptures si bizarres, et en même temps si riantes, si poétiques, qu'elles semblent être la réalisation d'un rêve, et défient l'imagination de nos artistes d'aujourd'hui, esprits forcément positifs et calculateurs, qui, absorbés par les exigences de la vie matérielle, n'ont plus qu'une mince part de temps et d'énergie à donner aux puissantes élucubrations de la pensée.

Et d'abord, voyez-vous ces huit cent quatre-vingts colonnes, toutes de marbre précieux et de diverses couleurs, qui soutiennent et ornent une immense nef, jadis trop petite pour recevoir les nombreux croyants qui chaque année accouraient en pèlerinage de toute l'Espagne et même de l'Asie ? Puis, le



Maksoura (le sanctuaire), placé à l'orient. Le maksoura, qui, dit-on, renferme le *calcaneum* de Mahomet, suffisait à lui seul pour attirer de nombreux

voyageurs à Cordoue ; c'est une chapelle, bâtie sur vingt-quatre colonnettes de marbre de couleurs variées, formant quatre murs à jour, pratiqués chacun dans une coquille de marbre blanc, taillé dans un seul bloc. Sous le pavé de cette chapelle, ou sanctuaire, lequel est en mosaïque d'une inimitable beauté, est enterré le *calcaneum* du prophète. C'est du moins une croyance généralement répandue parmi les Maures, et que les Espagnols n'ont point encore démentie. Voilà huit cent quatre-vingt-treize ans que la chapelle du Zancarron est construite ; depuis 954 : la seule dégradation qu'elle ait subie, dans un si long espace de temps, est un sillon tracé sur les dalles de ce lieu révéral, par les genoux des pèlerins qui y venaient, de toutes parts, adorer la relique sainte de leur prophète... Lorsque les Arabes, vaincus par Ferdinand le Saint, se virent obligés de quitter Cordoue ils revêtirent la chapelle du Zancarron d'une épaisse couche de briques et de chaux ; cachant ainsi à tous les yeux les riches mosaïques et les travaux précieux qui décorent ce beau monument ; mais en 1815, quelques crevasses survenues dans les murs ayant nécessité des réparations, on découvrit ces merveilles, que les Maures avaient voulu soustraire aux regards des chrétiens. Cette fois, les chanoines eurent le bon sens de les respecter.

Il y a, dans la cathédrale de Cordoue, une salle, de forme octogone, dont le diamètre est d'environ quinze pieds. La lumière du jour y pénètre par une coupole formée d'un seul bloc de marbre. Les plus beaux ornements que l'imagination orientale ait jamais osé rêver décorent ce lieu, presque magique. Le marbre de mille couleurs, l'or, le bronze et l'argent, sous diverses formes, y brillent de tous côtés. Cette salle était autrefois le sanctuaire où les derviches avaient placé le Koran.

Les historiens arabes assurent que cette salle est une parfaite imitation du palais de Damas. Depuis la conquête de Cordoue, elle a été transformée en chapelle. Le duc d'Albe, à qui l'on en fit présent, l'a conservée telle qu'elle était : seulement, il y a élevé le tombeau de sa famille, sur le même emplacement où le Koran reposait au temps des Maures.

Presque au milieu de la nef on remarque une tribune qui, anciennement, était ouverte de quatre côtés. C'est de là que le mufti, pour annoncer la prière au peuple, élevait la voix, en répétant, par quatre fois, ces mots : « Dieu est le seul puissant, et Mahomet est son prophète ! Priez, priez ! » Ce monument, d'une grande originalité, est couvert d'ornements délicats, et mille détails gracieux, sans nuire à l'effet général, produisent un brillant effet. L'architecte paraît, en construisant ce chef-d'œuvre, avoir voulu surpasser tout ce que ses prédécesseurs avaient fait avant lui. La tribune du mufti est maintenant descendue au rang éminemment prosaïque de sacristie. Les chanoines y viennent souvent fumer leur cigarrito, en attendant

l'heure de dire la messe, ou l'occasion de confesser une belle pécheresse, comme l'Andalousie en produit tant.

Au milieu de la nef, et presque perdue dans le vide, s'élève l'église chrétienne. Avant de quitter la cathédrale, ou, si vous l'aimez mieux, la mosquée de Cordoue, n'oubliez pas d'examiner une petite croix, taillée dans l'une des colonnes de la nef; cette croix est l'ouvrage d'un chrétien captif, que les Maures faisaient travailler à la mosquée, lors de sa construction. Elle a été exécutée avec les ongles; ainsi, du moins, on nous l'assure... Dans ce cas, les ongles du captif devaient être d'acier... car cette croix est un petit chef-d'œuvre... Remarquez encore la voûte, où étaient placées les cloches, enlevées par Abderrhhaman à Saint-Jacques de Compostelle; lesquelles cloches furent portées à dos de chrétiens, depuis la Galice jusqu'à Cordoue... Lorsque Ferdinand remplaça le croissant de la *mosquita* de Cordoue par l'étendard de la foi, les cloches de Saint-Jacques furent rapportées en Galice à dos de mahométans.

A la droite du chœur de l'église, bâtie, comme nous l'avons dit, au milieu de la nef de la mosquée, on voyait autrefois le *Mihrab*, que les Maures appelaient *Méhéreb*. C'était le lieu où l'imam se plaçait, cinq fois par jour, pour diriger la prière des fidèles. Plus loin étaient les habitations des derviches, espèce de moines mahométans, qui ne valaient pas mieux que les nôtres. Près du chœur s'élevait le trône d'Almanzor. De tant de merveilles, il ne reste que d'informes débris; mais en assez grand nombre et assez beaux pour réveiller et entretenir des souvenirs impérissables...

Suivez-nous... Après le temple, le plaisir; après le recueillement et la prière, le soleil, le ciel si bleu, les parfums, les jolies femmes, les beaux cavaliers; après le ciel, la terre; cette terre d'Andalousie, si féconde, si luxuriante, si riche de poésie et d'amour... Pour trouver tout cela, nous n'avons que quelques pas à faire; sans sortir de la mosquée, nous pourrions voir le beau monde andalous dans tout son éclat... La mosquée a un jardin, où l'élite de la population cordovaise se rend chaque jour. Moines, clercs, gens de justice, femmes du grand monde, grisettes, ouvriers, élégants et lions, personne n'y manquera. Les uns viennent de quitter leur moelleux canapé, sur lequel, couverts d'un simple moustiquaire, ils s'étaient endormis, après leur dîner: les hommes, en fumant leur cigarrito et en rêvant à leurs amours, les femmes, en songeant à la toilette du soir, aux conquêtes de la veille, aux passions et aux plaisirs du lendemain... Et les jeunes filles!... Laissons ces pauvres anges rêver en paix de douces paroles, de tendres regards, de ce beau cavalier, qui leur donna l'eau bénite, le jour de la Fête-Dieu... de ce charmant officier de miliciens, qui fut blessé au Trocadéro, en défendant la liberté de son pays... Tenez, lecteur, hâtons-nous de quitter le temple de

Dieu, et rendons-nous au jardin. Voyez, l'église est devenue solitaire ; les vêpres sont finies... Tout le monde est déjà *en el paseo*... Le jardin de la mosquée doit être fort animé ; venez, voilà longtemps que nous, pauvres exilés, ne l'avons parcouru.



Eh bien, que regardez-vous?... Mais venez donc!... Vous vous arrêtez à chaque pas, nous n'en finirons pas, si vous voulez tout voir, tout analyser... Eh bien, soit, vous désirez savoir ce que c'est que cette galerie?... C'est l'ancien cloître des derviches de Cordoue ; maintenant une simple colonnade, qui sert de promenade aux chanoines, au peuple, à qui veut y venir... Elle entoure le jardin... C'est le paradis de Cordoue, le péristyle de l'Eden. Jadis, les Maures y laissaient leurs sandales, avant de pénétrer dans ce qu'ils appelaient la Cour du Prophète... Ah ! c'est jour de procession ; ces jeunes filles, vêtues de blanc, vont se former sur deux rangs ; elles font partie de la confrérie du Rosario... Et toutes ces vieilles filles, que font-elles ? Ce sont encore des sœurs de la confrérie ; mais elles ne sont pas *demoiselles*, gardez-vous de le croire ! En Espagne, en Andalousie surtout, les *vieilles* filles sont aussi rares que les bonnes lois. On se marie jeune dans

notre pays ; hommes et femmes savent par cœur ces paroles du Christ : « que tout arbre qui ne portera point de fruits, soit arraché et jeté au feu!... » Les voilà prêtes à partir. Les vieilles marchent en tête, et portent la bannière ; les jeunes viennent ensuite, et font entendre leurs chants de séraphins ; puis, les petites filles... Ce sont les anges qui servent à remplir le ciel, comme les masses remplissent les nations... Mais entrons au jardin... nous serons beaucoup mieux, assis auprès d'une fontaine, et tout en voyant défiler devant nous... d'apoplectiques chanoines qui ne savent point lire, de graves magistrats qui n'ont aucune idée des lois de leur pays, de braves hidalgos, croyant comme aux temps jadis, que les Français sont leurs antipodes, que les Anglais gazouillent, au lieu de parler, et qu'au delà de la Sierra-Morena, c'est le chaos... Tout en voyant manœuvrer l'adroit *ratero* (filou), l'alguazil affamé ; le premier, pour enlever la bourse au prochain, contrairement à la loi ; l'autre, pour lui enlever la bourse et la liberté, conformément au code pénal... Tout en voyant ces choses, et mille autres encore, nous vous raconterons l'histoire de ce grand palmier qui s'élève là-bas. Hélas ! le palmier n'est plus... Le vent des révolutions l'a abattu ! ou plutôt, ce sont les vandales du jour, les perfectionneurs de choses antiques, les jardiniers décorateurs... les dessinateurs de jardins anglais... Que la peste soit de ces gens-là !... Pour quelques écus, ils rasaient le palais d'Azzahra, pour mettre à sa place un parc sans gibier, ou une fontaine sans eau !...

Azzahra !... Ayez patience, nous vous en parlerons tout à l'heure... Maintenant admirez le jardin, et écoutez notre histoire du grand palmier.

Voyez-vous ces trois fontaines ?... Leurs jets d'eau, qui répandent une délicieuse fraîcheur dans toute l'étendue du jardin, servaient jadis aux musulmans à faire leurs ablutions religieuses ; en changeant de maître, ces eaux ont changé de vertu. Sous les Maures, les eaux de ces fontaines lavaient les souillures du corps ; elles servaient à *purifier* les vrais croyants. Depuis que Cordoue est redevenue chrétienne, elles servent..... à arroser ces beaux orangers, au nombre de quatre-vingts..... à laver ces colonnes, qui entourent le jardin sur trois parties, et dont le nombre s'élève à soixante-quatorze..... à rafraîchir l'air, et à entretenir l'éternelle verdure de ce coin du paradis de Mahomet..... et, ce qui vaut mieux encore, à guérir toute espèce de maladies !... Du tout, monsieur, il ne suffit pas de venir ici, de s'approcher de l'une de ces fontaines, et de boire de son eau, pour être débarrassé des souffrances du corps ou de l'esprit... Pour que ces eaux deviennent salutaires, il faut les faire bénir par un digne prêtre, par votre confesseur, si vous en avez un, ou par le doyen du chapitre de Cordoue... et, avant de les boire, ou de les appliquer à l'extérieur, comme remède, vous

devez vous mettre en état de grâce, en faisant une bonne et franche confession de vos péchés, et en vous procurant toutes les bulles que vous connaissez¹; mais surtout, en faisant dire quelques messes pour les âmes du purgatoire; afin que ces pauvres âmes prient pour vous, aussitôt qu'elles seront arrivées en paradis! Il va sans dire que plus vous ferez dire de messes, plus d'âmes vous enverrez devant le trône de l'Eternel, et par conséquent, plus vous aurez d'intercesseurs, et plus les eaux agiront avec efficacité... Ceci est très-clair, aussi n'insisterons-nous point; seulement nous ajouterons que ces eaux viennent d'une immense citerne qui se trouve sous le jardin; laquelle fut faite... Les Arabes prétendent qu'on la doit à Abderrame I^{er}. Mais les Cordovais s'occupent peu de celui qui leur a fait ce magnifique présent, ils prennent comme ils donnent, sans compter. En notre qualité de ciceroni, nous vous dirons tout bas que cette citerne est tout simplement un rêve; que l'eau des fontaines vient en ligne droite de l'enfer; mais grâce à la puissance des exorcismes... le diable ne peut plus se dispenser de l'envoyer, attendu qu'il a signé un pacte avec.....

Ecoutez plutôt l'histoire du grand palmier, elle vous expliquera tout cela...

Au temps où l'Espagne était un pays sauvage, il y a bien longtemps de cela, des prêtres païens habitaient dans des huttes, lesquelles étaient posées, çà et là, tout le long du Guadalquivir. Dans l'espace qu'occupe aujourd'hui Cordoue, paissaient de gras troupeaux de vaches et de brebis, lesquels fournissaient en abondance, auxdits prêtres, du lait, de la laine et des peaux de bêtes. Ils buvaient le lait, échangeaient la laine contre des livres de la science occulte des Égyptiens, qu'apportaient, chaque année, des marchands arméniens, et des peaux des bêtes, ils se faisaient des vêtements... Tant qu'ils furent seuls, comme ils n'avaient personne à exploiter, à convertir ni à brouiller, ces prêtres païens, qui adoraient sans doute le diable, ou pis encore; ces prêtres, disons-nous, vécurent en paix, comme des frères, sans trop médire du prochain, et sans trop se haïr les uns les autres; mais ces temps de bonheur et de fraternité durèrent peu. L'ennemi des hommes, craignant sans doute que Dieu ne finit tôt ou tard par répandre sur eux la lumière de la vraie foi, envoya vers leur pays une bande de Phéniciens, qui, après avoir parcouru les côtes de la Méditerranée ou de l'Océan, vinrent s'établir sur les bords du Guadalquivir, justement près des huttes des prêtres de l'enfer. Alors commença, entre ces derniers, un assaut de zèle et de charité envers les nouveaux venus, qui, pendant quelque temps, fut profitable pour tous: car les prêtres n'eurent plus à s'occuper de leurs troupeaux, et les nouveaux venus purent vivre et mourir, eux et leurs enfants.

¹ Voyez page 265 et suivantes.

en toute sûreté d'aller en paradis... c'est-à-dire, en enfer ; mais ce n'était pas leur faute, les prêtres leur disaient que l'enfer était le paradis.

La population grandit peu à peu, grâce aux prêtres païens. Les habitants de la contrée eurent des femmes légitimes et des enfants régularisés, le tout moyennant quelques quintaux de laine et les meilleures peaux de bestiaux, sans compter les tas de patacas et les mesures de maïs, que chacun avait coutume de donner à son prêtre familial... Hélas ! les peaux de bêtes et les épis de maïs finirent à la fin par faire naître l'ambition dans l'âme de ces espèces de marabouts... et bientôt toutes les patacas et tous les maïs que la population donnait chaque année à la bande de fainéants qui la trompait furent accaparés par les plus fins d'entre les marabouts. Les plus purs, les plus loyaux, ceux qui croyaient de bonne foi aux choses absurdes qu'ils enseignaient, devinrent les esclaves des plus fripons... Cela arrive toujours ainsi dans l'espèce humaine.

Rien n'énerve plus aisément l'âme qu'une rêverie sans but et une existence inoccupée ; or, comme tous les prêtres païens des bords du Guadalquivir étaient sans famille et sans occupations, ils devinrent bientôt les instruments passifs de la volonté de quelques-uns qui, plus énergiques, et partant plus ambitieux, les exploitèrent à leur profit. Les faibles plièrent devant les plus adroits et les plus impudents. Un seul, toutefois, non pas meilleur que ces derniers, mais plus ambitieux encore et plus entreprenant, ne se borna pas à cette communauté d'exploitation et de rapines ; non content de partager avec les *loups*, il résolut de les étrangler... non content de marier les gens selon le rite de ce temps-là, et de percer le nez aux enfants nouveau-nés, ce qui alors représentait le baptême ; non content, disons-nous, de vivre comme vit de nos jours un évêque primat ou un légat du pape, notre païen voulut être grand sacrificateur ; et, en récompense de cette charge, il exigea un dixième de toutes les récoltes. On refusa ; il se fâcha, il bouda ; puis il feignit de se radoucir... puis, enfin, il se mit à prêcher une doctrine à lui, pleine de ruse et d'hypocrisie... Cette conduite lui attira un grand nombre d'admirateurs.

D'admirer un fripon à devenir sa dupe il n'y a qu'un pas. Les dupes du marabout novateur furent très-nombreuses...

Un jour, les femmes cherchèrent leurs maris, les maris cherchèrent leurs femmes, les pères cherchèrent leurs enfants, et les enfants se crurent orphelins : tout était sens dessus dessous !... Le marabout prédicateur avait disparu, et avec lui un bon tiers de la population des huttes qui étaient situées sur les bords du Guadalquivir... Au bout de quelque temps, on découvrit que le réformateur était venu s'établir au lieu où est aujourd'hui le jardin de la mosquée de Cordoue, qui n'était alors qu'un champ plein de

broussailles et de serpents. Toutes les personnes que l'on cherchait en vain l'avaient suivi. Le marabout s'était installé au pied d'un grand palmier sauvage, qui était planté à la même place où nous sommes en ce moment. Les Maures les cultivèrent ensuite avec soin. Les chrétiens l'ont arraché depuis bien longtemps avec tous ses rejets, pensant faire une œuvre pie et méritoire en détruisant ce souvenir d'un temps d'erreur et d'idolâtrie.

« L'homme ne vit pas de pain seulement, mais de la parole de Dieu, » dit un jour Jésus à Satan, qui essayait de le tenter. Les gens qui suivirent le marabout n'avaient ni pain ni d'autres paroles que celles que Belzébub prononçait par la bouche du prêtre révolté. Ils n'avaient ni herbes pour nourrir leurs troupeaux, ni eau pour les abreuver ; aussi les plus braves gens finirent-ils par s'ennuyer, et parlèrent de s'en aller et d'abandonner leur nouveau législateur... Mais ce dernier était vraiment trop homme d'esprit pour les laisser faire. Dès le lendemain, il se leva avant le soleil, se coucha ventre à terre, et se mit à prier le diable, son protecteur. Une bande de grenouilles commença presque aussitôt à sautiller autour de lui : ces



grenouilles étaient présidées par un gros crapaud. Le marabout se leva, prit le crapaud dans sa main, et alla s'asseoir sous le palmier.

Personne ne sait ce que le marabout fit de son crapaud, seulement la chronique assure que le soir du même jour l'eau ruisselait partout avec une telle abondance, que chacun eut peur d'une inondation. Alors les champs devinrent fertiles, les habitants des bords du Guadalquivir quittèrent les huttes qu'ils habitaient pour venir s'établir de ce côté. Et le marabout prédicateur, à qui l'on attribuait ce miracle, fut nommé grand sacrificateur par ses propres ennemis; les autres marabouts, le voyant plus fort qu'eux, se soumirent volontairement à sa domination...

On a su, longtemps après la mort du marabout prédicateur, que le crapaud n'était autre que le diable, son patron, avec lequel il avait fait un pacte qui livrait son âme à Satan pour un peu d'eau. Seulement, comme le marabout était très-fort en droit, il imposa au démon l'obligation de faire couler cette eau pendant tout le temps que lui, grand sacrificateur du grand palmier, comme il se faisait appeler, serait en enfer. Voilà pourquoi l'eau coule toujours. S'il y a une citerne dessous, comme on le prétend, ce ne peut être, ami lecteur, qu'une œuvre des Maures faite par ces infidèles pour compléter celle de l'enfer. Heureusement, depuis le règne du marabout, son domaine a été changé en jardin, la mosquée mauresque en temple chrétien, et cette eau, très-malfaisante d'abord, est devenue une précieuse panacée pour guérir toutes les maladies... Ainsi, si vous avez une indisposition, buvez-en quelques gouttes, et partons; il se ferait tard, et nous avons encore à visiter l'Azzahra avant de quitter les environs de Cordoue.

Azzahra! ce nom rappelle aux Cordovais la beauté d'une femme, celle d'un palais et les temps glorieux d'Abderrhhaman III. Il rappelle aux souvenirs des historiens cette époque de prospérité éblouissante, et qui, dans nos jours de mesquines conceptions et de misérables passions, semble un rêve. De toutes les femmes que le magnifique Abderrhhaman avait réunies dans son harem, et le nombre était grand, la plus belle, la plus aimée, parce qu'elle était aussi la plus aimante, était la belle Azzahra. C'est, assure Murphy, en son honneur, pour lui plaire et pour immortaliser son nom que le palais, ou plutôt la ville d'Azzahra fut bâtie, non par Abderrhhaman III, mais par Annasir¹. Les historiens donnent une origine différente à ce palais. Selon la plupart des écrivains espagnols et arabes, le palais d'Azzahra est

¹ « One of the kalif's concubine happening to die, possessed of considerable property, he commanded that it should be expended in the redemption of captives; but, on inquiry, not one moslem was found in the dominions of the Franks; at which circumstance Annasir rejoiced and returned thanks to God. His favourite mistress, Azzahra, whom he loved excessively, then said to him: « Build a city that may take my name and be mine. » P. 147.

L'une des concubines du kalife étant morte, et ayant laissé des biens considérables, le kalife ordonna que tous les biens de son esclave fussent employés au rachat des captifs; mais nul musulman s'étant trouvé prisonnier chez les Franks, Annasir, plein de joie, rendit grâce à Dieu. Sa favorite Azzahra, qu'il aimait avec excès, lui dit alors: « Bâissez une cité qui porte mon nom, et qui soit mienne. »

dû à Abderrhman III. Il voulut, disent les uns, l'élever dans les environs de Cordoue, pour rivaliser avec la prodigieuse résidence que les Aglabites s'étaient fait bâtir dans le voisinage de Kairwan. D'autres affirment que le kalife, tout en voulant s'assurer un séjour enchanteur en même temps qu'une retraite plus sûre qu'il n'eût pu le faire dans la cité contre les nombreuses révolutions qui menaçaient son trône, avait voulu se livrer en toute liberté à son penchant pour le grandiose et à sa *manie* de bâtir. Nous laissons aux archéologues, qui, dans un temps peu éloigné, viendront sans doute traduire en langue vulgaire les inscriptions effacées, et lire sur les tronçons de colonnes et autres morceaux de pierre dont le sol de la Péninsule est couvert, l'histoire des monuments que l'action des siècles a depuis longtemps réduits en poussière, le soin de vérifier la justesse des assertions de Murphy et d'autres historiens; pour nous, modestes cicérons de nos lecteurs, nous nous contenterons de vous dire que Azzabra signifie *fleur de beauté*; que ce nom était celui d'une sultane bien aimée d'Abderrhman III.

L'Azzahra s'étend jusqu'aux faubourgs de Cordoue; c'est un palais entouré de jardins, une ville bâtie par les génies de l'Orient, une place forte dont les murs, les tourelles et les barbicanes ont certainement été conçus par le démon de l'architecture que les Egyptiens appelaient Memnon, et exécutés par les maçons qui ont bâti le pandémonium.

Un historien qui en ferait la description passerait pour un fou; on l'accuserait de rêver châteaux en Espagne, et qui sait si l'Académie oserait jamais l'admettre au nombre de ses immortels... Mais nous, quoi qu'il puisse nous arriver, et dussions-nous ne jamais occuper d'autre fauteuil que notre vieux fauteuil de bureau, nous vous décrirons l'Azzahra, non tel que nous le voyons, hélas! ce palais n'existe plus, mais tel que les auteurs arabes dignes de foi l'ont faite, alors qu'ils le pouvaient voir: aussi laissons-nous aux Arabes toute la responsabilité de ce que vous allez lire, et que nous traduisons tout exprès pour vous :

«..... Le palais s'élevait au milieu des édifices nombreux qui formaient la résidence d'Azzahra. Ce palais était habité par le kalife, par ses femmes et par les gens de sa maison. Dix mille hommes ont été journellement employés à divers travaux tant qu'a duré sa construction; quinze cents mules et quatre cents chameaux servaient constamment à charrier les matériaux qu'on y employait. Six mille pierres de taille étaient placées chaque jour, outre les pierres brutes dont le nombre ne saurait se calculer. Le plafond, soutenu par quatre mille trois cent douze colonnes de marbre de couleurs variées, apporté de l'Afrique, de la France, de la Grèce et de l'Italie, était de marqueterie, ainsi que le parquet, et peint en couleur bleu de ciel, re-

haussé d'or moulu... Les solives et les grosses poutres qui le traversaient avaient été taillées dans du cèdre le plus dur, et sculptées avec une rare perfection, sous l'inspiration d'Allah!... Le salon principal, celui des kalifes, était entièrement de marbre. Ses murs et le plafond, richement incrustés de perles fines, de diamants et d'autres pierres précieuses, étaient ornés de bas-reliefs et d'arabesques d'un travail exquis. Et au milieu s'élevait une fontaine avec son bassin de jaspe, de laquelle jaillissait une eau limpide, abondante et parfumée qui embaumait l'air et rafraîchissait l'âme et les sens. Autour de cette fontaine semblaient veiller douze animaux d'or massif, de grandeur naturelle, et groupés comme s'ils eussent voulu augmenter leur force en se réunissant. D'innombrables pierres précieuses semées au fond du bassin imitaient, à s'y méprendre, le fond des sources naturelles souvent si riches en cristallisations bizarres, en capricieuses beautés... A côté d'un lion taillé sur les proportions colossales de celui qui règne dans le désert de Sahara, un antilope et un crocodile semblaient se disputer l'honneur d'attendre les ordres du monarque des forêts; tandis qu'un aigle et un dragon, placés en face du lion, se disputaient la domination d'un pigeon, d'un faucon, d'un paon, d'un coq, d'une poule, d'un milan et d'une oie, humbles citoyens de l'air et des basses-cours. De la gueule et du bec de tous ces animaux jaillissait une eau éternellement fraîche, grâce aux vents de la Sierra-Moréna, miroitante pendant le jour sous les rayons du soleil splendide de l'Andalousie, et la nuit changée en pluie de diamants et d'émeraudes par les fantastiques clartés de la lune, filtrant à travers le vert feuillage des jardins. Un cygne d'or nageait sur les eaux du bassin. Immédiatement au-dessus de la fontaine était appendue une perle précieuse par son remarquable volume et la pureté de ses eaux. C'était un présent que Léon, empereur grec, avait fait au sublime Abderrhhaman III. Aussi richement ornées étaient les autres salles et appartements du palais. Partout de précieuses tentures de Damas, partout de somptueux tapis persans, et de l'or, de l'or à profusion! partout des oiseaux, des paysages et des fleurs, imités avec une si rare perfection, que l'on croyait entendre le chant des oiseaux, murmurer la brise entre le feuillage, et s'enivrer du parfum des fleurs.

Outre l'Alcazar ou palais, l'Azzahra renfermait un grand nombre d'édifices, tous construits dans le même goût et avec une magnificence sans égale, sans compter une mosquée qui, moins étendue que la grande mosquée de Cordoue, pouvait rivaliser avec ce monument de richesse et de beauté. La *mezquita*, ou mosquée d'Azzahra, fut édifiée par mille travailleurs, lesquels, en quarante-huit jours, la tirèrent du néant.

Nous mentionnerons encore la *zeca*, ou maison de la monnaie. Les casernes des soldats de la garde étaient au nombre de vingt, douze pour

les gardes à pied et huit pour ceux à cheval. C'étaient autant de palais, qu'un vizir eût été heureux d'habiter dans tout autre pays que Cordoue, où tant de merveilles se trouvaient réunies...»

Suivant les auteurs auxquels nous empruntons les détails qui précèdent, les jardins qui entouraient la résidence d'Azzahra n'étaient ni moins grandioses ni moins beaux; l'imagination orientale, disent-ils, y avait déployé ses vastes ailes, répandu à pleines mains ses plus riches couleurs, et prodigué ses inconcevables et souvent sublimes caprices. La nature du Midi, douce mère de l'art, nous a seule conservé ces merveilleuses créations.

Des bosquets de myrtes, de lauriers, d'oliviers, d'orangers, se succédaient comme autant d'édifices d'une même cité. Les habitants de ce délicieux paradis pouvaient, protégés par un ombrage plein de mystérieuses harmonies et de suaves émanations, se rendre aux mille lacs, dont les eaux, saturées des parfums de l'air, et rafraichies par la brise des bois, répandaient dans l'atmosphère une délicieuse fraîcheur. Des myriades d'animaux apportés à grands frais de tous les pays, des oiseaux innombrables, au plumage varié, à la voix mélodieuse, animaient les jardins par leurs chants et par leurs jeux. Des bains de marbre et de porphyre de la plus grande beauté, construits çà et là sous le feuillage des orangers et des citronniers, servaient à la fois à entretenir la beauté des femmes et aux ablutions des hommes.

Au centre du grand jardin de l'Alcazar, et sur une éminence d'où la vue dominait à plaisir un somptueux panorama, s'élevait le pavillon du kalife; c'est dans ce pavillon qu'Abderrhhaman avait l'habitude de se reposer lorsqu'après une longue chasse il regagnait son palais. Cette gracieuse construction, soutenue par des colonnes de marbre à chapiteaux d'or ciselé, avait quelque chose de fantastique; ainsi placée au milieu d'un jour éclatant, entourée partout de verdure et d'harmonie, on eût dit un de ces palais de diamant bâtis au milieu d'une forêt sacrée, dans un coin des cieux, et destiné à loger quelque domination! Le plafond et les murs du pavillon impérial étaient incrustés d'or bruni et de pierres précieuses... qui brillaient comme autant d'yeux du génie qui les avait rangés, combinés, et amassés avec tant d'art et tant de prodigalité. Mais la plus grande merveille du pavillon du kalife était une gigantesque conque de porphyre qui s'élevait au milieu du salon principal. Elle était remplie de vif-argent, disposé de telle sorte qu'il coulait toujours... Cette conque était l'un des amusements qu'Abderrhhaman aimait le plus. Lorsque le kalife voulait surprendre ou effrayer quelqu'un de ses hôtes venu là pour la première fois, il n'avait qu'à faire un signe, et aussitôt les serviteurs ouvraient toutes les portes du salon à la fois, et le soleil, inondant soudain de ses rayons le grand salon, venait se reflé-

ter sur les murs, et multiplier ainsi à l'infini l'éclat des diamants, des émeraudes et des rubis dont le plafond et les murs étaient incrustés. Puis, par un jeu d'optique facile à comprendre de nos jours, mais effrayant dans ces temps reculés, l'éclat du soleil, renvoyé par le vif-argent, devenait vif et animé comme la lueur de l'éclair, pendant que le mouvement continu du métal complétait l'illusion en imprimant à tout le pavillon un mouvement apparent d'oscillation semblable à celui qu'éprouve un navire ballotté par les lames de la mer en courroux.

Tant de merveilles furent achevées en quarante ans, et les chroniqueurs arabes affirment que leur création ne coûta pas moins de 120,000,000 de dinars, sans compter les nombreux matériaux précieux, tels que marbre, or et pierreries, pour une valeur de « cent fois autant », que les souverains étrangers envoyèrent en présent au somptueux kalife pendant la construction de son palais.

Abderrhhaman, aussi bon et galant chevalier qu'il était grand guerrier et politique profond, fit placer la statue d'Azzahra, sa sultane favorite, sur la porte principale de l'Alcazar, qui, de ce jour, prit le nom de la sultane bien-aimée. Cette galanterie fut, dit-on, hautement blâmée par les marabouts et par les imans, qui la taxèrent d'impiété, sous prétexte que le Coran défendait que la forme humaine fût jamais représentée. Mais Abderrhhaman méprisa les observations et les accusations des imans, fit chasser les marabouts qui le blâmaient, et inaugura son palais, ou pour mieux dire la merveilleuse cité, en y amenant sa maîtresse et en l'y installant. La belle Azzahra fut saisie d'admiration; toutefois elle remarqua le contraste que faisait l'éclat de ce brillant séjour avec la sombre couleur de la montagne voisine, et s'écria :

« Ne vois-tu pas, seigneur, que tu as jeté cette brillante beauté dans les bras d'un vilain nègre? »

Le lendemain, Abderrhhaman ordonna d'aplanir la montagne; mais cet ordre n'ayant pu être exécuté, le kalife fit abattre l'épaisse forêt qui la couronnait; et, au lieu des vieux arbres au feuillage sombre qui avaient déplu à Azzahra, il fit planter des figuiers, des cédrats et des amandiers, que l'on y voit encore de nos jours : telle était Cordoue sous les Maures. L'inquisition, qui leur succéda, changea bientôt l'aspect de la cité et celui du royaume tout entier. Aux jours de joie, de prospérité, de bonheur et de poétiques rêves, succédèrent des jours de terreur; les palais furent changés en prisons, les fêtes en *auto-da-fé*; l'hypocrisie et l'ambition sordide des moines remplacèrent l'ardeur chevaleresque, la loyauté, l'héroïque courage des races exilées!... La cité impériale, qui jadis renfermait un million d'habitants, devint en peu d'années triste comme le désert, et désolée comme une mère

qui a vu mourir ses plus beaux enfants un à un, et que la misère, la maladie et le découragement ont gagnée...

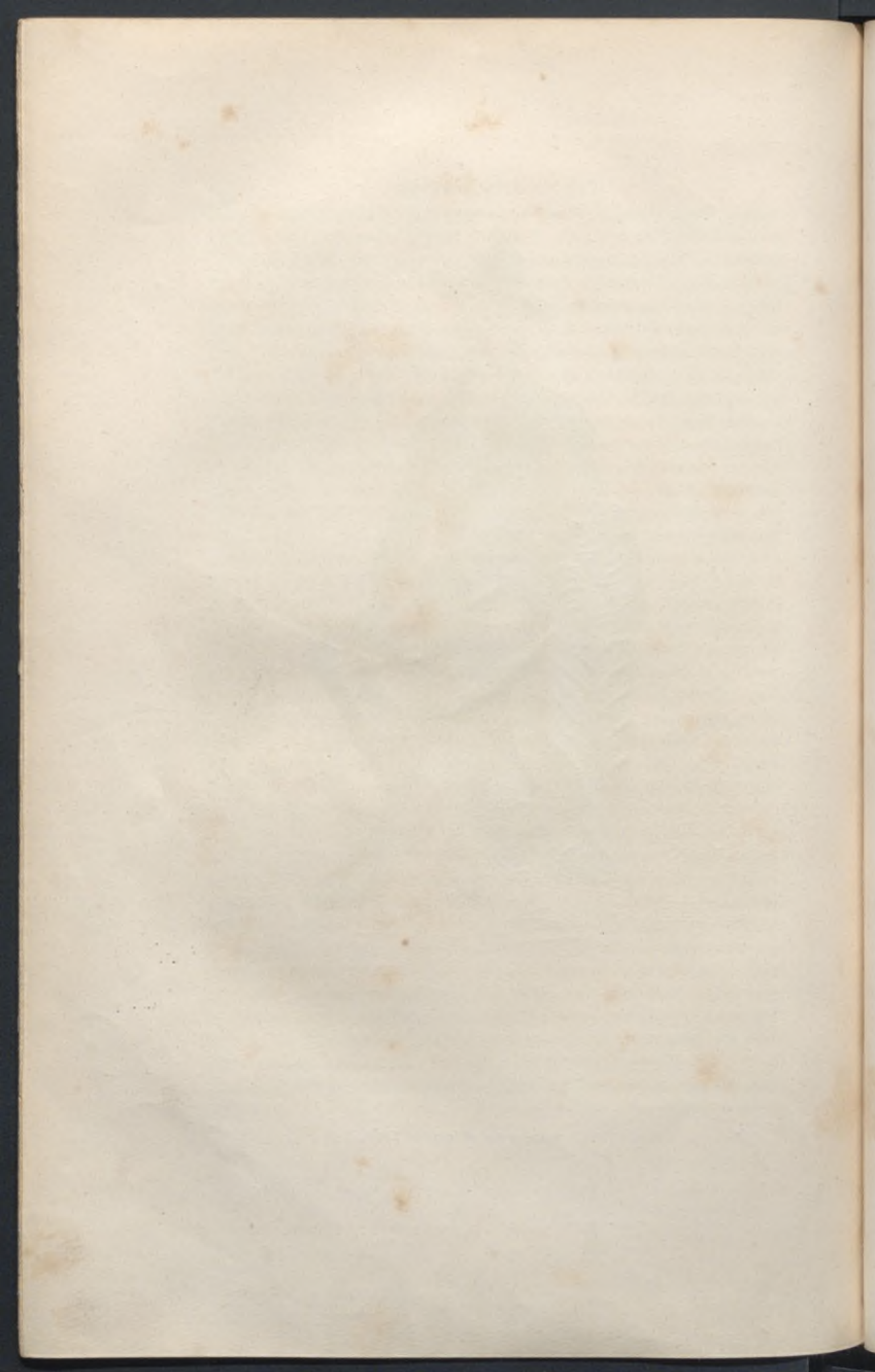
L'historien Murphy parle encore d'autres monuments qui existaient à Cordoue : c'était un aqueduc immense construit sur une longue suite d'arcades ; il partait de la montagne, et allait s'étendant jusqu'au cœur de la cité, où il portait les eaux pour la consommation des habitants, après en avoir fourni amplement les nombreux jardins et tous les édifices d'Azzabra.

Lammaura, ou grand réservoir, un grand bassin à côté duquel était un lion colossal taillé dans le marbre et orné d'or, dont les yeux brillaient du feu scintillant de deux grosses escarboucles, faisait encore l'orgueil des Cordovais. Derrière le lion s'élevait une tour qui vomissait une immense quantité d'eau dans le réservoir par-dessus la tête du lion... Mais tout cela n'est plus !... Cordoue serait aujourd'hui une ville fort triste, sans le caractère enjoué de ses habitants, sans la beauté de ses femmes, sans l'éclat de son soleil, sans la richesse de la végétation qui l'entoure... toutes choses que ni le despotisme des rois, ni la fureur des inquisiteurs n'ont pu lui ravir... Mais l'Espagne entière n'en est elle pas là?

Nous voici dans le royaume de Séville. Voyez-vous sur la route ces hommes au teint brun, à l'œil vif et animé, à la tournure leste, dégagée, pleine d'une certaine forlanterie qui semble au premier coup d'œil le résultat d'une vanité immense, qui n'est autre chose que *la vanité du bonheur*, cette auréole radieuse qui, d'une âme insoucieuse et satisfaite, se répand sur les traits et les fait resplendir. Ces hommes sont Andalous ; ils ont du soleil et des cigarritos autant qu'ils en veulent ; ils dansent et ils chantent autant que cela leur plaît. Que leur importe le reste du monde ! Ils ne sont pas guerriers, ils ne sont pas citoyens, ils ne sont pas Espagnols, ils ne sont pas chrétiens... ils sont Andalous, ou plutôt ils sont Maures, poètes et rêveurs, amants du plaisir jusqu'à la frénésie, vivant d'air et de parfums ; épris de tout ce qui flatte les sens, ils ne prennent nul souci de la vie matérielle. L'Andalous est un épicurien parfait ; il ne sait que jouir, et, dans l'immense poésie de son âme, il rêve éternellement le retour des Omniades, les fêtes et les splendeurs du règne des kalifes. Sceptique par insouciance, il est devenu dévot par désœuvrement : le culte catholique est encore pour lui une poésie, les terreurs de l'inquisition un drame qui lui plaît. Il s'est plié extérieurement à l'observance exacte du culte ; mais son âme n'a point subi de lois, c'est toujours l'esprit des enfants du désert. Vienne un nouveau Musa conquérir l'Espagne, et l'Andalous passera immédiatement, sans transition, sous cette domination nouvelle : son caractère est tout façonné pour cela.



Habitant des environs de Xérés.



Mais revenons à nos Sévillans. Regardez marcher à leur côté ces jeunes et jolies femmes, un peu fortes peut-être, mais si gracieuses ! Comme ces roses de mai marient heureusement leurs vives nuances avec l'ébène de leur chevelure ! Leur toilette est bien simple : une basquine noire et une mantille ; mais cette mantille trahit de si ravissantes épaules ! Et sous cette basquine on voit deux petits pieds qui doivent appartenir à des jambes modèles. Ces femmes aussi s'accommoderaient aisément de la galanterie mauresque, de l'éclat des fêtes, du culte passionné que ces hommes d'Orient, si ardents et si poètes, rendaient aux femmes comme à une divinité. Hélas ! les Andalous sont toujours amoureux, toujours empressés auprès du beau sexe, mais nous ne vivons plus au siècle des merveilles ; on ne bâtit plus de palais avec des diamants et des émeraudes, et, il faut en convenir, les Andalous sont mille fois heureux d'être restés poètes dans un temps où toute poésie s'en va de la terre, comme une pauvre veuve dépouillée par les usuriers s'éloigne triste et nue du toit qui fut le sien.

Les Andalous que nous avons sous les yeux sont des gens du peuple de Séville ; ils se rendent sur la route de Carmona pour y attendre le retour de leurs compatriotes qui, plus heureux qu'eux, ont pu se rendre à la foire de Mayrena, une foire célèbre dans toute l'Andalousie. Arrêtons-nous pendant quelques instants près de cette ferme entourée d'une clôture d'aloès, piquante et dangereuse fortification due à la seule nature. Sur nos têtes s'étendent des palmiers d'Afrique ; vous voudriez bien cueillir quelques dattes ; vain espoir ! elles ne sont pas encore mûres. Attendez. Quand nous arriverons à Murcie, vous pourrez vous satisfaire ; les dattes y sont aussi bonnes qu'en Afrique. Contentez-vous des fruits que nos guides portent avec eux, et, en attendant que la route se couvre des voyageurs de Mayrena, regardez à côté de cette ferme, sur cette aire entourée de sureaux aux fleurs blanches et odorantes, et de roseaux mobiles qui semblent rendre des sons humains sous l'impression de la brise. Voyez-vous ces hommes armés d'un fouet, qui dirigent de la main, et par une seule rêne, ces six jeunes chevaux sauvages enlevés aux gras pâturages de l'Andalousie tout exprès pour un usage particulier que nous allons vous dire ? Nous sommes à la fin de mai ; dans un mois, plus ou moins, on battra le blé, car, sous ce ciel précocce, il est mûr avant le mois de juin. Ces poulains sauvages, que vous voyez là, piétinant avec toute l'ardeur de leur caractère encore indompté et de leurs habitudes nomades, s'exercent à battre le blé. Cela vous étonne ! C'est pourtant dans ce seul but que, quelque temps auparavant, les laboureurs de l'Andalousie les exercent à cette danse singulière et rapide ; plus tard, lorsqu'ils seront faits à ce manège, on placera sous leurs pieds des gerbes arrangées l'une devant l'autre, et, en piétinant dessus avec ardeur.

les poulains feront l'office de fléaux. Seulement la besogne ira très-vite, et les hommes seront très-peu fatigués. Cette coutume, qui est fort ancienne et vient des Orientaux, a bien ses avantages, car, il faut en convenir, en France, battre le blé est un des travaux les plus pénibles de l'agriculture.



Assez! cela vous fatigue; reposez un instant vos yeux sur les crêtes sombres de ces montagnes, elles font partie de la Sierra de Xérez et de la Serania de Ronda. Que tout cela semble noir! Cependant entre ces montagnes s'étendent de fertiles vallons, des sites délicieux... tout remplis de parfums, de soleil, et d'harmonie; des vallons où l'arbousier aux blanches fleurs croît à côté du palmier d'Afrique, des ananas des Antilles et du cacaoier américain!... Plus loin... mais nous ne finirions pas si nous devons vous décrire tout ce pays... Quelle contrée offrit jamais une aussi grande variété de sites, de productions et de gens que l'Andalousie, la Terre de Dieu! ainsi la nomment ses habitants! Ne vous semble-t-il pas qu'ici l'on pourrait vivre sans autre souci que celui de respirer à pleine poitrine, d'aspirer le parfum des fleurs qui endort la souffrance, et de laisser son âme se réchauffer d'un feu doux, mais enivrant, aux chauds rayons de ce soleil qui éblouit?

Oh ! vivre ! vivre ! aimer ! jouir ! dormir d'un sommeil transparent et plein de rêves, rejeter au loin, comme un manteau trop lourd, toutes les préoccupations de la vie sociale, respirer l'amour, la poésie, le bonheur, ne plus être ni bourreau ni victime, un homme, un poète, un dieu ! qui de nous n'a fait ce rêve doux et sublime, s'il a vécu quelques jours dans cet air enivrant qui régénère, et que les Andalous respirent à plaisir ?

Pardonnez, lecteur ; c'est encore un souvenir... Allons maintenant au-devant des *calesines*, des *coches de colleras* et de tous ces véhicules grands et petits qui ramènent les Sévillans de la foire de Mayrena. Quel est donc



ce char couvert de palmes, de myrtes et de rameaux verts ? On dirait un triomphateur romain se rendant au Capitole, n'étaient ces deux bœufs gras et robustes, coiffés de leur *frontero*, qui traînent ce coche étrange, aiguillonnés par un laboureur en grande tenue. Regardez dans l'intérieur de cette tente de feuillage et de fleurs. Quels gracieux visages ! ces brunes Andalouses sont les plus jolies grisettes de Séville. La beauté est une royauté à laquelle tout rend hommage. Ce baldaquin verdoyant et fleuri a été construit tout exprès pour que ces charmantes *curritas* ne brûlent pas leur teint à la poussière et au soleil...

Mais, pourquoi nous amusons-nous ainsi sur la route, à voir passer les forains... au lieu de vous mener tout droit à Mayrena?... N'êtes-vous pas venus avec nous pour voir l'Andalousie, pour apprendre les mœurs des Andalous, pour admirer leurs costumes, dont vous avez tant entendu parler?... Eh bien, suivez-nous. Mayrena, un petit village de rien, Mayrena de l'*Alcor*, ou, si vous l'aimez mieux, l'*eau de la fontaine de la colline*¹, renferme aujourd'hui toute l'Andalousie, hommes, femmes, bêtes et marchandises; voleurs de grands chemins, contrebandiers, laboureurs, rieurs, moines et mendiants, chanoines et chercheuses d'aventures, entremetteuses et brelandiers, jongleurs et chevaliers d'industrie, filous et spadassins, tout le monde s'y est donné rendez-vous, et personne n'y manquera. Ce sera un tohu bohu à ne pas s'entendre; le bruit des *panderos*, le ran ran de la guitare fêlée, le claquement âpre et sec des castagnettes, les cris des marchands, la voix nasillarde des alguazils, et le murmure de la crasseuse bohémienne qui, profitant de la confusion générale, dit la bonne aventure dans un coin, en même temps qu'elle enlève la bourse ou le mouchoir de sa double dupe; tout cela, mêlé aux hennissements des chevaux, au braiement des ânes, au bêlement des troupeaux, au mugissement des taureaux; tout cela formera un curieux charivari, un concert infernal; ce sera Babel perfectionnée... Ne voyez-vous pas comme tous les chemins sont couverts de cavaliers et de piétons; de caravanes de muletiers et de troupeaux; de gens de tous les pays? Voyez ces étrangers! ils ont quitté Gibraltar pour venir à la foire. On voit bien que ce sont des Anglais, à leur air puritain, à leur regard dédaigneux, à la recherche sans goût de leur toilette, et surtout à leur curiosité. Ils portent l'habit fashionable, le pantalon à entonnoir; mais, se soumettant aux exigences du jour et du lieu, ils ont échangé leur castor gentleman contre le chapeau plus national.. le *sandunguero calañés*... Ils n'ont pas l'air plus andalous pour cela; mais les Andalous sont de bons enfants, de joyeux compères, qui ne prennent de la vie que ce qu'elle a d'amusant. Heureux peuple!... Puis, il faut bien le dire, le *chambergo calañés* est en Andalousie, comme le turban à Constantinople. Le turban suppose la circoncision; or, vous le savez, les Turcs sont fort indulgents pour les nouveaux circoncis...

Chut!... écoutez... Ce sont d'allègres habitants des montagnes... qui se rendent à la foire... Derrière eux viennent leurs troupeaux; puis, suivent leurs bergers, leurs mulets, leurs chiens, etc... Que nous importe? regardons plutôt les jolies *serranas* qui chevauchent en croupe avec eux... Ils vont chantant une chanson du pays... les voilà qui recommencent, chut!

¹ Mayrena est la corruption de ces deux mots arabes *mar*, eau, *ana*, fontaine. *Alcor*, dans la langue mauresque, signifie *colline*.

Potros y yeguas por miles,
Cubriendo la rubia arena,
Por los floridos abriles
Vamos llevando á Mayrena...

Y... viva mi serrana
Con su pié andaluz;
Ella es mi soberana,
Mi vida y, mi cruz...
Sus ojos son veneno,
Su mirar mi luz...

Del monte va descendiendo,
El fiero toro en manada
Que andaba con su bacada
Por los alcotes mugiendo

Y... viva mi serrana
Con su pié andaluz;
Ella es mi soberana,
Mi vida y mi cruz;
Sus ojos son veneno,
Su mirar mi luz.

TRADUCTION.

Des milliers de juments et de poulains couvrent le sable blond. Avril fleuri est arrivé, nous les menons à Mayrena.

Et vive ma montagnarde aux pieds andalous! Elle est ma souveraine, ma vie et ma croix. Ses yeux sont du poison, son regard est ma lumière.

Le taureau farouche qui parcourait la colline en mugissant descend la montagne en troupeaux.

Et vive ma montagnarde! etc.

Voyez-vous, là-bas, sur le sommet de cette colline, un bouquet de verdure, illuminé d'une lumière pourpre, tempérée par des tons blancs et par quelques ombres indécises?... Ce sont des bois d'oliviers; les plus beaux que l'on rencontre entre *Carmona* et Séville. Au milieu de ces arbres, dans le cœur de cette sombre verdure, est cachée Mayrena, assise sur la montagne, et entourée de bois; ne dirait-on pas une goutte de rosée dans le calice d'une fleur? O Mayrena! tu es aujourd'hui la reine de toutes les Andalouses, de la haute et de la basse; du royaume de Jaen et de Cordoue, comme de celui de Grenade et de Séville!... Toutes les villes, tous les hameaux, toutes les cités, toutes les châtellenies sont aujourd'hui tes vassaux, comme elles l'étaient hier, comme elles le seront demain, car la foire dure trois jours!... Trois jours de royauté!... ce n'est pas long, mais... quelle royauté a jamais valu la tienne!... Riche de la richesse de tous, aimée de tous les vassaux... courtisée, louée, bénie des amants qui viendront voir leur amante

bien-aimée à la foire, et des filous qui y viendront exercer leur industrie avec profit et sécurité... Il n'est pas jusqu'aux moines qui ne bénissent la souveraineté de trois jours, car les aumônes pleuvront dans leurs besaces ; leurs sermons y seront écoutés ; et l'on ne marchandera pas trop les messes à faire dire et les bulles à acheter!...

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant ici, et promenons nos regards sur ce délicieux panorama qui se déroule autour de nous. Le soleil illumine de ses splendides rayons le paysage, si beau, d'Alcala de Guadaira! Puis, du côté opposé, s'étendent les symétriques forêts d'oliviers, comme l'horizon d'un océan sans bornes, et derrière nous se lèvent, couronnées de brouillards rosés, les hautes collines, où est bâtie l'antique Carmona : cette cité fidèle, qui, la dernière en Espagne, défendit les droits de son grand justicier don Pedro Carmona... dernier dépositaire des libertés du peuple andalous... Plus loin, et tout autour de la cité héroïque, de riches coteaux, dont les cimes inégales, semblables aux gradins d'un vaste amphithéâtre, coupent, en l'accidentant, tout le paysage en nombreux vallons, en gorges étroites et rocailleuses! C'est dans ces parages si pittoresques que le fameux Francisco Esteban, le superbe Nébron, les sept enfants d'Ecija, Caballero, et dernièrement José Maria, tous rois des forêts et des grands chemins de l'Andalousie, ont vécu et mis à contribution les passants par le droit du plus fort... Célèbres bandits dont la vie fut une légende chevaleresque, dont la mort fut un châtiment ; nés fils d'un roi, ou à la tête d'une armée, ils eussent été des héros : enfants du peuple, et corrompus de bonne heure, ils n'ont été que de hardis scélérats. Avez-vous entendu parler de Ponce de Léon, ce preux chevalier du temps d'Isabelle la Catholique, qui ne quittait jamais Gonzale de Cordoue, ce noble Hercule qui, d'un seul coup d'épée, séparait la tête d'un taureau, comme le moissonneur sépare un épi de la paille? Eh bien, regardez à travers ces arbres ; les créneaux mauresques d'un château fort éclairés d'une lumière pourpre et or que l'on découvre à côté de Carmona font partie d'un château héréditaire du vaillant chevalier chrétien!...

Le jour baisse ; hâtons le pas. On s'amuse à Mayrena, et nous voulons, nous aussi, prendre part à ce banquet de bonheur que les Andalous donnent aujourd'hui à tout venant...

Tout le monde est joyeux ! savez-vous pourquoi?... C'est que le plaisir est à la portée de tous, et que chacun y peut prendre une large part. Des danses pour le peuple, des gourmandises, de riches étoffes, des sucreries, des rafraichissements délicats, des essences et des parfums aussi bons que ceux de l'Orient pour les heureux du monde, pour les enfants gâtés du dieu Plutus ; mais aussi du pain d'épice, du nougat et autres confectons mauresques, des dattes parfumées de Murcie, des figues comme l'on n'en mange

point ailleurs qu'en Espagne, pour le pauvre peuple. Ici un restaurant de haut ton, où l'on ne dine pas à moins de 10 réaux! un peu plus loin un étal en plein vent, tenu par des bohémiennes couvertes de fleurs, et sur cet étal des *buñuelos*, ou beignets espagnols aussi appétissants que les beignets du Pont-Neuf sont nauséabonds; et des olives! des olives à toutes les sauces, déguisées de toutes les façons, mais toujours délicieuses... et la truffe andalouse, cette cousine des pommes de terre de tous les pays, que les Français aiment tant, et qui leur fait tant de mal, la truffe, toute honteuse d'être négligée, se donne aux enfants des bohémiennes, — et aux bestiaux, qui la mangent toute crue; — le manzanilla, ce vin populaire si bon et à si bon marché... des citrons doux, des oranges, des cédrats, des grenades, tout cela se trouve sur l'étal des bohémiennes, qui le donnent à bas prix... Ce sont les mets du peuple, du peuple roi aujourd'hui à Mayrena, comme dans toutes les grandes fêtes que les mœurs et le temps ont consacrées.

Cet homme que vous voyez là accroupi sur ses talons, la tête embéguinée



de toques blanches, et sur les épaules duquel se joue un burnous bariolé, est un Maure de Tafilet: le large panier de feuilles de palmier qui est devant

lui est plein de dattes de Barbarie. L'enfant du désert est venu offrir les fruits de son pays aux fermiers, aux gitanos, aux gamins, qui lui donneront en échange quelques maravédís chrétiens, lesquels maravédís il laissera tomber dans son turban, et ne touchera qu'après les avoir purifiés en prononçant sur eux : « Dieu est seul Dieu puissant et miséricordieux, et Mahomet est son prophète. . » Pourtant ces chrétiens qui les lui ont donnés sont tout aussi *Maures* que lui ; peut-être sont-ils *un peu* ses parents ; car ils n'ont pas les yeux moins noirs ni moins sombres que lui, et leur teint n'est pas moins doré que le sien!...

La foire de Mayrena résume toute l'Andalousie, toute l'Espagne, toute l'Europe : c'est à la fois un marché, une *romeria*¹. Pendant ses trois jours de foire, Mayrena, c'est Séville avec ses *majos*, ses filous, ses diseuses de bonne aventure ; Grenade avec ses santons, ses jolies femmes aux allures orientales ; Cordoue avec ses gracieux et spirituels *curros*, avec ses belles et agaçantes femmes si dorées, si suaves, si mollement coquettes ; c'est Madrid avec ses *courrutacos*², ses *manolos*, ses alguazils!... Londres avec ses Anglais à face de marbre ; c'est Paris avec ses marionnettes, ses saltimbanques, ses incroyables lions et son luxe effréné... c'est Longchamps... car c'est à Mayrena que les modes de l'année à écouler seront proclamées pour toute l'Andalousie...

Mais ne craignez pas que les Andalous courent aucun danger de perdre le pittoresque de leur costume... Cette année, comme toujours, hommes, femmes et animaux conserveront leur gracieuse toilette. Le chapeau *calañes*, maintenant bas de forme, aux bords recourbés en gouttière et bordés de velours, s'élèvera peut-être en cône comme un bonnet de magicien ; peut-être aussi y ajoutera-t-on des boucles, des rubans, des pierreries... qui sait ? mais ce sera toujours un chapeau *calañes*. Le gilet et la *chupita*³ sont maintenant galonnés, pailletés : les couleurs de l'étoffe dont ils sont faits est tranchante, vivace, bariolée : l'année prochaine, *chupita* et gilet seront tout unis, sans paillettes, sans galons, aux couleurs sévères, carmélite ou noire... mais la coupe n'en sera pas changée. La guêtre seule est inamovible ; elle ne changera ni de forme, ni d'étoffe, ni de couleur : toujours *el corréal* (peau chamoisée) ! mais que de broderies dans cette guêtre ! que de piqûres ! quel luxe et quelle variété dans les dessins, dans les boutons, dans les glands ! mais dans la forme, rien ! elle sera invariablement et éternellement la même, comme tout ce qui est espagnol. Les chevaux, ainsi que les hommes, doivent subir les lois de la mode dans leurs harnais et

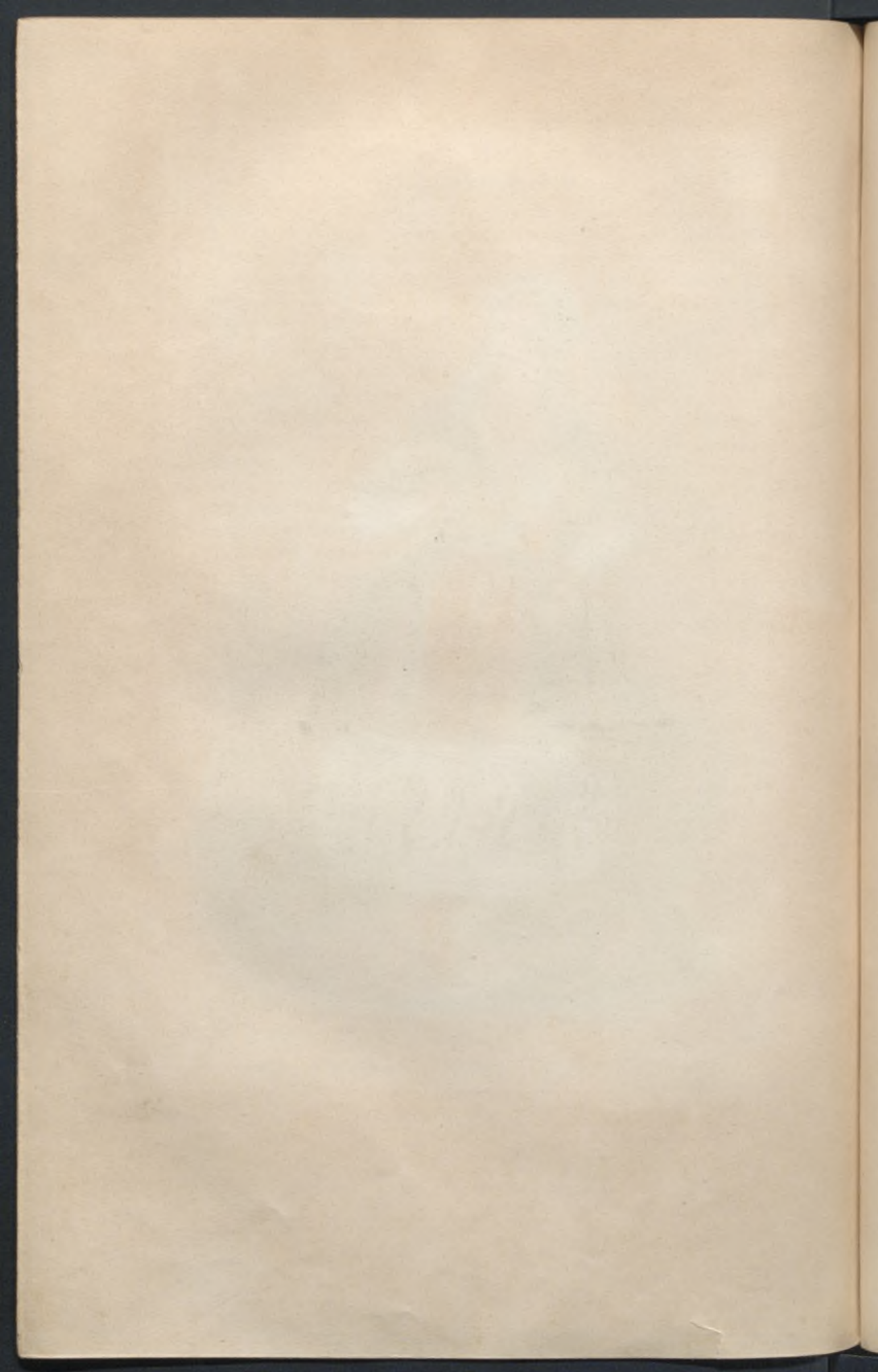
¹ Fête locale très-renommée et très en vogue.

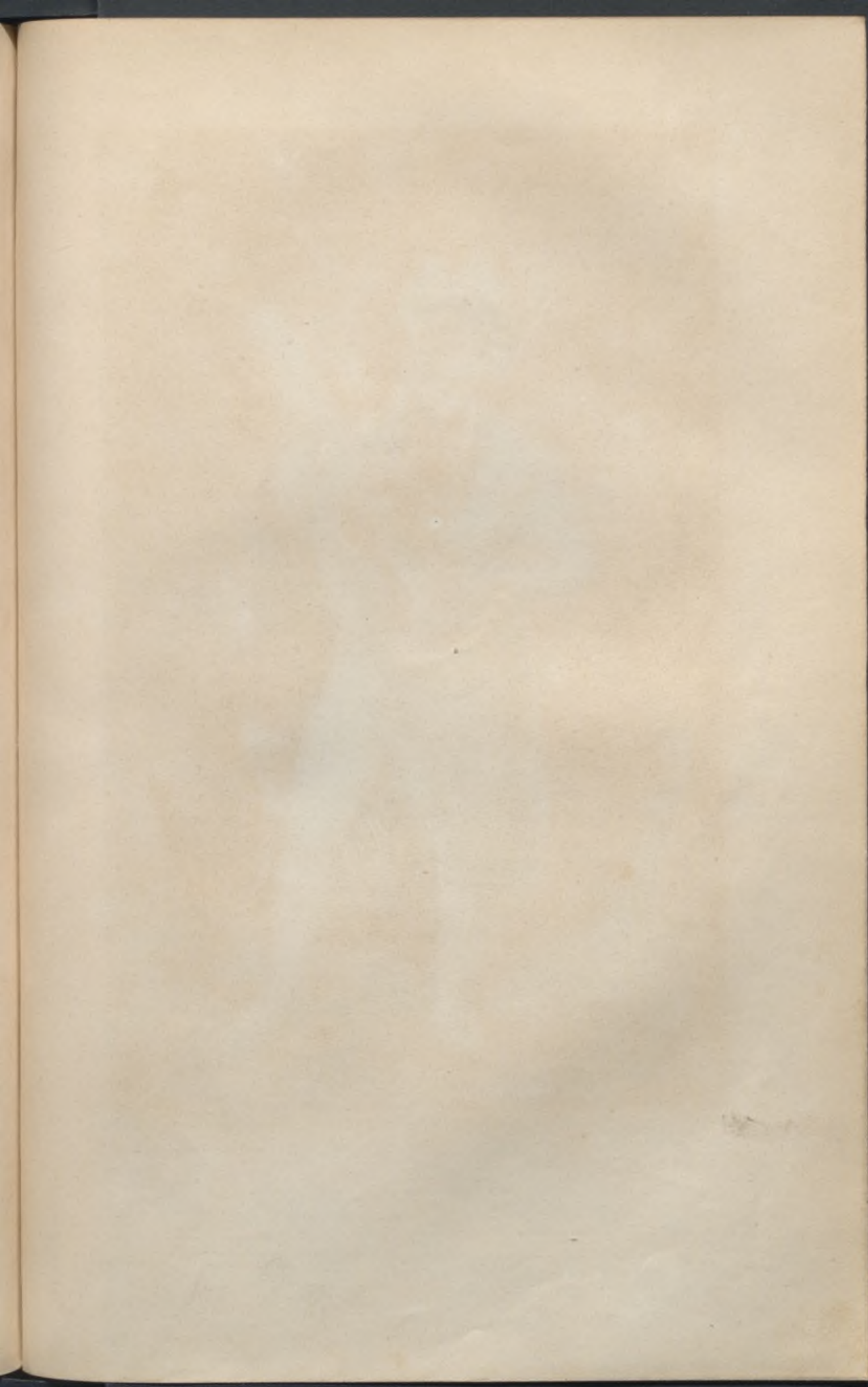
² Petits-maitres.

³ Petite veste.



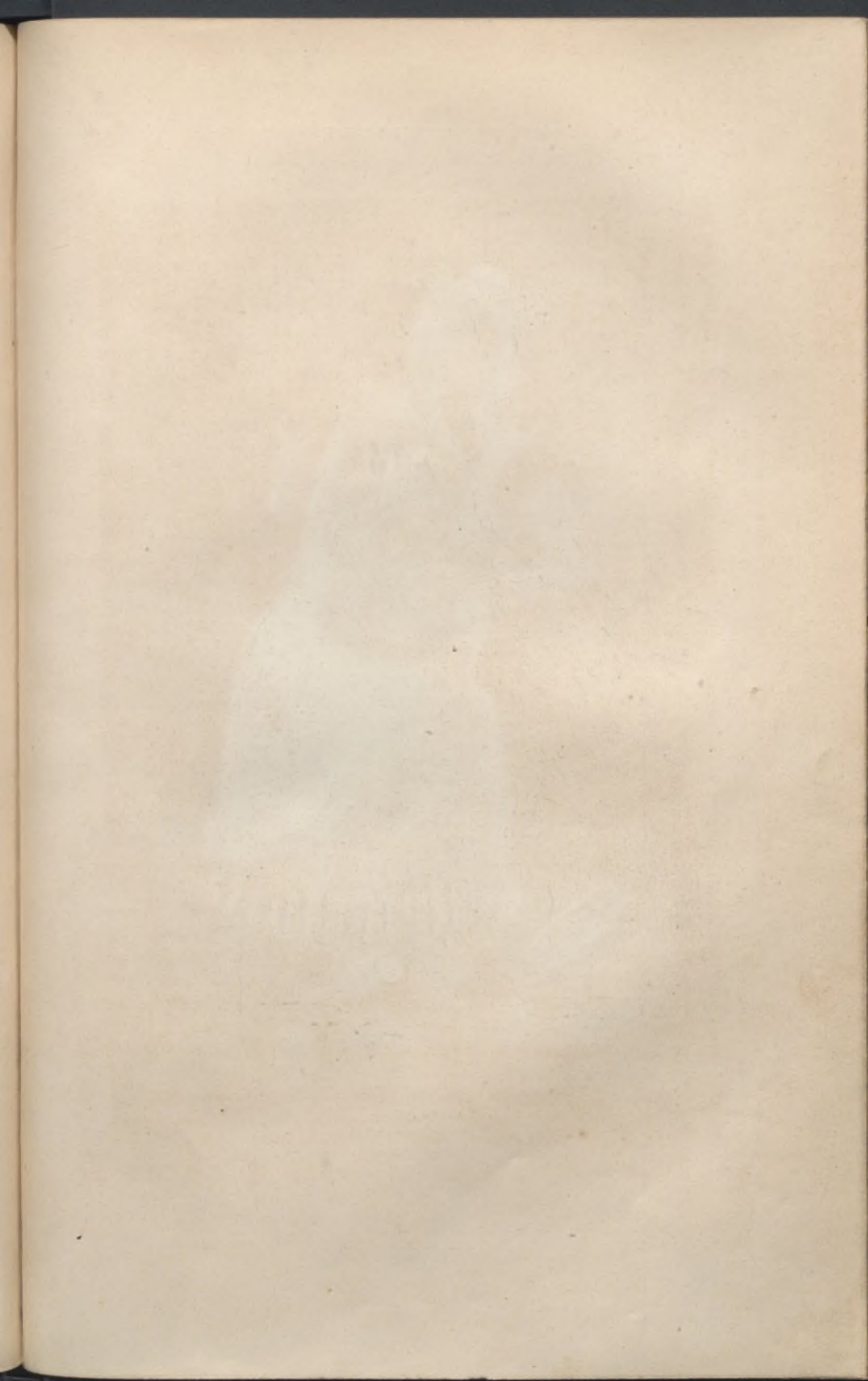
Cara de Séville.







Sérénade.





Gitana

dans leurs ornements : ce sera toujours le harnachement à la Genette, comme au temps des Maures!... Point de selles anglaises; des selles à la Gazul, à la Aliatar, pareilles à celles dont se servent encore les officiers d'Abd-el-Kader... ou bien ce sera le bât de *la tierra* de Xérez tout ruisselant de franges et de rubans .. tout plein de grelots d'or et d'argent, tout éclatant de lumière et de bruit... Aussi, voyez comme ce cheval est fier! ne dirait-on pas qu'il sait le prix que coûte son gracieux *frontil*¹ de burat aux vives couleurs, et qu'il connaît la jolie *serrana* qui a brodé son trousse-queue?... Oh! comme il se souvient de sa race! Il sait qu'il est le fils de l'air et du feu, et qu'il garde dans toute sa pureté le sang oriental, dont il est sorti. Voyez comme il se pavane en traversant l'enceinte de la foire! comme il salue les passants de sa tête à la fois altière et gracieuse! Ses naseaux sont en feu... son œil lance des éclairs, ce n'est point de l'excitation, chez lui c'est de l'orgueil! Ne porte-t-il pas sur son dos la plus charmante fille de la contrée? Tout le monde se range pour laisser passer la reine de la beauté... Place, lecteur, place au plus beau cavalier et à son éblouissante fiancée!...

— Ame pleine d'amour! cachez votre pied un peu plus, et ne faites point damner les hommes de bien. Ne voyez-vous pas qu'il est plus joli que vos yeux et plus court que mon bonheur?... Que ne suis-je ver-à-soie pour filer l'étoffe qui doit le renfermer l'année prochaine!...

— Ne regardez pas les pauvres gens avec ces yeux plus beaux que les étoiles du ciel, et plus noirs que mes chagrins...

Vous l'entendez, chacun dit son mot de galanterie, c'est un hommage et non une insulte. Le beau galant qui l'accompagne n'est que plus fier de sa beauté, et elle ne sera que plus tendre pour lui. On est si heureux d'être beau, et de se l'entendre dire, quand on est aimé et qu'on aime. Quel bonheur peut-il y avoir à donner à l'objet de notre amour ce que personne ne voudrait?...

La foire est finie; Mayrena va se rendormir pendant une année. Profitons de son sommeil pour visiter la cité reine : Séville, la ville des truands et des chanoines... sans compter les gitanos, une autre espèce de fripons qui vit, s'engraisse et se multiplie dans ce paradis, grâce à... une foule de choses que nous vous dirons peut-être un jour, dès que nous serons retournés à Paris... Pour le moment, nous ferions mieux d'entrer dans cette venta, et de nous reposer un instant...

Asseyez-vous là sur cette table boiteuse, et regardez. Ces jeunes filles qui dansent sont les enfants de l'hôtelier, de ce gros réjoui qui chante des séguidilles improvisées, qu'il va chercher, Dieu sait où, tout en grattant

¹ Ornement qu'on met sur la tête et sur le cou des chevaux andalous.

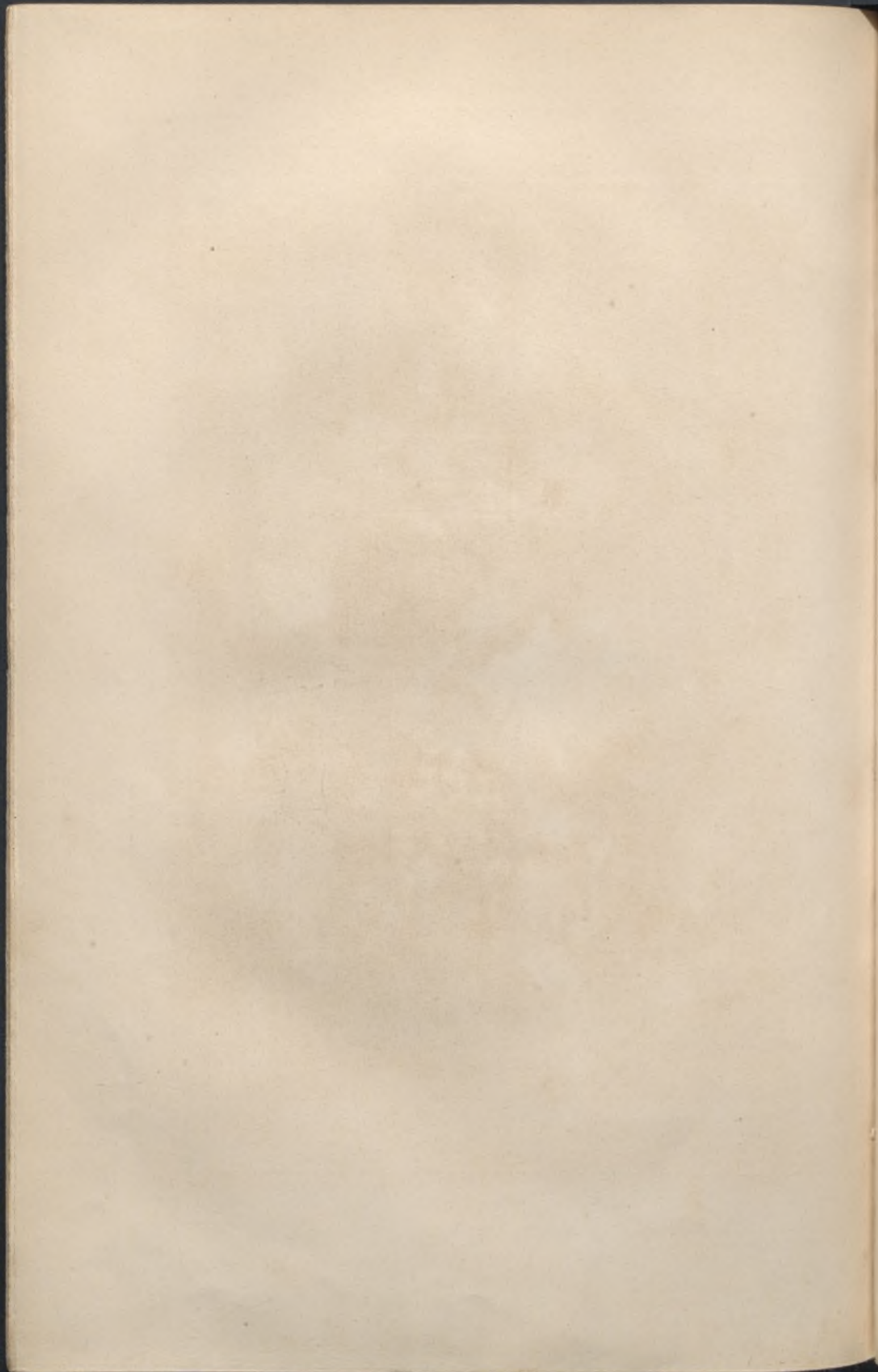
la guitare de ses ongles démesurés, et pendant qu'il anime les danseurs des yeux et du geste. Les danseurs sont tous des contrebandiers ou des bandits!... de vrais bandits de grands chemins!... Quoi! vous frémissiez?

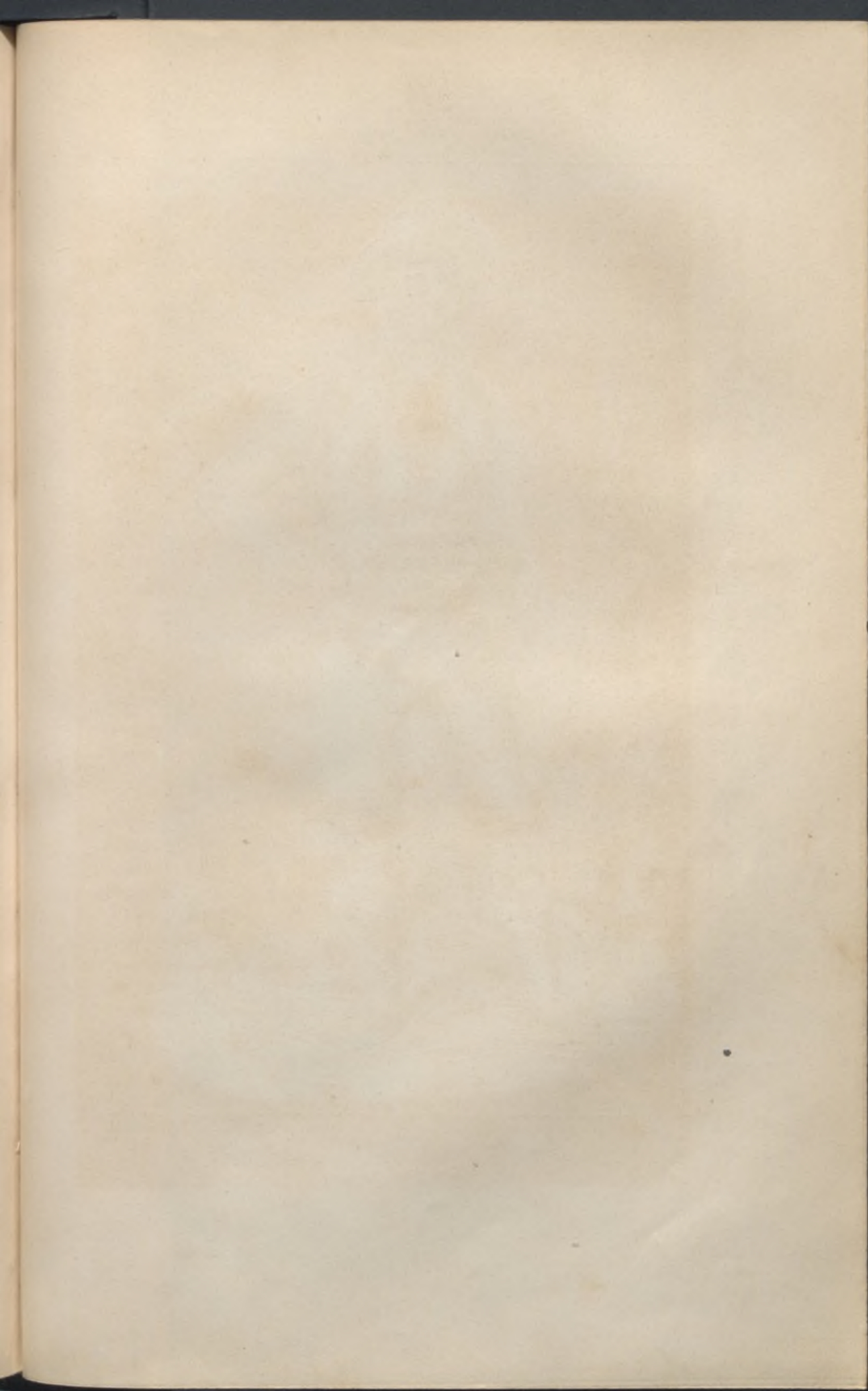


vous portez la main à vos pistolets?... Calmez-vous, et surtout gardez-vous de montrer la moindre défiance à ces *caballeros*; bandits ou cotnrebandiers, ils seront fort polis envers nous, et pas un cheveu de notre tête, pas un maravédis de notre poche ne sera touché par leurs mains. Nous sommes dans la même hôtellerie avec eux; nous mangerons probablement à la même table, nous boirons dans le même verre. — c'est l'usage. Si, pendant que nous sommes ici, quelqu'un osait vous insulter, les poignards, les trabucos et les pistolets de tous ces voleurs seront immédiatement tournés contre vos ennemis. Cela vous étonne peut-être! les bandits espagnols sont ainsi faits; cruels, féroces au besoin envers ceux qui leur résistent sur le grand chemin; rusés envers les alguazils et autres gens de justice; vaillants contre les soldats qui, au nom de la loi, les traquent parfois comme des loups, ils sont, vis-à-vis des personnes que le hasard fait rencontrer avec eux, d'une loyauté, d'un chevaleresque impossibles à dire. Envers le pauvre voyageur



Seville.







Contrebandier.

qui a juste de quoi faire sa route, ils sont généreux ; envers le paysan qui n'a d'autre bien que son travail, ils se posent en protecteurs, et, hâtons-nous de le dire, la protection d'un bandit espagnol est souvent plus efficace que celle d'un député, voire même celle d'un sénateur. Si jamais nous sommes assez pauvres pour emprunter quelques maravédís, ce sera à l'un de ces *rois des forêts* que nous nous adresserons.

Le bandit et le contrebandier espagnols, ces deux branches d'un même tronc, ne ressemblent en rien aux bandits et aux contrebandiers des autres nations. Les voleurs français volent par besoin, les Italiens deviennent souvent des bandits par vengeance, en Angleterre on se fait larron ou contrebandier par spéculation, les Espagnols deviennent contrebandiers et, en cas d'échecs, *bandoleros*, par amour de l'art ; ceci demande une explication.

L'Espagnol, l'Andalous surtout, est doué d'une brillante imagination ; il aime éperdument sa liberté, non pas la liberté politique, à laquelle il n'entend rien, mais la liberté des oiseaux de l'air. Riche, il laisse couler sa vie paisiblement ; l'amour, les séguidilles, les parfums des fleurs sauvages et des plantes aromatiques qui couronnent ses montagnes, le soleil de son ciel si gai, voilà ses biens à lui. Travailler ! c'est bon pour un Galicien. Est-il riche, c'est bien ; n'a-t-il point de fortune, il se fait contrebandier ; s'il perd son avoir, il se fait bandit... Ces deux dernières professions donnent un aliment convenable à l'activité de son imagination aventureuse. Courir à chaque instant des dangers, les braver, les surmonter à force de ruse et d'audace, s'identifier avec les arbres de la montagne, avec les ruisseaux des vallons, qu'il traverse chaque jour sur son cheval, qu'il aime à l'égal de sa maîtresse, et qui le mérite peut-être mieux, son cheval, qui partage ses dangers et contribue à sa fortune ; se battre demain contre dix douaniers, ce soir contre vingt soldats, tromper la vigilance des alguazils, voilà la gloire du contrebandier andalous... Sa gloire, c'est le mot, car en Andalousie un contrebandier célèbre, un bandit renommé, est un héros et nullement un scélérat. Le peuple, qu'il protège sans cesse, l'aime et le défend au besoin. Les lois le poursuivent, mais l'atteignent-elles ? Quelquefois. Alors le contrebandier va à *presidio*, le bandit est pendu ; mais en allant l'un au bague, l'autre à l'échafaud, tous deux y vont remplis d'orgueil, comme César lorsqu'il allait au Capitole avant d'être empereur des Romains... Cultivez l'esprit de ces gens-là ; donnez un aliment à leur imagination ; faites-leur comprendre qu'ils font un métier réprouvé par les lois, indigne d'un noble cœur ; que leur courage ardent et inquiet serait plus utilement employé à servir la patrie ; fournissez-leur l'occasion de l'employer, et l'Espagne n'aura plus ni contrebandiers ni bandits...

Ecoutez ! la danse est finie ; maintenant c'est la poésie chantée, la poésie

du pays... Vous avez souvent entendu la *cachucha* à Paris, vous l'avez entendu chanter dans les salons; on l'a dansée à l'Opéra... eh bien, écoutez maintenant, et dites si vous la reconnaissez... Vous êtes ici dans sa terre natale; la *cachucha* est née en Andalousie... C'est à Cadix qu'elle a vu le jour en 1802... Mais c'est dans le royaume de Séville qu'elle a grandi et qu'elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui... La *cachucha* n'était d'abord qu'un mot, mais un mot immense dans l'étendue de sa signification, puis elle devint un air, puis une danse la plus gracieuse, la plus nationale, la plus caractéristique de toutes les danses... Savez-vous ce que le mot *cachucha* signifie en andalous?...

Ce mot n'a aucune signification précise dans la langue humaine; il doit en avoir une dans celle des anges et dans celle des démons... Il y a une foule de passions, une foule de désirs, une foule de sensations que l'on ne peut dire, soit que l'expression manque pour le faire, soit que la pudeur empêche de se servir de l'expression propre: ces passions, ces désirs, ces sensations, les Andalous les appellent *cachucha*. La femme qu'ils aiment, et à laquelle ils prodiguent tous les noms connus dans le vocabulaire des amoureux; cette femme, il arrive un jour, un instant suprême où il faut l'appeler d'un nouveau nom. Ce nom inconnu, c'est *cachucha*. Ces désirs que le ciel met au cœur de l'homme et de la femme, et que le malin esprit tourne si souvent à son profit, qui sait les exprimer en français?... *Ay cachucha mia!* en est la traduction en espagnol... L'émotion qui agite le cœur d'une jeune fille aux premières atteintes d'un amour passionné, d'un amour espagnol, c'est *cachucha* que l'Andalous l'appelle. Le svelte navire qui nage dans le lointain, entre les eaux verdâtres de l'Océan et l'azur du ciel, balançant coquettement ses blanches voiles empourprées par les derniers rayons du soleil, comment l'appellerez-vous? un navire, un vaisseau, un brick, une chaloupe? C'est bien; mais cette grâce, ce miroitement de la lumière et de l'ombre, ces ondulations, ces teintes, toute cette poésie qui l'entoure, avez-vous un nom pour cela? Non, vous en avez mille; les Andalous n'en ont qu'un qui les résume tous, un nom qui dit tout ce qui est indicible, *cachucha*. Et comment appeler ces regards brûlants qui s'échappent soudain de deux yeux noirs, veloutés par la passion, incisifs à l'insu de l'âme, coupables à l'insu de la volonté; ces regards que la jeune vierge lance quelquefois, en rougissant, sur un visage aimé... *cachucha!* Voilà leur nom en espagnol... Et les pensées, mélange bizarre des biens du ciel et des tourments de l'enfer, que ces regards font naître dans le cœur d'un amant à la veille d'être heureux, oseriez-vous leur donner un nom devant votre mère ou devant votre sœur!... Si vous étiez Espagnol, vous l'oseriez; vous les désigneriez par un mot que chacun traduit à son gré, mais toujours bien

par intuition... *Cachucha!*... Comme danse, la *cachucha* n'est pas moins significative que le mot, un bon danseur de *cachucha* n'a pas besoin de paroles pour exprimer ses peines d'amour, ses désirs tendres ou voluptueux, sa haine ou son mépris... En dansant la *cachucha*, il dira tout cela, et bien plus encore... De la musique, que vous dirons-nous? la *cachucha* est un air national que tous les Espagnols savent chanter, un air qu'on apprend au berceau et que l'on fredonne encore avec bonheur à la porte de l'éternité!...

Séville! Séville!... Nous sommes dans la cité reine... la cité qui jadis disputait à Cordoue le sceptre de la Mauritanie espagnole. Notre séjour n'y sera pas long; le printemps s'avance, et l'été va venir avec ses moustiques, ses quarante degrés de chaleur, et ses *tabardillos pintados*¹... Pourtant nous ne quitterons pas la ville des gitanos sans avoir tout vu ou à peu près.

Et d'abord la cathédrale. Ce monument est un des plus beaux de l'Espagne. Il a été bâti sur les ruines d'une mosquée, vers le milieu du quinzième siècle. La cour intérieure et la Giralda nous sont seules restées de l'ancienne *mezquita*. La cour est vaste, plantée d'orangers et de citronniers; elle servait autrefois de promenade aux marabouts, aux derviches, aux alfakirs et aux santons de Séville; plus tard, les moines en firent un lieu de prédication; tenez, là, sur cette chaire de marbre blanc, adossée à ce pavillon arabe, et ombragée par le feuillage des arbres, les moines répandaient, il n'y a pas longtemps encore, la parole de Dieu, — et les discours incendiaires — sur les fidèles chrétiens.

La cour de la cathédrale de Séville est aujourd'hui la propriété exclusive des chanoines, qui y viennent, pendant les heures de chaleur, boire du vin généreux, raconter leurs aventures mondaines de la veille, fumer des cigares de la Havane et respirer les doux parfums dont l'air est constamment rempli.

La cathédrale de Séville est riche des plus belles productions des arts: La *Gamba*, tableau de Luis de Vargas, et plusieurs toiles de Murillo, font partie de ses trésors artistiques, sans compter le tribut que les lettres de tous les temps lui ont payé, tribut qui consiste maintenant en vingt mille volumes, arabes, goths, latins, grecs et castillans, et un grand nombre de manuscrits précieux conservés depuis un temps immémorial.

Près du chœur, sous une pierre tumulaire, repose le corps de Christophe Colomb. Vous avez vu les somptueux palais de Gènes, ou du moins vous en avez entendu parler; ces palais sont encore moins beaux que la salle du chapitre de la cathédrale de Séville. Les marbres les plus rares, façonnés, métamorphosés, animés, dentelés par le ciseau des plus habiles artistes des

¹ Fièvres scarlatines.

quinzième et seizième siècles y abondent, ainsi que l'or, les fresques, les arabesques et tous les ornements qui plaisent tant à la poétique imagination de nos pères, et que nos enfants admireront après nous.

Que vous dire des nefs, des chapelles, des autels?... Tout cela est en grand nombre, prodigieusement beau : quatre-vingt-deux autels, sur lesquels l'office divin est célébré *trois cents fois* chaque jour!... Puis les ornements des prêtres, d'une richesse inouïe, de nombreux enfants de chœur, chargés d'encensoirs, desquels, pendant les grandes solennités, s'échappe toute une atmosphère de parfums; les voix des musiciens, celle de l'orgue, les chants du peuple, le demi-jour qui rend plus fantastique le jeu des milliers de cierges qui brûlent en ces occasions, tout cela vous ferait quitter en esprit ce monde d'hypocrisie et de douleur pour vous transporter au ciel ou dans ces palais féeriques que les Arabes se plaisent à créer pendant leur ivresse opiacée.

Que vous dire de la *Puerta del Perdon* (la porte du Pardon)? Jadis elle faisait partie de l'enceinte de la mosquée; elle est formée de trois arcs en fer à cheval, forme que les Arabes affectionnaient. Presque détruite par le temps, elle fut restaurée par Bartholomé Lopez en 1519; tout ce qui lui reste de son ancienne architecture est sa configuration extérieure; son ornementation appartient au style renaissance!... Aux deux côtés de la porte du Pardon, et comme pour en défendre désormais l'entrée aux infidèles, s'élèvent deux statues d'une taille gigantesque; ce sont celles de saint Pierre et de saint Paul. Ces statues, qui, depuis le seizième siècle, ont résisté aux atteintes du temps, sont en terre cuite; elles ont été faites par maître Miguel. Sur le haut de la porte on remarque un bas-relief, également en terre cuite et d'un fini parfait. C'est Jésus chassant les marchands du temple. Pour couronner tous ces emblèmes du christianisme, des arabesques précieux couvrent les deux battants de la porte du Pardon; ces battants sont entièrement doublés en cuivre et ont certainement servi alors que la cathédrale n'était qu'une mosquée!...

Entrons maintenant dans la *Giralda*. Nous n'avons pas besoin de descendre de cheval pour monter jusqu'à une hauteur de 57 mètres et plus. La Giralda n'a point d'escalier, mais un chemin tournant en spirale, en pente douce et assez large pour que nous puissions la monter en tilbury.

La Giralda est un édifice qui peut se diviser en partie mauresque et en partie chrétienne. La partie mauresque est une tour arabe élevée sur un plan parfaitement carré; les constructions qu'on y a élevées depuis Ferdinand d'Aragon en forment la partie chrétienne. La Giralda date de 1195. C'est un monument élevé par Jacub, surnommé Almanzor, en souvenir de la grande victoire qu'il remporta sur Alphonse de Castille. La Giralda n'é-

fait autre chose que le minaret de la grande mosquée que Jacub fit construire en souvenir de sa grande journée. La construction de la Giralda, assurent les historiens, fut dirigée, ainsi que celle de la mosquée, par le fameux architecte Algeber. Plusieurs chroniqueurs ont décrit ce monument tel qu'il était de leur temps. Selon ces chroniqueurs, au-dessus de son corps principal, et au lieu des constructions chrétiennes d'aujourd'hui, s'élevait autrefois un pavillon carré, entièrement construit en briques de diverses couleurs et vernissées. Ce pavillon était surmonté d'un pilier en fer orné de quatre globes dorés. D'autres affirment qu'un seul globe doré ornait la colonne de fer; « mais ce globe était si grand, disent-ils, qu'il fallut démolir l'une des portes de la ville pour l'y pouvoir entrer. » Nous n'affirmons rien là-dessus : tout ce que nous savons de certain, c'est que la Giralda est, depuis 1568, comme vous le voyez, composée de deux tours superposées, l'une mauresque, d'une hauteur de 60 mètres 66 centimètres, l'autre chrétienne, d'une hauteur de 50 mètres environ. Au sommet de cette dernière s'élève aujourd'hui une statue de bronze représentant la Foi.

Des fenêtres de la Giralda on découvre toute la cité!... *Trispal*, comme l'appelaient les Phéniciens; *Julia Romula*, suivant César, lorsqu'elle était la capitale de la Bétique; *Esbilia*, comme la désignaient les Arabes!... Aujourd'hui *Séville*, ou mieux *Sevilla*; la cité très-chrétienne, depuis le 25 novembre 1468, qu'elle ouvrit ses portes à Ferdinand le Catholique... A nos pieds, des centaines de couvents, de somptueuses églises, toutes riches d'or, de pierreries et d'œuvres artistiques, mais pauvres, très-pauvres de religion!... Au loin, des plaines immenses et d'une fécondité inconcevable, et le Guadalquivir, l'ancien *Bétis*, qui, après avoir traversé la cité, va se perdre, vers le sud, au point le plus éloigné de l'horizon...

No vió maravilla,
Quien no vió á Sevilla.

Les Andalous ont raison : « Qui n'a vu Séville, n'a vu de merveille!... »

Abaissez vos regards!... A droite sur l'esplanade... voyez-vous ces deux rangées d'hommes vêtus de soie et étincelant d'or? ces femmes couvertes de dentelles; ces gitanos déguenillés, au teint bistré, aux allures dévergondées?... et cette myriade de prêtres, de chanoines, d'enfants de chœur qui semblent marcher dans un nuage parsemé de fleurs? c'est la procession *del Corpus* (la Fête-Dieu). Le soleil est voilé par une atmosphère d'encens; les pavés sont couverts de fleurs, l'air rempli de parfums et d'harmonie; des milliers de cierges brillent, allumés, dans ce nuage d'aromes, de poussière et de fumée; leur lumière, à demi-perdue dans les rayons du soleil, cherche à se réfugier sur les riches tentures qui couvrent les maisons.. Voilà le

saint-sacrement!... Les cantiques vont finir, et la danse va commencer... Les *seises* vont, comme le dit naïvement l'auteur de « *Ritos y ceremonias de la muy ilustre y santa catedral de Sevilla*, les *seises* vont danser le saint-sacrement, après avoir dansé la très-sainte inquisition, et monseigneur l'archevêque. » Toujours les hommes avant Dieu! toujours les serviteurs avant le maître! Les *seises* sont de petits enfants de chœur au nombre de six, *seis*, de là vient leur nom *seises* : ces enfants, costumés avec un luxe inouï, dansent et chantent, en s'accompagnant de leurs castagnettes d'ivoire, devant le saint-sacrement, toutes les fois qu'il est déposé sur un reposoir, ou que le prêtre officiant s'arrête dans la rue. C'est sans doute une coutume traditionnelle que les chrétiens de Séville ont conservée du temps où David dansait et jouait de la harpe devant l'arche sainte!...

Voulez-vous nous suivre à l'Alaméda?... C'est la promenade des habitants. Elle est là, tout près de la *torre de Oro* (la tour d'Or), où chaque soir viennent les gracieuses Sévillanes dire leurs amours, au moyen de leur éventail, à leurs *apasionados*, qui, de peur de les compromettre, leur répondent par le langage des *gauts*.

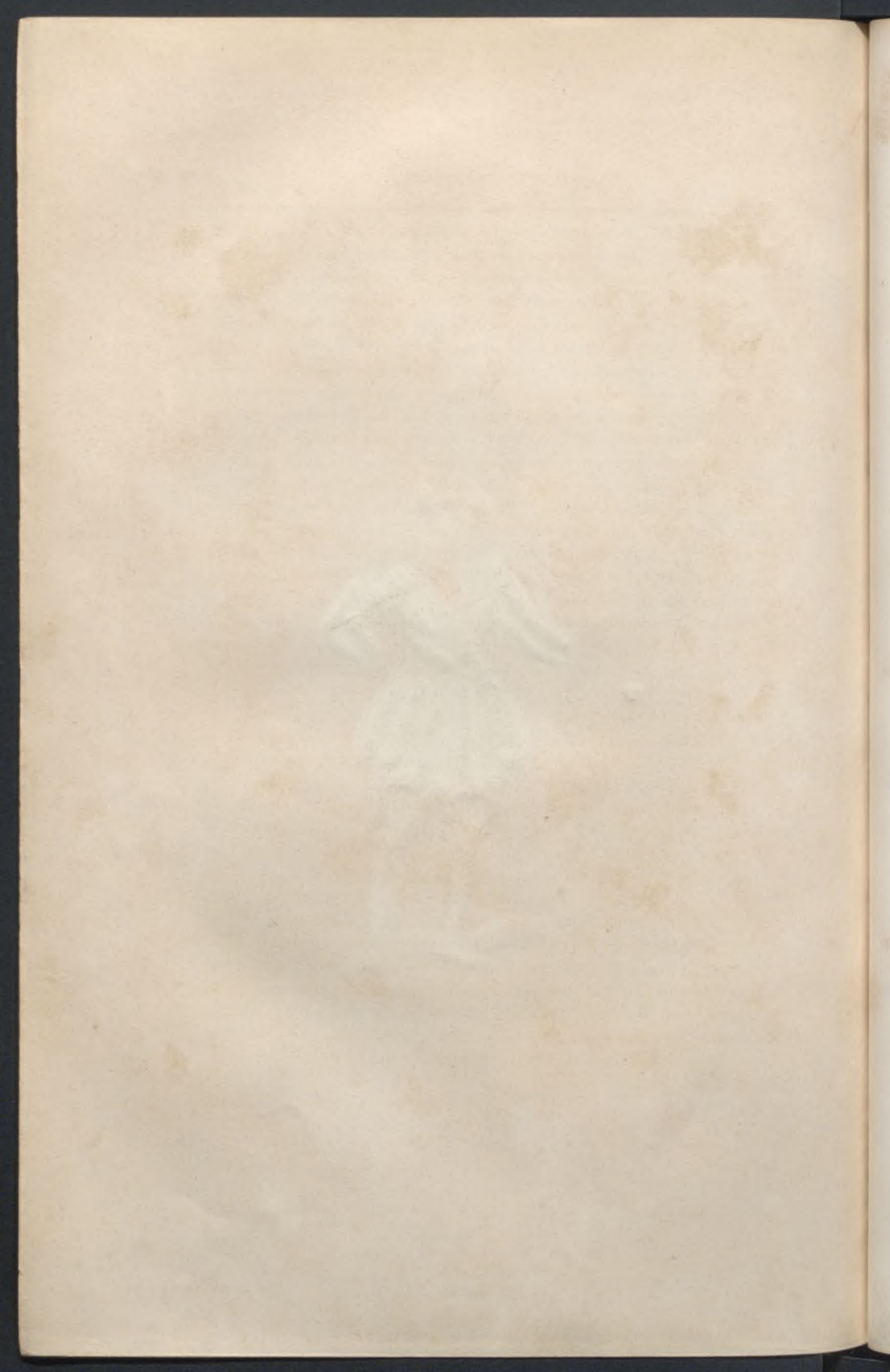
De l'Alaméda, située sur le bord du fleuve, nous irons voir les deux colonnes antiques, ce sont, avec la *tour d'Or*, les seuls monuments que Séville ait conservés des Romains!... La statue d'Hercule surmonte l'une de ces colonnes; l'autre porte depuis plusieurs siècles la statue de César. Le premier était le fondateur de Séville, à ce que l'on assure, le dernier en était le protecteur, — comme Napoléon l'était de la confédération du Rhin.

Séville a encore le palais de Medina-Cœli, ce duc qui a des palais partout!... Au fait, quelle maison, en Espagne, est plus digne d'en avoir? Les Medina-Cœli n'ont-ils pas tous été : grand porte-étendard de l'inquisition!...

Revenons aux Maures ; leur poésie plaît au cœur et réjouit l'imagination. L'Alcazar est leur ouvrage. Venez. Ce monument est situé sur une éminence qui domine la plaine et la cité. Il est, sans contredit, le plus important du royaume, sous le double rapport des arts et de l'histoire. L'or, le marbre, le jaspe, les pierres précieuses, toutes les richesses de l'Orient et de l'Occident ont été prodiguées dans la construction de ce palais. L'or et la plupart des pierreries ont disparu. Hélas! l'Espagne a, comme la France, ses civilisateurs, ses philanthropes et ses gouvernements à bon marché. Les enfants du désert sont retournés au désert depuis quatre cents ans, et depuis, Pierre le Cruel, Isabelle la Catholique, Philippe V, et même Ferdinand VII, ont habité leur palais... Pierre le Cruel en avait fait son séjour favori ; l'Alcazar n'y perdit rien. Isabelle la Catholique était une grande reine qui comprenait toute poésie ; malgré le caractère rapace de son auguste



Jeune suisse de la cathédrale de Séville.



époux, l'Alcazar conserva ses trésors et sa grandeur... Philippe V n'osa guère y toucher... Fondateur d'une dynastie nouvelle, il eût été impolitique de rien enlever à un monument qui faisait à juste titre l'orgueil des Sévillans et de tous ceux qui aiment les arts. Quant à Ferdinand VII, c'est autre chose, celui-là était déjà un vieux Bourbon; il pouvait tout oser... La reine Marie-Christine aimait, dit-on, beaucoup Séville: la ville des beaux hommes, des beaux monuments et des riches souvenirs...

Nous ne vous parlerons pas en détail de toutes les merveilles que renferme l'Alcazar; la cour, les fenêtres, *el patio de las muñecas* (la cour des poupées), demanderaient seules plusieurs jours d'un examen attentif. La cour est d'une magnificence qui dépasse tout ce que peut rêver l'imagination. Tous les ornements des murs au-dessus des colonnes qui supportent la corniche sont à jour; le pavé est de marbre; des faïences, d'un fini précieux, recouvrent les murs du fond de la grande galerie. Les portes qui conduisent aux appartements sont d'un travail exquis, dont les Maures ont emporté le secret... Ces portes ont une haute importance pour les amateurs d'antiquités. De cette cour on passe à la salle des ambassadeurs, somptueuse pièce couverte de stuc peint, de marbre et de faïence dorée, colorée et vernissée. Le *patio de las muñecas* (cour des poupées) est une des parties de l'Alcazar que le temps et les hommes semblent avoir respectées le plus; comme l'autre cour, *el patio de las muñecas* est pavé de marbre et entouré de deux rangs de galeries superposées et supportées par cent quatre colonnes géminées en marbre à chapiteaux corinthiens. Les arcs formés par les colonnes sont couverts d'ornements arabes d'une richesse et d'une beauté incomparables. *El patio de las muñecas* est la principale cour de l'Alcazar.

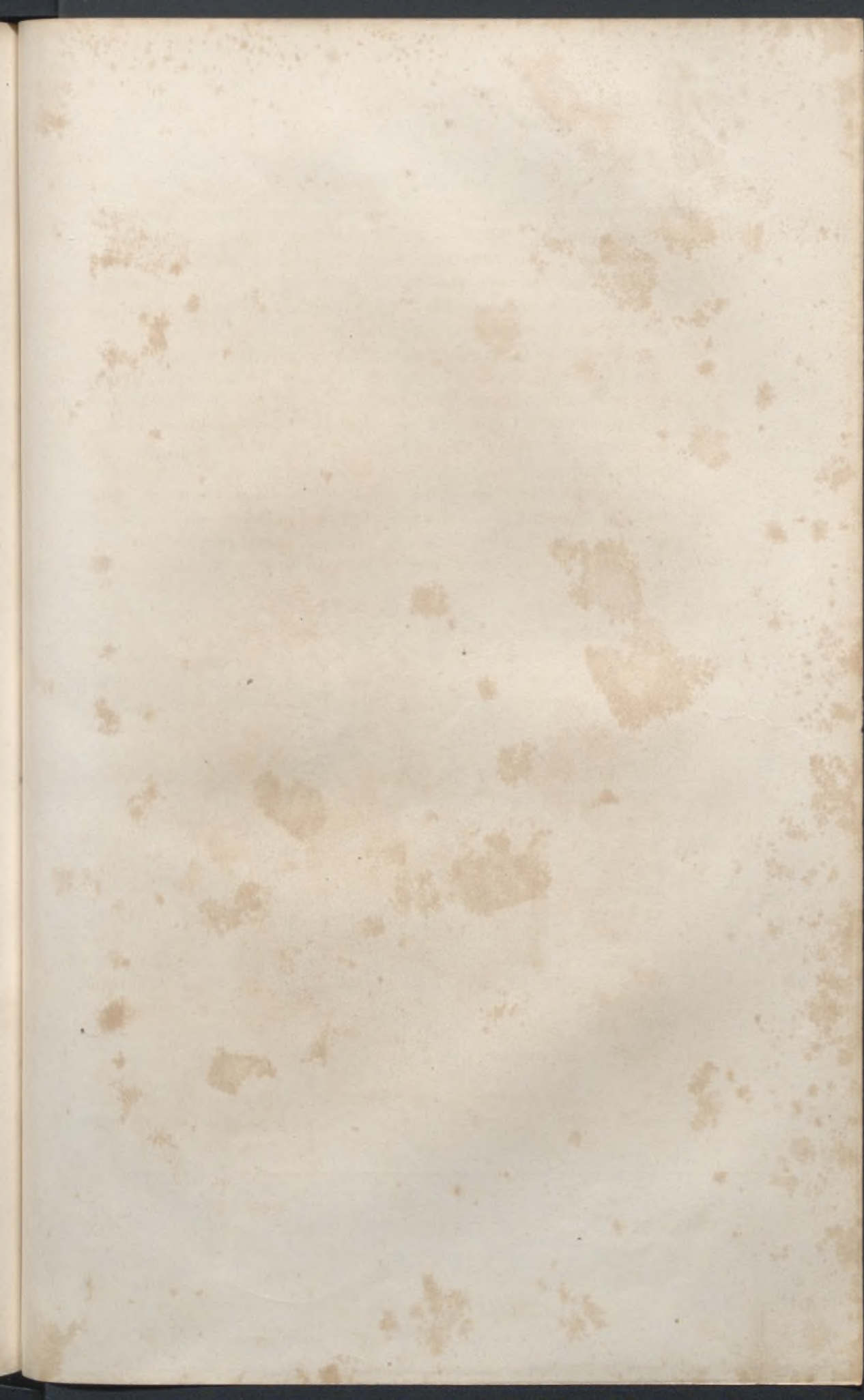
Suivez-nous maintenant à la fenêtre qui domine le fleuve... Ce monument romain, qui semble naître du milieu des eaux du Guadalquivir, est la tour d'Or (la *torre de Oro*). Jadis une chaîne attachée à ce monument barrait le fleuve. A l'endroit où cette chaîne venait aboutir il y a aujourd'hui un débarcadère. La tour d'Or touche aux jardins de l'Alcazar. Si nous étions moins pressés, nous vous montrerions la galerie qui conduit du palais à la tour et l'appartement qu'occupait, dans cette tour, la belle Maria Padilla, maîtresse de Pierre le Cruel... Nous pourrions aussi vous montrer quelques constructions de mauvais goût dont, vers la fin du dix-septième siècle, on a encombré les jardins de l'Alcazar; mais comme, somme toute, l'Alcazar est encore assez bien conservé, comme nous sommes, ainsi que vous, heureux de respirer les parfums délicieux répandus autour de nous, nous ne critiquerons rien...

A Triana, s'il vous plaît, à Triana, lecteur, ce sera notre dernier coup

d'œil sur la cité sévillane. Triana, le quartier des gitanos, des bandoleros, des *moines en disponibilité* et des filles de joie. Triana!... c'est bien là le réceptacle de tous les truands, de tous les *bohémiens*, de tous les échappés des bagnes, de tous ceux et de toutes celles qui, sans profession avouée, sans domicile connu, sans patrie à eux, sans nom, sans mœurs et sans soucis, infestent le royaume de Séville depuis Cadix jusqu'à Grenade. Le contrebandier qui exploite la Serrania de Ronda et les côtes de la Méditerranée; le bandit qui rançonne les voyageurs dans les nombreuses sierras qui sillonnent l'Andalousie; la femme perdue qui, semblable à l'hirondelle, voyage toujours vers l'été:... le ratero qui exploite la crédulité des niais à la Alameda, à l'église, aux marchés : tous ces gens-là règnent à Triana, où le soir, éclairés par les pâles lueurs de la lune ou par la blafarde lumière de quelque *taudis* fumeux et puant, ils danseront la *cachucha*, boiront du manzanilla et raconteront des histoires de revenants jusqu'à ce que le sommeil vienne les envahir. Alors ils se coucheront pêle-mêle, hommes, femmes, enfants et bêtes, ils dormiront profondément jusqu'au soleil levant, à moins

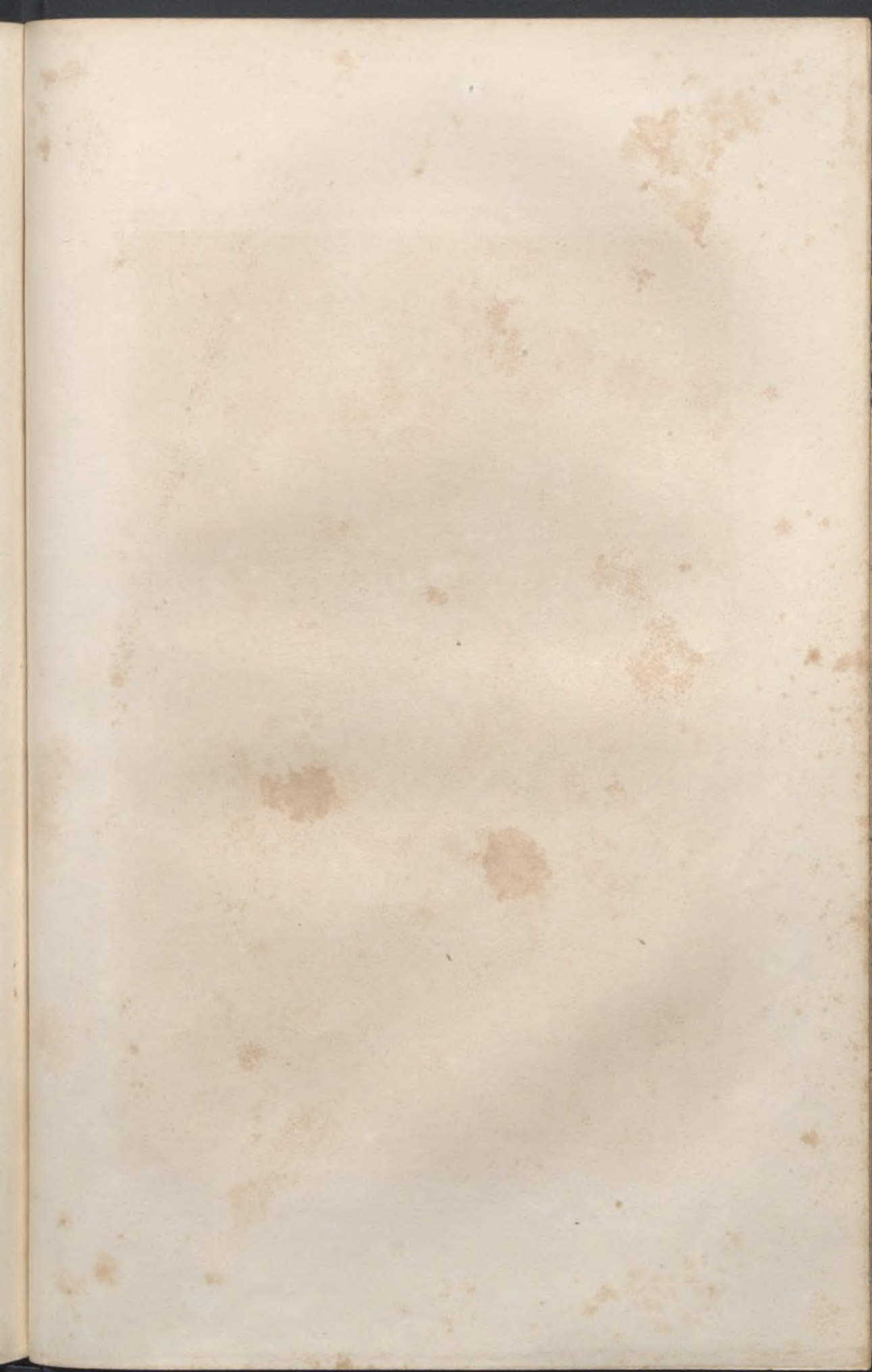


que la *señora justicia* ne juge convenable de les faire réveiller en sursaut par ses limiers, les *señors alguazils*, pour les mener *en casa de tia* (en pri-



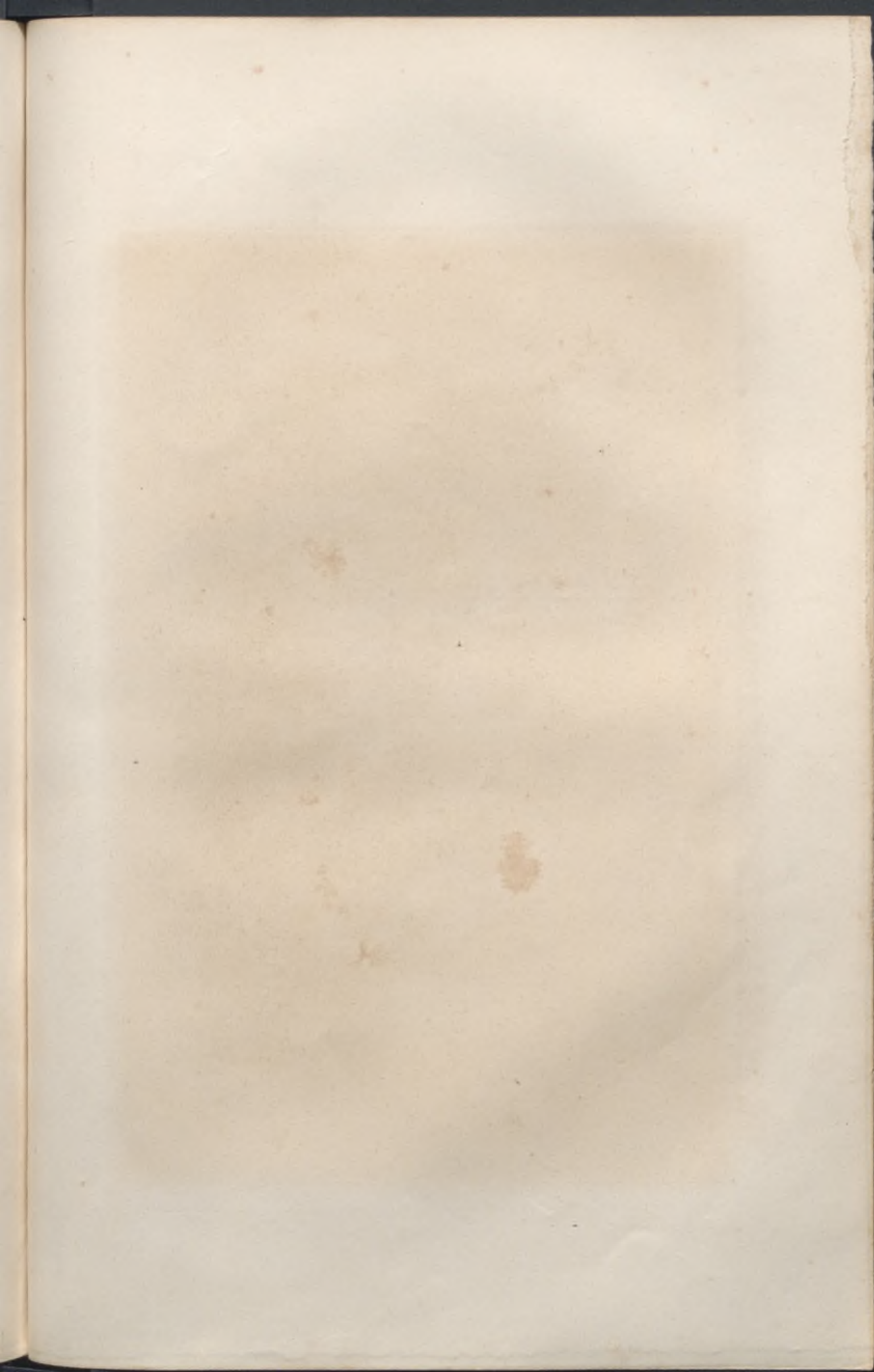


Malaga.



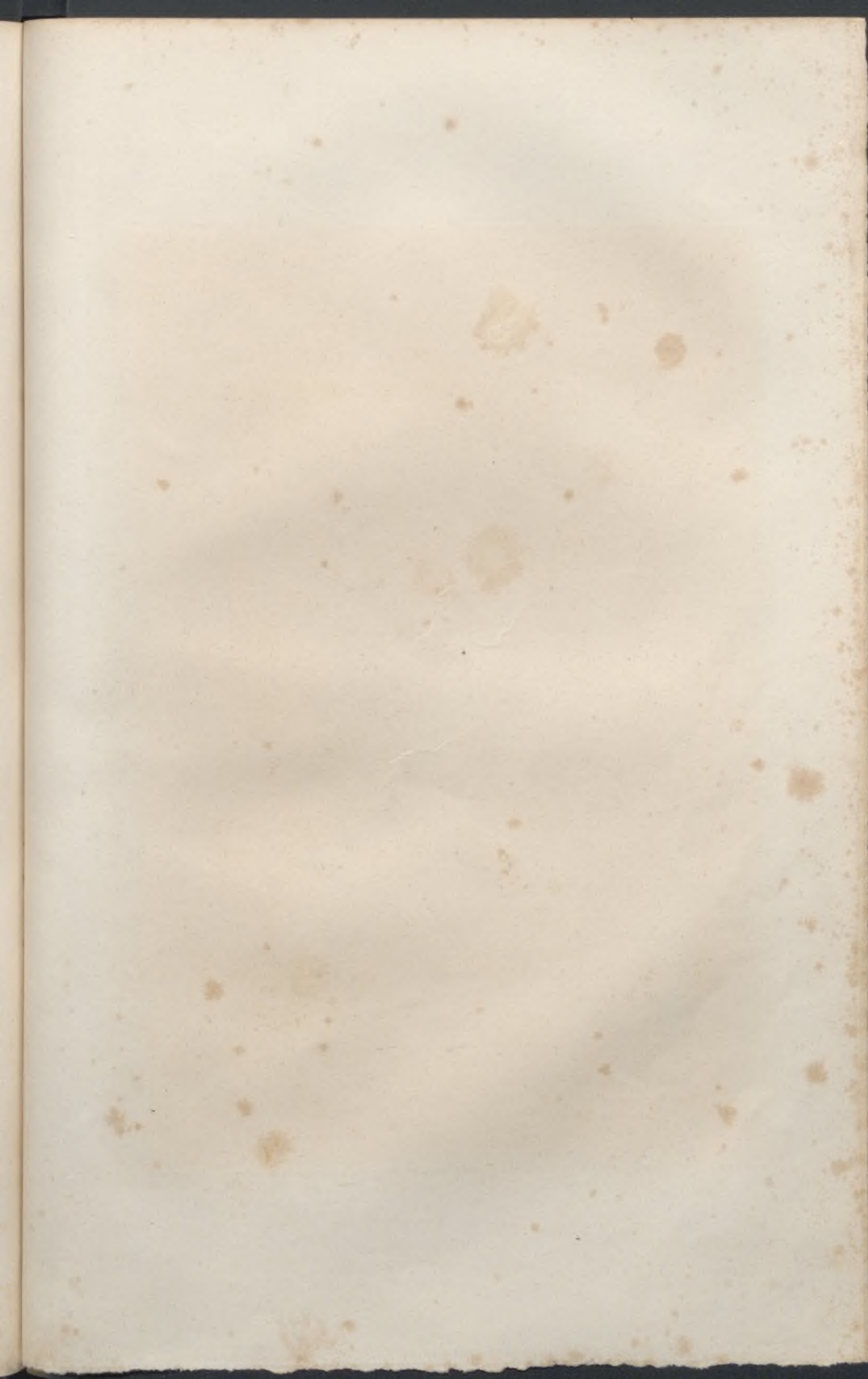


Xéte



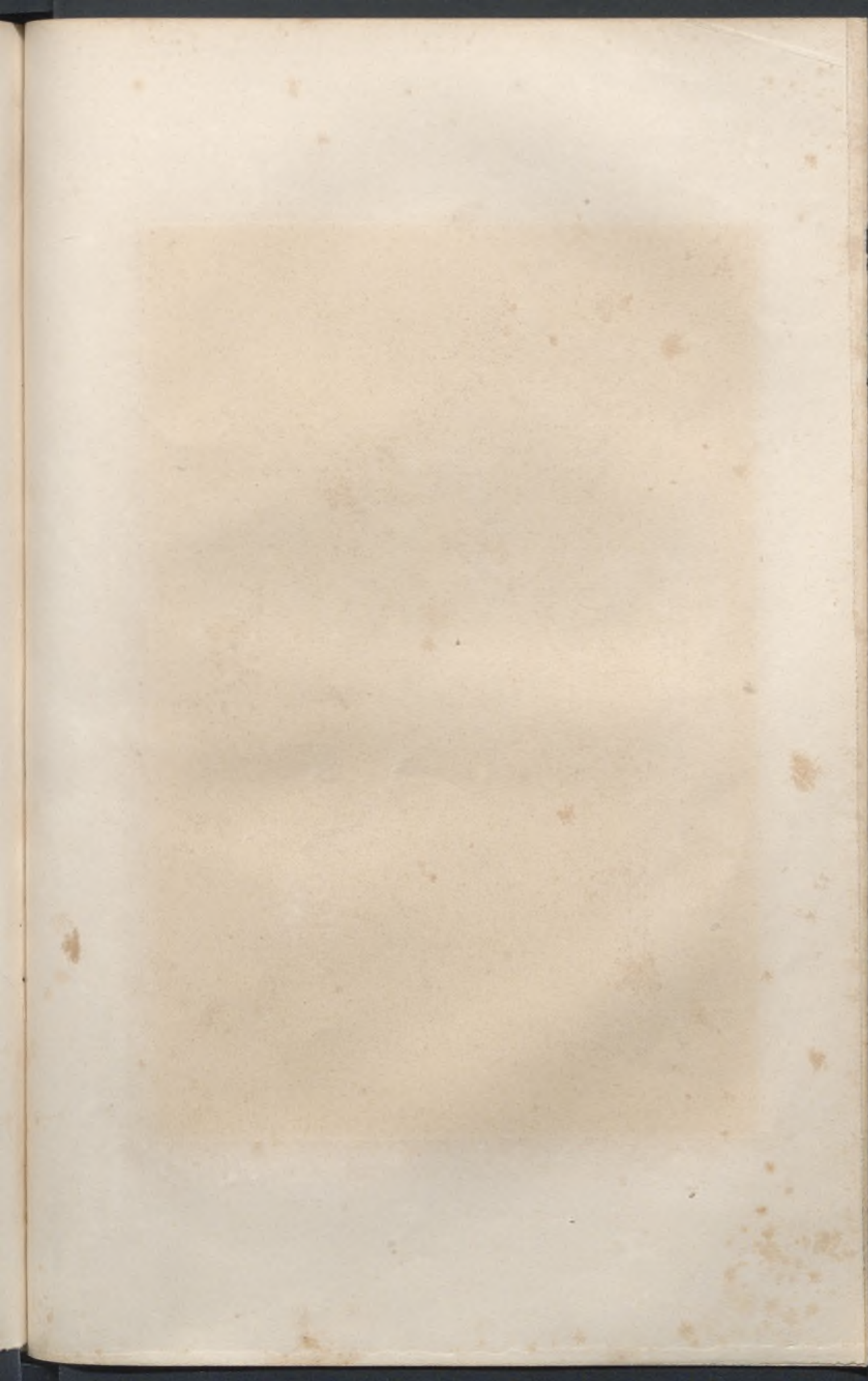


Restes d'un pont moresque sur le Barro.





THE GREAT HALL OF THE PARLIAMENT.





Ronda.

son), en attendant leur retour à *presidio* (galères) ou le jour de leur pendaison.

De quoi vous parlerons-nous maintenant? De *Ronda*, de Alarbella, de Malaga, de Xérez, du puerto de Sainte-Marie, de San-Lucar, del Trocadero, de Cadix, de Gibraltar!... Hélas! tous ces lieux font partie du royaume de Séville; mais que vous dire de toutes ces villes?... Que Ronda est un endroit charmant, peuplé de jolies femmes et de contrebandiers; mais vous savez cela; qu'elle est située au milieu d'un pays abrupte et pittoresque. Vous n'avez qu'à regarder la gravure ci-contre pour vous en convaincre. Vous parlerons-nous d'Alarbella? Nous aimons mieux garder cette ville pour l'*Histoire des provinces d'Espagne*, si jamais nous la publions. Malaga, Xérez demandent quelques mots. Oui! si nous avons le temps de nous y arrêter, ou si nous voulions faire de l'histoire contemporaine. Nous nous contenterons de vous dire :

Malaga tiene la fama
De las mugeres bonitas;
Mas no es tan fiero el leon
Como las gentes le pintan.

Malaga a la réputation de produire de jolies femmes; mais le lion n'est point aussi féroce qu'on le dit.

Il y a à Malaga et à Xérez de bon vin, mais ce vin est bu en famille depuis que les Marseillais ont trouvé le moyen de fabriquer des vins de Malaga et de Xérez *perfectionnés*, au moyen d'eau et de raisins secs. Que voulez-vous que nous vous disions del puerto de Santa-Maria, de San-Lucar, del Trocadero, de Cadix!... Rien, absolument rien, si ce n'est, que le duc d'Angoulême a pris toutes ces places en 1823! Quant à Gibraltar, vous le savez, lecteur, cette place n'est plus espagnole; les Anglais nous l'ont volée comme ils ont volé tant de choses!...

Grenade fut aussi une royale cité longtemps resplendissante de fêtes, de puissance et de richesses; c'était la ville des Abencerrages, la plus belle conquête de la grande Isabelle!

Que de merveilles ces pierres muettes auraient à nous raconter! Regardez ce vieux pont mauresque resté debout sur le Darro, le fleuve aux sables d'or, quelle construction simple et originale; les maisons qui l'entourent, avec leurs frises sculptées et leurs balcons saillants aux élégantes colonnettes, n'ont-elles pas l'air de porter des couronnes de perles et des collettes de dentelle? Partout à Grenade nous trouverons des merveilles, des débris précieux, des souvenirs resplendissants ou remplis de tristesse, de poésie et d'amour! Quels hommes furent plus tendres que les nobles Abencerrages! La chevalerie mauresque n'est-elle point la mère de la chevalerie

chrétienne? même origine, même résultat! même progression dans sa marche ascendante vers la civilisation. Désordre et cruauté d'abord, courtoisie, actions sublimes plus tard: rivalité de courage, toujours!... Nous n'avons pas tant inventé de choses qu'on le pense, nous avons imité beaucoup, hérité souvent, volé quelquefois!... Que ce dernier mot ne vous épouvante pas, lecteur, on use avec nous de représailles, partant nous serons quittes, rien de mieux.

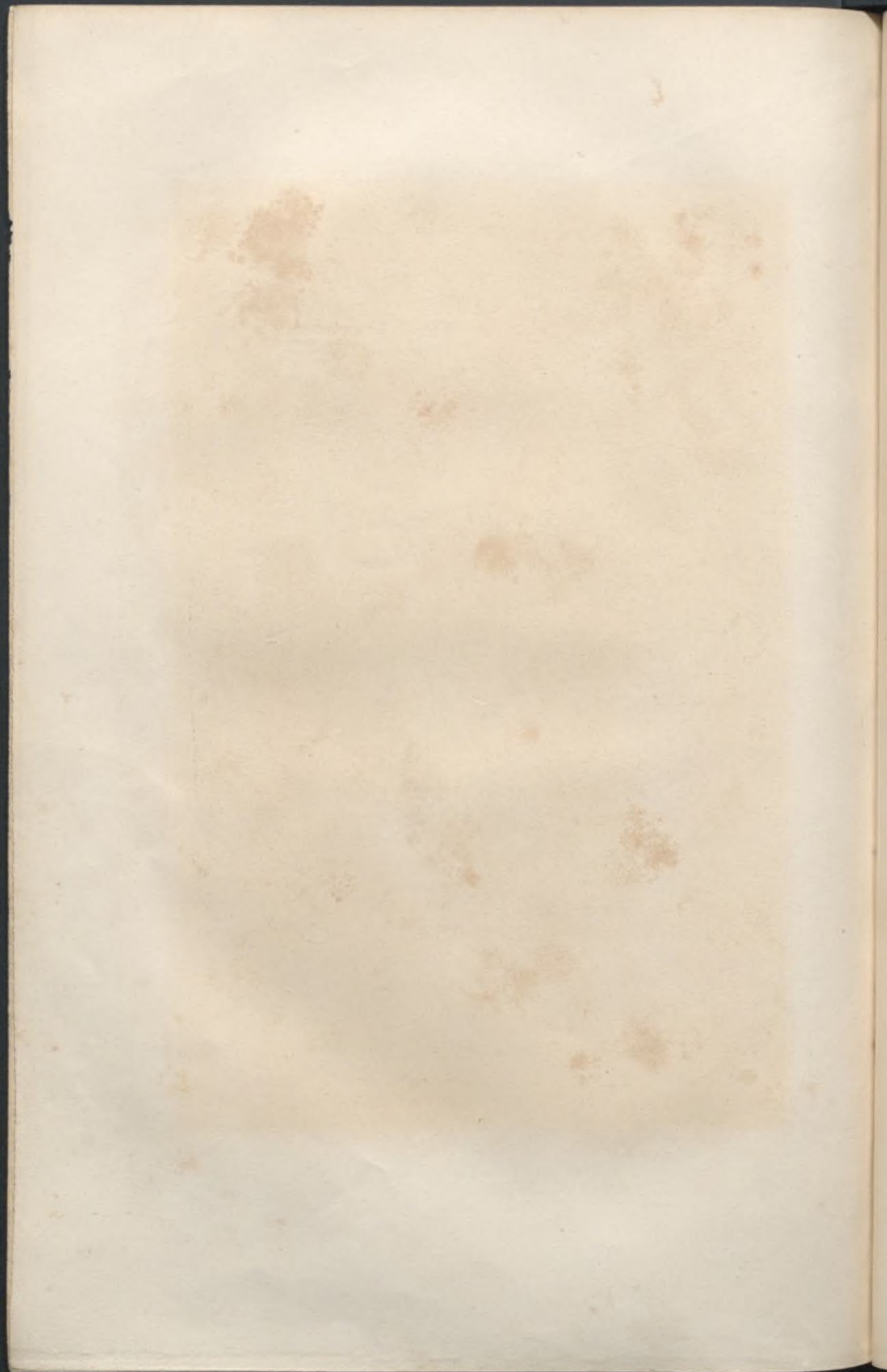
Poursuivons. Remarquez ce groupe de dévots agenouillés devant ce crucifix placé dans cette petite niche: vous avez sous les yeux un reste de la splendeur des Arabes. Cette porte mauresque, changée en oratoire chrétien, devant lequel les fidèles s'agenouillent pour prier, a été le témoin des hauts faits d'armes du grand Gonzalve, et de la résistance héroïque des sectateurs de Mahomet; cette porte conduisait autrefois à la mosquée, elle conduit aujourd'hui à la cathédrale, élevée sur ses ruines. C'est par là que passa le héros castillan lorsqu'il alla clouer son superbe défi sur la porte de la mosquée, sans crainte des gardes mauresques, lesquelles furent très-vailamment taillées en pièces par les compagnons de Gonzalve, en sorte que le grand capitaine sortit tranquillement de Vivarambla, ainsi qu'il y était entré. Le nom de cette porte, *Arco de las Orejas*, rappelle encore un autre souvenir: on avait l'habitude d'y clouer, après qu'elles avaient été coupées, les oreilles des Maures qui s'étaient rendus coupables d'un délit politique, alors appelé *crime d'État*. Si l'on suivait en France la même coutume, que de gens trembleraient aujourd'hui pour leurs oreilles!

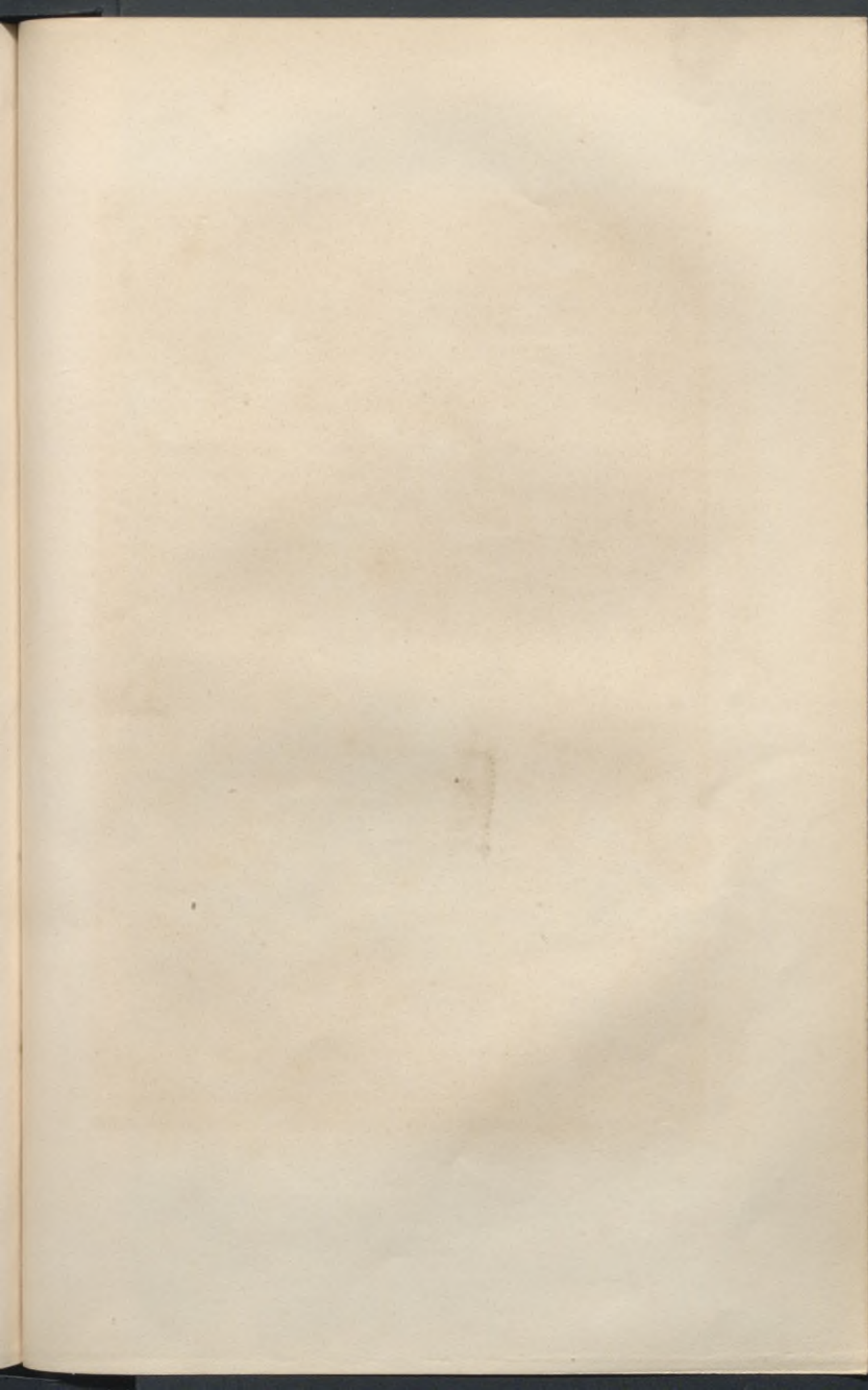
Ne nous arrêtons pas davantage. Ce christ, chastement revêtu d'une simple tunique, ne mérite pas votre attention. Nous ne manquerons pas de rencontrer dans les rues de Grenade, ainsi que cela nous est déjà arrivé durant notre voyage, des saints en robe de cour, des madones couvertes de diamants, coiffées de bonnets ornés de fleurs, beaucoup moins élégants que riches, et rappelant par leur forme ceux de la vieille Maintenon. Savez-vous l'origine de ces chapelles en plein air, devant lesquelles brûlent incessamment une multitude de petites bougies pieusement entretenues par une personne désignée et payée *ad hoc* aux frais des habitants de la rue? Voyez un peu plus loin, à côté de la chapelle, une petite croix isolée: elle marque la place où fut commis un meurtre: sur cette planche fixée au mur au-dessous de la croix, vous pouvez lire le nom de don *Fulano*, assassiné par on ne sait qui, tel jour de tel mois et de telle année: tout cela fait partie intégrante de la chapelle. Cette pieuse coutume d'élever des monuments expiatoires sur le théâtre d'un crime est conservée dans toute l'Espagne: nous l'avons retrouvée même sur les grands chemins; vous vous en souvenez?

Mais avant d'aller plus loin, voulez-vous que nous vous fassions voir une



Porto moresque sur la place de la Viva Rambla, à Grenade.







Jeune fille à l'église.

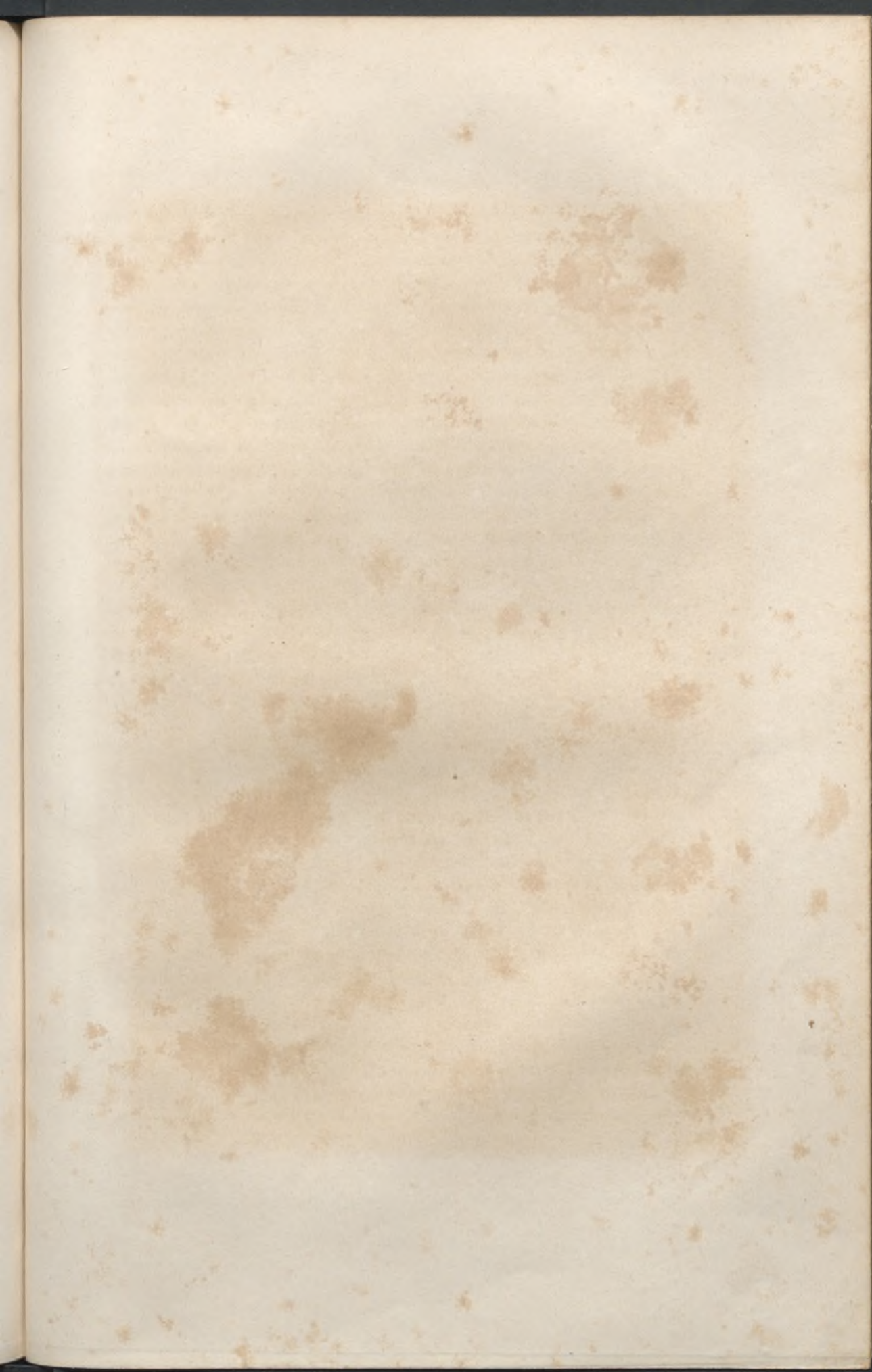
maison grenadine? Justement nous voici près de celle de don Antonio Bé-
rinquelli, un de nos bons amis quelque peu Arabe encore par le caractère
et les habitudes; il descend en ligne directe de la tribu des Gomeles,
qui avait donné à Grenade la belle sultane Zoraïde. Entrons: ici point de
porte à franchir, ces grands rideaux d'antique étoffe de Damas ne nous
offriront point de résistance. L'Espagne est essentiellement hospitalière, et
les voleurs se contentent de voler sur les grands chemins. Nous ne rencon-
trons pas de portier rogne et malhonnête qui réponde à nos questions
du même air dont on interroge, ni de laquais impertinent qui nous oblige à
décliner nos noms et qualités. Au lieu d'une loge humide et malsaine, d'une
cour obscure, puits fétide où circule avec peine un air corrompu, c'est un
large espace rempli de fleurs, meublé de chaises antiques, garanti des
ardeurs du soleil par une large toile fixée au haut de la maison. Toute
la famille est réunie dans cet odorant salon. On cause doucement et avec



cette amitié, avec cette politesse grave et tendre que les Espagnols ont hé-
ritées des Maures. A Grenade, plus que partout ailleurs, les nuances du ca-
ractère arabe se font vivement remarquer. Les Grenadins sont rêveurs et
poètes comme leurs pères, les fils de l'Orient. Ici ce n'est plus la vivacité

andalouse, la ferme et hautaine allure des enfants de la Castille, l'activité des Catalans : les Grenadins sont doux et mélancoliques, avides de repos, d'amour, de rêverie, ne vivant presque que par la pensée. Et combien les femmes sont jolies ! Nous en avons trois sous les yeux, trois modèles pour un peintre ! des tailles irréprochables, de grands yeux chastes, malgré la passion qui y respire ; des cheveux qui pourraient les couvrir comme un manteau. Lord Byron avait raison ; c'est vraiment ici la terre classique de la beauté ! Asseyons-nous. La fraîcheur de cette eau, qui s'élève en gerbe du milieu de la cour pour retomber ensuite dans un bassin de marbre, invite doucement au repos. Quel accueil bienveillant et hospitalier nous fait le maître de la maison : « Vous êtes ici chez vous, » ce sont ses propres paroles. Avez-vous jamais été mieux reçu nulle part ? Cette bienveillance naive, ce culte pour l'hospitalité, tout cela est encore mauresque. Le cœur des Grenadins est resté le même comme l'aspect de leurs demeures. Tout à l'heure, quand on aura enlevé la tente qui nous abrite pour respirer la fraîcheur du soir, nous visiterons l'intérieur de la maison. Elle est meublée comme au temps de Boabdil. Ces larges portières aux couleurs encore vives tant elles étaient solides, sont sorties des fabriques de Damas. Touchez-les, et comparez ensuite cette lourde et brillante étoffe à ces pelures d'oignon, que l'on décore pompeusement en France du nom de Damas. Pensez-vous qu'il soit juste de déprécier l'antiquité au profit du temps présent, et que l'art, cette éternelle et sublime chose, soit d'invention moderne, et comprise seulement par les hommes de nos jours ? Il faut vraiment bien peu connaître les choses du passé pour ne pas s'incliner humblement devant ceux qui furent nos maîtres, et à qui nous devons notre gloire présente ; car, il faut bien l'avouer, tout ce qui se fait aujourd'hui de plus beau est une imitation, rien de plus. La création devient tous les jours plus rare ; le vrai secret de l'art semble s'être perdu depuis que tout le monde est artiste. Heureux encore ceux qui, recueillant cet héritage de poésie, n'ont pas remplacé sa sainte et magnifique beauté par des monstruosité ridicules.

Eh bien, pensez-vous que nous ayons rien créé de plus beau que ce que vous avez sous les yeux ? Ces sculptures gothiques, ces fresques ravissantes, ne semblent-elles pas avoir emprunté une âme à l'âme de celui qui les a conçues ? C'est que l'âme, cette chose invisible pour le vulgaire, est visible pour les intelligences d'élite ; impalpable et fugitive, et pourtant vivante, réelle, mais réelle et vivante seulement pour ses pairs. Il faudrait des volumes, n'est-ce pas, pour peindre ces innombrables merveilles ? Malheureusement nous n'avons pas des volumes à vous donner ! Un jour, peut-être, notre éditeur vous fera lire nos *Légendes grenadines*, ces rêves fée-

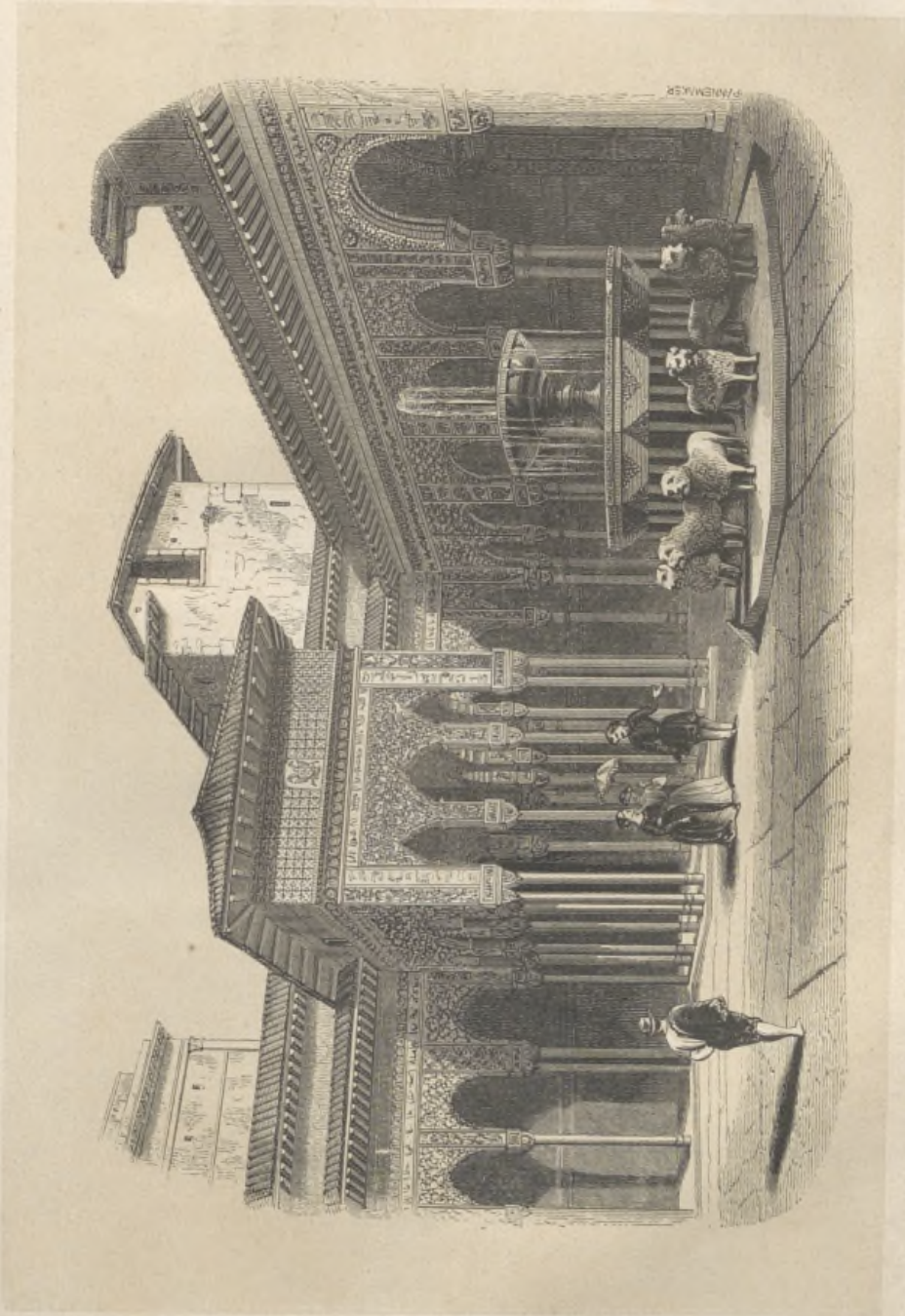




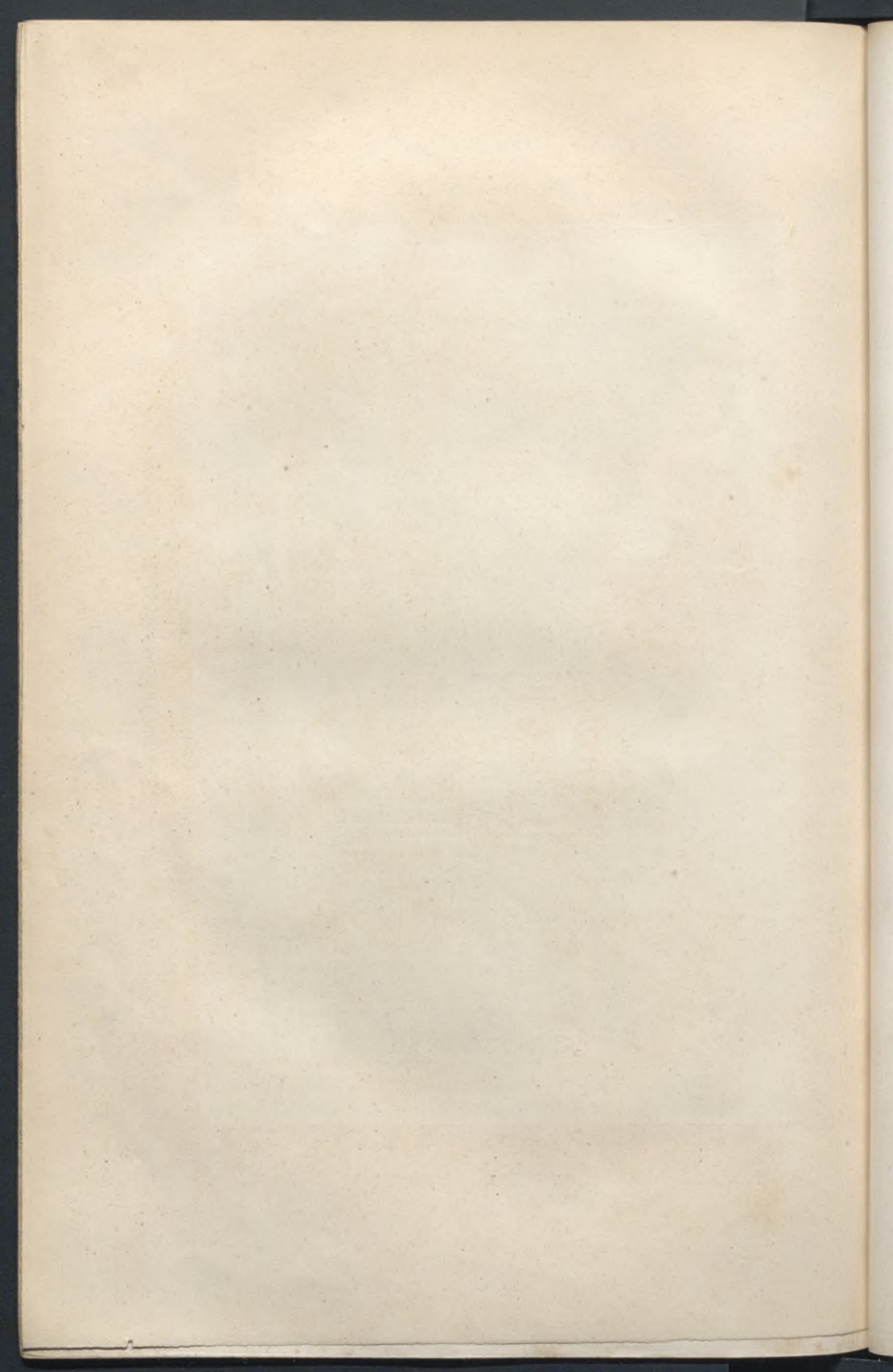
L'Alhambra, a Grenade.

riques où se cachent sous mille ravissantes allégories, tant de choses réelles du passé. En attendant, suivez-nous à l'Alhambra, le séjour des rêves, des gnomes et des génies. De la terrasse où nous sommes vous apercevez la tour des Gomares, laquelle renferme une salle admirable de magnificence, appelée la *salle des deux Sœurs*. Près de la tour est la prison de l'infortunée sultane, épouse de Boabdil, qui fut condamnée à la mort pour n'avoir pu oublier son unique, son premier amour : mais nous verrons mieux tout cela de près. Descendons ; suivons la rue de Gomeles ; passons la vieille porte *des Grenades* ; nous sommes au bas du plateau qui supporte le palais des rois maures. Suivons, en gravissant la pente de la colline, ce chemin ombragé de beaux arbres qui forment au-dessus de notre tête un berceau impénétrable à la chaleur du jour. Laissons à notre gauche la fontaine de Charles-Quint ; entrons par cette grande porte, appelée la *porte du jugement*. C'est là qu'autrefois les rois maures rendaient la justice. Alhambra ! ce mot veut dire *rouge*. La couleur des briques employées à la construction de ce palais vous explique l'étymologie de son nom. Ne passons pas sans lire les inscriptions arabes tracées au-dessus de cette porte, lesquelles indiquent que l'Alhambra a été achevé en 1548 de l'ère chrétienne. Que si vous vous en rapportez seulement à la tradition, l'on vous dira que l'Alhambra n'était autrefois qu'un champ de fleurs, lequel, en une seule nuit, fut changé en un palais inimitable. L'Alhambra, d'après la croyance mauresque, sortit un matin du milieu de la terre, jeune, beau, immortel, comme la Vénus des Grecs du sein des ondes : fiction charmante qui exprime l'incomparable beauté de ce palais, si merveilleux qu'on n'a osé l'attribuer qu'à une puissance supérieure. — Remarquez sur la porte d'entrée cette main et cette clef sculptées ; la main, semble s'avancer éternellement vers la clef, mais sans jamais pouvoir l'atteindre ; ceci est encore une allégorie. Dans la pensée des Maures, cela signifiait que la domination des Arabes en Espagne ne finirait qu'après que cette immobile main de pierre aurait atteint la clef placée en face d'elle. Etrange destinée des espérances humaines ! Depuis quatre siècles, le nom des adorateurs d'Allah n'est plus en Espagne qu'un lointain souvenir, une chose morte, presque passée à l'état de fiction ; mais ce symbole sculpté est resté debout comme un éternel sarcasme, une dérision, amère pour tant de puissance et d'orgueil. L'orgueil ! Tout ce qui est grand ici-bas ne vient-il point de lui ! On peut l'abattre, l'anéantir, mais la trace qu'il laisse est impérissable. C'est depuis qu'il n'a point de culte que nous sommes faibles et petits. Le jour où il s'en ira de la terre, nous serons abimés dans la corruption ou dans la barbarie. L'orgueil ! c'est le souffle même de Dieu ! N'êtes-vous point tenté de vous agenouiller devant ces pierres lentement travaillées une à une dans des pen-

sées de gloire et d'avenir? Quel énergique amour de l'art devait posséder l'esprit qui conçut ces grandioses merveilles! Quelles ruines imposantes! Et comme si la nature semblait se complaire à les embellir, quel frais manteau de verdure elle a jeté sur la nudité de ces murs croulants! Montons encore; bientôt nous apercevrons les cimes de la Sierra-Nevada et ces innombrables cordilières qui coupent de toutes parts le royaume de Grenade. Entrons dans la cour des Lions; admirez avec nous ces innombrables arcades, ces pendentifs semblables à de la dentelle, et les eaux jaillissantes de la fontaine qui s'élancent en gerbes du sein de ces élégantes colonnes. C'est dans ce bassin de marbre que tomba, par l'ordre de Boabdil, la tête des Abencerrages. Quel lieu enchanté! partout des fleurs, de l'or, de l'azur; on dirait un palais construit par des fées et habité par des génies, les plus belles fictions de l'Orient réalisées par une main divine!... Ecoutez!... n'entendez-vous pas des soupirs? une plainte longue et déchirante semble, comme un écho de la tombe, parcourir cette vaste enceinte? c'est l'ombre des Abencerrages! Triste et irritée, elle ne cesse de gémir et de faire entendre des cris de désespoir et de rage; le ressentiment amer de l'injustice a survécu à la vie elle-même. Donnons une larme expiatoire à ces infortunés, elle apaisera peut-être leurs mânes. Nous avons encore tant de choses à voir! *El patio de los Arrayanes*, la fontaine de Charles-Quint, le bain des sultanes, le... la plume nous tombe des mains! Qu'oserions-nous dire après l'immortel auteur des *Martyrs*? Croyez-nous, lecteur, lisez l'ouvrage de M. de Châteaubriand — et visitez ensuite l'Alhambra — si vous êtes jaloux de connaître cette merveille; pour nous, indignes, que pouvons-nous tenter après un si grand peintre? Admirons en silence, ses descriptions sous les yeux, et recueillons-nous dans le passé, si fécond en grandes choses encore agrandies en passant à travers l'optique des siècles. Admirons toutes ces belles ruines mortes qui ont survécu aux ruines vivantes, à la gloire, à la splendeur, à la puissance! Là ont régné des rois despotes, mais bienfaisants, mais aimés; là ont vécu des peuples soumis, mais fiers, mais terribles, mais vengeurs de l'injustice, mais amoureux de la liberté, de la liberté vraie, réelle, la seule qui ne soit point un rêve; — le droit et le pouvoir d'être heureux!!!... Quel royaume fut jamais plus que celui de Grenade tourmenté par les factions? lequel fut plus calme, plus resplendissant et plus tranquille lorsqu'il fut gouverné par de bons rois? Oh! c'est que le bonheur est la plus grande de toutes les vertus. Un peuple heureux est toujours juste, sage et bon; un roi juste est toujours le plus heureux des rois!... Mais où nous entraîne ce regard vers les siècles écoulés; penserions-nous faire de l'histoire de ces ruines un enseignement pour le présent? Vain espoir! Ce n'est pas alors que l'enfant s'agite et crie sous l'im-



Cour des lions de l'Alhambra.



pulsion de la colère qu'il est apte à recevoir une leçon. Le monde actuel se débat dans un immense chaos de sensations et de pensées ; il se tord sous l'étreinte d'un mal inconnu ; il souffre, il ne sait pourquoi ; il s'ennuie, et son dégoût est si profond, qu'à peine lui reste-t-il le désir de sa guérison morale. Son espérance est nulle ou point formulée. Pour lui, c'est la transition de la maladie à la convalescence : le danger de la mort est passé, mais le mal subsiste encore, et d'autant plus cruel, qu'il agit sur un corps sans énergie, fatigué, brisé, tristement accoutumé au malaise ! capable seulement de souffrir sans pouvoir même se dire avec une ferme conviction : « Je guérirai !... »

Cela est vrai, pourtant ! Mais laissons dans sa torpeur la foule imitative et passive, celle qui ne marche qu'après. La légion des penseurs et des poètes, les intelligences d'élite sont toujours fermes sur la brèche, soutenant d'une main l'édifice prêt à crouler, relevant de l'autre les ruines tombées. Ce labeur, inutile en apparence, ne sera point perdu pour l'avenir. A l'ouvrier qui commence une œuvre, la condition première est de savoir où prendre ses matériaux. Nous aussi, lorsque sera venu le jour de la régénération universelle, nous n'aurons qu'à reconstruire, rien n'aura été perdu. Vigilantes sentinelles, les dépositaires de la pensée des peuples suivront un plan tout tracé, un chemin peut-être encore hérissé d'épines, mais ferme, solide, sans danger pour ceux qui auront à le parcourir.

Pardon, cher lecteur ; suivez-nous au Généralif, c'est ici encore le séjour des fées, le pays des miraculeuses légendes. Il faut vraiment du courage pour nous faire renoncer à vous raconter ici quelques-unes de ces fables orientales implantées sur la terre féconde de l'Andalousie. Patience ! si Dieu nous prête vie, nous vous gardons bien des révélations curieuses. Notre Espagne est si riche en poésie et en histoire ! Et, nous l'espérons, vous nous serez toujours bienveillants comme par le passé. Revenons donc au sujet qui nous occupe aujourd'hui. Nous sommes dans le Généralif. Ici ce n'est plus l'art du sculpteur, l'art du peintre ou de l'architecte qui font les frais de ce paradis terrestre. C'est un jardin modelé sur celui où notre première mère aima de son premier amour, et goûta toutes les félicités du ciel, auprès de celui à qui Dieu l'avait donnée pour compagne. Comme l'Eden, le Généralif, élevé à peu près dans le même temps que l'Alhambra, fut témoin des joies ineffables de l'amour heureux, des larmes de la douleur. C'était là que la sultane reine, épouse de Boabdil, donnait des rendez-vous au tendre Abencerrage ; là, que la jalousie du féroce Boabdil, aidée de la méchanceté des Zégris, surprit ces entretiens si doux, et changea en désespoir les rêves dorés des deux amants. Pauvres reines ! comme on brise leur cœur ! et combien de compensations Dieu doit réserver

dans le ciel à ces âmes isolées qui ne s'appuient jamais que sur l'indifférence ou la trahison ! Deux fois femmes pour souffrir, la couronne n'est-elle point pour elles, comme celle du Christ, une couronne d'épines ?

Silence ! de plus tristes souvenirs encore que ceux d'un amour malheureux nous attendent au Généralif ; là vécut le noble, le courageux Riégo ; là cette âme de soldat et de poète épancha ses inspirations les plus brûlantes dans des vers immortels ; là il écrivit cette ode si énergique que ses soldats appelaient l'*hymne de Riégo*. Hélas ! plus malheureux encore dans son amour pour sa patrie que Zoraïde dans sa tendresse pour Abenhamet, comme elle le héros de l'Espagne fut offert en holocauste à la haine jalouse de ses ennemis. Riégo ! n'eusses-tu pas été un grand homme, ton malheur seul te ferait immortel !... Hommage à ton ombre ! elle erre peut-être autour de nous. L'âme des martyrs doit se complaire aux lieux où la terre eut pour eux des fleurs, du soleil et du bonheur !...

Paradis de l'Espagne, pourquoi faut-il que nous te quittions sitôt ?





Theatre de Murviedro.

CHAPITRE VI.

Valence. — Murcie. — Saint-Vincent de Ferrer.



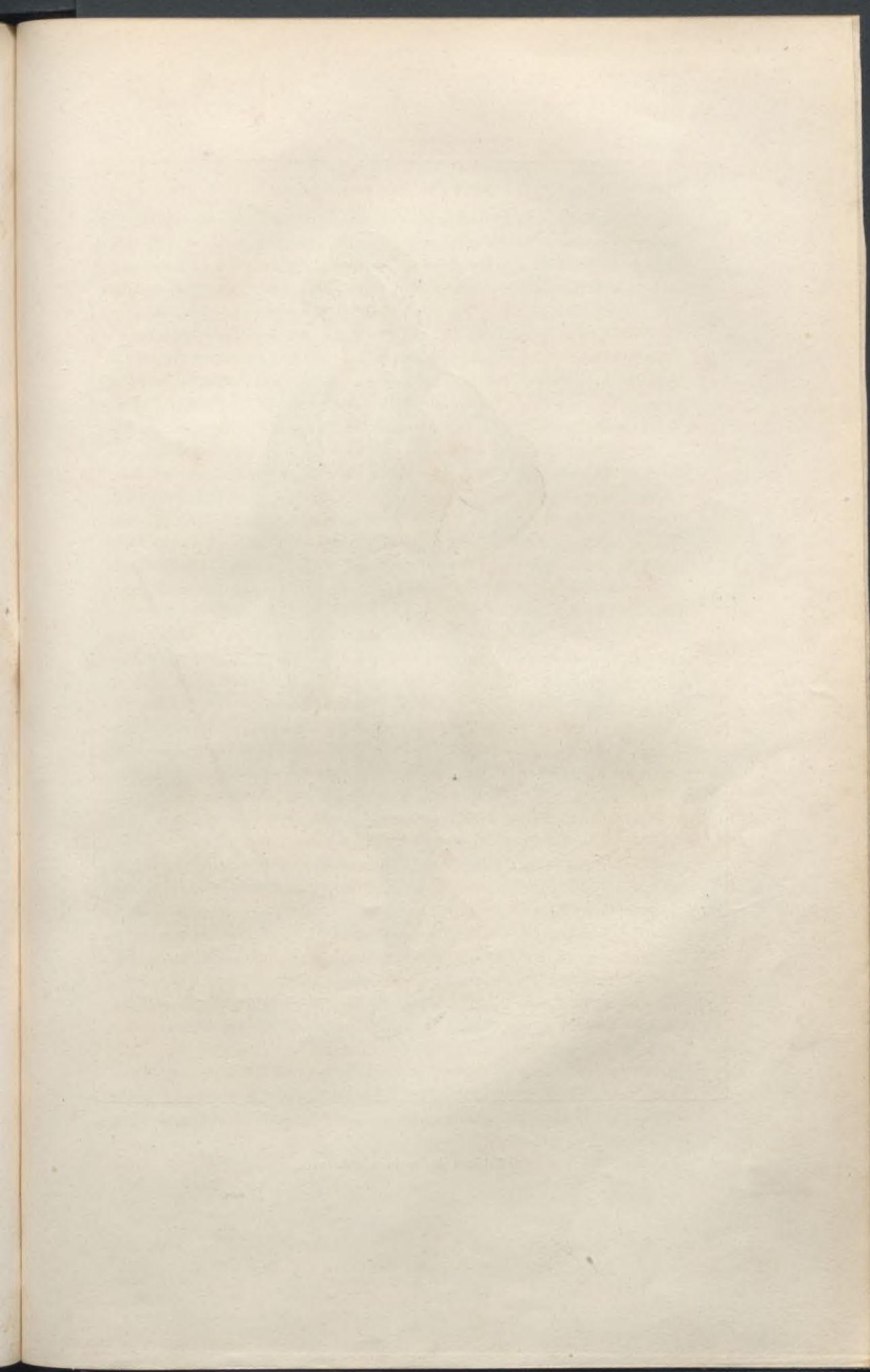
Que vous ferez-vous voir après avoir parcouru l'Andalousie?... Tranquillisez-vous, lecteurs, nos trésors ne sont pas encore épuisés. Nous n'irons pas en Estremadure, qu'y verriez-vous? de jolies femmes, des hommes superbes; un peu plus braves que les Andalous et presque aussi fanfarons?... Mais nous l'avons dit, après l'Andalousie, tout cela ne vous apprendrait rien... Est-ce le pays?... L'Estremadure est peu curieuse sous ce rapport; des montagnes, de gros bourgs qu'on appelle *ciudades* (cités)... un grand fleuve, le Guadiana, et quelques rivières

qui fertilisent un peu la contrée, voilà tout; mais où ne trouve-t-on pas de ces choses-là?... Il y a bien dans l'Estremadure quelques monuments;

Mérída, par exemple, s'enorgueillit de son cirque romain ; mais Nîmes en a un plus beau et mieux conservé que, sans doute, vous avez vu. Les montagnes de Guadalupe, cette sierra ou cordillère qui remplit un bon quart du pays, et qui envahit une partie de la Nouvelle-Castille... jusqu'au royaume de Grenade, pourraient piquer votre curiosité, ne fût-ce que par le couvent de cénobites, qui, pareil à un nid de vautour, s'élève à quelques lieues de Talavera de la Reina, et règne sur une étendue de plus de trente lieues... Mais les *pauvres* solitaires qui l'habitaient n'y sont plus... La révolution les a emportés dans son tourbillon ; que la volonté de Dieu s'accomplisse ! quatorze ou quinze pieux fainéants de moins dans ce monde, quatorze ou quinze hiéronymites qui, du fond de leur repaire, de marbre et d'or, suçaient le sang de plusieurs milliers d'habitants dont ils étaient *les seigneurs suzerains*, ne sauraient être une grande perte pour l'Espagne... Talavera a été oubliée dans notre récit... A cette ville se rattache pourtant un grand souvenir du temps de Napoléon... La bataille des 27, 28 et 29 juillet 1809, bataille livrée par Joseph Bonaparte lui-même contre l'armée anglo-espagnole renforcée de dix mille Portugais... Vous savez bien que nous l'avons gagnée.

Nous voilà à cent lieues de notre sujet et à presque autant de Valence, où nous voulons vous montrer une foule de choses dont vous n'avez pas encore l'idée. Valence est la terre du Cid Campeador, ou, si vous l'aimez mieux, l'Orient espagnol !... Franchissons bien vite la Sierra de Cuenca, ou mieux laissons à notre gauche cette cordillère qui sépare l'Alcarria de Murcie, traversons la Serrania de Chinchilla, et nous serons dans le royaume de Murcie... Murcie est l'Eden de l'Europe, et nous ne jurions pas que le paradis terrestre n'ait été autrefois établi dans ce pays-là.

Comme le paradis terrestre, Murcie renferme dans son sein tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les productions de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie. Dans quelques lieues de terrain, souvent dans le même jardin, le bananier croit et se développe tout près d'une vigne transplantée de la Vieille-Castille ; le palmier d'Afrique, l'ananas des Antilles, la patate du Brésil, le riz de l'Asie et la pomme de Normandie mêlent, pendant les jours de grandes brises, leurs feuilles desséchées à celles de l'oranger, du citronnier et de l'algarrubier, et cela, sans que la province de Murcie ait à subir l'influence des divers climats du globe, car elle jouit au contraire d'une température spéciale, et que Dieu a sans doute faite tout exprès pour elle seule. Point de ces chaleurs qui énervent, et qui souvent, dans le royaume de Séville, causent de mortelles maladies. Murcie ne connaît point ces vents de glace qui, dans le midi de la France et jusque dans le royaume de Grenade, viennent, vers le commencement de





Habitant des environs d'Orihuela.

l'hiver, dépouiller les arbres de leur feuillage et brûler les fleurs... Les Murciens n'ont point d'été, ils n'ont point d'hiver non plus, ils ne connaissent que le printemps, un printemps éternel, une température qui ne s'élève jamais au delà de 25 degrés, et que de mémoire d'homme l'on n'a vue au-dessous de 12 degrés!...

Les richesses de Murcie ne consistent pas seulement dans le sol; de nombreux souvenirs historiques, des monuments antiques, des mœurs originales, un grand commerce, une activité qui seule suffirait à démentir la réputation de fainéantise qu'on s'est généralement plu à faire aux Espagnols, rendent Murcie l'une des provinces les plus importantes de l'Espagne.

La partie de Murcie que nous avons à traverser pour aller gagner Valence est la plus aride du royaume; à peine y trouve-t-on quelque verdure aux environs d'Albacète, la ville des *navajas* et des poignards à trempe diamantine, le Châtellerault de l'Espagne... Voulez-vous des *navajas* longues de cinquante centimètres ou toutes petites comme une lancette d'amateur? Pour quelques réaux on vous en donnera de toutes les dimensions et de toutes les formes, à lame ventrue, et aiguisée vers le bout comme une aiguille à coudre; à lame découpée à jour, damasquinée, dorée, peinte en rouge comme les poignards de mélodrame; à ressort, à fermoir simple, à double fermoir, à manche de corne ou de bois noir ciselé, orné de viroles d'argent... Mais quelle que soit leur forme, toutes les *navajas* d'Albacète auront une pointe effilée que vous ne pourrez ni émousser ni casser quoi que vous fassiez. Une lame d'Albacète transperce d'un seul coup les plus fortes monnaies d'argent. Albacète produit environ trois cent mille *navajas* ou poignards chaque année; ce sont là toutes les ressources de la ville, laquelle contient de sept à huit mille âmes. Passons. Après Albacète, dont une église qui conserve quelques vestiges d'architecture gothique, et une ou deux belles maisons de grands seigneurs, sont les seuls monuments, s'élève là-bas sur cette hauteur le vieux château de Chinchilla, fameux au temps des Maures, aujourd'hui habité en grande partie par des oiseaux de nuit et par des rats énormes. Plus loin, *las ventas*, ou caravansérails, *del Rincors* ou *pozo de la peña* (puits du rocher), *las Casas*, et les villages de *Villa*, *Bonete*... Puis, Almansa, noble cité, qui osa résister à Scipion, et qui, depuis l'expulsion des Maures, n'a jamais été conquise que par Napoléon. Ce fut dans les plaines d'Almansa que la victoire obtenue par Berwick, sur les Allemands et les Anglais réunis, assura, le 25 avril 1707, la couronne d'Espagne au petit-fils de Louis XIV. On voit encore dans cette plaine un obélisque tout rempli d'inscriptions louangeuses destinées à perpétuer l'histoire de cette grande journée. Jadis un lion s'élevait

sur cet obélisque. Cet emblème de la puissance espagnole a disparu depuis bien longtemps. Une statue l'a remplacé, les inscriptions sont devenues illisibles, les rayons d'un soleil ardent ont partout crevassé la statue; encore quelques années, et la poussière, le soleil et l'incurie des Almansinos auront fait rentrer obélisque et statue dans le néant. Murviedro a encore un vieil amphithéâtre romain; des pierres seulement, mais des pierres qui ont fait jadis partie d'un grandiose et solide monument... Toujours des ruines! que voulez-vous, l'Espagne n'a presque plus rien que des débris de sa grandeur!...

Ce terrain que nous venons de traverser depuis que nous avons quitté le royaume de Murcie, jusqu'au fleuve Yucar, devant lequel nous sommes en ce moment, n'a rien qui mérite votre attention. Quelques *ventas*, un sol aride, pierreux, sans importance politique, industrielle ou agricole. Rien! Le fleuve! c'est différent. Vous regardez! vous cherchez le fleuve?... Mais il est là devant vous... C'est ce paisible ruisseau qui glisse furtif et silencieux entre les joncs verts à quelques pas de nous. Venez un jour de pluie, ce ruisseau sera devenu un torrent. Traversons-le, et nous serons dans l'oasis du désert. C'est ici que Valence commence à étaler ses trésors.

Quelle puissante fécondité!... Ne dirait-on pas que la nature vient de se réveiller tout à coup? Il y a quelques instants c'étaient des plaines désertes, dans lesquelles un arbre était un phénomène. D'herbes, point, de fleurs, moins encore. Partout des cailloux, du soleil, de la poussière!... Maintenant des herbes à hauteur d'homme, des arbres chargés de fleurs et de fruits parfumés! des citrons, des oranges, mûrissent et se dorment en pleine terre: les melons, les cédrats, les grenades, le cinamome et la datte prospèrent partout!... Au loin, des avenues d'oliviers, des chênes verts, des caroubiers, des sycomores, des palmiers!... Des laboureurs visitant leurs champs, si fertiles, sous un soleil éclatant, sous un ciel pur, dans une atmosphère pleine de parfums!... et d'enivrantes senteurs!... Des troupeaux dispersés... Partout le mouvement et la vie! partout le travail, la prospérité, le bonheur...

Derrière nous des villes sombres, des champs arides, des plaines caillouteuses, des hommes soucieux et nonchalants: à Valence et en Murcie tout est riant, tout s'anime. Ne sentez-vous pas, en foulant cette terre promise, s'effacer en vous comme un pénible songe, toutes ces amertumes qui rendent la vie si triste dans les autres contrées? Diriez-vous, à voir les Valenciens si alertes, si actifs, si rians, que l'Espagne est dévorée par les luttes insensées des politicomanes du jour? Quelle différence entre ces *ciudades* valenciennes, et les vastes plaines de la Manche que nous avons traversées!... Nous l'avons déjà dit en commençant notre voyage, l'Espagne

est un pays de contrastes, une grandiose mosaïque, dont les bizarres et fantastiques dessins sont d'autant plus beaux, qu'ils semblent avoir été moins harmoniés...

Située au sud de l'Espagne et se prolongeant le long de la Méditerranée, sur une étendue de soixante-deux lieues, Valence est une lame de terre qui va tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant sur une échelle de vingt-trois à vingt-cinq lieues. La Catalogne, l'Aragon et la Nouvelle-Castille bornent Valence au nord et à l'ouest; Murcie lui sert de limites au sud et au sud-ouest... Le territoire valencien est hérissé de nombreuses et hautes montagnes qui réduisent à trois cents lieues carrées la superficie de ses plaines et de ses nombreuses vallées.

Le climat de Valence est tempéré, le ciel y est toujours pur, brillant. Point de brouillards, point de gelées; dans le fort de l'hiver cinq degrés au-dessus de zéro, dix-sept degrés pendant les plus fortes chaleurs de l'été.

Pendant longtemps, Valence fut un pays indépendant, puis elle tomba sous le joug de Carthage; plus tard les aigles romaines s'abattirent sur lui, malgré l'héroïsme des Sagontins. Vinrent ensuite les Goths, puis enfin les Maures, ces conquérants civilisateurs qui, non-seulement tracèrent les limites de Valence en 711 et l'érigèrent en royaume, mais qui imprimèrent aux mœurs, aux usages, et jusqu'à la physionomie de ses habitants, ce je ne sais quoi d'indomptable, de poétique et de laborieux, qu'ils ont conservé après plusieurs siècles, et qui ne s'effacera probablement jamais.

De la domination des kalifes de Damas, Valence passa sous celle de leurs émirs qui surent s'approprier le bien de leur maître et fonder de nombreuses et brillantes dynasties. Plus tard, grâce au Cid Campeador et à beaucoup d'autres grands capitaines qui suivirent ses traces, Valence, ainsi que le reste de l'Espagne, devint l'apanage de la couronne de Castille sous Ferdinand d'Aragon et Isabelle la Catholique.

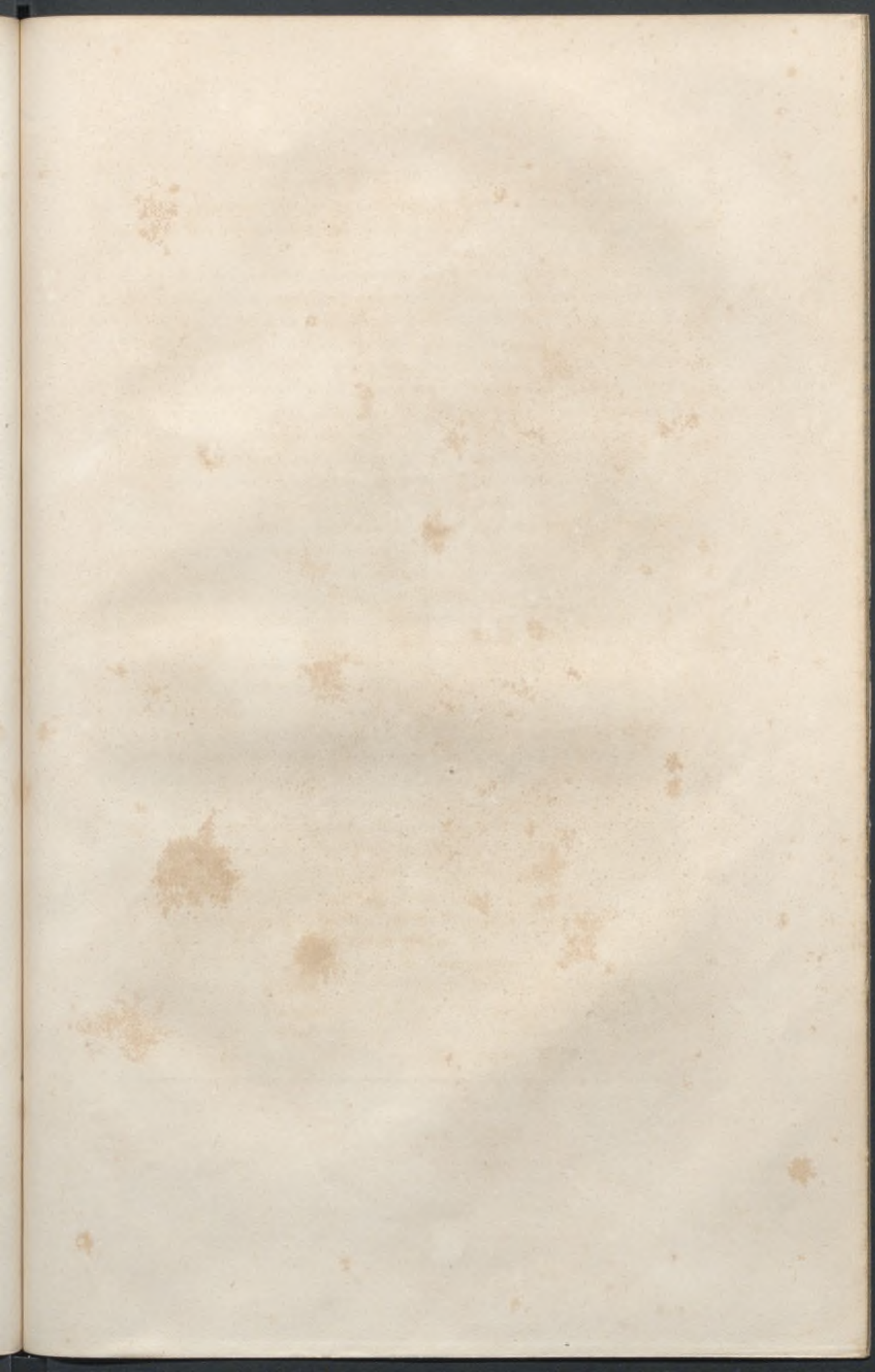
« Valencien! ni Maure ni chrétien, » disent les Espagnols. Ce dicton est né de l'inconstance du caractère des Valenciens et des Murciens. En effet, nulle province de l'Espagne n'a été aussi féconde que Valence et Murcie en révoltes et en révolutions.

Philippe V, vainqueur de l'archiduc Charles, à la bataille d'Almansa, grâce aux Anglais, voulut bien oublier la vénalité des Valenciens et des Murciens; il pardonna, comme pardonnent les rois vainqueurs. Pendant plusieurs siècles ces provinces avaient mérité et obtenu de nombreux droits et privilèges, ces privilèges et ces droits furent anéantis par Philippe. Les provinces de Valence et de Murcie renferment plusieurs villes considérables, VALENCIA, capitale de l'ancien royaume du même nom, SEGORBE, PENISCOLA, SAN-FELIPE, DENIA, GANDIA, toutes cités de premier ordre et qui jadis

ont eu quelque importance historique. Villa-Hermosa. Alcalaten, Oropesa, Almenara, Murviedro sont encore des lieux qui mériteraient d'être vus, mais nous avons si peu de temps!...

Que de monuments mauresques encore debout à Valence et à Murcie!... Mais quelque beaux que soient ces monuments, devons-nous nous y arrêter après avoir vu ceux des quatre royaumes de l'Andalousie?... Valence et Murcie sont arrosées par de nombreuses rivières qui, sous les noms de *Seruel*, *Madera*, *Taibilla*, *Quipar*, *Lorca*, *Sangonera*, *Monte*, *Alcoy*, après avoir fertilisé la contrée, vont former les fleuves XUCAR, SEGURA et GUADALAVIAR. Murcie, séparé de Valence seulement depuis la chute des Maures, a plus d'étendue que Valence et ses grandes villes, ses *ciudades* importantes, sont bien plus nombreuses que celles de Valencia. C'est en Murcie que sont situées XIXONA, VILLENA, CHINCHILLA, ALCARRAZ, ORIHUELA, LORCA, CARTAGENA, ALICANTE, et une foule de villes de second ordre portant pour la plupart des noms mauresques, tels que *Bernifa*, *Aljucen*, *Almazarron*, *Alhama*, *Algemery*, *Bennaja*, et tant d'autres, que, ni les siècles, ni les cruautés de l'inquisition, n'ont pu effacer ou changer. Les mœurs ne sont-elles pas plus puissantes que les lois? *Murcia* est la capitale de l'ancien royaume de Murcie, comme VALENCIA est celle de l'ancien royaume de Valence. Cette dernière ville a pourtant un avantage sur *Murcia*, elle est située sur les bords de la mer à l'embouchure du fleuve *Guadalaviar*. Mais si la capitale de Murcie n'est point située sur les bords de la Méditerranée, cette province possède en échange les ports de *Carthagène*, *Alicante*, qui certes valent mieux que *Valencia*, et comme places de guerre et comme situation commerciale.

Le royaume de Murcie est plus accentué que celui de Valence. De la Serrania de Ronda se détache une chaîne de montagnes qui traverse le royaume de Murcie de nord à sud, et qui, après avoir passé à *Pozo-Rubio*, *Pozo de la Peña*, *Pozo hondo*, *Ventanueva* et *Tobarra*, va joindre à Santa-Ana la sierra de *Chinchilla*, cette petite cordillère qui part de *Carcelen*, et qui, après une brisure ou gorge qu'on appelle *el puerto de la mala muger* (le port de la mauvaise femme), va se continuer dans l'*Aragon*, sous le nom de *Sierra de Huesca*... Nous avons vu, en entrant en Murcie par la *Manche*, un pays désolé. Murcie, plus encore que Valence, mérite pourtant le nom de jardin de l'Espagne, que l'on accorde à ces deux provinces indistinctement. Au delà de la sierra de *Chinchilla* et du *puerto de la mala muger*, s'étend la partie fertile de la contrée, cette partie connue sous la dénomination de la *Huerta de Murcia*. Mais voici Valence, la ville aux mille clochers. Voyez-vous cette forêt de dômes, de tourelles? autrefois c'étaient des minarets. Les divers cultes qui règnent tour à tour sur une nation ont beau passer, ils laissent toujours des traces; les monuments consacrés par une secte, par une religion, servent





Valence.

plus tard à des cultes nouveaux... Mais le cachet de chaque croyance morte reste empreint sur les murs, sur les ornements !... Valence est une ville délicate par sa situation, par son climat, par la beauté de ses habitants ; mais ce n'est pourtant pas là que l'on nous trouverait si jamais nous pouvions nous reposer des fatigues de la vie parisienne. Valence est une cité joyeuse, une grande cité ; les habitations sont commodes, les vivres abondants, exquis et presque pour rien ; il y a des boutiques richement garnies de toute sorte de marchandises, des places spacieuses, quelques beaux monuments ; partout des balcons à tentures de soie, et des femmes belles ! oh ! belles comme des séraphins !... Mais ces femmes, sous l'enveloppe d'un ange du ciel, cachent une âme de démon ; dans leur poitrine dorée, sous leur gorge, modelée comme la statuaire antique, bat un cœur de serpent ; bienveillantes, tendres, passionnées en apparence, elles sont rarement capables d'éprouver un amour vrai. Et les hommes ?... ils valent encore moins !... Demandez à un Castillan son opinion sur les Valenciens : « *Valencia.* » vous dira-t-il, « *encierra cien mil Valencianos, mas Judios que Moros, mas Moros que Cristianos* ¹. »

Les monuments sont nombreux à Valence, mais leur seul mérite est un grand luxe d'ornementation, luxe mal entendu, et qui consiste plutôt dans l'abondance des matières précieuses employées, que dans le goût artistique de leur disposition. On parle beaucoup de la cathédrale : sous les Maures c'était une mosquée, aujourd'hui c'est un temple chrétien, que le pape Calixte a beaucoup enrichi, en souvenir, dit-on, des nombreuses messes qu'il y avait dites, avant d'être élevé au trône pontifical. L'architecture de la cathédrale de Valence est bâtarde et bizarre comme le caractère des Valenciens, un mélange presque grotesque des styles gothique et corinthien. Partout sur les parois, sur les autels, des dorures et du stuc, employés avec une profusion fatigante à l'œil et lourde à l'imagination ; ce n'est pas la majestueuse gravité d'un temple, c'est le luxe dévergondé et sans poésie d'une maison dont les maîtres seraient fous. Du reste, ce luxe sans goût est dans le caractère du Valenciens. Il aime ce qui reluit ; un morceau de similor poli, placé à côté d'un morceau d'or émaillé, aura toujours sa préférence. Cependant des fresques de Palomino, le Christ de Juan Juanès, les deux peintures sur bois exécutées dans le style de Léonard de Vinci, une Visitation et une Nativité de Pedro Orente, que possède la cathédrale, méritent l'attention de l'artiste voyageur. Ce ne sont pourtant pas ces chefs-d'œuvre dont les Valenciens tirent le plus de vanité : l'objet de leur admiration est une énorme chaîne de fer, qui, dit-on, fut arrachée au port de Marseille par les Espagnols, et qui est maintenant pendue dans la sacristie de l'église métropoli-

¹ Valence renferma cent mille Valenciens, plus juifs que maures, plus maures que chrétiens.

taine. Que vous montrerons-nous encore?... Des églises, des couvents?... des tableaux?... A part quelques belles toiles de Joanès, et la voûte peinte par Palomino dans l'église de San Juan del Mercado, ces tableaux sont les égaux, sinon les inférieurs, des nombreuses croûtes que l'on voit chaque année exposées au Louvre!... Venez plutôt au marché voir les beaux raisins, les figues parfumées, les cédrats d'or, les oranges douces et aromatisées, comme celles du paradis!... De là, nous irons à la *lonja* ou bourse, édifice construit au quinzième siècle, tout bigarré de fantaisies gothiques, où les marchands de soie exposent leurs échantillons. La *lonja* est un monument curieux, moitié grotesque, moitié artistique; un palais mauresque bâti par les chrétiens, où les antiquités lourdes et entassées pêle-mêle, du genre gothique, semblent mal à l'aise, et toutes honteuses de se trouver avec les délicates arabesques, les colonnes et les ciselures qui décorent la salle des ratifications des marchés...

Mais voici la place de San Juan, c'est le temple valencien; les brocanteurs l'ont tout envahi depuis un temps immémorial: passons en revue leurs arsenaux de vieilleries...

Que regardez-vous là?... Cet homme vêtu de noir, monté sur un cheval noir, et précédé de quatre trompettes et de quatre hérauts d'armes également à cheval... et dans leurs costumes de cérémonie rouge, jaune et vert?... Quatre halberdiers armés de toutes pièces et un piquet de voltigeurs le suivent... C'est une procession! nullement... Une fête de village... encore moins... Un arracheur de dents, un saltimbanque... vous plaisantez?... Otez votre chapeau et écoutez. Le cortège s'est arrêté, l'homme noir va parler... Cet homme n'est pas un magistrat, ni un haut fonctionnaire, ni un homme d'église, ni un charlatan... c'est plus et moins que tout cela, cet homme est le substitut du bourreau!... le crieur public... Mais il va publier une nouvelle loi, ou un édit du gouvernement... c'est l'organe de la loi... faute d'exécuteur des hautes œuvres, il en sera le glaive... Etrange pays, n'est-ce pas, où l'homme qui proclame les lois est infâme comme celui qui les venge: que voulez-vous?... Les Espagnols tiennent pour vils tous les hommes qui versent le sang par métier; les bouchers, les charcutiers, le bourreau, tout cela est mis en Espagne sur le même rang!... Le crieur public est toujours un boucher!... Les Espagnols ont-ils tort? Nous ne saurions vous le dire, mais il nous semble que non... Et maintenant où irons-nous? à la *Glorieta*, ou port?... al Grao... Pourquoi faire? Pour voir des jolies femmes, des hommes taillés en Apollon, des toilettes éblouissantes, des navires, des matelots?... Tout cela vous l'avez vu partout... mieux vaut aller voir la procession: c'est aujourd'hui la fête de saint Vincent Ferrer!... Toute la ville est tendue de soie! les rues sont jonchées de fleurs! partout

des autels ou reposoirs, ou, plutôt, de petits théâtres sur lesquels on va tout à l'heure représenter les nombreux miracles de saint Vincent Ferrer.

Les tambours ont donné le signal ! les cloches sont lancées à grande volée !... Le spectacle commence, la toile est levée. Regardez. C'est *la résurrection de l'enfant assassiné* !... Le théâtre représente une cuisine meublée de tous ses ustensiles... Au milieu s'élève un fourneau sur lequel repose une énorme marmite ; dans cette marmite est un enfant à genoux ; il prie, le pauvre petit... Mais voici le cuisinier, il est furieux ! pourquoi ? nous ne saurions vous le dire, mais il l'est... Il tire son couteau, il frappe le jeune enfant, et, dans son horrible cruauté, il le hache menu comme de la chair à pâté, puis il le jette de nouveau dans la marmite !... Pauvre enfant, il est



au ciel maintenant !... Attendez, voilà saint Vincent, il cherche partout l'enfant !... il ne le voit point... Le saint regarde le marmiton infanticide, et devine tout... Il va le livrer à la justice !... Du tout, le saint étend ses deux mains sur la marmite, prononce une prière, et l'enfant que vous avez cru mort, et qui l'était bien, l'enfant haché et même à demi cuit, sort de la marmite frais et rose avec ses blonds cheveux tous bouclés !... A l'assassin,

maintenant... Laissez-le en paix, ce brave homme est converti, demain il se fera moine, et dans quelques jours il opérera des miracles aussi bien et en aussi grand nombre que quelque saint que ce soit.

A un autre autel maintenant.

La scène représente la ville de Barcelonne *dévorée par la famine*; les hommes parlent de se manger les uns les autres, après avoir mangé leurs chevaux et jusqu'à leurs chiens. Les mères n'ont plus de lait dans leurs mamelles pour alimenter leurs enfants!... Que faire?... Mangeons les vieillards... Attendez, insensés, hommes sans foi, ne voyez-vous pas saint Vincent Ferrer agenouillé sur les bords de la mer, les yeux levés vers le ciel, la main tendue vers l'horizon lointain?... Voyez, un vaisseau, puis deux vaisseaux, puis une flotte tout entière... Ils voguent à pleines voiles vers la ville; ils arrivent! ils sont arrivés!... Ils sont chargés de blés, de viandes fraîches, de fruits, de liqueurs fines!... Oh! bonheur! d'où vient tout cela? du ciel, sans doute, car les navires n'ont point d'équipage, pas un marin pour gouverner... Que dites-vous du miracle?

Deuxième scène. C'est un enfant qui porte un plat de lentilles pour sa grand'mère; la bonne vieille les attend; l'enfant court, le pied lui glisse, il est tombé! et avec lui le plat qui s'est brisé en mille morceaux!... Toutes les lentilles sont dans la poussière!... Pauvre grand'mère, plus de dîner!... Tranquillisez-vous, lecteur, saint Vincent est là... Le voilà qu'il étend les mains sur le mets favori d'Esau, et qui prie! Par son intercession, les morceaux du plat cassé se sont rejoints d'eux-mêmes, les lentilles sont venues l'une après l'autre reprendre leur place dans le plat redevenu entier; jusqu'à la sauce qui s'y trouve au grand complet!... Le spectacle est fini; mais on va le recommencer: chaque théâtre joue son miracle; dès qu'il est fini on recommence; pendant ce temps-là les cloches carillonnent, la musique résonne partout, mêlée à la voix nazillarde des moines et des nombreuses femmes qui composent en grande partie les innombrables processions qui circulent dans la cité!... Chaque église a fait la sienne...

Mais voici celle des dominicains, la plus somptueuse de toutes; c'est juste: saint Vincent Ferrer était dominicain!... Rangez-vous et regardez-la défilier... Et d'abord, voici les huit *gigantones* (grands géants), avec leurs têtes de carton, leurs perruques d'étope frisées de frais, et leurs costumes de papier doré!.. Ce sont les quatre parties du monde et leurs époux... Elles sont venues à Valence tout exprès pour glorifier le bienheureux saint Vincent, en pirouettant et bondissant, en faisant des révérences devant son image sacrée toutes les fois que le maître des cérémonies fait le signal convenu... Les colosses de chair, d'os et de carton sont des *forts* du port; pendant les huit jours que dure la fête et l'octave du saint, le peuple les loge et leur donne

à boire. Nous nous plaisons à croire que saint Vincent pourvoit à leur nourriture.

Voici la confrérie des pécheurs; qu'ils sont heureux d'aller ainsi, deux à deux, un cierge à la main, et vêtus de leurs habits de fête... Mais la sainte Vierge n'y est pas!... Si, là, voilà, là-bas, elle attend le saint patron qui s'est sans doute arrêté en chemin pour faire quelque miracle nouveau: il en est bien capable... Le voici! le voici! La sainte Vierge a une robe de satin toute neuve. La coquette! comme elle est parée!... Le saint patron est moins vaniteux, il est dans son froc de moine, son froc de l'année passée!...

Ces hommes à longue barbe, qui portent une couronne sur la tête, sont des rois maures... Ils ont osé jadis douter des miracles de saint Vincent Ferrer. Ils ont eu beau se convertir depuis, condamnés à rester en purgatoire pendant mille ans, ils sont en outre forcés de venir chaque année à la procession pour l'édification des fidèles et pour l'amusement des enfants, qui leur tireront la barbe dès que la procession sera finie.

Tous ces enfants travestis en bergers, ces matelots, ces hommes en simarre de calicot, qui jouent des castagnettes, ces autres hommes en manteau écarlate, tout cela vous représente la joie que le saint patron donne à ceux qui croient en lui... Suivent les différents corps de métiers avec leurs étendards, puis le clergé, précédé de ses croix, puis la relique de saint Vincent, un morceau de son véritable scapulaire!

Le saint sacrement, porté par un évêque dans une élégante berline, ferme la marche. Le saint sacrement ne marche jamais à pied en Espagne.

Maintenant si vous nous demandez pourquoi les Espagnols ont encore tant de goût pour les processions, nous vous répondrons que les Espagnols aiment la pompe, la grandeur, les *pasquinades reluisantes*. Ainsi, lorsqu'on l'accuse d'être fanatique, dévot borné, arriéré, stupide, on le calomnie; une procession, une fête d'église, une neuvaine, sont pour l'Espagnol un spectacle où il voit de jolies choses, de belles toilettes, de l'or, des pierres fines!... où il respire des parfums, où il entend de belle musique, où les acteurs portent des costumes étranges qui frappent l'imagination... L'Espagnol aime Dieu, mais il ne le craint pas: il croit en lui, mais sans hypocrisie... Il s'amuse dans les processions; mais il sait bien que l'on n'y va que pour se faire voir, et nullement par dévotion. Or, l'Espagnol aime le plaisir et les amusements autant et peut-être plus que peuple au monde. Revenons à saint Vincent; vous désirez le connaître, n'est-ce pas?...

Saint Vincent Ferrer était Valencien: de là, la dévotion de ses compatriotes envers lui. C'était un honnête moine, point cafard, point erieur, un prêtre à la manière de Rabelais; seulement, au lieu de jouer du violon pour faire danser les paysans ou d'écrire des livres, comme le bon curé de Meudon, il

s'amusait à faire des miracles; mais il en fit tant et tant, qu'un jour enfin le supérieur de son couvent lui défendit, d'en faire de nouveaux. Vous croyez que le bon moine se tint pour battu? point. Ne voulant pas enfreindre la défense qui lui était faite, il l'élada. Voici comment :

— Mon père! s'écria un pauvre maçon qui, tombé du haut de la tour de la cathédrale, allait se briser et périr! Mon père, sauvez-moi!

— Attends, répliqua le saint, je vais en demander la permission; et aussitôt le maçon reste miraculeusement suspendu en l'air! Ainsi qu'il l'avait dit, le saint court à son couvent, se jette aux pieds de son supérieur, et lui demande humblement l'autorisation de *faire un miracle*, pour un maçon qui attend suspendu entre la vie et la mort.

— Sans moi, il va périr, dit saint Vincent.

— Qu'il vive! répliqua le prieur.

Le maçon fut sauvé, et le saint ne viola point son *vœu d'humilité*.

Ne croyez pourtant pas que Valence ait toujours été *aussi naïve*, aussi croyante, aussi ignorante en un mot! Pendant fort longtemps, Valence a été la ville la plus avancée de toute l'Espagne dans l'étude des lettres et dans celle des arts et des sciences. Le calme et la sérénité du ciel, le climat si doux et si égal, y disposent l'homme aux travaux de l'intelligence et prêtent des ailes à la pensée... Mais l'inquisition, l'incurie des gouvernants, avaient fini par rendre les Valenciens ce qu'ils sont aujourd'hui, travailleurs industriels, mais illettrés et presque sauvages... Lorsque Bonaparte envahit l'Espagne, Valence était plongée dans une léthargie profonde. Le danger de la mère patrie l'éveilla tout à coup. Attaquée par les troupes françaises en 1810, elle se défendit avec gloire, et quand, plus tard, elle céda à la division du maréchal Suchet, elle put se dire que des soldats jusqu'alors invincibles avaient été repoussés par ses habitants...

Vous vous arrêtez sur le pont, ou bien, regardez le fameux Guadalaviar, desséché pendant onze mois et vingt-neuf jours de l'année... C'est le pont?... Fort bien... Il y en a d'autres sur ce fleuve sec; celui-là s'appelle *el pont del Mar*. Il conduit de la ville au Grao, le port de la ville. Les deux statues des saints, qui, depuis trois siècles placées dans ces deux niches, attirent la dévotion des fidèles, sont devenues célèbres, grâce à saint Vincent Ferrer.

Un jour que le saint se rendait sur le port pour sauver un navire qui faisait naufrage, il rencontra une vieille femme qui conduisait en laisse quatre petits chiens...

— Où allez-vous ainsi, bonne dame? lui demanda le saint.

— Je vais promener mes petites bêtes du bon Dieu, afin de les conserver en bonne santé...

— Et vous êtes en peine pour la santé de ces chers animaux?

— En peine comme si c'étaient mes propres enfants, mon révérend.

— Vous avez des enfants? demanda saint Vincent.

La vieille rougit sous sa mantille, et murmura d'une voix pleine de virginale pudeur : Je n'ai jamais cessé d'être chaste et pure comme la sainte que voilà. Et la vieille désigna en même temps l'une des statues que nous venons de voir sur le pont.

— Tu as menti, malheureuse pécheresse! répondit la statue de pierre d'une voix indignée. Je suis morte vierge et martyre, continua la sainte offensée, et cela ne t'arrivera pas, à toi.

Au même instant le saint laissa tomber sa bénédiction *en croix* sur les chiens, et soudain ils devinrent quatre serpents, puis quatre colonnes de feu, puis, enfin, la terre s'entr'ouvrit sous les pieds de la vieille, et une bouffée de fumée s'en échappant l'enveloppa tout entière! puis une voix rauque et railleuse, comme celle d'une crécelle, se fit entendre alors; elle disait :

« Nous sommes des démons; tu nous as prodigué les trésors de tendresse que Dieu avait mis dans ton cœur; de toi nous avons fait une égoïste, une créature plus dure au malheur du prochain que les pierres de ce pont; viens maintenant en enfer, où nous te payerons ce que tu as fait pour nous!... »

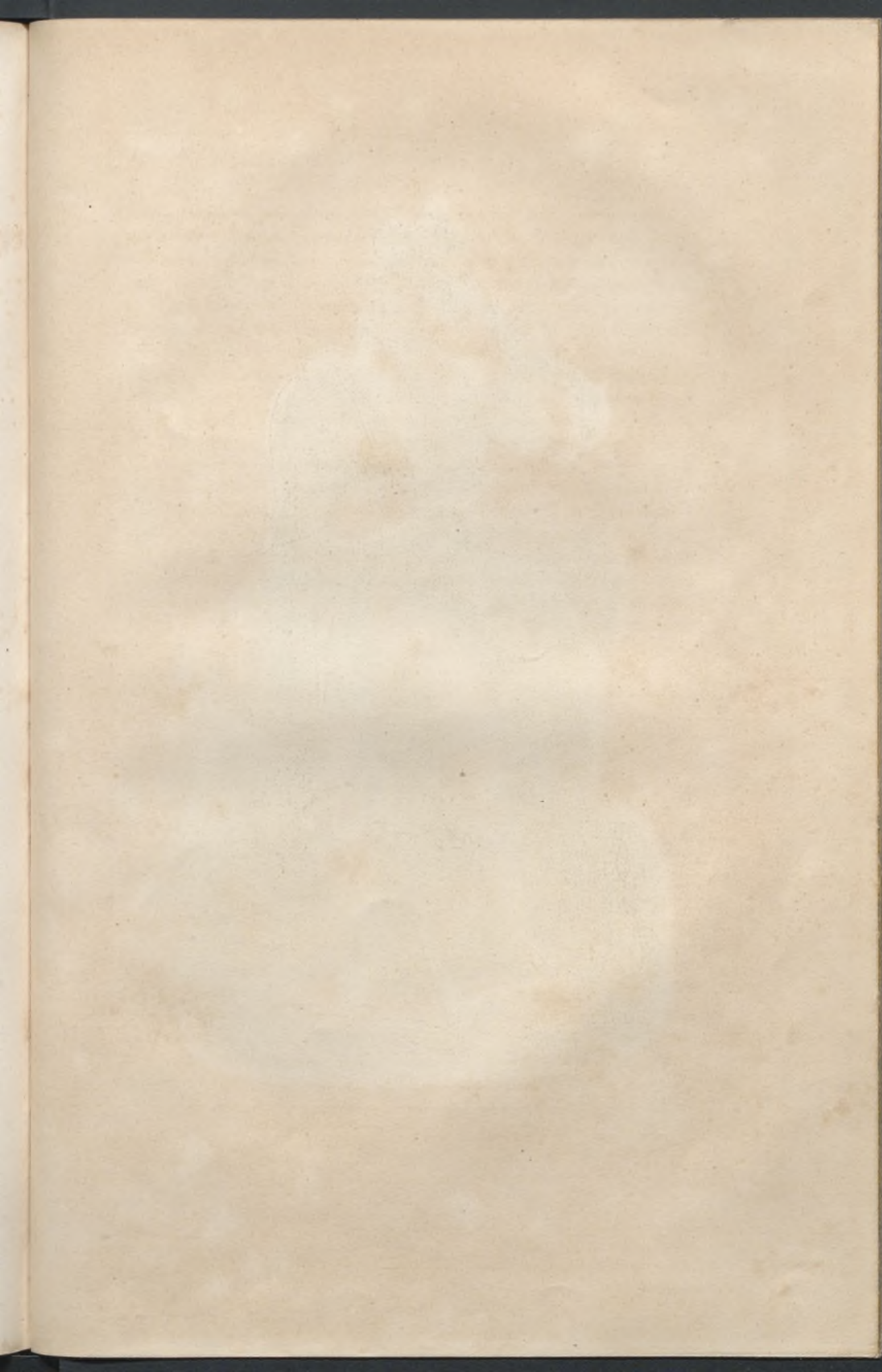
La vieille s'enfonçait en terre! elle s'enfonçait en blasphémant! Sa tête seule et un bout de sa main pouvaient être aperçus au-dessus du sol, lorsque, par l'intercession de saint Vincent, elle se repentit. Sa main atteignit le bas du froc du saint : elle était sauvée! Saint Vincent en fit une nonne de l'ordre des carmélites déchaussées, laquelle mourut, vingt ans après cet événement, en odeur de sainteté.

Si vous n'êtes pas las de bruit et de poussière, si vous n'êtes pas trop fatigué de parcourir les rues de la cité du Cid, suivez-nous maintenant en Catalogne. Chemin faisant, nous vous montrerons les villages de Foxos, d'*Albalat* et de *Masamagrell*, de véritables bourgades de l'Orient, puis les ruines de *Sagunto*, quelques monceaux de pierres sur le sommet de la montagne où jadis s'élevait la superbe ville qui défia la puissance des Romains. Détruite par Annibal, la ville de *Sagunto* se releva de ses cendres plus riche, plus puissante qu'elle ne l'avait jamais été, mais elle se releva esclave du peuple-roi... Bientôt les barbares inondèrent l'Europe de leurs hordes sauvages, et *Sagunto* fut de nouveau ensevelie sous les pierres de ses monuments, vers le commencement du cinquième siècle, pour ne plus renaître à la gloire. Plus tard, *Mur vetun* fut bâti à sa place; cette ville s'appelle aujourd'hui *Murviedro* par corruption... *Murviedro* n'a conservé de l'ancienne *Sagunto* qu'une ombre d'amphithéâtre, et quelques pierres d'un cirque à demi enfouies sous des constructions modernes.

Hâtons-nous de traverser les marais d'Almenara de peur de payer un tribut aux fièvres tierces qui y déciment constamment la maigre population des environs; puis la magnifique plaine de Nules, qui s'étend jusqu'à la mer, et sur laquelle le mûrier, la vigne, l'olivier et même le palmier croissent, prospèrent et se multiplient d'une manière prodigieuse; mais gardez-vous de toucher au fruit, un coup de fusil punirait à l'instant votre audace. Si vous désirez en manger, demandez-en au premier cultivateur que nous rencontrerons; les Valenciens, ainsi que les Murciens, se font un plaisir de donner ce qu'on leur demande, mais ils ne veulent pas être volés...

Le paysage s'assombrit! La terre est toute hérissée de pins et de caroubiers! Plus d'aromes dans l'air! plus d'arbres aux fruits parfumés!... Les hauteurs vont s'aplatissant. Nous sommes sur les bords de la mer. Voilà les gorges d'Idubeda, la ville d'Oropesa, le hameau de Torre-Blanca... encore des champs fertiles!... Alcala de Chilet... vilain pays, avec ses rues étroites, tortueuses, attristées; mais la campagne est belle... puis la Méditerranée, dont les eaux bleues ressemblent à un miroir! Nous avons traversé *Castellon de la Plana*. Nous sommes dans les bosquets de Benicarló; dans quelques heures nous serons à Vinaroz... La Catalogne va se dérouler devant nous.







Miquelet.



CHAPITRE VII.

La Catalogne et les Catalans. — Mont-Serrat. — Aragon — Navarre.



Toutes ces maisons à moitié démolies qui bordent cette rue d'une largeur démesurée qui conduit à la mer, et dans laquelle on n'entend d'autre bruit que les chants des pêcheurs ou le sifflement des hirondelles, composent la *cité de San Carlos*. Pourquoi ce nom de cité? .. La nature y semble morte; les habitants paraissent tous rongés par un ennui éternel; sans doute parce que Charles III l'a fondée! Le grand roi eut là une mauvaise inspiration; toute sa puissance ne suffit pas à lutter contre l'insalubrité de la température, contre l'aridité du sol, contre la fatalité qui a pesé sur San Carlos depuis le moment de sa fondation. San Carlos n'a même pas l'espérance d'un meilleur sort. Son isolement, sa position, la santé de ses habitants, l'infécondité qui l'entourne, tout la condamne à végéter, sombre et découragée. Sans

Amposta, une bourgade située à une demi-lieue plus loin, elle mourrait bientôt, comme une place assiégée, faute des choses nécessaires à la vie!...

Mais traversons l'Ebre; voici le bac. Poursuivons notre route à travers cette plage déserte qui se déroule devant nous. Plus loin, à gauche, nous franchirons les gracieuses collines qui, après avoir grandi graduellement, vont se perdre dans les montagnes de l'Est. De là nous entrerons dans la délicieuse plaine ondulée qui conduit au hameau de Perello... Hâtons-nous de gagner l'Hospitalet, planté, avec la *venta* del Plater et celle de Balaguer, au milieu d'autres montagnes plus arides, plus sombres, plus escarpées que celles que nous laissons derrière nous.

L'Hospitalet! Savez-vous ce que c'est cet édifice gothique flanqué de tours crénelées, entouré de murailles et de bastions?... Jadis c'était un véritable caravansérail, dont un prince d'Aragon avait doté le pays. Les voyageurs y trouvaient un asile, et ils y étaient logés, nourris, servis aux dépens de l'établissement, assez riche pour subvenir aux frais : mais les temps ont changé. L'Hospitalet est toujours fort bien conservé; seulement, il a été divisé en trois corps de logis séparés : l'un est converti en verrerie, l'autre était, il n'y a pas encore cinq ans, occupé par un gras chanoine qui en touchait et dépensait religieusement tous les revenus. Le troisième corps de logis a conservé sa destination primitive : c'est une auberge où les voyageurs trouvent quelque mauvaise nourriture et des bottes de paille en guise de lit, le tout moyennant beaucoup d'argent. Depuis cinq ans, les révolutions qui ont ébranlé l'Espagne ont souvent transformé l'Hospitalet en château fort; le chanoine a, dit-on, déguerpi; l'aubergiste seul y reste. Grâce à son empressement à crier tour à tour : Vive Espartero! Maria-Christina! la reina doña Isabel! et don Carlos V et don Carlos VI! cet honnête industriel a pu continuer paisiblement à rançonner les voyageurs qui ont eu la naïveté de croire à l'hospitalité orientale en Catalogne!...

L'aspect du pays n'est plus le même... La verdure des champs n'est plus brûlée, comme en Andalousie et à Valence; le ciel est moins brillant; plus de suaves émanations, plus cette atmosphère tiède qui endort doucement : la nature a augmenté l'énergie, l'horizon se dessine nettement. Hommes et choses, tout a changé. Les Catalans sont plus alertes; la vigueur et le mouvement ont remplacé la poésie et la mollesse des Valenciens et des Andalous... Nous voilà au *campo de Tarragona*, vaste plaine dont la fécondité suffirait à elle seule pour enrichir toute la contrée. Au loin, sur les montagnes qui terminent *el campo* au nord, s'élève la ville de *Tarragona*, sur les bords de la mer, qu'elle domine comme un phare immense. *Tarragona* est l'ancienne *TARRACO* des Romains. C'était autrefois une riche et puissante cité; elle avait donné son nom à cette partie de l'Espagne qu'on appelait

la Tarragonaise. Aujourd'hui *Turragona* n'est que ruines et misère ! Sous la domination des Romains, elle est saccagée et à demi-détruite par les Goths ; les Maures la dévastent au septième siècle, après un siège de trois ans ; elle devient la proie des flammes en 1715, et les Français la bombardent en 1811 !... Cependant Tarragone s'est plusieurs fois relevée ; espérons-le, elle se relèvera encore. Son port, dans lequel peuvent aisément manœuvrer plusieurs bâtiments de guerre ; sa situation, au milieu d'une des contrées les plus riches de l'Espagne, semblent assurer à cette ville un avenir meilleur...

Les monuments ! Vous voulez voir les monuments de la vieille cité ?... Mais il n'en reste que d'informes débris !... de gros blocs de pierre amoncelés sans ordre, qui jadis faisaient partie des murailles élevées par les Carthaginois autour de la cité ; des débris du palais d'Auguste, c'est-à-dire, de la résidence des proconsuls romains ; ces débris occupent encore une superficie de plus de 400 mètres en tous sens. Jadis l'édifice tenait, dit-on, plus d'espace que n'en occupe aujourd'hui la ville entière !... L'amphithéâtre, le cirque, tout cela a disparu ! Venez voir l'aqueduc romain, appelé maintenant *el pons de Ferreras*. Jadis cet aqueduc a joint les deux collines ; brisé, il resta de longues années sans utilité. Un archevêque l'a fait réparer à ses frais en 1780, et, grâce à ce prélat, depuis lors les eaux d'Armentara abondent dans la cité !...

Saluez la reine de la Catalogne ! Barcelonne s'élève à l'horizon... Barcelonne, la rivale de Madrid ! la rivale de Paris, la rivale de tous les pays industriels, commerçants, manufacturiers ; Barcelonne, cette cité phénix qui tant de fois renaquit de ses cendres, et qui, malgré tant de vicissitudes, a toujours su, grâce au caractère de ses habitants, se maintenir brillante et coquette parmi les cités, riche et puissante, en dépit de la misère qui semblait tout devoir envahir en Espagne ! Entourée de fortifications, protégée par la citadelle et par le château de Monjui, Barcelonne serait imprenable si ses murailles n'avaient pris de trop vastes développements. Au reste, ces murailles sont en grande partie démolies, et bientôt, nous l'espérons, elles le seront tout à fait, ainsi que la citadelle et Monjui, deux repaires de tyrannie militaire qui déjà coûtent tant de larmes et tant de sang aux Barcelonnais. Monjui, appelé sous les Romains *mont Jupiter*, d'un temple dédié à ce dieu, Monjui, imprenable par la force des armes, fut occupé par le général Duhesme lors de la guerre de l'Indépendance !... Mais ne croyez pas que le général exposât pour cela aux feux du château fort sa poitrine, ni celle de ses soldats. Arrivé dans Barcelonne avec son corps d'armée en *allié*, comme l'on entraît alors en Espagne, le général annonça que le lendemain il poursuivrait sa route vers Valence, lieu de sa destination.

Le lendemain au point du jour, l'armée française, en équipement de voyage, et l'arme au bras, se range en bataille devant la citadelle. C'est une revue, une inspection que le général français veut passer avant son départ... une fête magnifique ; la musique française jouera des airs nouveaux!... Tous les habitants s'y sont rendus ; l'inspection a lieu : les soldats de la citadelle eux-mêmes ont quitté leur poste pour assister à cette solennité militaire. Quel danger y a-t-il à cela ? Les Français ne sont-ils pas les amis de l'Espagne, ses alliés fidèles?... Soudain on entend des cris ! un coup de fusil, un bruit de chaînes : on se retourne, la citadelle est enlevée ! Pendant que les Espagnols assistent à une parade, pleins de confiance en la loyauté de leurs voisins, deux compagnies italiennes au service de France se sont emparées d'une forteresse espagnole, et cela avant qu'une guerre ait été déclarée ! Maître de ce point, le général français somma Ezpeleta de lui livrer Monjui ! Il parla au nom de Napoléon... Ezpeleta eut peur!... et livra le château!... On appela cela *une ruse de guerre* ! Soit ! Les Espagnols l'ont nommé *une déloyauté, une trahison*... L'histoire prononcera entre ces deux dénominations...

Mais vous voulez visiter Barcelonne ! Venez, suivez-nous d'abord au quartier des marchands, à l'éternel bazar ; les rues en sont étroites, tortueuses, les vilains carrefours y sont nombreux : ce quartier, sauf la propreté, qui y est irréprochable, ne peut être comparé qu'à celui occupé par les Juifs à Londres. Il y a pourtant une différence entre le marchand catalan et le juif : le premier est bien aussi mesquin, aussi âpre au gain, aussi usurier que le dernier ; mais il est plus luxueux, plus *habile* dans ses transactions. A une *sévère* économie dans les affaires, il sait allier son goût pour les plaisirs, pour les brimborions de toilette, pour ce luxe de brie-à-brac qui, en même temps qu'il plaît à ses yeux, lui sert à fasciner ses commettants, et à lui donner un crédit que l'inspection de ses livres ne lui procurerait pas toujours... Au reste, de nobles exceptions au type que nous venons d'esquisser se rencontrent à Barcelonne ; et, malgré tous les défauts que nous venons de signaler, les marchands barcelonnais sont préférables à beaucoup d'autres. Comme à Paris, on fait fréquemment faillite à Barcelonne, plus souvent qu'à Paris peut-être, mais on ne s'enrichit guère à ce métier. Il est rare que la faillite d'un négociant barcelonnais soit le résultat de sa mauvaise foi. Le Catalan n'arrête ses paiements que lorsqu'il est réellement obligé de le faire, et cette obligation est communément le résultat des pertes éprouvées par lui, plutôt que de sa mauvaise foi ou de son inconduite.

Passons maintenant au quartier des financiers.

Autant la partie de la cité occupée par les marchands a conservé le caractère sombre, sournois, mystérieux et mesquin qui convient au com-

merce parcimonieux autant le quartier de la finance témoigne, par son luxe arrogant et par la beauté de ses édifices, de la morgue insultante et de l'insolente vanité de ses habitants. Rues larges, régulières et bien pavées de dalles toutes neuves; maisons élégantes, avenues pour les voitures, trottoirs pour les piétons, théâtres, cercles! rien ne manque dans la Barcelonne des hommes d'argent, des aristocrates du jour! Malheureusement cette *aristocratie* a beau se nicher dans de somptueux habits, se dra-



per dans sa sotte vanité, faire venir des meubles de *Paris*; elle a beau ne sortir qu'en *birlocho*¹, ne porter que des bottes vernies, n'appeler ses comptoirs que *bureaux*, à travers tant de luxe le manant perce toujours. Les Castellans ont un proverbe qui définit à merveille les financiers catalans, — et beaucoup d'autres financiers : *Aunque la mona se vista de seda, mona se queda*². Cette double physionomie de Barcelonne, vous la rencontrerez chez les habitants comme dans les maisons. Parcimonie, avarice, humilité chez le négociant, même chez celui qui fait pour trois ou quatre cent mille francs d'affaires par an; ameublement misérable; mais en revanche que de luxe dans les habits! que de dépenses faites en brimborions, en bijoux, en breloques! Vous seriez étonné d'assister à un bal de la vieille Barcelonne, et d'y voir la marchande de légumes, qui, le matin, vous a vendu pour

¹ Cabriolet. — ² La guenon peut bien se vêtir de soie, elle sera toujours guenon.

deux sous de pommes de terre, parée comme une reine de théâtre, et vêtue comme une princesse du sang ; seulement la *guenon* paraît toujours, malgré les diamants qui étincellent sur sa tête, sur son cou, à ses bras. Quant aux messieurs et aux dames de la *haute finance*, les courtiers, les grands prêtres du veau d'or, ceux-là ne sont plus des Catalans, ils parlent tous français ou anglais, ou à peu près ; ils portent tous des pantalons en entonnoir, des favoris en *côtelette* ; ils ont des femmes et des chevaux !... Les dames ne portent plus la *mantilla* nationale ; cette parure si coquette a été remplacée par cet horrible entonnoir que l'on appelle un *chapeau*. Les chapeaux des dames barcelonnaises sont tous faits à *Paris* — ou à Perpignan. Leur forme date généralement de quatre ou cinq ans !. Mais c'est un chapeau, et le chapeau est pour les dames de la haute finance barcelonnaise un titre à la considération et aux hommages empressés de cette tourbe de fats, qui rougissent de leur pays et de leur profession.

Si Barcelonne avait été moins souvent bombardée, nous vous inviterions à venir voir ses monuments ; il n'y reste plus que d'informes blocs de pierre, quelques débris de statues du temps des Romains, et trois colonnes à demi-rongées par le temps. Quant aux monuments modernes, demandez à Chalco ce qu'il en a fait ! Faute de mieux, nous vous citerons, pour mémoire seulement, la cathédrale de *Santa Maria de la Mar*... le couvent de San Francisco, bâti dans le style gothique, la *casa de l'Ayuntamiento*, édifice nouveau, dont les colonnes ont été formées des blocs de pierre employés à faire des barricades. C'est dans l'ancienne *casa de l'Ayuntamiento* que se réunissaient autrefois les Etats de Catalogne.

Barcelonne a aussi une Bourse, édifice grandiose, et dont les proportions sévères et pleines de majesté le rendraient remarquable, si une saillie de la façade ne le rendait ridicule. C'est une grande maison à colonnes dans laquelle les pilastres et les métopes ont été prodigués sans goût, et souvent sans ordre. La Bourse se ressent du goût des Barcelonnais : c'est du luxe, de la parcimonie et de la prodigalité.

La *muralla del Mar* et la *Rambla* sont les promenades favorites des Barcelonnais. La première est une magnifique terrasse appuyée sur le parapet du port. De ce *paseo*, la vue domine une immense étendue de la Méditerranée, les navires à l'ancre et en rade, et, au point de l'horizon, Barcelonnette, qui est pour ainsi dire une succursale de la grande cité. La *Rambla* est la promenade supplémentaire. Elle coupe la cité en deux parties inégales, dont la plus grande est la nouvelle cité, la cité des fabriques. On pourrait nommer la *Rambla* le boulevard de Barcelonne. C'est à la *Rambla* qu'on va se promener lorsque le vent de la mer est trop frais, ou lorsqu'aux vagues de la Méditerranée et au grandiose spectacle de la nature on préfère

le bruit des marchands, le roulement des voitures et le regard furtif que les dames jettent de temps en temps aux passants, à travers le rideau blanc de leurs balcons... Il est vrai que souvent, au lieu de deux yeux noirs veloutés, ombragés de deux cils de soie, le promeneur rencontre, sous ce rideau, le visage hargneux et rébarbatif d'une vieille duègne, capable d'éteindre l'amour d'Abeillard.

Barcelonne est peuplée de deux cent trente mille âmes, sans compter ce que l'on appelle la population flottante. Tout ce monde vit et s'enrichit du commerce maritime, que de nombreuses fabriques et la fécondité du terroir rendent très-actif. Outre le commerce de mer, Barcelonne a le monopole de plusieurs fabrications sans rivales en Espagne, quoique fort imparfaites. La grosse orfèvrerie et la fabrication des tissus de coton lui procurent des revenus immenses. Mais, malgré le grand débouché que ses fabriques trouvent en Espagne, Barcelonne s'appauvrit dès que la Méditerranée est fermée à ses vaisseaux. La capitale de la Catalogne ne prospère que sous la protection de la liberté. Autant elle est brillante et joyeuse lorsque son négoce va bien, autant elle est triste et désespérée aussitôt qu'elle n'est plus libre de prendre son essor. Ses navires, veufs de matelots, se balancent tristement dans son port. Les quais, les places, les rues, les grandes manufactures ne retentissent plus des chants de fête, qu'aux jours de sa prospérité l'on entend chaque matin et chaque soir ! La misère remplace cet air joyeux que vous remarquez maintenant partout. Cependant aux premières lueurs d'espérance tout reprend la vie. Chacun se sent animé d'une ardeur nouvelle, et bientôt le luxe d'hier est dépassé, la vanité de chacun a doublé ; ne vont-ils pas gagner de l'argent?... De l'argent ! voilà le vrai dieu du Catalan ! L'or qu'il amasse, voilà sa joie, son bonheur ; pour le conserver, pour en augmenter la quantité, il sera rusé comme un Génois, égoïste comme une demoiselle de cinquante ans ; il deviendra avide comme un escompteur marron. Chaque piastre qui tombe dans sa caisse est pour lui un enfant prodigue qui revient sous le toit paternel ; chaque piastre qu'il faut dépenser, c'est une parcelle de sa propre vie qui s'éteint. S'il l'osait, si cela ne lui coûtait trop cher, il irait toute sa vie vêtu de noir ; il porterait le deuil des doublons qu'il s'est vu forcé de dépenser !

Vous voyez aujourd'hui Barcelonne, et vous la jugez par le luxe éblouissant dont elle est parée ! Ces tentures des balcons, des portes et des fenêtres ; les façades des maisons couvertes de riches draperies et de soieries de Valence ! tout cela est d'une richesse, d'une fraîcheur !

Oui, lecteur, tout cela est très-frais ; mais très-riche, non ! Voilà peut-être cent ans que ces rideaux de Damas servent aux mêmes usages. Ils sont probablement troués, rapiécés ; leur fraîcheur, ils la doivent à l'obscurité

profonde à laquelle ils sont condamnés depuis un siècle... Ces soieries, ces draperies, toutes ces tentures bariolées seront soigneusement pliées ce soir, et renfermées dans la grande armoire jusqu'à la prochaine solennité...

Venez maintenant admirer le *goût* des Barcelonnais au *palais* du gouverneur; c'est ainsi qu'ils appellent l'ignoble bâtiment où ils logent le premier magistrat de la cité... un *palais* tout plein de colonnes grecques, romaines, gothiques, mauresques! que vous dire? une *merveille*, si les colonnes, les pilastres, les dentelures n'étaient en peinture seulement.

Mais voilà longtemps que nous médisons, retournons la médaille, la justice le veut ainsi... Mesquin, avare, vaniteux, rusé, le Catalan est tout cela, nous l'avons dit, mais aussi il est brave, indépendant, généreux, lorsqu'il ne s'agit pas d'argent ou autre valeur. Chevaleresque en affaires d'amour, il l'est autant que peut l'être le négoce incarné. Jadis il était poète, comme les Castillans; aujourd'hui, il fait encore des vers, mais le feu sacré s'éteint chez lui!... Hélas! sa bravoure aussi est différente de celle des autres Espagnols! S'il ne possédait rien, s'il n'avait la prétention d'être le plus *civilisé* de tous les habitants de la Péninsule, n'étaient ses vieilles rivalités, le Catalan n'aurait point ce courage civique qui a rendu ses ancêtres si célèbres dans l'histoire. En Catalogne, les hommes comprennent mieux leurs droits, ils savent mieux acquérir de l'argent que dans le reste de l'Espagne, mais ils ont bien perdu en dignité ce qu'ils ont gagné en connaissances politiques... N'importe, Barcelonne n'est pas moins destinée à diriger l'Espagne, dans cette lutte acharnée, que les pygmées politiques de nos jours ont engagée contre la liberté nationale. Les vices, ou pour mieux dire, les défauts des Catalans, ne sauraient nous rendre injuste à leur égard. La Catalogne exercera certainement une influence active et salutaire sur les futures destinées de la nation espagnole. Plaise à Dieu qu'en montrant à l'Espagne la route d'un meilleur avenir financier, politique et commercial, la Catalogne ne lui communique pas la mesquinerie, l'étroitesse d'esprit, le matérialisme que nous lui reprochons. C'est si beau la poésie lorsqu'elle anime toute une nation!...

Autour de Barcelonne s'élèvent une foule de maisons de campagne, fort belles et surtout très-agréablement situées; celles qui bordent le fleuve Bezos et la route de Lobregat se font principalement remarquer par leur coquetterie... Plus loin, à six lieues environ, le *Mont Serrat*. Traversons *el rio de la Noya* (la rivière de la jeune fille), et bientôt nous verrons apparaître à l'horizon les crêtes inégales des montagnes!...

Voyez-vous là-bas, enveloppé dans l'épais brouillard qui s'élève vers le ciel, cet amas de ruines informes?... C'est sans doute une ville bâtie depuis que nous avons quitté notre pays, et bombardée ensuite par quelqu'un des

régénérateurs de l'Espagne... Non!... c'est une forêt!... Déjà le soleil pénètre de ses rayons les nuages de rosée qui s'élèvent vers le ciel... Des cônes cylindriques commencent à se dessiner nettement... C'est une montagne! elle a la forme d'une scie! Le paysage se colore du feuillage des chênes verts! des pins! des platanes... des plantes aromatiques!.. L'air est parfumé des aromes qu'exhalent le serpolet, le thym, le romarin et les fleurs sauvages qui croissent innombrables, sur toutes ces arêtes de la sierra, et dans les nombreux petits vallons qu'elles forment... C'est *Monte serrat* (le Mont scié)... Nous avons bien envie de vous parler de ces montagnes!... D'abord de leur cône mystérieux, le plus haut de tous, de ce cône dont vous ne voyez que la partie moyenne, dont le sommet est caché dans les cieux, et la base, dans l'air!... Si vous saviez quel miracle a été opéré là!.. Nous voudrions bien vous dire aussi une foule d'histoires! celles des nombreux ermites qui sont venus à *Mont Serrat* achever tranquillement leur vie, après avoir été leurrés par les choses de la terre, trompés par les hommes, qui les ont exploités et abandonnés ensuite!... Il est sans doute parmi eux quelques pieux fainéants!... Mais nous vous avons promis un miracle, et nous vous devons l'explication d'un phénomène : la montagne appelée le pic mystérieux, vous l'avez vue, elle est cachée moitié dans les cieux, moitié on ne sait où; on ne voit de cette montagne que le milieu : le sommet et la base sont invisibles à l'œil... cela tient à ce que des nuages épais lui forment une éternelle couronne de neige, tandis que d'autres nuages l'enveloppent près du sol dont ils semblent la tenir séparée!...

Un jour, vers l'an 880, des pâtres errant sur les montagnes entendirent une musique si suave, si mélodieuse, mais en même temps si étrange, que, malgré leur grossièreté naturelle, ils furent contraints de s'arrêter, saisis d'une soudaine terreur... Puis, une légion d'anges apparut à leurs yeux dans les régions de l'air portant sur leurs ailes déployées l'image de la mère du Sauveur. Soudain la moitié des esprits célestes s'abattit sur le sommet de la montagne! Ils étaient armés de scies avec lesquelles ils se mirent aussitôt à scier les rochers arides, ce qui fut fait en un instant.

Les pâtres témoins de ce prodige se répandirent aussitôt dans les huttes d'alentour, racontant émerveillés ce qu'ils avaient vu. Le lendemain on accourut de toutes parts à la montagne, et, au lieu indiqué par les heureux témoins de ce miracle, l'on trouva la sainte image de la mère de Dieu installée sur un trône d'argent massif enrichi de pierreries d'un éclat inconnu. Deux anges à genoux veillaient et priaient à ses pieds. Depuis ce jour, les anges sont sans doute remontés au ciel; l'autel qu'ils avaient élevé a été remplacé par celui qui existe aujourd'hui, et la miraculeuse chapelle, demeure première de la sainte Vierge, est devenue une somptueuse église et

un couvent, auxquels les fidèles se rendent en pèlerinage de toute la province. La montagne a été appelée le *Mont Serrat* (le Mont scié) ..



Maintenant, voulez-vous nous suivre à cette église?... Dans ce cas, prenez garde de vous laisser entraîner par le *trou des métamorphoses*, qui se trouve à la gauche du couvent de Notre-Dame, à moins que, fatigué d'être homme vieux et laid, vous ne vouliez être transformé en une jolie femme pleine de grâce et de coquetterie : cela vous arriverait instantanément si vous passiez à travers le trou dont nous venons de vous parler... Dieu sait si la plupart des jolies Catalanes que nous avons admirées à la Rambla de Barcelonne n'étaient pas, avant d'être ce qu'elles sont, de vilains Catalans laids et vieux ! C'est plus que probable, à en juger par leurs formes quelque peu masculines, par leur caractère âpre et intéressé, par leurs... Mais notre voyage est-il fini ? est-ce en Catalogne que nous voulons achever notre vie ?... Hélas ! lecteur, notre mission n'est pas encore accomplie ; la Navarre, l'Aragon, les îles Baléares, réclament notre attention. Ainsi qu'aux autres provinces de l'Espagne, nous leur devons au moins quelques mots. Hâtons-nous de quitter la Catalogne, nous vous parlerons de Mont Serrat une autre fois. Maintenant, suivez-nous en Aragon.

En vous conduisant en Aragon et en Navarre, en vous parlant des îles Baléares, notre intention n'est pas de vous les montrer tels qu'ils furent dans le passé ; le temps a bien changé le sol et les habitants de ces contrées, autrefois si importantes et si héroïques. En Aragon, vous verrez un désert, habité par quelques hommes à forte trempe, par des femmes d'une beauté suprême et douées d'une âme susceptible de toutes les grandes vertus. En Navarre, vous pourrez admirer les restes des anciens Cantabres ; et dans les îles Baléares?... Rien... Que pouvons-nous mentionner de ces morceaux de terre appartenant partie à l'Espagne, partie à l'Angleterre, et que ces deux nations exploitent également à leur profit?... Rien ; si ce n'est une danse originale, telle que vous n'en avez jamais vu. Il y a bien encore aux îles Baléares des oranges et des citrons, des sites sauvages, des cascades, des forêts et des vallons, du soleil et de la poésie ;... mais n'avez-vous pas trouvé tout cela, et mieux que cela en Andalousie, à Valence et à Murcie?...

Vous raconterons-nous les prouesses des Aragonais, leur patriotisme, leur dévouement aux libertés municipales ? Leur patriotisme ! vous le connaissez ; qui ne se rappelle encore la guerre de l'indépendance, la prise de Saragosse, où la poitrine de chaque Saragossan devint une citadelle de la liberté, où chaque homme fut un héros, chaque femme une amazone, plus brave et plus ardente à la bataille que les soldats jusqu'alors invaincus de Napoléon?... Et quant à la liberté municipale, cette liberté qui les résume toutes, elle est morte avec don Juan de Lanuza, dernier grand justicier d'Aragon, auquel Philippe II fit trancher la tête pour le punir d'avoir osé défendre les chartes et les *fueros* de son pays !... Vous vous étonnez, sans doute, qu'un peuple comme les Aragonais ait souffert que le fils de Charles-Quint lui ravit, en 1294, les franchises qu'ils tenaient de cent rois !... Philippe II n'eût point osé faire cela cent ans auparavant ; mais sous le règne de Philippe II, l'Aragon n'était plus que l'ombre de lui-même. Déjà, en 1094, Pierre I^{er} avait fait abolir la cérémonie du serment royal, laquelle consistait à déclarer au roi qu'on ne le reconnaissait comme tel qu'à la condition de maintenir et de respecter les droits du peuple. Voici le texte de cette déclaration :

« Nous, dont chacun seul est autant que toi, et qui ensemble sommes plus puissants que toi, te faisons roi à la condition que tu respecteras nos franchises et nos droits. Sinon, non. »

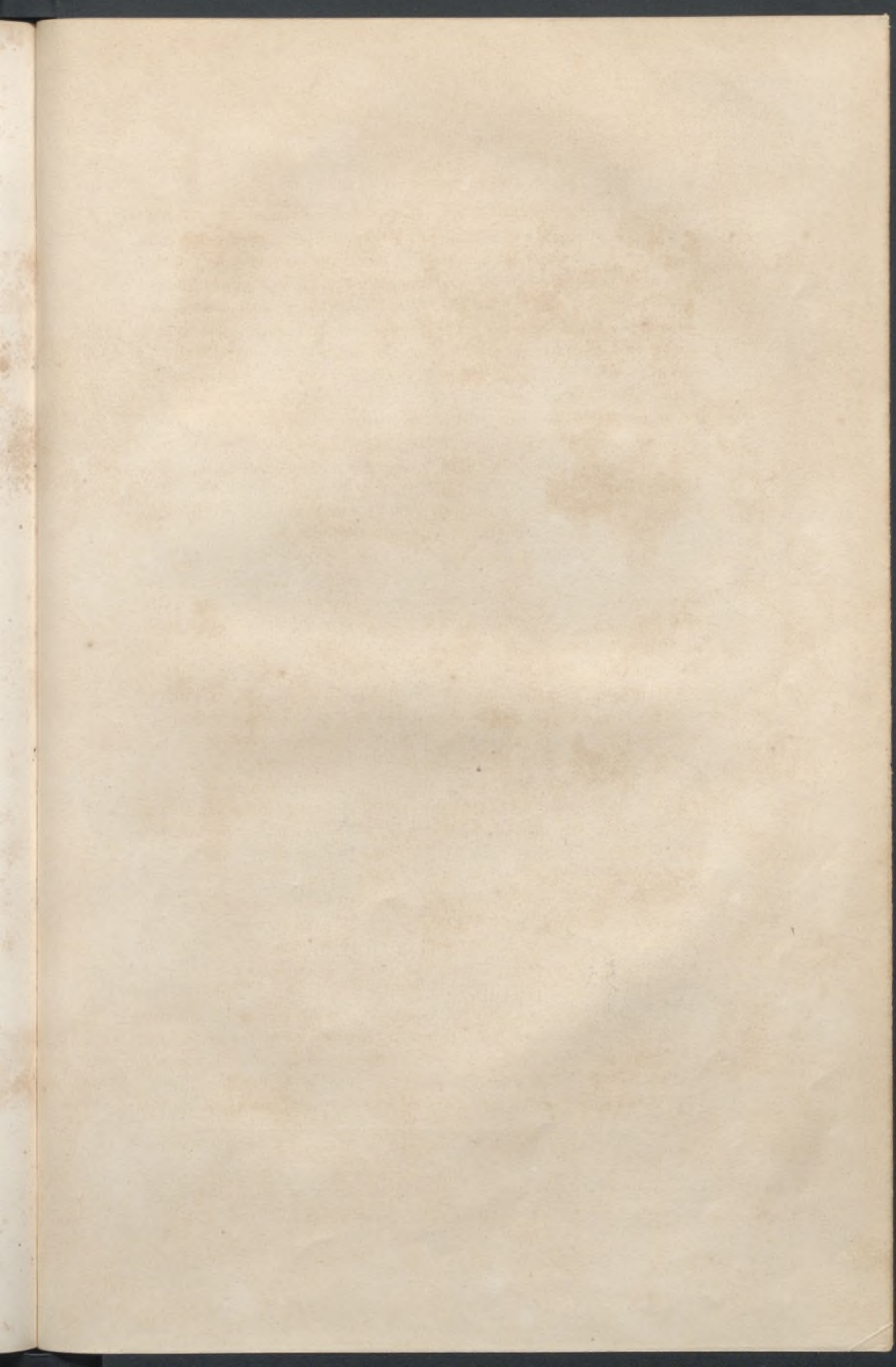
Or, les *fueros* du royaume d'Aragon étaient inouïs. Trois puissances toutes populaires étaient chargées de les maintenir et au besoin de les modifier, les nobles, le clergé et les *ricos homes* ou bourgeois. Mais bientôt ces trois puissances qui, d'accord, eussent fait trembler toutes les tyrannies, devinrent chacune un tyran. De là, luttes intestines, guerres civiles, spoliation des droits

du peuple, le désordre, le dol, la corruption, la démoralisation du royaume, et par conséquent son affaiblissement. Le clergé défendait l'inquisition qu'abhorraient les nobles et les bourgeois, pendant que les nobles fiers de leur sang et de leurs prérogatives terrassaient le peuple de leur orgueil insolent. Pour résister aux nobles et au clergé, les bourgeois n'avaient d'autres ressources que de s'appuyer sur le peuple dont ils défendaient constamment les droits. Mais le peuple est ainsi fait, que lorsqu'on le fait intervenir trop activement dans les affaires de l'Etat, il va toujours trop loin... On refusait au peuple aragonais un peu de liberté, il s'exaspera, il se révolta, puis il devint licencieux. Dans cet état, force fut aux trois puissances de s'accorder et d'en choisir une quatrième plus forte qu'elles; le grand justicier fut élu, et avec lui la plus absolue de toutes les dictatures. Tout ceci se passait au moyen âge.

Le *justicia mayor*, ou grand justicier d'Aragon, était par son rang moins que le roi, mais de fait il était plus que lui. C'est devant le *justicia mayor* que le peuple aragonais appelait des décisions émanées du trône. Le grand justicier était une barrière placée entre la municipalité et la royauté, une digue qui contenait ces deux puissances, alors si jalouses l'une de l'autre, et les empêchait de déborder. Sentinelle avancée, il veillait sur les droits du peuple; les rois lui ont dû parfois de ne pas voir le trône s'écrouler sous les coups d'une révolution.

La puissance du grand justicier était immense: il avait le droit de révoquer les ministres que le roi avait choisis: il pouvait, à sa volonté, et sans avoir à motiver sa décision, les éloigner des affaires temporairement et pour toujours. Lorsqu'il le voulait, le *justicia mayor* avait le droit de citer le roi lui-même à la barre des états d'Aragon assemblés, et de lui demander compte de sa conduite envers la province. Si le roi avait trahi le serment qu'en montant sur le trône il avait fait de respecter les *droits fors et franchises* d'Aragon, le grand justicier pouvait le faire déposer... Le serment du roi était toujours prononcé aux pieds du *justicia mayor*. Assis sur un trône doré, au milieu des cortès du royaume, au-dessus des grands états, au-dessus des *ricos-homes*, plus haut que les représentants de son pays, recevant comme un dépôt sacré le serment du souverain de l'Espagne, debout et la tête nue devant lui, le grand justicier était bien plutôt l'homme-roi que le roi lui-même.

L'Aragon, fier de son *justicia mayor*, en qui les cités aragonaises ne voyaient que leur œuvre et la personnification de leur souveraineté, l'Aragon s'était complu à l'élever au-dessus de toutes les puissances. Le justicier qui jugeait tout, n'était justiciable de personne! Son autorité ne résista point à une telle élévation. Sa *justice souveraine* se trompait souvent: quel est





Saragosse.

l'homme qui ne commet point d'erreurs? Bientôt il outre-passa les limites de la raison et de la justice. A dater de ce moment, il commença à déchoir. La toute-puissance du grand justicier pâlit, en 1467, devant les états de Saragosse, qui déclarèrent qu'à l'avenir le justicia mayor rendrait chaque année compte de ses actes aux cortès assemblées. De ce moment le justicier n'exista plus que de nom. Un siècle après, le dernier justicia mayor, don Juan de Lanuza, fut décapité par ordre de Philippe II, à qui il osa résister. Il n'y a pas encore cinquante ans on voyait à Saragosse la statue du roi Pierre I^{er}, laquelle représentait ce monarque au moment où, déroulant la charte qui donnait à l'Aragon le droit de nommer son roi, il frappait de son poignard sa propre main, dont le sang coula sur le parchemin, et disait : « Une loi qui donne au peuple le droit d'élire son souverain, doit être effacée avec du sang royal. » Hélas ! au temps de Pierre I^{er} les peuples n'osaient pas encore révoquer les princes qui violaient leur constitution !...

Saragosse, située au milieu d'une vaste plaine que fécondent l'Ebre, le Gallego et la Huerta, est la ville capitale de l'Aragon. Elle est là comme un monument posthume des libertés municipales, rappelant aux nations efféminées de notre époque l'indomptable courage de Sagunte et de Numance. Ses remparts délabrés, criblés par les boulets de Napoléon et par ceux des diverses factions qui, sous le nom usurpé de gouvernement, ont fait de l'Espagne le sanglant théâtre de leurs mesquines ambitions, de leur pitoyable politique, ces ruines sont comme les décors d'un perpétuel et sombre drame, qui ne peut arriver à son dénouement. Sous les rayons du soleil couchant, aux lueurs argentées de la nuit, ces murailles démantelées, ces débris toujours-fumants, apparaissent avec des reflets sanglants aux yeux du voyageur ému, car chacune de ses pierres est une page de l'héroïque histoire des Aragonais.

Saragosse est aujourd'hui la plus triste, la plus solitaire des villes de l'Espagne. Au temps de sa splendeur, elle comptait deux cent mille habitants, à peine si elle en renferme maintenant cinquante mille. A part la calle Santa, surnommée calle del Coso, et quelques promenades, tout le reste est une vaste solitude. Nul bruit, nul mouvement, nulle industrie, point de commerce dans cette vieille cité qui fut si riche, si bruyante, si vivace ! Ne dirait-on pas que nous sommes dans un vaste cimetière où toutes les gloires de l'Espagne ont été ensevelies?... Voyez ces hommes qui passent drapés dans leurs larges manteaux bruns, un chapeau à grands bords rabattu sur les yeux!... ils vont machinalement comme des automates, mus par un ressort ; ils obéissent en effet à une impulsion involontaire, la fatalité ! La défiance est sur leur front, l'ennui, le dégoût dans leur cœur.

Remarquez ces femmes enveloppées de leurs mantes de serge, et dont

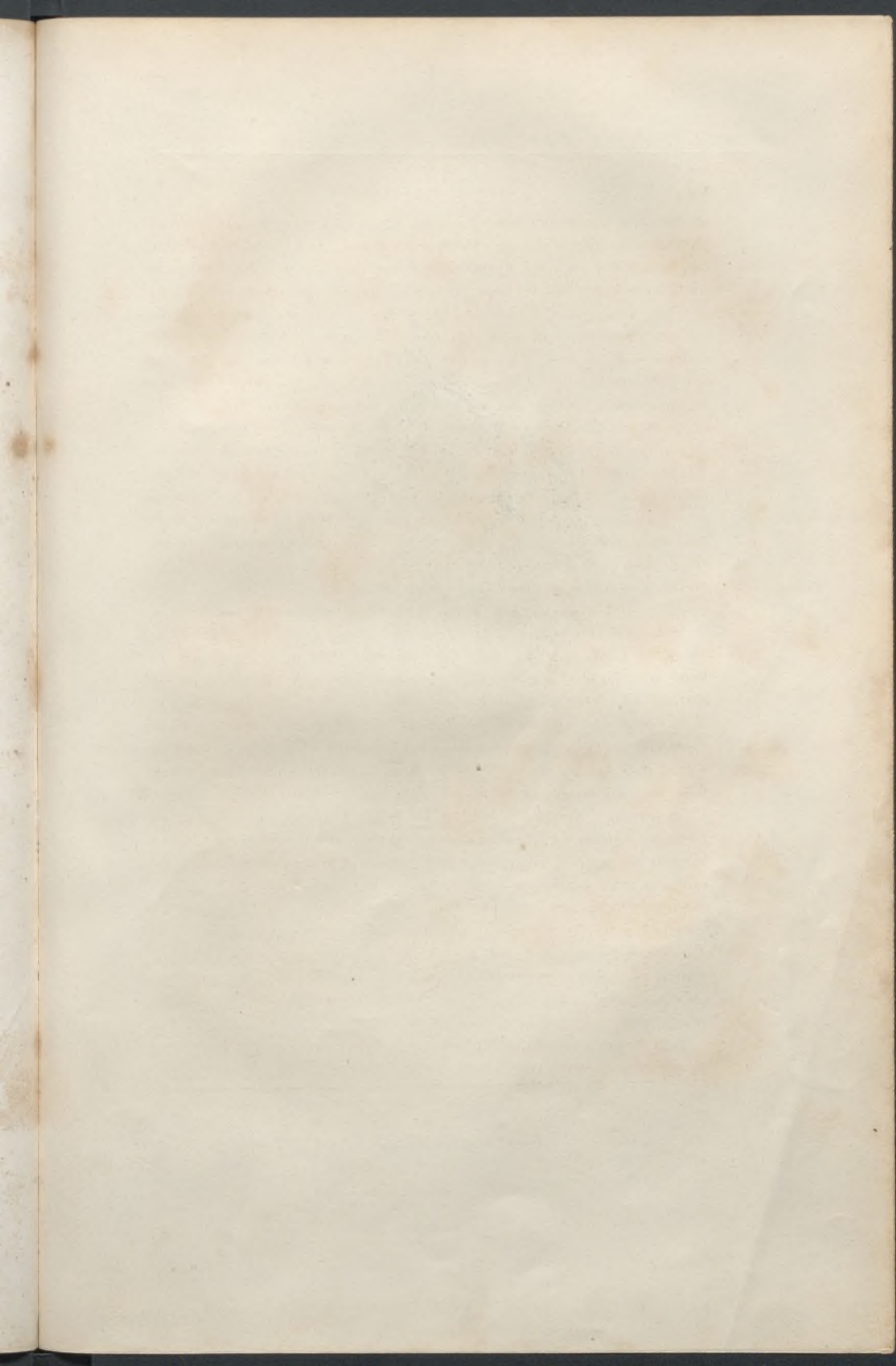
on entrevoit à peine le visage ; dirait-on, à voir tous ces gens-là, que c'est le peuple le plus loyal, le plus chevaleresque ? un peuple où les hommes ont autant de noblesse au cœur que les femmes ont de grâce et de beauté dans les traits du visage et dans les formes du corps ? un peuple enfin qui jadis a fait la gloire de l'Espagne et le désespoir des tyrans ?... Vous avez souvent ouï dire que ces hommes étaient vindicatifs, que ces femmes aussi belles que tendres étaient de facile conquête, et que les Français du temps de Bonaparte n'avaient que l'embarras du choix !... Mensonge que tout cela ! l'Aragonais est aussi magnanime qu'homme au monde. Il sait pardonner une erreur, un crime même ; une bassesse, jamais !... Envers les traîtres, envers ceux qui se font un jeu des saintes affections de la vie, envers ceux qui violent les lois de l'honneur ou les droits de l'amitié, l'Aragonais est sans pitié !... Lorsqu'il ne peut les atteindre de son poignard, il les écrase d'un immense mépris. Quant aux femmes, si les Français ont, du temps de l'empire, été si heureux auprès d'elles, il faut l'attribuer à la tendresse naturelle de leur cœur, mais surtout à cette réputation de loyauté et de vaillance sans égale, un peu exagérée, sans doute, qui suivait partout les soldats français. Jetons un coup d'œil sur la contrée. Partout des champs fertiles, partout la richesse, la fécondité. Pour qui ces moissons, ces trésors de la terre, ces épis si dorés, ces fruits si beaux, pour qui tout cela ? Pour qui ?... pour les bœufs, pour les chevaux de quelque faction... pour... Oh ! de grâce, lecteur, quittons l'Espagne au plus vite, retournons à Paris, cette ville de désordre et de confusion ; faute de bonheur, nous y trouverons au moins du bruit et du mouvement ; que nous reste-t-il à voir d'ailleurs en Espagne ? les îles Baléares, la Navarre, les gorges des Pyrénées ?... Les îles Baléares sont aujourd'hui un joyau enfoui, perdu dans l'immensité de l'Océan, les îles Baléares ! Eden ravissant, mais où la misère, l'abandon, l'injustice, ces démons préposés par l'enfer, à la ruine, à la désolation des peuples, règnent sans contrôle et préparent le règne de l'Angleterre, cet affreux pirate qui, depuis cent ans, a les yeux fixés sur sa proie...

Quant à la Navarre, nous vous dirons en passant que, jadis royaume puissant de la glorieuse maison d'Albret, centre de l'ancienne Cantabrie, elle est maintenant un repaire de factieux comme les montagnes de la Catalogne, comme le bas Aragon, comme toutes les contrées de l'Espagne, que la misère, la guerre, et les fautes du gouvernement qui déciment le pays depuis trois siècles, ont abruties et réduites au désespoir.

Vous savez ce que la Cantabrie était autrefois ; un seul mot vous apprendra ce que cette contrée, jadis si redoutable, est aujourd'hui... rien ! . . .

.

.

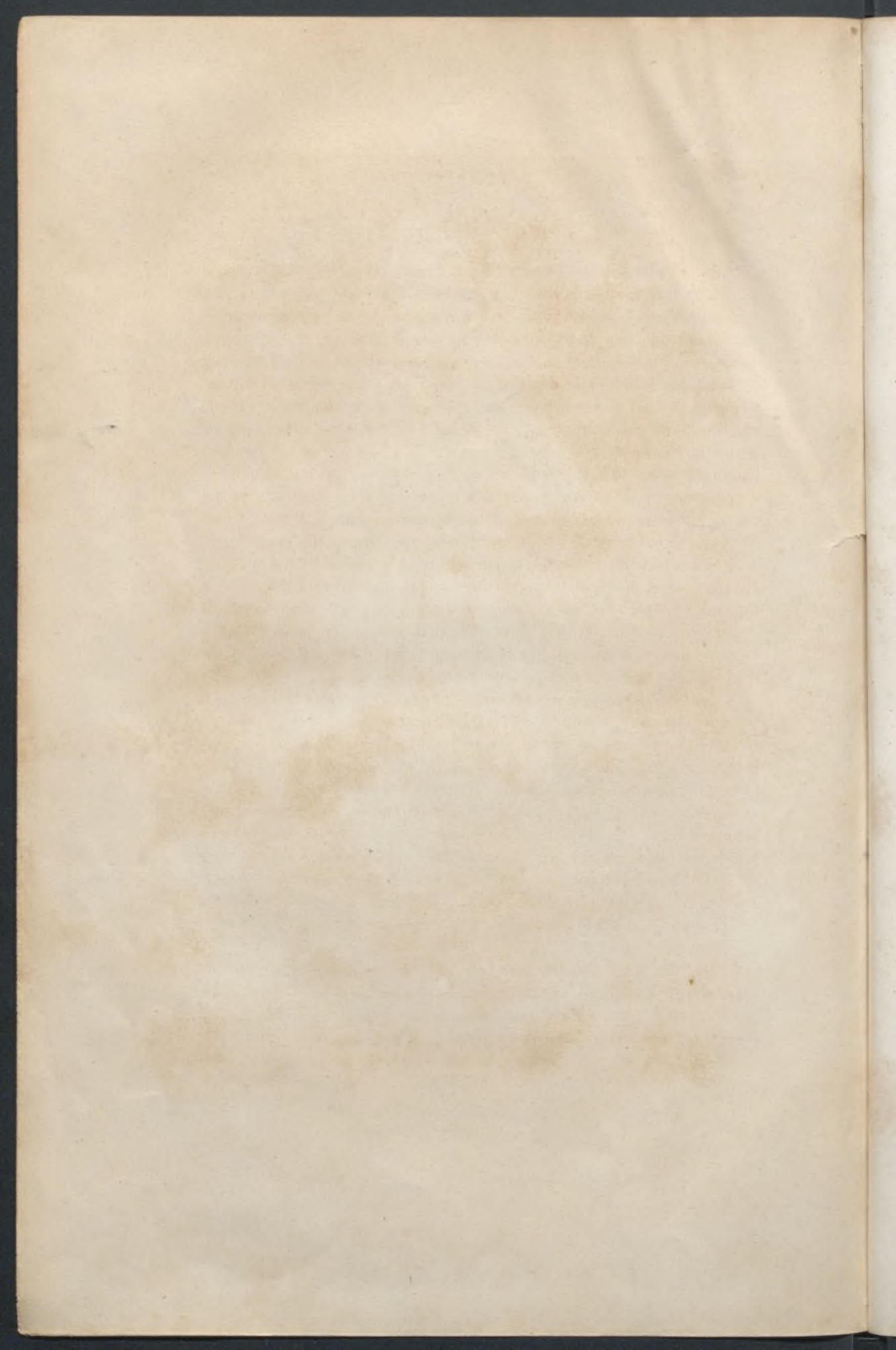




Femme de la Seu d'Urgel.



Demoiselle de Balma.



LE PORTILLON.

Où sommes-nous donc ? Un air vif et pur circule autour de nous ; le ciel est plus bleu que d'habitude ; il semble qu'au-dessus de nos têtes s'étende un voile de gaze azurée, et qu'on n'aurait qu'à le soulever avec la main pour découvrir l'immensité... ce monde inconnu auquel notre âme, par une prescience divine, ne cesse d'aspirer ! Chacun de nos soupirs n'est-il point un élan vers cet infini que nous brûlons d'atteindre ? on croirait être ici sur le chemin qui y conduit. Autour de nous, une solitude entière ; des montagnes à perte de vue ; des forêts gigantesques peuplées de bêtes fauves ; c'est ici la limite qui sépare la France de l'Espagne !... Vous avez un pied sur le sol français, l'autre repose sur la terre des Ibères. Un regard encore avant de la quitter : n'aurez-vous point un regret, une larme, un vœu à lui donner, vous qui allez revoir votre patrie ? Hélas ! France et Espagne, sœurs d'alliance, sœurs de gloire, sœurs aussi de sympathie, quel même vertige vous égare toutes deux ? Pourquoi tant de bruit et si peu de bonheur ? esclaves l'une et l'autre des passions et du mauvais vouloir de quelques-uns, vous bornerez-vous toujours à frémir sous vos chaînes ? Oublieuses du passé, insouciantes de l'avenir, ne vous unirez-vous point enfin dans une communauté d'énergie et de volonté, comme vous êtes maintenant unies dans une communauté d'apathie et de souffrance ? Espagne ! Espagne ! ne sens-tu point tressaillir dans ton sein les ossements de tes héros morts ? Et toi, France, n'est-il point temps aussi que tu te demandes pourquoi tant de sang versé, de dévouements inutiles, de sacrifices sans résultat ? France, Espagne, pourquoi cette longue halte dans le désert ? Au ciel brille pour vous le phare lumineux qui guide les peuples à la terre promise ; la science, le génie, la liberté rayonnent sur vous. Osez les suivre dans leur marche glorieuse et triomphante. Laissez loin, bien loin, les langes de l'ignorance et des préjugés. Brisez les idoles élevées par la corruption. Que la vertu seule ait votre culte. Culte saint et pur dont la récompense est un bonheur pur comme elle, éternel comme le Dieu d'où elle émane. France, Espagne, nobles contrées ! soyez rivales quoique amies, mais rivales seulement de grandeur et de vertu !

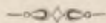
Et toi, fille aînée de Charles-Quint, joyau précieux de la couronne du grand empereur ! joyeuse Andalousie ! superbe Aragon ! pieuse Galice ! noble Castille ! adieu ! que s'il nous est jamais donné d'arranger à notre gré les jours qui nous restent à vivre, c'est dans ton sein que nous irons chercher le repos après tant d'orages ; là, que nous irons oublier !... non, mais penser, aimer, et peut-être joindre nos labeurs à ceux des dignes enfants de

la patrie, de ces hommes courageux tour à tour écrivains et guerriers, qui ont voué leur existence à ta régénération. Notre voix, s'unissant alors à ce concert immense qui s'élève dans ton sein comme la voix des prophètes de la Judée, ne cessera de crier : « Courage ! courage ! redeviens ce que tu fus autrefois ! renais pour vivre libre et puissante. »

Espagne ! France ! nos deux patries ! heureux serons-nous s'il nous est donné de cueillir seulement une feuille des lauriers purs et mérités qui ceindront un jour vos têtes glorieuses ! Nous pourrons y toucher sans crainte, car nos mains seront restées pures, et nos cœurs n'auront jamais été mêlés aux luttes honteuses, d'où vous devez sortir régénérées pour un long avenir de bonheur !...



TABLE DES CHAPITRES.



	Pages.
INTRODUCTION.....	4
CHAPITRE I. CANTABRIE.....	9
— II. SANTANDER — ASTURIES. — GALICE.....	49
— III. CASTILLE LA VIEILLE.....	97
— IV. LA NOUVELLE CASTILLE. — L'Escurial. — Madrid. — Los Toros. — Avengles et Mendians. — Le Pêché mortel.....	149
— IV. (SUITE.) — Tolède. — La Mancha. — La Sierra Morena. — Regard en arrière.....	259
— V. La Sierra Morena. — Les Andalous. — Séville. — Cordoue. — Grenade. — Jaen. — Les Maures. — Cadix et ses environs.....	515
— VI. Valence. — Murcie. — Saint-Vincent de Ferrer.....	565
— VII. La Catalogne et les Catalans. — Mont Serrat. — Aragon. — Navarre. Le Portillon.....	577 591

TABLE DES CHAPITRES

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

